

**OEUVRES DE
ADAM
MICKIEWICZ
TRADUCTION
NOUVELLE...**

Adam Mickiewicz, Krystyan
Józef Ostrowski



BATIGNOLLES-MONCEAUX,
IMPRIMERIE D'AUGUSTE DESREZ, 24, RUE LEMERCIER.

9.9.101





A. MICKIEWICZ.

Podług Medalionu wykonanego w Weymarze 1830
przez P. Dawida Członka Instytutu Francji.

*Stefanowi Witwickiemu
poświęca ziomek, towarzysz i przyjaciel
Antoni Mierczyński.*

OEUVRES
DE
ADAM MIKIEWICZ

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE SLAVE AU COLLÈGE DE FRANCE.

TRADUCTION NOUVELLE

PAR CHRISTIEN OSTROWSKI.

Tome Premier.



LES AIEUX.

GRAJINA.

KONRAD WALLENROD.

LIVRES DES PÈLERINS.



PARIS,
H.-L. DELLOYE, ÉDITEUR,
13, PLACE DE LA BOURSE.

1841

AVANT-PROPOS.

C'était au mois d'août 1830, époque à laquelle remontent mes premières relations avec Miçkiewicz.

Genève était alors le point de réunion de plusieurs de mes compatriotes, accourus sur les traces de l'illustre exilé, ou qu'un secret pressentiment attirait peut-être vers les frontières françaises. Je devais retrouver dans cette ville mon compagnon d'études, le jeune auteur d'*Iridion* et de la *Nuit d'été*, qui s'offrit à me faire les honneurs du lac de Genève et de son admirable bassin.

« Allons passer une nuit sur le lac, » me dit-il un soir en entrant chez moi.

Je lui montrai le ciel couleur de bronze du côté de la France; symptôme presque infaillible d'un orage.

« Tant mieux, reprit S*** K***; un orage sur le Léman ! c'est une bonne fortune. Voyez dans Child-Harold les plus belles stances que lord Byron ait jamais composées ! »

L'argument me parut sans réplique ; aussitôt dit, aussitôt fait, et nous partîmes. La barque nous attendait sur le rivage, et nous eûmes l'imprudence de nous engager seuls et sans guide, à la tombée de la nuit, sur les profondeurs du lac azuré.

Le soir avait été magnifique : le ciel était plein de flammes, et le soleil déclinait royalement sur les hauteurs du Jura, en laissant sur les crêtes aiguës de la Meilleraie des lambeaux de sa pourpre. Plus loin, une belle teinte rose s'étendait sur les glaciers du Mont-Blanc et des Alpes vaudoises, dont les parois opposées au soleil semblaient déjà se confondre avec l'azur profond du firmament. Mauvais marin, et peu versé dans l'art de tenir la rame, *je nageais* vers le milieu du lac, et l'esquif glissait avec rapidité entre ces côtes sinueuses, dont chaque détour offre à la mémoire le souvenir d'un grand nom. A droite, c'était Coligny avec ses vignobles, la jolie campagne Diodati; à gauche Versoy, et plus loin Coppet; — lord Byron, M^{me} de Stael et Coligny ! et là, derrière nous, Genève avec MM. Miçkiewicz, Bonstetten et M^{me} Necker ! — Mais le ciel changea tout à coup, les étoiles

disparurent, et le lac se couvrit des plus épaisses ténèbres. C'est en vain que nous songeâmes à retourner : un *séchard* nous poussait vers la côte de Savoie ; la barque dérivait, et le danger croissait à chaque moment. Alors nous entendîmes cette formidable conversation des Alpes et du Jura, composée de coups de foudre et d'éclairs, que lord Byron reproduit si bien par l'harmonie britannique de ces vers :

From peak to peak, the rattling crags among
Leaps the live thunder.....

Et qu'il compare pourtant aux rayons qui s'échappent des yeux noirs d'une femme adorée.... Le vent redoublait, et nous touchions déjà peut-être à ces formidables rochers de la Meilleraie, contre lesquels la barque de Julie et de Saint-Preux a failli se briser. Nous aurions volontiers dit comme le noble lord : « Il eût été classique de se noyer à pareil endroit, mais fort peu agréable ! » Ce fut alors, à la pâle clarté des éclairs qui sillonnaient les nues, au milieu des ombres si épaisses que l'on croyait pouvoir les toucher de la main, quand notre frêle embarcation menaçait de chavirer à tout moment, ce fut alors que S*** K*** me récita ces stances de Miçkiewicz adressées à une *Mère polonaise* :

Le Christ à Nazareth aux jours de son enfance
Jouait avec la croix, symbole de sa mort :
Mère du Polonais ! qu'il apprenne d'avance
A combattre et braver les outrages du sort.

Accoutume ses mains à la chaîne pesante :
Qu'il apprenne à traîner l'immonde tombereau,
A mépriser la mort sous la hache sanglante,
A toucher sans rougir la corde du bourreau.

Car ton fils n'ira point sur les tours de Solyme,
Comme ses fiers aïeux, détronner le croissant,
Ni comme le Gaulois, planter l'arbre sublime
De la liberté sainte, et l'arroser de sang.

Il lui faudra combattre un tribunal parjure,
Recevoir le défi par un agent secret,
Pour témoin le bourreau dans la caverne impure,
Un ennemi pour juge, et la mort pour décret.

La mort !... Pour monument et pour gloires funèbres
Il aura d'un gibet les horribles débris,
Quelques pleurs d'une femme... et parmi les ténèbres
Les mornes entretiens de quelques vieux amis.

Cette voix, qui se mariait aux grondements de la rafale et dont je recevais l'invisible émanation, semblait une prophétie menaçante sortie du sein de l'orage. Hélas ! elle ne s'est que trop réalisée dès l'année suivante pour la plupart des mères polonaises, et le moderne Domitien s'est chargé d'en accomplir le sens le plus terrible ! Qui donc a donné au poète l'incompréhensible faculté de prévoir, à travers une révolution et puis une guerre, les raffinements de cruauté auxquels devait se livrer la fureur inassouvie du despote !

Depuis, je n'ai jamais pu réciter ces vers, car je les ai retenus sans les apprendre, qu'aussitôt la nuit solennelle passée sur le Léman ne vint se représenter à ma mémoire ; et les premiers vers français que j'aie jamais composés furent une traduction de la *Mère polonaise*, insérée en 1833 dans les *Souvenirs de la Pologne*.

Ce qui précède suffira pour faire entrevoir l'espèce de culte que j'ai voué à l'auteur des stances ci-dessus, et parlant les motifs qui m'ont fait entreprendre cet ouvrage. — Maintenant, quelques mots sur le poète lui-même.

L'influence que les écrits de Miłkiewicz ont exercée sur les destinées de la Pologne est incalculable ; et les Slaves, cette troisième partie du genre humain, le considèrent généralement comme leur poète le plus vénéré. Son nom se trouve dans toutes les bouches, ses vers dans toutes les mémoires, à tel point que si le dernier exemplaire de ses poésies avait servi à chauffer les bains de Nicolas, on pourrait encore les reconstruire en entier, vers par vers, avec ce que ses compatriotes ont appris ou retenu par cœur. — Son histoire est si étroitement confondue et mêlée avec l'histoire de la Pologne durant ces vingt dernières années, qu'à mon avis il est impossible de les séparer. Les annalistes français et polonais qui ont retracé cette sanglante période, se sont assez occupés de la vie de Miłkiewicz ; ce n'est donc pas sa biographie détaillée que je prétends offrir à mes lecteurs ; et d'ailleurs une biographie ne saurait être complète avant que l'homme ait dit son dernier mot, avant que le vase ait répandu tous ses parfums. — Sa vie..... mais lisez donc les *Œuvres* ! Quelle narration, si fidèle, si détaillée qu'elle soit, pourrait valoir ce poème des *Œuvres*, cette histoire intime du cœur, dans lequel Miłkiewicz a déposé page par page « la trame de ses pensées et la fleur de ses sentiments », dans lequel nous

* Konrad Wallenrod, p. 348.

voyons se développer toutes les phases de cette existence si singulièrement favorisée par le génie et le malheur. La vie d'un poète, à tout prendre, ce sont ses œuvres. Au lieu de nous conformer à l'usage reçu pour les célébrités de l'autre monde, j'aime mieux essayer de caractériser le talent de Miçkiewicz, et remonter aux sources mêmes de son inspiration.

Deux maîtres peuvent se disputer l'honneur d'avoir coopéré à l'éducation poétique de Miçkiewicz, et les deux plus grands maîtres qui soient au monde, le Peuple et l'Antiquité. La tradition populaire forma l'essence de la pensée de Miçkiewicz, et cette pensée se revêtit du langage d'Homère et de Virgile. Le Polonais, faute de légende écrite, est le plus fidèle conservateur des traditions orales, transmises de bouche en bouche, de génération en génération, comme le plus sacré des patrimoines. La mémoire et l'imagination d'un paysan des environs de Cracovie ou de Vilna est un vaste répertoire de contes merveilleux et de narrations épiques, qu'il faudrait des années entières pour entendre jusqu'au bout, et devant lequel pâleraient les Nuits arabes et les romanceros d'Espagne. Le conte slave, contemporain de Lech et de Czech, est la plus fidèle image du peuple chez lequel il a pris naissance : à chaque génération, il rajeunit, il se couvre de fleurs nouvelles, il s'enrichit de nouvelles moissons, jusqu'à ce qu'un poète à la voix mélodieuse vienne, comme Miçkiewicz, s'asseoir à la table du pauvre, assister à ses fêtes nocturnes, et surprendre au vol ces fictions aériennes qu'il va transmettre à son tour à tous ceux qui savent comprendre et sentir. Que d'efforts de tête, que de veilles stériles s'épargneraient les écrivains, s'ils se doutaient qu'il y a là, sous leur main, des trésors enfouis qui pourraient défrayer le travail de dix poètes et de vingt prosateurs, eussent-ils tous la fécondité du plus fécond d'entre nos romanciers!

« Ces chants, je les écoutais, dit Miçkiewicz dans le poème de Konrad. Souvent un centenaire heurtait des ossements du soc de sa charrue, s'arrêtait, et jouait sur le chalumeau la prière des morts, ou pleurait des stances à votre gloire, vénérables ancêtres..... sans postérité!..... Les échos lui répondaient, et moi, j'écoutais de loin : ces tableaux et ces chants m'enivraient d'autant plus que j'étais seul à les voir et seul à les entendre! »

Cependant, cela ne diminue en aucune manière la gloire du poète qui sait écouter un pareil maître : le Peuple ! Le procédé d'Homère ne fut pas différent, et lui aussi n'a fait que

recueillir les traditions qui existaient de son temps sur la guerre de Troie et sur les aventuriers d'Ithaque. Le poète c'est tout le monde, a-t-on dit avec raison.

Mais comment se fait-il que la pensée nationale n'ait pas pu se faire jour dans la poésie polonaise, et que cette poésie, malgré sa richesse, soit restée jusqu'au dernier siècle circonscrite dans le champ borné de l'imitation étrangère? C'est que la voix du Peuple a été constamment étouffée entre les calamités des invasions mongoles ou germanes et les gémissements de la servitude; c'est que les poètes, ou plutôt ceux qui se nommaient ainsi, appartenaient presque tous à cette classe privilégiée, trop occupée ou trop dédaigneuse pour descendre jusqu'à ce peuple déshérité de tous ses droits, même de celui de mourir pour son pays; c'est que l'on ne supposait pas qu'il pût songer à autre chose dans le profond abaissement où il était plongé, qu'à la satisfaction des besoins journaliers de la brute; c'est que les mêmes causes qui sapaient l'antique société polonaise et qui, de loin en loin, préparaient sa décomposition, arrêtaient aussi le développement de sa littérature. Mais bientôt le peuple apparut dans les camps sous la *capote grise* de Kosciuszko, dans les assemblées sous les traits de l'éloquent Kollontay, dans l'enseignement public sous ceux du savant Lelevel, et la pensée nationale trop longtemps comprimée reprit son essor. Les lettres, après avoir parcouru le cycle complet depuis Jean Kochanowski jusqu'à Woronicz, se sont retrempées à leur source primitive, l'élément slave, et ce fut comme une grande palin-génésie morale dont les plus brillants résultats ont été, dans la politique, les victoires de Raclavice, de Sandomir et de Waver; dans la littérature, les œuvres de Brodzinski, de Miçkiewicz et de Bogdan Zaleski.

Avant d'entreprendre sa tâche de rénovateur, Miçkiewicz a longtemps interrogé le passé : il l'a forcé à lui révéler son langage, et s'est approprié cette dépouille classique, cette robe impalpable qu'Hélène expirante a laissée dans les bras de Faust, que la Grèce devenue barbare a transmise au moyen âge. Miçkiewicz se destinait au professorat avant d'avoir senti sa vocation de poète, et dernièrement, à Lausanne, il a donné une mesure de l'étendue de ses connaissances classiques, lorsqu'il initiait ses auditeurs aux secrets les plus intimes de la société romaine dans cette ère de décadence et de persécution religieuse dont la Russie moderne nous donne une si sanglante parodie. Il y a tels passages, dans ses

œuvres, que l'on croirait littéralement traduits du latin, comme l'épître à Lelevel et des pages entières de Grajina : de ces vers coulés en bronze et d'une facture tellement monumentale, qu'il serait difficile d'en détacher un seul mot, de déplacer une syllabe, sans compromettre l'harmonie de l'ensemble... Sous ce rapport, le poète a des analogies frappantes avec André Chénier, cet autre *romantique* du dernier siècle.

Revêtu de cette panoplie, Miçkiewicz descendit dans la lice, et après avoir essayé déjà sa puissance par la publication de ses romances et ballades, il engagea cette lutte à mort avec le privilège de la pensée; lutte d'autant plus acharnée, qu'un des deux adversaires devait laisser sa dépouille sanglante dans l'arène. Sous ce rapport, les écrits de Miçkiewicz furent éminemment révolutionnaires. Bientôt notre gladiateur s'aperçut à quels ennemis il avait à faire, et l'inquisition moscovite, le cachot, l'exil à perpétuité, furent la première réponse à son appel au combat. Depuis lors, sa vie ne fut plus qu'une série de désastres, dont le plus léger aurait suffi pour briser une âme moins fortement trempée, et qui n'ont fait que doubler l'énergie de la sienne; chaque nouveau malheur en tirait un accent sublime, chaque peine profonde enfantait une œuvre immortelle qui répandait un impérissable éclat, même sur les obscurs instruments de la barbarie mongole. A sa captivité dans les prisons de Vilna, correspond l'*Ode à la jeunesse*; à son exil en Russie, KONRAD WALLENROD; à son exil en France, le LIVRE DES PÈLERINS. C'est du voyage de notre auteur en Krimée que datent les premiers sonnets qui jamais aient été composés en langue polonaise; ravissante série de petits tableaux en miniature enchâssés dans de l'or damasquiné! Le SONNET, emprunté par les Siciliens à la *ghazèle* arabe, après avoir fait le tour de l'Europe, s'est ainsi retrouvé dans sa patrie, l'Orient. C'est pour la première fois, que la nature méridionale, avec tous ses prestiges et ses voluptés, se révélait à notre poète. La domination moscovite n'avait pas tout à fait effacé les traces de l'ancienne grandeur des Ghierai, autrefois khans de Krimée, et qui avait laissé là, en se retirant, je ne sais quel parfum de chevalerie et d'hospitalité. Cependant, l'action énervante de ce climat, qui, « pareil à une odalisque, endort par ses caresses, et soudain par un éclair de ses yeux invite à de nouveaux plaisirs, » ne put effacer pour un moment dans son cœur ulcéré le souvenir de la patrie. Au milieu de ces jardins enchantés, de ces harems peu-

plés de tombeaux, de ces bosquets de grenades et d'orangers, il ne songeait, lui, qu'à sa Lithuanie, à son fleuve natal, à ses amis, aux jours d'autrefois ; que le tombeau d'une captive polonaise vienne à frapper ses regards, qu'un site lui rappelle tant soit peu les bord du Niemen, et soudain tout le passé se dresse dans son âme. « O Lithuanie ! s'écriait-il, le murmure de tes bois me chantait plus doucement que les rossignols de Baïdar et les vierges de Salhira : plus joyeux je foulais tes fondrières, que les ananas d'or et les mûres de rubis ! »

Ces sonnets reflètent à chaque page des scènes de bonheur et de volupté, ils exhalent de chaque couplet tous les parfums de l'Orient : eh bien ! tandis qu'il les composait, en y semant à pleines mains les perles et les rubis, le poète était gardé à vue, il traînait péniblement sa chaîne d'exilé, et il avait en perspective Tambow ou Wiatka pour terme probable de son voyage ! Que lui importaient tous ces biens dont il était entouré, lorsqu'il était privé d'un seul, la liberté ! un seul dont l'absence lui rendait la possession de tous les autres insipide et méprisable !

Bientôt, transféré à Moscou et de Moscou à Saint-Petersbourg, il eut à soutenir une lutte bien autrement dange-reuse ; car tous les démons de l'orgueil littéraire et de la vengeance satisfaite se mettaient de la partie. Il eut à résister aux cajoleries de l'aristocratie moscovite, qui, plutôt par calcul que par véritable engouement, s'efforçait de gagner le poète, qui déployait toutes ses séductions pour l'attacher à son parti, plus souverain et plus redouté que le tzar. Que faisait, cependant, Miçkiewicz ? Il écrivait *Konrad Wallenrod*, ce Konrad Wallenrod qui devait avoir sur la Pologne l'effet d'un globe de compression, et dont l'action en ce moment n'est pas encore terminée. Les assiduités pressantes dont il se vit l'objet sous les yeux mêmes d'Alexandre, de ce puissant séducteur auquel Napoléon lui-même n'avait pas résisté, lui devenaient plus insupportables que les interrogatoires de Novosiltzoff. Voyez ce récit du Vaydelote dont chaque parole est une allusion patriotique, un appel aux armes, et surtout ce passage où le poète exhale ses propres sentiments à l'endroit de la Russie, dans la haine implacable et la vengeance raffinée que le jeune Walther avait jurée à l'Ordre teutonique. Après les avoir lus, chacun de nous « aiguisait secrètement un couteau et, comme Walther, courait égorger les *Teutons*. » La société qu'il préférait alors était celle

d'un vieux mage lithuanien, autrefois peintre, qui prophétisait la chute de Babylone ; d'un poète cher au peuple russe, et qui fut immolé à la haine des aristocrates par un diplomate hollandais ; enfin des conjurés de 1825, qui rêvaient, eux aussi, l'idéal d'une république universelle des Slaves, et dont le rêve sublime s'est évanoui dans le sang. Lorsque Wallenrod parut, la gloire de Mićkiewicz fut au comble ; le tzar lui-même le fit complimenter, et bientôt après Mićkiewicz obtint la permission de passer à l'étranger, de faire un voyage aux eaux, en Italie, pour rétablir sa santé. Quel fut le procédé dont il se servit pour en imposer à ce point aux ennemis du nom polonais, pour leur faire accroire que dans ce poème, dont la devise était : « *Bisogna essere volpe e leone*, » il n'y avait rien que de très-inoffensif et de conforme en tout aux intérêts de S. M. le tzar de toutes les Russies ? c'est un mystère que je ne me charge pas d'expliquer. Toutefois, Mićkiewicz put prendre sa volée, et enfin hors de cette frontière qu'il avait naguère franchie en prisonnier d'État, en grand criminel, et que maintenant il repassait presque en triomphateur, il respira. Alors commença pour Mićkiewicz ce long pèlerinage qui n'est plus la captivité, mais qui, loin de la Pologne, ne laisse pas que d'avoir des jours amers et de navrantes déceptions. Depuis dix-sept ans, Mićkiewicz n'a pas revu sa patrie ! Dans ce trajet douloureux, il eut plus d'une fois à éprouver le sentiment que Dante exprima par ces vers du *Convito* :

How salt the savour is of others bread
How hard the passage to descend and climb
By others stairs !.....

Aussi regardez son portrait : son visage portel l'expression mélancolique de ces tristes combats de tous les instants, comme celui de Dante : chacun de ses traits, après la longue contrainte qu'il a dû leur imposer, raconte un poème de malheurs ; comme Wallenrod, jeune encore il a des cheveux blancs, et ses joues déflorées attestent la vieillesse de la souffrance *.

Le drame des *Aïeux*, qui a popularisé le nom de Mićkie-

* Ce portrait, gravé par un artiste polonais, M. A. Oleszczynski, d'après un médaillon de David, ami de notre poète, rend avec la plus scrupuleuse fidélité l'expression et le type général de la figure de M. Mićkiewicz.

wicz en France, par la brillante interprétation qu'un autre exilé, Georges Sand, en a faite dans la *Revue des Deux-Mondes*, est sorti de cette dernière période de sa vie. C'est à tort, selon moi, que ce drame, le plus individuel, le plus *subjectif* de tous ses écrits, et qui roule sur des faits contemporains, ait été classé dans la catégorie du drame fantastique, entre le FAUST et MANFRED. Il n'y a point un seul vers, dans les Aïeux, qui ne se rapporte à telle situation de sa vie, une scène, dont il n'ait été l'acteur ou le témoin : et ceci aura peut-être l'air d'un paradoxe aux yeux de ceux qui ne comprennent pas la Pologne, le caractère général des écrits de Miçkiewicz, c'est la réalité. Ce n'est point, il est vrai, un drame régulier, et pouvant être un jour mis en scène : composé de longs intervalles, par pièces et morceaux, il ressemble à ces basiliques immortelles que leur architecte n'a pas osé achever. « Mais qu'importe, dit Georges Sand, une suspension dans le développement des caractères et la marche des événements, si ces événements et ces caractères sont déjà tracés et posés d'une main si ferme, que nous reconnaissons au premier coup d'œil dans le poète l'égal de Byron et de Goethe ! » Ce drame, en effet, n'a été joué qu'une seule fois, à Vilna, par un ivrogne décoré du nom de sénateur et une poignée d'étudiants : mais il n'a pas été inventé par Miçkiewicz, il est vrai dans son ensemble, vrai dans tous ses détails, et tous les Polonais protestent de sa réalité ! Quelle fiction, en effet, pourrait atteindre à la sublime horreur de tous ces tableaux, calqués d'après nature, de ces scènes de martyre, qui semblent nous reporter aux temps primitifs du christianisme ? aussi c'est à dessein que nous avons donné à ce drame, le nom chrétien de *Mystère*. Pour surpasser le pathétique de Dante et le grandiose de Milton, Miçkiewicz n'avait qu'à reproduire avec fidélité ce qu'il voyait journellement se passer autour de lui, lorsque tout le royaume était tendu comme un appareil de torture, avec deux monstres, le grand duc Constantin et le sénateur Novosiltzoff, attelés à la roue ! Là, il n'y a point de place pour le fantastique. Si Miçkiewicz fait intervenir de temps à autre les agents du monde invisible, si le chant des anges sur la couche d'une jeune fille endormie, succède aux ricanements des démons qui veillent au chevet du sénateur, c'est qu'il lui fallait garder ses croyances du jeune âge, — sans lesquelles ce qui se passait en Pologne semblerait une négation de la Divinité, — et croire comme on croit en Pologne, avec effusion et certitude, pour ne pas tomber dans l'inexorable

fatalisme de Gœthe, ou le doute orgueilleux de lord Byron : c'est que le poème a été composé sous l'action d'une providence tellement vigilante que son doigt presque visible frappait, l'un après l'autre, ces hommes de sang, ces valets de bourreau, pires que tous les démons de l'abîme ! En peignant les anges déchus, il les a dépouillés de la grandeur fantastique d'Abrimane et du sourire flétrissant de Méphistophélès : il les a reproduits tels qu'il les a trouvés dans la légende slavonne, en établissant entre eux la hiérarchie admise entre les fonctionnaires moscovites. Mais aussi quels anges que les siens ! que leurs voix sont caressantes ! comme elles nous reportent aux premiers rêves de notre enfance ! voyez plutôt cette rose dont la pourpre est vivante, qui parle avec des étincelles, qui chante avec des parfums, qui soupire de si douces paroles à l'oreille d'Eve endormie : « *Prends-moi sur ton cœur !* » Quels admirables contrastes avec ce que nous venons de voir et d'entendre ! Tous ces caractères odieux qui semblent avoir leurs prototypes en enfer, Baïkow, Pélican, Becu, Botwinko, le sénateur, sont tracés avec la plus scrupuleuse fidélité, et le coup de foudre qui vient terminer la scène du bal, est un fait connu de tous les Lithuaniens. Ailleurs, c'est le fantastique qui prend quelquefois les apparences de la réalité, ici c'est le réel devenu presque fantastique à force de grandeur ; et si le surnaturel existe quelque part, c'est dans l'âme du poète : c'est dans ce monde intérieur, invisible, qu'il a transporté toutes ses merveilles. La donnée de Byron et de Gœthe est tout imaginaire. Manfred c'est le doute, Faust, c'est la certitude du néant. Manfred ne pouvant éloigner tous les fantômes qu'il avait évoqués, et contraint de les suivre dans leur monde inconnu, c'est Byron lui-même, inhabile à maîtriser les passions auxquelles il a laissé prendre sur son âme un empire absolu ; et si nous avons bien compris la pensée de Faust, c'est l'homme perverti par la soif de connaître, poursuivant un idéal qui se dérobe sans cesse à ses efforts, et s'adressant à la matière, aux profanes voluptés, pour trouver un bonheur que le monde intellectuel lui refuse. Dans ses élans les plus passionnés, dans ses plus hautes aspirations, Miçkiewicz ne perd jamais de vue sa patrie :

« Les voilà ! les voilà ! je les ai, ces deux ailes ! de la gauche
 « je frapperai le passé ; de la droite, l'avenir !... Et sur les
 « rayons du sentiment je m'élèverai jusqu'à toi !... ô toi
 « qui sens dans les cieux, dit-on, comme je sens sur la
 « terre !... C'est moi !... Je puis atteindre jusqu'ici !... Tu

« vois quelle est ma puissance, jusqu'où s'élèvent mes deux
« ailes! Je suis homme... et là cependant, sur la terre, mon
« corps est resté! C'est là que j'ai aimé, dans ma patrie!
« c'est là que mon cœur est resté!... »

Si dans la scène des *Aïeux* nommée l'Improvisation, qui résume toute la pensée du drame, il demande à la Divinité la puissance suprême, la royauté du sentiment sur ses semblables, c'est pour doter son pays d'un bonheur infini dont le monde ne lui offre point l'idéal, c'est pour l'édifier à l'image d'un cantique de félicité!

« Mais mon amour dans le monde ne repose pas sur un
« être, comme l'insecte sur une rose, ni sur une famille, ni
« sur un siècle! Moi, j'aime toute une nation! J'ai saisi dans
« mes bras toutes ses générations passées et à venir, je les
« ai pressées ici, sur mon cœur, comme un ami, un amant,
« un époux, comme un père! Je veux rendre à ma patrie
« la vie et le bonheur; je veux en faire l'admiration du
« monde! »

Que trouve-t-on d'analogue dans *Manfred* ou dans *Faust*? Byron méprisait sa patrie; Goëthe, le ministre de Weimar et l'ami personnel du Hertzog, ne pouvait pas souffrir le peuple! Aussi Goëthe ne représente point les tendances nationales des Germains, et c'est plutôt Schiller ou Jean-Paul Richter à qui cet honneur est dévolu. Sa vie ressemblait à celle du géant des Niebelungen en contemplation devant la neige tachée de sang, qui se rappelait à son aspect la couleur des joues de sa maîtresse, et, lorsque ses compagnons venaient l'arracher à sa méditation, d'un seul mouvement du coude, il les renversait par terre. Quelle peine que de voir cette sublime intelligence se rapetisser avec préméditation et ramper terre à terre, pour atteindre à la taille de ces ducs lilliputiens qui voulaient bien le nommer leur intendant des menus plaisirs! L'auteur de *Manfred*, le Napoléon de la pensée, qui a combattu pour la Grèce, et qui aurait combattu pour la Pologne s'il avait assez longtemps vécu pour la voir se redresser superbe et menaçante sous le mépris des tzars, ne pouvait être l'homme de Georges III et de lord Carlisle. A l'époque où le *Faust* fut composé, le patriotisme de Saxe-Weimar ou de Saint-James n'eût semblé que ridicule. Mais ce qui serait un défaut dans les deux poètes étrangers, est précisément ce qui constitue le mérite de Mickiewicz, ce qui fait qu'il sera à jamais le poète chéri de la Pologne et l'un des plus fervents apôtres de sa liberté!

b.

Il y a dans la scène de l'improvisation, dans ce duel formidable avec Dieu, quelque chose qui fait frémir, et qui donne le vertige quand on songe à la disproportion infinie entre les deux combattants. Cette scène a toute la grandeur du passage du Zend-Avesta, où le Satan de la légende pehlvi, Ahrimane, grimpe échelon par échelon, à travers les ténèbres, jusqu'au point rayonnant où brille à ses yeux le palais d'Oromaze. Mais bientôt Konrad ne pouvant obtenir de la Divinité le partage de sa puissance, dont il se servirait pour rendre sa patrie heureuse et grande, lui jette une menace terrible : il va faire entendre à toute la création une voix qui retentira dans les siècles ; il dira que Dieu n'est point le père de l'univers, mais qu'il en est le tzar, le tyran... Le dernier mot de cette imprécation, et celui qui constitue le crime, trouve aussitôt un écho dans les enfers, les démons envahissent la scène, et le châtimement commence, Konrad est frappé de folie...

On a dit que cette scène était une protestation contre le Dieu que son culte catholique lui impose, protestation à laquelle le catholicisme n'a rien à répondre, et que Miçkiewicz lui-même ne peut réfuter après l'avoir lancée... Mais la chute de Konrad, la main de Dieu qui s'abaisse visiblement sur la tête des coupables, la parabole du prêtre Pierre, toute la morale enfin des *Aieux*, n'est-ce point une réplique suffisante à l'imprécation de Konrad ? Il est vrai qu'il y a loin de là au catholicisme passif et résigné de Silvio Pellico, à cet affaissement moral qui lui ferait voir dans ses geôliers des héros de compassion et de vertu, en donnant à ce précepte que tout pouvoir vient de Dieu, un sens tout à fait conforme au catéchisme du tzar. Pour s'écrier comme le Christ : *Seigneur, Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font*, il fallait être le Christ lui-même : et d'ailleurs les bourreaux du Spielberg et de Vilna savaient très-bien ce qu'ils faisaient. La foi de Konrad, c'est le catholicisme : mais le catholicisme enté sur la sombre mythologie des Lithuanes encore païens à la fin du quatorzième siècle, et qui respire parfois l'âpre et farouche énergie du chant scandinave de Lodbourg ou du Jugement dernier de Michel-Ange. La troisième partie des *Aieux* a d'ailleurs été écrite à une époque où les intelligences les plus élevées, les plus fortes convictions, ont été ébranlées par le double anathème qui leur venait de Rome et de Saint-Petersbourg, après cette chute fatale qui devait en entraîner tant d'autres, et qui parut une réfutation complète du catholicisme pour ceux dont la faiblesse ou la par-

tiatité ne pouvait point discerner le vieillard infirme et crédule qui trône au Vatican, d'avec le chef suprême de la religion, le successeur de saint Pierre. C'est la révolte d'une intelligence d'élite, et dont la supériorité même lui garantit sa réhabilitation prochaine. Car jamais, au sein de ses désordres les plus échevelés, dans ses plus mauvais moments, lorsque l'ange gardien remontait vers les cieux et que l'ange du doute assaillissait son intelligence, jamais il n'a perdu ce rêve de ses jeunes années, cette vénération du nom de la Vierge, qu'il a gardée même après la foi évanouie.

« Je ne sais plus depuis longtemps ce que ma foi devient, » dit Konrad, « je ne me mêle pas de tous les saints du calendrier, mais je vous défends de blasphémer le saint nom de Marie ! »

Et ailleurs, l'ange *défenseur* chante au jugement de Konrad :

« Mais il a vénéré le nom de ta mère immaculée, il a chéri sa nation, il a beaucoup aimé, il a beaucoup souffert ! »

Et ce sera justement cet amour, seul et précieux talisman, trésor conservé jusque dans sa dégradation, qui le sauvera. Cependant la révolte de Konrad ressemblerait encore au doute de Byron bien plus qu'à l'ironie voltairienne de Méphistophélès. Il y a de plus, dans le fait du premier, la *bonne foi* : et de même que ses héros n'étaient jamais complètement dépravés, et que le temps seul leur manquait pour revenir à la vertu, de même en lisant la vie de lord Byron, on entrevoit que le temps seul lui a manqué pour redevenir chrétien, lui qui mourut en se dévouant pour une cause populaire et chrétienne.

On a fait à Mickiewicz un reproche de ses croyances catholiques. Mais s'est-on bien aperçu qu'en s'attaquant à l'idée première, on condamnait *a priori* tous ses développements ? s'est-on bien aperçu de ce que deviendrait la Pologne, le poème des *Aieux*, et le poète lui-même, si on leur ôtait le catholicisme ?... Mickiewicz est catholique parce qu'il est Polonais : parce qu'il ne peut point cesser de l'être sans renier tout le passé de la Pologne, et sans se priver lui-même d'une des sources les plus fécondes de son inspiration. Est-ce que les théories vagues et flottantes d'une philosophie panthéiste sauraient remplacer pour le peuple qui souffre, pour le poète qui chante, pour l'exilé qui espère, les croyances innées, si nécessaires au malheur ? d'où vient le reproche adressé au Dieu de Konrad de manquer de justice et de grandeur, et quel est cet autre dieu plus équitable et plus grand que l'on voudrait mettre à sa place ?

Serait-ce par hasard le dieu du prologue de *Faust*, que Goëthe a rapetissé autant qu'il a pu, et qui ressemble à ne pas s'y tromper au *Dieu des bonnes gens* de Béranger, parce que l'un et l'autre ont hérité des sarcasmes de Voltaire ? serait-ce la nature déifiée ou plutôt le dieu matérialisé de Spinoza, renfermé dans sa création comme un moule dans sa coquille, ce *πav* mixte et mal défini, qui n'est plus la matière, et qui n'est pas encore l'intelligence ?

Le peuple polonais, qu'on le sache bien, est radicalement catholique, dans la signification primitive de ce mot. Pour lui, la parole divine n'est pas seulement, comme en France, la religion constitutionnelle : son passé tout entier fut une lutte à mort contre l'islamisme, une lutte dont il est sorti victorieux, mais en y laissant une bonne partie de lui-même ; son avenir doit être une lutte contre le schisme d'Orient, cet héritier du Koran, avec lequel il s'est tant de fois mêlé dans d'impures étreintes, et dont il a copié les dogmes fondamentaux, le déisme, l'esclavage et la fatalité. C'est à la Pologne qu'est réservée la mission de défaire l'œuvre de Photius, de fermer cette brèche par laquelle les barbares ont pénétré dans les murs de Byzance, et de continuer l'œuvre universelle du christianisme primitif. Les destinées du schisme, de ce culte monstrueux qui fait du salut des âmes un bureau de ministère et du tzar de Russie un pape, sont fatalement liées avec les destinées de l'État moscovite. Le jour où le principe qui le gouverne aura cessé d'exister, cet accouplement bizarre se dissoudra, la chute de l'autorité spirituelle suivra nécessairement la chute du pouvoir politique, et la Russie, bon gré, mal gré, reviendra vers l'unité. Le tzar a bien compris ce danger pour lui et cet inviolable attachement du Polonais pour la foi de ses pères, et il fait, comme Mahomet, de la propagande avec le sabre. Les rois furent en tous temps de rudes convertisseurs ; voyez Henri VIII, Philippe-Auguste et Philippe II. Aujourd'hui, lorsque les églises polonaises sont changées en cachots, ses prêtres entraînés au fond de la Russie, ses enfants arrachés du sein de leurs mères pour apprendre le catéchisme de Vilna, et lorsque Rome approuve ou se tait, le temps serait mal choisi pour abjurer un symbole, pour lequel les jours de martyre recommencent. A ce spectacle, la Pologne n'a pu que se rattacher davantage à ses croyances héréditaires. Elle n'avait qu'à opter entre l'apostasie et les persécutions. Le schisme étant pour elle la religion du tzar, le catholicisme devint naturellement la religion de la liberté.

Cette idée du martyr de la Pologne, qu'il ne cesse de comparer à la passion de N.-S. Jésus-Christ, et dont les mérites doivent racheter le monde souillé par les débauches de l'esclavage et de l'impiété, se fait jour dans toutes les dernières compositions de Mićkiewicz, et principalement dans le *LIVRE DES PÈLERINS*. Une grande nation tombée, le changement forcé de son culte par des procédés qui font venir des larmes de sang aux yeux de tout Polonais; un séjour de quelques années à Rome, cette ville des grandes consolations, ont dû ajouter une corde nouvelle à sa lyre d'airain, et l'ont fait vibrer comme la harpe du psalmiste ou comme les chants des vierges exilées de Sion. C'est l'ardent saint Jean, qui révèle dans un livre immortel le trouble qu'a fait naître en son cœur l'absence de son divin maître. La ruine de sa patrie a développé en lui cette compassion infinie qui embrasse la Pologne entière, avec ses générations de tous les siècles, dans ses vastes étreintes; et sa bouche, après avoir proféré les cris de la révolte, répand des hymnes d'amour et de gloire dignes du roi prophète. C'est le *LIVRE DES PÈLERINS*, cet *exodus* des proscrits, qui, avant de ceindre le glaive et de se mettre en voyage vers la patrie lointaine, entonnent un dernier cantique d'adieu sur la terre du pèlerinage. Jamais sa pensée ne s'était élevée aussi haut; c'est l'architrave sculptée qui doit couronner l'édifice, et que l'on découvre au peuple le jour de la consécration du temple. Un peintre polonais, M. Statler, a représenté le parvis de Notre-Dame, à Cracovie, couvert d'une foule immense, et Mićkiewicz lisant au peuple réuni le *LIVRE DE LA NATION POLONAISE*. Le peuple est attentif, mais il est calme; car ce n'est point un livre à jeter le trouble dans les âmes, ce n'est point une provocation à l'émeute. Ce tableau me semble grand de poésie et de vérité; je vois les nations accourir et s'assembler à la voix du poète, les yeux dirigés vers le ciel, que son doigt prophétique leur désigne comme le terme de leur pèlerinage; j'entends un hymne immense de réconciliation et de bonheur surgir autour de lui, comme le parfum le plus agréable que la terre puisse élever à son créateur; et lui, le poète, serait le musicien de cette orgue immense, qui tonne comme la foudre ou se plaint comme une voix sur les tombeaux... C'est ici que la mission du poète se confond avec celle du prêtre, de l'apôtre, et c'est là son véritable titre à l'immortalité. — Aujourd'hui, lorsque Mićkiewicz, devenu professeur, vient d'obtenir le prix de ses longs sacrifices, la lutte qu'il doit soutenir n'est pas la moins pénible, lutte avec

la langue, chaudement disputée, mais dont il sort, selon son habitude, victorieux et triomphant. Cette puissance qu'il demandait dans son improvisation, lorsqu'il s'écriait : « Je veux gouverner ainsi que tu gouvernes, donne-moi l'empire des âmes ! » il la possède maintenant, c'est la parole slave, c'est le Verbe, qui, tombé du haut de cette chaire, retentit dans toutes les générations slavonnes comme un écho du tonnerre dans les Karpathes, et jette au loin les semences de la liberté. « Il aura, dit Georges Sand, de terribles luttes à soutenir contre la force matérielle ; mais que sont toutes les machines contre le génie de l'homme ? Les armées du tzar ne sont que des machines de guerre : qu'un rayon d'intelligence y pénètre, et ces machines obéiront à l'intelligence et fonctionneront pour elle, comme le fer et le feu pour les services de l'industrie humaine. » Déjà cette prédiction commence à s'accomplir, et la Russie subit malgré elle la suprématie morale de la Pologne. Ses limites conventionnelles, telles que les font les chartes et les traités, ont été, pour le moment, effacées de la mappe-monde ; mais ses limites invisibles, celles que Dieu lui-même a posées à la nationalité polonaise, ont pris plus d'extension que jamais et ne s'arrêtent que là où la langue slave cesse de se parler. La Pologne est comme ces fleuves de l'Occident qui, après s'être perdus dans les sables, reparaissent plus loin, purifiés par les souterrains qu'ils viennent de traverser, et poursuivent leur course majestueuse vers l'Océan. Jamais l'expansion de la pensée n'a été plus énergique en Pologne que dans ce moment, lorsque sa vie politique a été suspendue par la trahison et le hasard, et que toute sa sève alimentaire s'est portée vers les travaux de l'esprit : comme dans une catalepsie, qui est une suspension momentanée des fonctions vitales, tout le sang de l'organisme reflue vers le cœur. Nous assistons, depuis 1830, à un spectacle bien fait pour réjouir tout ami du progrès et de la justice : à la régénération spontanée de la pensée nationale, qui, après avoir brisé ses entraves, a produit en dix ans plus de bons livres que tout le dernier siècle n'en avait enfanté. La Pologne, quelque faible, quelque désarmée qu'elle soit, sera toujours pour la Russie un foyer de propagande slavonne d'autant plus dangereux que son esprit national sera plus fortement comprimé. La Pologne et la Russie, ce sont plus que deux races, ce sont deux principes : c'est la lutte originelle de la lumière et des ténèbres, de l'esclavage et de la liberté, du bien et du mal, de l'intelligence et de la matière :

lutte qui se poursuit à travers les siècles, et qui se perpétue sans cesse par l'égarement ou la lâcheté des hommes. Mais, croyons-le pour l'honneur de la Providence : à la justice, à la vérité le triomphe définitif. Dante a deviné la Russie moderne, lorsqu'il figurait le quatrième et dernier cercle de l'enfer, cette *région douloureuse* où les damnés sont enfouis dans la glace, — et *l'empereur*, ce géant aux trois visages, noir, jaune et rouge (couleurs qui, soit dit en passant, sont celles du pavillon russe), plongé jusqu'à mi-corps dans le lac transparent, et qui glace les fleuves du Cocyte avec le mouvement de ses ailes.

Mais déjà la Pologne reconquiert, au sein de ce vaste empire, l'indestructible unité qui fait son caractère national : ce corps homogène et compact, dévoré par la Russie, la gêne et lui fait éprouver des souffrances inouïes : comme un atome étranger introduit dans la chair devient à la longue un foyer permanent d'inflammation. Déjà la pensée de se désister de cette embarrassante conquête au profit d'une autre puissance pour qui la possession immédiate de la Pologne offrirait moins de dangers, transpire à travers la politique des tzars, et il est facile de s'apercevoir d'une gravitation réciproque et spontanée du nouveau grand-duché de Posen et de l'ancien grand-duché de Varsovie. Mais ce ne sont là que les premiers symptômes d'une régénération radicale, et qui doit s'établir sur des bases tout à fait différentes.

Pour en revenir à notre traduction, elle doit faire partie d'un vaste ensemble de travaux, qui porteront sur tous les principaux monuments de la littérature slave. Elle s'adresse particulièrement à ceux d'entre les auditeurs du collège de France, qui voudraient s'initier davantage au mystère slave, en apprenant une langue parlée par quatre-vingts millions d'individus. La traduction *interlinéaire*, la plus difficile de toutes, est celle que j'ai préférée pour cet ouvrage : plus d'une fois, j'ai vu la *paronomase* ambiguë, l'*épithète* redondante, l'intraduisible *onomatopée* me barrer le chemin et me défendre de passer outre ; plus d'une fois, j'ai rencontré de ces obstacles insurmontables qui m'auraient fait renoncer à mon travail, si la pensée de servir mon pays en proclamant ses titres à la sympathique admiration des peuples, ne m'avait crié, comme le commandant Boguslawski à son immortel 4^{me} de ligne : « *Polonais, à la baïonnette !* » Pour me servir de l'expression de Châteaubriand, « j'ai calqué » Miçkiewicz « à la vitre. » Un livre n'a produit son

maximum d'effet et n'a développé toute son activité actuelle, qu'après avoir été traduit en français, cette langue du progrès et de la liberté, qui est un peu aujourd'hui la langue universelle. Les œuvres de Mićkiewicz!, ainsi transformées, seront en même temps un monument littéraire et un manuel de langue slave.

L'Europe voudra-t-elle croire à la réalité de ces sinistres peintures? Les amis du pouvoir mongolien (et le nombre en est grand parmi les soi-disant philosophes) ne manqueront pas de crier au mensonge! à la diffamation! et les optimistes politiques, ce troupeau de Panurge courant après le premier venu qui lui parle de grandeur et de sécurité, ne nous accorderont qu'une demi-croyance : et que sont cependant les scènes des Aïeux auprès des horreurs que l'on commet aujourd'hui même sur les *complices* de Konarski! La persécution de Vilna s'est étendue à toute la Pologne, et Novosiltzoff mort en 1838, vient de renaître dans un autre lui-même, le prince Trubeckoi, avec un degré de férocité de plus. C'est un affreux mystère dans l'organisation morale de ce peuple moscovite, que si le tzar a soif de sang, pour une victime il trouve dix bourreaux tout prêts à le servir.

La littérature moderne, arrivée à force d'excès à l'état d'épuisement et de vieillesse, et qui se débat dans un cercle de plus en plus rétréci par l'égoïsme et l'incrédulité, ces deux principes de mort pour la pensée humaine, recevra, n'en doutons pas, une masse nouvelle de lumière et de vie, lorsque l'Orient slave viendra lui jeter pour premier gage de sa richesse les merveilles de son histoire, de ses traditions, de ses croyances, de sa poésie. C'est une grande et noble tâche, dévolue à notre concitoyen. La lutte qui fut sa vie entière est loin d'être finie, elle n'est que transformée; mais Mićkiewicz est encore jeune, mais il a, nous pouvons l'affirmer, la conscience et le courage de sa mission.

On a dit avec raison, et c'est nous surtout, exilés, qui avons besoin de croire à la vérité de cette maxime :

« Le génie, c'est la patience ! »

CHRISTIEŃ OSTROWSKI.

Versailles, 5 juin 1841.

LES AIEUX¹.

MYSTÈRE

EN QUATRE PARTIES.

¹ Voyez les notes historiques à la fin du volume.

II^e.

LA VEILLÉE DES MORTS.

PERSONNAGES DE LA DEUXIÈME PARTIE.

ANGES.	HOMMES.	DÉMONS.
DEUX ENFANTS.	UN MAGE.	UN DAMNÉ.
LUCETTE.	UN VIEILLARD.	UN CORBEAU.
	GUSTAVE.	UNE CHOUETTE.
	UNE BERGÈRE.	CHOEUR D'OISEAUX
	CHOEURS DE PAYSANS	NOCTURNES.
	ET PAYSANNES.	

La scène est dans une chapelle ruinée, en Lithuanie,
vers minuit.

PROLOGUE.

A M. ***.

LE SPECTRE¹.

Son cœur a cessé de battre, son sein est déjà glacé, sa bouche est close et ses yeux éteints ; il est encore au monde, mais le monde n'est plus à lui. Quel est cet homme ? Un mort.

Voyez : le génie de l'espérance le rend à la lumière, l'étoile du souvenir lui prête ses rayons. Le mort revient aux lieux de sa jeunesse chercher les traces évanouies d'une amante.

Son sein palpite de nouveau, mais son haleine est glacée ; sa bouche et ses yeux sont largement ouverts. Il est encore au monde, mais le monde n'est plus à lui. Quel est ce mort ? Un spectre.

Ceux qui demeurent plus près du cimetière savent que le spectre s'éveille tous les ans ; qu'au jour des Morts, il soulève la pierre du tombeau et s'en va² parmi les vivants.

Et lorsque le glas funèbre annonce la quatrième semaine, les forces l'abandonnent ; la poitrine en

sang, comme si l'on venait de la meurtrir, il se recouche dans sa tombe.

Il court des bruits étranges sur le nocturne exilé. Ceux qui ont assisté à ses funérailles vivent encore : on dit qu'il est mort jeune et de sa propre main.

A présent il est sans doute en proie aux supplices qui n'ont pas de terme, car, gémissant, il exhale des flammes. Un vieux sacristain l'a vu, et, l'autre jour, voici ce qu'il dit avoir entendu.

Il dit que le spectre, à peine sorti du cercueil, a tourné son œil hagard vers l'astre du matin, et, tordant ses bras, a proféré d'une voix sépulcrale la plainte suivante :

« Ame réprouvée, pourquoi viens-tu rallumer la flamme de la vie au sein glacé d'un cadavre enfoui dans la terre ? Je ne te voyais plus, odieuse lumière, et tu viens encore m'apparaître !

« O châtiment terrible et trop mérité ! La voir de nouveau, la reconnaître ! et l'abandonner ! ce que j'ai souffert, le souffrir tous les ans ! et mourir, comme je suis mort !

« Afin que je puisse te retrouver après une si longue absence, il me faut errer dans la foule. Peu m'importe comment je serai accueilli, car, vivant, j'ai connu toutes les souffrances.

« Quand tu me regardais, je devais, comme un criminel, détourner les yeux ; chaque jour j'entendais ta voix, et chaque jour je devais me taire comme le bois muet du cercueil.

« Alors mes jeunes amis se riaient de moi : ma tristesse, ils l'appelaient folie, exaltation ; les plus

âgés me quittaient en haussant les épaules ou m'obsédant de leurs sages avis ¹.

« Conseillers et rieurs m'étaient également indifférents ; et pourtant moi-même, aussi peu charitable que les autres, je me serais scandalisé d'une excessive ardeur et moqué d'un amoureux martyr.

« Un d'entre vous s'imagina qu'en t'adorant j'offensais son orgueil héréditaire ; toutefois il dut céder à la courtoisie, à la nécessité : il feignit de ne pas me comprendre ».

« Mais, fier de l'avoir pénétré, sans être interrogé, et bien que sachant me taire, je parlais librement ; et lorsqu'il répondait, je feignais aussi de ne pas le comprendre.

« Mais on ne pouvait me pardonner mon crime : à peine pouvait-on retenir l'outrage prêt à s'échapper, attirer le sourire sur des traits allumés par la colère, tandis que les yeux portaient l'expression d'une pitié mal dissimulée.

« A lui seul je n'ai jamais pardonné. Néanmoins jamais une plainte n'a déshonoré mes lèvres ; jamais elles n'ont daigné jeter une parole de mépris lorsque je lui répondais aussi par un sourire.

« Tout cela je vais l'éprouver aujourd'hui si du sein des ombres je dévoile mes traits sauvages à ce monde étranger : les uns me poursuivront de leurs exorcismes, les autres me fuiront épouvantés.

« Tel me froissera de son risible orgueil ; tel autre m'accablera de ses condoléances ; tel autre me saluera, le sarcasme dans les yeux. Ne m'adressant qu'à une

seule, pourquoi dois-je étonner ou blesser tant de monde ?

« Arrive que pourra, ma route est tracée : sourire pour sourire et mépris pour mépris. Pourvu que toi seule, ô mon amante, comme au jour d'autrefois, tu daignes m'accueillir !

« Un coup d'œil, une parole ! et pardonne si j'ose encore revenir à toi, fantôme du passé, si j'ose troubler pour une heure le bonheur d'à présent.

« Tes yeux, accoutumés au soleil des vivants, verront peut-être sans crainte une tête de mort ; peut-être daigneras-tu jusqu'au bout écouter la voix du tombeau ;

« Et suivre sur les plages d'autrefois des pensées vagabondes, semblables à la liane rampante qui promène ses festons printaniers sur des monceaux de ruines. »

LES AIEUX,

MYSTÈRE.

II.

La veillée des Morts.

There are more things in heaven and earth
Than are dreamt in our philosophy.

(*Shakspeare.*)

CHOEUR.

Tout est morne, il fait noir ! qu'allons-nous voir,
qu'allons-nous voir ?

LE MAGE.

Fermez les portes de la chapelle et rangez-vous
en rond autour du cercueil ; éteignez les lampes et
les cierges , suspendez des linceuls aux fenêtres :
que la pâle clarté de la lune ne puisse pénétrer à tra-
vers les fentes. Courage, et hâtez-vous.

LE VIEILLARD.

Il a été fait comme vous l'avez ordonné.

CHOEUR.

Tout est morne, il fait noir ! qu'allons-nous voir,
qu'allons-nous voir ?

LE MAGE.

Ames du purgatoire, quelque contrée du monde
que vous habitiez, et vous qui brûlez dans la poix
bouillante, et vous qui grelottez au fond des rivières,
et vous qui, par un châtiment plus sévère, emprison-
nées dans un jeune arbre, pleurez et gémissiez quand
l'ardeur du poêle vous consume, accourez chacune
au rendez-vous ! Nous célébrons ici la fête des Aïeux !
Descendez dans l'enceinte consacrée : voici des au-
mônes, des prières ; voilà des liqueurs et des mets.

CHOEUR.

Tout est morne, il fait noir ! qu'allons-nous voir,
qu'allons-nous voir ?

LE MAGE.

Donnez-moi cette poignée de bourre : j'y mets le
feu. Vous, aussitôt que la flamme aura jailli, chas-
sez-la d'une légère haleine..... Bien, c'est cela ; plus
loin : encore ! qu'elle se consume en l'air.

CHOEUR.

Il fait morne, il fait noir ! qu'allons-nous voir,
qu'allons-nous voir ?

LE MAGE.

Vous d'abord, esprits aériens, qui sur ce vallon
de pleurs et de travail, de ténèbres et d'orages, de
même que cette flamme, n'avez fait que briller et
disparaître ; vous qui volez au gré des vents sans
pouvoir approcher de la porte des cieux, par ce

signe lumineux et léger nous vous invoquons, nous vous conjurons : paraissez !

CHOEUR.

Parlez, que vous faut-il ? Avez-vous faim ? avez-vous soif ?

LE MAGE.

Regardez ! regardez au-dessus de vos têtes ! Qu'est-ce donc qui brille sous la voûte ? Voyez ! deux enfants secouent leurs ailes d'or. Comme deux feuilles portées sur un même zéphyr, ils tournoient dans la coupole du temple ; comme deux colombes jouant sur la même branche, ainsi les deux petits anges poursuivent leurs charmants ébats.

LE MAGE ET LE VIEILLARD.

Comme deux feuilles portées sur un même zéphyr, ils tournoient dans la coupole du temple ; comme deux colombes jouant sur une même branche, ainsi les deux petits anges poursuivent leurs charmants ébats.

L'ANGE⁶, s'adressant à l'une des paysannes.

Ma mère ! nous volons chez toi, ma mère. Eh bien ! tu ne reconnais plus ton Joseph ? C'est moi, Joseph, le même moi. Et voici ma sœur Rose. Nous avons maintenant le paradis pour demeure, et nous y sommes mieux que chez ma mère. Vois ces têtes couronnées d'étoiles, ces vêtements tissés avec les rayons de l'aurore, et aux deux épaules ces ailes pareilles aux ailes des papillons. Au paradis rien ne nous manque : chaque jour fête nouvelle ; sous chacun de nos pas une herbe vient éclore, tout ce que nous touchons devient une fleur. Mais, malgré tous

ces biens, l'ennui et l'effroi nous tourmentent. Ah ! ma mère, ma mère : le chemin du ciel est fermé pour les enfants !

CHOEUR.

Mais, malgré tous ces biens, l'ennui et l'effroi les tourmentent. Pauvre mère, le chemin du ciel est fermé pour les enfants !

LE MAGE.

Que te faut-il, âme d'enfant, pour arriver au ciel ? Veux-tu des chants pieux ou quelque douce friandise ? Voici des beignets, du lait, des gâteaux ; voilà des fleurs et des fraises. Que te faut-il, âme d'enfant, pour arriver au ciel ?

L'ANGE.

Rien, il ne nous faut rien. Nous sommes malheureux pour avoir goûté trop de douceurs sur la terre. Ah ! dans toute ma vie je n'ai rien éprouvé d'aimer ! ce n'étaient que des caresses, des bonbons, des malices ; et tout ce que je faisais, on le trouvait charmant. Chanter, sauter, courir dans les champs, cueillir des fleurs pour Rosine, tel était mon souci ; et le sien était d'habiller des poupées. Nous venons aux Aïeux, non pour prier ou pour manger : nous ne vous demandons ni messes, ni beignets, ni lait, ni gâteaux, mais seulement deux grains de poivre ; et ce tout petit service nous tiendra lieu de toutes les indulgences.

Car apprenez ici de la bouche d'un ange

Que, d'après un ordre éternel,

Qui goûta sur la terre un bonheur sans mélange

N'entre pas tout droit dans le ciel.

CHOEUR.

Car apprenons ici de la bouche d'un ange
Que, d'après un ordre éternel,
Qui goûta sur la terre un bonheur sans mélange
N'entre pas tout droit dans le ciel.

LE MAGE.

Petit ange, petite sœur, ce que vous demandez, le voici. A toi ce grain de poivre, ce grain de poivre à toi. Maintenant, que Dieu vous conduise ! Et si vous n'écoutez pas la prière, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, voyez-vous la croix sainte ? Vous ne voulez ni manger ni boire : laissez-moi donc en paix. Partez, partez !

CHOEUR.

Et si vous n'écoutez pas notre prière, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, voyez-vous la croix sainte ? Vous ne voulez ni manger ni boire : laissez-nous donc en paix. Partez, partez ! (Ils disparaissent.)

LE MAGE.

Déjà le terrible minuit approche : fermez la porte aux verrous, prenez ces torches résineuses et placez une cuve d'eau-de-vie au milieu du temple ; lorsque de loin je ferai un signe avec cette canne, que l'eau-de-vie soit allumée.

LE VIEILLARD.

Tout est prêt.

LE MAGE.

Je donne le signal.

I.

2

LE VIEILLARD.

La flamme jaillit, tourbillonne et s'éteint.

CHOEUR.

Tout est morne, il fait noir ! qu'allons-nous voir,
qu'allons-nous voir ?

LE MAGE.

Vous, maintenant, dont l'âme et le corps à la fois sont attachés à cette terre par la lourde chaîne du crime, paraissez ! Quoique le trépas ait brisé l'enveloppe terrestre et que l'ange de la mort vous appelle, l'âme ne peut encore s'arracher au supplice de la tombe. Si les hommes peuvent soulager de telles peines et vous sauver du gouffre infernal dont vous êtes si près, nous vous conjurons, nous vous invoquons par le feu, votre élément : paraissez !

CHOEUR.

Parlez, que vous faut-il ? Avez-vous faim ? avez-vous soif ?

UNE VOIX, sous la fenêtre.

Corbeaux, chouettes et vautours, insatiables gloutons ! laissez-moi donc approcher de la chapelle, deux pas seulement, par pitié !

LE MAGE.

Vade retrò ! Quel vampire affreux ! Voyez-vous ce spectre à la fenêtre, pâle comme un os desséché sur la plaine ?..... Mais voyez son visage ! Des éclairs s'élancent de sa bouche fumante, ses yeux sont sortis de leurs orbites et brillent comme des tisons sous la cendre, ses cheveux se hérissent ; et de même qu'une longue gerbe de flamme s'échappe d'un buisson

d'épines ardentes et sèches, ainsi de la tête du réprouvé jaillissent en crépitant des torrents d'étincelles *.

LE MAGE ET LE VIEILLARD.

Et de même qu'une longue gerbe de flamme s'échappe d'un buisson d'épines ardentes et sèches, ainsi de la tête du réprouvé jaillissent en crépitant des torrents d'étincelles.

LE DAMNÉ *, par la fenêtre.

Enfants, enfants, ne me connaissez-vous pas? Regardez-moi seulement de près et rappelez vos souvenirs : je suis votre seigneur défunt, mes enfants. Ce village fut à moi : la troisième année s'écoule à peine aujourd'hui depuis que vous m'avez descendu dans le tombeau. Trop sévères châtiements du ciel ! je suis au pouvoir de l'esprit infernal, et je souffre horriblement. En quelque lieu que la nuit étende ses ailes, j'y cours avec la nuit ; et fuyant tous les jours le soleil, je mène une existence vagabonde sans trouver de terme à mon exil. Une faim éternelle me dévore ; et qui daignera me présenter un peu de nourriture ? Une troupe d'oiseaux voraces me déchirent ; et qui daignera me défendre ? Plus de terme, plus de terme à mes supplices !

CHOEUR.

Une troupe d'oiseaux voraces le déchirent ; et qui

* Nous regrettons, pour les amateurs de l'harmonie imitative, de ne pouvoir exprimer ici l'onomatopée si pittoresque : *a trzaskiem sypia sie iskrzyska*. Mais le polonais étant une langue mère, ces arrangements de paroles doivent s'y rencontrer beaucoup plus souvent que dans les langues dérivées, sans même que l'intention de l'écrivain y soit pour quelque chose.

daignera le défendre ? Plus de terme, plus de terme à ses supplices !

LE MAGE.

Et que faut-il à ton âme pénitente afin d'alléger ses tourments ? Veux-tu des prières ou des aliments consacrés ? Voici du lait, du pain ; voilà des fraises et du fruit. Parle : que faut-il à ton âme pour qu'elle puisse pénétrer aux cieux ?

LE DAMNÉ.

Aux cieux !... Tu blasphèmes ! Aux cieux ! moi ! Oh ! non, je ne veux point aller aux cieux. Je veux seulement que mon âme abandonne au plus vite ce corps en lambeaux. J'aimerais mieux cent fois aller en enfer et supporter tous les supplices des damnés au fond même de l'abîme que de rôder ainsi sur la terre avec les esprits impurs, de voir les vestiges de mes anciennes orgies, les monuments de mon ancienne cruauté, que de me traîner sans cesse, altéré, affamé, du couchant à l'aurore, de l'aurore au couchant, et de nourrir les oiseaux de proie. Mais, ô tourment ! tels sont les suprêmes décrets : tant que mon corps ne sera pas désaltéré, rassasié de la main d'un de mes sujets, mon âme maudite ne pourra s'en détacher..... (Après une pause.)

Ah ! que la soif me brûle ! De l'eau, une goutte d'eau sur mes lèvres pour le ciel ! ah ! deux grains de blé seulement !

CHOEUR.

Ah ! que la soif le brûle ! De l'eau, une goutte d'eau sur ses lèvres pour le ciel ! ah ! deux grains de blé seulement !

CHOEUR DES OISEAUX NOCTURNES *.

C'est en vain qu'il supplie, c'est en vain qu'il sanglote. Nous autres, noir essaim, corbeaux, chouettes et vautours, jadis tes serviteurs, nous que tu as fait périr de misère, nous mangerons les aliments, nous boirons les liqueurs. Holà, hé ! vautours, chouettes et corbeaux, avec nos ongles et nos becs recourbés, déchirons, dépeçons ces offrandes. Quand même tu les aurais déjà dans la bouche, nos serres sauront y plonger ; elles atteindront, s'il le faut, jusqu'au foie. Tu ignoras la pitié, maître ; à nous donc, corbeaux, chouettes et vautours, ignorons la pitié : déchirons, dépeçons ces aliments ! et quand ils seront engloutis, dépeçons, partageons son cadavre, dépouillons ses os de la chair !

LE CORBEAU.

Tu n'aimes pas à mourir de faim ! Et te souviens-tu lorsqu'une fois, en automne, je suis entré dans ton parc ? Les poires étaient mûres, les pommes rougissaient : depuis trois jours je n'avais rien mangé. Je secouai quelques pommes ; mais le jardinier, caché dans les broussailles, se mit à crier haro sur moi et me poursuivit avec de vilains dogues comme on poursuit un loup dans la forêt. Avant que j'eusse pu franchir l'espalier, les mâtons m'atteignirent. L'affaire est appelée devant le seigneur, et de quoi s'agit-il ? de quelques fruits sauvages que Dieu a fait naître à l'usage de tous, comme il a créé le feu et l'eau. Mais le seigneur, irrité, s'écrie : « Il faut donner un exemple de rigueur ! » Alors tout le village accourut : on me lia contre un arbre, et dix faisceaux de

verges furent brisés sur mes épaules ; chacun de mes os se détacha de la peau comme le grain d'un épi mûr ou les pois de leur cosse desséchée ! Maître, tu ne connus point la pitié.

CHOEUR DES OISEAUX.

A nous donc, corbeaux, chouettes et vautours, ignorons la pitié : déchirons, dépeçons ces aliments ; et quand ils seront engloutis, dépeçons, partageons son cadavre, dépouillons ses os de la chair !

LA CHOUETTE.

Tu n'aimes pas à mourir de faim ! Te souviens-tu lorsque, durant la disette et par le froid le plus intense, je vins, avec mon enfant sur les bras, à la porte de ton château ? « Seigneur, m'écriai-je en pleurant, prends pitié de l'orphelin ! Mon mari est dans l'autre monde ; ma fille, tu l'as prise en ton château ; ma mère est couchée malade dans la chaumière ; à mon sein voici mon dernier-né. Seigneur, viens à notre aide, car nous n'avons plus de quoi vivre. »

Mais toi, seigneur sans âme, noyé dans l'ivresse et te roulant sur l'or, tu dis à l'oreille de ton heiduque : « Quel oiseau de mauvais augure vient ici effaroucher mes convives ? Que la mendicante s'en aille au diable ! » L'heiduque obéit : il me traîna par les cheveux hors de la porte et me jeta avec mon enfant sur la neige. Saignante et glacée, je ne pus trouver un gîte avant la nuit ; et je mourus sur le grand chemin, gelée avec mon enfant ! Maître ! tu ne connus pas la pitié.

CHOEUR DES OISEAUX.

A nous donc, corbeaux, chouettes et vautours, ignorons aussi la pitié : déchirons, dépeçons les aliments ; et quand ils seront engloutis, dépeçons, partageons son cadavre, dépouillons ses os de la chair !

LE DAMNÉ.

Pas de secours, pas de soulagement pour moi ! C'est en vain que tu me présentes des coupes et des mets ; tout ce que tu me donnes, les oiseaux de proie s'en emparent. Non, ce n'est pas pour moi qu'est la fête des Aïeux ! C'est ainsi que je dois souffrir de siècle en siècle, ô justes châtimens du ciel ! car celui qui n'a pas été homme une seule fois dans sa vie ne saurait être assisté par des hommes.

CHOEUR.

C'est ainsi que tu dois souffrir de siècle en siècle, ô justes châtimens du ciel ! car celui qui n'a pas été homme une seule fois dans sa vie ne saurait être assisté par des hommes.

LE MAGE.

Puisque rien ne peut te secourir, va-t'en, âme pénitente. Et si tu n'écoutes pas la prière, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, vois-tu la croix sainte ? Tu ne veux ni manger ni boire : laisse-moi donc en paix. Va-t'en, va-t'en !

CHOEUR.

Et si tu n'écoutes pas la prière, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, vois-tu la croix sainte ? Tu ne veux ni manger ni boire : laisse-nous donc en paix. Va-t'en, va-t'en ! (Le damné disparaît.)

Maintenant, amis, enfitez cette couronne à l'extrémité de ma canne. Je fais flamber l'herbe magique : monte, fumée ; monte, lumière !

CHOEUR.

Tout est morne, il fait noir ! qu'allons-nous voir, qu'allons-nous voir ?

LE MAGE.

Vous, maintenant, vagues esprits qui, sur cette vallée orageuse et sombre, avez passé parmi les hommes, mais loin de la souillure des hommes, qui n'avez vécu ni pour eux ni pour le monde, semblables à cette verveine et à ces bruyères ne produisant ni fleurs ni fruits..... l'oiseau n'ose s'en nourrir, et l'homme dédaigne de s'en parer ; mais, tressées en couronnes odorantes, on les attache bien haut sur les parois du temple..... aussi orgueilleux qu'elles furent vos seins et vos regards, ô filles de la terre !

O vous dont les ailes virginales n'ont pas encore passé la porte des cieux, par cet encens et par cette lumière, nous vous conjurons : paraissez !

CHOEUR.

Parlez, que vous faut-il ? Avez-vous faim ? avez-vous soif ?

LE MAGE.

Que vois-je ! Est-ce la sainte Vierge elle-même ou bien une angélique figure ? Comme l'arc-en-ciel qui s'abaisse en courbe légère du sein des nuages pour aspirer l'eau de la plaine, ainsi brille dans la chapelle cette douce apparition. Une robe blanche flotte jusqu'à ses pieds, sa chevelure joue avec les zéphyrs ; un

sourire colore son visage , mais ses yeux sont baignés de pleurs.

LE MAGE ET LE VIEILLARD.

Une robe blanche flotte jusqu'à ses pieds, sa chevelure joue avec les zéphyrs ; un sourire colore son visage, mais ses yeux sont baignés de pleurs.

LE MAGE.

Sa tête est couronnée de roses*, un rameau vert s'agite dans sa main ; devant elle bondit un agneau, au-dessus d'elle voltige un papillon. Elle appelle sans cesse : « Ici , ici, mon petit agneau ! » mais l'agneau s'enfuit à son approche. Elle poursuit le papillon avec son rameau ; déjà sa main le saisit : hélas ! le papillon s'envole toujours.

LA JEUNE FILLE, chantant.

Je suis Lucette la rieuse :
Ma vie en ces lieux s'écoula
Paissant mes moutons ; toute heureuse ,
Je dansais , je chantais , joyeuse ,
La , la', la !

Thomas m'offrit deux tourterelles
Pour un baiser qu'il me vola ;
Mais je disais , voyant leurs ailes :
Si je pouvais voler comme elles !
La , la , la !

Pour moi Stas quitta sa chaumière ,
Joseph à mes yeux s'immola ;

* *Krasny*, dans le langage de l'auteur, veut dire *rouge, rose* ou *joli* ; une couronne *rose* laisse aisément supposer une couronne *de roses*.

Mais de Joseph ¹⁰ et de son frère

Je me riais , sauvage et fière.

La , la , la !

Récit.

Oui, c'est moi qui étais Lucette. Mon nom est bien connu dans ce village. Quoique jolie, je ne voulais pas me marier ; et, ayant ainsi passé dans les plaisirs mon dix-neuvième printemps, je mourus sans connaître la souffrance ni le vrai bonheur. Je vivais parmi les hommes, mais en étrangère : jamais ma pensée trop altière ne descendit sur la plage terrestre ; tantôt elle poursuivait un zéphyr, une mouche dorée, une couronne de fleurs, mais jamais un amant. Je me plaisais à écouter les chansons et la flûte des bergers. Souvent, lorsque j'étais seule dans la prairie, je courais vers les troupeaux des pasteurs, qui célébraient mes attraits ; mais je n'en aimais aucun. Voilà pourquoi, après ma mort, je ne sais ce qui se passe en moi : je brûle d'une flamme inconnue ; tout en jouant au gré de mon caprice, je vole où vole le zéphyr ; rien ne m'attriste, rien ne me fait mal, et je crée merveilles sur merveilles. Des rayons de l'arc-en-ciel je tisse mes écharpes ; des larmes diaphanes du matin je forme des papillons, des colombes. Toutefois je ne sais quel ennui me poursuit et m'opprime : j'attends quelqu'un au moindre murmure, hélas ! et je suis toujours seule. Je souffre de me voir sans cesse emportée par la brise comme une plume légère. J'ignore si je suis de ce monde ou de l'autre. Si je veux toucher un objet, aussitôt le vent m'en éloigne ; il me pousse en

haut, en bas, de côté... C'est ainsi que, flottant sur une vague éternellement agitée, je ne puis me poser sur la terre, et je voudrais en vain m'élancer vers les cieux.

CHOEUR.

C'est ainsi que, flottant sur une vague éternellement agitée, tu ne peux te poser sur la terre, et tu voudrais en vain t'élancer vers les cieux.

LE MAGE.

Que te faut-il, âme vierge, pour arriver au ciel ? Veux-tu des chants pieux ou quelque douce friandise ? Voici des beignets, du lait, des gâteaux ; voici des fleurs et des fraises. Que te faut-il, âme vierge, pour arriver au ciel ?

LA JEUNE FILLE.

Rien, il ne me faut rien. Que les jeunes gens accourent, qu'ils me saisissent les mains, qu'ils m'attirent à eux sur la terre, et qu'un instant je puisse jouer avec eux.

Car que chacun apprenne et considère
Que, d'après un ordre éternel,
Tel qui jamais n'inclina vers la terre
Ne peut être admis dans le ciel.

CHOEUR.

Car que chacun apprenne et considère
Que, d'après un ordre éternel,
Tel qui jamais n'inclina vers la terre
Ne peut être admis dans le ciel.

LE MAGE, à quelques villageois.

C'est en vain que vous courez à elle : ce n'est qu'une ombre vaine ; c'est en vain qu'elle vous tend les bras. Voyez, le souffle du vent la repousse. Mais ne pleu-

re pas , belle enfant ; les arrêts suprêmes se dévoilent à mes regards : pendant deux années encore tu voleras seule au gré des vents , et puis tu franchiras la porte des cieux. Aujourd'hui toute oraison te serait inutile : pars donc , et que Dieu te conduise ! Et si tu n'écoutes pas la prière , au nom du Père , du Fils et du Saint-Esprit , vois-tu la croix sainte ? Tu ne veux ni boire ni manger : laisse-moi donc en repos. Va-t'en , va-t'en !

CHOEUR.

Et si tu n'écoutes pas la prière , au nom du Père , du Fils et du Saint-Esprit , vois-tu la croix sainte ? Tu ne veux ni boire ni manger : laisse-nous donc en repos. Va-t'en , va-t'en ! (La jeune fille disparaît.)

LE MAGE.

Maintenant , toutes les âmes à la fois et chacune en particulier , je vous appelle par une dernière conjuration ! Pour vous ce léger repas ! pour vous ces poignées de lentilles et ces graines de pavots dans chaque coin de la chapelle !

CHOEUR.

Avez-vous faim ? avez-vous soif ? Prenez ce qu'il vous faut.

LE MAGE.

Il est temps d'ouvrir la porte de la chapelle. Allumez les lampes et les cierges : minuit est loin. Le coq chante : le terrible sacrifice est consommé ; il est temps de commémorer les gestes des aïeux..... Arrêtez !.....

CHOEUR.

Qu'est-ce ?

LE MAGE.

Encore un fantôme !

CHOEUR.

Tout est morne , il fait noir ! qu'allons-nous voir ,
qu'allons-nous voir ?

LE MAGE, à une villageoise.

La bergère ! là-bas , en deuil !... levez-vous , car je
me trompe bien , ou vous êtes assise sur un tombeau...
De par le ciel , enfants : regardez ! N'est-ce pas le
plancher qui s'entr'ouvre ? Un spectre livide appa-
rait : il tourne ses pas vers la bergère et s'arrête
auprès d'elle ; il tourne son visage vers la bergère :
un visage pâle sous un pâle linceul ; et pareil aux
frimas de l'hiver , il plonge dans ses yeux un re-
gard morne et sauvage..... Voyez , mais voyez son
cœur ! Quel est ce bandeau sanglant comme un
ruban de pourpre ou comme un rosaire de corail qui
ruisselle de son col à ses pieds ? Je n'y conçois rien !
De sa main il montre son cœur déchiré , mais il ne
dit rien à la bergère.

CHOEUR.

Je n'y conçois rien ! De sa main il montre son
cœur déchiré , mais il ne dit rien à la bergère.

LE MAGE.

Que te faut-il , jeune âme ? Veux-tu des prières ou
des aliments consacrés ? Voici du pain , du lait ; voilà
des fraises et du fruit. Que te faut-il , jeune âme ,
pour arriver au ciel ? (Le spectre se tait.)

CHOEUR.

Tout est morne , il fait noir ! qu'allons-nous voir ,
qu'allons-nous voir ?

1.

3

LE MAGE.

Réponds, pâle fantôme !..... Eh quoi ! tu gardes le silence ?

CHOEUR.

Eh quoi ! il garde le silence ?

LE MAGE.

Puisque tu nous dédaignes, nous et nos gâleaux, va-t'en et que Dieu te mène ! Et si tu n'écoutes pas la prière, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, vois-tu la croix sainte ? Tu ne veux ni boire ni manger : laisse-moi donc en repos. Va-t'en, va-t'en !

(Le spectre demeure.)

CHOEUR.

Et si tu n'écoutes pas la prière, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, vois-tu la croix sainte ? Tu ne veux ni boire ni manger : laisse-nous donc en repos. Va-t'en, va-t'en !

(Le spectre demeure.)

LE MAGE.

Grand Dieu ! quel est ce fantôme ? Il demeure et ne répond pas !

CHOEUR.

Il demeure et ne répond pas ! (Le spectre demeure.)

LE MAGE.

Ame bienheureuse ou damnée, quitte ces sacrés parvis ! Voici le plancher entr'ouvert : va-t'en par le même chemin ; car je te maudirai par le nom du Seigneur. (Après une pause.) Arrière ! suis dans les marais et les bois ! suis, disparaïs pour l'éternité ! (Le spectre demeure, immobile.) Grand Dieu ! quel est ce fantôme ? Il se tait et ne disparaît pas !

CHOEUR.

Il se tait et ne disparaît pas !

LE MAGE.

Vaines prières ! menaces vaines ! il ne craint pas mes conjurations. Donnez-moi le bénitier de l'autel... Quoi ! même l'eau sainte est sans pouvoir ! Le fantôme s'obstine à rester, muet, sombre, immobile, comme une pierre sur les tombeaux !

CHOEUR.

Le fantôme s'obstine à rester, muet, sombre ; immobile, comme une pierre sur les tombeaux ! Tout est morne, il fait noir ! qu'allons-nous voir, qu'allons-nous voir ?

LE MAGE.

Cela passe les bornes de l'intelligence humaine..... Bergère, connais-tu cet homme?,.... Il y a là dedans quelque terrible mystère. Ce deuil, de qui le portes-tu ? Ton mari, ta famille se portent bien pourtant... Eh quoi ! tu ne dis mot ? Regarde-nous, réponds-nous donc ! Es-tu morte, mon enfant ?..... Pourquoi souris-tu..... pourquoi ? Qu'y a-t-il en lui de risible ?

CHOEUR.

Pourquoi souris-tu..... pourquoi ? Qu'y a-t-il en lui de risible ?

LE MAGE.

Donnez-moi l'étole et le cierge bénit. Je vais l'allumer, je vais asperger encore. Sa lumière, nos aspersions sont impuissantes : l'âme réprouvée ne bouge pas. Prenez la bergère sous les bras ; conduisez-la hors de la chapelle..... Pourquoi le regardes-tu..... pourquoi ? Qu'y a-t-il en lui d'attrayant ?

CHOEUR.

Pourquoi le regardes-tu... pourquoi? Qu'y a-t-il en lui d'attrayant?

LE MAGE.

Dieu! le spectre a marché! Partout où nous l'entraînons il la suit! Qu'allons-nous voir, qu'allons-nous voir?

CHOEUR.

Partout où nous l'entraînons il la suit! Qu'allons-nous voir, qu'allons-nous voir?

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

III ¹².

LES MARTYRS.

3.

PERSONNAGES DE LA TROISIÈME PARTIE.

L'ANGE GARDIEN DE KONRAD.

ESPRITS DU CÔTÉ DROIT.

ESPRITS DU CÔTÉ GAUCHE.

CHOEURS D'ARCHANGES.

ÈVE.

MARCELINE.

UNE ROSE.

GUSTAVE, NOMMÉ KONRAD,

THOMAS ZAN,

JACOB,

ADOLPHE,

JEGOTA,

JEAN SOBOLEWSKI,

FREIEND,

FÉLIX KOLAKOWSKI,

SUZIN,

JACQUES,

JOSEPH,

JANKOWSKI,

JUSTIN POL.

L'ABBÉ LWOWICZ.

L'ABBÉ PIERRE, FRÈRE BERNARDIN.

ZÉNON NIEMOIEWSKI,

A*** K***,

N***,

A*** G***,

WYSOCKI,

} philomates, ou philarètes.

} conjurés de Varsovie.

BESTUJEW , conjuré de Russie.

UN CHAMBELLAN.

UN GÉNÉRAL.

UN OFFICIER SUPÉRIEUR.

UN GARDE D'HONNEUR.

UN MAITRE DES CÉRÉMONIES.

UN JEUNE-FRANCE.

UN VIEUX POLONAIS.

**UNE JEUNE DAME, DAMES, DEMOISELLES, COMTES, PAGES, HOMMES
DE LETTRES.**

BELZÉBUTH.

NOVOSILTZOFF, SÉNATEUR.

UN MÉDECIN.

PÉLICAN , RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE WILNA.

BAIKOW.

UN COLONEL.

UN OFFICIER RUSSE.

UN ÉTUDIANT DE WILNA.

UN JEUNE DANDY.

UN STAROSTE.

UN ÉCRIVAIN.

LE SECRÉTAIRE DE NOVOSILTZOFF.

LE DIRECTEUR DE L'ORCHESTRE.

UNE PRINCESSE.

M^{me} ROLLISON.

M^{me} KMITA.

UNE MÈRE.

LA FEMME DU GOUVERNEUR.

LA FEMME DU SOWIETNIK.

LA FEMME DU GÉNÉRAL.

LAQUAIS.

DÉMONS.

**A LA MÉMOIRE
DE
JEAN SOBOLEWSKI,
CYPRIEN DASZKIEWICZ,
FÉLIX KOLAKOWSKI,
CONDISCIPLES,
COMPAGNONS DE CAPTIVITÉ OU D'EXIL,
PERSÉCUTÉS POUR LEUR AMOUR DE LA PATRIE,
MORTS DE NOSTALGIE
A ARCHANGEL, MOSCOU, SAINT-PÉTERSBOURG ;
MARTYRS
DE LA CAUSE NATIONALE.**

L'AUTEUR.

PROLOGUE.

La scène est à Wilna, rue Ostrobramska, dans le couvent des frères basilien, transformé en prison d'État. — La cellule d'un prisonnier.

Mais donnez - vous de garde des hommes, car ils vous feront comparaitre devant leurs assemblées, et ils vous feront fouetter dans leurs synagogues.

(MATTHIEU, ch. X, v. 17.)

Et vous serez présentés, à cause de moi, aux gouverneurs et aux rois, pour leur servir de témoignage, aussi bien qu'aux nations.

(V. 18.)

Et vous serez haïs de tous les hommes à cause de mon nom; mais celui-là sera sauvé qui persévéra jusqu'à la fin. (V. 22.)

Le prisonnier, appuyé contre une fenêtre, dort.

L'ANGE GARDIEN.

Enfant insensible et pervers! les mérites de ta mère en ce monde, ses prières en l'autre ont longtemps préservé ton jeune âge des peines et des tentations, de même que la rose, ange des jardins, fleurit le jour, et, la nuit, son doux parfum

préserve l'enfant endormi des insectes et de l'air malfaisant.

Que de fois, touché de tes peines et fort de la permission divine, je suis descendu dans ta cellule ! Porté sur un rayon de lumière, silencieux dans les ombres silencieuses de la nuit, je planais au-dessus de ta tête..... Quand la nuit te berçait, j'étais là, près de toi, penché sur tes rêves passionnés, comme un lis se penche sur une onde troublée. Parfois je désespérais de ton âme, mais alors dans la foule de tes mauvaises pensées j'en découvrais une heureuse, comme on aperçoit au milieu d'une fourmilière un grain d'encens lumineux.

A peine cette pensée de salut avait-elle éclairé ton âme qu'aussitôt je te conduisais par la main dans les régions de l'éternelle lumière, et je te chantais une chanson telle que les enfants de la terre l'entendent rarement dans leurs songes et l'oublient plus vite encore à leur réveil. Je te prédisais ton bonheur à venir, je te portais dans mes bras jusque dans les cieux ; et toi, tu écoutais les célestes accords comme on écoute les chansons d'une orgie !

Alors, fils de la gloire immortelle, pour toi je me transformais en un spectre infernal et livide afin de te châtier et de te remplir de frayeur ; et toi, tu supportais la punition de Dieu comme le sauvage endure les tourments de l'ennemi. Puis ton âme, en s'éveillant pleine de trouble mais aussi d'orgueil, semblait s'être abreuvée toute la nuit à la source impure de l'oubli. Tu traînais dans l'abîme le souvenir de ces mondes sublimes, comme une cascade qui tombe dans

un souterrain entraîne avec soi les feuilles et les fleurs de ses rives.

Alors je pleurais amèrement, je couvrais mon visage de mes mains, je voulais et n'osais plus retourner dans le ciel, de crainte que ta mère, me rencontrant, ne me demandât des nouvelles de sa terre natale, de sa demeure et des rêves de son fils.

LE PRISONNIER. Il s'éveille fatigué, et regarde par la fenêtre. — Le matin.

Quand tu nous apparais, ô nuit silencieuse, qui donc ose te demander d'où tu viens ? Quand tu sèmes les étoiles sous tes pas, qui peut en déduire ta route mystérieuse ? Le soleil est couché, voilà ce que disent les astronomes du haut de leur tour ; mais pourquoi ? Personne ne répond. Les hommes et la terre reposent dans le sommeil et les ténèbres ; mais pourquoi ? Nul ne le sait ! Ils s'éveilleront sans le pressentir, comme ils s'étaient endormis. Le disque du soleil, dans son retour quotidien, ne saurait-il plus nous étonner par sa magnificence ? Les ténèbres et la lumière se succèdent comme les avant-postes d'une armée ; mais les chefs qui les commandent, où sont-ils ?

Et le rêve ?..... Ah ! cette vie de l'âme, ce monde silencieux, sourd, plein de mystère, n'est-il pas digne des recherches des hommes ? Qui mesurera son espace ? qui comptera sa durée ? L'homme endormi est craintif, mais il s'éveille en riant. Les sages disent que le rêve n'est qu'un souvenir. O savants maudits ! Ne saurais-je donc plus distinguer les songes de la réalité ?... A moins qu'ils ne me persuadent aussi que ma détention n'est qu'un souvenir.

Ils disent que dans le sommeil le sentiment de la volupté et des souffrances n'est qu'un jeu de l'imagination. Les sots ! A peine connaissent-ils par ouï-dire sa puissance, et ils nous en content, à nous, poètes de l'avenir ! Je la connais bien mieux, pour l'avoir habitée : j'en ai mesuré l'étendue, et je sais que la rêverie est au delà de ses domaines : que le jour deviendra nuit et la joie souffrance avant que le songe ne devienne souvenir et l'imagination un fantôme. (Il se couche et se relève encore. — Il va à la fenêtre.) Je ne puis reposer : ces songes m'effraient et me séduisent tour à tour. Ah ! combien ils me fatiguent ! (Il sommeille.)

CHOEUR DES ESPRITS DE LA NUIT.

Glissons sous sa tête un duvet noir, un duvet moelleux ; chantons, mais doucement. Ne l'effrayons pas surtout, ne l'effrayons pas !

UN ESPRIT DU COTÉ GAUCHE.

Au cachot, la nuit est triste ; mais la joie règne dans la ville, la musique retentit aux festins, et les ménestrels entonnent leurs chants près des coupes débordées. Là, dans la nuit, apparaissent des comètes, — des comètes à la blonde chevelure et aux yeux brillants. (Le prisonnier s'endort.) Celui qui, vers elles dirigeant sa barque, s'endormira sur les vagues dans une rêverie séduisante, celui-là s'éveillera sur notre rivage.

L'ANGE GARDIEN.

C'est à nos prières que Dieu t'a livré aux mains des ennemis : la solitude est le mentor des sages : et toi, dans ta prison solitaire, tel qu'un prophète dans le désert, médite sur ta destinée !

CHOEUR DES ESPRITS DE LA NUIT.

Dieu nous tourmente le jour, mais la nuit est à nous. La nuit, c'est la volupté. La nuit, le paresseux repose avec mollesse, et les ménestrels élèvent leurs voix plus librement; la nuit, les démons leur enseignent leurs chansons; la nuit, comme une sangsue*, épuise peu à peu les saintes pensées recueillies, le matin, dans l'église ou dans la conversation des honnêtes gens; la nuit, comme un serpent, distille ses venins dans la bouche. Fils de la nuit, chantons près de celui qui dort, servons-le si bien qu'il devienne à son tour notre serviteur. Glissons-nous dans son cœur; travaillons sans relâche son esprit, il est à nous. Ah! puisse-t-il longtemps dormir!

L'ANGE GARDIEN.

On a prié pour toi au ciel et sur la terre, et bientôt les tyrans te rendront à la vie.

LE PRISONNIER. Il s'éveille et médite.

Toi qui tortures ton prochain, qui l'emprisonnes et l'égorges, toi qui souris le jour et passes la nuit dans les banquets, te rappelles-tu au moins, le matin, un seul de tes rêves? et si tu te le rappelles, le congnois-tu? (Il s'assoupit.)

L'ANGE GARDIEN.

La liberté te sera rendue, nous sommes venus te l'annoncer.

LE PRISONNIER, s'éveillant.

Je serai libre? Oui, je m'en souviens, on me le di-

* La *nuit-sangsue*, la *nuit-serpent*, deux mots composés que nous n'avons pu rendre dans le français que par deux comparaisons.

sait hier. Mais d'où vient?... Est-ce un songe ? est-ce Dieu qui me l'a révélé ? (Il se rendort.)

ANGES.

Gardons-le seulement. Ah ! veillons sur son esprit, car entre ses pensées déjà le combat s'engage.

ESPRITS DU COTÉ GAUCHE.

Redoublons l'attaque.

ESPRITS DU COTÉ DROIT.

Nous autres, doublons les sentinelles. Demain nous saurons par ses discours et ses actes si les bonnes ou les mauvaises pensées sont restées victorieuses. Un instant de ce combat décide pour toute la vie du sort de notre homme.

LE PRISONNIER.

Je serai libre ! J'ignore d'où m'en est venue la nouvelle, mais je sais ce que vaut la liberté accordée par la grâce des Moscovites..... Les infâmes ! ils m'ôteront les fers des mains et des pieds, mais ils me les feront peser sur l'âme. Je serai donc exilé. Moi, poète, je dois errer au milieu d'une foule étrangère, d'une foule ennemie, et personne ne saisira de mes chants... rien, qu'un bruit vague et confus. Les infâmes !... c'est la seule arme qu'ils n'aient pu m'arracher, mais ils l'ont brisée, gâtée entre mes mains. Vivant, je serai mort pour la patrie ; et ma pensée, ensevelie sous l'ombre de mon âme, sera comme le diamant brut, enfermé dans la pierre !

(Il se lève et écrit d'un côté avec un charbon :)

D. O. M.

GUSTAVUS OBIIT

M. D. CCC. XXIII.

CALENDIS NOVEMBRIS ¹⁵.

(De l'autre côté de la cellule :)

HIC NATUS EST CONRADUS.

M. D. CCC. XXIII.

CALENDIS NOVEMBRIS.

(Il s'appuie contre une fenêtre et s'endort.)

Homme! si tu connaissais ta puissance quand la pensée qui germe dans ta tête, comme l'étincelle au sein des nuages, brille invisible, amasse les brouillards et fait naître une pluie féconde ou provoque la foudre et la tempête! si tu savais que les anges et les démons attendent en silence la pensée à peine formée, comme les éléments les éclats de la foudre! et soit que tu te précipites dans les enfers, soit que tu brilles dans les cieux, tu rayannes comme un nuage errant, mais sublime, sans savoir où tu vas, sans savoir ce que tu fais. O hommes! il n'est pas un de vous qui ne puisse, isolé, dans les chafnes, faire crouler ou relever les trônes par la seule puissance de la pensée et de la foi.

LES AIEUX.

III.

Les Martyrs.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Un corridor. — La sentinelle, l'arme au bras, se tient dans l'éloignement. — Quelques jeunes détenus sortent de leurs cellules avec des chandelles. — Minuit.

JACQUES.

Peut-on ? Nous verrons-nous enfin ?

ADOLPHE.

La garde boit, le caporal est gagné.

JACQUES.

Quelle heure est-il ?

ADOLPHE.

Bientôt minuit.

JACQUES.

Mais si la ronde nous surprend, le caporal périra sous les verges.

ADOLPHE.

Éteins seulement ta chandelle ; car vois-tu, la lumière se reflète sur la fenêtre. (Ils éteignent les chandelles.) La ronde, c'est un enfantillage. Il leur faudra longtemps frapper à la porte, échanger le mot d'ordre, chercher les clefs ; et puis les corridors sont longs. Avant d'être surpris, nous nous séparons, les portes se ferment, chacun se jette sur son lit et ronfle comme un homme qui dort.

D'autres détenus, appelés par leurs noms, sortent de leurs cellules.

JEGOTA ¹⁴.

Bonsoir.

KONRAD.

Et te voici ?

L'ABBÉ LWOWICZ ¹⁵.

Et vous voici ?

SOBOLEWSKI.

Et me voici !

FREIEND ¹⁶.

Sais-tu, Jegota ? allons dans ta cellule. — Ce nouveau détenu commence aujourd'hui son noviciat, il y a une cheminée chez lui : nous aurons un bon feu et la nouveauté du lieu par-dessus le marché. — Il est bon parfois de voir des murs inconnus,

SOBOLEWSKI ¹⁷.

Jegota, le bienvenu ! et toi donc aussi, mon cher !

JEGOTA.

Ma cellule a trois pieds, et vous êtes tant !

FREIEND.

Eh bien, allons plutôt dans la cellule de Konrad : elle est la plus éloignée et adossée à l'église ; on a beau crier et chanter, on ne risque pas d'être entendu. Aujourd'hui, j'ai l'intention de donner un libre cours à ma voix ; en ville on pensera que ce sont chants d'église : c'est demain Noël. Eh ! camarades, j'ai aussi quelques bouteilles.

JACQUES.

A l'insu du caporal ?

FREIEND.

Le caporal est honnête homme et profitera des bouteilles. En outre, c'est un Polonais, un ancien légionnaire, que le tzar a forcé de se transformer en Moscovite. Le caporal, d'ailleurs, est bon catholique et permet aux détenus de passer ensemble la Vigile de Noël.

JACQUES.

Si on l'apprenait, cela ne se passerait pas impunément !

Ils entrent dans la cellule de Konrad, y font du feu et allument les chandelles. — La cellule, comme dans le prologue.

L'ABBÉ LWOWICZ.

Et comment as-tu fait, mon cher Jegota, pour être des nôtres ? Depuis quand ?

JEGOTA.

Aujourd'hui même on m'a enlevé à ma maison, à mes champs.

L'ABBÉ LWOWICZ.

Tu étais donc agronome ?

JEGOTA.

Et quel agronome encore ! Si tu avais seulement vu mes bœufs et mes mérinos ! Moi , qui auparavant savais à peine distinguer l'avoine de la paille , j'ai la réputation du meilleur agronome de la Lithuanie.

JACQUES.

On s'est emparé de toi , inopinément ?

JEGOTA.

Depuis longtemps j'entendais parler d'enquêtes criminelles à Wilna. Ma maison est située près de la grande route : nous voyions des kibilka * voler au galop , et chaque nuit le cor sinistre du postillon nous remplissait de terreur. Plus d'une fois , le soir, quand nous nous mettions à table et qu'en plaisantant l'un des convives faisait sonner le manche du couteau contre un verre , les femmes tremblaient et les vieillards pâlissaient, croyant entendre la clochette du feld-jäger ¹⁸. Lorsqu'on m'a enlevé, j'ignorais qui l'on cherchait et pour quel délit ; car jusqu'à présent je n'ai été d'aucune conspiration. Je suppose que le gouvernement a imaginé ces enquêtes dans un but sordide, et que nos détenus, après avoir donné force argent, s'en retourneront paisiblement chez eux.

THOMAS ZAN ¹⁹.

Tel est votre espoir ?

* Epèce de cercueil à quatre roues, disposé de telle sorte que le voyageur étant assis dessus ne voit ni le pays qu'il abandonne ni celui qui va lui servir de tombeau.

JEGOTA.

On ne nous enverra pourtant pas en Sibérie innocents et ne devant rien à personne. Et quels crimes inventeront-ils ou trouveront-ils en nous ? Vous vous taisez ? Expliquez-moi donc ce qui se passe ici. De quoi sommes-nous inculpés ? quels sont les chefs d'accusation ?

THOMAS ZAN.

Les voilà : c'est que Novosiltzoff²⁰ est venu ici de Varsovie. Tu connais sans doute le caractère de monsieur le sénateur ; tu sais aussi qu'il était en disgrâce près de l'empereur, qu'il avait dissipé en orgies le fruit de ses premières rapines, perdu tout crédit près des marchands, et qu'enfin il était aux abois. Ne pouvant, malgré tous ses efforts et tous ses soins, découvrir de conspiration en Pologne, il a résolu de venir exploiter un pays vierge, la Lithuanie, et c'est ici qu'il s'est transporté avec tout son état-major d'espions. Mais afin de piller impunément la Lithuanie et de rentrer en grâce près de l'autocrate, il lui faut découvrir de grands crimes dans nos associations et sacrifier au tzar de nouvelles et nombreuses victimes.

JEGOTA.

Mais nous saurons nous défendre, nous disculper.

THOMAS ZAN.

Se défendre ne servirait à rien : les enquêtes et les jugements s'opèrent en secret ; on ne nous dira même pas la cause de notre mise en accusation. Notre accusateur est notre juge, il veut à toute force notre condamnation ; nous ne l'éviterons pas. Il nous reste encore un moyen déplorable, mais unique. Nous sa-

crifierons quelques-uns de nous en expiation à nos bourreaux, et ceux-là prendront sur eux les crimes de nous tous. J'étais à la tête de votre association : je crois de mon devoir de souffrir pour vous, mes amis. Choisissez encore parmi vous quelques-uns de nos frères, ceux qui sont orphelins, plus âgés, non mariés, dont le sacrifice, en délivrant nos frères plus jeunes et plus utiles, fera saigner moins de cœurs en Lithuanie.

JEGOTA.

Les choses en sont donc venues à ce point ?

JACQUES.

Voyez comme Jegota s'est attristé ! Il ignorait qu'il avait peut-être quitté sa maison à tout jamais.

FREIEND.

Jacques a laissé sa femme dans les douleurs de l'enfantement, et cependant il ne pleure pas.

FÉLIX KOLAKOWSKI ²¹.

Pourquoi pleurerait-il ?... Qu'il rende plutôt gloire à Dieu ! Si elle met au monde un fils, je prédirai son avenir. Donne-moi la main : j'ai quelque talent en chiromancie et je te dévoilerai l'avenir de ton enfant. (Il regarde sa main.) S'il est honnête homme, sous le gouvernement moscovite, il fera infailliblement connaissance avec les juges et le kibitka. Qui sait, peut-être nous trouvera-t-il encore tous ici. J'aime les fils : ils sont nos futurs compagnons.

JEGOTA.

Êtes-vous ici depuis longtemps ?

FREIEND.

Comment savoir la date ? Nous n'avons pas d'almanach et personne ne nous écrit. Le plus difficile est de savoir quand nous en sortirons.

SUZIN ²².

J'ai à ma fenêtre une paire de rideaux en sapin , impossible de distinguer le matin du soir.

FREIEND.

Demandez-le plutôt à Thomas , le patriarche de nos misères , le plus criminel à leurs yeux *. Il a été aussi le premier saisi ; il nous a tous devancés dans cette prison, et il sera le dernier à en sortir. Il nous connaît tous , il sait d'où, comment et quand chacun de nous est arrivé.

SUZIN.

C'est donc là M. Thomas ? Je ne l'aurais jamais reconnu. Donnez-moi votre main. Vous ne m'avez pas remarqué dans le temps où votre amitié était précieuse et où de nombreux et intimes amis vous entouraient , vous ne m'avez pas aperçu dans la foule ; mais , moi , je vous connaissais, et vos efforts et vos souffrances pour nous sauver ne m'ont pas échappé. De ce moment , je me ferai gloire de nos relations, et près de rendre le dernier soupir, je dirai : « J'ai pleuré avec Thomas ! »

FREIEND.

Mais, au nom de Dieu, à quoi bon ces larmes et ces soupirs ! Ne savez-vous donc pas que Thomas, étant libre , avait inscrit sur son front en grandes lettres le mot *prison*. Aujourd'hui , dans un cachot , il se retrouve chez lui , il vit dans son élément ; il était sur cette terre comme un champignon, un cryptogame

* Littéralement : le plus fort brochet ; il est aussi tombé le premier dans la nasse.

que les rayons du soleil flétrissent et dessèchent ; et tandis que nous autres , tournesols humains , nous pâlissons, nous nous étions, lui, se développe, fleurit et prospère. Mais aussi, M. Thomas a dû subir une cure à la mode, une cure qui fait du bruit , la cure de la faim.

JEGOTA , à Thomas.

On vous fait donc mourir d'inanition ?

FREIEND.

On lui donne bien quelques aliments ; mais si tu les voyais ! L'aspect en est vraiment curieux , et il suffit d'en infecter les cellules pour empoisonner tous les rats et les grillons.

JEGOTA.

Et comment pouviez-vous y toucher ?

THOMAS.

Pendant huit jours, je ne mangeai pas. Puis, je goûtai, et me sentis défaillir ; j'éprouvai des douleurs et des coliques pareilles à celles que produit le poison ; et pendant quelques semaines je restai sans connaissance. J'ignore la durée de mes maux , j'en ignore jusqu'au nom , car je n'eus pas de médecin pour les définir. Enfin je me levai, je mangeai de nouveau, et mes forces revinrent, si bien qu'il me semble maintenant que j'étais fait pour vivre de cette nourriture.

FREIEND.

Croyez-moi, hors de la prison, c'est le monde des chimères. Celui qui a été ici a seul pénétré les secrets de la cuisine et le confortable en fait d'habitation : le bon ou le mauvais est un effet de l'habitude. Un Lithuanien demandait une fois, je ne sais plus à qui, au diable

ou à un Pintzuk *, pourquoi il se plaisait dans la boue :
« J'y demeure parce que j'y suis fait, » fut sa réponse²³.

JACQUES.

Mais comment s'y habituer !

FREIEND.

En cela consiste tout l'art.

JACQUES.

Il me semble que je suis ici depuis huit mois, et cependant je n'en souffre pas moins.

FREIEND.

Mais aussi, pas davantage ?... M. Thomas en a pris tellement l'habitude qu'un air salubre pèserait sur sa poitrine, lui occasionnerait des vertiges. Il oublie de respirer et ne quitte pas sa cellule. Si jamais on le chasse d'ici, sa détention se trouvera compensée par une économie sur le vin, car il n'aura qu'à humer un peu d'air pour se mettre en goguette²⁴.

THOMAS.

J'aimerais mieux être sous terre, endurer la faim, les maladies, le knout et qui plus est l'interrogatoire, que de vous avoir pour voisins dans une prison, fût-elle même moins dure que celle-ci. Les brigands ! ils veulent tous nous enterrer dans une même tombe !

FREIEND.

Comment ! c'est vous qui nous pleurez ? Nous sommes vraiment dignes de regrets, moi surtout ! Je vous le demande, de quelle utilité est ma vie ? En temps de guerre, passe encore : j'ai quelque talent pour batailler, et j'exterminerais plus d'un cosaque ;

* C'est ainsi que l'on nomme les habitants de ces vastes marais que forment les sources de la Prypetz, aux environs de Pinsk.

mais durant la paix , que me servirait de vivre un siècle entier en donnant les Russes à tous les diables ? Je mourrai , et tout sera dit. Libre , ma vie s'écoulerait inaperçue comme la poudre ou le vin de médiocre qualité. Aujourd'hui que le vin est sous le bouchon et la poudre sous les étoupes , détenu , j'ai la valeur d'une bouteille ou d'une cartouche ; oui , libre , je m'évaporerai comme le vin d'un broc percé , je brûlerai sans bruit comme la poudre sur un bassinet ouvert. Mais si l'on m'entraîne chargé de fers en Sibérie , nos frères , les Lithuaniens , diront en me voyant passer : « Voilà un noble sang ! voilà notre jeunesse qui périt ! Attends , brigand d'autocrate ! attends , Moscovite ! » Un homme comme moi , Thomas , se laisserait pendre pour que la vie se prolongeât d'un seul instant. Un homme comme moi ne sert sa patrie que par sa mort ; je mourrais dix fois pour que tu ressuscitasses une seule , toi ou Konrad , le sombre poète qui nous prédit l'avenir , comme un Zingaro. (A Konrad.) Je le crois , puisque Thomas nous le dit , que tu es un grand poète. Je t'aime , toi ; tu ressembles aussi à une bouteille : comme elle tu répands tes chants , tu exales le sentiment , l'enthousiasme ; nous buvons , nous aspirons nous autres , et toi tu décrois , tu te dessèches. (Il prend la main de Konrad en essuyant ses larmes. — A Thomas et à Konrad.) Vous savez que je vous aime ; mais on peut s'aimer sans pleurer. Ainsi , mes frères , séchez vos larmes ; car , si une fois je m'attendris et me mets à larmoyer , j'éteindrai le feu et ne ferai pas le thé.

(Il prépare le thé. — Un moment de silence.)

L'ABBÉ LWOWICZ, en montrant Jegota.

En vérité, nous faisons triste accueil à notre nouvel hôte. Il est de mauvais augure, en Lithuanie, de pleurer un jour de bien-venue²⁸. Ne sommes-nous pas assez taciturnes le jour ? Ah ! quel long silence !

JACQUES.

Quelles nouvelles de la ville ?

TOUS.

Voyons les nouvelles !

L'ABBÉ LWOWICZ.

Aucune.

ADOLPHE.

Jean a subi aujourd'hui un interrogatoire : il a passé une heure en ville ; mais il est triste et silencieux. Il a l'air de n'être pas en train de parler.

QUELQUES DÉTENUS.

Allons, Jean, des nouvelles !

JEAN SOBOLEWSKI, tristement.

Elles sont bien mauvaises. Vingt kibitka expédiés aujourd'hui même en Sibérie.

JEGOTA.

Encore des nôtres ?

JEAN.

Des étudiants de la Samogitie²⁶.

TOUS.

En Sibérie ?

JEAN.

Et en grande pompe ! Il y avait affluence de spectateurs.

TOUS.

Quoi ! déportés ?

JEAN.

Oui, moi-même je l'ai vu.

JACQUES.

Tu l'as vu ! et mon frère aussi : tous déportés ?

JEAN.

Tous, jusqu'au dernier. Je l'ai vu, te dis-je. Je demandai au caporal de pouvoir m'arrêter un instant ; il y consentit. Je me tins au loin, caché entre les colonnes de l'église. On disait la messe : le peuple affluait de toutes parts ; soudain il s'élance en tumulte vers la porte, et puis vers la prison. Seul je restai sous le portique de l'église, devenue si déserte que je voyais tout au fond le prêtre officiant, le calice à la main, et l'enfant de chœur et sa sonnette. Le peuple entourait la prison d'un rempart immobile. Des portes du cachot jusque vers le milieu de la place se tenaient deux rangs de soldats, tambours en tête, comme pour une grande solennité : au centre les kibitka. Tandis que je les considérais, un agent de police à cheval accourut vers la prison : sa figure était celle d'un grand homme s'apprêtant à conduire un grand triomphe : oui, le triomphe du tzar, du grand vainqueur d'enfants ! Au roulement du tambour les portes s'ouvrirent. Je les ai vus ! chaque prisonnier était suivi de gardes, la baïonnette au fusil ! C'étaient de pauvres enfants souffreteux ; ils avaient tous, comme des recrues, la tête rasée, les fers aux pieds²⁷. Pauvres enfants !... Le plus jeune se plaignait (il avait dix ans, le malheureux !) de ne pouvoir soulever ses chaînes, et montrait ses pieds nus et ensanglantés. L'agent de police en passant demanda le motif de ces plaintes.

C'était un homme rempli d'humanité, l'agent de police ; lui-même il examina les chaînes : « Dix livres, dit-il, c'est conforme au règlement. » On entraîna Janczewski, car c'était lui!... Les tortures l'avaient rendu laid, maigre et noir ; mais quelle noblesse dans ses traits ! Ce jeune garçon si étourdi, si gentil il y a un an, regardait aujourd'hui du haut de son kibilka, comme cet autre empereur du haut de son rocher!... Tantôt d'un œil fier, sec et serein, il semblait consoler ses compagnons de captivité ; tantôt il saluait le peuple avec un sourire amer mais calme ; il semblait vouloir lui dire : « Voyez si la douleur m'abat ! » Soudain il me parut que ses yeux avaient rencontré les miens. Comme il ne voyait pas le caporal qui me tenait par mon habit, il me supposa libre et m'envoya de la main un baiser en signe d'adieu et de félicitation. Tous les yeux, soudain, se dirigèrent vers moi : le caporal me tirait violemment, afin de me cacher ; je résistai, mais je me serrai contre la colonne et j'observai à mon aise la figure et les gestes du prisonnier. Il s'aperçut que le peuple pleurait en regardant ses fers ; il en secoua la chaîne comme pour montrer qu'elle n'était point trop lourde pour lui. Aussitôt le cheval prit le galop ; le kibilka s'élança comme un trait, et le condamné, ôtant son chapeau et se dressant de toute sa hauteur, cria d'une voix retentissante : « Non, la Pologne n'est point morte * ! » La foule le déroba à mes yeux. — Mais longtemps encore je vis cette main

* Premières paroles de la marche de *Dombrowski*, devenues sacramentelles pour les patriotes de tout âge et de toute condition.

levée vers le ciel, ce feutre noir et déchiré comme un étendard funèbre, cette tête violemment dépouillée de sa chevelure, cette tête immaculée, fière, brillant au loin, qui proclamait devant tous son innocence et sa honte. Elle surgissait du milieu des têtes noires agitées comme des vagues, ainsi que celle du dauphin prophète de l'orage. Cette main et cette tête sont encore devant mes yeux et resteront gravées dans mon souvenir..... Comme une boussole, elles me guideront sur le chemin de la vie et m'indiqueront la vertu..... Si je les oublie, ô mon Dieu, oublie-moi dans le ciel!

L'ABBÉ LWOWICZ.

Amen, pour vous!

CHAQUE PRISONNIER.

Et pour toi!

JEAN SOBOLEWSKI.

Cependant les voitures avançaient à la file : on y jetait les prisonniers un à un. Je parcourus du regard la foule serrée du peuple et des soldats : tous les visages étaient pâles comme la mort ; et dans cette foule il régnait un silence tel que j'entendais chaque pas et chaque froissement des chaînes. Le peuple, l'armée, tous étaient émus ; mais tous se taisaient, tant ils avaient peur du tzar... Enfin le dernier prisonnier fut amené : il semblait résister ; mais il se traînait à peine, le pauvre enfant, et chancelait à chaque pas. On lui faisait lentement descendre les degrés ; mais à peine avait-il posé le pied sur le second qu'il roule et tombe. C'était Wasilewski, notre voisin de captivité. Il avait reçu tant de coups à l'interrogatoire d'avant-hier qu'il ne lui était pas resté une goutte de sang au visage.

Un soldat vint et releva le corps étendu : d'une main il le portait jusqu'à la voiture, de l'autre il essuyait des larmes furtives. Le trajet fut long, solennel. Wasilewski n'était pas évanoui, affaissé, appesanti ; mais il s'était roidi après sa chute, et, droit comme une colonne, il étendait les deux bras au-dessus des épaules du soldat, comme s'il était mort sur la croix. Il avait les yeux haves, éteints, largement ouverts..... — Et le peuple aussi ouvrit les yeux et les lèvres : et de ces mille poitrines un soupir immense retentit autour de nous, creux et profond, comme si toutes les tombes enfouies sous l'église avaient gémi... Le commandant l'étouffa par un roulement, et l'ordre : « Aux armes ! en avant, marche ! » ébranla la colonne. Le kibitka partit comme un éclair et traversa les rues. — Un seul paraissait vide : il contenait un prisonnier, mais invisible ; et sa main étendue vers le peuple, engourdie, morte, tremblottait à travers la paille comme en signe d'adieu. Le kibitka disparut dans la mêlée. — Avant que le fouet eût frayé un passage, on s'arrêta devant l'église ; et, au moment même où le cadavre passait, j'entendis la sonnette du sacristain. La nef était déserte : j'ai vu la main du prêtre élever vers le ciel la chair et le sang du Seigneur, et je dis : « Seigneur, toi qui répandis un sang innocent pour le salut du monde ; toi que Pilate a condamné, accueille cette jeune victime condamnée aussi par le tzar : elle n'est ni aussi sainte ni aussi grande, mais elle est aussi innocente ! » (Long silence.)

JOSEPH ²⁸.

J'ai lu les relations de certaines guerres des temps

primitifs et barbares : il est écrit qu'en ces temps l'ennemi n'épargnait point les arbres des forêts et qu'il incendiait forts et maisons. Mais le tzar est plus ingénieux ; il ensanglante plus profondément et plus cruellement la Pologne : il enlève, il étouffe jusqu'aux semences des moissons ; et Satan lui-même lui enseigne son arcane de destruction.

FÉLIX.

Et Satan lui-même décernera le prix à son élève.

(Moment de silence.)

L'ABBÉ LWOWICZ.

Frères, peut-être ce prisonnier vit-il encore ; Dieu seul le sait et le fera connaître un jour. Moi, son serviteur, je prierai. Joignez vos prières aux miennes pour le repos des martyrs. Savons-nous tous le sort qui nous attend demain ?

ADOLPHE.

Priez donc aussi pour l'âme de Xavier ²⁹ : vous savez qu'il s'est brûlé la cervelle au moment d'être saisi.

FREIEND.

C'était à propos ! Il partageait avec nous les banquets joyeux ; puis, quand il a fallu partager la misère, il a déserté dans l'autre monde.

L'ABBÉ LWOWICZ.

Cependant il conviendrait de s'en souvenir aussi dans nos prières.

JANKOWSKI ³⁰.

Prier ! Sais-tu bien que ta foi me fait rire ! Quand même je deviendrais Tartare ou musulman, voleur, espion, assassin, Prussien, Autrichien, employé du

tzar, je braverai encore le châtimeut céleste. Wasilewski n'est plus ; nous sommes ici, et les tzars règnent toujours.

FREIEND.

C'est ce que j'allais dire ! Tu as commis le péché pour moi : c'est bien fait. Mais laisse-moi respirer ; car à cet affreux récit je sens que ma raison s'égare, que mes larmes s'arrêtent. Félix, tâche donc de nous consoler un peu. O toi ! si l'envie t'en prenait, tu ferais rire le grand diable dans les enfers !

PLUSIEURS PRISONNIERS.

Oui, oui, Félix, parle, chante, divertis-nous. La parole est à Félix. Freind, verse-lui du vin.

JEGOTA.

Un moment, s'il vous platt. Je suis aussi un orateur de diétine ! Quoique arrivé le dernier, je ne veux pas rester muet. Joseph nous a parlé de graines : un paysan doit répliquer de sa place et discourir sur de pareilles matières. Puisque le tzar veut emporter dans son tzarat et enfouir toutes les semences de notre jardin, le blé deviendra cher ; mais ne craignons point la famine : M. Antoine a déjà traité quelque part ce genre d'économie rurale.

UN DES PRISONNIERS.

Quel Antoine ?

JEGOTA.

Connaissez-vous la fable de Gorecki ; ou plutôt connaissez-vous la vérité ?

PLUSIEURS.

Eh bien ! dites-la-nous, camarade.

JEGOTA.

Lorsque Dieu eut banni le pécheur du son paradis terrestre, il ne voulut point que l'homme expirât de faim, et fit répandre par les anges, le long de sa route, toutes les semences de la terre. Adam vint et, n'en connaissant point l'usage, passa son chemin. Mais le diable, en sa qualité de savant, vint à la brune, les considéra et se mit à parler en ces termes : « Ce n'est point en pure perte que Dieu a répandu ici quelques poignées de blé : il doit y avoir dans ces graines quelque vertu secrète ; dérobons-les, avant que l'homme n'en pénétre la valeur. » Il creusa donc une fosse dans la terre avec ses cornes, la remplit de seigle, l'inonda de salive, la recouvrit de terre et la battit avec ses ongles. Fier et joyeux d'avoir déjoué les desseins de Dieu, il poussa un grand éclat de rire, rugit et disparut. Mais il ne perdit pas pour attendre. Le printemps fit éclore les herbes, les épis et les graines à la grande stupéfaction du diable. O vous qui n'envahissez le monde qu'à la faveur de la nuit *, qui nommez la ruse *génie* et l'atrocité *force*, ceux d'entre vous, sachez-le bien, qui trouvent la foi et la liberté, et, croyant tromper Dieu, les enfouissent dans la terre, ne font d'autres dupes qu'eux-mêmes.

JACQUES.

Bravo, mattre Antoine ! Sans doute il te faudra faire un voyage à Varsovie pour expier cette fable par un an de prison !

* Le nord et minuit s'expriment en polonais par un seul mot, *polnoc* ; et il y a là une paranomase intraduisible.

FREIEND.

C'est bien cela ; mais je reviens à mon Félix de tantôt. Quelles chansons que vos fables ! je me casse la tête une heure avant d'en deviner la moralité. Mais les chansons de Félix, à la bonne heure ! Vive Félix avec ses chansons ! (Il lui verse du vin.)

JANKOWSKI.

Mais voyez ce que fait Lwowicz ? Il est sans doute en prières pour les morts. Attendez, je chanterai à Lwowicz une chanson. (Il chante.)

Qu'importe si chacun s'écrie
 Jésus-Marie,
 Pour que je croie et que je prie
 Jésus-Marie,
 Il faut qu'avant elle châtie,
 Jésus-Marie,
 Le tzar, qui souille ma patrie,
 Jésus-Marie !

Tant que le tzar est plein de vie,
 Jésus-Marie !
 Que Novosiltzoff communie,
 Jésus-Marie !
 Tant que je crains la Sibérie,
 Jésus-Marie !
 N'attendez pas que je m'écrie
 Jésus-Marie ³² !

KONRAD.

Écoute, toi ! Ces noms-là ne se prononcent pas le verre en main. Je ne sais plus depuis longtemps ce que ma foi devient : je ne me mêle pas de tous les

saints du calendrier ; mais blasphémer le saint nom de Marie ! je te le défends.

LE CAPORAL, en s'approchant de Konrad.

Il est heureux que ce seul nom vous soit resté ! Quand le joueur a vidé sa bourse sur la table de jeu, il n'a pas tout perdu tant qu'il lui reste une obole..... Un jour ou l'autre il la trouvera..... il la tirera de son sein, la placera dans le commerce ; Dieu la fera fructifier, et le moribond laissera un trésor plus considérable que celui qu'il avait reçu..... Ce nom n'est pas une plaisanterie, jeune homme ! Il m'est arrivé en Espagne, il y a longtemps, en..... n'importe. J'étais d'abord dans la légion de Dombrowski, et puis je m'engageai dans le fameux régiment de Sobolewski.

JEAN SOBOLEWSKI.

C'était mon frère.

LE CAPORAL.

O mon Dieu ! paix à son âme. Bon soldat ! il périt — oui — frappé de cinq balles à la fois. Et même il vous ressemblait. Ainsi donc, j'allais porter un ordre à votre frère dans la petite ville de Lamego... Je m'en souviens comme si ce n'était que d'hier..... Il y avait donc là des Français : tel jouait aux dés, tel autre aux cartes, tel autre agaçait des filles. Ils se prirent à chanter : — c'est la coutume du soldat français, après boire. — C'étaient des chansons grivoises et qui juraient avec des moustaches grises : des propos saugrenus ! que j'en rougissais de honte, tout jeune que j'étais. De refrain en refrain, on se mit à chançonner les saints, et de péché en péché on alla jusqu'à

blasphémer le saint nom de Marie ! Je me mis à les sermonner avec persuasion ; car il faut savoir que j'ai le brevet de la confrérie et je défends d'office la sainte Vierge. Je leur dis donc : « Taisez-vous, de par le diable ! » Ils se turent, ne voulant pas avoir affaire à moi. (Konrad retombe dans sa rêverie, les autres reprennent leur conversation.) Mais écoutez un peu ce qui en advint. La querelle vidée et les bouteilles aussi, nous allâmes dormir, tous entre deux vins ; et la nuit, soudain l'on sonne à cheval ; le camp se lève en émoi : les Français cherchent leurs bonnets à poil et ne peuvent le mettre, car la tête n'y était plus ! le chef de chacun était coupé net au couteau comme une tête de pavot ; le brigand de bourgeois les avait égorgés comme des poules dans une basse-cour ! Je tâtai la mienne, et j'eus le plaisir de la sentir à mon cou ; dans mon shapka, je trouvai un billet latin, d'une écriture inconnue, avec ces mots : « *Vivat Polonus, unus defensor Mariæ !* » Vous voyez donc, mon cher monsieur, que si je vis, c'est grâce à ce nom.

UN PRISONNIER.

Félix, il faut nous chanter quelque chose bon gré mal gré. Versez-lui du thé, du vin.

FÉLIX.

Les amis décident donc à l'unanimité que je dois être gai ? Soit : mon cœur se brise, mais je chanterai et serai joyeux. (Il chante.)

Qu'importe s'il faut me soumettre
A l'exil, aux fers ; à la hart,
Si, toujours fidèle à mon maître,
Je dois travailler pour le tzar.

Au minéral de Sibérie,
Que j'exploite et forge avec art,
Je dirai : « Venge ma patrie ,
« Sois une hache pour le tzar. »

Si, par faveur, extrait du bagne ,
J'épouse une enfant du Tatar,
Oh ! je lui dirai : « Ma compagne ,
« Fais naître un Pablen pour le tzar. »

Si je deviens propriétaire ,
Attaman , mougik ou boïar,
Je ferai semer dans ma terre
Du chanvre et du lin pour le tzar.

Du lin, du chanvre, on fait des cordes :
Puis une écharpe, et, par hasard ,
Un prince Orloff, un chef de hordes
Vient se jeter au cou du tzar.

CHOEUR.

Avec du chanvre on fait des cordes,
Puis on les jette au cou du tzar.

SUZIN.

D'où vient que Konrad est immobile, absorbé,
comme s'il se recueillait pour sa confession générale?
Félix..... il n'a rien entendu de ta chanson. Konrad !
Voyez : son visage pâlit... il se colore de nouveau...
Est-il malade?

FÉLIX.

Attends, silence!..... je l'avais prévu. Oh ! pour
nous, qui connaissons Konrad, ce n'est pas un mys-

tère. Minuit est son heure. Maintenant Félix est muet; nous allons entendre une autre chanson ! Mais il nous faut de la musique. — Freiend, voici ta flûte : joue cette mélodie qu'il aimait autrefois , et nous écouterons ; puis nous chanterons en chœur quand le temps sera venu.

JOSEPH , regardant Konrad.

Frère!... son âme est envolée... elle erre dans une contrée lointaine. Peut-être lit-elle l'avenir dans les cieux ouverts pour lui..... peut-être s'entretient-elle avec les esprits familiers qui lui racontent ce qu'ils ont appris dans les étoiles. Quels yeux étranges!..... La flamme brille sous ses paupières, et ses yeux ne disent rien, ne demandent rien... L'âme les a quittés : ils brillent comme les foyers qu'abandonne une armée partie en silence et dans l'ombre de la nuit pour une expédition lointaine..... Avant qu'ils ne s'éteignent, l'armée sera de retour dans son camp délaissé.

(Freiend essaie quelques notes.)

KONRAD , chantant.

Mon génie était mort, ma voix était muette ;
Mais le sang la réveille, et soudain , rugissant ,
Le vampire se dresse, il demande du sang.
Du sang, du sang, du sang ! c'est le cri du poète.
Vengeance ! à toute heure , en tout lieu ;
Vengeance ! avec Dieu , malgré Dieu !

CHOEUR.

Vengeance ! avec Dieu , malgré Dieu !

KONRAD.

Et voici ce qu'il dit : « Allons par tout l'empire
« Torturer nos amis dans leurs tombeaux ardents ;
« Que leur âme en démence ensanglante nos dents ,
« Afin qu'elle revienne et se change en vampire. »
Vengeance ! à toute heure , en tout lieu ;
Vengeance ! avec Dieu , malgré Dieu !

CHOEUR.

Vengeance ! avec Dieu , malgré Dieu !

KONRAD.

Allons boire le sang de l'ennemi , du traître ,
Découper son cadavre , et , lambeau par lambeau ,
Clouons ses pieds , ses mains aux planches du tombeau ,
Pour que jamais , vampire , il ne puisse renaître.
Vengeance ! à toute heure , en tout lieu ;
Vengeance ! avec Dieu , malgré Dieu !

CHOEUR.

Vengeance ! avec Dieu , malgré Dieu !

KONRAD.

Jusqu'au fond des enfers nous trainerons son âme ,
Nous asseyant dessus , durant l'éternité ,
Nous lui ferons vomir son immortalité.
Tant qu'elle sentira , fouettons , mordons l'infâme !
Vengeance ! à toute heure , en tout lieu ;
Vengeance ! avec Dieu , malgré Dieu ⁵³ !

CHOEUR.

Vengeance ! avec Dieu.....

L'ABBÉ LWOWICZ, les interrompant.

Konrad, au nom du ciel, arrête ! c'est une chanson païenne !

LE CAPORAL.

Quel regard affreux !... C'est une salanée chanson !

KONRAD, au son de la flûte.

Je monte, je m'envole !..... là , au sommet du rocher ! Je plane au-dessus de la race des hommes , entre les prophètes !..... D'ici je perce de mon regard , comme d'un glaive, les épais nuages de l'avenir ; avec les mains , comme avec le souffle des tempêtes , je déchire ses brouillards !..... Il se lève... il fait jour !... J'abaisse mes yeux sur les peuples. Là se déroule le livre sybillin des destinées du monde ; là , sous mes pieds, regardez !..... Comme les oiseaux de la plaine, effrayés d'apercevoir un aigle , se jettent par volée contre terre , se cachent , se blotissent dans le sable , ainsi des événements et des siècles futurs , en me voyant , moi , l'aigle dans les cieux ! Fondez à leur poursuite , mes yeux de vautour , mes éclairs ! saisissez-les , mes ongles !..... Les voilà !... je les tiens !

Mais quoi ! quel oiseau s'est levé , dressant ses ailes , couvrant tous les autres et me défiant du regard ?..... ses ailes , noires comme une nuée enceinte de la foudre , longues et larges comme un arc-en-ciel ! Le voilà qui les étend sur tous les cieux !

C'est un corbeau géant !..... « Corbeau !..... qui donc es-tu ? Parle ! — Je suis un aigle ! » Il me regarde dans les yeux..... il trouble mes idées..... « Qui es-tu ? — Je porte la foudre. » Il me regarde encore..... il

frappe mes yeux comme d'une fumée qui m'éblouit ;
il confond mes pensées, les agite.....

QUELQUES PRISONNIERS.

Que dit-il?..... Quoi?..... Que signifie?..... Voyez
comme il est pâle!... Calme-toi!.....

(Ils saisissent Konrad.)

KONRAD.

Arrêtez! arrêtez!... un instant!..... Je me suis mesuré avec le corbeau..... Arrêtez : je recueillerai mes pensées, j'achèverai mon hymne, je l'achèverai.....

(Il s'évanouit.)

L'ABBÉ LWOWICZ.

C'est assez de ces chants!.....

D'AUTRES.

Assez! assez!.....

LE CAPORAL.

Assez! Que Dieu vous bénisse!..... La sonnette!... entendez-vous la sonnette?..... La ronde, la ronde est à la porte!..... Éteignez la chandelle..... Chacun chez soi!

UN DES PRISONNIERS, regardant à la fenêtre.

Ils ont ouvert la porte... Konrad est évanoui..... les voilà!... Laissons-le seul, tout seul dans sa cellule.

SCÈNE II.

IMPROVISATION.

KONRAD, après un long silence.

Seul !..... eh que me fait la foule ? suis-je chanteur pour la foule ? Où est l'homme qui supportera toute la pensée de mes chants ? qui verra sans baisser les yeux tous les rayons de mon âme ? Malheur à celui qui fatigue pour la foule sa parole et sa langue ! la langue ment à la parole et la parole à la pensée..... La pensée vole rapide dans l'âme avant d'échouer sur la parole, et les mots engloutissent la pensée et tremblent au-dessus de la pensée comme le sol tremble au-dessus d'un torrent invisible et souterrain. Au tremblement du sol, la foule devinera-t-elle la profondeur du torrent ? la direction de ses ondes ? *

Le sentiment se meut dans l'âme ; il s'allume, s'embrase comme le sang dans ses prisons profondes et invisibles. Autant ils voient de sang sur mon visage, autant les hommes découvrent de sentiment dans mes hymnes.

Mon chant, tu es une étoile au delà des confins du monde !..... une vue mortelle élançée à ta poursuite, si même elle emprunte des ailes de cristal*, jamais ne pourra l'atteindre ; elle heurtera seulement contre ta voix lactée, devinant qu'il y a là des soleils, mais non pas leur nombre et leur immensité.

A vous, mes chants, qu'importent les yeux et les

* Un télescope donne à la vue *des ailes de cristal*. C'est là le sens véritable qu'il faut, selon moi, attacher à ce passage, mal compris jusqu'à présent.

oreilles des hommes ! Coulez dans les abîmes de mon âme ! brillez sur les hauteurs de mon âme, comme des torrents souterrains, comme des étoiles d'outre-ciel*.

Dieu, et toi, Nature, écoutez-moi ! Voici une musique digne de vous ! des chants dignes de vous ! Moi, maître-chanteur, j'étends les mains, je les étends jusque dans les cieux, et, comme sur les globes de verre d'un immense harmonica, je les pose sur les étoiles : les étoiles, à mon souffle, s'agitent d'un mouvement tantôt lent, tantôt rapide ; des millions de tons en découlent, et c'est moi qui les ai tous fait naître, c'est moi qui les connais tous par leur nom ! Je les assemble, je les sépare, je les réunis ; je les enlace en accords, en arcs-en-ciel, en strophes ; je les épanche en tonnerres, en traits de foudre !

Je retire les mains, et je les étends au-dessus des limites du monde. Les globes d'harmonie se sont arrêtés soudain. Je chante seul, je m'écoute chanter : ce sont des hymnes longs et modulés comme les plaintes du vent ; ils pénètrent tout l'océan des peuples, ils gémissent comme la douleur, ils grondent comme la tempête. Les siècles les accompagnent sourdement, et chaque note vibre et brille à la fois. Je la sens dans les yeux, je la sens dans l'oreille : comme lorsque le vent se joue avec les ondes, à ses sifflements je l'entends voler rapide ; je le vois dans son vêtement de nuages.

* Dans mon horreur des périphrases, j'ai encore préféré les *étoiles d'outre-ciel* aux *étoiles sur-lunaires* pour exprimer *nad-niebie gwiazdy*.

De tels chants sont dignes de Dieu, dignes de la nature ! Oui, c'est l'hymne-univers, l'hymne-crédation ! Cet hymne, c'est l'omnipotence ; cet hymne, c'est l'immortalité ! Je sens l'éternité, et je puis la produire..... Qu'as-tu fait de plus grand, ô Dieu de la nature ?..... Vois comme je tiens ces pensées de moi-même ! la chair de mes paroles les recouvre : elles volent, se dispersent dans les cieux, roulent, chantent et répandent la lumière. Elles s'éloignent... Je les sens de nouveau : je m'enivre de leur beauté, je sens leurs contours sous ma main, je devine leur mouvement par la pensée. Je vous aime, ô mes enfants poétiques !..... ô vous mes pensées !..... mes étoiles !.... mes sentiments !...., mes orages !.... Je suis là parmi vous comme un père au milieu de sa famille : vous m'appartenez tous !

Je vous foule aux pieds, vous tous, poètes, vous tous, sages et devins que le monde a jadis vénérés ! S'il vous était donné encore de revivre parmi les enfants de votre pensée, d'entendre les louanges et les applaudissements des siècles et de les sentir bien mérités ; si vos fronts rayonnaient encore de tout l'éclat de vos couronnes, auxquelles chaque jour apporte un rayon ; malgré ce concert d'hommages et toutes ces couronnes recueillies à travers tant de siècles et de nations, vous ne sauriez éprouver la plénitude de force et de félicité que je sens aujourd'hui, dans cette nuit solitaire, quand je chante seul, et pour moi seul, au fond de mon âme !

Oui, je suis sensible, je suis intelligent et fort. Jamais je n'avais éprouvé comme dans cet instant.

Aujourd'hui, je suis à mon zénith : ma puissance, aujourd'hui, atteint son apogée ! Aujourd'hui, je saurai si je suis le plus grand de tous..... ou seulement le plus orgueilleux. Aujourd'hui, c'est l'heure du destin ; j'étends plus puissamment les ailes de mon âme..... C'est l'heure de Samson, lorsque, aveugle et dans les fers, il méditait au pied de la colonne. Je jetterai ce corps de limon et je revêtirai des ailes d'ange..... Il me faut de l'air, de l'espace, pour m'envoler à la sphère des planètes et des étoiles, et ne m'arrêter qu'aux éternels confins du Créateur et de la Nature !

Les voilà ! les voilà ! je les ai, ces deux ailes !... elles me suffiront ; je les étendrai du couchant à l'aurore : de la gauche, je frapperai le passé ; de la droite, l'avenir !... Et sur les rayons du sentiment je m'élèverai jusqu'à toi !..... Et mes yeux pénétreront les sentiments, ô toi qui sens dans les cieux, dit-on, comme je sens sur la terre !... C'est moi !... J'atteins jusqu'ici ! Tu vois quelle est ma puissance ; vois où s'élèvent mes ailes ! Je suis homme..... et là cependant, sur la terre, mon corps est resté !... C'est là que j'ai aimé, dans ma patrie ; c'est là que mon cœur est resté !

Mais mon amour, dans le monde, ne repose pas sur un seul être, comme l'insecte sur une rose, ni sur une famille, ni sur un siècle !..... Moi, j'aime toute une nation !..... J'ai saisi dans mes bras toutes ses générations passées et à venir ; je les ai pressées ici, sur mon cœur, comme un ami, un amant, un époux, comme un père... Je veux rendre à ma patrie la vie et le bonheur ; je veux en faire l'admiration du monde.

J'ignore les moyens, et je viens ici les apprendre. Je viens, armé de toute la puissance de ma pensée, de cette pensée qui a dépossédé les cieux de la foudre *, scruté la marche des planètes ** et sondé les abîmes des mers ***. J'ai de plus cette force que ne donnent pas les hommes : j'ai ce sentiment qui brûle intérieurement comme un volcan, et qui parfois seulement fume en paroles de lave.....

Et cette puissance, je ne l'ai puisée ni à l'arbre d'Éden, dans le fruit de la connaissance du bien et du mal, ni dans les livres, ni dans les récits, ni dans la solution des problèmes, ni dans les mystères de la magie... Je suis créateur... Mes forces me viennent de la même source que les tiennes : car toi, tu ne les as pas demandées..... tu les possèdes..... tu ne crains pas de les perdre..... et moi, je ne le crains pas non plus. Soit que tu me l'aies donné ou que je l'aie pris où tu l'as pris toi-même, mon œil pénètre et commande... Aux moments de ma puissance, si j'élève mes yeux vers les caravanes de nuages et si j'entends les oiseaux voyageurs cinglant au nord sur une aile à peine visible, je n'ai qu'à vouloir, et soudain mon regard les enveloppe comme dans un filet. Les oiseaux font entendre un chant d'alarme ; mais avant que je ne les livre aux vents, les vents qui t'obéissent ne les chasseront pas. Si je regarde une comète de toute la puissance de mon âme, tant que mes yeux la captivent, elle ne changera pas de place. Les hommes seuls, dépravés,

* Franklin.

** Kopernik.

*** La cloche à plongeur.

fragiles, mais immortels, ne me servent pas, ne me connaissent pas... ils nous ignorent tous les deux : moi et toi !... Moi, je viens chercher un moyen pour les dompter, ici, dans les cieux ! Ce pouvoir que j'ai sur la nature, je veux l'exercer sur les cœurs des hommes... D'un geste je gouverne les oiseaux et les étoiles : je veux ainsi gouverner mes semblables, non par les armes... elles ne blessent pas toujours ; non par les chants... leur action est lente ; non par la science... elle est vite démentie ; non par des miracles..... c'est trop éclatant : je veux les gouverner par le sentiment qui est en moi, les gouverner tous, comme toi, mystérieusement, et pour l'éternité ! Quelle que soit ma volonté, qu'aussitôt ils la devinent, se rendent heureux en l'accomplissant ; et, s'ils y résistent, qu'ils souffrent et périssent ! Que les hommes soient pour moi désormais comme les pensées et les mots, dont je puis créer à ma volonté un édifice de cantiques. On dit que tu règnes ainsi !... Tu sais que je n'ai pas corrompu la pensée, que je n'ai pas appauvri la langue : si tu me donnais un pouvoir égal sur les âmes !..... je créerais ma nation à l'image d'un cantique vivant, et je ferais des prodiges plus grands que les tiens : ma création serait un chant de bonheur !...

Donne-moi l'empire des âmes ! Je méprise tant cette construction sans vie que la foule nomme l'univers et qu'elle admire par habitude, que je n'ai pas encore essayé si ma parole ne suffirait pas pour la détruire. Mais je sens en moi-même que si je comprimais, si je faisais éclater d'un coup ma volonté, je pourrais éteindre cent étoiles et en allumer cent au-

tres... car je suis immortel!... Dans l'orbe de la création il est d'autres immortels... mais je n'en connais point de supérieur à moi. O toi, le premier dans les cieux! je suis venu te chercher ici, moi, le premier des êtres intelligents sur la terre!..... Je ne t'ai pas encore rencontré : je devine que tu es... montre-toi, et que je reconnaisse ta supériorité..... Je veux le pouvoir : donne-le-moi, ou montre-m'en le chemin. On m'a dit qu'il existait des prophètes, souverains des âmes....., je le crois; mais ce qu'ils pouvaient, je le puis!..... Je veux une puissance égale à la tienne; je veux gouverner les âmes comme tu les gouvernes!.....

(Long silence.)

(Avec ironie.) Tu te tais?..... tu ne réponds pas? Je devine maintenant. Je t'ai reconnu : je vois, je comprends qui tu es et comment tu gouvernes. Il a menti celui qui t'a donné le nom d'Amour : tu n'es que Sagesse. C'est par la pensée et non par le cœur que les hommes découvriront les voies; c'est la pensée et non le cœur qui leur ouvrira les dépôts de tes armes..... Celui qui s'est plongé dans les livres, dans les métaux, dans les nombres, dans les cadavres, celui-là seul a réussi à s'approprier une part de ta puissance : il trouvera le poison, la poudre et la vapeur; il décomposera la lumière, la fumée, le bruit; il inventera la légalité et la mauvaise foi pour en imposer aux sots et aux savants... C'est aux pensées que tu as livré le monde, et tu laisses languir les cœurs dans une éternelle impuissance : tu m'as donné la plus courte vie et le sentiment le plus énergique.

(Silence.)

Quel est ce sentiment qui déborde et ruisselle ?

Une étincelle.

Et qu'est la vie entière en ce monde flottant ?

Rien qu'un instant ;

Et l'éclair endormi que l'orage recèle ?

Une étincelle ;

Et les siècles passés que l'histoire m'apprend ?

Rien qu'un instant.

D'où vient ce corps fragile où ma pensée excelle ?

D'une étincelle.

Et quel sera demain le trépas qui l'attend ?

Rien qu'un instant.

Qu'étaient cet univers et le Dieu qu'il décele ?

Une étincelle.

Et que deviendront-ils après la fin des temps ?

Quelques instants !

VOIX DE GAUCHE.

VOIX DE DROITE.

Je sauterai sur son âme
comme sur un coursier... Au
galop ! au galop !

Quel délire !... Défendons-
le, entourons sa tête de nos
ailes !

KONRAD.

Instant !..... étincelle !..... Quand ils s'enflamment et s'allongent, ils créent ou détruisent... Courage !... courage !..... étendons , prolongeons cet instant ! courage !... courage !... éveillons , enflammons cette étincelle !... Encore... bien... oui !... Une fois encore, je t'invoque, je te dévoile une âme soumise.... Tu le tais ?... Je te porte un défi solennel. Ne me méprise pas ! je ne suis pas sans appui. Quoique seul ici, je me suis élevé jusqu'à toi. Je fraternise par le cœur avec un grand peuple sur la terre..... J'ai pour alliés des

armées, des puissances et des trônes..... Si moi je te blasphème, je te livrerai une bataille plus sanglante que Satan... Il te combattait esprit contre esprit, je te combattrai cœur contre cœur... J'ai souffert, j'ai aimé, j'ai grandi dans les tourments et dans l'amour. Lorsque tu m'eus ravi le bonheur de mon âme, je ne rougis ma main que du sang de mon cœur; jamais je ne la portai sur toi.

VOIX DE GAUCHE.



VOIX DE DROITE.

Coursier, je te change en oiseau : sur tes ailes d'aigle, va, monte, vole !		Étoile tombante ! Quel dé- lire !..... Tu roules dans les abîmes.
---	--	---

KONRAD.

Maintenant, mon âme est incarnée dans ma patrie; son âme a revêtu mon corps; ma patrie et moi nous ne faisons qu'un. Je m'appelle *Million*..... car j'aime et je souffre pour des millions d'hommes. Je regarde ma patrie en deuil comme un fils voit son père attaché à la roue du supplice; je sens les douleurs de toute une nation comme une mère sent dans ses entrailles les douleurs de son fruit... Je souffre, je délire !... Et toi, toujours sage et toujours joyeux, tu règnes, tu juges, et l'on te proclame infailible ! Écoute ! si la foi de mes jeunes années, si ma filiale croyance n'est pas un mensonge; si'il est vrai que tu aimes... si tu chérissais le monde en le créant; si tu portais un amour de père à l'œuvre de tes mains; si'il était un seul être sensible au nombre des êtres que tu renfermas dans l'arche pour les sauver du déluge... si ce cœur n'est point un monstre, né du hasard et

qui meurt avant l'âge... si dans ton royaume, sentiment n'est point désordre..... si tu ne considères pas tous les millions d'hommes criant : « Pitié ! » comme une équation insoluble à jamais... si l'amour est de quelque utilité dans le monde et n'est point de ta part une erreur de calcul...

VOIX DE GAUCHE.



VOIX DE DROITE.

Que l'aigle soit hydre,
qu'il devienne aveugle..... A
l'assaut !..... en avant !.....
Fume... tonne... gronde!...

Comète vagabonde issue du
soleil, où donc est le terme
de ta course?... Sans fin!...
sans fin!...

KONRAD.

Tu gardes le silence?..... Moi, je t'ai révélé le fond de mon cœur... Je t'en conjure, donne-moi la puissance!..... un seul lambeau, une parcelle de ce que l'orgueil a conquis sur la terre... Avec cette part, que de bonheur je pourrais créer!... Tu te tais?..... Eh bien, que la raison obtienne ce que tu refuses à mon cœur... Tu le vois, je suis le premier de la foule des hommes et des anges... je te connais bien mieux que les archanges : je suis digne de partager la puissance... Si j'ai menti, réponds!... Quoi! toujours le silence?... Tu me braves, sûr de la puissance de ton bras! Sache donc que l'amour dévore et consume ce que la pensée ne peut atteindre... Tu vois ce foyer intérieur qui brûle en moi, l'amour! Je le concentre et le resserre pour en augmenter la chaleur; je l'étreins dans le cercle de fer de ma volonté, comme la charge dans un canon destructeur.....

VOIX DE GAUCHE.	Y	VOIX DE DROITE.
Chargez! feu!...	Y	Pitié! remords!

KONRAD.

Réponds!... car je vais tirer contre ta création!...
Si je ne la fais point crouler, j'ébranlerai du moins
toute l'immensité de tes domaines. Je lancerai une
voix dans tout l'orbite de la nature, une voix qui
retentira de génération en génération : je dirai que tu
n'es point le père de l'univers... mais.....

VOIX DES DÉMONS.

Le tzar!

(Konrad s'arrête un instant, s'évanouit et tombe.)

SCÈNE III.

ESPRITS DU COTÉ GAUCHE; KONRAD, évanoui.

PREMIER DÉMON.

A nous ! qu'on le foule aux pieds !

AUTRE DÉMON.

Il souffle encore.

PREMIER DÉMON.

Évanoui ! évanoui ! Avant qu'il ne s'éveille, achevons-le !

UN ESPRIT DU COTÉ DROIT.

Arrière !... on prie pour lui *.

AUTRE DÉMON.

Tu le vois : on nous chasse !

PREMIER DÉMON.

Stupide bête ! tu ne l'as pas aidé à vomir son dernier blasphème. Il fallait monter encore d'un degré son orgueil ! un atome d'orgueil de plus, et ce crâne était à nous ! Être si près d'un si beau crâne et ne pouvoir le fouler aux pieds ! voir le sang dans sa bouche et ne pouvoir l'aspirer ! ô le plus sot des démons de l'enfer ! tu l'as lâché à mi-chemin : tu m'as ravi ma proie !

AUTRE DÉMON.

Patience, il reviendra à nous.

PREMIER DÉMON.

Va-t'en au diable ! ou je t'enfourche de mes cornes,

* Ce vers est expliqué par la prière de deux enfants, Ève et Marceline. (Voyez page 98.)

le porte mille années durant, et puis l'écrase dans la gueule même de Satan.

AUTRE DÉMON.

Ha ! ha ! tu me rudoies, ma tante ! maman ! moi, ton enfant ! Je vais pleurer : hélas ! (Il pleure.) Tiens ! :.... (Il le frappe de ses cornes.) Eh bien !... l'ai-je manqué ?... Roule, et puisses-tu n'en jamais guérir !... Ha ! ha ! il roule jusqu'au fond ! Bravo ! bravo, mes cornes !

PREMIER DÉMON.

*Sacredié * !*

AUTRE DÉMON, frappant toujours.

Tiens, tiens ! Attrape.

PREMIER DÉMON.

Vidons le camp.

(On entend le bruit d'une clef dans la serrure.)

AUTRE DÉMON.

Un moine ! un barbon ! Dissimulons-nous et rentrons nos cornes.

* L'auteur mêle au dialogue des esprits infernaux des mots espagnols, allemands, latins et français, fidèle en cela aux superstitions populaires, qui faisaient toujours du démon un intrigant étranger, un sorcier de la patrie de Faust et d'Albert le Grand. Nous aurons soin de conserver toutes ces interjections polyglottes en les mettant en *italique*.

SCÈNE IV.

L'ABBÉ PIERRE, BERNARDIN; LE CAPORAL, UN DÉTENU.

L'ABBÉ PIERRE,

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

LE DÉTENU.

Il a sans doute perdu connaissance... Konrad !...
Il n'entend pas.

L'ABBÉ PIERRE.

Paix à cette demeure ! paix au coupable !

LE DÉTENU.

Juste ciel ! évanoui ! voyez !... Il tremble, il s'agite ;
c'est le haut-mal ! Voyez !... il mord ses lèvres écumanantes...

(L'abbé Pierre s'agenouille et prie.)

LE CAPORAL, au détenu.

Allez, mon maître, et laissez-nous seuls.

LE DÉTENU.

Mais, de par le ciel, cessez de marmotter des prières
inutiles ; ramassons-le vite et mettons-le dans son lit,
abbé.

L'ABBÉ PIERRE.

Laissez-le, vous dis-je.

LE DÉTENU.

Voilà son coussin. (Il couche Konrad.) Oh ! je sais,
moi, ce que cela signifie. Il lui prend parfois de
pareils accès ; il chante longtemps, puis il divague,
et le lendemain il se porte comme vous et moi.....
Mais qui vous a dit qu'il s'était évanoui ?

LE CAPORAL.

Vous seriez bien mieux de vous taire, mon cher

monsieur. Laissez l'abbé Pierre se mettre en oraison pour votre camarade ; car je sais , moi , qu'il s'est passé ici quelque chose de..... bien étrange. Quand la ronde eut fini sa tournée, j'ai entendu du bruit dans cette chambre : j'ai regardé à travers le trou de la serrure : et ce que j'ai vu... cela ne regarde que moi. J'ai couru chercher l'abbé Pierre, mon frère spirituel, le connaissant pour un homme dévot..... Mais voyez donc ce qui se passe chez le malade ! Il va mal, il va bien mal !

LE DÉTENU.

Vraiment, je n'y comprends rien, c'est à devenir fou !

LE CAPORAL.

Fou ? — Oh ! mes maîtres ! tenez-vous bien sur vos gardes !... Bouche éloquente, tête bien meublée, vous avez tout !..... Et voyez ! cette tête lumineuse se vautre dans la poussière, et de ses lèvres, si mielleuses, découle une blanche écume..... j'ai entendu ses chants, je n'en ai point compris les paroles, mais il y avait quelque chose dans ses yeux, sur son front !... Croyez-moi, cet homme va mal, bien mal. J'ai servi dans les légions polonaises avant qu'on ne m'eût fait conscrit * ; j'ai pris d'assaut des forteresses, des couvents, des redoutes ; j'ai vu plus d'âmes se mettre en voyage que vous n'avez lu de bouquins durant votre vie... et ce n'est pas peu de chose que de voir comment l'on meurt. J'ai vu égorger des prêtres au

* Pour servir vingt-cinq ans dans les régiments russes. C'est là, pour tous les soldats, la durée du service ; après quoi ils peuvent retourner dans leurs foyers.

faubourg de Praga³⁴, et j'en ai vu jeter vivants du haut des clochers en Espagne ; j'ai vu le sein des mères déchiré par le glaive, et les enfants se débattre sur les piques des Cosaques ; j'ai vu des Français dans la neige et des Turcs sur le pal, et je sais ce que l'on voit dans les yeux des martyrs agonisants ou bien dans ceux des larrons, des assassins, des Turcs ou des Moscovites. J'ai vu fusiller des hommes qui regardaient sans broncher dans le canon du fusil, qui ne voulaient point de bandeau sur les yeux ; et lorsqu'ils sont tombés à la renverse, j'ai vu sur leur visage transpirer l'épouvante, qui, réprimée durant la vie par la honte et l'orgueil, rampait comme un insecte autour de leur cadavre ; épouvante plus atroce que celle du fuyard durant la bataille, et si terrible qu'il suffit de jeter un regard sur le front du cadavre pour voir que son âme irritée a fui devant la douleur et l'effroi qu'elle cherchait en vain à réprimer. Ainsi, mon maître, je crois que la figure d'un mort est comme son état de service pour l'autre monde : on peut lire dans ses linéaments comment il sera reçu, dans quel rang et quelle dignité, s'il sera saint ou damné. Par conséquent la figure et les traits, la chanson et la défaillance de cet homme ne me plaisent pas du tout. Ainsi chacun de son côté : vous dans votre chambre ; et nous lui servirons, l'abbé Pierre et moi, de gardes-malade.

(Le détenu s'éloigne.)

KONRAD.

Abîme !... mille ans !... C'est bien !... plus encore ! j'en subirais seul des milliers de milliers..... Faut-il prier ? . . . ici la prière n'est plus d'aucun usage. Il était

donc un tel abîme sans fond et sans limites!... Oui... et je l'ignorais!

LE CAPORAL.

Entendez-vous comme il sanglote?

L'ABBÉ PIERRE.

Mon fils!... te voilà sur un cœur qui t'aime. (Au caporal.) Éloignez-vous, et veillez bien sur la porte afin que personne ne m'interrompe tant que je serai ici.

(Le caporal sort.)

KONRAD, se redressant.

Non!... il ne m'a point arraché les yeux. J'ai toujours ce regard tout-puissant! D'ici même, je vois, à travers ces abîmes obscurs... je te vois, Rollison!... Frère! ô douleur! toi aussi prisonnier! Expirant sous les coups, tu baignes dans ton sang! repoussé par Dieu comme moi, tu connais le désespoir! tu cherches un couteau... tu essaies de briser ta tête contre les murs... « *Au secours!*... » Dieu ne veut pas, et moi, je ne puis t'en donner!... Mais j'ai un œil qui peut beaucoup : je te regarderai; peut-être je saurai te tuer!... Non!... mais de l'œil je te montrerai le chemin de la mort. Vois, là-bas il y a une fenêtre : brise-la, saute et casse-toi le crâne; et viens tomber ici avec moi, dans les ténèbres... Tombons, tombons ensemble!... Cet abîme vaut mieux que la vallée terrestre : ici il n'est point de frères, de mères, de nations, de tyrannie... Viens à moi!... viens à moi!... viens à moi!...

L'ABBÉ PIERRE.

Esprit impur, je te reconnais à ton venin! Te voilà donc encore ici, le plus rusé d'entre les démons : reptile immonde, tu t'emparais donc encore celle

fois d'un édifice abandonné!... C'est pour ton malheur que tu es entré dans sa bouche : au nom du Seigneur, je t'ai saisi et je t'ai muselé..... *Exorciso.....*

LE DÉMON.

Arrête! n'exorcise pas!... Attends, écarte-toi un peu de l'entrée : je sortirai!

L'ABBÉ PIERRE.

Tu ne sortiras que lorsqu'il plaira à Dieu. Le Seigneur, le lion de la tribu de Juda, triomphe en ces lieux : tu as dressé contre lui tes embûches, et tu t'es pris dans tes propres filets!... Dieu t'a ressaisi dans le corps de ce pécheur. Je veux t'infliger jusque dans sa bouche le châtiment le plus cruel. Impos-teur! dis-moi la vérité.

LE DÉMON.

*Parle-moi donc français, mon pauvre capucin,
J'ai pu dans le grand monde oublier mon latin;
Mais, étant saint, tu dois avoir le don des langues.
Vielleicht sprechen sie deutsch, was murmeln sie so
bang*?*

What is it? — Caballeros, rispondero io.

L'ABBÉ PIERRE.

C'est toi, vipère aux cent dards, qui siffles par sa bouche!

LE DÉMON.

*C'est juste; dans ce jeu nous sommes de moitié :
Il est savant, et moi diable de mon métier.
J'étais son précepteur, et je m'en glorifie.
En sais-tu plus que nous? Parle!..... je te défie.*

* Peut-être parlez-vous allemand? Que murmurez-vous si piteusement?

L'ABBÉ PIERRE.

Au nom du Père, du Fils et du.....

LE DÉMON.

Un moment, un moment, s'il vous plaît, monsieur l'abbé : c'en est assez comme cela... Mais, mon cher abbé, ne m'opprime donc pas davantage!... Es-tu de la confrérie de Salan pour me tourmenter ainsi?

L'ABBÉ PIERRE.

Qui es-tu?

LE DÉMON.

Je suis Lucrèce, Leviathan, Voltaire, *alter Fritz**,
Legio sum.

L'ABBÉ PIERRE.

Qu'as-tu vu?

LE DÉMON.

Un animal.

L'ABBÉ PIERRE.

Où?

LE DÉMON.

A Rome.

L'ABBÉ PIERRE.

Il ne m'écoute pas : revenons à la prière. (Il prie.)

LE DÉMON.

Mais je t'écoute.

L'ABBÉ PIERRE.

Où as-tu vu le prisonnier **?

LE DÉMON.

Je te le dis, à Rome.

* Frédéric II, roi de Prusse.

** Rollison.

L'ABBÉ PIERRE.

Tu mens !

LE DÉMON.

Abbé ! sur mon honneur , sur celui de ma belle , de ma brune , qui soupire après moi comme je soupire après elle . Ah !..... et sais-tu comment s'appelle mon amante ?... Orgueil..... Que tu es donc peu curieux !

L'ABBÉ , à part.

Les esprits nous résistent : humilions-nous devant le Seigneur et faisons un acte de contrition. (Il prie.)

LE DÉMON.

Mais à quoi bon tout cela ? je sortirai sans qu'on m'en prie ! J'avoue m'être insinué maladroitement dans cette âme . Elle me démange , ici !... cette âme est comme une outre de porc-épic : je l'ai prise à l'envers , les pointes en dedans , contre la peau..... (L'abbé prie.) Mais tu es un maître en ton espèce , quoique simple capucin... les boucs devraient t'élire pape au premier conclave . La bêtise est debout à l'entrée du temple , comme un pilier , et toi , l'on te cache dans un coin , toi , étoile de première grandeur .

L'ABBÉ PIERRE.

Flatteur et tyran , orgueilleux et vil , pour me mordre à la poitrine , tu rampes à mes pieds .

LE DÉMON , riant aux éclats.

Ha ! ha ! ha ! tu te fâches ! ta prière est coupée en deux . *Da capo !* si tu voyais comme tu remues drôlement la patte ! on dirait d'un jeune ours qui se défend des abeilles... Il va toujours son train !... Eh bien donc... c'est assez discuter : je reconnais ta supériorité , et je veux me confesser à toi..... Je te dirai la

bonne aventure..... Et sais-tu bien ce que l'on dit de toi par toute la ville?..... (L'abbé prie.) Et sais-tu ce que deviendra la Pologne dans deux siècles?..... Et sais-tu pourquoi le supérieur te porte si peu d'affection?... Et sais-tu ce que signifie la bête de l'Apocalypse?..... Il se tait et va toujours son train..... il me mange des yeux, que j'en ai peur..... Mais dis donc, petit abbé, cesse de m'obséder plus longtemps : que t'ai-je fait pour être ainsi fustigé? Suis-je le roi des démons, moi?..... Je suis simple et bon diable. Considère un peu : est-il équitable de châtier le serviteur pour le maître? Ne viens-je pas ici par ordre de monseigneur Satan? Il est bien difficile de s'en excuser, car on n'est pas avec lui bras dessus, bras dessous. Je suis comme un kreishauptman, un landrath, un gouverneur de province*...... On me dit d'empoigner une âme : j'empoigne, je la mets à l'ombre; il peut lui arriver, dans le fait, quelque désagrément; mais il n'y a pas de ma faute : je suis un instrument aveugle, un fonctionnaire, une chose. Le coquin de tyran publie un oukase, signe : Ainsi soit-il**! Comme si j'avais quelque plaisir à faire damner les autres!..... Hélas! je me damne moi-même..... Oh! oh!..... (Il soupire.) Ah! ah!... Que la sensibilité fait mal!..... Oh! mon cœur se brise!..... Crois-moi, souvent, lorsque de mes ongles j'écorche un pécheur, j'essuie avec ma queue les larmes qui

* Capitaine de cercle, conseiller de province, gouverneur, trois dignités autrichienne, prussienne et moscovite.

** *Byt-po-siemu*, formule invariable tracée de la main même de l'empereur sous les oukases administratifs ou judiciaires.

tombent de mes paupières !... (L'abbé continue de prier.)
Et sais-tu que demain tu seras battu comme plâtre ?

L'ABBÉ PIERRE.

In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti, amen.
Ego te exorciso, spiritus immunde.....

LE DÉMON.

Abbé, un instant !..... J'écoute..... je parle.....
Arrête donc..... une seconde !

L'ABBÉ PIERRE.

Où est l'infortuné captif qui veut perdre son
âme?... Tu te tais?... *Exorciso.....*

LE DÉMON.

Je parle, je réponds..... Il le faut bien.

L'ABBÉ PIERRE.

Qui as-tu vu ?

LE DÉMON.

Un captif.

L'ABBÉ PIERRE.

De quelle sorte ?

LE DÉMON.

Un pécheur.

L'ABBÉ PIERRE.

Où ?

LE DÉMON.

Là ! dans l'autre couvent.

L'ABBÉ PIERRE.

Dans lequel ?

LE DÉMON.

Dans celui de..... Dominique. Ce pécheur, déjà
réprouvé, m'appartient de droit.

L'ABBÉ PIERRE.

Tu mens !

LE DÉMON.

Il est déjà mort.

L'ABBÉ PIERRE.

Tu mens !

LE DÉMON.

Il est malade et dort.

L'ABBÉ PIERRE.

Exorciso.....

LE DÉMON.

Je réponds comme il faut ; je réponds , je danse ,
je chante..... pourvu que tu cesses tes conjurations...
Comment veux-tu que je parle ?..... tu m'étouffes.....
Ouf !..... je souffle à peine.

L'ABBÉ PIERRE.

Dis la vérité.

LE DÉMON.

Le pécheur est alité : il court comme un possédé ,
et demain il se rompra le cou , infailliblement.

L'ABBÉ PIERRE.

Tu mens !

LE DÉMON.

Je mens ! Je prends à témoin mon honorable col-
lègue Belzébuth. Demande-lui tout ce que tu vou-
dras , tourmente-le si tel est ton bon plaisir ; mais ne
fais plus damner mon âme innocente !

L'ABBÉ PIERRE.

Comment faut-il secourir le pécheur ?

LES AIEUX.

LE DÉMON.

Puisses-tu crever, cuistre d'église ! Tu ne le sauras pas.

L'ABBÉ PIERRE.

Exorciso.....

LE DÉMON.

Il faut le secourir par..... l'amour.

L'ABBÉ PIERRE.

C'est bien ; parle clairement... Que lui faut-il ?

LE DÉMON.

Je suis enrôlé..... je ne saurai jamais.....

L'ABBÉ PIERRE.

Parle !

LE DÉMON.

Mon seigneur ! mon roi ! laisse-moi me reposer.....

L'ABBÉ PIERRE.

Dis, que lui faut-il ?

LE DÉMON.

Cher et doux abbé, je ne puis l'expectorer.

L'ABBÉ PIERRE.

Parle !

LE DÉMON.

Hé, hé !... du pain..... du vin.....

L'ABBÉ PIERRE.

Je comprends : c'est ta chair et ton sang , ô sauveur du monde !... J'irai..... Que je puisse accomplir tes saintes volontés ! (Au démon.) Et maintenant emporte avec toi tes colères et tes erreurs ; venu de l'abîme, par le même chemin va, cours t'y replonger.

(L'esprit disparaît.)

KONRAD.

Tu me retiens sur la pente!..... Qui es-tu?..... Prends garde!.... L'abîme attire..... Tu me tends la main..... Volons..... Je fends les airs comme un oiseau..... Je répands des parfums..... J'exhale des rayons..... Qui m'a tendu cette main?... Des hommes compatissants et des anges..... D'où tenez-vous cette pitié de venir me chercher dans ces profondeurs, ô mes semblables?... J'ai méprisé les hommes, j'ai méconnu les anges.

L'ABBÉ PIERRE.

Prions! car la main du Seigneur t'a rudement touché! Ces lèvres qui ont offensé la majesté divine, le mauvais esprit les a souillées de paroles immondes, paroles de folie, la plus horrible torture pour une bouche réputée sage..... Puissent-elles l'avoir expié une partie de ta faute! puisses-tu les avoir oubliées!

KONRAD.

Elles sont déjà gravées..... là!.....

L'ABBÉ PIERRE.

Puisses-tu, pécheur, ne jamais les déchiffrer toi-même! Puisse Dieu ne jamais te demander leur signification!... Prosterne-toi!... Comme une reine coupable et déchue de son trône, après avoir passé le temps de l'expiation debout, dans le vestibule du temple, la cendre au front et le cilice à l'épaule, reprend enfin sa majesté première et revêt la pourpre du trône, ainsi ta pensée, couverte de paroles impures, reprendra après cette épreuve un éclat plus radieux... Il s'endort..... (S'agenouillant.) Ta miséricorde, ô Seigneur! est sans bornes. (Il se prosterne.)

Seigneur, moi, ton vieux serviteur, moi, pécheur endurci, je me sens déjà hors de service et ne suis plus bon à rien. Celui-ci est jeune : fais-le, quand je mourrai, apôtre de ta foi, et moi, j'accepte les châti-ments qu'il a mérités. Il peut encore se corriger ; il répandra la gloire de ton nom... Le Seigneur est miséricordieux : le Seigneur acceptera l'offrande. Prions !

(Il prie.)

Dans l'église latérale, à travers une paroi, on entend commencer l'hymne de la Nativité. Au-dessus de l'abbé Pierre un chœur angélique entonne le cantique : *L'Ange dit aux pas-teurs.*

CHOEUR DES ANGES ³³. (Voix enfantines.)

Paix à cette demeure, repos au coupable ! Servi-teur, serviteur humble et patient, tu as porté la paix dans la maison de l'orgueil !

PREMIER ARCHANGE. (Sur l'air : *Dieu est notre refuge.*)

Seigneur, il a péché, il t'a beaucoup offensé.

SECOND ARCHANGE.

Mais tes anges prient pour lui, pleurent pour lui.

PREMIER ARCHANGE.

Foule aux pieds, brise ceux qui méprisent tes di-vins jugements !

SECOND ARCHANGE.

Mais pardonne à ceux qui n'ont pas compris tes jugements divins.

UN ANGE.

Lorsque je volais rapide, avec l'étoile de l'espérance, sur le ciel de Judée, les anges chantaient l'hymne de la Nativité, et les sages ne nous ont pas vus, les rois ne nous ont pas entendus. Des bergers nous aperçu-

rent et s'en furent à Bethlém : les premiers ils ont salué la sagesse éternelle, ils ont reconnu l'éternelle puissance, eux les pauvres, les petits, les simples.

PREMIER ARCHANGE.

Quand le Seigneur eut aperçu l'orgueil et la ruse dans le cœur des anges, il ne voulut point faire grâce aux esprits impassionnés *, aux éternels génies. Comme une pluie d'étoiles, les anges des cieus tombèrent par milliers ³⁶; et tous les jours tombent avec eux les esprits des sages de la terre.

CHOEUR DES ANGÉS.

Le Seigneur accorde aux petits ce qu'il refuse aux grands. Pitié, pitié pour l'enfant de la terre ! Il fut parmi les grands : pitié pour l'enfant de la terre !

SECOND ARCHANGE.

Il n'est pas allé pénétrer tes mystères en curieux, ni pour augmenter sa gloire ni l'humaine sagesse.

PREMIER ARCHANGE.

Il t'a méconnu, il t'a désavoué, ô Seigneur et maître suprême ! Il ne t'a pas aimé, il ne t'a pas invoqué, Sauveur du monde !

SECOND ARCHANGE.

Mais il a vénéré le nom de ta mère immaculée, il a chéri sa nation, il a beaucoup aimé, il a beaucoup souffert.

UN ANGE.

Une croix d'or surmonte la couronne des rois. Une croix d'or brille comme une aurore sur la poitrine des

* L'anglais ne pourrait-il pas nous restituer cette belle expression ?

sages et ne peut se faire jour dans leur âme. Éclaire-les, grand Dieu, de ta lumière !

CHOEUR DES ANGES.

Nous aimons tant les hommes ! il nous est si doux d'être à leurs côtés ! Exilés par les rois et les sages , nous trouvons chez le rustre, chez le simple un cœur qui nous abrite , et nous chantons nuit et jour au-dessus de son front.

CHOEUR DES ARCHANGES.

Relève la tête : elle quittera la poussière, elle atteindra les astres ; mais elle se courbera volontairement aux pieds de la croix. A son exemple, que tout le monde se prosterne devant la croix sainte et te proclame juste et clément, Notre-Seigneur et Dieu !

LES DEUX CHOEURS RÉUNIS.

Paix et bonheur à l'humilité , à la vertu calme et ignorée ! Humble et zélé serviteur, tu apportes la paix dans la demeure de l'orgueil : paix au pécheur orphelin !

SCÈNE V.

UNE MAISON DE CAMPAGNE PRÈS DE LÉOPOL.

Chambre à coucher. — Ève, jeune fille, accourt, arrange des fleurs devant la châsse de la sainte Vierge, se met à genoux et prie. Puis Marceline.

MARCELINE.

Quoi ! tu pries encore ! il est tard, il est minuit.

ÈVE.

J'ai déjà prié pour ma patrie, pour papa et maman, comme on me l'a appris..... prions de même pour eux..... Quoiqu'ils soient si loin de nous, ils sont toujours les enfants de notre mère à tous, de la Pologne..... Un Lithuanien venu ici aujourd'hui, échappé des mains de ces Russes, raconte toutes les horreurs que l'on a commises envers eux. Le tzar, ce méchant, les a tous fait enfermer dans l'obscurité et veut sans doute, comme Hérode, détruire toute une génération. Fortement attristé par le récit de ce Lithuanien, mon père est allé dans les champs et n'est pas encore revenu. Maman a fait dire une messe des morts à leur intention, car il en est beaucoup qui n'ont pas survécu à leur enlèvement. Moi, je dirai une prière à part pour celui qui a publié ces chansons *. (Elle montre un livre.) Il est aussi dans le cahot, comme le fugitif nous l'a dit. J'ai lu ces chansons : il en est de jolies... J'irai encore me mettre à

* Il s'agit du premier recueil de Miçkiewicz, paru sous le titre de *Ballades et romances*.

genoux devant la sainte Vierge; je prierai pour lui : peut-être n'a-t-il pas de parents qui pourraient le faire..... (Ève s'endort en priant, Marceline s'éloigne.)

UN ANGE.

Descendons légers et silencieux comme les songes.

CHOEUR DES ANGES.

Égayons le sommeil d'une sœur chérie, mettons doucement une aile sous sa tête endormie; éclairons ce visage avec nos yeux et nos étoiles. Jouant et chantant, volons en couronne au-dessus de notre pure et paisible amante. Tressons-lui de nos mains une corbeille de lis : que nos fronts s'illuminent comme des roses; déroulons nos cheveux sous leurs bandeaux d'étoiles, qu'ils jaillissent en rayons, qu'ils se répandent en parfums. D'une guirlande fleurie, odorante, animée, enlaçons le sein calme de notre amante, entourons sa tête chérie. Jouant et chantant, volons en couronne au-dessus de notre pure et paisible amante.

ÈVE.

VISION.

Une pluie aussi fine, aussi douce, aussi calme que la rosée!... Et d'où vient cette pluie?... les cieux sont si purs, si limpides!... Ce sont des gouttes vertes et rouges..... des herbes en fleurs, des marguerites, des roses, des lis, des guirlandes; elles m'environnent... Ah! quel songe léger, quel songe doux et parfumé! Puisse-t-il durer toute ma vie!... Rose brillante, rose-soleil, lis sans tache, lis-étoile, vous n'êtes point de

la terre !... C'est là que vous avez grandi, au-dessus de ces blancs nuages... Oh ! le narcisse qui me regarde avec ses yeux de neige !... Et ces fleurs azurées du souvenir, semblables à des paupières d'enfant !... Je les ai reconnues, ce sont mes fleurs !... Je les ai arrosées moi-même, je les ai cueillies hier dans mon jardin et j'en ai couronné le front de la sainte Vierge, là, dans le tableau au-dessus de mon lit... Je la vois !... c'est la sainte Vierge !... merveilleuse clarté !..... Elle me regarde, prend la couronne fleurie, la donne à Jésus, et l'enfant Jésus répand sur moi les fleurs avec un sourire..... Oh ! qu'elles ont embelli, mes fleurs !..... il y en a beaucoup !... des myriades !... et toutes en volant se cherchent dans les airs, ô mes amantes ! et se tressent elles-mêmes en couronnes !... Oh ! que je me sens heureuse ! que je suis bien ici, mon Dieu ! Que cette tresse m'entouronne pour toujours, que je m'assoupisse, que je meure en contemplant cette rose et sous les regards neigeux de ce narcisse !

Cette rose est animée ! elle vit ! elle vient de recevoir une âme ! elle remue doucement la tête et répand du feu de sa pourpre : c'est une pourpre vivante..... comme le lever de l'aurore ! Elle vit ! elle entr'ouvre ses feuilles comme pour me sourire, développe sous ses feuilles comme deux lèvres de corail ; elle soupire ! elle dit quelque chose ! mais si doucement ! si timidement !... O rose ! que me dis-tu ?... C'est trop bas, trop tristement... Est-ce la voix de la douleur ? te plains-tu d'être arrachée de la pelouse natale ?... Je ne t'ai pas prise pour jouer : je t'ai posée sur le front de la sainte Vierge, hier, après confesse, arrosée de mes

larmes !..... Mais voici que de tes lèvres de corail *,
étincelle par étincelle, une flamme s'échappe... Cette
clarté, est-ce ta voix, ton langage, ton chant ?.....
Que me veux-tu, charmante rose ?

LA ROSE.

Prends-moi sur ton cœur.

LES ANGES.

Dénouons, défaisons l'angélique guirlande.

LA ROSE.

Je déplie mes ailes, je découronne mon front.

LES ANGES.

Et nous, volons joyeux à notre céleste demeure.

LA ROSE.

Moi, je la bercerais jusqu'à l'aurore, et je poserais
mon front sur ce cœur endormi, comme le saint
apôtre, le bien-aimé du Seigneur, reposait sur le sein
de l'Homme-Dieu.

* Mot à mot *du corail de tes lèvres*. C'est encore une hardiesse de style qu'il appartiendrait à la langue elle-même de consacrer.

SCÈNE VI.

LA CELLULE DE L'ABBÉ PIERRE.

L'ABBÉ PIERRE. (Il prie prosterné à terre.)

Seigneur, que suis-je devant ta majesté ? Poussière et néant!... Mais lorsque je t'ai confessé ma petitesse, moi poussière, moi néant, je m'entretiendrai avec toi.

VISION DU PRÊTRE.

Le tyran s'est levé! c'est Hérode lui-même!... Seigneur, maintenant la jeune Pologne est livrée tout entière aux mains d'Hérode³⁷..... Que vois-je!... les chemins s'étendent, se croisent en fuyant sur les neiges et dans les déserts longs, blancs, infinis!... tous vers le nord..... Là, là, ils coulent vers le pays lointain comme des fleuves. Ils coulent..... Celui-ci va heurter à la porte de fer³⁸, l'autre, comme un torrent, s'engouffre sous ce rocher, dans cette caverne, l'autre a son embouchure dans la mer. — Voyez : une multitude de chars courent par ces chemins*... Comme des nuages chassés par les vents, ils volent tous vers une même contrée... Ah! Seigneur! ce sont nos enfants!... là-bas! au nord!... Seigneur! Seigneur! tel est donc leur destin : l'exil!... Et tu permettrais qu'ils périssent si jeunes!... et la race entière serait anéantie par toi! — « Regarde!... » —Que vois-je!... un

* L'harmonie de cette phrase imite assez bien le bruit que fait un kibitka graissé une fois l'an sur les chemins pavés de glace de la Moscovie.

enfant est sauvé !... Il grandit... c'est un vengeur..... un père de la patrie !..... sa mère fut une étrangère ; son sang ?...., est celui des héros d'autrefois , et son nom sera Quarante-Quatre ³⁹.

Seigneur ! ne daigneras-tu pas hâter sa venue et consoler ton peuple ?..... Non ! le peuple souffrira le martyre... Je vois cette cohue... les tyrans ! les assassins !... Ils courent... ils le saisissent !... L'Europe entière traîne mon peuple * au supplice... elle le raille... « Au tribunal !... » C'est là qu'on arrête l'innocent : au tribunal ce ne sont que des bouches , sans cœur , sans pouvoir : des juges... Et voilà donc ses juges !... Des clameurs s'élèvent de toutes parts ; « C'est Gallus ! c'est Gallus qui le jugera ! » Gallus ne l'a point trouvé coupable , et... se lave les mains ; et voici ce que les rois ont crié : « Qu'il soit condamné et livré au supplice ; que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ; crucifiez le fils de Marie ; que les Barabas soient mis en liberté ! Crucifiez !..... il osa porter la main sur la couronne de l'empereur comme son ennemi ; crucifiez !... » Gallus a livré mon peuple... Déjà ils l'ont garrotté... déjà ils le montrent à la face du monde , ulcéré de sarcasmes , le front couronné d'épines sanglantes... Et les peuples sont accourus... Gallus s'écrie : « Voici la nation libre, indépendante ! »

O Seigneur ! je vois déjà la croix !..... Oh ! que sa voie douloureuse est longue !... Seigneur, prends pitié de ton serviteur , donne-lui des forces, car il va tom-

* Littéralement *ma nation*. Mais il fallait ici un substantif masculin, comme *narod*, dont le sens collectif est encore bien plus étendu que celui de *peuple*.

ber sur la route et mourir... La croix étend ses bras sur l'Europe entière; elle est formée de trois peuples desséchés comme de trois pièces de bois dur. Déjà on le clope, déjà mon peuple est sur le trône de la pénitence. Il dit : « J'ai soif !... » Raguse ⁴⁰ l'abreuve de fiel et Borus ⁴¹ de vinaigre; et la mère Liberté, debout à ses pieds, lève ses yeux en pleurs. Vois : le soldat moscovite accourt avec sa lance et fait ruisseler le sang innocent de mon peuple. Qu'as-tu fait, ô le plus cruel, le plus insensé des sbires !...

Lui seul sera converti, et Dieu lui pardonnera. O mon bien-aimé !... Déjà il a baissé sa tête défaillante en s'écriant : « O Seigneur ! ô mon père ! pourquoi m'as-tu abandonné ?..... »

Il est mort...

On entend le chœur des anges..... puis le chant de la Résurrection..... à la fin un *alleluia*.

Au ciel ! il monte au ciel ! et de ses pieds s'envole une robe plus blanche que la neige !... Elle tombe..... elle enveloppe le monde entier ⁴²..... Mon bien-aimé dans le ciel n'a pas disparu à mes yeux; ses trois prunelles brillent comme trois soleils... il montre au peuple sa droite transpercée par le fer.....

Quel est cet autre homme ?... C'est son lieutenant sur la terre. Enfant, je l'ai connu... plus tard, je l'ai vu grandir, corps et âme. Il est aveugle... mais il a pour guide un ange, un enfant !... Homme formidable, il a trois fronts et trois visages. Ouvert comme un baldaquin au-dessus de sa tête, le livre du mystère enveloppe ses traits... Trois cités s'étendent à ses pieds..... trois limites du monde tremblent lorsqu'il

appelle, et des cieux j'entends sortir trois voix pareilles au tonnerre : « C'est le lieutenant visible de la liberté sur la terre ! Il posera sur la gloire le fondement de son temple ! Dominant les peuples et les rois, il presse du pied trois couronnes... sans couronne lui-même ! Sa vie?... c'est la peine des peines ; son titre?... c'est la nation des nations ; sa mère fut une étrangère..... son sang?..... est celui des héros d'autrefois, et son nom est Quarante-Quatre..... Gloire ! gloire ! gloire ! gloire ! » (Il s'endort.)

LES ANGES. (Ils descendent visibles.)

Il dort... Dégageons son âme de son corps comme on enlève de sa couchette dorée un enfant endormi ; dépouillons-la doucement de l'enveloppe des sens, et la revêtiſsons de lumière comme l'aube du jour... Bien ! Fuyons à présent ! Dans les troisièmes cieux portons cette âme lumineuse, et déposons l'enfant sur les genoux de notre père ; qu'elle reçoive, endormie, la consécration de ses baisers paternels, et avant les prières matinales nous rendrons cet esprit à la vie terrestre, nous l'enlacerons de nouveau dans les chastes langes de ses sens, et nous le déposerons dans son corps comme dans une couchette précieuse.

(Les anges s'envolent.)

SCÈNE VII.

LE SÉNATEUR, DÉMONS.

Wilna. — Une chambre à coucher magnifiquement ornée.
— Le sénateur se retourne sur son lit et soupire. — Deux démons au chevet.

PREMIER DÉMON.

Ivre ⁴⁵, il veille cependant ! je me damne à le garder !... Tais-toi donc, vaurien, et reste tranquille ! quel porc-épic te démange ?

AUTRE DÉMON.

Verse-lui des pavots sur les yeux.

PREMIER DÉMON.

Il s'endort : je vais tomber dessus comme un tigre.

AUTRE DÉMON.

Comme un vautour sur le pierrot.

ENSEMBLE.

Trainons l'âme aux enfers ! fouettons-la de serpents ! qu'elle brûle ! qu'elle rôlisse !

BELZÉBUTH.

Gare les cornes !

LES DEUX DÉMONS.

Qui es-tu, l'ami ?

BELZÉBUTH.

Belzébuth !

LES DEUX DÉMONS.

Eh bien ?.....

BELZÉBUTH.

Ne m'effraie pas le gibier !

PREMIER DÉMON.

Mais lorsque le coquin s'endort, son sommeil m'appartient!

BELZÉBUTH.

Lorsqu'il verra la nuit et les flammes, le nombre et l'atrocité des supplices, il pourra bien s'effaroucher de nos visions : demain il se rappellera son rêve, et sa mort étant loin encore, il pourra s'amender.

DEUXIÈME DÉMON, en déployant ses griffes.

Oh! laisse-moi m'amuser un peu!..... Comment peux-tu trembler pour lui? S'il se corrige, moi, j'entre dans les ordres et je prends la croix de... mes propres mains.

BELZÉBUTH.

Si tu l'épouvantes par trop cette fois, il peut nous échapper, et adieu l'oiseau.

PREMIER DÉMON, en montrant le sénateur endormi.

Mais ce petit frère, mon favori, mon benjamin, dormira-t-il sans que nous le caressions un peu?..... Tu ne veux pas : je m'amuserai tout seul.

BELZÉBUTH.

Maraud! connais-tu mon grade ?? De par le tzar, je te somme.....

PREMIER DÉMON.

Pardon!..... Qu'ordonnez-vous, seigneur?

BELZÉBUTH.

Tu peux assaillir cette âme, l'enfler d'orgueil, puis la précipiter dans la honte,.... Tu peux la traîner dans le mépris et la fustiger de sarcasmes ; mais pour ce qui est de l'enfer, motus ! Nous autres, en route ! Au vol ! au vol ! au vol ! (il disparaît.)

PREMIER DÉMON.

Main basse donc sur son âme!..... Ha , ha ! Tu trembles , mécréant !

DEUXIÈME DÉMON.

Doucement , doucement !.... Prends-le dans tes pattes , comme le chat la souris.

VISION DU SÉNATEUR ⁴⁵.

LE SÉNATEUR , endormi.

Un écrit !... c'est pour moi..... Un décret de Sa Majesté Impériale ! autographe !... Ha , ha ! cent mille roubles !... Une croix !... Où la mettre ?... Faquin ! attache-la-moi.... par... par ici. Le titre de prince !... Hé , hé !... Son Excellence monsieur le Grand Maréchal. Oui-dà !..... Qu'ils en crèvent de dépit !.....

(Il se retourne.)

Chez l'empereur , cocher !... L'antichambre..... les voilà tous ! Tous ils me détestent... Ils me saluent , ils me craignent. Le Maréchal !... Le grand contrôleur !... masqués , à peine on peut les reconnaître... Ah ! quels doux murmures ! quels bruits flatteurs m'environnent !..... Le sénateur est en grâce , en grâce , en grâce !..... Ah ! que je meure , que je rende l'âme à ces charmants murmures , comme sous les chatouillements de mes odalisques. Chacun me fête : je suis l'âme de l'assemblée..... On me regarde , on me jalouse..... Me voilà parvenu , je me rengorge. O délices ! je me meurs , je meurs de plaisir !.....

(Il se retourne.)

Le tzar !... Sa Majesté Impériale..... Ho , ho ! le tzar ! voici le tzar !... Ouais !... il ne m'aperçoit pas !

il fronce le sourcil... il me regarde de travers !... Ah ! sire..... sire..... Non , je ne puis , j'ai une extinction de voix..... Je frissonne , je transpire..... Le frisson court dans tous mes membres , j'ai froid. — « Ah ! le maréchal !... » — Ouf ! il me tourne le dos : le dos !... Et voici les sénateurs , les courtisans !... Oh ! je meurs , je suis mort , je suis en terre , je pourris !..... Et les railleries , les quolibets me rongent comme les vers... On me fuit , on m'évite... Là ! comme il fait sombre , et quel désert ! Le maudit chambellan , le traître !..... voyez comme il me montre les dents !... Brrrr..... ce rire comme une araignée m'est entré dans la bouche.

(Il crache.)

Quel bruit !... Un calembour !... O vilaine mouche !... (Il fait le geste de chasser une mouche.) Elle vole autour de mon nez comme une guêpe.... Quoi donc , une épigramme ? des lazzi , des brocards ! Quels murmures ! Ah ! c'est un grillon qui m'est entré dans l'oreille... Mon oreille , aïe , aïe , mon oreille ! (Il cure son oreille.) Quel tapage !... Les pages sifflent comme des hiboux..... Les robes à queue bourdonnent comme des serpents à sonnettes..... Quel horrible vacarme ! quels éclats de voix ! quelles clameurs !... Le sénateur est en disgrâce ! en disgrâce ! en disgrâce !

(Il roule à terre.)

LES DÉMONS. (Ils descendent visibles.)

Maintenant arrachons son âme de son corps , ainsi qu'un chien hargneux délivré de sa chaîne ; mais à demi seulement : laissons une moitié dans le corps , afin qu'il ne perde point le sentiment , et muselons l'autre moitié pour la traîner jusqu'aux confins du

monde , où finissent les temps et commence l'éternité. Là, nous attacherons le chien mauvais à la borne, et nous travaillerons ses côtes à tour de bras..... En avant le fouet ! Avant que le troisième coq chante, il faut le ramener haletant, putréfié, roué de coups, le clouer de nouveau à ses sens grossiers comme à sa chaîne, et l'enfermer dans son corps comme dans un chenil empesté.

(Les démons disparaissent.)

SCÈNE VIII.

UN SALON DE VARSOVIE ".

De hauts fonctionnaires, de grands littérateurs, de grandes dames, des généraux et des officiers d'état-major. Tous *incognito* prennent le thé auprès d'une petite table. Près de la porte, quelques jeunes gens et deux Polonais de la vieille roche. Ils causent avec vivacité. — La société de la petite table s'entretient en français, ceux qui sont devant la porte parlent polonais.

PRÈS DE LA PORTE.

ZÉNON NIEMOIEWSKI ⁴⁷, à Adolphe.

Il se passe donc aussi de ces choses en Lithuanie ?

ADOLPHE.

Ah ! chez nous c'est bien pis encore ! Chez nous, c'est le sang qui coule.

ZÉNON NIEMOIEWSKI.

Le sang ?

ADOLPHE.

Non pas sur le champ de bataille, mais de la main du bourreau ; et ce n'est point le glaive, mais le bâton et le fouet qui l'épuisent.

(Ils s'entretiennent en baissant la voix.)

A LA TABLE.

LE COMTE.

Ce bal a donc été brillant ? Y avait-il beaucoup de militaires ?

UN JEUNE FRANCE.

J'ai entendu dire que l'on y était assis à l'aise, comme à certains sermons.

UNE DAME.

Allons donc ! il y avait foule.

LE COMTE.

Une foule... brillante ?

UNE DAME.

C'est selon.....

UN PAGE ⁴⁶.

Une foule de laquais en livrée qui servaient avec une maladresse ! Imaginez-vous que je n'ai pas pu attraper un verre de vin, pas une croûte de pâté, tant on se pressait autour du buffet.

PREMIÈRE DAME.

Dans la salle de danse, pas un groupe pittoresque ; on se marchait sur les pieds comme aux raouls de la princesse.....

DEUXIÈME DAME.

Ce n'était cependant qu'un jour de réception.

LE CHAMBELLAN.

Au contraire, c'était un bal invité..... J'ai encore sur moi des billets. (Il tire de sa poche les billets d'invitation et les montre. Tout le monde reste convaincu.)

PREMIÈRE DAME.

Tant pis ! On a confondu les groupes et les toilettes : pas de gradation dans les costumes, pas de préséance.

DEUXIÈME DAME.

Depuis que Novosiltzoff a quitté Varsovie, on ne sait plus arranger une soirée avec goût : pas un seul bal confortable ; lui seul savait grouper un bal comme un tableau. (On rit.)

PREMIÈRE DAME.

A votre aise, messieurs : riez tant qu'il vous plaira; quoi que vous en disiez, c'était un personnage indispensable à Varsovie.

PRÈS DE LA PORTE.

UN JEUNE HOMME.

Cichowski ⁴⁹ est donc enfin délivré?

ADOLPHE.

Je viens de chez lui; je le connais. Je voulais m'en informer afin d'en répandre la nouvelle chez nous, en Lithuanie.

ZÉNON NIEMOIEWSKI.

Nous devons nous entendre et nous réunir : autrement, divisés, nous périrons tous. (Ils baissent la voix.)

UNE JEUNE DAME ⁵⁰, debout auprès d'eux.

Quelles affreuses tortures il a supportées !...

PRÈS DE LA TABLE.

LE GÉNÉRAL, à un homme de lettres.

Mais laissez-vous donc fléchir, et lisez.

L'HOMME DE LETTRES.

Mais je ne sais point par cœur.

LE GÉNÉRAL.

Vous vous quittez rarement, votre poème et vous. Le voilà sous votre habit... là... je vois la couverture. Ces dames veulent l'entendre.

L'HOMME DE LETTRES.

Ces dames ?..... Hi ! hi !..... Ce sont des bas-bleus. Elles savent par cœur plus de vers français que moi !

LE GÉNÉRAL. Il va parler aux dames.

Seulement ne riez pas durant la lecture.

UNE DAME.

On doit faire une lecture?... Pardon..... Bien que je sache votre idiome, je ne comprends pas les vers polonais.

LE GÉNÉRAL, à un officier.

Tant mieux pour elle, car les siens sont ennuyeux à périr. (Montrant l'homme de lettres.) Il va nous en débiter un millier sur la culture des haricots. (A l'homme de lettres.) Mais lisez donc ! Si vous ne commencez pas, ce journaliste (Il montre un autre homme de lettres.) que voilà nous lâchera ses vers à bout portant. Joli service à rendre à toute l'assemblée ! Voyez comme il se recommande, comme il sourit, comme il cligne des yeux ! déjà il ouvre la bouche comme une huître expirante, il roule un œil grand et sucré comme une figue³¹.

L'HOMME DE LETTRES, à part avec angoisse.

Les voilà qui s'en vont ! (Au général.) Le poème est long : je pourrais m'essouffler.

LE GÉNÉRAL, à l'officier.

Il fait bien de s'en défendre, car il nous assommerait d'ennui.

UNE JEUNE DAME, se détachant du groupe des jeunes gens, près de la porte, et s'approchant de la table.

Mais c'est une atrocité !... Veuillez écouter, messieurs. (A Adolphe.) Et vous ; racontez-leur, s'il vous platt, l'histoire de Cichowski.

UN OFFICIER SUPÉRIEUR.

Cichowski est donc en liberté ?

LE COMTE.

Il a vécu si longtemps captif...

LE CHAMBELLAN.

Que je le croyais mort. (A part.) Entendre de pareilles choses n'est pas très-rassurant, et sortir au milieu du récit serait impoli. (Il sort.)

LE COMTE.

En liberté ? C'est singulier !

ADOLPHE.

Ils n'ont pu le convaincre de crime d'État.

LE MAÎTRE DES CÉRÉMONIES ³³.

Que parlez-vous de crimes d'État?... Il y a d'autres raisons. Quand on a longtemps été détenu, on sait, on voit bien des choses..... Le gouvernement a ses plans, ses intentions, qu'il ne trouve pas à propos de divulguer. C'est une affaire d'État. Ce sont des mystères politiques, une pensée de cabinet. Il en est ainsi dans tous les pays. Mais monsieur vient de Lithuanie, et cela l'étonne. Ces messieurs de la campagne voudraient connaître les secrets du tzar aussi bien que les comptes de leur économe !

(Il rit tout seul.)

UN PAGE.

Vous êtes Lithuanien, et vous parlez le polonais ! C'est drôle : je croyais qu'en Lithuanie il n'y avait que des Russes. Pardieu ! j'en sais beaucoup moins sur la Lithuanie que sur la Chine. *Le Constitutionnel* a une fois parlé des Lithuaniens, mais les autres journaux de Paris n'en ont seulement pas fait mention.

UNE DEMOISELLE, à Adolphe.

Racontez donc, monsieur. C'est une affaire importante, patriotique.

UN VIEUX POLONAIS.

J'ai connu les vieux Cichowski : c'était une famille honorable de la Galicie. J'ai appris qu'on avait arrêté et fait périr le fils de la maison... mon parent éloigné. Il y a bien longtemps que je ne l'ai vu... Dans quel temps vivons-nous, ô mon Dieu ! et parmi quels hommes ! Trois générations ont passé depuis que l'oppression pèse sur nos têtes ! elle a désolé nos pères, elle désolera nos enfants, nos neveux !

ADOLPHE. On se resserre autour de lui.

Cette connaissance remonte à mes premiers souvenirs. C'était alors un jeune homme vif, enjoué, spirituel, et fameux par sa fermeté. Il était l'âme de toutes les réunions ; partout où il se montrait, il charmait les assistants par ses récits et son esprit. Il aimait les enfants, et souvent il me prenait sur ses genoux. Aussi, entre marmots, nous lui avions donné le surnom de monsieur *de la Joie*. Je me rappelle ses cheveux..... Maintes fois j'enroulais sur mes doigts leurs anneaux dorés. Je me rappelle son regard..... Ce devait être un regard d'enfant, innocent et joyeux, car tout en s'arrêtant sur nous, il semblait nous sourire..... Alors nous ne voyions en lui qu'un camarade, un compagnon de jeu. Il était sur le point de se marier. Je me rappelle qu'il apportait aux enfants les dons reçus de sa future et qu'il nous invitait à ses noces. Après cela il ne revint plus..... et l'on disait à la maison qu'il avait disparu, qu'il avait fui clandestinement, que le gouvernement était à sa poursuite, mais n'avait pu découvrir ses traces ; on assurait enfin qu'il s'était suicidé, noyé. La police vint

confirmer ces conjectures par une preuve qui semblait irrécusable. On avait trouvé son manteau sur les bords de la Vistule ; on vint l'apporter à sa femme, elle le reconnut ; il avait péri ! mais le cadavre n'avait pas été retrouvé. C'est ainsi que s'écoula une année tout entière. Pourquoi s'était-il tué ?..... On fit des recherches, on le pleura, puis on le regretta, puis... tout fut oublié. Une autre année s'écoula. Une fois on conduisait au Belvédère les détenus du couvent des Carmélites : c'était un soir pluvieux et sombre..... Je ne sais par quel heureux hasard et qui fut le témoin de cette marche lugubre..... peut-être un des intrépides jeunes gens de Varsovie qui épient le séjour et les noms des captifs. Des patrouilles stationnaient dans les rues, la ville était muette..... Soudain on entendit derrière un mur une voix perçante : « Prisonniers, qui êtes-vous ? » Cent noms éclatèrent à la fois ; parmi ces noms on entendit celui de Cichowski, et le lendemain on le fit savoir à sa femme. Elle se mit à écrire, à solliciter, à supplier, à frapper de porte en porte, mais elle n'entendit plus rien, que ce nom !... Et trois ans se passèrent encore sans nouvelles, sans espoir... On ne sait qui répandit le bruit dans Varsovie qu'il vivait encore, qu'on lui faisait subir la question, qu'il souffrait en martyr et qu'il n'avait jusqu'ici rien avoué ; qu'on le privait de sommeil pendant des mois entiers en le nourrissant de harengs salés sans lui donner à boire^{us} ; qu'ensuite on le gorgeait d'opium, qu'on lui suscitait des fantômes, des revenants, qu'on le chatouillait sous les pieds, sous les aisselles..... Mais bientôt on

saisit d'autres patriotes, et l'on en parla : sa femme pleurait seule, tous l'avaient oublié.

Lorsqu'un jour, il y a peu de temps, on vint sonner à la porte de sa maison. Elle s'ouvrit ; un officier, un gendarme à cheval et le prisonnier étaient là, sur le seuil... Oui, c'était lui, lui-même!... On fit apporter une plume, du papier, et l'on fit signer qu'il avait été *reçu* vivant de la part du grand-duc. La quittance fut emportée. On lui dit en le menaçant du doigt : « Si jamais tu parles!..... » Et sans achever la phrase on partit, la nuit, comme on était arrivé. Tout joyeux, je courais l'embrasser; mais un ami m'arrête en me disant : « N'y vas pas aujourd'hui, car à la porte tu trouveras un espion. » J'y vais le lendemain : le peron était encombré de limiers de police. J'y retourne une semaine après : on ne reçoit pas, on est indisposé. Un jour enfin je le rencontre en voiture, hors des barrières. On me dit que c'était lui, car je ne l'aurais pas reconnu. Il avait engraisé ; mais c'était un embonpoint hideux à voir, une enflure causée par la mauvaise nourriture et l'air putride des prisons : ses joues étaient bouffies, jaunes, livides; son front portait les rides d'un demi-siècle, tous ses cheveux étaient tombés. Je le saluai sans être reconnu, il ne voulut point me répondre. Je lui criai mon nom : il me regarda fixement, d'un œil terne et sans expression. Quand je me mis à lui rappeler les détails de nos anciennes relations, il attachait sur les miens des yeux qui semblaient m'interroger... Ah ! tout ce qu'il avait souffert durant ses tortures de chaque jour, tout ce qu'il avait médité durant ses longues nuits d'insom-

nie, tout cela, un seul instant suffit pour me l'apprendre : car ses yeux étaient d'une blancheur effrayante... ses prunelles ressemblaient aux débris des vitres cassées dans les fenêtres des prisons, dont la couleur est mate comme une toile d'araignée et qui regardées obliquement brillent comme l'arc-en-ciel : on aperçoit à leur surface une rouille de sang, des étincelles, des taches obscures, mais le regard cherche en vain à les pénétrer. Ils ont perdu leur transparence ; et l'on devine à leur aspect qu'ils ont séjourné dans des endroits bas, humides, souterrains, ténébreux..... J'y retournai un mois après ; je crus que ce temps lui avait suffi pour se reconnaître sur la terre et pour rappeler sa mémoire. Mais il avait passé tant de milliers de jours sous les verrous de l'inquisition, tant de milliers de nuits à s'entretenir avec lui-même, tant d'années à lutter contre les ingénieuses tortures des tyrans, et tant d'années encore entre des parois qui semblaient avoir mille oreilles pour l'épier, n'ayant d'autre protection que celle du silence, d'autre compagnie que les ombres... que la ville joyeuse et bruyante ne réussit pas à effacer en un seul mois l'apprentissage de ces plusieurs années de réclusion. Le soleil lui semblait un espion, le jour un délateur, ses domestiques une garde, ses hôtes des ennemis..... Si quelqu'un vient le visiter, au grincement du loquet il croit aussitôt que l'on va continuer l'enquête : il détourne la tête et l'appuie sur sa main ; on dirait qu'il recueille ses pensées et les arme de courage ; il serre les lèvres, afin qu'elles ne laissent point tomber de parole imprudente ; il baisse les yeux, afin que les

inquisiteurs ne puissent y surprendre un secret..... Interrogé, il se croit toujours plongé dans son cachot, il fuit au fond de sa chambre, et là, il se jette à terre en criant ces deux mots : « Je ne sais rien, je ne dirai rien ! » — Et ces deux mots sont devenus son dicton habituel. Sa femme et son enfant à genoux pleurent longtemps autour de lui avant qu'il parvienne à surmonter ses terreurs.

Les captifs aiment à raconter leur captivité qui n'est plus : je croyais qu'il nous en ferait un récit fidèle, que son histoire, l'histoire de tous les héros de la Pologne, grâce à lui, surgirait du sein des cachots et tromperait la surveillance des sbires... car maintenant la Pologne vit, elle fleurit dans les ombres de la terre ; ses fastes s'écrivent en Sibérie, dans les forteresses et les casernes... Et qu'a-t-il répondu à mes questions ? Qu'il ne savait plus rien lui-même de ses souffrances, qu'il avait tout oublié. Sa mémoire, couverte d'un bout à l'autre, comme un livre d'Herculanum, avait moisi sous terre ; l'auteur lui-même, ressuscité, ne saurait plus rien déchiffrer. Il disait seulement : « Je vais le demander à Dieu ; celui qui l'a écrit là-haut, un jour, me le redira !..... »

(Adolphe essuie des larmes. — Long silence.)

UNE JEUNE DAME, au littérateur.

Pourquoi donc, messieurs, ne voulez-vous pas traiter de pareils sujets ?

LE COMTE.

Que le vieux Niemcewicz ³⁴ les consigne dans ses Mémoires. J'ai entendu dire qu'il s'amuse à coudre toutes sortes de paperasses.

PREMIER HOMME DE LETTRES.

C'est une histoire vraiment terrible.

UN PAGE.

Tragique, ma parole.

PREMIER HOMME DE LETTRES.

On écoute de pareilles narrations ; mais qui donc voudrait les lire ? Et comment peut-on, je vous prie, chanter des événements contemporains ? Au lieu de mythologie, de merveilleux, vous avez des témoins oculaires ! Et puis il est une règle de l'art, invariable et sacrée : c'est que les poètes doivent attendre jusqu'à ce que... que.....

UN JEUNE HOMME.

Que ?..... Combien d'années faut-il attendre avant qu'un fait récent ne se dessèche comme le tabac, ne se mellifie comme une figue ?

PREMIER HOMME DE LETTRES.

Il n'y a point de règles explicites.

DEUXIÈME HOMME DE LETTRES.

Cent ans, *plus minus*.

PREMIER HOMME DE LETTRES.

Ah ! c'est peu !

TROISIÈME HOMME DE LETTRES.

Mille ou deux mille ans !

QUATRIÈME HOMME DE LETTRES.

Quant à moi, il me semble que la nouveauté du sujet n'y fait rien ; c'est dommage seulement qu'il ne soit point polonais, national. Notre nation se distingue par un caractère simple et hospitalier : elle n'aime pas les scènes terribles, violentes ; que l'on chante les rustiques amours des villageois, les troupeaux, les

ombrages, à la bonne heure !... Nous autres Slaves, nous aimons les idylles ^{us}.

PREMIER HOMME DE LETTRES.

J'espère qu'il ne vous passera pas par l'idée d'écrire en vers que l'on a mangé des harengs salés. Je dis, moi, que la poésie ne saurait se passer d'une certaine élégance ; et il ne peut y avoir d'élégance où il n'y a pas de cour. Une cour ! c'est l'arbitre suprême du goût, de la gloire et de la beauté. Hélas ! la Pologne est en danger ! Il n'y a point de cour à Varsovie !

LE MAÎTRE DES CÉRÉMONIES.

Il n'y a point de cour ! Oui-dà ! c'est unique ! Et je suis pourtant maître des cérémonies !

LE COMTE, tout bas au maître des cérémonies.

Vous n'auriez qu'à dire un mot au lieutenant : ma femme serait première dame d'honneur. (Haut.) Mais c'est en vain : les hautes dignités passent au-dessus de nos têtes ! L'aristocratie seule est en faveur à la cour !

UN MARQUIS (de pacotille).

L'aristocratie fut toujours le soutien des libertés publiques. Voyez plutôt la Grande-Bretagne.

(Une discussion politique s'engage. — Les jeunes gens disparaissent un à un.)

UN JEUNE HOMME.

Oh ! les scélérats !..... dignes du bâton !

ANTOINE GORECKI.

La corde ! la potence ! Je leur montrerais la cour !
je leur donnerais du goût !

N***.

Voyez, mes amis ! Que faire ? Voilà donc les hommes qui sont à la tête de la nation !

I.

Dites donc à la surface. Notre peuple est comme une lave de volcan : à l'extérieur froide et rocailleuse, sèche et pleine de poussière; mais cent ans ne sauraient éteindre le feu de ses entrailles. Foin de cette croûte sordide ! et pénétrons dans les profondeurs.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

MONSIEUR LE SÉNATEUR.

Wilna. — Salon d'audience. A droite, une porte conduisant à la salle de la commission d'enquête, où l'on mène les détenus. On y voit d'énormes tas de paperasses. Au fond, les appartements du sénateur, où l'on fait de la musique. Le repas du soir vient de finir. Un secrétaire, assis à la fenêtre, parcourt des papiers. Un peu plus loin, à gauche, une petite table de whist. Joueurs. Novosiltzoff prend son café ; à ses côtés le chambellan Baïkow ; Pélican, le recteur de l'université ; Bécu, son médecin. A la porte, une sentinelle et quelques laquais immobiles³⁷.

LE SÉNATEUR.

(Au chambellan.) *Diable ! quelle corvée* * ! Cependant la soirée s'avance. *La princesse* nous a faussé compagnie et ne viendra pas aujourd'hui. Du reste, *en fait de dames*, elles sont toutes vieilles et stupides. Figurez-vous qu'elles parlaient d'affaires en mangeant la soupe ! *Je jure* de ne plus avoir

De ces républicains femelles à *ma table*,
Avec leur franc parler et leur ton détestable !

Figurez-vous ! je leur parle modes, casino ; et sans cesse elles reviennent telle à son père, telle autre à ses enfants : « Il est trop âgé, il est trop jeune, monsieur le sénateur ! il ne peut supporter la prison, monsieur le sénateur ! il demande un confesseur,

* On se rappelle que nous imprimons en lettres italiques les macaronismes français que le dandy russe mêlait sans cesse à son parler habituel.

monsieur le sénateur ! il veut voir sa femme, il..... »
que sais-je ! Beau sujet d'entretien à un dîner, un gala ! *Il y a de quoi* devenir fou ! Je veux terminer cette affaire et fuir loin de Wilna, vers ma bien-aimée Varsovie ! *Monseigneur* * m'a écrit *de revenir bientôt* ; il s'ennuie en mon absence, et moi *je n'en puis plus* avec cette canaille.

LE MÉDECIN ⁸⁸, en s'approchant.

Je disais justement à Son Excellence que l'instruction est à peine entamée, et l'affaire en est précisément au point où se trouve le patient après la visite et l'*anagnose* du docteur. Une foule d'étudiants est sous les clefs : après tant de recherches, pas une preuve palpable ! nous n'avons pas encore sondé la profondeur de la plaie. Qu'a-t-on découvert ?

Des chansons. Des chansons ! *ce sont des vers légers ;*
Ce sont, on peut le dire, *accidents passagers* ⁸⁹,

mais la trame du complot est encore inconnue, et...

LE SÉNATEUR, choqué.

Inconnue ! Je vois que vous n'y voyez goutte : après dîner ; c'est cela !... Donc, *signor dottore, addio, buona notte*. Merci pour la harangue... Inconnue ! j'ai fait l'enquête moi-même, et la trame serait inconnue ! *Et vous osez, docteur*, le dire devant moi ? Qui donc a vu chez nous des preuves plus convaincantes ? (Il montre des papiers.) Aveux volontaires, dépositions et témoignages, tout y est, et tout ce sacrilège complot y est développé avec non moins de lucidité qu'une ordon-

* Le grand-duc Constantin, frère du tzar.

nance du sénat ⁶⁰..... Inconnue!... Pour tant de tracasseries, voilà ma récompense!

LE MÉDECIN.

Excellence, *excusez* : mes doutes ne portent point sur l'existence du complot. Je disais justement que...

UN LAQUAIS.

Le commis du marchand Kanissyn est en bas , et il rappelle une note qu'il avait eu l'honneur de remettre à votre seigneurie.

LE SÉNATEUR.

Une note ? qu'est-ce ?... Quelle note, l'ami ?... de qui ?

LE LAQUAIS.

Du marchand Kanissyn , que vous avez fait appeler....

LE SÉNATEUR.

Va-t'en , fils de chien ⁶¹ ! tu vois que l'on est occupé.

LE MÉDECIN.

O l'imbécile ! venir à présent !... Tu le vois pourtant, monsieur le sénateur prend son café.

LE SECRÉTAIRE , en se levant de table.

Il dit que s'il n'est pas soldé, il vous intentera un procès.

LE SÉNATEUR.

Écrivez-lui poliment d'attendre. (Il réfléchit.) *A propos*..... ce Kanissyn..... faites mettre son fils en prison. Qu'on l'interroge... C'est un fin pierrot, celui-là !

LE SECRÉTAIRE.

Ce n'est qu'un enfant.

LE SÉNATEUR.

Ils sont tous enfants ! mais regarde-les dans l'âme ^{es} !
Éteignons l'incendie tandis qu'il n'est qu'une étin-
celle.

LE SECRÉTAIRE.

Le fils de ce Kanissyn est à Moscou.

LE SÉNATEUR.

A Moscou !... *Voyez-vous cela* ! C'est un émissaire
des clubs. Docteur, il est temps d'y remédier, grand
temps.

LE SECRÉTAIRE.

Il est, je crois, au service, dans les cadets.

LE SÉNATEUR.

Dans les cadets ?..... *Voyez-vous* ! il met la révolte
dans l'armée.

LE SECRÉTAIRE.

Il est parti de Wilnâ en bas âge.

LE SÉNATEUR.

Oh ! cet incendiaire ! il a ici des correspondants.
(A son secrétaire.) *Ce n'est pas ton affaire*, entends-tu !...
Holà ! l'officier de service ! Qu'on l'amène dans les
vingt-quatre heures ! qu'on lance un kibilka et qu'on
saisisse les papiers ! Du reste, le père n'a rien à
craindre de notre part si le fils avoue spontanément
son attentat.

LE MÉDECIN.

C'est comme j'avais l'honneur de le dire à Votre
Excellence : il y a là des hommes de tout âge et de
toute condition : c'est le plus dangereux symptôme
de la conjuration, et tout est mis en œuvre par un
ressort secret.....

LE SÉNATEUR, offensé.

Secret?

LE MÉDECIN, saluant.

Je voulais dire secret pour tous, et découvert grâce à la pénétration de Votre Excellence.

(Le sénateur détourne les yeux.)

(A part.) C'est un diable d'homme! Quand il commence une fois, je ne sais comment m'y prendre... J'ai tant de choses essentielles à lui dire... Il ne veut rien entendre.

PÉLICAN ⁶³, au sénateur.

Qu'avez-vous ordonné à l'égard de Rollison?

LE SÉNATEUR.

Quel Rollison?

PÉLICAN.

Celui que l'on a dû battre un peu pour lui faire avouer quelque chose.

LE SÉNATEUR.

Eh bien?

PÉLICAN.

Il est tombé malade.

LE SÉNATEUR.

Combien de coups a-t-il reçus?

PÉLICAN.

J'assistais, il est vrai, à l'opération; mais on ne comptait pas. M. Botwinko l'interrogeait.

BAYKOW.

M. Botwinko ⁶⁴! Ha, ha! une fois en train, il n'y va pas de main morte! Je réponds qu'il l'a soigné comme il faut. *Parions* qu'il lui a fait administrer au moins trois cents.....

LE SÉNATEUR, étonné.

Trois cents coups, et vivant ! trois cents coups, le coquin !

Trois cents coups sans mourir !... Quel dos de jacobin !

Je croyais que chez nous *la vertu cutanée*

Surpasse tout ! — Ce traître a la *peau mieux tannée.*

Je n'y conçois plus rien ! Ha, ha ! mon cher ami !

(Au joueur de wisht, qui attend son partner.)

Décidément les Polonais nous souffleront le commerce des cuirs de Russie.

Un honnête soldat en serait mort dix fois !

Le rebelle !.....

(Près de la table.) Monsieur, j'ai votre homme de bois, un garçon tout de chêne. Botwinko lui a donné lui-même trois cents coups de bâton ; et *figurez-vous* : il respire ! (A Pélican.) N'a-t-il rien avoué ?

PÉLICAN.

Presque rien..... Il n'a desserré les dents que pour crier qu'il ne veut pas accuser des amis innocents. Mais ces quelques mots en disent beaucoup : on voit qu'il a des amis parmi ces étudiants.

LE SÉNATEUR.

C'est juste. Quel entêtement !

LE MÉDECIN.

Je disais tout à l'heure à Votre Excellence que l'on tourne la tête à ces jeunes gens en leur apprenant je ne sais quelles folies : l'histoire ancienne par exemple. A quoi bon ! N'est-il pas clair que c'est ce qui leur fait perdre l'esprit ?

LE SÉNATEUR, gaîment.

Vous n'aimez pas l'histoire ! Eh bien ! un satirique

Aurait dit : « Vous craignez d'être un homme historique. »

LE MÉDECIN.

Comment donc ! il faut enseigner l'histoire ! que la jeunesse apprenne ce que faisaient les rois , les premiers ministres , les premières.....

LE SÉNATEUR.

C'est juste.

LE MÉDECIN , joyeux.

Je disais donc, monseigneur, voyez-vous, qu'il y a une manière d'expliquer l'histoire aux jeunes gens. Mais pourquoi leur parler sans cesse de républiques, d'Athéniens, de Spartiates, de Romains^{es}?.....

PÉLICAN, à l'un de ses compagnons.

Voyez, voyez comme ce vil flatteur le caresse ! Il cherche à capter sa bienveillance..... mais par quels subterfuges ! (Il s'approche du médecin.) Mais , monsieur , est-ce bien le moment d'en parler ? Considérez que vous pouvez importuner le sénateur.

UN LAQUAIS, au sénateur.

Monsieur permet-il de laisser entrer ces dames... ces femmes..... que monsieur sait..... qui viennent tous les jours en voiture. L'une est aveugle, et l'autre.....

LE SÉNATEUR.

Aveugle ! Qui est-elle ?

LE LAQUAIS.

M^{me} Rollison.

PÉLICAN.

C'est la mère de ce polisson.

LE LAQUAIS.

Elles viennent tous les jours.

LES AIEUX.

LE SÉNATEUR.

Il faut les congédier.....

LE MÉDECIN.

Et que cela finisse!

LE LAQUAIS.

C'est ce que nous voulions faire ; mais elle s'est assise devant le seuil en pleurnichant. Nous avons voulu la mener en prison ; mais il est difficile de faire avancer une femme aveugle : le peuple s'est ameuté, et l'on a rossé le soldat. Dois-je la laisser entrer ?

LE SÉNATEUR.

Bah ! tu ne sais pas t'y prendre. Qu'elle entre, mais seulement jusqu'au tournant de l'escalier... Tu comprends..... Et puis qu'elle redescende..... jusqu'en bas..... ainsi (S'accompagnant du geste.) rudement, afin qu'elle ne nous importune plus de ses visites.

(Un autre laquais remet une lettre à Baïkow.)

Eh bien ! qu'attends-tu donc ?

BAÏKOW.

Elle porte une lettre.

(Il passe la lettre aux mains du sénateur.)

LE SÉNATEUR.

On la protégerait !

BAÏKOW.

La princesse peut-être ⁶⁶ !

LE SÉNATEUR, lisant.

La princesse ? En effet !..... Que me veut-elle ?..... Elle me la met sur les bras... Avec quelle chaleur !... Ouvrez-lui la porte.

(Deux dames entrent avec l'abbé Pierre.)

PÉLICAN, à Baïkow.

C'est la vieille... *mère de ce fripon.*

LE SÉNATEUR, poliment.

Laquelle de vous deux est m'ame Rollison ?

MADAME ROLLISON, en pleurant.

C'est moi... mon fils !... Ah ! seigneur !.....

LE SÉNATEUR.

Un instant, s'il vous plaît. Vous avez une lettre, madame ; mais pourquoi nous amener tant de monde ?

L'AUTRE DAME.

Nous sommes deux.

LE SÉNATEUR, à l'autre dame.

Et qu'est-ce qui me procure l'honneur de votre visite ?

L'AUTRE DAME.

M^{me} Rollison ne peut se guider elle-même : elle ne voit pas.

LE SÉNATEUR.

Elle ne voit pas !..... Mais elle flaire peut-être, car elle trouve tous les jours le chemin de mon salon.

L'AUTRE DAME.

C'est moi qui l'amène ; elle est âgée et infirme.

MADAME ROLLISON.

Pour l'amour de Dieu !...

LE SÉNATEUR.

Silence ! (A l'autre.) Qui êtes-vous ?

L'AUTRE DAME.

Je suis M^{me} Kmita.

LE SÉNATEUR.

Vous feriez mieux de rester à la maison et de garder vos enfants. Des soupçons planent sur eux.

MADAME KMITA, pâlisant.

Comment ! comment, monseigneur !

(Le sénateur se met à rire.)

MADAME ROLLISON.

Pitié ! pitié !..... Je suis veuve, monsieur le sénateur..... On me l'a tué, dit-on..... Se peut-il, ô mon Dieu ! mon enfant !..... L'abbé m'assure qu'il vit encore, mais qu'il expire sous le bâton..... Seigneur, est-ce qu'on maltraite ainsi les enfants ? On l'a meurtri de coups !..... Pitié !... on l'a roué de coups !

(Elle pleure.)

LE SÉNATEUR.

Qui ?... Comment ?... Femme, parle donc raison, si c'est possible.

MADAME ROLLISON.

Qui ? Ah ! mon enfant !..... Monseigneur, je suis veuve... Ah ! combien il faut d'années avant de pouvoir élever un enfant !..... Mon fils donnait déjà des leçons : demandez à qui vous voudrez comme il étudiait !... Je suis une pauvre femme : il me nourrissait de son modique revenu..... Je suis aveugle : il était mes yeux !..... Seigneur, je mourrai de faim !

LE SÉNATEUR.

Qui vous a conté que votre fils avait été battu ?

MADAME ROLLISON.

Qui me l'a conté ? J'ai l'oreille d'une mère. Je ne vois plus : maintenant toute mon âme est dans mon oreille, et c'est l'âme d'une mère. On l'a conduit hier à l'hôtel de ville, je l'ai entendu.

LE SÉNATEUR.

Vous a-t-on laissée entrer ?

MADAME ROLLISON.

On m'a chassée loin du seuil, et de l'entrée, et de la cour. Assise sur une borne, là, sous le mur... les murs sont épais..... j'appliquai l'oreille et je restai ainsi jusqu'au matin... Minuit sonnait; la ville était déserte : j'écoutai. A minuit, là, à travers le mur..... non, je ne m'abuse pas... je l'ai entendu, c'était lui, aussi vrai que Dieu est dans le ciel; c'était sa voix que j'entendais, étouffée comme si elle venait de dessous terre... du centre de la terre... Et mon ouïe s'est fait jour à travers la muraille, profondément, plus loin que l'œil le plus perçant ne pourrait atteindre. J'ai tout entendu... on le torturait!.....

LE SÉNATEUR.

Elle divague comme dans un accès de fièvre. Mais, madame, il y en a là bien d'autres encore !

MADAME ROLLISON.

Comment! n'était-ce pas la voix de mon enfant? La brebis ne peut-elle pas reconnaître la voix de son agneau tout au milieu des bêlements d'un troupeau? Ah! mon bon monsieur, si vous entendiez un cri pareil, vous ne pourriez plus de votre vie vous endormir sans inquiétude!.....

LE SÉNATEUR.

Votre fils, madame, doit se porter à merveille puisqu'il a crié si fort.

MADAME ROLLISON, tombant à genoux.

Si vous avez un cœur d'homme...

(La porte du salon s'ouvre avec fracas. On entend la musique.
Une demoiselle accourt en toilette de bal.)

LA DEMOISELLE.

Monsieur le sénateur... Oh ! je vous interromps ! On va chanter le chœur de Don Juan et puis le concerto de Herz.....

LE SÉNATEUR.

Herz ! chœur ! il est donc partout question de cœurs !

*Vous venez à propos, vous, belle comme un cœur.
Moment sentimental ! il pleut ici des cœurs !*

(A Balkow.)

Si le grand-duc Michel avait entendu ce calembour, ma foi, depuis longtemps je serais assis dans le conseil d'État. (A la jeune demoiselle.) J'y suis dans un moment.

MADAME ROLLISON.

Seigneur, ne nous quittez pas ainsi ! Désespérée, je m'attache à vos pas. (Elle le saisit par l'habit.)

LA DEMOISELLE.

Faites-lui donc grâce !

LE SÉNATEUR.

Diable m'emporte si je sais ce que me veut cette mégère !

MADAME ROLLISON.

Je veux voir mon fils !

LE SÉNATEUR, en appuyant sur ces mots.
L'empereur le défend.

L'ABBÉ PIERRE.

Qu'un prêtre au moins.....

MADAME ROLLISON.

Qu'il puisse voir un prêtre ! mon fils demande un prêtre... Peut-être il expire déjà ! Si les pleurs d'une

mère ne peuvent t'émouvoir, crains Dieu ! torture le corps, mais ne perds pas son âme !

LE SÉNATEUR.

C'est drôle ! Qui donc colporte toutes ces balivernes par la ville ? Qui vous a dit que votre fils demandait un prêtre ?

MADAME ROLLISON.

Cet honnête abbé me l'a dit (En montrant l'abbé Pierre.); il sollicite depuis tant de semaines ! mais on ne veut pas l'introduire pour un seul instant. Demandez-le-lui plutôt : il dira...

LE SÉNATEUR, avec un regard pénétrant,

Il le sait donc, lui ?..... Honnête abbé !..... Soit, j'y consens..... L'empereur est équitable : il ne refuse point les prêtres ; au contraire, il les délègue lui-même afin de moraliser la jeunesse. Personne n'estime, n'aime plus que moi la religion... (Il soupire.) Hélas ! c'est le défaut de morale qui perd la jeunesse !... *Eh bien !* mesdames, je vous salue.

MADAME ROLLISON, à la jeune personne.

Ah ! mademoiselle ! intercédez encore pour moi, par les plaies de Notre-Seigneur !..... Mon fils est si jeune !... Depuis un an il est au pain et à l'eau, dans un cachot obscur et glacé, sans vêtement, exposé à l'humidité !.....

LA DEMOISELLE.

Est-il possible !

LE SÉNATEUR, embarrassé.

Comment ! que dites-vous ? il y est depuis un an ? Comment donc ! *imaginez-vous*, je n'en savais rien ! (A Pélican.) Écoutez ; il faut examiner tout d'abord

cette affaire, et, si cela est vrai, donner un savon au commissaire. (A M^{me} Rollison.) *Soyez tranquille*, revenez ici à sept heures.

MADAME KMITA.

Ne pleurez pas ainsi ! M. le sénateur n'était pas informé du traitement que l'on fait subir à votre fils, et à présent qu'il le sait, peut-être ordonnera-t-il qu'on le mette en liberté.

MADAME ROLLISON, avec joie.

Il ne le savait pas ? il ordonnerait... Oh ! que Dieu le lui rende !... Je le disais toujours aux autres : « Il ne peut pas être aussi cruel qu'on le dit : c'est une créature de Dieu, c'est un homme ; une femme l'a nourri de son lait... » Ils riaient ; et pourtant, vous le voyez, j'ai dit la vérité. (Au sénateur.) Vous n'en étiez pas informé ?..... Les scélérats ! il ne vous disent rien ! Croyez-moi, seigneur, vous êtes entouré d'une bande de malfaiteurs ! Ne les en croyez pas ! c'est nous qu'il faut interroger : nous dirons tout, toute la vérité.

LE SÉNATEUR, en riant.

C'est bon ; nous en reparlerons une autre fois. Aujourd'hui je n'ai pas le temps ; *adieu*. Dites à la princesse que je ferai pour elle tout ce qui sera en mon pouvoir. (Avec courtoisie.) *Adieu, madame Kmita*. Adieu, on fera ce qu'on pourra. (A l'abbé Pierre.) Vous, abbé, demeurez : j'ai deux mots à vous dire. (A la demoiselle.) *J'y suis dans un moment*.

(Tous sortent, excepté les personnes indiquées au commencement de la scène.)

LE SÉNATEUR, après une pause, à ses domestiques.

A vous autres, scélérats, faquins, vils marauds !

Vous êtes à la porte, et me laissez entrer de telles gens ! Je vous ferai écorcher, bellâtres ! Je vous apprendrai à servir. (A l'un des laquais.) Écoule, toi : cours après cette mégère... (A Pélican.) Non, j'aime autant vous la confier. Dès qu'elle aura quitté la princesse, permettez-lui de voir son fils, et conduisez-la où vous savez, en prison, et puis enfermez-la séparément..... comme cela, à quatre clefs..... *C'en est trop ! Ah ! coquins !* je vous apprendrai le service !

(Il se jette sur un fauteuil.)

UN LAQUAIS, tout tremblant.

Monsieur a ordonné de la faire entrer.

LE SÉNATEUR, avec emportement.

Quoi ! qu'est-ce ?..... Oses-tu me parler ainsi !..... C'est en Pologne que tu as appris à répondre à ton maître !..... Halte-là ! je t'apprendrai !..... Qu'on le mène chez le commissaire de police : cent coups de bâton et quatre semaines au pain et à l'eau.

PÉLICAN.

Que monsieur le sénateur daigne considérer que , malgré le mystère et la vigilance des gardes, des personnes malveillantes répandent le bruit du châtiment corporel infligé à ce Rollison ; et peut-être trouveront-ils le moyen de noircir aux yeux de l'empereur la pureté de vos intentions si l'on n'en finit pas brusquement avec cette enquête.

LE MÉDECIN.

C'est ce que j'allais dire à Votre Excellence. Depuis quelque temps ce Rollison bat la campagne : il veut se suicider, il se jette aux fenêtres... mais aux fenêtres grillées.....

PÉLICAN.

Il a mal aux poumons ; l'air vicié ne lui vaut rien : je lui ferai donc immédiatement ouvrir les fenêtres. Il demeure au troisième : il pourra prendre l'air.....

LE SÉNATEUR, distrait.

M'affubler de cette vieille femme , tandis que je prends mon café ! On ne me laisse pas un instant,....

LE MÉDECIN.

Quand je disais à Votre Excellence qu'elle devrait prendre plus de soin de sa santé ! Après dîner ! C'est ce que j'ai toujours dit : il faut remettre de pareilles affaires à un autre moment. *Ça mine la santé.*

LE SÉNATEUR, avec calme.

Oh ! mon docteur, avant tout, l'ordre et le service ! Et puis cela stimule , au contraire, un estomac délabré : ça remue la bile et *fait faire la digestion*. Après dîner, je pourrais voir donner la question.

Quand le devoir l'ordonne, en prenant *son café* ,
C'est bien l'heure où l'on peut voir un *auto-da-fé*.

PÉLICAN, en repoussant le médecin.

Que décidez-vous à l'égard de ce Rollison ? S'il meurt dès aujourd'hui, alors.....

LE SÉNATEUR.

Il faut le faire enterrer. Et je permets , si vous voulez , de le faire embaumer... A propos d'embaumement, maître Baïkow , un peu de balsamique ne l'irait pas mal , puisque tu te maries , ayant le teint si cadavéreux... Savez-vous bien qu'il est fiancé !.....
(La porte à gauche s'entr'ouvre , un laquais entre ; le sénateur en montrant la porte.) à cette demoiselle blanche et rose que voilà ? Fi donc ! un jeune futur, *avec un teint si*

délabré, devrait faire ses noces, comme Tibère, dans l'île de Capri. Je ne conçois vraiment pas comment ils ont pu contraindre la demoiselle à laisser tomber le oui fatal de sa jolie bouche.

BAÏKOW.

Contraindre ! Parions qu'en moins d'un an nous sommes divorcés ; et puis tous les ans j'épouserai femme jolie, sans user de contrainte : il me suffira de jeter un coup d'œil sur telle ou telle autre. Il est beau, pour une fille de gentillâtre, de devenir la femme d'un général ! Demandez à l'abbé si cela fait pleurer les jeunes filles à l'autel.

LE SÉNATEUR.

A propos, (A l'abbé.) approche donc, mon noir chérubin.

Voyez quelle figure ! On m'a l'air d'un poète.

Avez-vous vu jamais un regard aussi bête ?

Il faut l'émoustiller. Prends ce verre de rhum.

L'ABBÉ PIERRE.

Je ne bois jamais.

LE SÉNATEUR.

Bois toujours, ministre des autels !

L'ABBÉ PIERRE.

Je suis un frère indigne.

LE SÉNATEUR.

Frère ou neveu, qui donc vous a permis de savoir ce que font en prison les enfants des autres ? Est-ce vous qui avez porté à la mère Rollison des nouvelles de son fils ?

L'ABBÉ PIERRE.

Moi.

LE SÉNATEUR, au secrétaire.

Écrivez cet aveu, et voici les témoins. (A l'abbé.) Et d'où les teniez-vous, hein?... Rusé matois! il s'est aperçu que l'on écrivait, et il ne dit plus rien..... De quel ordre êtes-vous?

L'ABBÉ PIERRE.

Du couvent de Saint-Bernard.

LE SÉNATEUR.

Et sans doute vous avez des cousins dans celui de Saint-Dominique? car c'est là que demeurait ce Rol-lison... Parle donc! d'où le sais-tu? qui te l'a dit? Parle!... Je te l'ordonne!... Cesse de marmotter tout bas! Au nom de l'empereur, parle! Entends-tu, moine! moine!..... As-tu jamais ouï parler du fouet moscovite? (A son secrétaire.) Écrivez qu'il s'obstine à se taire. (A l'abbé.) Tu es un desservant des autels: tu n'es pas sans savoir un peu de théologie..... Écoute donc, théologien! Tu sais que tout pouvoir vient de Dieu: lorsque le pouvoir ordonne de parler, se taire est un péché mortel. (L'abbé se tait.) Et sais-tu bien, moine, que je pourrais te faire pendre? et nous verrions si le supérieur saurait te ressusciter!

L'ABBÉ PIERRE.

Si quelqu'un subit le pouvoir, ne dis pas qu'il le reconnaît pour légitime: Dieu remet quelquefois le pouvoir aux mains de Satan.

LE SÉNATEUR.

Si je te fais pendre, et si le tzar apprend que toutes les formalités n'ont pas été observées, sais-tu ce qu'il me dira? « Mais, sénateur, je vois que vous devenez un vrai démon! » Et toi, moine, une fois pendu, il te

sera difficile de te dépendre... Viens donc plus près ; je te somme pour la dernière fois : qui t'a dit ce qui s'était passé en prison?... Hein?... Réponds..... Ce n'est sans doute pas le Père éternel..... Mais qui alors ?..... Eh bien !..... Dieu ?..... le diable ?..... Voyons.

L'ABBÉ PIERRE.

Tu l'as dit.

LE SÉNATEUR, indigné.

Tu!..... Me tutoyer ! toi , toi !... un moine !

LE MÉDECIN.

Ha ! vilain butor ! On dit à monseigneur : « Votre Excellence. » (A Pélican.) Donnez-lui donc une leçon de politesse. Ce moine est sorti d'une étable ! (En faisant un geste.) Comme cela !

PÉLICAN, donnant un soufflet à l'abbé.

Tu le vois, animal, monsieur le sénateur est irrité !

L'ABBÉ.

Seigneur ! pardonne-lui, Seigneur ! il ignore ce qu'il a fait ! (Au médecin.) Ah ! frère ! tu t'es achevé par ce mauvais conseil ! Aujourd'hui tu paraîtras devant Dieu !

LE SÉNATEUR.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

BAÏKOW.

Il fait le bouffon ; donnez-lui encore un soufflet, qu'il nous dise la bonne aventure.

(Il lui donne une chiquenaude.)

L'ABBÉ PIERRE, à Baïkow.

Frère, tu as suivi son exemple : tes jours sont comptés, tu suivras sa trace.

LE SÉNATEUR.

Holà ! qu'on envoie chercher Botwinko ! Que ce mendiant ne sorte pas d'ici ! Je le questionnerai moi-même ; nous rirons un peu ; nous verrons s'il se taira toujours aussi obstinément. Quelqu'un lui aura soufflé son rôle.

LE MÉDECIN.

J'allais vous exposer humblement que c'est une chose montée d'avance, et que tous ces complots sont dirigés, c'est évident, par le prince Czartoryski.

LE SÉNATEUR, en bondissant sur son fauteuil.

Que me dites-vous là, mon cher !... Par le prince ? Impossible..... Au fait, (Apart.) qui sait !... Bah ! dix ans de perquisitions avant que le prince ne se justifie, si je l'entortille, moi ! (Au médecin.) D'où le sais-tu ?

LE MÉDECIN.

Depuis longtemps je m'occupe activement de cette affaire.

LE SÉNATEUR.

Et monsieur ne m'en a pas parlé ?

LE MÉDECIN.

Votre Excellence ne voulait pas m'entendre... Je disais que quelqu'un avait fomenté cet incendie.

LE SÉNATEUR.

Quelqu'un ! toujours quelqu'un !..... Mais il s'agit du prince.

LE MÉDECIN.

J'ai des traces positives, des dénonciations, des paroles épiées, des lettres interceptées.....

LE SÉNATEUR.

Les lettres du prince ?

LE MÉDECIN.

Non, mais des lettres où le prince est nommé, de même que plusieurs professeurs, avec l'exposition de toutes leurs vues criminelles. Le foyer principal du complot, c'est Lelevel ⁶⁷. Il dirige sourdement les conjurés.

LE SÉNATEUR, à part.

Une preuve!... Si j'avais une preuve! une suspicion quelconque! la trace d'une preuve! l'ombre d'une trace! rien que l'ombre d'une ombre!... Bien des fois déjà j'ai entendu murmurer autour de moi : « C'est au prince Czartoryski que Novosiltzoff doit son élévation soudaine. » Nous verrons maintenant lequel de nous deux fera plus de bruit, celui qui sut élever ou celui qui aura su abaisser son rival. (Au médecin.) Venez, *que je vous embrasse!*... Ah! ah! c'est autre chose... J'ai deviné tout d'abord que ce n'était point une conjuration d'enfants : il me semblait bien que c'était un tour de prince.

LE MÉDECIN, familièrement.

Et vous l'aviez deviné? Bien fin celui qui vous mettra dans l'embarras!

LE SÉNATEUR, avec dignité.

Quoique je sache tout cela, monsieur le conseiller d'État, si vous êtes parvenu à découvrir des preuves, *écoutez*, je vous donne ma parole de sénateur que d'abord j'augmenterai de moitié votre pension annuelle, et puis je compterai cette accusation pour dix années de service. Plus tard peut-être une starostie, des biens ecclésiastiques, une décoration... Qui sait!

Notre empereur récompense avec largesse : je l'en prierai moi-même..... j'en fais mon souci.

LE MÉDECIN.

Que de soins aussi cela m'a coûtés ! Je payais des espions de mes modiques appointements; et tout cela par dévouement pour l'empereur.

LE SÉNATEUR, en le prenant sous le bras.

Mon cher, allez tout de suite, prenez mon secrétaire; réunissez et faites mettre sous scellés tous ces papiers. Ce soir nous nous amuserons à les parcourir. (A part.) J'ai travaillé, j'ai conduit toute l'information, et monsieur aurait toute la gloire et les bénéfices de cette découverte ! (Il rêve. — Prenant à part le secrétaire.) Vous ferez saisir le docteur en même temps que les papiers. (A Baïkow, qui entre.) C'est une affaire importante : nous nous en occuperons en tête à tête. Le médecin a laissé échapper une parole par mégarde : je l'ai interrogé, et l'instruction nous dira le reste.

(Pélican, voyant les attentions du sénateur, reconduit le médecin à la porte et le salue jusqu'à terre.)

LE MÉDECIN, à part.

Il me repoussait il n'y a qu'un moment..... Prends garde, Pélican ! je te pousserai aussi, et tu ne te relèveras pas de ta chute ! (Au sénateur.) Je reviens à l'instant.

LE SÉNATEUR, négligemment.

A huit heures je quitte la ville.

LE MÉDECIN.

Qu'est-ce donc ? minuit à ma montre !

LE SÉNATEUR,

Il est cinq heures.

LE MÉDECIN.

Quoi ! cinq heures déjà ! A peine j'en crois mes yeux ! L'aiguille de ma montre s'est arrêtée sur le chiffre même de minuit, et la pointe semble vouloir l'éborgner ! Elle n'a pas bougé d'une seule seconde, d'un cheveu !

L'ABBÉ PIERRE.

Frère, ta pendule aussi s'est arrêtée, et jusqu'à l'autre midi elle restera immobile.... Frère, pense à ton âme !

LE MÉDECIN.

Que me veux-tu ?

PÉLICAN.

Il te murmure quelques sombres prophéties..... Voyez, quel éclat dans ses yeux ! c'est un vrai Sarmate*.

L'ABBÉ PIERRE.

Frère, Dieu emploie des signes étranges pour nous avertir.

PÉLICAN.

Ce frère m'a bien l'air d'un espion.

(La porte de gauche s'entr'ouvre : un essaim de dames parées fait irruption sur la scène ; des fonctionnaires, des danseurs. Musique.)

LA FEMME DU GOUVERNEUR ⁶⁸.

Peut-on ?

LA FEMME DU CONSEILLER ⁶⁹.

Mais *c'est indigne !*

* Hérodote fait dériver le nom des *Sarmates* des deux mots grecs *σαύρος* et *έρμα*, dont la réunion ferait croire que les Slaves d'autrefois avaient des yeux de crocodile.

LES AIEUX.

LA FEMME DU GÉNÉRAL.

Ah ! mon cher sénateur !

On envoie, on attend !

LA FEMME DU CONSEILLER.

Vraiment, c'est un malheur !

TOUTES ENSEMBLE.

Il faut donc vous chercher ?

LE SÉNATEUR.

Que d'éclat ! que de faste !

UNE DAME.

On peut danser ici, la salle est assez vaste.

LE SÉNATEUR.

*Pardon, mille pardons ! j'étais très-occupé.....**Que vois-je ! un menuet parfaitement groupé !**Cela m'a rappelé les jours de ma jeunesse.*

LA PRINCESSE.

Ce n'est qu'une surprise.

LE SÉNATEUR.

*Est-ce vous, ma déesse ?**Que j'aime cette danse !... Une surprise !... Ah ! dieux !*

LA PRINCESSE.

Vous danserez, j'espère ?

LE SÉNATEUR.

Oui, certe, et de mon mieux.

LE BAL.

Scène chantée.

(La musique joue le menuet de *Don Juan* *. A gauche se tiennent les employés avec leurs épouses ; à droite, quelques jeunes gens, quelques jeunes officiers russes, quelques personnes âgées dans l'ancien costume polonais, et quelques jeunes dames. Au centre, un menuet. Le sénateur danse avec la fiancée de Baïkow, Baïkow avec la princesse.)

UNE DAME, à droite.

Voyez le barbon, comme il danse !

Comme il gigote, le vieux fou !

(Au sénateur.)

Que de grâce ! quelle élégance !

(A part.)

Puisse-t-il se rompre le cou !

UN JEUNE HOMME.

Soupirs ! assassines œillades !.....

Hier tu fis rougir des bourreaux :

Aujourd'hui tu fais des gambades

Comme un tigre sous les barreaux.

UNE DAME.

Hier encor le sang du martyr

Coula sous les griffes de l'ours :

Aujourd'hui l'ongle se retire,

Il nous fait patte de velours.

UN ÉCRIVAIN, à gauche, au conseiller 70.

Là, le sénateur fait l'aimable.

Conseiller, faisons comme lui.

* Nous allons voir encore un autre rapport avec le *don Juan* traditionnel que cette musique du compositeur chéri de Mickiewicz.

LE CONSEILLER.

Mais, mon cher, est-il convenable
Que je m'encanaille aujourd'hui ?

L'ÉCRIVAIN.

Je vois de belles paresseuses...

LE CONSEILLER.

Il ne s'agit pas de cela ;
J'aime mieux rester sans danseuses
Que danser avec vous : — voilà !

L'ÉCRIVAIN.

D'où vient ?...

LE CONSEILLER.

Moi, sowietnik intime,
Je ne danse qu'avec mes pairs.

L'ÉCRIVAIN.

Mais je suis noble, et l'on m'estime...

LE CONSEILLER.

Pardon, les instants me sont chers.

(Au colonel.)

Prince, dansez-vous ce quadrille ?
Voyez, le coup d'œil est divin !

LE COLONEL.

Quel est près de vous ce vieux drille ?

LE CONSEILLER.

C'est quelque petit écrivain.

LE COLONEL.

Sont-ils jacobins, ces bellâtres !

UNE DAME, au sénateur.

Vestris n'en ferait pas autant.

LE CONSEILLER, avec colère.

Quel chaos d'emplois et de titres !

LA DAME, à part.

Puisse-t-il crever à l'instant !

LE COTÉ GAUCHE, en chœur.

Ah ! que de beautés ! quelle grâce !

Quel jardin ! C'est à s'y tromper !

LE COTÉ DROIT, en chœur.

Puisses-tu périr et ta race !

Puisse la foudre vous frapper !

LE SÉNATEUR, dansant, à la femme du gouverneur.

Je veux voir de près le staroste.....

Sa femme, on dit, le rend jaloux.

LE GOUVERNEUR, poursuivant le sénateur.

Personne aisément ne l'accoste :

Je m'en charge, comptez sur nous.

(Il s'approche du staroste.)

Et votre épouse ? et votre fille ?

LE STAROSTE.

Elles restent à la maison.

LA FEMME DU GOUVERNEUR.

Quoi ! seul de toute la famille ?

LE STAROSTE.

Seul.

LA FEMME DU GOUVERNEUR.

Et pourquoi ?

LE STAROSTE.

J'ai ma raison.

LE GOUVERNEUR, en montrant Novosiltzoff.

Il ne connaît donc pas madame ?

LE STAROSTE.

Je n'ai pris femme que pour moi.

LA FEMME DU GOUVERNEUR.

Votre fille est bien, sur mon âme !

LE STAROSTE.

C'est trop de bonté, sur ma foi.

LE GOUVERNEUR.

Au menuet il manque un couple...

Elle le danse, est-il pas vrai ?

LE STAROSTE.

Ma fille n'est pas assez souple ;

Moi-même je l'accouplerai.

LA FEMME DU GOUVERNEUR.

Nous rirons, chanterons ensemble.

On fait l'éloge de sa voix.

LE STAROSTE.

Monseigneur invite, il me semble,

Beaucoup de dames à la fois.

LE COTÉ GAUCHE, en chœur.

Quel coup d'œil ! Je suis en extase !

Quels flouflous ! quel bal ravissant !

LE COTÉ DROIT, en chœur.

Gorgez-vous de rhum à plein vase :

Demain, vous boirez notre sang.

LE CONSEILLER, montrant le sénateur.

Il les écorche, ces Sarmates,

Mais il les fête, c'est égal.

LE STAROSTE.

Nos enfants sont aux casemates

Plus heureux que nous à ce bal⁷¹.

UN OFFICIER RUSSE, à Bestujew⁷².

Si tous les Slaves nous maudissent,

S'ils lèvent tous des bras vengeurs,

Voici bien cent ans qu'ils subissent
Les plus vils de nos égorgeurs.

UN ÉTUDIANT, à l'officier.

Vois comme Baïkow fait la roue !
Quel air obscène et quels propos !
Comme un reptile sur la boue,
Il saute, joyeux et dispos ;
Il montre les dents, il plaisante.
Baïkow est ivre, et sans façon
Il va chanter... Silence ! il chante !

(A Baïkow.)

Mon général, quelque chanson !

BAÏKOW, sur l'air de Béranger.

« Quel honneur ! quel honneur !
« Ah ! monsieur le sénateur,
« Je suis votre *humble* serviteur, etc., etc. »

L'ÉTUDIANT.

Général, ce sont vos paroles ?

(Baïkow fait un signe affirmatif.)

Je vous en fais mon compliment.

UN DES OFFICIERS, en riant.

*Ces couplets sont vraiment fort drôles !
Quel ton satirique et plaisant !*

UN JEUNE DANDY.

*Oh ! votre muse sans rivale
Vous crée académicien.*

BAÏKOW, à l'oreille du jeune dandy, en montrant la
princesse.

Pauvre sénateur, je t'avale !

LE SÉNATEUR, à l'oreille du jeune dandy, en montrant
la fiancée de Baïkow.

Va, va, je te coifferai bien !

UNE DEMOISELLE , en dansant, à sa mère.
Il est trop laid, je le déteste.

UNE MÈRE, du côté droit.

Mais quitte-le donc, ce kosak.

LA FEMME DU CONSEILLER , du côté gauche.
Voyez ! que ma fille est modeste !

LE STAROSTE.

Pouah ! comme ils sentent l'arak !

LA FEMME D'UN AUTRE CONSEILLER , à sa fille,
debout auprès d'elle.

Pst ! le sénateur te regarde :

Lève les yeux, ôte le gant.

LE STAROSTE.

S'il passe encore, avec ma garde
J'enfonce une côte au brigand !

(Montrant la poignée de son sabre.)

LE COTÉ GAUCHE, en chœur.

Ah ! que de beautés ! quelle grâce !
Quel jardin ! c'est à s'y tromper !

LE COTÉ DROIT, en chœur.

Puisses-tu périr et ta race !

Puisse la foudre vous frapper !

JUSTIN POL⁷⁵, à Bestujew, en montrant le sénateur.

Un coup de poignard, ô mon maître !

Sinon, je lui donne un soufflet.

BESTUJEW.

Qu'importe la mort de ce traître !

Fermez ce couteau, s'il vous plaît !

Vous lui fournissez une excuse

Pour casser l'université.

Déjà leur instinct vous accuse

De jacobinisme effronté.

JUSTIN POL.

Mais il mourra dans les supplices !
Au nom de ton peuple et du mien.

BESTUJEW.

Attendons des jours plus propices ;
Alors mon bras suivra le tien.

JUSTIN POL.

Ami, ce couteau me démange !

BESTUJEW.

Arrête ! songe à ton pays...

JUSTIN POL.

Permets au moins que je le venge !

BESTUJEW.

Et tous les tiens que tu trahis !

JUSTIN POL.

Bourreaux, tyrans, perfide engeance !...

BESTUJEW.

Viens avec moi, quittons ce lieu.

(Il l'entraîne vers la porte.)

JUSTIN POL.

O mon pays !... Et la vengeance,
Qui donc nous l'apportera ?

L'ABBÉ PIERRE.

Dieu !...

(Soudain la musique change et joue l'air du *Commandeur*.)

LES DANSEURS.

Qu'est-ce que c'est ?... Qu'y a-t-il ?

AUTRES INVITÉS.

Quelle musique lugubre !

UN INVITÉ, regardant à la fenêtre.

Qu'il fait sombre ! voyez quels nuages viennent de
s'amasser !

(Il ferme la croisée ; on entend un coup de tonnerre dans le lointain.)

LE SÉNATEUR.

Pourquoi la musique a-t-elle cessé de jouer ?

LE DIRECTEUR DE L'ORCHESTRE.

Ils se sont trompés.

LE SÉNATEUR.

N'avez-vous pas le bâton ?

LE DIRECTEUR.

C'est que l'on devait jouer plusieurs morceaux du même opéra : ils n'ont pas bien compris ; et de là tout le trouble.

LE SÉNATEUR.

Cela vous regarde ; *arrangez-vous donc.....* Messieurs, messieurs.....

(On entend de grands cris à la porte.)

MADAME ROLLISON, d'une voix terrible :

Je veux entrer ! laissez-moi !

LE SECRÉTAIRE.

C'est l'aveugle !

UN LAQUAIS , effrayé.

Elle ne l'est plus !... Voyez comme elle monte l'escalier ! Arrêtez-la !

D'AUTRES LAQUAIS.

Et qui pourrait la retenir ?

MADAME ROLLISON, renversant par terre un valet.

Je le trouverai ici, cet ivrogne, ce tyran !

UN LAQUAIS, voulant la retenir.

Mais rien ne peut lui résister ! c'est une possédée !
Fuyons. (Ils fuient.)

MADAME ROLLISON.

Où est-il?... Je le trouverai ! je briserai son crâne sur le pavé..... comme celui de mon fils s'est brisé ! Tyran ! mon fils ! mon fils ne vit plus ! Ils l'ont jeté par la fenêtre ! là, sur le pavé, sur les pierres !... Ne crois-tu donc pas à l'enfer, vieil ivrogne, souillé du sang de tant de petits enfants ? Viens !..... Où donc es-tu, crocodile ? que je te déchire ici comme mon fils est déchiré, en lambeaux !... Ils l'ont précipité du haut d'une fenêtre dans la cour du couvent !..... Mon fils ! mon unique enfant ! mon père nourricier ! Il vit, celui-ci, et l'on dit qu'il est un Dieu, un sauveur !.....

L'ABBÉ PIERRE.

Femme ! ne blasphème pas ! Ton fils est blessé, mais il respire.

MADAME ROLLISON.

Il respire ! mon fils est vivant !... Qui donc a parlé ? qui ? Serait-ce bien vrai, mon prêtre ?... Il tombe... Je cours aussitôt. Il est tombé, disait-on... je cours, on l'a ramassé... et je n'ai pas vu son corps !..... la dépouille de l'orphelin !..... Moi, pauvre veuve, je n'ai pas vu le corps de mon fils !... Cruelle cécité !... Mais j'ai touché le sang sur le pavé..... Par le Dieu vivant, je crois sentir ici le même sang !..... le sang de mon fils !... Il y a ici quelqu'un taché de sang !... C'est ici !..... voilà son bourreau !

(Elle s'avance droit vers le sénateur..... Celui-ci s'écarte avec effroi. — M^{me} Rollison tombe évanouie. — L'abbé Pierre et le staroste seuls s'empressent autour d'elle. — On entend un coup de foudre.)

TOUS, effrayés.

Le Verbe s'est fait chair * !..... C'est ici ! c'est ici !

L'ABBÉ PIERRE.

Ailleurs !

QUELQUES-UNS.

Bien près. (A la fenêtre.) A deux pas ! à l'angle de la maison de l'Université.

LE SÉNATEUR, s'approchant de la fenêtre.

A la croisée du docteur !

QUELQU'UN DES ASSISTANTS.

Entendez-vous dans la maison le cri d'une femme ?

QUELQU'UN DANS LA RUE, riant aux éclats.

Ha ! ha ! l'enfer l'a repris !

(Pélican entre tout effaré.)

LE SÉNATEUR.

Le docteur ?.....

PÉLICAN.

Est tué, foudroyé. Ce phénomène demande explication. Dix conducteurs entouraient la maison, et la foudre l'a dépisté dans la dernière pièce : elle n'a rien dérangé ; seulement, les roubles sonnants ont été fondus. L'argent était déposé dans une cassette, près de l'oreiller même du docteur, et sans doute il a servi de conducteur au fluide électrique.

LE STAROSTE.

Les roubles de Russie sont, je le vois, bien dangereux.

* Ce mot a ici une double signification : d'abord c'est la prédiction de l'abbé Pierre accomplie par la mort du médecin, et puis c'est un pieux adage que les Polonais ont coutume de répéter toutes les fois qu'ils se croient exposés à un grand danger.

LE SÉNATEUR, aux dames.

Mais vous avez dérangé la figure, mesdames; ce n'est pas bien. (Voyant qu'elles s'inquiètent de M^{me} Rollison.) Il faut la porter au grand air, dehors ! cela lui fera du bien. Aidez-la donc à s'en aller.

L'ABBÉ PIERRE.

Auprès de son fils ?

LE SÉNATEUR.

Où vous voudrez.

L'ABBÉ PIERRE.

Son fils n'est pas mort de sa chute, il respire : permettez-moi de la suivre.

LE SÉNATEUR.

Va-t'en où tu voudras et me laisse en repos.

(A part.)

Le docteur foudroyé ! vrai, *c'est inconcevable !*

Le prêtre avait bien dit. *Ha , ha, ha ! c'est le diable !*

(A ses convives.) Eh bien, qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? Le printemps engendre les nuages, les nuages engendrent la foudre, la foudre tombe : tel est le cours ordinaire de la nature.

LA FEMME DU CONSEILLER, au sénateur.

Dites ce qu'il vous plaira, j'aurai toujours peur ; je ne veux pas demeurer plus longtemps avec vous sous le même toit. (A son époux.) Je te l'ai toujours dit : « Mon époux, ne te mêle pas de ces affaires d'écoliers. Tant que tu donnais le knout aux juifs, innocents ou coupables, je prenais patience ! mais des enfants !... » Eh bien, avais-je raison ? Le docteur.....

LE CONSEILLER, à sa femme.

Tu n'es qu'une sotte.

I.

LA FEMME DU CONSEILLER, à son époux.

Je retourne chez moi ; je suis indisposée.

(On entend de nouveau le tonnerre. — Tout le monde s'enfuit : d'abord le côté gauche, puis le côté droit. — Restent le sénateur, Pélican, l'abbé Pierre.)

LE SÉNATEUR, en suivant des yeux les fuyards.

Maudit docteur ! vivant, il m'ennuyait à périr, et mort, il me chasse mes convives.

(A Pélican.)

Voyez donc cet abbé, voyez cet œil hagard !

Le drôle d'accident, *le singulier hasard* ⁷⁴.

Dites donc, mon abbé, connaissiez-vous quelque maléfice ? Comment avez-vous prévu à l'avance le coup de foudre ?... Peut-être est-ce un châtiment divin ?... (L'Abbé se tait.) Il est vrai, ce docteur a tant soit peu transgressé... ce docteur est allé au delà de son devoir. *On aurait fort à dire.....* Qui sait ! il y a des avertissements... Mon Dieu ! pourquoi ne pas suivre le droit chemin ? Eh bien, l'abbé ?..... Il ne dit mot. Il rêve, le nez baissé. Mais je le laisserai libre : *on dirait bien des choses !.....* (Il devient pensif.)

PÉLICAN.

Ha ; ha, ha ! S'il y avait quelque danger dans la poursuite des coupables, la foudre nous aurait pourtant donné la préférence !.....

L'ABBÉ PIERRE.

Je veux vous raconter deux paraboles très-communes, mais pleines de sagesse.

LE SÉNATEUR, avec curiosité.

Sur la foudre ?... Sur le docteur ?... Parle !

L'ABBÉ PIERRE.

Un jour d'excessive chaleur certains hommes vin-

rent se reposer sous un mur : c'étaient des voyageurs. Parmi ces voyageurs était un brigand ; et, tandis que les autres dormaient, l'ange du Seigneur l'éveilla . « Lève-toi, lui dit-il, car la muraille s'écroule. » Aussitôt qu'il eut dit ces paroles, le mur s'écroula avec fracas sur ses compagnons de voyage. Ce bandit était le plus mauvais d'entre eux : joignant les mains cependant, il remercia Dieu de lui avoir laissé la vie sauve. Et l'ange du Seigneur lui apparut et s'écria : « Tes péchés sont les plus grands : tu n'échapperas pas à la peine ; mais tu mourras le dernier, du plus infâme trépas. »

Et voici l'autre parabole. Autrefois un général romain remporta la victoire sur un roi très-puissant. Il fit aussitôt mettre à mort tous les esclaves, tous les centurions et les capitaines ; mais il laissa la vie au roi, aux préfets, ainsi qu'aux légionnaires. Et ces prisonniers se disaient entre eux : « Nous sommes sauvés, allons remercier le général, » lorsqu'un soldat romain désigné pour leur service leur dit : « En vérité, le chef vous a conservé la vie ; mais il vous fera clouer à son char de victoire, il vous fera voir à toute son armée et vous conduira dans la ville ; car vous êtes de ceux que l'on mène en triomphe à Rome, la célèbre cité, afin que le peuple romain s'écrie : « Voyez, voyez le général ! il a défait un si grand roi, de si grands guerriers ! » Et puis, quand il vous aura montrés au peuple chargés de chaînes d'or, il vous livrera aux mains de l'exécuteur, et l'exécuteur vous descendra dans un noir souterrain, infect et ténébreux, où il y aura des pleurs éternels et des grince-

ments de dents. » Ainsi parlait le soldat romain , et le roi prisonnier lui dit avec colère : « Tes paroles sont les paroles d'un insensé : l'es-tu jamais assis à la table de ton chef, pour connaître ses conseils et ses pensées ? » Après l'avoir gourmandé de la sorte , le roi se mit à boire en riant avec ses compagnons de captivité, avec ses généraux et ses préfets.

LE SÉNATEUR, ennuyé.

Il bat la campagne. Prêtre, va-t'en où tu voudras ; si je te repêche encore, je te ferai si bien tanner la peau que ta propre mère ne te reconnaîtra pas, et que tu ressembleras à Rollison.

(Le sénateur se rend à ses appartements avec Pélican. L'abbé Pierre, en sortant, rencontre Konrad, que l'on conduit à la salle d'enquête escorté de deux soldats, et qui, voyant l'abbé, s'arrête et le considère comme cherchant à rappeler ses souvenirs.)

KONRAD.

Chose étrange ! je n'ai jamais vu sa figure, et je le connais cependant comme s'il était mon frère. L'aurais-je vu en rêve ?... Oui, j'ai rêvé, je m'en souviens maintenant, les mêmes traits, le même regard..... je l'ai vu, en rêve. C'est lui, me semblait-il, qui me tirait de l'abîme. (Au prêtre.) Abbé, quoique nous nous connaissions peu, ou que du moins je vous sois peu connu, recevez mes remerciements pour un service dont ma conscience seule porte le témoignage. Il faut se féliciter des amis que l'on rêve lorsqu'on en voit si peu en réalité. Prenez, je vous prie, cette bague, vendez-la, donnez la moitié du produit aux pauvres, et pour l'autre moitié, faites dire une messe à l'intention des âmes du purgatoire : je devine ce qu'elles

souffrent, puisque les limbes sont une prison. Quant à moi, je ne sais si l'on me permettra d'entendre encore une messe avant ma mort.

L'ABBÉ PIERRE.

On vous le permettra. — Pour cette bague, je veux vous donner un avertissement. Vous irez dans des contrées lointaines, inconnues; vous serez placé dans la foule des grands, des riches et des sages : cherchez alors celui qui en sait plus que les sages... et vous le reconnaîtrez, car, le premier, il vous saluera au nom de l'Éternel. Faites ce qu'il vous dira.

KONRAD, en le regardant plus attentivement.

Que vois-je ! est-ce vous ?... Se peut-il !... Arrête un instant... au nom du ciel !.....

L'ABBÉ PIERRE.

Adieu, je ne puis.

KONRAD.

Un seul mot...

LE SOLDAT.

Défendu ! chacun de son côté. Marche !

SCÈNE X.

LA NUIT DES AIEUX.

Cimetière. — Tout au fond, on voit une chapelle. — Un mage et une femme en deuil.

LE MAGE.

Déjà les villages s'assemblent dans l'enceinte, et la fête des Aïeux va commencer. Entrons, voici la nuit.

LA FEMME.

Je n'irai pas, sorcier ! Je veux rester au cimetière. Je veux voir un esprit, celui qui m'apparut, il y a bien des années, après mon mariage, qui se dressa soudain, pâle et sanglant, parmi tous ces fantômes, et me fascina d'un œil sauvage sans dire un seul mot.

LE MAGE.

Il vivait peut-être encore lorsque je le conjurais : voilà pourquoi il ne répondait pas. Car, à l'assemblée des esprits, durant la nuit mystérieuse des Aïeux, on peut aussi invoquer les ombres des vivants. Les corps demeureront en paix au festin, au jeu ou dans les camps, et les âmes, citées par leur nom, paraîtront en légère vapeur ; mais tant que la vie les anime, elles resteront sans voix, blanches, impassibles, muettes.

LA FEMME.

Que signifiait cette blessure au sein ?

LE MAGE.

Elle voulait dire que son âme avait reçu quelque terrible atteinte.

LA FEMME.

Seule, je vais demeurer ici.

LE MAGE.

Je resterai près de toi. Les charmes pourront se faire en mon absence : il y a là un autre vieux mage. Entends-tu ces chants lointains ? On s'est déjà réuni. La première conjuration est faite par la couronne et la quenouille ; les esprits aériens sont invoqués. Vois-tu ces traînées de flammes qui tombent comme des étoiles, ces traces de chaînes flamboyantes ? Ce sont les myriades d'esprits qui demeurent dans l'air. Vois : ils brillent déjà au-dessus de la chapelle sous le noir linceul des cieux , pareils à des colombes qui rasant, la nuit, les toits d'une ville embrasée, lorsque le blanc duvet de leurs ailes reflétant la rougeur de l'incendie, les oiseaux voyageurs semblent un essaim d'étoiles.

LA FEMME.

Il ne sera guère parmi ces esprits.

LE MAGE.

Vois ! quel éclat jaillit de la chapelle ! Maintenant ils viennent de sommer par la puissance du feu les corps livrés au démon, pour les attirer des déserts et des tombes. Les esprits passeront par ici : nous le reconnaitrons s'il nous en souvient encore. Cachons-nous dans le creux de ce chêne cave et desséché⁷³. C'est ici que jadis s'abritaient les prophétesses. Déjà tout le cimetière est en mouvement : les sépulcres s'entr'ouvrent , une flamme bleuâtre les effleure ; les planches craquent, elles éclatent ; les réprouvés se dressent, les têtes osseuses, les mains allongées, les yeux enflammés..... Cache les yeux, cache-les au fond de cet arbre. Les regards d'un vampire brûlent

et consomment au loin ; mais ils sont impuissants contre un magicien. Que vois-je !

LA FEMME.

Parle !

LE MAGE.

C'est un cadavre nouveau : son linceul n'est pas encore déchiré par les vers. Une odeur de soufre l'accompagne, son front est noir comme un charbon. A la place des yeux, deux plaques d'or étincellent dans les cavernes de son crâne ; au milieu de chaque orbite un lutin est fixé comme une prunelle, et, faisant la roue, scintille ainsi qu'un éclair. Le cadavre court à nous, grince des dents, tamise d'une main dans l'autre de l'argent fondu comme à travers un crible... L'entends-tu gémir ?

LE FANTOME.

Où est l'église?..... l'église, l'asile de la prière du peuple ! où est-elle ? Montre-la-moi, homme charitable ! Tu vois comme ces pièces d'or brûlent mon cerveau, comme l'argent liquide embrase mes mains ! Ah ! jette-les à quelque pauvre orphelin, à quelque prisonnier, quelque veuve ; laisse couler de ma main cette flamme d'or et d'argent ; arrache ces pièces d'or de mes yeux !

Tu refuses ? Eh bien, je dois porter ce métal jusqu'à ce que ce mangeur d'enfants exhale son âme avide, insatiable : alors je le lui verserai dans le cœur ; et puis je le ferai sortir par les yeux, par l'oreille ; et, l'introduisant toujours par la même voie, je retournerai ce cadavre comme un crible, versant, retournant, tamisant durant les siècles. Ah ! quand pourrai-

Je le gorger de ce métal?... Attendre si longtemps!...
Je brûle! je brûle ⁷⁶! (il fuit.)

LE MAGE.

Ha!.....

LA FEMME.

Que vois-tu ?

LE MAGE.

Ha! qu'il est près! Un autre cadavre s'échappe! il court à nous!... Quel horrible vampire! pâle, replet... C'est un cadavre nouveau; son vêtement est intact : c'est une parure de noces, et le ver ne le ronge que depuis hier : à peine a-t-il creusé la moitié de ses yeux.

Il bondit contre la chapelle. Le démon l'aveugle et l'écarte loin de la chapelle. Le démon a pris l'apparence d'une fiancée : sa petite main lui fait un signe, ses yeux l'appellent, son sourire le provoque ; le fantôme, abusé, s'élance vers elle de tombeau en tombeau, comme en délire, et fait tourner ses bras et ses pieds comme les ailes d'un moulin à vent. Déjà il se jette dans ses bras charmants..... Dix longs museaux noirs jaillissent devant lui ; dix mâlins ténébreux s'élançant, l'arrachent des pieds de sa belle, le dépècent en mille morceaux, dispersent ses membres palpitants et les sèment au loin sur la plaine.

Les chiens ont disparu..... Nouveau prodige ! Chaque lambeau du cadavre s'anime : ils sautent ; ils courent se réunir. La tête bondit comme un crapaud et jette des flammes par les narines ; le poitrail rampe avec effort comme la carapace d'une énorme tortue. Déjà la tête s'est rattachée au tronc et fuit avec la

vélocité du crocodile. Les doigts de la main tremblotent arrachés, s'agitent comme des couleuvres; la main se cramponne au sable, le creuse; attire le bras et s'y rattache. Les pieds sont accourus et le cadavre entier se lève droit. La fiancée l'appelle comme avant; comme avant il tombait dans ses bras; comme avant les diables l'ont saisi et l'ont mis en pièces. Ha! que je ne le voie plus!"

LA FEMME.

Tu en as tant de crainte!

LE MAGE.

J'en ai tant de dégoût! Des tortues, des couleuvres, des crapauds: et tout cela dans un seul cadavre!

LA FEMME.

Il ne viendra pas avec ces esprits!.....

LE MAGE.

Bientôt: le terme de la fête approche. Entends-tu?... le coq chante pour la troisième fois. On chante là les gestes des aïeux, et les villages se séparent.

LA FEMME.

Et il ne vient pas à la fête!

LE MAGE.

Si cet esprit est encore revêtu de son corps, maintenant, appelle-le trois fois par son nom; moi, je l'invoquerai par la verveine magique, selon la formule enchantée. L'esprit quittera son corps et se présentera devant toi.

LA FEMME.

J'ai dit.

LE MAGE.

Il n'obéit pas à mon évocation.

LA FEMME.

Jè ne vois rien.

LE MAGE.

Femme, ton amant a abjuré la foi de ses pères ou il a changé de nom. Vois ! le matin approche ; nos charmes ont perdu leur puissance. Ton amant ne paraîtra plus !
(Ils sortent du creux de l'arbre.)

Que vois-je !..... Là , au couchant de la ville de Gédimin ⁷⁸, s'élancent une cinquantaine de chars à travers des tourbillons de neige : tous se dirigent vers le Nord de toute la rapidité de leurs chevaux... Voistu là-bas, celui qui vole devant les autres ?..... Il est tendu de noir.....

LA FEMME.

Lui!.....

LE MAGE.

Il vient ici !...

LA FEMME.

Et puis il se détourne vers d'autres contrées !... Il ne m'a jeté qu'un regard, un seul !..... mais de quels yeux !.....

LE MAGE.

Sa poitrine ruisselait de sang, car il y avait maintes blessures : il souffrait d'horribles tourments ; mille glaives avaient déchiré son sein, et tous avaient pénétré jusqu'à l'âme !..... Ces blessures, la mort seule pourra les fermer.

LA FEMME.

Qui donc l'a percé de tant de glaives ?

LE MAGE.

Les oppresseurs du pays.

Il n'avait qu'un stigmate au front : un seul , et visible à peine, comme une tache noire.

Celui-là fait souffrir davantage : je l'ai vu de près ; je l'ai mesuré. Il s'est porté lui-même cette blessure, et la mort ne peut l'en guérir !

O mon Dieu ! tu le guériras !

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

IV.

LE PRESBYTÈRE ⁷⁹.

I.

15

PERSONNAGES DE LA QUATRIÈME PARTIE.

LE PRÊTRE.

LE PÈLERIN.

UN ENFANT.

CHOEUR D'ENFANTS.

Demeure de l'abbé. — La table est couverte : deux lumières.
Le repas vient de finir. — Une lampe devant l'image de la
sainte Vierge. — Sur la paroi, une pendule sonnant les heures.

LES AIEUX.



IV.

Le presbytère.

Je levai tous les linceuls des morts qui gisaient dans leurs tombes..... Je rejetai loin de moi le divin espoir de la rémission, rien que pour pouvoir me dire : « Non ! il n'en fut pas toujours ainsi !..... La tombe a dévoré tes joies sans nombre, et te voilà seul à présent, les comptant une à une ! ! !..... Misérable ! misérable ! à quoi bon recommencer le livre fatal du passé ! N'es-tu pas assez morne déjà ! »

JEAN-PAUL.

LE PRÊTRE.

Enfants, levons-nous de table. Maintenant, après le pain quotidien, mettez-vous à genoux autour de moi, et rendons des actions de grâce à notre père dans les cieux. L'Église célèbre aujourd'hui la fête de ces âmes chrétiennes qui, après avoir quitté le monde, sont en proie aux supplices temporels. Soyons pieux à leur intention. (Il ouvre un missel.) Voici l'évangile du jour.

LES ENFANTS.

Un jour le Christ..... (On entend frapper à la porte.)

LE PRÊTRE.

Que nous veut-on ? Entrez, entrez !

(Le pèlerin entre, bizarrement vêtu.)

LES ENFANTS.

Jésus-Marie !

LE PRÊTRE.

Qui est là, sur le seuil ? (Troublé.) Qui êtes-vous ?
que voulez-vous ?

LES ENFANTS.

Ah ! un revenant ! un mort ! un spectre ! un maudit ! Au nom du Père..... va-t'en, disparaïs !

LE PRÊTRE.

Frère, qui es-tu ? Réponds.

LE PÈLERIN, lentement et avec tristesse.

Un mort !... un revenant !... oui, c'est cela, mon enfant.

LES ENFANTS.

Spectre maudit ! ah ! ne nous prends pas notre père ⁸⁰.

LE PÈLERIN.

Spectre !... non ; mort pour le monde, oui ! Je suis un pèlerin, entendez-vous !

LE PRÊTRE.

D'où viens-tu si tard ? Qui es-tu ? quel est ton nom ?
En te considérant de près, il me semble t'avoir vu autrefois dans ces contrées. Dis-moi, frère, quel est ton pays ?

LE PÈLERIN.

Mon pays ?..... Oui, je connais ces lieux ! je les ai

vus, bien jeune ! avant ma mort... il y a quelque trois ans¹¹. Mais que t'importe ma naissance ou mon nom ? Lorsqu'on sonne pour un mort, le sonneur se tient sous le clocher, et lorsqu'on lui demande : « Qui donc vient de trépasser ? — (Contrefaisant le sonneur.) Et d'où vous vient cette curiosité ? vous répond-t-il. Dites seulement vos prières. » Mon nom ? (Il regarde la pendule.) Trop tôt..... je ne puis te le dire. Je viens de loin, je ne sais, de l'enfer ou du ciel, et j'arrive dans ce pays. Bon prêtre, montre-moi le chemin, si tu le peux.

LE PRÊTRE, doucement, avec un sourire.

Je ne veux montrer à personne les chemins de la mort. (Familièrement.) Nous autres curés, nous ne faisons que redresser les chemins de ceux qui s'égarent.

LE PÈLERIN, avec reproche.

D'autres que toi s'égarent ; mais toi, prêtre ! que la guerre ou la paix règne sur le monde, qu'une nation tombe ou qu'un amant expire, tu ne t'en inquiètes guère dans ta maison, assis auprès de la cheminée avec tes enfants. Et moi, je chemine à travers la nuit sombre et pluvieuse. Entends-tu l'orage qui gronde dehors ? vois-tu ces éclairs sillonnant les cieux ? (Il regarde autour de lui.) Ah ! que la vie est belle chez soi, sous le chaume natal !

(Il chante.)

Sans amour, sans amour, que la vie a de charmes !

Le jour est sans attente et la nuit sans alarmes *

sous le chaume natal !

* Chant populaire.

(Il chante.)

Descends, descends de la tourelle,
Et viens sous mon toit bienheureux ;
Tu verras fleur toujours nouvelle
Et ce cœur toujours amoureux *.

Du rossignol la voix charmante
Sur un ruisseau toujours serein,
Pour un amant, pour une amante,
Heureux le toit du pèlerin !

LE PRÊTRE.

Puisque tu fais ainsi l'éloge de ma demeure et de mon âtre modeste, voici la servante qui vient mettre des fagots dans le feu : assieds-toi et te réchauffe un peu ; le repos t'est bien nécessaire.

LE PÈLERIN.

Me réchauffer, prêtre ! Bien dit, excellent conseil ! (Montrant sa poitrine.) Non, tu ne sais pas quel feu brûle ici ! malgré le froid, malgré la pluie, toujours, toujours ! Souvent je saisis de la neige, de la glace ; je les presse à deux mains sur mon cœur embrasé : tout se consume, glace et neige ; une ardente vapeur s'en échappe, la flamme bout ! Elle fondrait les métaux et les pierres, plus intense mille fois que celle-ci ! (La main dans l'âtre.) oh ! un million de fois. Elle consume tout, glace et neige : une ardente vapeur s'en échappe, la flamme bout ⁸² !

LE PRÊTRE, à part.

Je dis blanc, il dit noir ; il ne voit rien, il n'entend rien. (Au pèlerin.) Cependant, trempé jusqu'aux os,

* D'après Schiller.

pâle, glacé, tu trembles comme une feuille. Qui que tu sois, tu dois venir de bien loin.

LE PÈLERIN.

Qui je suis?..... (Regardant l'horloge d'un œil atone.) Trop tôt encore..... je ne puis le dire. Je viens de loin, je ne sais, du ciel ou de l'enfer, et j'arrive dans ce pays. En attendant, je te donnerai un sage avertissement.

LE PRÊTRE, à part.

Je vois qu'il faut en user autrement avec lui.

LE PÈLERIN.

Montre-moi..... Tu sais bien pourtant le chemin de la mort.....

LE PRÊTRE.

J'y consens, je suis prêt à tous les services. Mais de l'âge que tu parais avoir jusqu'à la tombe, le chemin est très-long.

LE PÈLERIN, à part et troublé.

Ah! ce grand chemin, je l'ai si vite parcouru!

LE PRÊTRE.

C'est pourquoi te voilà rendu de fatigue et malade. Tu prendras au moins quelque nourriture. Je vais t'apporter un verre et une assiette.

LE PÈLERIN, en délire.

Et puis nous irons?.....

LE PRÊTRE, en souriant.

Faisons nos provisions pour la route. N'est-ce pas?

LE PÈLERIN, distrait.

Bien.

LE PRÊTRE.

Mes enfants, nous avons un hôte à la maison.

(En montrant le pèlerin.) Amusez monsieur jusqu'à mon retour.

UN ENFANT, l'examinant.

Pourquoi êtes-vous si drôlement affublé ? comme un spectre ou ce brigand dont il est parlé dans la fable ! Un surtout en pièces, de l'herbe et des feuilles, du salin auprès d'une toile usée ! (Il aperçoit le stylet que le pèlerin cache avec soin.) Quel est ce morceau de tôle sur un cordon ? Des chapelets, des bouts de rubans, ha, ha, ha ! Vraiment, monsieur, vous m'avez l'air d'un revenant. Ha, ha, ha !

LE PÈLERIN, tressaillant et cherchant à se recueillir.

Enfants ! oh ! vous ne devriez pas vous moquer de moi ! Écoutez ! J'ai connu une jeune femme de mon temps, malheureuse comme moi et par la même raison ; elle avait de même une robe déchirée et des feuilles dans les cheveux. A peine entrée dans le village, aussitôt nous tous d'accourir en nous moquant de sa misère, de la poursuivre en criant, de la contrefaire, de la montrer au doigt. Moi, je n'ai ri qu'une seule fois, une seule !..... Qui sait ! peut-être c'est pour cela qu'aujourd'hui... O justice du ciel !... Mais qui donc aurait pu prévoir alors que je porterais un costume pareil !..... J'étais si heureux !

(Il chante.)

Sans amour, sans amour, que la vie a de charmes !

Le jour est sans attente et la nuit sans alarmes.

(L'abbé revient avec du vin et une assiette.)

LE PÈLERIN, avec une gaité forcée.

Prêtre ! et les chansons larmoyantes, les aimes-tu ?

LE PRÊTRE.

J'en ai assez entendu dans ma vie , grâce à Dieu !
Mais ne perdons pas l'espoir : après la pluie vient le
beau temps.

LE PÈLERIN, chantant.

Et la quitter est difficile ,
Et la revoir n'est pas facile * !

C'est une simple chanson ; mais elle contient une
haute moralité.

LE PRÊTRE.

Nous en reparlerons. A présent, à table !

LE PÈLERIN.

Une simple chanson ? oh ! oui. Dans les *romances* vous en trouverez beaucoup de meilleures. (Avec un sourire ; prenant un livre dans l'armoire.) Prêtre, et connais-tu *la Nouvelle Héloïse*, *les Amours et les pleurs de Werther* ?

(Il chante.)

Que n'ai-je éprouvé de souffrance !
La mort seule peut me guérir.
En t'adorant si je t'offense ,
Pour t'oublier il faut mourir ** !

(Il tire son poignard.)

LE PRÊTRE, le retenant.

Qu'est-ce que cela signifie !..... Insensé !... oses-tu bien !..... Reprenez-lui son couteau, desserrez-lui les poings..... Eh ! n'es-tu pas chrétien ? Quelle pensée impie ! Connais-tu l'Évangile ?

* Chant populaire.

** D'après Goëthe.

LE PÈLERIN.

Et connais-tu le malheur ! (Cachant le poignard.) Mais soit ! il ne faut pas précipiter les choses. (Il regarde la pendule.) L'aiguille est sur neuf heures, et trois lumières encore allumées.

(Il chante.)

Que n'ai-je éprouvé de souffrance !

La mort seule peut me guérir.

En t'adorant si je t'offense ,

Pour t'oublier il faut mourir.

Pourquoi te trouvé-je aussi belle ?

Tes yeux, pourquoi sont-ils si doux ?

Je n'ai jamais adoré qu'elle :

Un autre, un autre est son époux !.....

Ah ! si tu connaissais Goëthe dans l'original ! si tu entendais en outre le son de sa voix et les accords de son piano... Mais que dis-je ! tu ne penses qu'à la gloire du Très-Haut, tout entier aux devoirs de ton sacerdoce ! (Feuilletant un livre.) Aimes-tu les livres profanes ?..... Ah ! ce sont ces livres homicides... (Il jette le livre.) Ils furent le paradis et l'enfer de ma jeunesse ! ils ont cassé les jointures de mes ailes et les ont tordues vers les cieux, de sorte que je n'ai pu désormais abaisser mon vol vers la terre. Oh ! depuis !... .. livré aux seules illusions de mes rêves d'amant, dégoûté du cours monotone des choses d'ici-bas et dédaignant les êtres d'une nature vulgaire, je cherchais, j'appelais cette divine amante qui n'exista jamais dans ce monde déchu, cette amante qu'un souffle enthousiaste avait pétrie de l'écume changeante du désir et que l'imagination avait embellie

de ses mille couleurs. Mais comme il n'est plus d'idéal dans nos temps infirmes, à travers le présent je pris mon essor vers le règne d'Astrée ; je planai librement dans le ciel inventé par les poètes, explorant, poursuivant des chimères , intrépide explorateur. Enfin, revenu de ces plages lointaines, découragé, moins riche d'illusions, j'allais déchoir, j'allais me précipiter dans le torrent impur du plaisir. Avant de me jeter, un seul instant encore, un regard autour de moi..... La voilà ! je l'ai trouvée enfin ! la voilà près de moi ! Je l'ai trouvée..... hélas !..... pour la perdre à jamais !

LE PRÊTRE.

Je partage-ta douleur, ô frère infortuné ! Mais peut-être tes maux ne sont-ils pas sans remède. Écoute. Depuis quand es-tu malade ?

LE PÈLERIN.

Malade ?

LE PRÊTRE.

Depuis quand pleures-tu ton malheur ?

LE PÈLERIN.

Depuis quand ? J'ai donné ma parole , je ne puis te le dire ; un autre te le dira. J'ai un compagnon aussi ; nous cheminons toujours ensemble ! (il regarde autour de soi.) Ah ! qu'il fait bien ici ! quel *comfort* !... et dehors quel vent, quels éclairs, quel orage ! Mon pauvre ami grille sans doute à la porte ! Ensemble poursuivis par les destins cruels, bon prêtre, reçois-nous ensemble sous ton chaume hospitalier.

LE PRÊTRE.

Ma porte fut toujours ouverte au malheur.

Mais reste là, mon frère, je vais te l'amener moi-même. (Il sort.)

Ha, ha, ha ! bon père ! que lui manque-t-il donc ? Il court çà et là et ne dit rien qui vaille. Quel étrange costume !

Enfants ! tel qui rit vendredi, dimanche pleurera ! Ne vous moquez pas de cet homme : il est bien malheureux ! il est bien malade !

Malade ! il a pourtant si bonne mine !

En apparence ; mais il a de profondes blessures au cœur.

LE PÈLERIN, traînant après lui une branche de sapin.

Viens ici, frère ! viens..... viens !

Il a l'esprit troublé.

Arrive, l'ami ! N'aie pas peur du bon prêtre.

Père, regarde-le donc ! Que porte-t-il dans la main ! On dirait un bandit, avec sa grosse branche de sapin !

LE PÈLERIN, à l'abbé, lui montrant la branche.

Le pèlerin n'a qu'à chercher un ami dans le bois ! Peut-être sa tournure te paraît un peu étrange ?

De qui parles-tu ?

LE PÈLERIN.

De mon ami.

LE PRÊTRE.

Comment, de ce bâton ?

LE PÈLERIN.

Il est un peu rustaud, comme je te l'avais dit, élevé dans le bois ! Salue donc monsieur !

(Il lève la branche.)

LES ENFANTS.

Que fais-tu ? que fais-tu ? Assassin ! va-t'en, toi, assassin ! Ne nous tue pas notre père !

LE PÈLERIN.

Oh ! oui, mes enfants, c'est un grand assassin !... Mais il n'assassine que lui-même !

LE PRÊTRE.

Sois sage, mon ami. A quoi bon ce sapin ?

LE PÈLERIN.

Sapin !... Et l'on dit ce prêtre un savant ! Oh ! cette tête !... Examine-le de plus près ; reconnais un rameau de cyprès ! C'est le gage de notre séparation, l'emblème de mon sort ! (Il prend des livres.) Ouvre un bouquin et relis les histoires des siècles écoulés. Il y avait chez les Grecs deux arbres consacrés ; un amant payé de retour couronnait de myrte sa tête fortunée... (Après une pause.) Cueillie de sa main, cette branche de cyprès me rappelle son dernier adieu ! Je la pris, je la gardai : insensible, elle m'est restée fidèle, meilleure en cela que les hommes, prétendus sensibles. Mes pleurs ne la font pas rire, et mes plaintes ne l'importunent pas. De tant d'amis volages, seule et

constante amie , elle possède tous les secrets de mon cœur. Si tu veux en apprendre davantage sur mon compte, interroge-la ; je te laisserai seul avec elle : on te dira le reste. (A la branche.) Dis-lui depuis quand je déplore ma perte. Ce devait être..... il y a bien longtemps ! il y a de longues années !..... Je me rappelle quand j'ai reçu le cyprès de sa main ; ce n'était qu'une petite feuille, la , de cette grandeur ; je l'ai portée au loin, je l'ai plantée sur le sable, et je l'ai baignée d'un torrent de larmes. Vois quelle branche en est éclos ! comme elle est haute et touffue ! Quand je succombai à ma dernière douleur, ne voulant pas regarder un ciel irrité, j'ombrageai ma tombe de ses tresses funèbres. (Avec un doux sourire.) Ah ! telle était aussi la couleur de ses cheveux ! Tu le désires ? je veux te les montrer. (Il cherche et les arrache de son sein.) Je ne puis détacher cette chaîne. (Avec un nouvel effort.) C'est une chaîne bien douce..... les cheveux d'une vierge !... Mais aussitôt que je la posai sur mon sein, comme une haine ardente elle se colla sur mon cœur ; elle creuse ma poitrine, elle plonge dans la chair !..... Elle me pénètre, et bientôt elle va m'étouffer !..... Ma douleur est immense, moins grande que mes crimes !

LE PRÊTRE.

Calme-toi ! voici des paroles de paix et de consolation. Mon enfant ! quels que soient les péchés dans ce monde, Dieu te tiendra compte de tes souffrances, dans l'autre !

LE PÈLERIN.

Mes péchés ! et quels sont-ils, je vous prie ! Un

innocent amour est-il punissable par d'éternels châtiments ? Le même Dieu qui créa la beauté créa aussi l'amour ! C'est lui qui réunit deux âmes par la chaîne d'une éternelle sympathie. Avant qu'il les eût tirées de la source de lumière, qu'il les eût pétries et revêtues de ce limon périssable, il les avait pour jamais destinées l'une à l'autre. A présent, lorsque la main ennemie des hommes nous sépare, cette chaîne s'étend, mais elle ne se brise pas ! Nos âmes, cédant à cet obstacle qui les désunit, bien que jamais ne pouvant se confondre, parcourent cependant le même orbite, assujetties à un même foyer !

LE PRÊTRE.

Ce que Dieu a joint, les hommes ne sauraient le disjointre. Peut-être vos peines auront-elles une heureuse issue.

LE PÈLERIN.

Là-haut du moins !..... Libre de sa dépouille mortelle, l'âme va se réunir à l'âme ! Mais ici nous avons enseveli toutes nos espérances ; ici, je l'ai quittée à jamais !

(Après une pause.)

L'image de cette séparation est toujours là, devant ma pensée ! Je m'en souviens, l'automne s'avancait... le soir était morne et froid ; demain j'allais partir..... J'errais au hasard à travers le jardin²⁵. Dans la réflexion, dans la prière, je cherchais le courage dont j'armerais mon cœur, trop facile à émouvoir, contre la dernière atteinte de son regard. Je marchais dans les buissons sans savoir où porter mes pas. La nuit était magnifique ! Je m'en souviens, comme d'aujourd'hui ! Il avait plu quelques heures auparavant : la

terre scintillait de gouttes de rosée, une brume opaque inondait le vallon comme d'un océan de neige. D'une part, un épais nuage descendait en avalanche; de l'autre, la lune montrait sa face pâissante; les étoiles; après leur course de la nuit, replongeaient dans le ciel. Je regardai le ciel..... Au-dessus de ma tête brillait l'étoile du matin..... oh! je la connais bien, et depuis je la revois chaque jour! Je regardai à mes pieds..... Sous la charmille, là, auprès du pavillon, soudain je l'aperçus! Blanche parmi les arbres ténébreux, elle était immobile, comme un blanc cénotaphe!... Puis elle se mit à courir, légère comme les brises, les yeux fixés sur la terre..... Elle ne daigna pas me regarder! Ses joues étaient blêmes. Je m'inclinai, je la regardai, je surpris une larme dans ses yeux. Demain, m'écriai-je, je pars demain! « Adieu! dit-elle doucement (à peine l'ai-je entendue), oubliez-moi! » Moi, t'oublier? et comment!... Ordonne à ton ombre de descendre sous terre et de cesser de te poursuivre. Que c'est aisé à dire : « Oubliez-moi ! »

(Il chante)

Oubliez-moi ! plus de tristesse ⁸⁴ :

Un époux a reçu ma foi.

Je garde à jamais (Parlé.) votre souvenance.....

(Il chante.)

Mais je ne puis être à toi !

Ma souvenance, seulement?..... Demain ! et je pars demain!..... Je saisis ses deux mains et les posai sur mon cœur.

(Il chante.)

Elle était belle comme un ange *
 Au sein radieux , au front pur ;
 Son regard semblait un mélange
 De candeur, de flamme et d'azur.

Son baiser..... extase infinie !
 C'est un vrai nectar, c'est du feu !
 De deux luths la double harmonie
 Montant de concert près de Dieu !

Les lèvres tremblent, le sein brûle
 D'une indicible volupté ;
 Sous nos pas , ciel et terre ondule
 Comme un océan agité.

Prêtre, oh ! tu ne sens pas tout ce qu'il y a dans
 cette peinture ! tu n'as pas touché une seule fois les
 lèvres sucrées d'une amante ! Que les profanes blas-
 phèment, que les jeunes gens s'enivrent de plaisir,
 ton cœur est de pierre pour les émotions de la ten-
 dresse. O mon amante ! je fus déshérité du ciel quand
 je reçus ton premier baiser ^{es} !

(Il chante.)

Son baiser..... extase infinie !
 C'est un vrai nectar, c'est du feu !
 De deux luths la double harmonie
 Montant de concert près de Dieu.

(Il saisit un enfant et veut l'embrasser. L'enfant, effrayé,
 s'enfuit.)

LE PRÊTRE.

Pourquoi donc as-tu peur d'un homme, ton sem-
 blable ?

* D'après Schiller.

LE PÈLERIN.

Hélas ! tout fuit devant l'infortuné comme devant un monstre infernal !..... Oui , c'est ainsi , c'est ainsi qu'elle a fui !..... « Adieu ! » et comme un éclair elle disparaît dans l'avenue. (Aux enfants.) Et pourquoi m'a-t-elle fui ? L'avais-je effrayée d'un regard trop insolent, d'une parole ou d'un geste ? Voyons, il faut me le rappeler. (Il réfléchit.) Ma tête est si troublée !... Non, non ! je vois tout comme sur la main : j'ai tout retenu. (Avec douleur.) Deux mots seulement, prêtre, je ne lui ai dit que deux mots : « Demain... adieu ! » Elle répéta le dernier, cueillit une branche de cyprès, me la donna : « Voilà , dit-elle en montrant la terre, tout ce qui nous reste ici-bas !... Adieu ! » Et comme un éclair elle disparaît dans l'avenue. (Il sanglote.)

LE PRÊTRE.

Jeune homme, je sens profondément ce qui te fait souffrir. Mais écoute, il en est des milliers plus malheureux que toi. Moi-même j'ai déjà pleuré maintes funérailles : j'ai prié au tombeau de mon père et de ma mère, j'ai vu mes deux petits enfants devenir anges dans les cieux *, et la compagne aussi de mes joies et de mes peines ! la femme que j'aimai du fond de mon cœur ⁸⁶ !..... Mais que faire ! Dieu donne et Dieu reprend. Que sa sainte volonté soit faite !

LE PÈLERIN, avec force.

Ta femme ?

* N'est-ce pas le petit Joseph de la deuxième partie, évoqué par les conjurations du mage avec sa sœur Rosine ? (Voyez page 11.)

LE PRÊTRE.

Ah ! ce souvenir m'a déchiré le cœur.

LE PÈLERIN.

Eh quoi ! partout sur ma route, chacun pleure sa femme ? Mais je n'y peux rien ; je ne l'ai point vue, ta femme ! (En se reprenant.) Écoute, voici des paroles de paix et de consolation. Époux délaissé, avant même son trépas la femme était morte !

LE PRÊTRE.

Comment cela !

LE PÈLERIN, de plus en plus fort.

Lorsque l'on dit à une vierge : « Ma femme ! » elle est ensevelie toute vivante ; elle renonce à ses amis, à son père, à sa mère, à ses frères et même..... en un mot elle renonce au monde entier dès qu'elle a franchi le seuil étranger ²⁷.

LE PRÊTRE.

Quoique les nuages de la douleur enveloppent tes aveux, celle que tu pleures est vivante, il me semble ?

LE PÈLERIN.

Vivante ? (Avec ironie.) Il y a bien de quoi remercier Dieu ! Vivante ! Comment, tu ne me crois pas ? Mais c'est affreux ! Je veux prêter serment, à genoux, les deux pouces en croix : elle est morte et ne revivra plus !..... (Lentement après une pause.) C'est qu'il est, vois-tu, plusieurs genres de mort. Il est une mort commune : cette mort frappe le vieillard, la femme, l'enfant, le mari ; en un mot des milliers d'hommes en meurent tous les jours, à chaque instant du jour ; et Marie en est morte aussi, Marie !..... que j'ai vue dans les prés.

(Il chante.)

Là-bas, où fleurit la vallée,
Sous le bleu Niémen étalée,
Quel est ce tertre abandonné
Sous la spinarose et l'armoise,
Sous la pervenche, la framboise,
Comme un front de vierge incliné * ?
J'ai vu par la tombe ravie
La plus jeune, hélas ! de nos sœurs,
Et n'ayant goûté de la vie
Que ses plaisirs et ses douceurs,
Quitter ce beau ciel qu'elle envie !
Approchons. Sur un oreiller,
Blanche, elle paraît sommeiller
Comme l'aurore humide et pâle
Au sein des nuages d'opale.
Un vieux prêtre est là, sur le seuil ;
Ici des compagnes en deuil ;
Plus triste encor je vois sa mère,
Et le plus triste parmi tous,
Son amant prie à ses genoux.
De ses yeux l'éclat éphémère
S'anime et s'éteint tour à tour ;
Sa bouche, où fleurissait la rose,
Se fane et pâlit sans retour :
La violette y semble éclore,
Et l'amour encor s'y repose.
Levant un front décoloré,
Elle nous sourit de tendresse,
Et voyant le cercle éploré,
Elle retombe avec tristesse.
Blanche comme le pain sacré

* Voyez le tombeau de Marie, tome II.

Qu'un ministre pieux lui porte ,
Les bras roidis , le sein tremblant
S'agite encor, toujours plus lent ,
Il ne bat plus..... Marie est morte !.....

Voyez ce dernier souvenir,
Ce diamant baigné de flamme :
Ainsi dans ses yeux de saphir
Brillait au moment de mourir
Un dernier rayon de son âme,
Imitant l'insecte argentin
Qui charme nos ombrages,
Ou les pleurs du matin
Glacés par les orages.

Levant un front décoloré,
Elle nous sourit de tendresse,
Et voyant le cercle éploré,
Elle retombe avec tristesse.

Blanche comme le pain sacré
Qu'un ministre pieux lui porte,
Les bras roidis , le sein tremblant
S'agite encor, toujours plus lent,
Il ne bat plus..... Marie est morte^{es} !

UN ENFANT.

Elle est morte ! quel dommage ! En l'écoutant j'ai pleuré à chaudes larmes. Est-ce ta cousine, ta petite sœur ? Mais ne pleure pas, toi. Puisse-t-elle goûter la paix éternelle ! Nous prierons pour elle tous les soirs.

LE PÈLERIN.

C'est un genre de mort, mes enfants ! mais il en est une autre plus terrible, car elle ne tue pas d'un seul coup : lente, douloureuse, pénible, elle frappe deux

personnes à la fois ; mais tout en détruisant l'espoir de ma vie, elle lui conserve une apparence de la sienne : elle respire, elle marche, elle verse quelques larmes furtives, puis le sentiment s'affaiblit, et son cœur devient pareil à la pierre. Elle frappe deux personnes à la fois ; mais tout en détruisant l'espoir de ma vie, elle lui conserve une apparence de la sienne..... La défunte brille de jeunesse et de santé : cette mort fut celle de..... Oh non ! jamais ! jamais ! N'est-ce pas, mes enfants, c'est bien plus terrible lorsque le cadavre marche avec la prunelle toute grande ouverte..... comme cela ! (Les enfants s'enfuient.) Je vous dis qu'elle est morte!... Tandis que j'étais à pleurer, à me tordre les mains, les hommes sont accourus ; les voilà qui m'entourent, les badauds ! Un d'entre eux me soutient que je mens ; l'autre me secoue en criant : « Mais regarde donc ! elle est vivante ! » (Au prêtre.) N'en crois rien, quand ces faux témoins te le diraient mille fois ; écoute le cri de mon cœur : Marie est morte... Marie est morte ! (Après une pause.)

Il est un troisième genre de mort. Damnation éternelle ! comme dit l'Écriture sainte. Malheur ! malheur à celui qui meurt de celle-là ! Et j'en mourrai peut-être, mes enfants ! Je suis un si grand criminel !

LE PRÊTRE.

Tu as péché plus gravement contre le monde et toi-même que contre le Seigneur. L'homme n'est point créé pour les sourires et les larmes, mais pour le bien des hommes, ses semblables. Quelles que soient les épreuves que Dieu t'envoie, oublie ton grain de pous-

sière, songe à l'immensité du monde : cette grande pensée calmera de puériles transports. Le serviteur de Dieu travaille jusqu'au déclin de l'été ; le lâche seul s'enferme dans la tombe avant le temps, jusqu'à ce que la trompette du jugement le réveille.

LE PÈLERIN, étonné.

Prêtre ! mais ce sont des maléfices ! Chose inouïe ! (A part.) Il doit posséder des secrets de magie ou bien il nous a espionnés, car il se souvient de tout. (Au prêtre.) Ne m'a-t-elle pas donné les mêmes avis ? Tout y est mot pour mot comme le soir même de notre séparation. (Avec ironie.) Le sermon venait à propos ! J'entendis de sa bouche bien des paroles sonores : la patrie et la science, la gloire et l'amitié ! Mais à présent c'est comme si l'on chantait * : je me repose enfin. Jadis mon génie s'enflammait au souffle de la muse ; jadis le triomphe de Miltiade m'empêchait de dormir.

(Il chante.)

Jeunesse ! au-dessus de l'espace
Prends ton essor en liberté,
Et que ton regard d'aigle embrasse
L'océan de l'humanité ** !.....

Déjà son souffle a détruit ces fantômes géants ! il n'en reste plus qu'une ombre déliée, un pâle reflet, une molécule, un atome, qu'un papillon pourrait dévorer, qu'elle pourrait aspirer avec son haleine, elle

* « C'est comme si l'on jetait des pois contre le mur. » Ce proverbe polonais est intraduisible.

** Voyez l'Ode à la jeunesse, tome II.

qui voudrait sur cet atome bâtir des châteaux de cartes ! Après m'avoir changé en moucheron , elle voudrait créer un Atlas portant le ciel sur ses flancs de granit. C'est en vain ! Il n'est dans l'homme qu'une seule étincelle et qui ne s'allume qu'une fois, au printemps des années : si Minerve l'enflamme, alors au-dessus d'obscures générations s'élève un philosophe, et l'astre de Platon luit dans les siècles des siècles. S'il arrive que l'orgueil la change en incendie, alors le héros fait retentir sa foudre, il monte à l'empire par de grandes vertus et des crimes plus grands : d'une houlette de berger il se fait un sceptre, ou du regard il renverse les trônes vermoulus.

(Après une pause.)

Parfois cette étincelle, l'œil d'une céleste amante l'embrase ; alors elle brûle en elle-même, n'éclaire qu'elle-même, comme une lampe dans un tombeau romain⁸⁹.

LE PRÊTRE.

Jeune enthousiaste, malheureux ! parmi les plaintes que bégaie ton cœur si profondément blessé, je découvre que tu n'es pas un criminel ; que la beauté dont ton âme est éprise n'est pas seulement belle de ses attraits. Ainsi que tu l'aimais avec ardeur, imite les pensées et les sentiments de cet être angélique : un criminel, en l'aimant, retournerait à la vertu⁹⁰, et toi, vertueux en apparence, tu te jettes dans le crime ! Quel que soit ici-bas l'obstacle qui vous sépare, les chaînes qui vous pèsent éclateront avec ce périssable univers ; les âmes sœurs se reconnaîtront là-haut, et, malgré son excès, Dieu pardonnera votre amour. De

même deux étoiles gravitent l'une vers l'autre durant les siècles, et lorsque la nébulosité qui les enveloppe aura disparu, elles se confondront à jamais.

LE PÈLERIN.

C'est inouï ! tout ! tu sais tout ! Qu'est-ce que cela signifie ? (Il imite la voix du prêtre.) Son cœur est aussi pieux que ses traits sont charmants ! La chaîne qui vous pèse tombera là-haut !... Tu sais tout, tu nous a furtivement épiés ; tu as pénétré un mystère caché au fond de nos cœurs, ignoré de mes plus intimes amis : car, une main sur le cyprès et l'autre sur le sein, nous avons fait serment de nous taire, et personne ne le connaît jusqu'à présent. (Reprenant.)

Cependant, je m'en souviens..... une fois, lorsque, par l'empreinte magique des couleurs, j'eus transporté ses traits sur une image, je voulus montrer à mes amis le prodige du pinceau ; mais ce qui me mettait en extase ne pouvait même les émouvoir : le sentiment, qui est un besoin pour moi, n'est pour eux qu'un agréable passe-temps ; leur âme, frappée de cécité, ne voit pas ce qui se passe dans une âme ; ils voudraient mesurer au compas le prestige de toute beauté, et regardent le ciel avec les yeux d'un loup ou d'un astronome. Oh ! tel n'est point le regard d'un amant, d'un berger, d'un poète !

Ah ! je lui porte un tel culte dans son image muette que mon visage n'ose effleurer sa lèvre sans défense ; et lorsqu'à la clarté de la lune je lui dis bonsoir, ou si ma lampe veille encore dans ma chambre, je n'ose découvrir ma poitrine, détacher ma cravate qu'après lui avoir couvert les yeux avec cette feuille de cyprès.

Et mes amis ! ah ! je m'étais trop hâté ! Un d'entre eux, tout en lisant l'adoration de mes yeux, à peine a-t-il pu retenir en les mordant le sarcasme qui tombait de ses lèvres, et dit en bâillant : « C'est un bijou de femme ! » Un autre ajouta : « Tu n'es qu'un enfant !..... » Ah ! c'est ce maudit vieillard avec son terrible sang-froid ! Sans doute il nous a trahis ! (Avec un délire croissant.) Il est allé tout raconter au marché, devant les enfants, devant la foule, et l'un de ces enfants ou de ces badauds est venu le révéler sous le sceau de la confession... (Égaré.) Peut-être m'as-tu perfidement examiné à confesse ?.....

LE PRÊTRE.

Et que nous reviendrait-il de ces subterfuges du confessionnal ! Quoique le fil douloureux de tes récits soit malaisé à dévider, pour celui dont la vue est familiarisée avec le cours habituel du sentiment, ton mystère n'est pas impénétrable.

LE PÈLERIN.

C'est vrai ! Mais c'est un vice de la nature humaine que l'angoisse qui pendant le jour a vibré dans le cœur déchiré se transporte la nuit dans les régions du cerveau : alors l'homme ne sait pas lui-même ce qu'en rêve il peut divulguer..... Une fois, il y a longtemps, oh ! bien longtemps, la même chose m'arriva : après notre première entrevue, de retour à la maison, sans rien dire à personne, je suis allé me coucher. Le lendemain, lorsque j'allais souhaiter le bonjour à ma mère : « Qu'est-ce donc, me dit-elle, que ce redoublement de ferveur ? Tu pries pendant la nuit entière, tu soupîres sans cesse et récites

les litanies de la sainte Vierge. » Je compris, et je fermai ma porte avant la nuit ; mais maintenant il m'est impossible d'être aussi cauteleux : je n'ai pas de maison, je me couche où je trouve un gîte, et souvent je parle en rêve... Dans mes rêves comme sur les flots!... éternelle tempête, bourrasque, éclairs et ténèbres, une foule d'images s'engendrent les unes les autres, composent une création bizarre et s'évaporent. Une seule figure, gravée à jamais dans mon âme, soit que je me jette à terre et que j'interroge ses profondeurs, soit que, détachée de la terre, mon âme pénètre l'azur des cieux, luit toujours devant elle comme la lune reflétée dans le sein des eaux, brillante, mais insaisissable ! Alors une figure d'ange suit l'ondulation de ma pensée jusqu'aux tabernacles du ciel ; puis, ainsi qu'un aigle arrête dans un nuage ses avirons emplumés avant que de fondre sur sa proie, et, l'immolant d'un trait de son regard, se balance en équilibre comme enlacé par un invisible filet ou cloué par les deux ailes au firmament : de même, immobile, elle rayonne au-dessus de moi :

(Il chante.)

Je la redemande à l'aurore ;
La nuit, je la cherche et l'implore ;
En songe, elle est là ! je la voi
Toujours près de moi, mais sans moi !

Je disais donc que lorsqu'elle apparaît à ma vue, sur la plaine ou dans la solitude des bosquets, c'est en vain que j'ordonne à ma langue de se taire : je lui adresse un mot, je l'appelle par son nom, et puis un méchant est là, qui m'entend. C'est ainsi qu'on m'a

surpris ce matin. Ce matin!... je vais vous le décrire : je m'en souviens comme d'aujourd'hui. Il avait plu quelques heures auparavant : une brume opaque inondait la vallée d'un océan de neige, et la rosée matinale scintillait sur les prés ; les étoiles , après leur course nocturne, replongeaient dans le ciel. Une seule brillait encore au-dessus de ma tête : je reconnus l'étoile du matin, et depuis je la revois tous les jours. Là, auprès du pavillon. (Se reprenant.) Ha ! ha!... je me glissai tout auprès..... ce n'est pas de ce matin qu'il s'agit ! Ha ! tête romanesque ! maudit vertige !... (Après une pause.) C'était le matin : je rêvais, je pleurais, j'accusais les hommes et les dieux, et la pluie tombait par ondées, la froide bise sifflait. J'abritai ma tête dans un buisson. (Avec un sourire mélancolique.) Ce vaurien m'a épié... mais j'ignore s'il n'a surpris que mes larmes sans avoir entendu le nom de mon amante, le buisson étant fort près.

LE PRÊTRE.

O pauvre jeune homme ! que dis-tu ? qui t'a épié ?

LE PÈLERIN, gravement.

Qui ? un tout petit insecte qui rampait tout près de moi : c'était un ver luisant⁹¹. Oh ! la compatissante créature ! Il vint à moi et me dit (sans doute voulait-il me consoler) : « Pauvre mortel ! pourquoi tant gémir ! N'est-ce pas assez de se rendre coupable par le désespoir ! A qui la faute si la jeune fille est jolie et si ton cœur est tendre ! Vois (continua le vermisseau) l'épincelle qui jaillit de mon corps et illumine tout le buisson. D'abord j'en tirais vanité ; puis j'ai compris qu'elle sera la cause de ma perte, car elle attirera

l'ennemi. Combien de mes frères ont été dévorés par les reptiles venimeux ! Je maudissais donc cette lumière qui fait mon ornement, mais qui sera la cause de mon trépas. J'aurais voulu éteindre ces étincelles ; mais que faire ? cela ne dépend pas de moi , et tant que je vivrai , ces clartés ne mourront pas. » (Après une pause en montrant son cœur.) Oui, tant que je vivrai, ces clartés ne mourront pas !

LES ENFANTS.

Voyez-vous !... quel miracle inouï ! Bon père, avez-vous entendu parler d'un tel prodige ? (Le prêtre sort en haussant les épaules.) Se peut-il que des vermisseaux parlent ainsi que les hommes ?

LE PÈLERIN.

Pourquoi pas ! Viens ici , bambin , sous le secrétaire ; penche-toi et applique bien l'oreille : une âme en peine demande ici trois patenôtres. Eh bien ! entends-tu comme elle heurte à la planche ?

L'ENFANT.

Oui, oui, pan pan, ta ta, tic tac ! Pardieu, c'est vrai ! on dirait le bruit d'une montre sous l'oreiller. Qu'est-ce que c'est ! ta ta, tic tac, et tic et tac !

LE PÈLERIN.

C'est un petit insecte, le taret ⁹², et jadis un grand usurier ! (A l'insecte.) Que demandes-tu, âme pénitente ? (Il contrefait sa voix.) « Trois patenôtres, pour l'amour de Dieu. » Ha ! ha ! te voilà pris, vieux cuistre ! Je l'ai connu autrefois. Il était mon voisin. Enseveli sous l'or, ayant barricadé sa porte, il se souciait fort peu des pleurs de la veuve et de l'orphelin répandus sur le seuil de sa maison. Personne n'en a reçu une obole ou du pain.

De son vivant, son âme reposait près d'un sac d'argent, au fond de son secrétaire. Voilà pourquoi, même après sa mort, avant de recevoir en enfer le châtiment mérité, vous l'entendez ronger avec fureur, mordre et perforer le bois. Cependant, si tel est votre plaisir, dites trois *Ave* pour son âme.

(L'abbé revient en apportant un verre d'eau.)

LE PÈLERIN, toujours plus égaré.

Eh bien, avez-vous entendu gémir ce mauvais esprit?

LE PRÊTRE.

Dieu Seigneur! quel étrange égarement! (il se retourne.) Personne! partout la nuit muette!

LE PÈLERIN.

Applique seulement mieux l'oreille. (A l'enfant.) Viens ici, viens ici, mon enfant. As-tu entendu quelque chose?

L'ENFANT.

Oui, bon père, cela parle!

LE PÈLERIN.

Qu'en dis-tu?

LE PRÊTRE.

Allez dormir, enfants! vous rêvez. Rien ne bouge, le silence règne à l'entour.

LE PÈLERIN, aux enfants avec un sourire.

Cela ne m'étonne pas! à la voix de la nature un vieillard est sourd.

LE PRÊTRE.

Mon ami, prends de l'eau dans les mains et lave un peu ton front; peut-être ce transport excessif se calmera.

LE PÈLERIN.

(Il prend de l'eau et s'en lave le front. La pendule commence à sonner; après quelques coups, le pèlerin laisse tomber le vase et regarde immobile, sombre et sévère.)

Dix heures sonnent ! (Le coq chante.) Et le coq donne le premier signal. Le temps vole, la vie se passe (Une lumière s'éteint sur la table.) et la première flamme s'éteint. Encore, encore deux heures ! (Il commence à trembler.) Quel frisson ! (Le prêtre regarde la lumière éteinte, tant soit peu interdit.) Un vent glacé souffle par les fentes. Qu'il fait froid ici ! (Il s'approche du poêle.) Où suis-je ?

LE PRÊTRE.

Dans une maison amie.

LE PÈLERIN, reprenant connaissance.

Je t'ai sans doute fait peur à cette heure indue. Une demeure étrangère ! et quel accoutrement ! J'ai dû parler beaucoup. Ah ! n'en dis rien à personne. Je suis un pauvre voyageur, et je viens de très-loin. (Il se retourne et continue avec toute sa raison.) Jeune encore, sur le grand chemin, j'ai été dévalisé par un malfaiteur ailé. (Avec un sourire.) Je n'ai plus de vêtement ; ce que je trouve, je le mets sur moi. (Il arrache les feuilles et rajuste ses habits avec tristesse.) Ah ! il m'a dépouillé, il m'a ravi tous les trésors du monde et ne m'a laissé que la seule robe de l'innocence !

LE PRÊTRE, qui n'avait cessé de regarder la bougie éteinte, au pèlerin.

Calme-toi, au nom de Dieu ! (Aux enfants.) Qui donc a éteint cette bougie ?

LE PÈLERIN.

Tu veux interpréter chaque prodige ! demande à

la raison..... Mais la nature a ses mystères tout aussi bien que l'homme, et non-seulement elle les cache aux yeux de la foule, (Avec feu.) mais elle ne les confessa ni aux prêtres ni aux savants.

LE PRÊTRE, le prenant par la main.

Mon fils!

LE PÈLERIN, ému autant qu'étonné.

Mon fils!..... Cette voix, comme la foudre, pénètre ma pensée et l'éclaire! (Il fixe avec attention les traits du vieillard.) Oui, je reconnais où je suis et dans quelle maison. Oui, mon second père, c'est toi! Ma patrie, la voilà! Je reconnais cette demeure chérie; que tout est changé! Les enfants ont grandi; toi, la neige des ans s'est amassée sur ta tête!

LE PRÊTRE, interdit; il prend une lumière et le regarde.

Comment, tu me connais? C'est lui!... lui-même! Non..... cela est impossible.

LE PÈLERIN.

Gustave.

LE PRÊTRE.

(Il laisse tomber la lumière; les enfants la ramassent, l'allument et la replacent sur la table.)

Gustave! tu serais Gustave! (Il l'embrasse.) Gustave! grand Dieu! mon élève! mon fils!

GUSTAVE, qui l'embrasse en regardant la pendule.

Mon père, je puis encore t'embrasser. Car après... bientôt..... j'irai dans une contrée lointaine! Ah! toi aussi, tu dois un jour faire le même chemin; nous nous embrasserons alors, mais pour l'éternité⁹³!

LE PRÊTRE.

Gustave! d'où viens-tu? Mon Dieu! un si long

voyage ! Quels bords t'ont retenu jusqu'à présent, mon jeune ami ! Parti pour on ne sait où, l'on t'aurait cru noyé ; ne pas écrire une ligne, ne pas mander un mot, c'est mal ! Et tant d'années se sont écoulées !... Gustave ! que deviens-tu ! Toi, jadis l'ornement de ma classe, toi, sur qui je fondais les plus belles espérances, toi... peut-on tourner ainsi ! Et dans quel vêtement !

GUSTAVE, avec dépit.

Vieillard ! et si je voulais à mon tour devenir accusateur, maudire tes leçons, grincer des dents à leur souvenir ! Car vois-tu, c'est toi qui m'as tué ! c'est toi qui m'as appris à lire ! à lire dans les beaux livres et la belle nature. La terre, tu m'en as fait un enfer (Avec un sourire.) et un ciel ! (Avec un geste de mépris.) Et ce n'est pourtant que la terre !

LE PRÊTRE.

Qu'entends-je, ô Christ ! j'ai voulu te perdre, moi ! J'ai la conscience pure ! je t'aimais comme un fils !

GUSTAVE.

Et voilà pourquoi je te pardonne !

LE PRÊTRE.

Ah ! je n'ai rien demandé à Dieu que de te revoir une fois dans ma vie !

GUSTAVE, le serrant dans ses bras.

Embrassons-nous encore (Regardant la lumière.) avant que la seconde ne s'éteigne. Dieu a daigné exaucer ta prière ; mais il est tard (Regardant la pendule.) et le chemin est long !

LE PRÊTRE.

Quoiqu'il me tarde d'entendre tes aventures, tu as besoin de repos et de sommeil ; demain.....

GUSTAVE.

Merci ; je ne puis accepter l'hospitalité, car je n'ai plus de quoi la payer.

LE PRÊTRE.

Comment ?

GUSTAVE.

Oh oui ! maudits ceux qui ne payent pas ce qu'on leur donne ! Il faut tout payer, ou par un service rendu, ou par un sentiment de gratitude, ou par le don d'une larme dont le Père éternel vous tiendra compte dans les cieux. Mais moi, traversant le pays des souvenirs où chaque endroit reconnu nous coûte tant de larmes, j'ai dépensé ce qui me restait de pleurs et d'émotions, et je ne veux pas, insolvable, contracter de nouvelles dettes. (Après une pause.)

Il y a peu de temps, j'ai visité la maison de feu ma mère ; à peine l'ai-je reconnue dans sa désolation ! Partout où je regardais, ce n'était que ruine et décombres ; les pieux des palissades et les carreaux des parquets étaient enlevés ; la mousse, l'absinthe, le chardon croissaient dans la cour ; partout le silence, comme dans un cimetière, à minuit ! Oh ! combien différente fut jadis mon entrée par cette porte ! Lorsque, après une courte absence, je retournais chez ma mère, déjà de cordiales félicitations m'accueillaient au passage ; les domestiques bienveillants m'attendaient hors les murs ; mes petits frères, mes sœurs accouraient jusque sur la place en criant : « Gustave ! Gustave ! » Ils arrêtaient la voiture, et, gratifiés chacun d'un biscuit, ils remontaient au galop le grand chemin ! Les bénédictions maternelles m'attendaient sur

le seuil, avec les embrassements des amis, les cris étourdissants des camarades d'école ! Maintenant le désert, la nuit, le silence, pas une âme qui vive ! On n'entend que la voix d'un chien et quelque chose de pareil au bruit d'un marteau. Ah ! c'est donc toi, notre chien fidèle, mon bien-aimé Corbeau * ! gardien et jadis ami de toute la famille ! de tant d'amis et de serviteurs, toi seul es resté ! Quoique mourant de faim et courbé par l'âge, tu gardes une porte sans cadenas d'une cabane sans maîtres. Corbeau, approche, mon pauvre ami ! Il court, s'arrête, écoute, saute sur ma poitrine, pousse un gémissement plaintif et tombe sans vie à mes pieds⁹⁴ !..... J'aperçois une lumière aux fenêtres, j'entre, et que se passe-t-il ? Des voleurs avec une lanterne et des haches détruisent jusqu'aux ruines des sacrés monuments du passé ! A l'endroit où fut jadis le lit de ma mère, un bandit démolissait le parquet en arrachant les carreaux. Je le saisis, l'écrasai à mes pieds, les yeux lui sortirent de la tête. Je m'assis sur la terre en pleurant ; quelqu'un vient au-devant de moi, dans le crépuscule du matin, en s'appuyant sur une béquille. C'était une femme dans un reste de vêtement, pâle et rongée par la maladie, et semblable à une ombre échappée des tombeaux. Lorsqu'elle eut aperçu dans l'édifice désert un horrible fantôme, elle recula de terreur en criant et faisant le signe de la croix. « Ne crains rien, lui dis-je, Dieu te garde ! Bonne femme, qui es-tu ?

* *Kruk*, nom donné en Pologne à presque tous les chiens de couleur noire, signifie *corbeau*.

Que cherches-tu de si bonne heure parmi ces ruines ? — Je suis une pauvre, me dit-elle avec des larmes ; jadis cette maison fut habitée par mes maîtres, oh ! c'était de bons maîtres, ceux-là !..... paix éternelle à leur âme ! Mais le bon Dieu ne les a pas fait prospérer dans leurs enfants : ils sont tous morts, leur maison est déserte et tombe en pourriture ; on n'entend plus parler de leur premier-né : sans doute il ne vit plus. » Mon cœur saigna, je m'appuyai sur le seuil..... Ah ! tout est donc fini * !

LE PRÊTRE.

Tout, excepté l'âme et Dieu ! Tout passera sur cette terre, la souffrance comme le bonheur.

GUSTAVE.

Que de souvenirs encore dans ton presbytère, à l'école ! Ici, dans la cour, je roulais du sable avec les enfants ! là, dans le bosquet, nous allions dénicher les oiseaux, nous courions nous baigner dans ce ruisseau coulant sous tes fenêtres ; sur cette prairie tes écoliers et moi nous jouions aux barres. Là, dans ce bocage, j'allais, à la brune, ou plutôt avant l'aurore, visiter mon Homère, m'entretenir avec le Tasse ou bien assister à la victoire de Jean III sous les murs de Vienne **. Aussitôt j'appelais mes camarades, je les rangeais à la lisière du bois : ici brille le croissant

* Qu'on me pardonne les incorrections qui abondent dans ce passage plus que dans tous les autres, mais je l'écrivais avec des larmes dans les yeux.

** Deux épopées polonaises peuvent avoir donné lieu à cette citation : *Vienne sauvée*, par Vespasien Kochowski, le secrétaire de Jean Sobieski, et la *Guerre de Chocim*, par Ignace

d'un éclat sanguinaire du sein des nuages d'Islam, là s'avancent les cohortes épouvantées des Germains : je fais rajuster les rênes, et, la lance en arrêt, je me précipite en guidant les éclairs des sabres polonais. Les nuages s'éclaircissent, les cris montent jusqu'aux cieux, je fais voler une grêle de turbans et de têtes coupées ; la cohue des janissaires a tourné bride ou roule sur le sable, je foule aux pieds des chevaux leurs cavaliers démontés. Nous frayons le passage jusqu'aux remparts : cette colline était le rempart. C'est là qu'elle monta pour admirer de loin notre guerre d'enfants ; et lorsque je la vis protégeant de sa présence l'étendard du prophète, aussitôt je sentis mourir en moi Jean Sobieski et Godefroy de Bouillon. Depuis, elle fut souveraine maîtresse de mes pensées, de mes desirs et de mes actions. Ah ! depuis, je ne vécus plus que pour elle, auprès d'elle, par elle, avec elle ; toutes ces contrées sont encore pleines d'elle. Ici pour la première fois j'entrevis ses traits divins ; là, une première parole me fut adressée ; là, plus loin, sur la colline, nous lisions ensemble le roman de Jean-Jacques ; sous cet ombrage je lui dressai un pavillon ; de ces bois je lui apportai mon butin de fraises et de fleurs ; dans ces ruisseaux, debout à mes côtés, elle pêchait à la ligne la carpe aux écailles d'or, la truite à l'écharpe vermeille. Et aujourd'hui.....

(Il pleure.)

Krasiński, le prince des poètes polonais, évêque de Warmie, qui florissait sous le règne de Stanislas-Auguste, le *dernier* de nos rois.

LE PRÊTRE.

Pleure ; mais , hélas ! l'amertume des souvenirs nous dévore et ne change rien autour de nous !

GUSTAVE.

Aujourd'hui , après tant d'années , après de tels revers , aux lieux les plus fortunés , le plus malheureux des hommes ! Si tu prenais la froide pierre qui a servi aux jeux de l'enfant , et si , après avoir parcouru le monde avec cette pierre , tu retournais dans ta patrie la déposer dans le cercueil , sous la tête du vieillard trépassé , qui jadis , enfant , l'avait roulée dans ses mains ; oh ! alors , si une larme ne découle pas de cette pierre , prêtre , jette-la-moi sans jugement et tout droit en enfer.

LE PRÊTRE.

Oh ! cette larme n'est point amère ! Lorsque dans l'infortune présente elle vient jeter le nectar divin d'un bonheur qui n'est plus , le sentiment l'épanche sur l'autel de l'humanité . Les larmes des criminels seules sont pleines d'amertume .

GUSTAVE.

Écoute , je veux te dire encore..... J'ai aussi visité le jardin , vers la même saison , en automne , sous la brise du soir : c'étaient les mêmes cieux festonnés de nuages , le même clair de lune et la même rosée ; un brouillard qui tombait comme une neige impalpable ; les astres , après leur course nocturne , replongeaient dans l'azur ; comme alors , une seule étoile brillait encore au-dessus de ma tête : c'était l'étoile du matin à laquelle je reviens tous les jours ; c'était la même ardeur et dans les mêmes lieux ; tout était comme au-

trefois, moins elle seule! Je me glisse près du pavillon; à l'entrée j'entends un murmure : c'est elle!... Non, c'est le vent qui secoue les feuilles mortes. O toi de mon bonheur le berceau et la tombe, pavillon fatal ⁹³! Ici je l'ai vue pour la première et la dernière fois!... Ah! que n'ai-je éprouvé sous ton abri! Hier encore elle s'asseyait peut-être à cette place! hier encore elle respirait le même air! J'écoute, je regarde autour de moi; c'est en vain que je laisse errer ma vue : je n'ai d'autre témoin qu'une petite araignée qui se balance à l'extrémité d'un fil attaché à une feuille; lui et moi, nous tenions au monde par un lien semblable! Je m'adossai contre un arbre, et tout à coup, à l'angle de la banquette, je vis des bouquets, une touffe d'herbe avec une feuille au milieu; la même feuille, l'autre moitié de la mienne (Il tire la feuille de son sein.) et qui me rappellé notre dernier adieu! C'était mon ancienne amie; j'y collai mes lèvres, je lui parlai longtemps et je lui fis mille questions : « A quelle heure se lève-t-elle? Quelles sont ses lectures du matin? Quel air chante-t-elle d'habitude à son piano? Vers quelle fontaine dirige-t-elle ses promenades? Quel est son appartement favori? Rougit-elle modestement à mon souvenir? Prononce-t-elle mon nom sans le savoir?..... » Mais qu'entends-je! O terrible châtement d'un curieux désir! (Il se frappe au front avec colère.) Une femme! (Il chante.) D'abord..... (Il s'interrompt. — Aux enfants.) Enfants, connaissez-vous cette vieille chanson?

(Il chante.)

D'abord elle vous pleure
Chaque jour, à toute heure.

LES AIEUX.

CHOEUR D'ENFANTS.

On pleure, et chaque jour ?
Quel violent amour !

GUSTAVE.

Puis on vous pleure à peine
Une fois par semaine.

CHOEUR D'ENFANTS.

Par tendresse ou pitié ?
Quelle ardente amitié !

GUSTAVE.

Puis quand le mois s'écoule,
La colombe roucoule.

CHOEURS D'ENFANTS.

Quel bon cœur ! une fois
Tous les trente-un du mois !

GUSTAVE.

Puis on vous pleure chaque
Année une fois l'an,
Vers les fêtes de Pâque *.

CHOEURS D'ENFANTS.

Que c'est tendre et galant !

GUSTAVE.

Ainsi donc (Montrant la feuille.) elle a jeté loin d'elle
ce dernier gage de notre amour ! Ainsi donc elle n'ose
plus se souvenir de moi !... Je sortais du jardin ; mes
pas m'entraînaient d'eux-mêmes ; une puissance in-
connue m'attirait sous le château. Des milliers de

* Vieux dicton polonais. Cette très-divertissante romance
est littéralement copiée de l'original.

feux narguaient les ombres de minuit ; j'entendais les cris des écuyers et le roulement des carrosses. Me voilà près du mur ; je marche à pas de loup ; je plonge un regard curieux à travers la *venitienne* donnant sur la terrasse : toutes les tables sont servies , toutes les portes sont ouvertes à deux ballants. De la musique, des chants !..... Sans doute on célèbre une fête. Un toast !... j'entends son nom..... ah ! je ne la trahirai pas ! Une voix inconnue s'écrie : « Vivat ! » Un vivat bruyant retentit de mille bouches sonores. Oh oui ! qu'elle vive en paix !..... et j'ajoute à voix basse : « Sois heureuse ! » Soudain (oh ! si de pareils souvenirs pouvaient tuer !) le prêtre prononce l'autre nom et s'écrie : « Qu'ils vivent ! » (Il fixe ses yeux sur la porte.) Quelqu'un remercie avec un sourire..... c'est une voix connue..... c'est la sienne..... je n'en suis pas sûr..... je ne puis rien voir à travers cette glace : la rage m'aveugle ; je lève les bras, je veux enfoncer les carreaux... et je tombe inanimé..... (Après une pause.) Inanimé..... je le croyais ! insensé seulement !

LE PRÊTRE.

Malheureux ! tu cherchais des souffrances !

GUSTAVE.

Seul, comme un cadavre , à côté de ce tumulte de fête, étendu sur le gazon que je mouillais de mes larmes amères !..... Contraste des suprêmes joies et des plus affreuses douleurs ! Quand je m'éveillai, une rougeur sanglante se levait à l'orient. Je demeurai quelques instants ; tout bruit avait cessé, toute flamme était disparue. Ah ! ce moment fut rapide comme un coup de foudre et long comme une éternité ! Je n'en verrai

de pareil qu'au jugement dernier! (Lentement, après une pause.) Alors... l'ange de la mort m'exila du paradis!

LE PRÊTRE.

Pourquoi donc réveiller la douleur dans une blessure à demi fermée? Mon fils, c'est un adage bien vieux, mais consolant, que ce qui s'est fait une fois ne saurait se défaire *. Il faut bénir en cela la volonté divine.

GUSTAVE.

Oh non! Dieu nous avait créés l'un pour l'autre! nés sous une même étoile, égaux de cœur quoique sujets à des destins inégaux, à peu près de la même taille, du même âge, doués de la même grâce, du même abandon dans les mouvements, conformes en tout de pensée et de sentiment! Et tandis que tout signalait en nous une prodigieuse identité, que les liens de nos âmes prédestinées, Dieu même les avait ourdis, (Avec amertume.) toi, tu les as tranchés sans remords!

(Avec colère.)

Femme! périssable duvet! incohérente créature *! à ta beauté les anges mêmes portent envie, et ton âme est pire que celle des..... Grand Dieu! l'or ou la bulle des creuses dignités ont-ils pu t'éblouir à ce point! Puisses-tu..... Que tout ce que tu touches se convertisse en or; que ton cœur et tes lèvres n'embrassent, n'étreignent que de l'or! Moi, si j'étais également maître de mon choix, et si l'on m'avait montré la plus merveilleuse figure de vierge, sortie à peine des mains du Créateur, plus belle cent fois que

* Ce vers semble calqué sur celui de Hamlet :

Frailty, thy name is woman.

les génies, plus belle que mes songes, plus belle que les fictions des poètes, plus belle que toi-même!..... oh! je l'aurais donnée pour toi, pour un seul de tes regards si doux! Ah! dût-elle apporter en dot à son époux tout l'or charrié par le Tage ou le royaume des cieux *, je l'aurais donnée pour toi! Si pour tant d'or et tant de charmes elle ne demandait à son amant que le sacrifice d'une parcelle de sa vie, de cette vie qu'il l'offre sans réserve, rien, elle n'obtiendrait rien! S'il ne fallait lui donner qu'un an, une semaine, une seule caresse, un seul regard; non! mille fois non! (Avec sévérité.) Et toi, d'un cœur glacé, d'une figure indifférente, tu as prononcé la parole de ma perdition et fait brûler des flammes impures auxquelles notre chaîne se dissout, et qui, pour mon tourment, élèvent entre nous un éternel enfer! Tu m'as tué, perfide! les cieux te puniront. Moi-même..... non, je ne te laisserai pas impunie : je vais..... Tremblez, parjures ! (Il tire son stylet.) Je porte un hochet pour vos excellences! Avec cela je tirerai du vin pour vos toasts de noces!... Ha! monstre de femme! je t'enlancerai d'une étreinte homicide; tu m'appartiens et je t'entraîne dans mon enfer! je vais... (Il s'arrête et réfléchit.) Oh non!... non!... non!... pour la tuer il faudrait être quelque chose de pire que le premier des démons! Assassin, cache-toi! (Il remet le poignard dans son sein.) Que mon souvenir la poursuive; (Le prêtre passe dans une autre pièce.) que les stylets de la conscience la déchir-

* « Après le royaume du ciel, a dit Grotius, il n'est rien de plus désirable que le royaume de France. » Chaque jour semble constater davantage la vérité de cette maxime.

rent! J'irai! mais désarmé, j'irai la voir seulement. Dans la salle où ces buveurs dorés sur tranche se démentent, à la table du festin, moi, dans cette souquenille en lambeaux, avec cette feuille au front, j'apparaîs et je m'arrête auprès d'elle..... La cohue interdite se lève de table; ils boivent à ma santé; ils m'offrent un siège: je demeure muet, immobile comme un roc. Les cercles harmonieux se nouent et se dénouent au bruit des luths, au bruit des voix; les paranymphe m'invitent à la danse, et moi, la main sur le cœur et cette feuille dans l'autre, je reste muet! Alors, avec ce charme dont elle seule possède le secret, elle me dira: « Bon pèlerin, apprenez-moi qui vous êtes... D'où venez-vous? » Je ne dirai rien; je lui jetterai seulement un coup d'œil, le coup d'œil fascinateur du serpent; tout l'enfer de mon cœur brillera dans mes yeux: fût-elle aveugle, froide comme un rescif, je la percerai de part en part avec ce coup d'œil. Comme une vapeur infernale, je mordrai sa paupière et je me fixerai à jamais dans sa tête. Tant que durera le jour je souillerai sa candide pensée, et la nuit je lui susciterai des fantômes. (Plus lentement, avec compassion.) Elle est si douce, si facilement émue! comme sur les herbes le duvet du printemps qu'emporte un soupçon de brise, qui cède à une goutte de rosée! La moindre émotion de mon âme l'agite, chaque parole brusque la blesse; l'ombre de ma tristesse éteint aussitôt sa gaieté! Nous connaissons si bien les mouvements de notre âme à tous deux * que ce que l'un avait pensé,

* Je n'ai pas osé dire de l'âme *que nous avons en commun*, encore moins de notre âme *commune*. Le français est plein de

l'autre l'avait déjà deviné. Étroitement réunis par toute l'existence, nous n'avions qu'à regarder le miroir fidèle de nos traits pour lire dans nos cœurs aussi distinctement que dans une source limpide. Quel que fût le sentiment que mon âme exprimât par mes yeux, aussitôt il pénétrait dans la sienne et venait animer son regard. Oh ! oui, je l'aimais tant ! Irais-je donc aujourd'hui l'épouvanter et revêtir une amante du masque d'un réprouvé ! Et pourquoi la maudire ! ô vile jalousie ! et quels torts a-t-elle envers moi ! M'a-t-elle jamais leurré d'une phrase équivoque ? m'a-t-elle provoqué d'un sourire ? A-t-elle devant moi composé son visage ? Où sont donc ses serments ! quelles furent ses promesses ? M'a-t-elle jamais donné une espérance, ne fût-ce qu'en songe ? Non ! non ! j'ai creusé moi-même les chimères, j'ai préparé les poisons dont aujourd'hui je meurs !... A quoi bon ces vengeances ? Quels sont mes droits sur elle ? quels avantages plaident en ma faveur ? Où sont les grandes vertus, les hauts faits, la célébrité ? Rien, ah ! rien ! je n'ai pour moi que l'amour ! Je le sais, jamais je ne lui fis de téméraires aveux, je ne lui parlai d'amour ; je lui demandai seulement la légère faveur de me traiter en frère, en me permettant de l'appeler ma sœur ! le ciel m'est témoin que cela m'aurait suffi. Si je pouvais seulement me dire : « Je la vois ; je l'ai vue hier, je la verrai demain ; le premier, je lui souhaiterai le bonjour, je me mettrai à

pièges : il y a de ces mots qui vous forcent par leur usure ou leur double sens à d'éternelles périphrases. C'est une maille brisée de la langue et que tôt ou tard il faudra réparer.

table à ses côtés ; avec elle le matin, avec elle tout le jour, et le soir avec elle ! » ah ! que je serais heureux ! (Après une pause.) Non , je m'abuse vainement : gardée par un regard méfiant et jaloux , tu ne peux me voir impunément !

On me dira : « Va-t'en , fuis..... meurs. » (Avec douleur.) Mourir ! cœurs de rochers ! vous ne savez pas combien la mort du pèlerin est horrible !..... mourant, il se voit seul au monde , abandonné de tous ! Une main amie ne vient pas fermer ses yeux ! une famille éplorée n'enloure point sa couche , personne n'accompagne le cercueil à la dernière demeure et ne jette une poignée de sable sur ses yeux , pas une larme, vraie ou feinte * !..... Oh ! si je pouvais t'apparaître en songe ! si tu ne portais le deuil qu'un seul jour en souvenir de mes supplices ; si tu n'attachais qu'un ruban noir à ta robe..... peut-être y jetteras-tu les yeux par hasard..... et une larme sincère..... Alors tu diras peut-être avec un soupir : « Il m'aimait tant ! » (Avec une ironie sauvage.) Arrière ! efféminé ; brise-toi, corde plaintive ! Dois-je sangloter en mourant comme un enfant du bonheur ? Les ciëux m'ont tout ravi ; mais ils ne sauraient me reprendre un reste d'orgueil. Vivant, je ne sus jamais solliciter une faveur : mort, je ne m'endierai point la pitié ! (Avec détermination.) Fais ce qu'il te plaira : maîtresse de tes

* Quel pressentiment secret avertissait dès lors le poëte que l'horreur et l'épouvante veillent seules sur la couche de l'exilé à ses heures d'agonie ?.....

O Cassandre ! Cassandre ! quel homme heureux a donc compris ta voix de sinistre augure !

désirs, oublie-moi!... je saurai t'oublier. (Troublé.) Ne l'ai-je pas déjà fait ? (Pensif.) Ses traits... toujours plus confus... oui, déjà effacés ! Déjà l'éternité m'environne et me détache d'une périssable ardeur..... (Pause.) Ah ! je soupire ! après quoi ? n'est-ce pas après elle ? Non, même au delà du tombeau, je ne puis l'oublier. N'est-elle pas ici devant moi ? ici même ! Elle pleure sur moi... Quelle larme sincère ! (Avec douleur.) Pleure, oh ! pleure, amie, ton Gustave va mourir. (Avec détermination.) Eh bien ! courage, Gustave ! (Il lève le stylet. — Douloureusement.) Ne tremble pas, amie ; il n'a pas peur, lui ! Que regrettes-tu ? il n'emporte rien avec soi : il te laisse tout, oui, tout ! il te laisse la vie et l'amour..... (Avec furie.) et ton..... oui, tout !..... Il ne te demande même pas une larme ! (Au prêtre, qui rentre avec des domestiques.) Écoute, toi !..... Si tu rencontres jamais..... (En délire et avec une fureur croissante.) une fille..... une femme surhumaine, et si elle t'interroge sur la cause de ma mort, garde-toi bien de lui dire que c'est le désespoir ; dis-lui que j'ai toujours été souriant et joyeux, que jamais je n'ai reparlé d'une amante, que je jouais aux cartes, je buvais avec les amis..... que cette ivresse..... la danse..... qu'en dansant, je me suis foulé le pied (Il frappe du pied.) et que..... j'en suis mort..... (Il se perce le sein.)

LE PRÊTRE.

Jésus-Marie ! crains le ciel, malheureux !

(Il lui saisit la main. Gustave reste debout. La pendule commence à sonner.)

GUSTAVE, en luttant contre la mort. Il regarde la pendule.

La chaîne résonne..... Onze heures !

LE PRÊTRE.

Gustave ! (Le coq chante pour la seconde fois.)

GUSTAVE.

C'est le second signal!... Le temps vole, la vie se passe ! (La pendule cesse de sonner ; une autre bougie s'éteint.) et la seconde flamme s'éteint. Trêve à la souffrance !..... (Il retire le poignard et le cache.)

LE PRÊTRE.

Au secours!... Peut-être quelque remède..... Ah ! il meurt, il meurt déjà ! Il l'a plongé jusqu'à la garde ! Il est tombé victime de son égarement !

GUSTAVE, avec un froid sourire.

Pourtant il ne tombe pas !

LE PRÊTRE, le saisissant par la main.

O forfait ! Pardonnez-lui, Seigneur !..... Gustave ! Gustave !

GUSTAVE, avec ironie.

Un crime pareil ne peut se commettre tous les jours... Laisse là une crainte inutile : c'est en fait... c'est chose jugée..... Seulement dans l'intérêt de la science, le criminel a répété son douloureux forfait.

LE PRÊTRE.

Comment ? qu'est-ce ?

GUSTAVE.

Sortilèges, magie, tours d'adresse !

LE PRÊTRE.

Ah ! mes cheveux se hérissent, mes jambes flageollent. Au nom du Père et du Fils..... qu'est-ce que tout cela signifie ?

GUSTAVE, en regardant la pendule.

Deux heures se sont écoulées..... celle de l'amour, celle du désespoir; arrive celle de l'enseignement.

LE PRÊTRE, essayant de le faire asseoir.

Assieds-toi, mets-toi au lit, rends-moi cet instrument meurtrier, laisse panser tes blessures.

GUSTAVE.

Je te donne ma parole que ce poignard ne quittera pas sa gaine jusqu'au jugement dernier. Quant aux blessures, c'est peu de chose. N'ai-je pas l'air de me porter à merveille?

LE PRÊTRE.

Par le Dieu tout-puissant, je ne sais que penser...

GUSTAVE.

C'est l'effet du délire ou peut-être quelque prestidigitation. Il y a des armes précieuses dont le tranchant pénètre et plonge jusque dans l'âme sans aucun dommage apparent pour le corps..... J'ai deux fois été frappé d'une arme pareille. (Après une pause, en souriant.) Cette arme est durant la vie dans les yeux d'une femme, (D'une voix sombre.) et après le trépas du pécheur, dans les remords!

LE PRÊTRE.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit!..... Immobile comme un cadavre, que regardes-tu de ce côté? Ah! ses yeux!..... Seigneur! comme voilés par une membrane! Le pouls a cessé de battre..... ses mains froides comme du fer..... Qu'est-ce que tout cela veut dire?

GUSTAVE.

Nous en reparlerons une autre fois. Apprends le

motif qui me ramène en ce monde. Lorsque, en entrant chez toi, je m'arrêtai sur le seuil, je m'en souviens..... tu récitais avec les enfants la prière des morts.....

LE PRÊTRE, saisissant le crucifix.

C'est vrai ; nous allons finir.

(Il tire les enfants à lui.)

GUSTAVE.

Eh bien, conviens-en : crois-tu aux limbes, à l'enfer ?

LE PRÊTRE.

Je crois en tout ce que le Christ nous enseigne par les saintes Écritures et ce qui nous est attesté par l'Église, notre mère.....

GUSTAVE.

Et les croyances de tes pieux ancêtres ? Ah ! la plus belle fête, la fête des souvenirs ! Pourquoi donc viens-tu de supprimer les Aïeux ?

LE PRÊTRE.

Cette solennité tire son origine de l'idolâtrie. L'Église m'ordonne et m'accorde le pouvoir d'éclairer le peuple, d'extirper les restes des superstitions païennes⁹⁷.

GUSTAVE, en montrant la terre.

Cependant on vous le demande par mon organe, et je vous le conseille en ami : rétablissez-nous les Aïeux. Là-haut, devant le trône de l'Éternel, où notre vie est scrupuleusement pesée ; là-haut, dis-je, une larme versée par un serviteur fidèle sur la tombe d'un maître sincèrement aimé a plus de poids que les nécrologues publiés dans les journaux, un cor-

tége officiel et les honneurs posthumes du catafalque. Si, regrettant le trépas d'un bon seigneur, le peuple dépose un cierge perpétuel sur sa tombe, ce cierge brille d'un plus vif éclat dans les ombres de l'éternité que les mille lampions d'un deuil salarié; s'il apporte un rayon de miel et une humble mesure de lait, s'il répand une poignée de farine sur son tombeau, l'âme du défunt sera mieux repue, oh! bien mieux! que ne le seront les parents au somptueux festin des funérailles!

LE PRÊTRE.

A merveille. Mais les Aïeux, fête sacrilège et pleine de pratiques impies, ces nocturnes conciliabules tenus dans les chapelles, les ossuaires ou les grottes souterraines, entretiennent le peuple dans une grossière ignorance : de là mille récits étranges, mille superstitions bizarres sur les apparitions nocturnes, les vampires et les sorts.

GUSTAVE.

Donc il n'est point d'esprits? (Avec ironie.) Ce monde serait inanimé? Il vivrait, mais d'une vie de squelette redressé dans la main du docteur par un secret ressort; ou bien il serait quelque chose comme une grande horloge qui ne marche qu'en raison des lois de la pesanteur! (En souriant.) Mais vous ignorez par qui les poids furent attachés! L'entendement vous explique les rouages et les ressorts; mais vous ne voyez pas la main et la clef de l'horloger *! Si la pellicule mortelle se détachait de tes yeux, tu verrais

* « Dieu, le grand horloger des mondes! etc. »

(GENOUDE.)

autour de toi mainte vie, dont tu ne soupçonnerais même pas le voisinage, hâtant le mouvement de l'inerte univers. (Aux enfants, qui rentrent.) Enfants, approchez de ce secrétaire. (Au secrétaire.) Esprit, que veux-tu ?

UNE VOIX DANS LE SECRÉTAIRE.

Trois patenôtres, pour l'amour de Dieu !

LE PRÊTRE, tout effaré.

Au nom du Père... courez réveiller le sonneur.....
Le Verbe s'est fait chair ! Appelez du monde !

GUSTAVE.

Ne rougissez-vous pas, mon père ? Et la raison ! et la foi ! que deviennent-elles ? La croix est plus forte que tous vos valets. Qui craint Dieu ne craint personne.

LE PRÊTRE.

Dis, parle, que me veux-tu ?... Ah ! c'est un vampire ! un spectre !.....

GUSTAVE.

Je n'ai besoin de rien ; il est tant d'autres indigents ! (Il attrape un papillon autour de la lumière.) Ah ! te voilà, messire papillon ! (Au prêtre, lui montrant l'insecte.) Ces phalènes ailés qui volent par essaim autour de la flamme, vivants, éteignaient tout rayon de lumière ; aussi, le jour du jugement, ils seront jetés dans les ténèbres⁹⁸. Cependant leur âme réprouvée, détestant la lumière, doit s'y replonger sans cesse : c'est le plus horrible châtiment qu'un esprit de la nuit puisse éprouver. Vois ce beau papillon avec sa parure éclatante ; ce devait être quelque cacique royal ou quelque riche seigneur : l'envergure de ses ailes

projetait son ombre sur les villes et les districts⁹⁹. Cet autre plus petit, noir et trapu, fut un censeur stupide : respirant les parfums des arts libéraux, il bavait sur chaque fleur!..... Le miel, il le suçait avec sa trompe envenimée ; le grain de la science, aussitôt aperçu, il le perçait de part en part avec sa dent de couleuvre ou le détruisait dans son germe¹⁰⁰... Ceux-là, qui bourdonnent en phalange pressée, sont les flatteurs de l'orgueil et du pouvoir, la tourbe des folliculaires ; les sillons que leur maître désigne à leur furie, ils les envahissent, les couvrent d'un nuage, et comme les sauterelles, ils dévorent tout, semence et moisson ! Tous ceux-là, mes enfants, ne valent pas un *Ave Maria*. Il en est d'autres plus dignes de compassion, et parmi ceux-là les amis, les élèves, dont l'imagination fut par toi poussée dans des routes aériennes, dont l'ardeur naturelle par toi fut excitée. Quelle peine leur fut infligée durant la vie ! j'ai franchi le seuil de l'éternité pour te le révéler : j'ai renfermé ma vie entière dans trois heures, et j'en ai de nouveau, pour ton avertissement, subi toutes les angoisses. Porteleur donc soulagement par la prière et par le sacrifice divin. Quant à moi, je ne demande rien que ton souvenir. La vie fut une expiation assez grande pour mon crime, et aujourd'hui je ne sais si je porte une peine ou reçois une récompense : car celui qui, trouvant l'autre moitié de son être, éprouve sur la terre de célestes voluptés, qui, fuyant la nature vulgaire, s'est identifié cœur et âme avec son amour et ne pense, ne respire que par lui, celui-là, renonçant après la mort à son être individuel, devient désormais l'ombre de

l'objet qu'il aime. Si vivant il fut sanctifié par son amour, il est guidé par lui vers la gloire céleste ; s'il a suivi le méchant vers l'abîme, il partage son éternel supplice. Heureusement Dieu m'a fait le serviteur d'un ange, et pour elle et pour moi l'avenir resplendit d'un bonheur infini. Jusqu'à ce jour, effleurant comme une ombre ses traits adorables, tantôt je serai dans les cieux et tantôt en enfer. Lorsqu'elle se souvient, soupire et laisse tomber une larme, je m'approche de ses lèvres, je dénoue ses cheveux de lin, je me mêle à son haleine, je la pénètre : je suis dans les cieux ! Mais lorsque..... Vous connaissez, ô vous qui avez aimé, les tortures de la jalousie !..... Longtemps encore il me faut errer par le monde, et lorsque Dieu voudra retirer à lui mon ange bien-aimé, alors aussi peut-être mon âme inséparable pourra se glisser dans le ciel.

(La pendule sonne minuit. — Il chante.)

Car apprenez et notez en vous-mêmes
Que, d'après un ordre éternel,
Tel qui vivant goûta les biens suprêmes
N'entre pas tout droit dans le ciel.

(La pendule cesse de sonner, le coq chante, la lampe s'éteint devant l'image de la sainte Vierge ; Gustave disparaît.)

CHOEUR.

Car apprenons et notons en nous-mêmes
Que, d'après un ordre éternel,
Tel qui vivant goûta les biens suprêmes
N'entre pas tout droit dans le ciel.

FIN DES AIEUX.

VOYAGE EN RUSSIE.

ÉPISODE

DE LA TROISIÈME PARTIE DES AIEUX.

A NOS AMIS EN RUSSIE.

L'AUTEUR.

A NOS AMIS EN RUSSIE.

Vous souvenez-vous de moi?... Moi, toutes les fois que je rêve à mes amis morts, exilés, captifs, je pense à vous aussi : vos figures étrangères ont acquis droit de cité dans mes songes.

Où êtes-vous maintenant? La noble tête de Ry-lejew¹⁰¹, que j'embrassais comme celle d'un frère, est clouée par les arrêts du tzar à l'infâme poteau. Malédiction aux peuples qui lapident leurs prophètes!

Cette main que Bestujew me tendit, Bestujew, à la fois guerrier et poète; cette main, arrachée à la plume, séparée du glaive, le tzar l'attèle à la brouette des forçats : aujourd'hui elle creuse une mine, rivée contre une main polonaise.

Il en est d'autres que le ciel a frappés d'un châtiment plus sévère : peut-être quelqu'un d'entre vous, déshonoré par un emploi, par un ruban, a prostitué pour toujours son âme libre aux faveurs du tzar, et son front balaie aujourd'hui la poussière de ses anti-chambres.

Peut-être d'une bouche vénale il chante ses louanges et se réjouit du martyre de ses anciens amis; peut-être se baigne-t-il dans le sang de ma patrie et se fait aux yeux du tzar un mérite de ses malédictions.

Si ces chants lugubres parviennent de loin jusqu'à vous , enfants du Nord , du sein des nations libres ; s'ils élèvent leur voix au-dessus de la région des glaces, qu'ils soient pour vous un présage de liberté, comme les grues messagères du printemps.

Vous me reconnaitrez à ma voix ! Tant que j'étais enchaîné, me glissant terre à terre, je trompais le despote ; mais à vous j'ai révélé tous les secrets de mon cœur, et pour vous j'ai toujours eu la simplicité des colombes.

Aujourd'hui je répands sur le monde ce calice de fiel : l'amertume de mes paroles est brûlante et corrosive ; que cette amertume, extraite du sang et des larmes de ma patrie, ronge et corrode, non pas vos âmes, mais vos fers.

Si quelqu'un d'entre vous m'accuse, sa plainte sera pour moi comme l'abolement du chien, qui s'habitue si bien au collier, souffert avec une longue et muette patience, qu'il déchire en grondant la main de son libérateur.

VOYAGE EN RUSSIE.

ÉPISODE

DE LA TROISIÈME PARTIE DES AIEUX.

LE GRAND CHEMIN.

Un kibitka vole sur la neige vers des contrées de plus en plus sauvages, comme l'ouragan au désert. Mes yeux plongent au loin comme deux faucons qui planent sur l'immensité des flots, et qui, enveloppés dans l'orage, n'espèrent plus atteindre la grève natale; autour d'eux règne un élément inhospitalier, sans un seul abri où leurs ailes fatiguées puissent se reposer, l'abîme partout : l'abîme, qui doit les dévorer.

On n'aperçoit ni cité ni montagne, aucun monument de l'homme ni de la nature; la terre est aussi nue, aussi déserte que le lendemain de la création; seulement le mammoth, navigateur entraîné par les ondes du déluge, se dresse parfois du sein de ces campagnes, et dans un langage étranger au paysan

moscovite, il proclame l'antiquité de leur origine : il atteste qu'aux jours du grand voyage de Noé, ce continent trafiquait avec les riverains de l'Asie. Seulement un livre venu de l'Occident, arraché de force ou dérobé par la ruse, nous apprend que cette terre inhabitée a jadis enfanté plus d'un peuple..... Mais de même que le flot des quarante jours a parcouru ces plaines sans y laisser la trace de son passage, des nations sont issues de cette patrie sans y laisser le souvenir de leur existence..... Quelque part cependant, bien loin, sur la roche des Alpes, les vagues poussées de ces déserts ont déposé leur empreinte, et plus loin encore, parmi les ruines de Rome, on se souvient des brigands que ce ciel a nourris.....

Le pays s'étend neigeux, morne et désert, comme une page blanche que doit animer la plume d'un écrivain. Est-ce Dieu qui doit la remplir, en écrivant sur elle avec les justes, comme avec des caractères sacrés, les vérités de sa foi ; de cette foi qui donne à la charité l'empire des âmes, et dans le dévouement consacre ses triomphes?..... Ou bien le vieil ennemi de Dieu et des hommes viendra-t-il graver dans ce livre avec le glaive que la race des hommes est vouée à la chaîne et que le symbole de l'humanité n'est autre que le knout?.....

Sur ces plaines de mort le vent seul tourbillonne : il enlève et jette au loin des montagnes de glace ; mais cette mer écumeuse, tuméfiée, ne découvre pas ses noires entrailles : à peine soulevée de son lit à la voix des autans, elle retombe glacée, blanche, immense, uniforme.....

Parfois un ouragan furieux s'élance des profondeurs du pôle : dans sa course impétueuse, il balaie la plaine jusqu'aux bords de l'Euxin, en chassant devant lui des nuages de givre. Souvent il enterre les aventureux kibitka, comme le simoun ensevelit l'Éthiopien égaré sur les steppes de Sarah.....

Cà et là des gerbes noirâtres percent la surface brillante et uniforme des neiges, et se détachent comme les falaises d'une île ou d'un continent : ce sont les ormes, les ifs et les sapins du Nord.

Cà et là des arbres vaincus par la cognée, dépouillés de leur écorce et entassés par couches horizontales, affectent l'apparence de toits et de murailles : ils abritent des hommes et s'appellent *maisons* ; et plus loin des milliers de ces cubes sont jetés uniformément sur la plaine ; la fumée qui monte au-dessus des combles, c'est le plumet qui se balance au casque d'un soldat ; le vitrage brillant, c'est sa giberne : ici les cabanes s'alignent deux à deux, là elles se forment en carrés, plus loin elles s'arrondissent en courbes élégantes ; et ces demeures enrégimentées s'appellent une bourgade.

Voici des êtres humains, — puissantes épaules, vastes poitrines, encolures robustes : comme les animaux et les arbres de ces régions boréales, ils sont pleins de sève, de vie et de santé. Mais la figure de chacun d'eux est comme les plaines de son pays, plate, ouverte et sauvage ; la flamme de leurs cœurs, de ces volcans souterrains, n'a pas encore jailli à la surface : elle ne colore point leurs lèvres de ses lueurs de pourpre, et ne vient pas se figer dans les froncés.

ments de leurs sourcils comme sur ces visages humains de l'Orient et de l'Occident, où tant de faits nouveaux ou traditionnels, tant de douleurs et d'espérances ont laissé leur stigmaté, et qui sont autant de monuments nationaux. Ici les yeux des hommes sont comme les villes de ces contrées, larges et mornes; et jamais le tumulte de l'âme n'agite d'une soudaine secousse leurs prunelles immobiles, et jamais un long deuil n'a pu les obscurcir. A l'intérieur, magnifiques et superbes; au dedans, tristes et stériles. Le corps de ces hommes ressemble au tissu grossier où l'âme, chrysalide vivante, s'emprisonne au retour des frimas, jusqu'à l'instant désiré où elle pourra fendre les airs de sa poitrine, sur ces ailes qu'elle aura filées, tissées, embellies de mille nuances. Mais quel insecte renaitra dessous cette enveloppe, quand le soleil de la liberté lui rendra la vie? Brillant papillon, s'élèvera-t-il dans les cieux ou bien retombera-t-il en phalène obscur, honteuse postérité de la nuit?.....

Divers chemins se croisent à travers la solitude : ce n'est ni l'industrie du marchand qui a frayé leurs voies, ni le pas des caravanes qui les a battues par un fréquent passage. Du fond de sa capitale le tzar les a tracées d'un geste. Et si par hasard il rencontrait quelque pauvre hameau polonais ou les antiques parois d'un château sarmate, soudain disparaissaient manoir et hameau, et la route du tzar traversait leurs ruines. Invisibles au milieu des campagnes, perdues dans les neiges, ces routes se creusent un lit profond à travers les forêts; droites et longues, lancées vers le septentrion, elles se détachent au milieu des bois

comme le cours d'un torrent parmi les rochers sauvages.

Et qui donc voyage sur ces routes ? — Ici, couverte d'une neige floconneuse, débouche la cavalerie ; de là, s'avance une noire colonne d'infanterie, dans un triple rempart de canons, de fourgons et de kibitka. Tels régiments, d'après la teneur de l'oukaze impérial, reviennent de l'Orient pour combattre le Nord ; tels autres abandonnent le Nord pour les régions du Caucase. Où vont-ils ? dans quel but ? Nul ne le sait, nul ne le demande. Ici vous voyez le Mogol à la face rebondie, l'œil mince et recourbé en forme d'arc, là s'avance d'un pas moribond le paysan lithuanien ravi à son pauvre village, le front pâle et soucieux ; ici luisent les mousquets britanniques, là des Kalmouks font briller leur carquois et leurs flèches empennées de givre. — Et leurs officiers, quels sont-ils ?..... Ici un Allemand fredonne dans son carrosse une ballade sentimentale de Schiller, en donnant la schlague aux soldats attardés qui lui tombent sous le bâton. Ailleurs un Français siffle en nasillant quelque refrain libéral ; philosophe cosmopolite, voyageant à la recherche d'une condition, il discute pour le moment avec le chef des Kalmouks un expédient pour nourrir la troupe au plus grand rabais. Qu'importe si la moitié de cette soldatesque doit crever de faim, pourvu qu'ils puissent détourner la moitié de la caisse ; et pour peu que l'opération ne transpire pas au dehors, le ministre les élèvera à la classe supérieure, et le tzar leur enverra la croix pour avoir bien ménagé les fonds.

Soudain on voit accourir un kibiłka. Avant-garde,

trains d'artillerie, ambulances, tout se disperse, tout fuit hors de sa route ; même les équipages des commandants. Le kibitka vole ; un gendarme frappe du poing le cocher, le cocher cingle du fouet les soldats, les soldats se ruent les uns sur les autres ; tout fuit ; et si quelqu'un est demeuré, le kibitka lui passe sur le corps. Où va-t-il ? qui mène-t-il ?..... Personne n'ose le demander. Un gendarme est dedans, il se rend à Saint-Petersbourg, voilà tout : apparemment le tzar a fait arrêter quelqu'un. « Peut-être ce gendarme vient-il de l'étranger ? dit le général..... Qui sait quelle est sa capture !..... Peut-être le roi de Prusse, le roi de France ou le roi de Saxe, ou quelque autre Allemand semblable a perdu les bonnes grâces du tzar, et le tzar dans sa clémence l'a fait cloîtrer dans une casemate ; qui sait, peut-être s'agit-il d'une tête encore plus royale ; peut-être est-ce Yermoloff en personne¹⁰⁹ !... Qui sait ! ce prisonnier est, il est vrai, assis sur la paille, mais quel regard féroce, quel extérieur superbe ! oui, ce doit être quelque grand personnage. A sa suite, quel train de voitures ! sans doute sa valetaille et sa cour ? Et chez tous, mais regardez-les donc ! quelle hardiesse dans les yeux !..... je pensais, moi, que c'étaient les premiers seigneurs de l'empire, au moins des généraux et des chambellans,..... Ce sont de jeunes garçons, voyez ! Qu'est-ce à dire, où vont-ils donc ainsi ? ce doivent être les enfants suspects de quelque souverain. » Telle était la conversation que les chefs entretenaient à voix basse... Le kibitka court droit vers la capitale.

LES FAUBOURGS.

De loin, de très-loin on voit déjà que c'est la capitale. Sur les deux rebords d'une route facile et somptueuse, deux files de palais. Ici, l'on dirait une chapelle avec son dôme et sa croix ; là, des statues sous la paille et la neige se dressent comme des meules de foin ; ailleurs, derrière une rangée de colonnes corinthiennes, règne un édifice à la toiture horizontale, une villa printanière dans le goût italien ; à côté l'on voit des kiosques de mandarins japonais ou des ruines classiques, grotesques parodies qui remontent aux temps classiques de Catherine. Des maisons de toute architecture, de toute apparence, s'élèvent derrière des grilles de fer, dans des cages séparées, comme des animaux apportés de tous les coins de la terre... Le seul genre de palais qui ne s'y trouve pas est celui qui serait propre à leur architecture nationale, le chef-d'œuvre de leur imagination, le produit de leur nature. Mais quelle merveille que l'érection de ces bâtiments ! Que de pierres entassées sur des pierres au milieu des marais ! A Rome, pour élever un théâtre qui satisfît les Césars, il fallut jadis verser un fleuve d'or¹⁰⁵ ; dans ce faubourg, les abjects séides des tzars, pour construire leurs voluptueux repaires, ont dû répandre un océan de larmes et de sang polonais.

Pour voiturer jusqu'ici ces granits qui se dressent en obélisques dans les airs, combien leur a-t-il fallu inventer de conspirations ? combien de malheureux ont-ils dû bannir ou livrer au bourreau ? combien

ont-ils dû ravager ou envahir de nos terres, avant d'avoir, au prix du sang de la Lithuanie, des larmes de l'Ukraine, de l'or des Polonais, entassé ici à grands frais tout ce que Paris et Londres offrent de plus éclatant, habillé des derniers caprices de la mode ces grands édifices, nivelé sous des flots de champagne le pourtour des buffets, égalisé les parquets sous les balancements symétriques du menuet ?

Maintenant c'est une solitude ; la cour passe l'hiver à la ville, et les mouches courtisanes, alléchées par le parfum de la charogne impériale, se ruent à sa poursuite dans la cité. Maintenant l'aiglon seul danse au milieu de ces palais déserts : les seigneurs sont à la ville, le tzar est à la ville. Vers cette ville s'élance un kibitka : il fait froid, il neige. Sur les horloges de la cité, midi vient à peine de faire retentir ses douze signaux, et déjà le soleil s'incline à l'occident ¹⁰⁴. La voûte des cieux se dilate et blanchit : sans nuages, vide et diaphane, silencieuse et décolorée, elle ressemble à l'œil du voyageur engourdi par le froid.

Devant nous, la ville ; au-dessus de la ville on voit se dresser bizarres, comme des cités aériennes ou comme ces jardins suspendus orgueil de Babylone, des arcs-boutants, des parois, des péristyles et des murs : ce sont les vapeurs de deux cent mille cheminées qui montent droit et en colonnes serrées. Celles-ci brillent comme du marbre de Carrare, celles-là dispersent des myriades d'étincelles comme des rubis fantastiques ; leurs sommets se replient et se confondent : ils s'arrondissent en arceaux, ils s'en-

lacent en ogives, et par un mirage mensonger imitent les formes des toits et des combles. Telle s'improvise une cité sur le miroir limpide des eaux de la Méditerranée ou sur les monts sablonneux du désert : de loin elle séduit l'œil du voyageur, et toujours visible, elle fuit sans cesse ¹⁰³. Enfin la chaîne est levée, les portes s'ouvrent, on nous inspecte, interroge, questionne ; on nous laisse entrer.

SAINT-PETER'S-BOURG.

Aux vieilles époques des Grecs et des Romains, les peuples se groupaient autour du sanctuaire de la Divinité, près de la source qu'alimentait une nymphe, au fond des bocages sacrés, ou bien sur le sommet des montagnes, ils choisissaient un refuge contre leurs ennemis. Ainsi s'élevèrent Athènes et Sparte et Rome. Au moyen âge, les cabanes, appuyées contre le rempart, s'élevaient à l'abri de la tour féodale, sous l'œil du baron, protecteur de toute la contrée; ou bien, fidèles au cours d'un fleuve navigable, elles se multipliaient avec le progrès des années. Et toujours c'est à quelque divinité, à quelque héros tutélaire, sinon à quelque industrielle fondation, que ces villes antiques rattachent leur origine.

Mais quels furent les commencements de la capitale moscovite? Quel motif a déterminé tous ces milliers de Slaves à venir se confiner ici, dans ces derniers horizons de leurs domaines, que leur disputaient encore la mer et les Finnois¹⁰⁶? Ici, où le sol ne produit ni fruits ni céréales, où le vent seul apporte les frimas et la tempête; ici, où l'atmosphère, trop ardente ou trop glaciale, égale en cruauté l'humeur changeante du despote! Non, ce ne sont point les hommes qui l'ont voulu : le tzar, le tzar seul a pris en affection ces fangeuses contrées et résolu de s'y faire édifier une résidence pour lui-même et non pas une ville pour les hommes. C'est le triomphe de la volonté impériale. D'abord au sein de ces fondrières et de ces sables mouvants, il a fait enfoncer cent

mille pilotis et les battre avec les cadavres de cent mille paysans. Puis sur ces pilotis et sur ces cadavres moscovites ayant fait établir un terrain solide, il attela d'autres générations à la brouette, au tombereau, à ses flottes, et leur ordonna de chercher aux rivages lointains, à travers des océans nouveaux, des pièces de bois et des quartiers de roche ¹⁰⁷.

Il se souvint de Paris, et aussitôt il fit disposer des places à l'instar de celles de Paris; il avait vu Amsterdam, et aussitôt l'eau fut introduite et retenue par des écluses; il avait entendu parler des grands palais de Rome, et des palais s'élevèrent; il s'était épris d'une belle ardeur pour la capitale vénitienne, qui, sortant de l'onde et couchée mollement sur la plage, baigne jusqu'à mi-corps ses appas de syrène : incontinent il coupe des canaux dans la boue, les enchaîne par des ponts et les peuple de gondoles. C'est ainsi qu'il possède à la fois Venise, Paris et Londres, moins leur beauté, leur civilisation et leur industrie. Les architectes répètent l'adage si connu que Rome fut élevée de la main des hommes, que Venise est l'ouvrage des dieux; mais qui verra Saint-Petersbourg dira qu'à l'enfer seul revient l'honneur de sa création. Toutes les rues convergent vers le fleuve : larges, longues comme les défilés des montagnes. Des maisons immenses. Ici la pierre de taille, plus loin la brique... le marbre sur la glaise, la glaise sur le marbre, et toutes les parois et les toits alignés comme un corps d'armée habillé à neuf. Des enseignes et des inscriptions partout; et dans ce pêle-mêle d'écritures si bizarres, d'idiomes si multipliés, la vue et l'oreille s'égarent

comme dans une tour de Babel. Voici quelques-unes de ces inscriptions, prises au hasard :

**ICI DEMEURE AHMET, KHAN DES KIRGHISES, PRÉSIDENT
AU DÉPARTEMENT DES AFFAIRES DE POLOGNE.**

Une autre :

**ICI DEMEURE MAITRE JOCO, PROFESSEUR DE LANGUE
FRANÇAISE AVEC L'ACCENT PARISIEN, MARMITON
DE LA COUR, PRÉPOSÉ AUX SPIRITUEUX, CONTRE-BASSE
A L'ORCHESTRE ET INSPECTEUR DES ÉCOLES.**

Une autre :

**DEMANDEZ IL SIGNOR PIACERE GIOCCO, QUI FOURNISSAIT
AUTREFOIS DES SAUCISSONS AUX DAMES D'ATOUR
DE LA TZARINE ET QUI OUVRE AUJOURD'HUI UNE PENSION
DE DEMOISELLES.**

Une autre :

**INCLINEZ-VOUS DEVANT LA DEMEURE DU RÉVÉREND
DIENER, CHEVALIER DE PLUSIEURS ORDRES DE L'EMPIRE.
IL PRONONCERA AUJOURD'HUI AU PRÊCHE UN SERMON
POUR DÉMONTRER QUE LE TZAR EST LE PAPE MOSCOVITE
PAR LA GRACE DE DIEU, ET L'ARBITRE SUPRÊME DE LA
FOI ET DE LA CONSCIENCE. IL INVITE EN MÊME TEMPS
SES FRÈRES CALVINISTES, SOCINIENS, ANABAPTISTES,
A SE FONDRE EN UNE SEULE COMMUNION, EN ADOPTANT
SES DOCTRINES ET SES CROYANCES NOUVELLES,
LES SEULES AUTORISÉES PAR SA MAJESTÉ LE TZAR DE
TOUTES LES RUSSIES ET SON FIDÈLE COUSIN
ET ALLIÉ LE ROI DE PRUSSE ¹⁰⁸.**

Une autre :

ICI L'ON TROUVE DES PARURES DE DAMES.

Une autre :

DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

Une autre :

DES JOUETS D'ENFANTS.

Une autre :

DES KNOTS.

Des carrosses , des berlines , des landaus , malgré leurs formes massives et la rapidité de leur vol , sillonnent les rues comme des éclairs sur leurs glissoires muettes et s'évanouissent sans bruit comme les visions fantastiques d'un diorama. Sur le siège d'un carrosse anglais trône un automédon barbu , les vêtements , la barbe et les moustaches tout saupoudrés de givre et le fouet à la main. De jeunes garçons , vrais enfants de Borée , trottent sur les chevaux de devant , noyés dans des peaux de mouton. A leurs sifflements aigus , la foule se disperse , et l'essaim de traîneaux légers fuit devant le carrosse comme une volée de canards blancs à l'approche d'un vaisseau. Ici tout le monde s'empresse , talonné par le froid : personne ne s'arrête , n'échange un regard , ne profère une parole ; partout des yeux voilés , des visages blêmes ; chacun se frotte les mains , chacun claque des dents , et la vapeur exhalée de chaque bouche jaillit comme une colonne , droite , grisâtre , épanouie. A voir la fumée émanant de tous ces hommes , vous diriez des locomotives en mouvement ¹⁰⁹. Des deux côtés du troupeau populaire s'avancent pompeusement deux immenses cortèges comme des processions solennelles aux jours de fête ou comme les glaçons du rivage charriés par un fleuve au jour de la débâcle. Qu'a-t-elle donc à se traîner ainsi cette cohue dorée sur tranche , insensible au froid comme une bande de martres zibelines ? C'est que la mode désigne cette heure pour la promenade. On gèle , le vent souffle imperturbablement : et qu'importe ? Le tzar n'a-t-il pas coutume de se promener ici à pied avec la tzarine

et toutes les petites maîtresses de la cour ? Maréchaux, grandes dames, dignitaires, tous s'avancent par groupes symétriques et dans l'ordre prescrit par l'étiquette. J'en vois défiler un, deux, trois, quatre... Comme les cartes que le joueur jette sur le tapis, ils se tassent de côté et d'autre : rois, reines et valets, pique et cœur, trèfle et carreau, tous procèdent à la file des deux côtés de cette allée superbe sur des trottoirs revêtus de granit poli. Et d'abord viennent les officiers du palais. Celui-ci enveloppé d'une chaude fourrure, qu'il entr'ouvre à demi pour faire briller ses quatre croix. Il gèlera ; mais il aura fait voir à tout le monde ses belles décorations. D'un œil arrogant il cherche ses égaux, et son obésité le force à se mouvoir avec la lenteur de l'escarbot. Plus loin, c'est la jeunesse des gardes, esclave de la mode et du tzar : ce sont des dandys en épaulettes, droits et fluets comme des piques ambulantes, étranglés au milieu du corps comme des guêpes. Puis ce sont des bureaucrates aux épaules voûtées, au regard de basilic et cherchant à deviner celui que l'on doit saluer, celui à qui l'on peut marcher sur les pieds impunément sans faire ses excuses, et celui que l'on doit éviter. Et chacun d'eux, souple, honteux, inquiet, rampe en se recoquillant comme un scorpion. Les dames sont au milieu, les dames aux chapeaux de satin, aux mantilles chatoyantes, comme un essaim de papillons bigarrés. Chacune d'elles fait briller sa toilette parisienne et voltiger son pied captif dans un soulier garni de fourrures. Blanches comme la neige, rubicondes comme des homards. Mais la cour se retire : soudain

les rangs s'arrêtent, les carrosses accourent, comme ces bateaux qui suivent les nageurs aventurés sur des eaux profondes..... Déjà les premiers ont disparu, enfermés dans leurs équipages, et la queue des piétons se débande peu à peu. Plus d'un promeneur, saisi d'une toux phthisique, dira cependant : « Ah ! quelle belle promenade ! J'ai vu le tzar ; j'ai bien humblement salué mon général, et j'ai même parlé à son page ! »

Quelques hommes, différant des autres par le maintien et le visage, suivaient le flot de cette foule vagabonde : à peine s'ils daignaient jeter les yeux sur les passants ; mais la ville absorbait toute leur attention. Leurs regards des fondements aux combles escadaient les murailles, se cramponnaient à ces parois de fer et de granit comme s'ils voulaient essayer si chaque brique est fortement scellée à sa place..... Et, avec désespoir, ils laissèrent retomber leurs bras, comme vaincus par le pressentiment qu'il n'était point donné à la puissance humaine de les démolir..... Un instant ils rêvèrent encore, puis ils disparurent. Seul d'entre onze, un seul pèlerin resta : il sourit amèrement ; il leva la main, la serra et frappa le marbre avec fureur, comme s'il jetait une menace à cette ville de marbre. Puis il croisa ses bras sur la poitrine, demeura pensif et planta dans la cour du palais impérial ses deux regards comme deux couteaux. Alors il ressemblait à Samson lorsque, traîtreusement saisi et chargé de chaînes, il roulait des penses de vengeance sous les portiques du Philistin. Un nuage soudain retomba sur son front immobile et fier,

comme le drap mortuaire sur un cercueil ; une ombre effrayante vint couvrir ses traits livides , comme si le soir , qui tombait déjà du haut des cieux , se fixait d'abord sur son visage avant de déployer au loin ses voiles funèbres.

Sur le côté droit de la rue déjà déserte se tenait un autre homme. Ce n'était point un voyageur : il semblait être plutôt un ancien habitant de la ville , car tout en distribuant ses aumônes parmi le peuple , il saluait tous les pauvres par leur nom et les questionnait , qui sur sa femme , qui sur ses enfants. Il les congédia tous ; il s'accouda sur le granit qui bordait les canaux et laissa ses yeux errer sur les parois des édifices et sur les faîtes du palais ; mais ses yeux n'étaient point comme ceux du pèlerin et se détachaient de leur contemplation dès qu'un mendiant ou un soldat estropié venait à passer près de lui. Les mains levées au ciel , longtemps il resta debout , longtemps il rêva. Son visage portait l'expression d'un désespoir céleste ; il avait le regard de l'ange fidèle lorsque , messenger des cieux , il daigne descendre parmi les âmes du purgatoire ; qui voit des peuples entiers en proie à d'atroces douleurs , qui sent ce qu'ils souffrent et ce qu'ils souffriront pendant des siècles , et qui sait , lui le bienheureux , combien est encore éloigné pour tant de générations le terme de leurs maux..... le jour de la délivrance ! Pleurant , il s'appuya sur le quai ; des larmes amères coulaient de ses yeux , absorbées aussitôt par la neige ; mais Dieu , qui les recueille et les compte , lui rendra pour chacune d'elles un océan de béatitudes.

Il était tard, seuls ces deux hommes restaient encore, tous deux se croyant sans témoins, et quoique placés à quelque distance l'un de l'autre, enfin ils s'aperçurent mutuellement et se mirent à se considérer. L'homme de droite s'avança le premier : « Frère, dit-il, je vois que tu es abandonné loin de ta route, seul, triste, étranger peut-être. Au nom du Seigneur, apprends-moi comment je puis te servir. Je suis Polonais et chrétien, et je te salue par le signe de l'aigle et du cavalier ¹¹⁰. »

Le pèlerin, trop occupé de ses méditations, secoua la tête et quitta le parapet. Mais lorsque le lendemain il voulut débrouiller le chaos de ses pensées et rappeler la mémoire à son aide, plus d'une fois il se prit à regretter cet importun. S'il le rencontre, oh ! il saura bien le reconnaître, l'arrêter. Ce n'est pas qu'il se rappelle bien distinctement les traits de son visage ; mais il y avait dans le timbre de sa voix, dans l'accent de ses paroles quelque chose dont l'oreille et l'âme du pèlerin avaient retenu la vibration..... Peut-être l'avait-il entrevu dans de ses rêves.....

LE MONUMENT DE PIERRE.

Un soir, lorsque la pluie tombait par torrents, deux jeunes gens se tenaient abrités sous un même manteau et les mains entrelacées. L'un était ce pèlerin venu de l'Occident, mystérieuse victime de l'autocrate ; l'autre était le poète du peuple russe, célèbre dans tout le Nord par l'harmonie de ses chants. Ils se connaissaient depuis peu, mais bien, et voilà déjà quelques jours qu'ils sont amis. Leurs âmes sublimes, dédaignant les entraves de la terre, s'étaient réunies dans une fraternelle étreinte, pareilles à deux roches jumelles dans les Alpes qui, bien que séparées pour les siècles par le lit d'un torrent, inclinent l'une vers l'autre leurs cimes aériennes, et daignent à peine entendre le murmure de l'onde ennemie¹¹. Le pèlerin roulait quelque sombre méditation sur le colosse de Pierre, et le poète russe parla ainsi à voix basse :

« A PIERRE PREMIER, CATHERINE SECONDE¹².

« Déjà le tzar, coulé en bronze sous les formes massives d'un géant, s'était assis sur le dos de son bucéphale, attendant qu'une place fût disposée pour lui et pour son cheval. Mais Pierre ne savait point rester sur le sol natal ; il se sentait à l'étroit dans sa patrie : on envoya au delà des mers lui chercher un appui. On fit déraciner sur les rivages de la Finlande tout un mamelon de pierre. Celui-là, sur un signe de la tzarine, traverse le golfe à la nage, bondit sur la terre ferme et court se prosterner, dans la cité, devant la

souveraine¹¹⁵. Déjà le tertre est prêt : le tzar de bronze prend son essor, le tzar knoutopotent* dans sa toge romaine. Le coursier s'élance d'un bond sur la colline de granit, s'appuie sur la crête et se cabre dans les airs.

« Non, telle ne fut point dans les murs de l'antique Rome l'attitude de Marc-Aurèle, de ce bien-aimé des peuples, pour qui l'expulsion des délateurs et des traîtres fut le premier pas vers la gloire; qui, après avoir châtié l'insolence des brigands domestiques et foudroyé sur les rives du Rhin et du Pactole les hordes des barbares étrangers, revenait paisiblement s'asseoir au Capitole. Voyez ! que son front est beau, noble, bienveillant ! Sur ce front brille une seule pensée, celle du bonheur de l'empire. Il lève majestueusement la main, comme pour bénir la foule de ses sujets qui se presse autour de lui, et de l'autre main, abaissée sur les rênes, il réprime les ardeurs de son coursier. On devine, on croit voir encore tout un peuple assemblé sur son passage et s'écriant avec jubilation : « C'est l'empereur notre père qui revient ! » Et l'empereur s'attarde comme à dessein à travers cette multitude et veut gratifier chacun des assistants d'un coup d'œil paternel. Son cheval hérissé sa flottante crinière, fait flamboyer ses yeux comme deux escarboucles : car il sait qu'il ramène le plus chéri des hôtes, qu'il porte le père de quel-

* Nous avons hésité entre *knoutopotent* et *knoutocrate* ; mais la première de ces deux expressions, quoique moins régulière, rend mieux l'idée de l'auteur ; d'ailleurs, consacrée par l'emploi qu'en a fait G. Sand dans son analyse des *Âgeux*, elle a passé dans la langue.

ques millions d'enfants, et lui-même il modère le feu de son agilité. Enfants, approchez tous, venez contempler votre père : vous le pouvez. Le coursier s'avance d'un pas mesuré sur un terrain uni. Vous devinez que l'immortalité l'attend au bout de sa carrière ¹¹⁴ !

« Mais le tzar Pierre abandonne les rênes à son coursier : il est évident qu'il a fourni sa course en renversant tout sur sa route. Le voilà maintenant qui se dresse sur la crête du rocher. Le cheval effaré fait jouer ses pieds de devant dans les airs ; le tzar ne le retient pas ; le cheval ronge son frein : on prévoit qu'il va tomber et se briser en mille morceaux. Depuis un siècle il reste suspendu ; il saute et ne reprend pas terre : on dirait une cascade qui, se ruant du haut des rochers, serait tout à coup saisie par le froid et changée en cristal au milieu de sa chute. Mais lorsque le soleil de la liberté annoncera le réveil des peuples et qu'un souffle venu de l'Occident réchauffera ces contrées maudites, qu'adviendra-t-il de cette cascade de tyrannie?..... »

REVUE DES TROUPES.

Une place immense..... les uns l'appellent un che-nil : c'est là que le tzar excite ses limiers avant de les découpler contre la victime ; d'autres, plus polis, appellent cette place un boudoir : c'est là que le tzar essaie ses parures avant de sortir, tout hérissé de mousquets, de piques et de canons, pour récolter les adorations des monarques. Une coquette, empressée de paraître au bal de la cour, ne se tient pas si longtemps devant sa psyché, ne s'inflige pas autant de momeries et de contorsions que le tzar n'en commet chaque jour sur la place de parade. D'autres n'y voient cependant qu'une pépinière de sauterelles. C'est là, osent-ils prétendre, que le tzar fait éclore les semences de ces nuées de sauterelles qui, après avoir reçu une culture suffisante, prenant un beau jour leur essor, doivent envahir le monde. Il en est d'autres qui préfèrent la nommer un queux de chirurgien, car c'est ici que le tzar affine ses lancettes avant d'étendre la main de Saint-Pétersbourg ou de Moscou et de tailler dans le vif de manière que toute l'Europe jette un cri de douleur. Mais avant qu'elle ait sondé la profondeur de la plaie, avant qu'elle ait imaginé un emplâtre contre l'hémorrhagie, déjà le tzar a tranché la carotide du shah et la trachée-artère du sultan, et du cœur des Sarmates il a soutiré le plus pur de son sang. C'est une place aux mille noms ; mais dans la langue des gouvernements, on l'appelle place des bévues militaires.

Dix heures !... C'est le point du jour, c'est l'heure de la parade. Déjà une foule silencieuse environne la place comme le rivage obscur d'un lac aux flots nébuleux. Chacun regarde par les épaules de son chef de file et le pousse vers le milieu. Comme des martins-pêcheurs à l'affût au-dessus des eaux, quelques dragons et quelques Cosaques Zaporogues fu-rèlent tout autour de la place ; ils écartent les têtes les plus curieuses avec la hampe de leurs lances et ver-sent généreusement une grêle de coups de nerfs sur les épaules qui se trouvent à portée. Tel qui s'était trop avancé, comme une grenouille sortie de son marais, retire son front et cache ses épaules dans la foule. Un tonnerre gronde au loin, sourd, monotone, comme la chute d'un marteau, comme le frémissement du fléau qu'agite le laboureur. C'est le tambour, guide ordi-naire des régiments. Derrière lui les files se traînent le long des avenues, innombrables, variées ; mais l'uniformité de leurs habits verts se détache au loin sur la neige en masses foncées. Et chaque colonne coule comme une rivière, et toutes elles s'engouffrent dans la place comme dans un ample réservoir.

Ici, muse, prête-moi les bouches de cent Homères, dans chacune d'elles dépose cent sacondes parisien-nes, prête-moi les plumes de tous les commis de l'univers pour enregistrer tous ces colonels, tous ces officiers, tous ces sous-officiers et tous ces héros de la gamelle.

Mais, ô douleur ! tous ces illustres guerriers se ressemblent si fort ! ils sont si monotones ! Les voilà rangés soldat contre soldat, comme une file de che-

vaux ruminant au même râtelier, ou comme des gerbes d'épis rangés sur les sillons, ou plutôt comme les sillons eux-mêmes, sinon comme le chanvre vert desséchant sur pied; on pourrait aussi les trouver semblables aux lignes d'un mauvais livre, à moins qu'on ne préfère les comparer aux conversations des salons de Saint-Petersbourg. J'ai pourtant observé que parmi ces beaux Moscovites, il y en avait qui, dépassant les autres de cinq ou six pouces, étaient marqués en tête et portaient sur leurs bonnets à poil des plaques de laiton : c'étaient les grenadiers, et il y avait trois variétés de ces vieilles moustaches. Derrière eux se tenaient d'autres plus petits en rangs pressés, comme des concombres cachés dans leurs feuilles vertes sur les plates-bandes d'un jardin. Pour distinguer tous les régiments de cette infanterie, il faudrait emprunter l'œil pénétrant du naturaliste, qui étudie les vermisseaux retirés de la boue, les classe en familles et leur donne des noms.

J'entends une fanfare : ce sont des cavaliers. Ceux-là offrent du moins des aspects plus variés : des lanciers, des hussards, des dragons ; des chapkas, des casques, des kolbacks. On dirait une exposition de bonneterie. Un régiment arrive tout le dernier, ce sont des géants tout bardés de cuivre comme une rangée de bouilloires, et les têtes crochues de leurs coursiers s'abaissent comme des robinets. C'est par les chevaux que l'on distingue le mieux ces régiments si différents d'armures et de costumes. C'est là le principe de la nouvelle tactique, et d'ailleurs il se conforme à la coutume des Russes. Jomini, le grand tacticien, a

écrit quelque part que ce sont les chevaux et non les cavaliers qui font une bonne cavalerie. Depuis longtemps déjà les Russes le savaient, puisque pour un bon cheval des gardes on peut acheter chez eux jusqu'à trois recrues. Le prix d'un cheval d'officier est quadruple : en échange d'une pareille monture, il faut donner un musicien, un danseur ou bien un écrivain, et même, dans les temps de presse, un cuisinier. Une jument de l'État, maigre, éreintée et bonne tout au plus à voiturier les ambulances, peut encore être engagée avec profit dans les luttes hasardées du pharaon. Une rosse pour deux femmes, c'est là le compte ordinaire.

Mais revenons aux régiments. Le premier qui débouche est noir de même que le second, à cela près que celui-ci est à courte queue; puis deux autres régiments baies avec la même distinction, le cinquième gris pommelé, le sixième alezan, le septième alezan brûlé, le huitième cap de more, le neuvième de haute stature, le dixième de taille moyenne, puis un noir à queue de rat, puis un noir avec étoile en tête, et le dernier noir de corbeau. Quarante-huit bouches à feu se sont mises en bataille avec un nombre plus que double de caissons, en tout deux cents attelages, à ce que l'on peut en juger d'en haut, car pour les compter au même instant dans cette masse de chevaux et cette cohue d'hommes, il faudrait avoir l'œil de Napoléon ou bien le tien, intendant moscovite des poudres; toi, sans t'arrêter aux hommes ni aux chevaux, tu regardes aux caissons, tu devines à l'instant leur nombre, et tu sais combien dans chacun d'eux tu as volé de gargousses!

Déjà tous ces uniformes verts ont encombré la place comme les herbes qui jonchent la prairie au retour du printemps ; çà et là seulement surnage un caisson de même couleur, semblable à l'algue des marais ou bien à la punaise agreste, aux ailes verdâtres, et tout auprès s'accroupit une pièce avec son avant-train comme une sombre araignée.

Chacune de ces araignées a quatre pattes de devant et quatre de derrière : ce sont les servants et les pointeurs. Tant qu'elle dort immobile sur le sable, toutes ces pattes se meuvent indépendamment du corps : on les dirait séparées du ventre et que ce ventre se soulève dans les airs comme un ballon ; mais dès que cette bouche à feu, assoupie et muette, se réveille soudain au commandement qui l'appelle, aussitôt, comme une tarentule au souffle imprudent qui la provoque ¹¹³, elle réunit ses pattes, elle replie ses genoux, et avant de vomir les poisons dont elle est gonflée, elle agite celles de devant autour de sa bouche noircie, avec l'agilité d'une mouche qui serait tombée dans l'arsenic ; puis rejetant en arrière ses deux pattes antérieures, elle remue celles qui restent, fait osciller sa queue, et dispersant enfin toutes ses antennes de côté et d'autre, elle repose un instant, puis elle fait jaillir le poison délétère.

Les régiments s'arrêtent ; ils se considèrent. Le tzar, le tzar arrive ! quelques vieux amiraux montés sur de vieux chevaux, une foule d'aides de camp, une cohue de généraux se pressent de part et d'autre, et le tzar seul se tient en avant. Cet état-major, si singulièrement bariolé et bigarré, ressemble à une troupe

d'arlequins : ils sont attifés de rubans, de trousseaux de clefs, de chiffres, de portraits, d'agrafes; l'un porte une écharpe grise, cet autre une écharpe jaune. Chacun d'eux a devant et derrière plus d'étoiles, de crachats et de croix que de boutons¹¹⁶.

Ils brillent tous, mais d'un éclat emprunté; les rayons qui les éclairent jaillissent des yeux du maître. Chaque général est un de ces vers luisants qui rayonnent d'une si belle lumière aux nuits de la Saint-Jean. Mais si le printemps de la faveur des tzars vient à se ternir; misérables insectes, ils perdent leur splendeur : ils vivent sans même oser cacher au sein de l'exil leur abaissement et leur honte; ils vivent, mais nul ne sait dans quelle fange ils traînent leur existence oubliée. Le général, d'un pas assuré, se jette au milieu du feu meurtrier : un boulet l'atteindra-t-il, le tzar lui sourira; mais si le tzar le frappe d'un regard défavorable, le général pâlit, languit, et souvent..... il en crève.

C'est bien plutôt parmi les courtisans que l'on trouverait des âmes stoïques et fortement trempées. Quoiqu'ils éprouvent les effets de la colère du tzar, ils n'auront garde de se couper la gorge ni de tomber malades¹¹⁷ : ils iront à la campagne s'enfermer dans leurs élégantes villa, et de là ils écriront, l'un au chambellan, l'autre à la maîtresse en titre, cet autre encore à quelque dame d'honneur; les plus libéraux adresseront leurs requêtes au palefrenier du tzar. C'est ainsi qu'ils s'insinueront de nouveau dans les faveurs impériales. Leur caniche fidèle, jeté par la fenêtre, mourra de chagrin; le chat en sera quitte

pour un miâou, et retombé sur ses pattes, ne guettant qu'une occasion pour rentrer, il pénétrera de nouveau silencieusement par quelque honteux orifice. Un pareil stoïcien, avant de reprendre en triomphe possession de ses grades, fait tout bas à la campagne..... du libéralisme.

Le tzar était en habit vert, avec un collet couvert de broderies d'or. Jamais le tzar n'abandonne l'uniforme : l'uniforme, c'est la peau du tzar, et le tzar naît, vit et pourrit soldat.

A peine l'impérial enfant est-il délié de ses langes que jeune prince, né sur le trône, il est affublé du kurtka d'un cosaque ou d'un hussard, qu'on lui offre un sabre et un fouet pour ses premiers joujoux. Il apprend à connaître les lettres en faisant faire le moulinet à son sabre et en indiquant de la pointe les caractères tracés sur son rudiment. Lorsque ses gouverneurs lui enseignent les gracieuses évolutions de la danse, il bat la mesure avec son fouet ¹¹⁸. Plus grand, tout son bonheur est de réunir des soldats dans ses appartements, de leur commander : « Gauche ! droite ! » et de façonner les régiments à la manœuvre ainsi qu'à la bastonnade.

Voilà comment tous les tzars se sont formés dans l'art de régner ; voilà pourquoi l'Europe les redoute et les exalte. Nos pères avaient raison de dire avec Krasicki * : « Le sage eut le dernier mot ; mais le sot

* Ignace Krasicki, évêque de Warmie, prosateur et poète ; universel comme Voltaire, mais en même temps religieux comme Fénelon. Il composa sa *Guerre des Moines* à Berlin, dans la même chambre que Voltaire avait occupée.

est resté vainqueur. » Vive la mémoire de Pierre le Grand ! C'est Pierre qui le premier a inventé cette tzaropédie ; c'est Pierre qui a montré aux tzars le chemin de la vraie grandeur. Il avait vu les peuples les plus sages de l'Europe, et il s'est dit : « Je veux *européaniser* la Russie : je raccourcirai les vêtements, je ferai tomber les barbes. » Il dit, et les barbes tombent par nuées, barbes de mougiks, barbes de boyards, comme les feuilles sous la grêle ; il dit, et l'on réduit à la mesure commune les basques des marchands et des knèzes, on les taille de long et de large comme les charmillles d'un parc français. Pierre importa les tambours et les baïonnettes, établit des citadelles, organisa les cadets, fit danser des menuets à sa cour, et introduisit de force les femmes dans les assemblées ; sur les frontières, il disposa des douanes, il ferma les rades avec des chaînes massives ; il créa les sénateurs, les espions, les grands dignitaires, le fermage des eaux-de-vie, la vente des offices, les passe-ports ; il rasa, lava, habilla le paysan, lui mit une arme dans la main, des roubles dans la poche, et l'Europe stupéfaite s'écria : « Le tzar Pierre a civilisé la Russie ! » Il ne resta plus à ses successeurs qu'à renouveler périodiquement la dose de mensonges prodigués à l'ignoble diplomatie, à envoyer des baïonnettes au secours des despotes, à fomenter quelques massacres et quelques incendies, à accaparer autour d'eux le bien de leurs voisins, à piller leurs sujets et soudoyer des écrivains étrangers pour soutirer des applaudissements aux Français et aux Allemands et passer pour un gouvernement puissant, sage et généreux.

Allemands, Français, attendez un instant encore. Lorsque le tonnerre des oukazes aura étourdi vos oreilles, lorsqu'une grêle de knouts aura sillonné vos épaules, lorsque l'incendie de vos palais vous aura éclairés, la nuit, dans l'obscurité, alors les paroles tariront sur vos lèvres, et le tzar vous ordonnera de glorifier et de diviniser la Sibérie, les kikitka, les oukazes et le knout. Peut-être cependant amuseriez-vous le tzar avec des chants variés sur vos adulations d'aujourd'hui.

Le tzar se précipite au milieu des rangs comme la boule d'un jeu de quilles, et il demande à toute cette cohue *comment va sa santé*. — « Nous vous la souhaitons meilleure, » murmurent les soudards, et c'était comme le grognement de cent ours. Il commande une manœuvre, et soudain l'ordre impérieux s'échappant de ses lèvres rebondit comme une paume élastique dans la bouche du commandant; puis, rejeté successivement de bouche en bouche, il atteint le dernier chef d'escouade. Un cliquetis d'armes se fait entendre; les épées ont frêmi, et toute la place n'est que tumulte et confusion. Celui qui aurait vu sur un vaisseau de ligne l'énorme marmite où l'on prépare le gruau, lorsque l'eau vomie à gros bouillons de la pompe la remplit jusqu'au bord, et tout l'équipage empressé autour de la cuve y jette à la fois quatre tonnes de semoule, puis agite le mélange avec une douzaine d'avirons; — celui qui connaîtrait la chambre basse, cent fois plus spacieuse et cent fois plus agitée que cette cuve, lorsqu'une commission vient lui présenter un rapport et que l'heure du dîner

s'approche ;—l'Europe entière, depuis longtemps affamée, croit déjà que l'on y prépare son affranchissement : déjà le libéralisme coule à grands flots de toutes ces bouches éloquentes comme d'un corps de pompe ; mais quelqu'un a parlé de culte à l'ouverture des débats, et la chambre vocifère, s'agite et n'écoute plus l'orateur ; quelqu'un a parlé de liberté, mais il n'a pas provoqué à l'émeute ; un autre enfin a pris la parole sur les complots des rois, sur les peuples opprimés, sur le despotisme, sur les tzars, et la chambre ennuyée crie : « *A l'ordre ! à l'ordre !* » Mais voilà que tout à coup le ministre des finances, armé d'un immense résumé du budget comme d'une massue, monte à la tribune et dans son discours embrouille si bien les questions de la rente, des douanes, des contributions, du timbre, de l'arriéré, que la chambre entière s'enflamme, frémit, tourbillonne, éclate et jette son écume jusqu'aux cieux. Grande joie pour les peuples ! effroi pour les cabinets ! Et le lendemain on apprend partout, par l'organe du *Moniteur*, qu'il n'a été question que de l'impôt..... Qui donc aurait vu cette cuve pleine de gruau ou cette chambre comprendra sans peine quel tumulte s'éleva dans ce pêle-mêle de régiments lorsque l'ordre du tzar parvint jusqu'au centre. Mais trois cents tambours résonnent de nouveau, et comme la glace de la Néva au jour du dégel, l'infanterie se partage en colonnes oblongues ; elles défilent les unes après les autres, tambour battant et le capitaine en tête. Le tzar est au centre comme le soleil, et les régiments tournoient et gravitent autour de lui comme les pla-

nètes..... Soudain le tzar détache un volée d'aides de camp : comme des moineaux s'envolant d'une cage ouverte ou comme une meute de chiens découplés, ils se précipitent, crient à gorge déployée, et alors on n'entend plus que les appels des généraux, des majors, des sergents, les éclats du tambour et le sifflement aigu des fifres..... Et aussitôt, roide comme le câble tendu par une ancre que l'on jette à la mer, l'infanterie se range en bataille. Les détachements de cavaliers qui s'avançaient par pelotons égaux se rapprochent, se soudent par leurs extrémités et forment une enceinte continue. Combien il y eut ensuite et quelles furent les évolutions exécutées sur la place d'armes, comment l'agile et formidable cavalerie s'est précipitée à bride abattue sur les intrépides fantassins, semblable à une meute excitée par les accents du cor et se jetant sur un ours muselé ; comment l'infanterie se resserre, se replie sur elle-même et redresse ses armes ainsi qu'un hérisson présente ses dards au chien qui va l'assaillir ; comment la cavalerie, au plus fort de sa course, s'arrête tout à coup, obéissant à la laisse qui la tient en respect ; comment on tire les canons en avant, on les retire en arrière ; comment on réprimande en français, on injurie en russe, on arrête les uns, on assomme les autres ; comment on gèle, on tombe de cheval et finalement on félicite le tzar..... Oh ! je sens bien la grandeur, la richesse d'un pareil sujet ! Il me suffirait de le célébrer dignement pour transmettre mon nom à la postérité ; mais ma muse, comme une bombe au milieu de son vol, s'arrête et tombe à plat

dans une prose didactique. En un mot, au moment le plus intéressant des manœuvres, comme Homère dans le combat des dieux, je sommeille, hélas ! et je sens..... que je vais m'endormir. Déjà les troupes ont exécuté tous les mouvements que le tzar a vus décrits ou dont il n'a jamais entendu parler (car pour les inventer, son imagination s'est toujours trouvée aussi stérile que sa mémoire était fidèle), le tumulte des spectateurs s'apaise ; déjà les souquenilles, les manteaux, les fourrures, qui encadraient la place d'un noir hémicycle, s'en allaient chacune de son côté, et tout ce peuple était accablé d'ennui ou transi de froid..... Au château le déjeuner est servi ! Les ambassadeurs des puissances étrangères, qui, malgré le froid et l'ennui, ne manquent aucune revue afin de conserver les bonnes grâces du tzar et crient chaque jour au miracle ! au prodige ! ont répété leurs félicitations usées avec un empressement toujours nouveau : « Le tzar est un tacticien impénétrable dans ses conceptions ; l'habileté des généraux placés sous ses ordres n'a d'égale que l'enthousiasme et la valeur de ses soldats, incroyables si l'on n'en était soi-même le témoin ! » Pour finir la conversation, on reprenait le thème favori des moqueries sur les bévues de Napoléon, et chacun consultait sa montre en redoutant de nouvelles expériences sur le trot et le galop, car le froid atteignait vingt degrés, et la fatigue aiguissait l'appétit.

Mais le tzar demeurait toujours et donnait des ordres : il congédie, il rappelle cent fois ses régiments gris, noirs ou alezans. Il réordonne encore son infan-

terie en bataille, il la reforme en carré, et puis il la reploie en éventail..... Comme un vieux joueur qui se trouve n'avoir plus de partenaire mêle les cartes, les coupe et les remêle encore après les avoir ramassées : quoique la société le laisse s'amuser tout seul, il trouve encore du plaisir à les regarder..... Jusqu'à ce que le tzar lui-même en soit lassé, rassasié, repu... Alors il tourne bride et se perd dans la foule de ses généraux. Le tzar a disparu, et l'armée demeure longtemps encore immobile. Les tambours et les trompettes donnent enfin le signal : l'infanterie, la cavalerie, tout se décompose en deux cents tronçons mobiles et se perd dans la profondeur des rues de la capitale. Oh ! qu'elles sont changées, ces troupes ! qu'elles ressemblent peu à ces torrents des Alpes qui se précipitent, chargés de gravier et de limon, du haut des rochers et qui, se confondant au sein d'un lac limpide, s'y reposent de leur course, y purifient leurs ondes et s'échappent doucement par de nouvelles issues en roulant sous le soleil des flots de saphirs et d'émeraudes ¹¹⁹... Voyez ! ces régiments étaient venus tout resplendissants de fraîcheur et de propreté, et les voilà partis harassés de fatigue, inondés de sueur, salis et noircis par la glace détrempée et la boue imprégnée de neige.....

Acteurs et spectateurs, tout avait disparu, et le combat cessa faute de combattants. Vingt cadavres seulement gisaient abandonnés sur la place déserte... Celui-là, vêtu de blanc, est un cavalier ; l'uniforme de cet autre, on ne saurait le reconnaître, tellement il a été foulé dans la neige aux pieds des chevaux ;

ces autres ont gelé sur place lorsque, plantés en avant des lignes comme des jalons, ils désignaient aux troupes la direction de la marche; celui-ci, ayant changé le pas au milieu d'une colonne d'infanterie, reçut un coup de crosse dans le crâne et tomba roide mort. Des agents de police les ramassent pour leur faire donner la sépulture, morts et blessés, pêle-mêle, indistinctement. L'un d'eux avait les côtes enfoncées. Un canon avait brisé l'autre sous le poids de ses roues : ses entrailles sanglantes étaient sorties du ventre; trois fois il avait hurlé horriblement sous le canon, mais le major lui avait crié : « Silence! le tzar nous écoute. » Le soldat retint ses cris : il savait obéir à son major..... On couvrit en toute hâte le blessé d'un manteau, car si par hasard le tzar est témoin dans la matinée d'un pareil accident et voit à jeun cette chair fraîche palpitante, ses courtisans s'aperçoivent d'un changement dans son humeur : il revient au palais chagrin, maussade, et, au déjeuner qui l'attend, il ne mange plus sa viande avec appétit.

Le dernier blessé surprit beaucoup tout le monde. On avait beau le menacer et le battre, il désobéit même à son général. Il gémissait tout haut et chargeait de malédictions le nom sacré du tzar. La foule, étonnée d'un scandale pareil, avait entouré ce martyr de la manie des parades. Il portait, disait-on, l'ordre d'un général lorsque son cheval s'est arrêté soudain comme frappé d'un sort; au même instant, tout un escadron survint par derrière : le cheval fut broyé, et le soldat, désarçonné, tomba sous les pieds de la cavalerie, qui se précipitait comme un fleuve. Mais

les chevaux ont plus de pitié que les hommes. Les escadrons passaient sur son corps l'un après l'autre, et le dernier cheval seulement l'atteignit et lui cassa le bras. L'os fracturé déchira l'uniforme et se redressa horrible, blanc de la blancheur des cadavres, sur cet habit vert. La figure du soldat devint pâle comme l'os; toutefois il ne perdit pas son énergie : il levait l'autre bras vers le ciel, puis il semblait appeler la foule effrayée et lui donnait, malgré sa souffrance, tout haut, longuement, je ne sais quels conseils. Que disait-il? Nul ne le sait, nul ne le répète. Les auditeurs s'enfuirent, car ils craignaient les espions, et tout ce qu'ils rapportèrent à ceux qui les questionnaient fut que le blessé parlait en mauvais russe, et qu'au milieu du tumulte, on avait distingué ces mots : « Le tzar, au tzar, pour le tzar. » Il parlait du tzar. Le bruit courait que le soldat renversé était un jeune homme, une recrue, un Lithuanien d'une haute origine, fils d'un duc, d'un comte... On l'avait arraché par force de son gymnase pour l'incorporer dans un régiment, et son colonel, ennemi de tout ce qui était polonais, lui avait expressément fait donner un cheval rétif, indompté, en disant : « Qu'il se torde le cou, le Polonais, le chien ! » Son nom est demeuré un mystère, et après cet événement, personne n'a pu l'apprendre. Ce nom, ah ! tzar ! on le trouvera un jour écrit dans les abîmes de ta conscience. Satan se chargera de le dévoiler ainsi que ceux des mille autres infortunés que tu crois, en les jetant au fond des mines, en les faisant broyer sous les pieds de tes chevaux, avoir livrés à l'éternel oubli.

Le lendemain on entendit au loin, derrière la place, les hurlements étouffés d'un chien. — Quelque chose de noir était couché sous la neige. — On accourt, on déterre un cadavre : c'est ici qu'il avait pris son billet de logement après la parade. C'était un cadavre moitié paysan, moitié militaire ; tête rasée, mais longue barbe ; il avait un bonnet fourré et un manteau d'uniforme. C'était probablement le valet de quelque officier. Il était assis sur la grande pelisse de son maître. Abandonné ici-même, il avait ici même attendu de nouveaux ordres, et roidi par la gelée, il avait déjà de la neige jusqu'à mi-corps. C'est ici même que son chien fidèle l'a trouvé, et qu'il a par ses aboiements annoncé sa lugubre découverte. Mort de froid, le Mougik n'avait pas osé se revêtir de la chaude fourrure de son maître. Une de ses paupières était ensevelie sous la neige, et l'autre, soulevée avec un pénible effort et tournée vers la place, cherchait encore le lieu d'où son maître devait revenir. Le maître avait dit : « Assieds-toi là, » et le serviteur s'est assis ; « Ne bouge pas de là, » et le serviteur n'a pas bougé..... il ne s'en relèvera qu'au jugement terrible. Jusqu'à ce moment, inanimé, il est encore fidèle ; jusqu'à ce moment, il retient de la main la pelisse de son maître pour empêcher qu'elle ne lui soit dérobée. Il voulait réchauffer son autre main et la cacher dans ses vêtements ; mais ses doigts enflés se sont refusés à ce dernier office..... Jusqu'à ce moment le maître ne l'a pas fait chercher, ne l'a pas fait demander. Était-ce négligence ? était-ce excès de précaution ? On devine que c'est un officier en voyage : frâchement débar-

qué dans la capitale, ce n'était pas pour accomplir un devoir qu'il se rendait à la parade, mais pour montrer ses épaulettes, insignes de son nouveau grade.

Peut-être après la revue est-il allé dîner, peut-être des femmes lui ont-elles fait un signe, peut-être s'est-il arrêté chez un joueur de ses amis et que, tout absorbé par les cartes, il a oublié son paysan barbu. Peut-être a-t-il mieux aimé perdre sa fourrure et son valet que de laisser croire qu'il portait pelisse et qu'il ne pouvait pas supporter le froid comme un autre..... le tzar l'avait bien supporté de sa propre personne de tzar ! On eût pu dire : « Il va en pelisse à la parade..... contrairement à l'ordonnance..... c'est quelque..... libéral ! »

Pauvre serf !... ta mort est celle d'un héros : on en fait un mérite à un chien ; pour l'homme, elle est un crime ! Quelle sera la récompense ? Le maître en souriant dira que jusqu'à ta mort tu as été fidèle, comme un chien !..... — Pauvre serf ! pourquoi cette larme que je verse ? pourquoi mon cœur bat-il lorsque je songe à ce que tu as fait ? Hélas ! j'ai pitié de toi, pauvre Slave ! — Infortuné peuple, que je plains ton sort ! Tu ne connais qu'un seul héroïsme, celui de la servitude ¹²⁰ !

LA VEILLE DE L'INONDATION DE SAINT-PÉTERSBOURG EN 1824.

OLESZKIEWICZ.

Le ciel, incandescent d'une ardente gelée, devient tout à coup livide et maculé de taches noires. On dirait la face d'un cadavre pris de froid, lorsque, réchauffée à la flamme d'un poêle et reprenant la chaleur mais non la vie, elle exhale au lieu d'haleine le souffle empesté des tombeaux... Le vent s'est levé tiède... Ces colonnes de fumée, cet édifice aérien d'une cité de géants, déployé sous le ciel comme un mirage fantastique, s'écroulent en ruines et se dissipent à terre. La fumée coule à longs fleuves dans les rues, mêlée avec une vapeur fétide et pénétrante. La neige se ramollit, et vers le soir les rues sont inondées d'un nouveau Styx de limon. Plus de traîneaux; les calèches et les landaus, détachés de leurs glissoires, roulent avec bruit sur les pavés retentissants; mais à travers la brume, la fumée et la nuit, l'œil ne distingue pas les voitures: on ne les aperçoit qu'aux fugitives lueurs des lanternes, pareilles aux feux errants des marais.

Nos jeunes voyageurs allaient côtoyant la monstrueuse Nèva; ils sortaient de préférence le soir, lorsqu'ils étaient sûrs de ne pas rencontrer un espion et de tromper la vigilance des agents. Ils allaient en parlant une langue inconnue; parfois ils chantaient à demi-voix quelque mélodie étrangère; de temps en

temps ils s'arrêtaient et regardaient avec inquiétude si quelqu'un ne les avait pas épiés. La rive était déserte. En fredonnant ainsi, ils erraient le long de la Newa, dont le lit se prolongeait comme une crevasse dans les Alpes. Ils s'arrêtèrent enfin aux lieux où un chemin taillé dans le granit tombe dans le fleuve. De là ils aperçurent au loin un homme côtoyant la rivière comme eux, une lanterne à la main ; ce n'était pas un espion, car il ne semblait en vouloir qu'au fleuve, ni un batelier, car la Newa était prise, ni un pêcheur, car il n'avait dans la main que sa lanterne et une liasse de papiers. Ils s'avancèrent ; mais, sans se distraire de son ouvrage, l'homme tirait à lui un câble dont l'extrémité était plongée sous la glace ; il le retira tout entier, compta les nœuds et parut en prendre note. Il mesurait probablement la profondeur de la rivière. Le reflet de la lanterne, répercuté par la glace, inondait ses livres mystérieux et son visage penché sur la lumière, jaune comme un nuage au soleil couchant, mais d'une noble et sévère beauté. Il semblait tellement absorbé par sa lecture qu'en entendant au-dessus de lui des pas et les entretiens des étrangers, il ne daigna pas s'informer de leur dessein, et seulement par un geste impérieux il laissa deviner qu'il demandait ou même qu'il exigeait du silence. Il y avait dans le mouvement de cette main quelque chose de si étrange que les voyageurs, tout en riant en eux-mêmes de leur obéissance, n'osèrent pas l'interrompre. Un d'entre eux regarda face à face le revenant et s'écria : « C'est lui ! — Qui, lui ? — Un Polonais ! un peintre ; mais il est plus juste de l'appeler

un mage, car depuis longtemps il a brisé sa palette et ses pinceaux, il ne consulte plus que la Bible ou les livres cabalistiques, et l'on dit même qu'il converse avec les esprits. » Le peintre se dressa cependant, ferma ses livres et dit, comme s'il parlait à quelqu'un d'invisible : « Qui vivra verra demain de grands miracles ; ce sera la seconde mais non la dernière épreuve ; le Seigneur brisera les degrés du trône assyrien, il ébranlera le sol de la Babyloné des mers ; mais, ô Seigneur ! que mes yeux ne voient pas la troisième !... » Il dit, et laissant sur la rive les voyageurs interdits, lui-même il monta lentement l'escalier, la lanterne à la main, et disparut bientôt derrière le mur de la terrasse. Personne ne comprit cette mystique allocution : les uns s'étonnaient, les autres riaient de l'aventure ; tous s'accordaient à dire : « Notre vieux mage bat la campagne. » Après avoir marché un instant encore dans les ombres, voyant la nuit avancée, froide et menaçante, chacun s'en retournait chez lui ; un seul demeura, franchit les escaliers et courut le long de la terrasse. Il ne vit point notre homme, seulement il aperçut de loin comme une étoile errante. Quoiqu'il n'eût pas regardé la face du vieillard, quoiqu'il n'eût pas entendu ce que l'on en disait, le son de sa voix, ses paroles mystérieuses, l'avaient si fortement secoué ! — Il se souvint après un instant d'avoir entendu le son de cette voix ¹²¹ et courut de toutes ses forces par un chemin inconnu au milieu de la nuit et de la tempête. La lanterne, portée par une main rapide, scintillait toujours en diminuant ; voilée par le brouillard épais, elle parut s'éteindre,

puis elle s'arrêta soudain sur une grande place déserte. Le voyageur double le pas, il accourt, le carrefour était chargé de grands monceaux de pierres ; sur une de ces pierres il aperçoit le peintre. Il était immobile au milieu des ténèbres : la tête découverte, les épaules nues et la main droite levée vers le ciel ; et l'on voyait d'après la direction de sa lanterne qu'il regardait les murs du palais impérial. Là, une seule lumière brillait dans une seule fenêtre à l'angle du palais : il semblait interroger cette lumière, murmurait une prière à Dieu, puis il leva la voix et dit en se parlant à lui-même :

« Tu veilles, ô toi, tzar ! Autour de toi la nuit est sombre, les courtisans dorment tous..... et toi, tzar, tu veilles !..... Le Seigneur, encore patient, te suscite un esprit, il t'avertit et te punit par des pressentiments. Mais le tzar veut s'endormir : il ferme à toute force la paupière ; il va s'endormir d'un profond sommeil..... Combien de fois jadis fut-il averti par son ange gardien dans des rêveries fuyantes, plus claires encore et plus positives !

« Il n'a pas toujours été aussi pervers ! Jadis il avait été humain, puis il descendit par degrés jusqu'au despote ; les anges du Seigneur l'ont abandonné, et lui, plus il avançait en âge, plus il tombait au pouvoir de Satan ! Ce dernier conseil, ce muet pressentiment, il l'expulsera de sa mémoire comme un songe vide de sens ; demain les flatteurs le feront croître en orgueil, toujours, toujours plus haut, jusqu'à ce que Satan le foule aux pieds ¹²².....

« Ses vils sujets dans leurs humbles cabanes seront

frappés les premiers pour ses méfaits ; car lorsque la foudre atteint les éléments privés de vie, elle commence par en haut, de la tour et de la montagne ; mais parmi les hommes , elle frappe d'abord les vallées et punit d'abord les plus petits coupables ¹²⁵

« Ils se sont endormis dans l'ivresse, dans les querelles ou dans la volupté... ils s'éveilleront demain... pauvres têtes de morts ! Dormez en paix comme des bêtes insensées, avant que la colère du Seigneur ne vous fasse lever, comme un chasseur abattant tout ce qu'il rencontre dans la forêt, jusqu'à ce qu'il pénètre au bouge du sanglier.

« Qu'entends-je !... là !... les vents ! les vents !..... Déjà des glaçons du pôle ils ont dressé la tête comme des monstres marins ; déjà ils ont attaché leurs ailes de nuages en s'abattant sur les flots et les déchaînant de leurs chaînes ! J'entends !... déjà l'océan sans entraves bondit et mord son frein de glace ; il lève sa croupe humide jusqu'aux nuages. Déjà !..... une chaîne, une chaîne encore le retient..... bientôt elle sera descellée... j'entends le bruit des marteaux..... »

Il dit, et voyant quelqu'un auprès de lui, il souffla sa lampe et s'éloigna dans l'ombre. Il avait brillé et disparu comme un présage de malheur qui surgit inattendu dans l'âme et qui passe terrible... mais incompris.

FIN DE L'ÉPISODE.

GRAJINA.

GRAJINA.

LÉGENDE LITHUANIENNE ¹²⁴.

La nuit redouble ; le vent du nord se lève ; la lune amoindrie , labourant avec peine un noir océan de nuages , regarde , morne et pâle , à travers la brume inondant la vallée : on dirait une lucarne livrant passage à la flamme du ciel , sous la voûte mobile d'un ténébreux portique.

Le château de Novogrodek ¹²⁵, debout sur les flancs de la haute montagne , s'illumine aux reflets de la nuit : son ombre immense , tombant dans les fossés remplis d'une vase croupissante, se brise comme une colonne écroulée sur les remparts de gazon et les glacis de sable. La ville dort : les feux du château sont éteints, seulement sur les parapets et les bastions on entend le cri régulier des sentinelles. Un point brillant paraît à l'horizon : quelques hommes traversent la plaine, et leur ombre les poursuit comme une gerbe noirâtre ; à la rapidité de leur vol , à l'éclat de leurs

armures , on distingue des chevaliers accourant à bride abattue.

Les chevaux ont henni , les pavés ont retenti sous les fers des coursiers : trois guerriers s'avancent le long du fossé. Ils s'arrêtent : le premier sonne du cor, il sonne une seconde et une troisième fois, et la corne de buffle de la vigie lui répond du haut de la tour : aussitôt les gonds gémissent , un flambeau s'allume , et le pont-levis s'abaisse avec fracas. La garde, accourue au bruit des chevaux, s'avance au ralliement : elle entoure , elle veut reconnaître de près hommes et devises ; le chef est revêtu d'une armure complète, comme un Teuton qui s'apprête au combat : son manteau blanc est traversé d'une croix noire, il porte en sautoir une chaîne d'or avec une étoile en brillants , un cornet en métal rejeté sur le dos , la lance en arrêt , le rosaire à la ceinture et le glaive au côté.

A ces signes , les Lithuanes reconnurent le quidam , et l'un d'entre eux dit tout bas à ses voisins : « C'est sans doute un mâtin échappé du chenil des croisés ¹²⁶, engraisé du sang prussien qu'il lèche tous les jours ; oh ! si la garde ne me voyait pas , ce vaurien * irait la tête la première prendre un bain au fond du marais, et bientôt j'en aurais débarrassé le pont-levis. » C'est ainsi qu'ils murmuraient entre eux ; le chevalier fit la sourde oreille , mais il les entendait bien , car il parut très-étonné, et quoique Allemand, il comprenait le parler des hommes ¹²⁷.

* Que le lecteur veuille considérer que c'est un païen qui parle ; qu'il ne s'agit ici *que* des chevaliers teutons. Et d'ailleurs voyez les notes.

« Le prince est-il au château? — Oui, mais vous vous êtes bien attardé avec votre message; vous ne pouvez lui rendre visite aujourd'hui; ainsi donc, à demain, bonsoir. — A demain? tout à l'heure! à l'instant! qu'il fasse tard ou non, mandez à Litavor notre arrivée; tout le danger, je le prends sur ma tête; et voici un seing pour nous faire reconnaître; aussitôt qu'il l'aura vu, il saura qui nous sommes et ce qui nous amène en ces lieux. »

Le silence règne à l'entour : en automne, les nuits sont longues. Mais pourquoi dans la tour de Litavor une lampe brille-t-elle à travers les barreaux comme une étoile solitaire? Ne revient-il pas aujourd'hui même d'un voyage lointain, et ses paupières affaissées n'ont-elles pas besoin de sommeil?

Pourtant il ne dort pas. On envoie aux écoutes; il veille. Mais personne des gardes du château, ni des courtisans, ni du conseil privé, n'ose franchir sa porte. C'est en vain que le messager se démène et supplie : prières et menaces n'obtiennent aucun effet. On se décide enfin à réveiller Rymvid : Rymvid, le porteur des ordres de son maître, l'âme de ses conseils, sa main droite au combat; le prince l'appelle un second lui-même; dans le camp, au château, lui seul a toujours libre accès auprès de sa personne.

.
L'appartement est sombre; seulement une lampe oubliée sur la table répand un éclat douteux : Litavor mesure à grands pas le pavé de la salle, puis il s'arrête et retombe dans sa rêverie. Il écoute, sans donner de réponse, ce que Rymvid lui raconte sur les

chevaliers teutons. Il rougit, il soupire, puis il pâlit, et sa figure exprime alternativement des passions de tout genre. Il approche de la lampe et feint de vouloir la ranimer, mais sa main distraite plonge la mèche dans le fluide qui l'alimente ; et , soit à dessein , soit par hasard , il étouffe la flamme.

Peut-être ne pouvait-il pas réprimer le trouble intérieur qui l'agitait et se composer un visage plus calme , ou ne voulait-il pas que son serviteur pût lire dans son maintien les secrets de sa pensée. Il parcourt de nouveau la salle avec précipitation ; mais lorsqu'il approche de la fenêtre , aux rayons de la lune pénétrant à travers le grillage on voit la colère empreinte sur son front , ses lèvres contractées par le dédain , les éclairs de ses yeux et la rougeur ardente de ses joues.

Puis , se retournant à l'angle de la salle , il s'enferme avec Rymvid , se jette dans un fauteuil et lui dit avec un calme affecté et le frémissement du sarcasme dans la voix : « Ne nous as-tu pas , Rymvid , mandé , à ton retour de Vilna , que Vitold , notre puissant et gracieux seigneur ¹²⁸ , nous avait nommé prince de Lida , et qu'il avait une seconde fois octroyé à Litavor , son très-humble serviteur , les fiefs et domaines compris dans la dot de mon épouse , comme on donne un sien patrimoine ou quelque conquête étrangère ? — C'est vrai , monseigneur. — Il nous faut donc aller au-devant de ces donations comme il convient à celui qui les reçoit aussi bien qu'à celui qui les offre : faites descendre dans la cour les bannières ducales ; qu'on allume au château les feux et les flam-

beaux. Où sont mes clairons ? Qu'à minuit précis ils se rendent dans la ville, et que là, sur la place publique, sonnant aux quatre vents et de tous leurs poumons, ils donnent l'éveil à tous les chevaliers. Que chacun endosse l'armure, renouvelle son carquois et fasse aiguiser le tranchant de son glaive. Faites préparer les vivres et la provende, et que tous les combattants prennent de chez leurs femmes de quoi se nourrir tout un jour. Les chevaux laissés au pâturage seront introduits dans la ville, chargés des provisions, et sitôt que le premier rayon du soleil, parti des collines de Chorsé ¹²⁹, aura heurté le tombeau du roi Mendog, que tout se réunisse sur le chemin de Lida. Qu'on m'attende sous les armes, alerte et dispos. »

Il dit. Son discours, il est vrai, recommande les préparatifs d'usage ; mais pourquoi tant de hâte, à cet heure indue ? D'où vient ce courroux mal dissimulé ? Quoiqu'il parlât si rapidement que les mots avaient peine à se suivre, pourquoi ne semblait-il avoir déclaré que la moitié de sa pensée, tandis que l'autre grondait comprimée dans son sein ? Ce front nuageux n'annonce rien de bon, et sa voix même n'a pas l'accent de la tranquillité.....

Lilavor se taisait : il semblait attendre que le vieux Rymvid s'éloignât avec l'ordre qu'il avait reçu ; mais Rymvid, muet, différant son départ, car ce qu'il venait d'entendre et de voir, le tout bien considéré, lui paraissait contenir, malgré la légèreté des paroles du prince, une grave détermination.

Mais que faire ! il savait que son jeune maître prête peu l'oreille aux suggestions d'autrui, et, haïssant les

lenteurs du discours, aime à former en lui-même ses desseins ; aussitôt formés, il ne connaît plus d'obstacle et s'irrite de toute opposition. Mais Rymvid, fidèle conseiller du prince , respecté entre tous les guerriers lithuaniens , se couvrirait de honte s'il n'essayait de conjurer l'orage. Faut-il parler ou se taire ? Il hésite quelque temps, puis il se détermine à parler.

« Quelque soit, monseigneur, le but de vos desirs, nous avons toujours des hommes et des chevaux prêts à vous suivre : montrez-nous la route , et sans délibérer nous nous élançons sur vos traces ; le vieux Rymvid, certes , ne sera pas le dernier. Mais , ô monseigneur, il convient d'établir quelque distinction entre la foule aveugle, instrument de vos mains, et les hommes qui peuvent valoir davantage ; car votre père aussi, quoiqu'il se plût à tramer en lui-même ses desseins, avant d'appeler les glaives populaires à sa défense, convoquait les têtes sages à ses conseils ; c'est là que je m'asseyais mainte fois avec le droit de la parole , et j'en usais librement et avec modération. Pardonnez-moi donc aujourd'hui si j'ouvre un avis sincère et j'énonce ce que mon cœur a transmis à mes lèvres. J'ai longtemps vécu, et mes cheveux ont blanchi sous le faix de mes exploits aussi bien que des années. Cependant ce que je vois aujourd'hui (plût à Dieu que ce ne fût qu'un rêve !) est chose insolite et nouvelle pour nous autres vieillards. S'il est vrai que vous allez prendre possession du fief de Lida , cette marche précipitée aura bien l'air d'une invasion et vous aliénera vos nouveaux comme vos anciens sujets. Ceux-ci s'attendront à partager le butin d'une

victoire; ceux-là, par contre, à recevoir les chaînes des vainqueurs.

« Aussitôt la renommée répandra dans le pays les semences du mensonge : l'oreille populaire les saisit au vol et les transporte au loin, et de là naît à la longue un fruit dont l'amertume empoisonne la paix et ternit l'éclat de la gloire ; partout on dira que, avide de spoliations, vous avez envahi un État qui ne vous était pas dévolu.

« Oh ! c'est bien autrement que, selon l'usage antique et solennel, les princes lithuanes procédaient pour se porter aux lieux de leur résidence ; ces temps sont encore présents à ma mémoire, et si vous voulez observer le mode primitif, reposez-vous sur moi, tout sera ponctuellement accompli.

« D'abord, nous enverrons partout des bans de convocation ; tous les chevaliers demeurant dans la ville et ceux qui sont retournés à leurs guérets s'assembleront au castel ; les princes du sang, les hauts dignitaires avec un cortège nombreux, tant pour leur sécurité que pour plus d'apparat, se rangeront à vos côtés. Avant que cela n'arrive, je puis partir demain ou après-demain de bonne heure, avec le service, accompagné de la sainte personne du Krivé ¹³⁰, et muni des apprêts d'un splendide festin, afin que tout soit disposé à l'avance pour vous recevoir, et qu'il ne manque au banquet ni miel fermenté ni venaison ¹³¹.

« Car la noblesse court aussi bien que le peuple après la friandise, et témoin des premières libéralités du prince, elle en tire les meilleurs pronostics pour l'ave-

nir. Il en fut toujours ainsi en Lithuanie de même qu'en Samogitie ; demandez aux anciens. »

Il dit, s'avance vers la croisée et reprend ; « Le vent fratchit, le temps s'annonce mal pour demain. Mais je vois un coursier au pied de la tour, un homme armé s'appuyant sur l'arçon de la selle ; un second !... un troisième, conduisant leurs chevaux en laisse : ce sont des messagers allemands, je les ai reconnus à leur costume : faut-il les faire monter, ou que plutôt en bas, par l'organe de votre serviteur, vos volontés suprêmes..... »

Cela disant, il ferma les panneaux de la fenêtre entr'ouverte avec une indifférence affectée ; mais il avait à dessein hasardé sa question afin d'apprendre quelque chose au sujet des messagers teutons. Litavor lui répondit précipitamment : « Si jamais je demande conseil à une autre intelligence que la mienne, je mets toujours votre avis en première ligne ; car, digne à tous égards de ma confiance et de mon respect, vous êtes jeune aux combats et vieux dans les délibérations. Or, quoique je n'aime pas que les fins de mes actes à venir soient visibles à l'œil du vulgaire, et bien qu'il soit dangereux de révéler avant le temps un projet mûri dans les profondeurs de la pensée ; que toute entreprise au moment de son exécution doive, comme la foudre, immoler la victime avant de briller à ses yeux, je veux bien, en ce peu de mots, répondre à vos questions. — Quand ? — Aujourd'hui, demain. — Où ? — En Samogitie, en Russie ¹³². — Cela ne se peut ! — Cela sera et cela doit être..... Mais je veux vous découvrir le fond de ma pensée.

« Si j'ai fait tout mettre debout, hommes et chevaux, si je hâte le départ, c'est que Vitold m'attend avec ses sbires pour me barrer le passage ; c'est qu'il m'attire exprès à Lida pour me tuer ou me prendre captif.

« Mais aussitôt que je l'eus appris, j'ai conclu un traité secret avec le grand maître de l'ordre Teutonique¹³³ : il doit me fournir un renfort de ses chevaliers, en retour de quoi je m'engage à lui céder ma part du butin. Si, comme je l'entends, les nonces sont arrivés, on voit qu'il m'a tenu parole.

« Donc avant le coucher des six pléiades¹³⁴ nous irons ajouter à nos forces trois mille cavaliers teutons armés jusques aux dents¹³⁵, avec autant de lancesquenets. J'ai moi-même choisi à la cour du grand maître les montures et les hommes : plus grands de stature que tous les nôtres¹³⁶, bardés de pied en cap, de fer et de cuivre : vous savez à vos dépens si leur coup de lance est vigoureux et si leur sabre est bien affilé.

« Chaque lancesquenet porte une coulevrine en fer, il la nourrit de cendre et de plomb, puis, détournant sa gorge vers l'ennemi, il l'irrite d'une étincelle : aussitôt la vipère lance la flamme, et celui que l'œil exercé du chasseur lui désigne succombe mort ou nage dans le sang. C'est d'une arme pareille que jadis notre aïeul Gédimin fut tué sous les murs de Viélona.

« Tout est prêt ; demain, lorsque Vitold, trop confiant en son étoile, n'a laissé dans Lida qu'une faible garnison, le prévenant par des chemins détournés, nous tomberons sur la ville, nous y mettrons tout à

feu et à sang, et nous réduirons en esclavage ce que le fer aura épargné. »

Rymvid, frappé de l'étrange nouvelle, demeure stupéfait : il prévoit la tempête, il cherche un expédient ; ses pensées confuses se détruisent les unes les autres. Mais la circonstance est pressante, le conseil ne peut se différer. Il s'écrie donc avec indignation : « Puissé-je n'avoir pas assez longtemps vécu pour voir un frère lever la main sur un frère ! Hier encore, ayant ébréché votre masse d'armes sur les crânes allemands ¹²⁷, devez-vous la faire aiguiser aujourd'hui en leur défense ? La discorde est chose mauvaise et nuisible ; mais la paix que vous voulez établir est plus détestable encore : unissez plutôt la flamme avec l'eau.

« Il arrive, à la vérité, qu'un voisin embrasse un voisin contre lequel il avait plaidé pendant de longues années, que tous deux déposent leur haine en se donnant le nom d'amis ; que, plus acharnés encore entre eux que de mauvais voisins, les Lithuanes et les Polonais s'associent aux mêmes repas, goûtent le sommeil sous les mêmes toits et réunissent leurs armes contre un même ennemi. Plus ancienne encore est l'inimitié de l'homme et du serpent ; cependant si dans la demeure de l'homme le reptile est convié à prendre sa part de lait et de pain pour la plus grande gloire des dieux immortels ¹²⁸, il vient apprivoisé ramper jusqu'à la main qui le nourrit, partager ses repas, boire aux mêmes bassins, et parfois insinué dans la couche des enfants, il entoure de ses anneaux de bronze leurs seins doucement assoupis.

« Mais l'hydre des croisés ne se laisse fléchir ni par l'hospitalité, ni par la prière, ni par les présents. Les Russes et les ducs de Mazovie ne lui ont-ils pas jeté tant de biens, d'armées et de trésors à dévorer ! Mais l'hydre insatiable, après en avoir fait sa pâture, ouvre la gueule pour engloutir tout ce qui nous reste.

« Un commun effort peut seul nous sauver.

« C'est en vain que les hordes lithuaniennes vont chaque été raser leurs châteaux et saccager leurs bourgades ; si vous coupez une tête à l'hydre des croisés, il en vient une autre à la place, et cette autre à son tour se multiplie en dix autres. Coupons toutes ces têtes à la fois. Il perd sa peine celui qui voudrait nous réconcilier avec les croisés ; car il n'est pas un homme en Lithuanie, prince ou vilain, qui ne connaisse leur orgueil et leur perfidie, qui ne les évite comme la peste de Crimée, qui n'aime mieux leur devoir la mort dans les combats qu'un secours dans le danger, qui n'aime mieux serrer dans sa main un fer rouge que le gantelet d'un croisé.

« Mais Vitold nous menace !... Ah ! ne saurons-nous donc plus vider en plaine et sans témoins étrangers nos différends fraternels, ou bien les choses en sont-elles venues à ce point qu'une main amie ne saurait arracher l'ivraie de nos dissensions domestiques en réservant le fer contre l'ennemi commun ?

« Qui vous certifie que votre plainte est juste et que Vitold, vous dressant de nouvelles embûches, foule aux pieds les traités les plus solennels ? Veuillez m'entendre, seigneur, et que votre envoyé aille une seconde fois renouveler nos conventions. — C'en

est assez, Rymvid; je sais ce que vaut la parole de Vitold¹³⁹. Hier il avait pris telle résolution; aujourd'hui le vent souffle d'un autre côté. Hier je croyais que sur sa parole de prince je n'avais qu'à prendre possession de Lida; aujourd'hui Vitold change d'avis. Lorsque la saison favorise ses desseins de violence, et sachant que mon armée a pris ses quartiers d'hiver, il proclame à son de trompe que les habitants de Lida ne me veulent point avoir pour maître; il prend donc Lida pour lui-même, et en dédommagement il me donnera quelque autre pays, comme la Russie déserte ou les marais de Varech¹⁴⁰! car c'est là que notre résidence à venir est désignée; c'est là que Vitold exile ses frères et parents, pour régner lui-même sans partage sur la sainte Lithuanie. Voyez-vous comme il en dispose! et certes, il sait ce qu'il veut, car il ne poursuit qu'un seul but par mille moyens divers. Il voudrait se placer au-dessus de tous pour fouler à deux pieds ses égaux.

« Grands dieux! n'est-ce point assez que l'orgueil de Vitold lienne éternellement à cheval toute la Lithuanie! L'armure semble incrustée à notre sein; le casque semble avoir pris racine dans nos crânes; de pillage en pillage, et de bataille en bataille, nous avons fait le tour du monde, soit en guerroyant contre les croisés, puis au delà des Karpathes, assaillant les jolis villages polonais, ou poursuivant à travers les steppes le Mogol vagabond dans sa tente nomade que transporte le simoun... et tout ce que nous avons pris de trésors dans les châteaux, tout ce qu'épargna le fer, la faim ou l'incendie, nous le portons à Vitold,

nous l'entassons devant lui ! S'il croît en puissance, il le doit à nos travaux ; déjà du golfe de Finlande à la mer des Khozars ¹⁴¹, toutes les cités reconnaissent sa loi ; et lui-même, quelle cité, quel palais magnifique il habite ! J'ai vu les pompeuses forteresses des croisés, qu'un Russe ne peut regarder sans effroi, et pourtant elles sont moins grandes que les palais de Vitold qui sont à Vilna ou sur le lac de Troki ¹⁴² ! J'ai vu la belle vallée de Kowno ¹⁴³, où la main des ondines vient, automne où printemps, velouter le gazon, le diaprér de fleurs ; c'est le plus beau vallon de l'univers. Mais qui le croirait ! chez le fils de Keystout il y a plus de fleurs dans le palais, des gazons plus moelleux, tellement riche est le tapis étendu sur le sol, tellement somptueux sont les festons appendus aux murailles ; avec leurs feuilles d'argent et leurs bouquets d'or fin, ouvrage des captives polonaises, plus merveilleux cent fois que l'œuvre des sœurs immortelles et les bigarrures des champs. Dans ses croisées on voit des vitraux en cristal amenés à grands frais des bouts de l'univers et brillants comme les armures des chevaliers sarmates ou comme le Niémen lorsque, secouant les frimas, il découvre au soleil sa face étincelante.

« Et moi, qu'ai-je gagné au prix de mes labeurs et de mon sang ? Que dès le berceau, enmaillotté dans la cuirasse, prince, j'ai vécu comme un Tatar du lait de la cavale ! Tout le jour à cheval ; le soir, sa crinière me servait d'oreiller, je passais la nuit debout contre l'arçon de la selle, et le matin, la trompette me rappelait à cheval. Que lorsque les enfants de mon âge, montés sur des bâtons, armés de sabres de

bois, chevauchaient sans danger dans l'avenue pour amuser, par un puéril tableau de la guerre, leur vieille grand'mère ou leur sœur en bas âge ; je me battais déjà à outrance avec les Tatars, ou, l'épée en main, j'entrais en lice avec les guerriers polonais.

« Pourtant, depuis Erdvil, mes États ne se sont pas agrandis d'un pouce : regarde ces remparts de bois de chêne, ce palais de briques rouges : parcours ces salles désertes, habitation de mes pères : où sont les coupes de cristal ? les dépouilles opulentes ? Au lieu de boucliers d'or, brille une pierre humide ; au lieu de tapis, des couches épaisses de rouille. Qu'ai-je donc voulu remporter des flammes et de la poussière du combat ? Des États, des trésors ? Non, rien... rien, hormis la gloire !

« La gloire ! mais Vitold n'a-t-il pas élevé la sienne jusqu'aux cieux ! Vitold éclipse tout ce qui l'entoure. Déjà nos vaydelots l'exaltent aux festins à l'égal d'un autre Mendog¹⁴⁴. Déjà aux accents de leur lyre et porté sur leurs chants prophétiques, il s'élève au temple de mémoire ; mais qui donc pourra distinguer notre nom perdu dans la foule et le relever de la poussière de l'oubli ?

« Pourtant je ne lui porte point envie ! qu'il combatte, qu'il soit victorieux, qu'il s'enrichisse de gloire et de trésors, c'est bien ; mais qu'il abstienne sa dent insatiable du bien de ses parents et de ses frères. Y a-t-il longtemps qu'au sein de la paix et de la bonne intelligence il ébranla violemment le trône de la Lithuanie ? Voyez-vous Vitold assaillant la capitale des grands-ducs et chassant du trône le fils

d'Olgierd ¹⁴³ pour s'y installer lui-même ! et son règne est tel qu'il voudrait que tout agent de son autorité suprême, pût comme un envoyé du Krivé-Krivéyto, élire des princes ou les faire détrôner ! Il est temps que nous y mettions un terme ; il est temps que nous cessions de nous courber sous son étrier. Tant qu'un souffle jeune encore anime cette poitrine, tant que le fer obéit à ma main valide, tant que mon coursier à l'aile de vautour, seul butin remporté des dépouilles de Crimée, avec celui que je te donnai et deux autres qui hennissent dans mon écurie, destinés à mes serviteurs fidèles... oui, tant que mon cheval, que mon épée... » Ici la colère étouffa sa respiration et sa voix : il se tut, mais comme s'il s'était élancé de sa place, son armure retentit avec fracas. Quelle est donc cette flamme qui brille au-dessus de sa tête ? comme une étoile détachée du firmament tombe à travers les cieux et lance des éclairs de sa longue chevelure, ainsi son épée, en tournoyant autour de sa tête, vint frapper sur le roc et fit rejaillir des torrents d'étincelles.

Le silence les environna de nouveau, et le prince reprenait : « Trêve à ces vains propos ; voici presque minuit, et bientôt le coq chantera pour la seconde fois. Vous avez entendu mes ordres : apprêtez-vous à les exécuter. Moi, je veux reposer un instant et chercher dans le sommeil un soulagement à la fatigue de mon corps et de mon esprit, car de trois jours je n'ai pas dormi. Maintenant il fait sombre encore, mais aujourd'hui la lune entre dans son premier quartier : le matin sera clair, nous partirons inconti-

ment, et nous laisserons à Lida aux fils de Keystout un digne héritage de fumée et de cendres. ¹⁴⁶ »

En terminant il s'assit et frappa dans ses mains : aussitôt des serviteurs accoururent. Litavor se fit désarmer et se jeta sur un lit, non pas peut-être pour dormir, mais afin que Rymvid s'en fût hors de sa chambre. Celui-ci, voyant qu'il n'y avait plus rien à espérer, se tut et s'en alla ; il descendit et, connaissant le devoir d'un loyal serviteur, au son de la trompette il rassembla les guerriers, puis il revint au château.

Était-ce pour en conférer de nouveau avec son maître ? Non : il détourna ses pas d'un autre côté, vers l'aile gauche du bâtiment dont le pont-levis s'abaissait vers la ville. Suivant les détours des longs corridors, il s'arrêta devant le gynécée de la princesse.

L'épouse du prince était alors une riche héritière de Lida, la première beauté des filles d'outre-Niemen, nommée Grajina, ou *la belle princesse* ; et quoique son âge inclinât de l'aurore au midi des années féminines, les doubles attraits d'une vierge et d'une mère se mariaient merveilleusement dans sa beauté ; la noblesse de ses traits commandait autant de respect que sa fraîcheur inspirait de séduction : on eût dit à la voir le printemps auprès de l'été, les tendres nuances d'une fleur auprès de la plénitude d'un fruit mûr. Non-seulement personne ne pouvait l'égaler par les grâces de la figure, mais elle seule à la cour pouvait se vanter d'atteindre à la taille héroïque de Litavor. Couple royal ! Environnés du cortège do-

meslique, on les comparait à deux charmants peupliers élevant leurs têtes fraternelles au-dessus des humbles arbustes de la bruyère.

Semblable par la figure et son port majestueux, elle l'égalait encore par le cœur : méprisant l'aiguille, les fuseaux et les jeux féminins, elle armait sa main du glaive des combats. Maintes fois, chasse-resse, montée sur un palefroi de Samogitie, dans un justaucorps de peau d'ours et le léopard au front, elle galopait au milieu d'un essaim de cavaliers, et souvent, à la grande satisfaction de son époux, retournant de la plaine dans ce costume martial, elle en imposait à la foule et recevait de la garde du château les honneurs suprêmes, dus au souverain.

C'est ainsi que, associée par les plaisirs et les peines, compagne de sa tristesse et de ses joies, elle ne partageait pas seulement la couche et le cœur, mais les pensées et le pouvoir du prince. Les jugements, les guerres et les alliances secrètes ont souvent dépendu de ses avis, bien que cet ascendant fût ignoré de tous ; car la princesse, supérieure en cela aux femmes ordinaires aimant à se vanter de l'influence qu'elles exercent à la maison, cachait avec soin l'empire qu'elle avait sur l'âme de son mari. Même les plus attentifs et les plus assidus ne pouvaient aisément en surprendre le secret ¹¹⁷. Le sage Rymvid seul devinait le sûr appui qui lui restait encore : il alla donc chez la princesse et lui fit un aveu sincère de ses prévisions et de ses craintes : quelle dérogation pour les antiques usages ! quel opprobre pour le prince ! et quelle honte pour la nation !

Grajina parut très-frappée de cette nouvelle ; mais, toujours maîtresse d'elle-même, elle feignit de n'y ajouter qu'une demi-croyance , et , sans se troubler :

« Je ne sais, dit-elle, si les avis d'une femme ont plus de poids aux yeux de mon maître que ceux des chevaliers, mais je sais bien qu'il se conseille lui-même avec prudence et, mieux encore , qu'il atteint le but qu'il s'est proposé ; si pourtant un accès de colère éveille dans son cœur un orage passager, si parfois, selon la coutume des jeunes gens, il porte outre mesure ses désirs et ses aspirations, laissons-le se calmer, que le temps et la saine réflexion illuminent ses pensées, modèrent ses ardeurs, et bientôt l'oubli réclamera des paroles jetées au vent. Jusque-là, rassurons-nous et n'effrayons personne.

« — Pardonnez-moi, princesse ! Oh ! non, ce ne sont pas des paroles qu'une bouche ardente laisse omber et que la mémoire ne retient plus aussitôt refroidies ; ce n'est pas un dessein enfanté par une idée vague dans le conflit des désirs impétueux, qui fume et se dissout en vapeur : ces étincelles dénoncent un grand incendie dans l'âme, et cette fumée est le sinistre avant-coureur d'une explosion terrible.

« Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sers le prince : depuis douze ans il connaît ma fidélité à toute épreuve ; cependant je ne puis me rappeler qu'il m'ait jamais parlé aussi sérieusement, aussi longtemps qu'aujourd'hui. Il n'y a plus à délibérer : ce qu'il a dit sera fait ; et ses ordres sont précis : avant la seconde étoile je dois rassembler les troupes au tombeau de Pere-

siek *. La nuit sera claire, le chemin n'est pas long.

« — Qu'entends-je ! quoi ! demain ? Malheur à moi ! Et je consentirais que l'on dise en Lithuanie qu'un frère a levé la main sur un frère ; et je les verrais s'entr'égorger pour la dot de Grajina ! J'irai le trouver, et dans notre premier entretien..... Oh ! j'y vais aujourd'hui même, malgré l'heure indue : avant que l'aube ne secoue la rosée de la nuit, j'espère vous apporter une réponse favorable. »

Ils se séparent, et tous deux, par des chemins différents, tendent vers le même endroit. Sans tarder un instant, la princesse traverse les issues secrètes et se rend aux appartements de son époux. S'arrêtant à peine un instant dans la cour, Rymvid se glisse le long des arcades et, n'osant pas franchir la porte de son maître, s'assied sur le seuil, regarde à travers les fentes et prête une oreille attentive.

Bientôt il entend le bruit d'un loquet tourné par une main légère ; une blanche figure sort d'une porte latérale. « Qui vient ici ? » demande le prince ; il se dresse sur son séant et réitère sa demande. « C'est moi, » répond une voix bien connue, une douce voix féminine. Alors commença la conversation ; et bien que Rymvid se doutât qu'il en était le sujet, il n'entendit pas les deux voix confondues avec l'écho des voûtes ou absorbées par les lambris.

L'entretien semblait toujours plus vif et plus animé ; puis il se ralentit. Il devenait toujours plus diffi-

* C'était le surnom du roi Mendog, signifiant à peu près, dans un seul mot, *se frayant un chemin au travers de l'ennemi, le sabre au poing.*

cile de distinguer les deux voix : celle de la princesse dominait. Litavor se taisait ; il souriait par intervalles. A la fin Grajina tombe à ses genoux. Le prince la relève ou la repousse ; puis il ajoute quelques paroles avec chaleur et se tait pour ne plus reparler. Le silence revient, la blanche figure repasse de nouveau vers la porte, le loquet gémit : soit qu'elle ait tout obtenu ou qu'elle ait craint de l'importuner davantage, la princesse regagne son gynécée ; le prince se recouche sans bruit, et bientôt l'on n'entend plus que le mouvement calme et régulier de sa respiration.

Rymvid attendit en vain encore quelques instants. Il s'éloigna, et sur le balcon de l'aile gauche il rencontra le page de la princesse, qui parlait aux Allemands. Il prêta l'oreille ; mais le vent soufflait d'un autre côté et ne laissait arriver jusqu'à lui que des paroles entrecoupées. Le page indiqua la porte. Rymvid devina aisément la signification de ce geste peu gracieux : l'orgueil du croisé en parut terriblement offensé, car il bondit, saisit la crinière de son cheval et s'écria, s'élançant sur la selle : « Je jure que si je ne portais pas le caractère d'ambassadeur, je le jure par cette croix, signe de komthour, je me vengerais à l'instant pour l'affront que je viens de recevoir. J'ai grandi dans les ambassades, à la cour des rois ; mais l'empereur ni le pape n'auraient osé me traiter comme votre petit hobereau ! Me faire attendre jusqu'au matin ! à la belle étoile ! me chasser ! Et cet ordre, c'est un page qui me l'apporte ! Mais je vous préviens que cette ruse païenne ne vous réussira pas

et ne restera pas impunie. Nous appeler contre Vitold pour nous prendre entre deux armées ! Nous verrons si Vitold saura parer les coups de ce glaive déjà suspendu sur vos têtes !

« Va porter à ton prince ces paroles, et s'il ne te croit pas, qu'il vienne les entendre lui-même. Je suis prêt à les redire dix fois, cent fois, mot à mot, aujourd'hui et toujours, car des paroles d'un chevalier, rien ne se peut retrancher non plus que de la prière. Et ce que ma bouche a promis, ma main le tiendra. La caverne que vous avez creusée sous nos pas va bientôt s'écrouler sous les vôtres, aujourd'hui, cette nuit même. Moi Didier Halstark de Kniprode, commandeur de l'ordre Teutonique, je l'annonce à ton maître..... Chevaliers, suivez-moi ¹¹². »

Il attendit cependant ; mais après un court délai, ne recevant point de réponse, il franchit la porte et s'élança dans la plaine. De moment en moment scintillaient les armures des Teutons ; de distance en distance résonne le galop de l'escorte ; de plus loin en plus loin on entend le hennissement des coursiers : ils s'effacent toujours dans l'ombre et le lointain et disparaissent enfin, cachés par la forêt et la sombre montagne.

« Allez sains et saufs, et puisse votre pied maudit ne plus se poser en Lithuanie ! — disait Rymvid en les reconduisant d'un sourire de satisfaction. — Grâce te soient rendues, ô princesse ! Quel heureux changement ! que je m'y attendais peu ! Qui donc après cela, je vous prie, peut se flatter de connaître le cœur humain ! Cette voix courroucée ! ce maintien

menaçant !..... Il ne laissa pas articuler un mot à son vieux serviteur !... Il aurait emprunté les ailes d'un oiseau pour fondre sur Vitold, lorsqu'un sourire, une parole emmiellée fait tomber le glaive de ses mains et le détermine à changer d'avis !..... Vieillard aux cheveux blancs, as-tu donc oublié que Litavor est jeune, que la princesse est belle ! »

En se parlant ainsi, Rymvid leva les yeux pour voir si la lampe de la tour solitaire ne s'était pas rallumée ; c'est en vain qu'il regardait : les croisées étaient sombres. Il retourna donc au balcon, espérant être appelé chez le prince ; c'est en vain qu'il attendait, qu'il interrogeait les gardes. Il s'approcha donc de la porte : la salle était obscure, et le prince dormait d'un profond sommeil.

« Ce sont vraiment des prodiges impénétrables, et je ne sais de quel train vont les choses aujourd'hui ! Il n'y a pas longtemps, le prince demandait à grands cris de réunir l'armée, et jusqu'à présent il dort ! Ce matin il devait partir : les Allemands sont là, les ambassadeurs ont été rudement remerciés, et il dort ! Qui donc leur a porté l'ordre de quitter le château ?... Le page de la princesse !.....

« Autant que j'ai pu en augurer de la conférence d'hier..... Il est vrai que je n'ai rien entendu ; mais ces longues supplications, cette voix sévère !..... Grajina aurait-elle osé braver les ordres de son mari en prenant tout sur elle-même ?..... Je crains beaucoup qu'elle n'ait cette fois, confiante dans la puissance de ses attraits féminins, délié les ailes à trop de sécurité. Il est vrai qu'elle a toujours montré une audace au-

dessus de son sexe ; mais ce serait passer toute mesure. »

Un envoyé qui s'était approché avec précaution interrompt son monologue : il lui fait signe des yeux, et tous deux se hâtent vers l'aile gauche du château. Une suivante de la princesse descendit précipitamment l'escalier, et bientôt il trouva Grajina elle-même dans le vestibule. Elle lui fit signe d'avancer, et la porte se ferma sur la princesse et son vieux conseiller.

« Vénérable ami , le sort nous tient rigueur ; mais il ne faut désespérer de rien : si notre attente est aujourd'hui déçue, demain nous serons plus heureux. Patience : que rien ne s'ébruite parmi les guerriers et les serviteurs ; renvoyons les messagers à d'autres moments, afin d'empêcher que le duc, par une réponse précipitée, ne s'engage envers les Allemands à ce qu'il voudrait révoquer une fois sa colère apaisée.

« Vous, ne craignez rien, quoi qu'il puisse arriver. Rien ne sera changé aux dispositions de mon époux ; et si même nos prévisions ne se réalisaient pas, l'armée peut toujours être rappelée aux armes. Il devait partir aujourd'hui, m'a-t-il dit, mais j'avoue qu'il m'est difficile de croire à cette intempestive expédition. A peine revenu dans ses foyers domestiques, à peine a-t-il délié l'armure de son sein, voudrait-il voler à de nouveaux combats ?

« — Qu'entends-je, ô princesse ! vous parlez encore de délais ; oh ! combien votre espoir est trompeur : hélas ! il est trop tard ! Après tant de démarches, il n'attendra pas une heure, une minute ; enfin vous le

verrez. Mais je voudrais savoir comment hier le prince a accueilli vos instances. »

La princesse allait lui répondre lorsqu'un nouvel incident vint les troubler.

Le pas d'un cavalier retentit dans la cour. Le page, tout essoufflé, se précipite dans la salle en apportant la nouvelle que les patrouilles lithuaniennes, battant le chemin de Lida, avaient fait un prisonnier allemand; que, selon ses rapports, le chef teuton avait poussé sa cavalerie hors du bois, suivi de près par les fantassins et les chariots de guerre; que, d'après les aveux du prisonnier, et comme le chef du poste en était lui-même convaincu, il voulait avant l'aube emporter la ville d'un coup de main et livrer assaut à la citadelle.

« Que le seigneur Rymvid coure donc aussitôt chez le prince pour le réveiller et décider à la hâte s'il faut nous retrancher et prendre nos positions à l'abri des remparts, ou si nous devons en rase campagne nous mesurer avec les Allemands. Le chef de poste conseille que nous les prenions à revers, car ils sont à peu de distance : avant que les artilleurs n'aient le temps d'arriver avec leur train de bombardes, nous tomberons à l'improviste sur les cavaliers; en les poussant sur les marais et les gorges voisines, nous détruirons aisément les reîtres et les frères de l'Ordre; puis, chargeant d'un même essor les lansquenets, nous écraserons aux pieds de nos chevaux jusqu'au dernier de cette race de scorpions. »

Rymvid fut abasourdi de cette nouvelle; mais la princesse en fut bien autrement encore effrayée.

« Page! s'écria-t-elle, où sont les messagers? »

Le page se tut ; mais, fixant sur elle des regards de doute et d'interrogation : « Qu'entends-je, dit-il, ô princesse ! Tantôt, lorsque le second coq chantait, ne m'avez-vous pas vous-même apporté les ordres du prince et commandé d'expédier incontinent l'envoyé teutonique hors des murs du château ? »

« — Oui, répondit la princesse en détournant son visage pâle d'effroi ; — mais le trouble qui se peignait dans son attitude lui mettait à la bouche des mots sans suite et sans liaison, — oui, tu dis vrai... je m'en souviens..... Comme tout cela m'est échappé..... Je cours..... non, je reste..... ou plutôt..... c'est cela... » Elle s'arrêta, se tut, la paupière à demi fermée, le front incliné vers la terre : une pensée encore vague et confuse luit et s'efface tour à tour ; elle reparait, illumine tout le visage : son projet est mûr et devient une sentence ; sa méditation s'achève, elle s'avance d'un pas.

« Oui, je vais encore une fois éveiller mon mari. Que l'armée se tienne prête à partir : page, fais seller Hester ¹⁴⁹ et sortir le reste de l'équipement du prince. Tout cela doit être fait sur-le-champ, je vous l'ordonne au nom de Litavor. Rymvid m'en répondra sur sa tête. Quel sont nos desseins, quel doit être le but de notre expédition, je défends d'en parler et de s'en informer jusqu'au matin. Allez, et que l'on attende le prince au vestibule. »

Elle sortit en courant, et la porte se referma sur elle. Rymvid s'éloigna de son côté ; mais en route il délibère : « Où vais-je, et dans quel but ? Les chefs et

les guerriers sont rassemblés ; le mot d'ordre est donné. » Il reprit donc haleine, ralentit le pas, s'arrêta pensif et courbé ; mais après une longue réflexion il ne fut pas plus avancé qu'auparavant : car, perdu dans le chaos des faits et des hypothèses, il ne put recueillir ses pensées confusément agitées.

« C'est en vain que j'attends : la matinée est proche ; bientôt tout le mystère s'éclaircira. Qu'il dorme ou qu'il veille, je dois parler au prince. » Il s'avança donc tout d'un trait vers les arcades, lorsque la porte s'entr'ouvrit légèrement : Litavor parut sans cortège dans le vestibule. Les habits qu'il mettait habituellement les jours de combat brillaient de pourpre et d'or ; il avait le cimier au front ; la cotte de mailles tenait lieu de cuirasse, sa main gauche était chargée d'un bouclier de moindre orbite, et sa main droite portait le boudrier de son épée.

Il semblait chancelant de fatigue ou de colère ; ses pas étaient faibles et inégaux ; salué par les chefs et les chevaliers, à peine daigna-t-il les honorer d'un regard. Il reçut en tremblant des mains du page les dards et le carquois ; il suspendit même son épée au côté droit ; et bien que tous les chefs se fussent aperçus de cette méprise du maître, personne n'osa la lui faire remarquer.

Déjà il était descendu dans la cour : la bannière dorée qui le précédait s'empourprait aux feux sanglants de l'aurore. Il s'élance à cheval. Ses gardes allaient l'accueillir en criant et sonnant de la trompette ; mais d'un geste de main il leur imposa silence, fit clore la grande porte, donna l'ordre du départ et

lui-même ouvrit la marche. Les valets de pied et les serfs du château furent menés à travers les ponts jusqu'à la seconde enceinte.

Alors, au lieu de suivre la grand'route, ils lancèrent leurs chevaux à droite vers le vallon et bientôt disparurent entre les collines et les broussailles; puis, obliquant vers le chemin, ils s'engagèrent dans un obscur défilé, qui s'élargissait de plus en plus à mesure qu'ils avançaient entre ses parois escarpées.

Aussi loin du glacié de la cité qu'un mousquet allemand peut porter une balle est un ruisseau sans nom, à peine visible, festonnant la forêt d'une onde errante et limpide; près du chemin il s'élargit et se perd dans le lac au spacieux rivage; un bois épais l'étreint de part et d'autre, et une haute montagne se mire dans ses ondes ¹³⁰.

Les escadrons lithuaniens, arrivés à ce point du défilé, aperçurent soudain aux clartés de la lune des armures, des lances, des casques et des drapeaux. Un éclair a brillé: un mousquet donne l'éveil, les guerriers se multiplient, les rangs heurtent les rangs, la cavalerie teutonique se dresse comme un mur.

C'est ainsi que par un beau clair de lune rayonnent les forêts suspendues au front des Ponari ¹³¹ lorsque le vent les dépouille de leur parure d'été et que la rosée s'attachant en festons radieux se glace soudain, pareille à des colliers de perles. Le voyageur croit entrer dans un bois enchanté, aux branches d'argent, aux feuilles de cristal.

Cet aspect rallume la colère du prince: il s'élance, le fer haut, et la foule armée se précipite sur ses tra-

ces. Mais les chefs s'étonnent qu'il laisse cette fois aller son armée à l'aventure et sans prendre les dispositions habituelles, sans les avertir où lui-même il veut porter ses efforts et quelles sont les ailes qu'il confie à leur habileté.

Rymvid, prévenant ses intentions, parcourt les rangs, les ordonne le long de la route, les dispose en croissant tourné vers la montagne, les chevaliers au centre, aux ailes les archers.

C'est ainsi que les Lithuanes ont coutume de marcher à l'ennemi. Le signal est donné : les arcs s'abaissent jusqu'aux étriers, les cordes résonnent, un nuage de flèches s'envole : « Jésus et Notre-Dame ! en avant ! hourra hop ¹³² ! »

Puis, la lance en arrêt, ils s'étreignent corps à corps, sein contre sein. Oh ! pourquoi la nuit a-t-elle dérobé à l'œil de la postérité la victoire et la défaite des guerriers ? Les deux partis se confondent dans la mêlée ; de tous côtés on entend le bruit des coups, les cris, le choc des armures ; les épées se brisent, les têtes volent sous leurs casques ; ceux qu'épargne le glaive sont écrasés sous les pas des coursiers.

Le prince, toujours aux premiers rangs, demeure intrépide au plus fort du carnage ; les ennemis connaissent son manteau de pourpre ; ils ont reconnu la devise de son casque et de son armure : ils cèdent le terrain sans combat ; le vainqueur les talonne et les presse.

Mais quel dieu a détruit sa vigueur ? que lui sert de s'acharner à la poursuite des fuyards, de frapper sans cesse sans tuer personne ! Le sabre impuissant

résonne sur les cuirasses, il s'ébrèche sur le fer, frappe à plat ou n'atteint pas l'ennemi.

Les croisés, se sentant mollement poursuivis, reprennent du cœur : ils font volte-face avec un cri terrible, combattent avec rage, et déjà ils entourent le prince d'une épaisse forêt de dards : soit terreur ou défaillance, il ne sait plus opposer à leurs atteintes la lame de son sabre ou de son écu.

Il lui devenait difficile d'emporter la vie sauve, les croisés frappant d'estoc et de taille, lorsqu'un détachement de Lithuanes se fraye un passage à travers cette mêlée et le met à couvert sous des glaives et des boucliers : celui-ci corrige avec les siens des coups mal ajustés, celui-là garantit le prince des traits qui s'adressaient à lui seul.

Déjà la nuit fuyait, déjà l'Aurore étendait sa chevelure écarlate sur les nuages de sa couche ; le combat cependant était loin de se ralentir : les morts, les blessés tombent de part et d'autre ; aucun des combattants n'a reculé d'un pas, et le dieu de la victoire, pesant les destinées futures, puise à mesure égale le sang des deux partis, et la balance ne penche d'aucun côté.

C'est ainsi que le père Niémen, porteur de nombreuses nacelles ¹³³, à sa rencontre avec le géant de Rumszyski, l'étreint de ses bras humides, le creuse par la base, le presse au sommet de sa forte poitrine ; celui-ci résiste à l'assaut de ses vagues ; ses épaules nerveuses soutiennent jusqu'aujourd'hui leur violence ; ni le rocher ne change de place, ni le fleuve ne détourne son cours.

Les croisés, impatients d'une lutte prolongée, poussent au milieu des Lithuanes un dernier escadron placé en réserve sur les flancs de la montagne ; le komthour les conduit ; lui-même il combat à la tête, et tombant sur les guerriers épuisés de fatigue avec une troupe fraîche et bien disciplinée, il brise les rangs, assure la victoire aux Teutons, lorsqu'un long cri de guerre vient traverser les cieux.

Tous les regards se détournent soudain, et comme un frêne altier sur une montagne couverte de neige répand au loin les ombres de ses tresses échevelées, tel paraît un guerrier noir enveloppé d'un large manteau noir : tout est noir, son coursier, son panache et sa devise ; il a rugi trois fois ; il fond comme l'éclair. Mais dans quel sang va-t-il se baigner ?

Il atteint les croisés ; il plonge et replonge dans la foule ; on ne voit point le combat, mais au râle des morts on devine en quels lieux bout le carnage et combien terrible est la foudre de son épée ; là disparaît un casque, ici tombe un drapeau ; l'escadron s'ébranle, se trouble et s'agite confusément.

Comme les bûcherons abattant les chênes et les pins le long de la forêt répandent au loin le bruit des cognées, le grincement des scies ; de moment en moment s'affaisse une cime d'arbre, et l'on distingue enfin dans les bois éclaircis les hommes et les reflets de l'acier : ainsi le guerrier inconnu, renversant les Teutons sur son passage, se frayait une route sanglante vers les Lithuanes.

Hâte-toi, ô guerrier, de ranimer leur valeur, de secourir les défaillants ; hâte-toi, il en est temps : les

Lithuanes touchent à leur défaite; le rempart de lances et de boucliers est entr'ouvert. Le komthour triomphant cherche Litavor sur toute la plaine et l'appelle : celui-ci lui répond ; tous deux volent en carrière, et le duel à outrance va commencer.

Litavor lève son sabre pour en frapper son adversaire; le komthour l'atteint d'une arme foudroyante. Les Lithuanes tressaillent, ils regardent le prince. Hélas ! le sabre s'échappe de ses mains, les rênes flottent sur le cou du destrier, son front ne peut soutenir l'acier qui le presse ; glissant hors de la selle, il tombait à la renverse lorsque les siens s'élançèrent pour le soutenir.

L'homme noir a rugi, et, comme un sombre nuage après avoir tonné lance une grêle meurtrière, ainsi, le fer haut, il vole droit au vainqueur. A peine ont-ils croisé l'épée, déjà le Teuton roule à terre, et le guerrier fait trépigner son cheval sur le cadavre.

Il court à l'endroit où les serviteurs prodiguaient leurs soins au prince; il le saisit, brise les nœuds de l'armure, dépouille avec précaution le métal taché de sang, sonde le coup de feu profondément noyé; mais le sang rejaillit de nouveau. La douleur rappelle le blessé à la vie; il ouvre les yeux, regarde autour de soi et baisse avec soin la visière.

Il repousse avec colère les soldats et les pages, et serrant la main du vieux Rymvid, il lui dit tout bas : « C'en est fait, mon vieil ami..... Otez-vous de mon sein... et respectez le mystère..... Tout secours serait vain; bientôt je dois mourir. Conduisez-moi au château, c'est là que je veux expirer ¹⁵⁴. »

Rymvid plonge de grands yeux dans les traits du blessé ; il se croit poursuivi par un rêve affreux ; il laisse tomber la main qu'il mouillait de ses pleurs ; le frisson lui court dans les os, une froide sueur inonde son visage : il reconnaît maintenant cette voix qu'hier il a pu méconnaître.

Cependant le vainqueur confie aux mains de Rymvid les rênes abandonnées et s'empresse autour du prince. Il hâte le départ ; il entoure le mourant de ses bras, le pose devant lui sur la selle, étanche la blessure avec sa main, et, sur un signe donné, tous trois s'élancent hors du champ de bataille.

Ils approchent de la cité : les habitants curieux leur barrent le passage ; mais les guerriers, en piquant leurs chevaux à travers la foule étonnée, volent en silence vers les remparts du château. A peine entrés, on ferme la poterne, et le noir inconnu donne aux gardes l'ordre sévère de ne laisser pénétrer ni sortir personne.

Bientôt les combattants arrivent de la plaine avec ce qui restait de leur armée, et quoique la journée fût à eux, on ne manifesta que peu de joie dans la cité : l'inquiétude envahit tous les cœurs, le deuil est sur tous les fronts, chacun demande des nouvelles du prince : « Où donc est-il ? vit-il encore ? la blessure est-elle profonde ? »

Personne n'a été au château, rien n'a transpiré, les ponts sont levés et les herses baissées. Cependant des soldats descendent dans les fossés, au milieu des broussailles, armés de scies et de cognées : ils cou-

pent des buissons, abattent des peupliers, des frênes, et transportent à bras ou sur des chariots les troncs équarris, les branchages et les copeaux. A cette vue redoublent la douleur et l'effroi.

Aux lieux où le maître de la foudre ¹³⁵, à côté du dieu des tempêtes, avait ses autels, arrosés tous les jours du sang des béliers, des chevaux et des brebis à la toison argentée, on élève un immense bûcher, haut de trente coudées.

Un chêne est au milieu ; sous le chêne le prisonnier teuton à cheval ¹³⁶ sous le casque et dans sa panoplie. Trois fois enchaîné à l'arbre immobile, c'est le chef des Teutons et naguère leur ambassadeur, c'est l'assassin du prince, Didier de Kniprode.

Le peuple, les chevaliers, les prêtres accourent à cette vue, attendant la fin et n'osant rien deviner : la pensée de chacun se partage également entre la crainte, la douleur et l'espérance. Tous les yeux sont tristement dirigés vers le château, toutes les oreilles sont aux écoutes.

Enfin le cor a retenti du sommet de la tour ; le pont tombe, un cortège funèbre s'avance en deuil, à pas lents, avec les dépouilles du héros portées sur des boucliers. Auprès d'elles l'arc, la lance, le glaive et le carquois ; un large manteau de pourpre les enveloppe : ce sont les vêtements du prince ; mais la visière baissée dérobe sa figure.

C'est lui, c'est Litavor ! Prince aux vastes États, homme à la longue main, qui donc saura l'égaliser, soit qu'il fit la guerre aux Teutons, aux hordes du Nogat, ou qu'il tint lit de justice devant son peuple !

O prince ! pourquoi donc tes funérailles ne se font-elles pas selon les usages de nos pères ! Car ce n'est pas ainsi que la sainte antiquité honorait les princes lithuaniens, les aïeux !

Ton page, inséparable durant la vie, pourquoi ne te suit-il pas dans les cieux ? et ton coursier aux pieds de biche, ton compagnon de bataille, en drap noir, la selle vide ? ton faucon et tes chiens, qui coupent le vent avec leurs naseaux, et tes limiers au flair divinatoire ?

La foule murmurait..... Les chevaliers déposent le corps sur le bûcher, l'inondent de lait et de miel au son de la cornemuse et des flûtes ; les vaydelots entonnent le chant de la mort ¹³⁷. Le Krivé saisit un flambeau et le couteau du sacrifice : « Arrêtez ! » On s'arrête. « Voici venir le chevalier noir. »

Qui donc est-il ? tous se le demandent. L'armée le reconnaît : c'est lui qui sur la plaine hier, quand les Lithuanes étaient en déroute et Litavor enveloppé, apparut tout à coup, ranima le courage attiédi, extermina les Teutons et renversa le komthour.

C'est tout ce que l'on savait sur son compte. Aujourd'hui le voilà dans le même manteau, sur le même coursier ; mais d'où vient-il, quel est son nom, son pays..... Arrêtez et voyez. Il lève sa visière et découvre son visage. C'est lui ! Litavor ! le prince !... La surprise leur ravit la voix et les sens ; la joie de voir le héros tant pleuré leur délie enfin la parole ; mille mains s'agitent, mille cris ont volé jusqu'aux étoiles : « Litavor ! le voilà ! le prince notre maître vit encore ! »

Immobile, le front pâle et baissé vers la terre, Litavor accueille ce bruit que l'écho répète au loin. Il lève lentement la paupière, parcourt l'assemblée en la remerciant d'un sourire : ce n'est pas le sourire qui, éclos dans le cœur, vient s'épanouir sur les traits et briller dans les yeux, mais, comme attiré de force, il s'assied sur les lèvres et s'évapore aussitôt en prêtant à son visage la mélancolie d'une rose pâle déposée sur le front d'un mourant.

« Allumez le bûcher!..... » L'incendie éclate, et le prince reprenant : « Connaissez-vous ces restes précieux que la flamme va dévorer ? » Tout se tait. « Femme, quoique dans une armure d'homme, oui, femme par ses attraits, héros par sa valeur ¹³⁸. Je suis vengé; mais elle ne vit plus ! »

Il dit, court au bûcher, tombe auprès de Grajina et disparaît dans les flammes et les nuages de fumée ¹³⁹.

ÉPILOGUE DE L'ÉDITEUR.

Amy lecteur qui ceste legende as parcourrue avecques patience : sy la fin d'icelle n'est pas selon ton souhait, cela ne m'esbahira. La curiosité esveillee par reciet embroulié est incontinent incitee quand ne se voit moult satisfaite.

En vain de moy vouldrois-tu l'enquesrir pourquoy le prince resta ceans ayant sa femme renvoyé : pourquoy dans ceste bastaille si tardivement en aide arriva, pourquoy Litavor se prist de discord avecques les Allemands et sy la princesse ès son chief a tenu le lieu de son espoux. Sachez doncques l'escrivain qui ceste histoire recueillit, ayant faict brief reciet de ce qu'il avoit veu et ouy (il estoit adonques dedans la ville) se tint coy sur le reste et n'en dict mot : et quand il trespassa, ie devins heritier du manuscript.

Ne pouvant demesler le vray, et cuidant, mon cher lecteur, vous faire plaisir publiant les secrets de ceste histoire, toutefois ne vous abusant par vaines conjectures, souvent ie m'enquesray des Novogrodiens, hommes de bonne feauté; mais nul ne cognosçoit rien fors le vieil Rymvid : et iceluy estant de vieillesse trespasé a aulcun ne confia son secret comme sy fust par

seriment lié. Par adventure un aultre homme encor ce mystere cognosçoit et celuy la estoit le paige de la princesse, present a tout ce qui fust faict. Iceluy comme homme simple, mais de langue moins posé, racontoit, et moy i'escrivois voyant d'iceluy les revelations estre d'accord avecques le dict de l'auteur.

Toutefois sy sont icelles en tous poincts veritables, il seroit difficile de l'asseurer, et ie ne demanderay en champ clos qui deceveur me traictera, car en ceste occasion ie n'invente rien de ma teste, et ce que de la bouche du paige ai ouy, mot pour mot le conteray.

Et le paige disoit ainsi :

« La princesse navree à genoux supplioit son espoux n'attirer plus nouveaulx ennemis sur les bras a la Lithuanie; mais lui courroucé fut intractable et quand ayant escouté avec visaige moqueur les prieres et tousiours respondu « Non » a tous sollicitements, icelle renvoya n'ayant rien accordé. La princesse souloit plus facilement luy en aultre iour persuader : manda que sur les remparts heraults soyent retenus quelque temps ou que soyent hors les murs reslachez. Ce qu'avecques grande diligence fis, et de la tout le mal advint. Car le Komthour, irrité d'une response trop dure, a la place du secours apporta flammes et beliers, et quand i'arrivay apportant ceste nouvelle a Madame, icelle derechief vers son espoux courrut, et de loing ie suivois. Quand nous entrames il faisoit desia sombre et nuit dedans la salle. Le prince, de fatigues lassé, estoit d'un profond somme endormy. Icelle s'arresta en face du lict, mais n'osa

le resveiller soit que vaines suppliques ne voulust plus faire soit iceluy dans son repos troubler : a la fin d'un aultre stratagemme fict employ.

« Prenant l'espee au chevet du prince, de sa cotte de mailles son sein revestit et le ducal manteau sur ses espauls suspendit ; et doucement la porte fermant, vers le balcon se hasta m'ayant interdit d'ouvrir la bouche sur ceste chose la.

« Desia le destrier estoit sellé et harnaché quand icelle a le monter s'appresta et a son costé gauche ie n'ai plus veu l'espee pendante, icelle l'ayant apparemment oubliee ou perdue dans les tenebres.

« Ores ie cours, ie quiers et reviens. Mais desia la porte estoit close. Par la fenestre ie regardoy : hélas ! desia la troupe bien avant chevauchoit dans la plaine. Et l'effroy m'a saisy comme sy charbons ardens me couvroient. Je pleure, ie sue, me desmene ne sachant quoy faire. L'on voit esclairs reluire et tonnerre des canons bien loing on ouyt. Je me figuroy que les Allemands la bastaille commençoient. Soudain Litavor saulta du liect, soit qu'il eust assez longtemps dormy, soit qu'il fust par le fracas esveillé. Il commande, en sa main frappe, commande derechief. Moy, tremblant, espoanté, me glisse sur genoux vers un coing osbcure de la salle. J'ai veu comme ses armes et son haubergeon il quesroit, et sur la porte frappoit. Soudain dans la chambre de la princesse il court, revient, brise verroulx et saulte dedans la salle. Moy, m'eslevant tout doucement a la fenestre (et le iour commençoit a poindre), i'ai veu le prince iettant les yeulx tout au tour, escoutant avecques soing,

criant; mais au chasteaul il n'y a plus ame vivante. Apres comme tout fors de soy saulte en bas ou sont ses palefrois a leurs cresches attachez, part au galop vers les remparts ou faict un temps d'arrest, escoutant d'ou venoit le bruict des armes et feu des canons, et comme un esclair vole bride abattue a travers cour, pont, poterne du costé de la capitale. Moy, ie regardoy tousiours a la fenestre attendant avecques grande impatience la fin : et tout s'appaisa, et vers le lever du soleil tout s'esteignit.

« Adoncques Litavor resvient; Rymvid suivant : ayant descendu de la selle Graïina defaillante sur leurs bras icelle portoient. Horrible a penser ! par ou passent un rieu de sang marque la trace. Transpercee au sein d'un coup mortel, devant luy muette elle tombe, tantost d'iceluy les genoux embrassant, tantost tordant et tendant vers luy mains glacees : « O mon espoux, pardonne; c'est de moi premiere et derniere infeauté. » Le prince pleure, icelle releve, mais s'esvanouist encor et rend l'ame.

« Iceluy se leva, s'esloigna, et dans les mains son chief cachant immobil desmoura. Moy a l'escart tout voyois, et quand se prindrent a deposer d'icelle le corps sur liet mortuaire, ie vuidoy le camp. Ce qu'il advint depuis, touts vous cognoscez. »

Voicy comme rapportoit le paige : d'abord sous secret; mais Rymvid estant mort, la peur de la desfense estant dispareue (car Rymvid avoit interdit de publier rien parmy le peuple), ceste nouvelle au commencement celee fut respandue de plus en plus, et maintenant nul en Novogrod qui ne chante la

chanson sur Graiina : les ioueurs de vielle cognoscent icelle, les filles repetent, et a ce champ de bataille on a baillé nom de *Champ de la Lithuane*.

FIN DE GRAJINA.

KONRAD WALLENROD¹⁶⁰.

**Dovete adunque sapere come sono due
generazioni da combattere..... bisogna
essere volpe et leone¹⁶¹.**

A BONAVENTURE ET JEANNE

ZALBESSEI,

EN SOUVENIR DE L'AN MIL HUIT CENT VINGT-SEPT.

L'AUTEUR.

A BEL* ET FR*** PELLETER,**

EN SOUVENIR DE L'AN MIL HUIT CENT QUARANTE.

LE TRADUCTEUR.

KONRAD WALLENROD,

NOUVELLE HISTORIQUE

D'APRÈS LES ANNALES DE PRUSSE ET DE LITHUANIE.

Depuis un siècle l'ordre Teutonique nage* dans le sang des idolâtres ; déjà le Prusse** est esclave, ou fugitif, désertant la patrie, il ne sauve que ses jours ; le Germain, s'élançant à sa poursuite jusqu'aux frontières de la Lithuanie, le massacre ou le ramène dans les fers ¹⁶³.

Le Niémen sépare les Lithuanes de leurs ennemis : à droite on voit briller les faîtes des temples, on entend bruire les forêts profondes, asiles des dieux ¹⁶³ ; à gauche, sur une colline, on voit se dresser la croix, l'enseigne des Germains : son front se cache dans les cieux, et ses bras menaçants s'étendent sur la Lithuanie, comme si d'en haut ils voulaient étreindre toutes les terres de Palémon ¹⁶⁴ et les soumettre à sa loi.

* *Brodzić* signifie passer à gué, avoir de l'eau jusqu'aux reins; *pervadere*.

** Le Prusse ou Borusse primitif, le Lithuanie d'en deçà du Niémen. (Voyez les notes.)

D'une part, une foule de jeunes Lithuanes, la panthère au front, l'ours à l'épaule, l'arc en sautoir et la main remplie de flèches, parcourent le rivage en épiant les manœuvres des ennemis ¹⁶³; à l'opposé, le cavalier germain, immobile, armé du casque et de la cuirasse, l'œil fixé sur le rempart vivant des Lithuanes, charge son mousquet et compte les grains de son rosaire.

Les uns et les autres gardent le passage. Ainsi le Niémen, jadis renommé pour l'hospitalité de ses rives unissant les deux peuples frères, est maintenant pour eux le seuil de l'éternité, et personne ne peut, sous peine de mort ou d'esclavage, franchir les ondes interdites. Seulement la liane de la Lithuanie, éprise du peuplier prussique, grimpant le long des saules et des algues du Niémen, étend comme autrefois ses bras audacieux, et, traversant les flots d'une verte guirlande, sur le bord étranger va joindre son amant. Seuls, les rossignols des bocages de Kowno échangent comme autrefois leurs mélodies lithuaniennes avec leurs frères de la montagne Zapuszcza*, ou, prenant leur essor, se donnent rendez-vous dans les fles du fleuve.

Et les hommes? — Oh! les hommes se font la guerre!..... L'amitié des Prusses et des Lithuanes, cette vieille amitié..... ils l'ont oubliée..... L'amour, l'amour seul unit parfois deux êtres... J'en ai connu deux qui s'aimaient!

* Prononcez *Zapustcha*. Ce mot polonais signifie *outre-forêts*, *autre-désert*.

O Niémen ! bientôt des bandes forcenées, le fer et la flamme à la main, s'abattront sur tes ondes ; la hache dépouillera tes rives, respectées jusqu'à ce jour, de leurs verdoyantes couronnes.

Le bruit des canons exilera le rossignol de tes bocages ; la chaîne d'or, unissant tous les êtres dans la nature, sera brisée par la haine des peuples : oui, tout sera séparé !.... mais les cœurs des amants s'uniront encore dans les chants des Vaydelots.

I.

Election.

Le beffroi résonne au château de Mariembourg ¹⁶⁶, le canon gronde, le tambour bat. C'est jour de fête pour les chevaliers croisés : de toutes parts les komthours se hâtent vers la capitale, où, réunis en chapitre, ils auront à décider, après avoir invoqué le Saint-Esprit, quelle poitrine il faut décorer de la grand'croix, à quelles mains il faut confier le grand glaive ¹⁶⁷. Un jour, puis un autre se passent en délibérations; beaucoup de chevaliers sont sur les rangs : tous d'une haute naissance et tous ayant bien mérité de l'Ordre ¹⁶⁸. Cependant l'accord unanime des frères désigne comme le plus méritant parmi tous ces noms celui de Konrad Wallenrod.

Wallenrod est un étranger : inconnu parmi les chevaliers, il avait rempli déjà les cours lointaines de sa gloire ¹⁶⁹ : soit à la poursuite du Maure sur les monts de Castille, soit à la chasse des vaisseaux musulmans sur les mers, toujours aux premiers rangs dans la mêlée, le premier à l'assaut, le premier à l'abordage, le premier aux tournois ; s'il entraît en lice et daignait lever sa visière, personne n'osait le combattre à outrance, et chacun, de bonne grâce, lui cédait la première couronne.

Ce n'est pas seulement par le glaive que Wallenrod illustra ses jeunes années, mais aussi par de grandes vertus chrétiennes : la pauvreté, l'humilité et le mépris du monde.

Konrad ne cherchait pas à briller dans la cohue des cours par un parler facile et des manières élégantes ; jamais pour un vil salaire il n'a vendu son épée aux barons en discorde. Ayant passé son jeune âge dans l'austérité du cloître, il dédaignait les applaudissements de la foule et les hautes dignités. Même des récompenses et plus douces et plus dignes, les chants des ménestrels et les faveurs de la beauté ne touchaient que faiblement son âme impénétrable. Wallenrod écoutait les louanges avec froideur, ne jetait sur les belles qu'un regard passager et fuyait les doux entretiens d'amour.

La nature l'avait-elle fait insensible et fier, ou le devint-il avec l'âge?... On ne sait : jeune encore, il avait les cheveux gris, et ses joues flétries attestaient déjà la vieillesse de la souffrance.

Cependant il ne se refusait pas toujours aux amusements du jeune âge ; parfois même il écoutait avec plaisir les causeries féminines ; aux saillies des courtisans il ripostait par d'autres saillies, et jetait des myriades de compliments aux dames, avec un froid sourire, comme on jette des friandises aux enfants.

C'étaient de ces rares moments d'oubli..... et soudain quelque parole indifférente, vide de sens pour tout autre, éveillait en lui des mouvements passionnés : les mots de patrie, devoir, amour, un trait aux croisades ou à la Lithuanie troublaient aussitôt la sé-

rénité de Wallenrod : sitôt qu'il les entendait il détournait la tête, devenait insensible à tout et s'abîmait dans de mystérieuses rêveries.... Peut-être, au souvenir de sa sainte mission, se reprochait-il de profanes voluptés..... Mais il ne recherchait, lui, que les seules douceurs de l'amitié, et n'avait entre tous choisi qu'un seul ami, plus saint encore par sa vertu que par son ministère : c'était un moine aux cheveux blancs ; il avait nom Halban. Lui seul partageait l'isolement de Konrad ; il était à la fois le directeur de son âme et le confident de ses peines. Bienheureuse amitié !... Il est saint parmi les mortels celui qui a pu s'unir d'amitié avec les saints !

C'est ainsi que les chefs de l'assemblée monastique exaltaient les vertus de Konrad ; mais il avait un vice..... et qui donc n'en a pas ?..... Konrad évitait les plaisirs mondains, Konrad haïssait les bruyantes orgies ; toutefois, seul, enfermé dans sa retraite, se sentant dévoré de remords ou d'ennui, il en cherchait l'oubli dans les liqueurs ardentes ; alors il se transfigurait : une étrange rougeur empourprait son pâle et sévère visage, et ses grandes prunelles d'azur, mais dont le temps avait terni l'éclat, jetaient les étincelles de leurs feux d'autrefois ; un soupir de regret s'échappait de son sein ; des larmes tremblaient à sa paupière ; sa main cherchait une lyre, sa bouche laissait tomber des strophes d'une langue inconnue et seulement comprise par les âmes des auditeurs : car alors il suffisait d'écouter cette musique lugubre, d'observer le maintien du poète, de voir l'effort du souvenir se peignant sur ses traits, quand, les sourcils

relevés, le regard oblique, il semblait voir un fantôme se dressant de dessous terre. Mais quel était le sens de ses hymnes de mort? Sans doute, dans les élans d'une pensée vagabonde, il poursuivait sa jeunesse sur les abîmes du passé..... Mais où donc était son âme?..... Son âme était au pays des souvenirs.

Pourtant jamais cette main, dans ses mélodieux transports, n'a tiré de son luth des accents plus suaves; ces traits semblaient redouter les innocents sourires à l'égal des péchés mortels. Toutes les cordes s'animaient tour à tour sous ces doigts, hormis une seule : la gaîté! tous les sentiments se propageaient de cette âme aux âmes des auditeurs, hors un seul sentiment : l'espérance!

Plusieurs fois les frères l'avaient pris au dépourvu, étonnés d'une pareille métamorphose. Konrad, revenu à lui, s'emportait, menaçait, jetait son luth, coupait court à ses chants et proférait des blasphèmes impies.

Puis il disait quelques mots à l'oreille de Halban, poussait des cris de guerre, donnait des ordres et défait un invisible ennemi. Les frères s'épouvaient; mais aussitôt le vieux Halban s'asseyait et plongeait son regard dans la face de Konrad : un regard pénétrant, froid et sévère, plein de je ne sais quelle mystérieuse éloquence. Voulait-il rappeler un souvenir ou donner un conseil? Voulait-il jeter le trouble dans l'âme de Wallenrod?... Aussitôt il rassérénait son front orageux, éteignait le feu de ses prunelles et rappelait la pâleur sur ses joues.

Ainsi, dans une arène, lorsque le gardien des lions, devant les dames, les seigneurs et les cheva-

II.

La Recluse.

Le beffroi résonne au château de Marienbourg : le doyen des kointhours, suivi des grands dignitaires, des chapelains, des frères et d'un essaim de guerriers, se rend de la salle du conseil à l'église du chapitre. Tous viennent assister aux vêpres et chanter une hymne au Saint-Esprit.

HYMNE.

Esprit-Saint, clarté divine, colombe de Sion ! apparais aujourd'hui sur le monde chrétien, marche-pied de ton trône, et viens étendre tes ailes sur les frères de Sion ; qu'un rayon de splendeur, épanché de tes ailes, jaillisse en auréole d'or sur le front le plus digne de ta sainte faveur, et soudain, enfants des hommes, nous nous prosternerons devant l'élu des cieux sur qui reposera la protection de tes ailes.

Fils de Dieu, sauveur du monde, qu'un signe de ta main toute-puissante désigne entre nous celui qui doit revêtir le sacré symbole de ta passion, celui qui doit commander avec le glaive de Pierre aux soldats de la foi, et déployer aux yeux des infidèles les étendards de ton règne, afin que les fils de la terre

humilient leurs fronts et leurs âmes devant l'homme prédestiné dont le sein brillera sous l'étoile de la croix.

Les prières finies, l'assemblée se retire. L'archi-komthour l'invite à se réunir au chœur après un court délassement, afin d'implorer Dieu pour qu'il daigne éclairer l'esprit des chapelains, des électeurs et des frères.

On alla prendre le frais de la nuit : les uns s'établirent sous les galeries du château, les autres se répandirent dans les bosquets et les champs. La nuit était calme et belle comme en mai ; une aube douteuse paraissait à l'horizon ; la lune, au terme de sa carrière, la lune au front changeant, au mobile regard, endormie tantôt sous un épais nuage et tantôt scintillant sous un voile argenté, inclinait alors son disque morne et solitaire : tel un amant qui rêve dans le désert et remonte en pensée tout le flot de sa vie, avec ses espérances, ses plaisirs, ses tourments, tantôt verse des larmes et tantôt lève un regard joyeux, puis, sur sa poitrine, laissant tomber sa tête s'endort du sommeil de la rêverie.

D'autres chevaliers se promenaient aux alentours. Mais l'archi-komthour ne perd pas des instants précieux : il fait appeler Halban et quelques frères choisis ; il les prend à l'écart pour consulter leurs pensées et leur communiquer les siennes. Ils quittent le château et se hâtent vers la plaine. Tout en marchant et devisant entre eux, peu attentifs d'ailleurs au chemin qu'ils faisaient, depuis quelques heures ils erraient dans les environs, le long du lac assoupi.

Voici le jour, il est temps de regagner la ville. Ils s'arrêtent.... une voix !.... d'où vient-elle?..... de la tourrelle au saillant du rempart. Ils écoutent encore..... c'est la voix de la recluse. C'est là, dans ce donjon, qu'une religieuse inconnue¹, arrivée depuis dix ans dans la ville de Marie*, soit qu'elle fût inspirée du ciel ou qu'elle voulût alléger par l'expiation les remords d'une conscience coupable, est venue chercher un dernier refuge ; c'est là que, vivante, elle habite un tombeau.

Longtemps les prélats ont décliné sa demande ; mais enfin, lassés par la persistance de sa prière, ils lui ont accordé l'asile qu'elle implorait dans le donjon solitaire. A peine eut-elle franchi le seuil consacré, on le chargea de pierres et de ciment, et la recluse resta seule, avec ses pensées, seule avec Dieu!.... La porte qui la sépare des mortels ne sera plus ouverte que par les anges, au jour du jugement!

En haut, par une petite lucarne grillée, le peuple lui envoyait ses offrandes, le ciel ses brises légères et le jour ses rayons. Pauvre pécheresse!..... la haine du monde a-t-elle donc à ce point aigri la jeune âme, que tu crains le soleil et l'éclat d'un ciel pur!... Jamais, depuis qu'elle s'est enfermée dans sa tombe, on ne l'a vue à la lucarne du donjon aspirer la fraîche haleine des zéphyr, contempler le ciel bleu dans sa sérénité, ni les douces fleurs sur la pelouse odorante, ni mille fois plus douces les figures de ses semblables.

Elle vit encore : voilà tout ce que l'on sait. Parfois le pèlerin, errant auprès de son asile, la nuit, est ar-

* Mariembourg.

rêlé par un son mélodieux : sans doute les accents de quelque Noël ; et lorsque les enfants des villages prussiques s'attroupent et s'ébattent le soir dans la vallée, une blancheur se lève dans la lucarne comme un rayon de l'étoile du matin : est-ce une boucle ambrée de ses cheveux ? est-ce l'éclat de sa petite main de neige bénissant ces têtes innocentes ?

Le komthour, qui avait dirigé ses pas du côté du donjon, entend ces paroles au moment de le dépasser : « Toi, Konrad ! oh ! Dieu !... les destins s'accomplissent..... toi, grand maître, pour les assassiner !... Eh ! quoi ! ne te reconnaîtront-ils pas ?... Que te sert de te déguiser !..... tu changerais d'enveloppe comme le serpent, que tout le passé vivrait encore dans ton âme : il vit bien dans la mienne !..... Tu reviendrais vampire, que les croisés te reconnaîtraient encore à ton cadavre !..... »

Les chevaliers écoutent : c'est la voix de la recluse. Ils regardent le grillage ; elle semble inclinée, et les bras étendus vers quelqu'un sur la terre..... mais vers qui ? personne à l'entour..... seulement au loin l'acier d'un casque brille comme un éclair, et sur le sol glisse comme une ombre..... Est-ce un manteau de chevalier ?..... Disparu ! Sans doute quelque vision trompeuse ou l'étincelle d'un rayon de l'aurore... Les ombres du matin ont passé sur la plaine.

« Frères ! s'écrie Halban, rendons grâce à Dieu ! c'est lui, n'en doutons pas, dont la volonté nous a conduits vers ces murs : ayons foi dans les accents prophétiques de la recluse ¹⁷². Avez-vous entendu ?..... il gissait de Konrad, et Konrad est le prénom du vail-

lant Wallenrod. Arrêtons-nous, que le frère donne la main au frère, et, foi de chevalier, demain, après le conseil, il sera notre grand maître! — Il le sera! » se sont-ils tous écriés.

Ils s'en allèrent en criant. — Longtemps encore la vallée répéta comme une acclamation de triomphe et de joie: « Vive Konrad! Vive le grand maître! Vive le grand Ordre! Meurent les païens! » Halban demeura pensif. D'un regard de mépris il accompagne les frères, jette un regard sur la tour et chante à demi-voix en s'éloignant les strophes suivantes :

CHANT DE LA WILIA.

Wilia, le trésor de nos plaines fécondes,
Roule un sable d'or fin sous des vagues d'azur.
Lithuane jolie, éprise de ses ondes,
A le sein aussi calme et le front aussi pur.

Wilia, sous les fleurs de narcisse et de rose,
Traverse de Kowno le pays enchanté.
Plus brillants mille fois que les fleurs qu'elle arrose
Sont nos jeunes guerriers aux pieds de la beauté.

Wilia, languissant dans son cours éphémère,
Ne cherche à l'horizon que Niémen, son vainqueur.
Lithuane jolie abandonne sa mère,
Car un jeune étranger est maître de son cœur.

Wilia pour jamais déserte ses rivages;
Niémen va la saisir dans ses bras de géant,
La porte au fond des bois et des steppes sauvages,
Et tous deux vont se perdre au sein de l'Océan.

Wilja meurt captive , et ton cœur solitaire
Loin des champs paternels succombe enseveli.
Et toi , tu périras , mais seule sur la terre ,
Et tu seras jetée au gouffre de l'oubli.

Wilja fuit toujours , et la vierge aime encore.
En vain l'on avertit le cœur et le torrent :
Wilja s'est donnée au fleuve qu'elle adore ,
Et la jeune recluse aime encore en mourant.

III.

L'entretien.

Après que le grand maître eut baisé le livre des lois divines, qu'il eut fini les prières et reçu des mains du konthour le glaive et la grand'croix, insignes du pouvoir suprême, il leva fièrement un front orageux ; d'un regard étincelant de colère et d'une joie sinistre il parcourut l'assemblée ; un sourire passager, hôte à peine connu, vint effleurér ses traits, imperceptible et fugitif comme le rayon qui perce une matinale nuée, annonçant à la fois le lever du soleil et les tempêtes.

Cette émotion du grand maître, cet air de menace, remplissent les cœurs de plaisir et d'espoir : déjà tous se figurent les combats et les riches dépouilles qui les attendent, déjà ils voient en idée couler des flots de sang païen ! Qui saurait tenir tête à un pareil guerrier, affronter sans effroi le tranchant de son glaive ou le feu de ses regards ! Lithuanes, tremblez ! votre heure approche , et la croix sainte va briller du haut des temples de Vilna !

Vain espoir ! Les jours, les semaines se passent , l'année entière s'écoule dans un indigne repos. La Lithuanie menace ; Wallenrod ne songe pas à combattre, à mener au combat ; et s'il se réveille, s'il paraît vouloir agir, c'est pour agir au rebours de la ré-

gle. Sans cesse il s'écrie que l'Ordre a transgressé les anciennes coutumes, que les frères ont violé leurs vœux ¹⁷³! « Prions, dit-il; que la pauvreté, que l'ainour de la paix et de la vertu remplacent le goût des richesses et des vanités mondaines! » Il ordonne des jeûnes, impose de longues pénitences; plus de plaisirs innocents, plus de jouissances paisibles; le bannissement, les cachots ou le glaive, voilà les punitions qu'il réserve même aux fautes les plus légères.

Cependant le Lithuane, qui naguère évitait de bien loin les murs de la ville teutonique, maintenant chaque nuit met le feu aux villages d'alentour, traite en esclavage le peuple des campagnes sans défense; et pour la première fois les enfants ont tremblé sur le seuil paternel aux sons rauques du cor samogitien ¹⁷⁴.

Et pourtant, fut-il jamais un temps plus favorable aux combats? Les discordes intestines déchirent le sein de la Lithuanie: ici le Russe belliqueux, là le Sarmate inquiet, ailleurs le khan de Crimée, conduisent contre elle des peuplades aguerries. Vitold, détrôné par Jagellon, est venu chercher l'appui de l'Ordre; il promet en échange des trésors et des fiefs opulents, et c'est en vain qu'il attend des secours ¹⁷⁵.

Les frères murmurent, le conseil se rassemble; seul, le grand maître ne paraît pas. Le vieux Halban court le trouver. Personne au château, personne à la chapelle. Où donc est-il?... Sans doute sous la tourelle au saillant du rempart. Les frères ont épié ses courses nocturnes: tous savent que chaque soir, quand des ombres plus épaisses enveloppent la terre, un cheva-

lier dirige ses pas errants vers les bords du lac ; collé contre la muraille , à genoux et couvert d'un manteau , il brille de loin comme une statue de marbre et passe ainsi de longues nuits sans sommeil. Souvent , à la voix de la recluse , qui doucement l'appelle , il se lève et lui répond de même. De loin , on ne saurait saisir le sens des paroles , mais aux brusques lueurs de son cimier , aux mains frémissantes , aux mouvements de son front soulevé , on comprend que l'entretien roule sur de graves objets.

CHANT DE LA TOUR.

Qui comptera mes soupirs , mes douleurs ?
O nuit profonde où mon cœur s'accoutume !
Dans ma poitrine est-il tant d'amertume
Que le grillage a rougi sous mes pleurs !
Et ces larmes sans cesse inondant ma paupière
Comme au sein d'un ami pénètrent dans la pierre.

Dans le château du puissant Swentorog ¹⁷⁶
Il est un feu que la foudre alimente :
L'hiver nourrit une source fumante
Sur le sommet du tombeau de Mendog.
Hélas ! non ! n'entretient mes soupirs , mes alarmes ,
Et mon cœur saigne encor , mes yeux sont pleins de larmes !

Baisers d'un père et regard maternel ,
Riches moissons sur un champ plein d'arômes ,
Jours sans nuage et sommeil sans fantômes ,
Tel fut mon sort : je le crus éternel !.....
L'Innocence et l'Amour , ces deux anges paisibles ,
Sans cesse à mes côtés me gardaient invisibles !

Chez une mère, oui, nous étions trois sœurs....
 Plus d'un grand roi me parla d'hyménée.
 Pays natal, jeunesse fortunée,
 Qui donc m'a dit qu'il est d'autres douceurs?
 Jeune et beau chevalier, pourquoi me faire entendre
 Ce qu'avant toi jamais je n'aurais pu comprendre!

Qu'il est un Dieu, des esprits immortels,
 Des cités d'or où fleurit la foi sainte,
 Où, prosternés dans la pieuse enceinte,
 Des chevaliers embrassent les autels :
 Preux comme nos guerriers quand l'honneur les réclame,
 Doux comme nos bergers quand l'amour les enflamme.

Où, dépouillant son cilice odieux,
 L'âme s'enfuit vers le ciel, sa patrie!
 Il fallait croire une voix si chérie :
 En t'écoutant, je pressentais les cieux!
 Et depuis ces beaux jours, je n'entends et ne rêve
 Que ta voix, que ce ciel où mon âme s'élève!

Ta croix funèbre enchantait mon amour,
 D'une autre vie elle était le symbole ¹⁷⁷;
 De cette croix l'éclair luit et m'immole :
 Et tout devient mort, désert à l'entour!
 Je ne regrette rien : je bénis ma souffrance,
 Car Dieu m'a tout ravi.... mais laissé l'espérance!.....

« Espérance!... » Et l'écho redisait « Espérance! »
 à travers les ondes, les vallons et les bois.

« Où suis-je! et qui parle ici d'espérance? » s'écrie
 en souriant avec rage Konrad, que ce mot rappelle à
 lui-même. « Pourquoi ces chants?... Ai-je donc ou-
 blié ton bonheur d'autrefois? Ta mère avait trois

filles, toutes belles comme toi ; on te demanda la première en mariage..... Malheur ! malheur à vous, roses charmantes ! un serpent s'est glissé dans votre jardin, et par où sa poitrine a marqué son passage, l'herbe meurt, la rose se fane et devient livide comme le sein du reptile ! Rappelle à ta pensée les jours qui ne sont plus, ces jours qui pour toi seraient encore pleins de bonheur, si.....

« Ah ! tu gardes le silence ! Chante et maudis-moi ! Cette larme de feu qui pénètre la pierre, qu'elle tombe, ici, sur ma tête ! qu'elle ne coule pas en vain ! j'ôterai mon casque ; qu'elle me brûle le front ; qu'elle tombe, je veux souffrir ; je saurai le supplice qui m'attend aux enfers ! »

UNE VOIX DU DONJON.

Pardonne, ô mon amant, seule je suis coupable !... Mais tu viens si tard, l'attente est si pénible, et malgré moi je ne sais quelle chanson du jeune âge..... Silence ! plus de ces chants ! Et de quoi me plaindrais-je ?..... Près de toi, mon bien-aimé, près de toi j'ai passé un instant de ma vie, et ce seul instant, je ne l'échangerais pas contre toute une vie passée avec la foule monotone et muette. Toi-même tu m'as dit que les êtres vulgaires sont comme ces coquillages enfouis dans la vase : à peine une fois par an la tempête les pousse à la surface ; alors ils s'ouvrent aux rayons du jour, jettent leur soupir vers les cieux et descendent aussitôt dans leur tombe de limon..... Oh ! je n'étais point faite pour un pareil bonheur !..... Encore dans ma patrie, tandis que je coulais une paisible

existence au milieu de mes sœurs, je sentais je ne sais quel désir inconnu s'emparer de mon âme; sans objet je soupirais et sentais battre mon cœur..... souvent je fuyais la prairie étalée à mes pieds; j'atteignais le sommet de la plus haute colline, et là je me disais : Si chacune de ces alouettes me donnait une plume de ses ailes, je les suivrais dans les cieux, et n'aimerais cueillir qu'une petite fleur de ces montagnes..... la fleur du souvenir*!... puis je voudrais m'envoler bien haut, très-haut, au delà des nuages... et... disparaître... Toi, tu m'as exaucée; aigle, roi de l'espace, tu m'as élevée jusqu'à toi..... Oiseaux légers, je ne vous demande plus rien.... Où pourrais-je vous suivre..... à quelle autre volupté peut encore aspirer celle à qui fut accordé d'adorer le souverain maître dans les cieux et de chérir un grand homme sur la terre!

KONRAD.

La grandeur, ô mon ange! et toujours la grandeur!... mais elle seule cause nos tourments! Console-toi! quelques jours encore, il en reste si peu!... C'en est fait! plus de regrets! il est trop tard : pleurons à présent; mais que l'ennemi tremble..... Konrad pleure, mais afin d'égorger..... Que viens-tu faire ici..... loin des murs du cloître, de l'asile de paix?..... Je t'ai vouée au service de Dieu; hélas! n'eût-il pas mieux valu, dans ces murs consacrés, pleurer et mourir loin de moi que d'attendre la mort dans ce pays du mensonge et du meurtre, dans cette

* L'oreille-de-souris ou myosotis. j.

tour sépulcrale, la mort qui vient à la suite de tortures prolongées, d'ouvrir des yeux désespérés et mendier des secours à travers les barreaux de cette grille inflexible!..... Et moi!..... témoin du martyre de ta longue agonie, il me faut rester en bas et maudire mon âme d'avoir encore gardé quelque peu de sentiment.

LA VOIX DU DONJON.

Oh! si tu viens maigrir, ne viens plus ici! En vain tu reviendrais, tu me supplierais avec des larmes, tu ne m'entendras plus! J'abandonne cette fenêtre et je descends pour toujours dans ma nuit profonde, dévorer des larmes silencieuses..... Adieu, mon seul amour, adieu pour jamais! Périssent le souvenir de cette heure où tu n'as pas eu pitié de moi!

KONRAD.

Pitié donc pour moi-même, ô toi qui es un ange! demeure, ou, si ma prière ne te retient pas, je me brise le crâne sur l'angle de cette tour; demeure, ou je mourrai comme le fratricide Caïn.

LA VOIX DU DONJON.

Ayons donc pitié tous les deux! Songe, ô mon ami, si nous n'étions que deux sur cette terre immense, si grande qu'elle soit; sur les sables de la mer, deux gouttes de rosée que le moindre souffle de vent pourrait faire disparaître!... Oh! puissions-nous mourir ensemble! Suis-je donc venue ici pour trou-

bler ton repos ? Je n'ai pas voulu prendre le voile et fiancer à Dieu ce cœur que possédait un amant mortel ! J'ai seulement voulu demeurer dans le cloître et consacrer en toute humilité mes jours au service des religieuses. Mais là , autour de moi , tout était si nouveau , si étrange , si désert sans toi ! Je me suis rappelée qu'après bien des années tu devais revenir à la ville de Marie tirer vengeance d'un puissant ennemi et soutenir la cause d'un peuple opprimé..... Qui espère abrège les années. Peut-être il revient déjà , me disais-je en moi-même ; et ne m'était-il pas permis , lorsque vivante je venais m'ensevelir dans ce tombeau , de te revoir encore et de mourir auprès de toi ? J'irai donc , ai-je dit , m'enfermer dans un ermitage sur un débris de rocher , au bord d'un chemin !... Peut-être un chevalier prononcera-t-il en passant le nom de celui que j'aime. Peut-être parmi les casques des guerriers je reconnaitrai son panache ! Qu'il change d'armure , qu'il change de bouclier et de devise , qu'il change de visage , d'aussi loin qu'il paraisse , mon âme devinera mon amant ! Qu'obéissant à un devoir terrible , il répande autour de lui la mort et le carnage , que tous l'exècrent et le maudissent , une âme fidèle , de loin , osera le bénir !..... C'est ici que j'ai choisi mon refuge et ma tombe , dans ce lieu désert et paisible où nul étranger sacrilège ne viendra surprendre les accents plaintifs de mon cœur. Tu te plais , je le sais , dans les promenades solitaires. Un soir , me disais-je encore , il viendra peut-être , loin de ses compagnons , s'entretenir avec les vents et les flots du lac bien-aimé ; alors il enten-

dra ma voix , il me donnera une pensée..... Le ciel a satisfait ces innocents désirs. Je t'attendais, te voilà ! Mes accents, tu les as compris..... Naguère je priais Dieu de voir au moins dans un songe ta consolante image, et ce n'était qu'une image pourtant !..... Aujourd'hui , que de bonheur !..... Nous pouvons..... ah ! nous pouvons pleurer ensemble !.....

KONRAD.

Et ces pleurs, à quoi bon ? Grands dieux ! en ai-je versé depuis le jour où je me suis arraché de tes bras, arraché pour jamais ! où j'ai tué volontairement dans mon cœur toute joie et toute volupté pour remplir de sanglantes destinées !..... Mon martyr attend sa couronne ; mes désirs vont être comblés ! Et quand je vais me venger de tous mes ennemis, tu viendrais me ravir la victoire !..... Hélas ! depuis le jour où nos regards se sont rencontrés à la grille de ton cachot, il n'y a plus pour moi dans le monde entier que ce donjon, cette grille et ce regard. Autour de moi , lorsque tout respire la guerre , au milieu des fanfares, du cliquetis des armes, moi je n'écoute que le son de ta voix angélique. Toute ma journée n'est qu'une attente, et lorsque le soir est enfin venu, je veux le prolonger par le souvenir. Mes jours à moi, ce sont les soirées. Cependant l'Ordre impatient murmure de mon repos ; il appelle à grands cris la guerre , la guerre qui doit le perdre , et le haineux Halban ne me laisse pas de trêve. Tantôt il me rappelle mes serments, les pays dévastés et les villages livrés à la fureur du soldat ; ou si je résiste à ses plaintes, d'un soupir, d'un geste ,

d'un regard, ilsait rallumer dans mon sein tous les feux de la vengeance. Mon destin s'accomplit. La guerre qu'ils demandent, ils l'auront. Un messenger de Rome, hier, est venu nous annoncer que d'innombrables phalanges, armées sur tous les points du globe par une sainte ferveur, se disposent à combattre les infidèles. Tous veulent que je les mène avec le glaive et la croix aux remparts de Vilna; et tandis qu'il s'agit des destinées des nations, j'ai honte de l'avouer, je pense à toi seule, j'imagine des retards pour vivre encore un jour avec toi! O jeunesse, que tes dévouements sont immenses! Jeune, j'ai sacrifié pour la cause de ma patrie, sans crainte sinon sans regret, amour, ciel et bonheur; et, vieillard aujourd'hui, lorsque Dieu, l'honneur, le désespoir, tout m'ordonne de marcher aux combats, je ne puis détacher ma tête grise de ces murs, et je crains de perdre..... un entretien!

Il se tait. De la tourelle seulement transpirent des sanglots. Les heures tardives s'écoulent dans le silence. La nuit se dissipe, et le rayon de l'aurore a déjà coloré le sein de l'onde paisible. La brise du matin passe et repasse dans le feuillage assoupi des bosquets; les oiseaux essaient un timide ramage et se taisent de nouveau..... croyant avoir trop hâté le moment du réveil.....

Konrad est debout; il lève sur la grille un long regard de douleur, mais le rossignol chante et voici le matin!.... Il baisse sa visière, enveloppe son visage

des plis de son manteau, de la main il salue la recluse et se perd dans les broussailles. Tel du seuil de l'ermite disparaît le génie des enfers au son de la cloche argentine du matin.

IV.

Orgie.

C'est le jour du patron : jour solennel ! Les komthours et les frères se hâtent vers la capitale ; le drapeau blanc flotte sur les coupoles ; Konrad va fêter les chevaliers par un brillant repas ¹⁷⁸.

Cent manteaux blancs s'agitent autour d'une table ¹⁷⁹. Chaque manteau est noirci d'une croix. Ce sont les frères, et debout derrière eux se tiennent les novices, prêts à les servir.

Konrad est à la place d'honneur. A sa gauche Viltold avec ses hetmans, jadis ennemi des croisés, aujourd'hui leur convive. Il a pactisé avec eux, contre la Lithuanie, sa patrie.

« Réjouissons-nous en Dieu ¹⁸⁰ ! » dit Konrad en se levant et en donnant le signal du festin. « Réjouissons-nous en Dieu ! » répètent en chœur mille voix sonores ; l'argent résonne et le vin ruisselle.

Wallenrod s'assied. Accoudé sur la table, il prête dédaigneusement l'oreille aux joyeux propos. Le bruit cesse ; à peine quelques plaisanteries à demi-voix interrompent le son léger des amphores.

« Réjouissons-nous en Dieu ! » répète Konrad.

« Eh quoi ! mes frères , est - ce ainsi qu'il convient à des chevaliers de se réjouir ? D'abord le tumulte d'une orgie et puis des murmures timides. Sommes-nous des moines ou sommes-nous des brigands ?

« C'était une autre coutume de mon temps ! Lorsque sur un champ de bataille jonché de morts , sur les monts de Castille ou dans les forêts de Finlande , nous buvions aux feux des bivacs * , alors c'étaient des chants ! N'y a-t-il pas dans cette foule quelque barde ou ménestrel ? Le vin réjouit le cœur de l'homme ¹⁸¹ , mais le chant ! c'est le vin de la pensée. »

Divers chanteurs de se lever. Ici un épais Italien , au gosier de rossignol , exalte le courage et la dévotion de Konrad ; là un troubadour des bords de la Garonne chante les aventures des bergers amoureux , des dames enchantées et des chevaliers errants.

Wallenrod dormait. Les chants s'arrêtent. Réveillé soudain par l'interruption du bruit , il jette à l'Italien une ceinture garnie de pièces d'or. « Tu n'as chanté , dit-il , que mes seules louanges. Un seul ne peut donner une autre récompense. Prends , et retire-toi. Pour ce jeune troubadour , qui sert tour à tour et la gloire et l'amour , qu'il pardonne si dans cet essaim de soldats il ne se trouve dame gentille qui , par reconnaissance , veuille bien orner son pourpoint d'un vain bouton de rose.

« Ici toutes les roses sont fanées ! Il me faut un autre barde ; le moine-chevalier veut une autre chan-

* *Bivac* est un mot allemand , *beywacht* , garde de convoi ; il a passé dans le français avec *lansquenet* , *sabretache* , *maréchal* et une foule d'autres.

son. Il faut qu'elle soit aussi rauque et sauvage que le son des cors et le bruit des armes, sombre comme les murs d'un cloître, ardente comme un solitaire enivré.

« Pour nous qui sacrons et massacrons les païens, qu'une chanson de mort annonce le jour sacré. Qu'elle nous anime, nous irrite, nous endorme et soudain nous effraie. Telle est notre vie, telle sera notre chanson. Mais qui nous la chantera ? Répondez !

— Moi ! » dit en se levant un vieillard vénérable qui était assis à la porte entre les écuyers et les pages, Prusse ou Lithuane, comme son costume l'indique. Une barbe épaisse et blanchie par les années retombe sur son sein ; un reste de cheveux blancs couronne sa tête chauve ; son front et ses yeux sont couverts d'un voile ; ses traits sont sillonnés par l'âge et les souffrances.

Sa main droite porte un vieux luth prussique, et la gauche, étendue vers la table, semble demander audience. On se tait. « Je chante, s'écrie-t-il ; autrefois je chantais pour les Prusses et les Lithuanes. Maintenant les uns sont morts en défendant leur patrie ; les autres, dédaignant de lui survivre, préfèrent s'achever sur son cadavre, comme ces fidèles serviteurs qui périssent, heur ou malheur, sur le bûcher de leur maître. Quelques-uns cachent leur honte au fond des forêts ; les derniers, comme Vitold, demeurent parmi vous.

« Mais après la mort.... Allemands, vous le savez vous autres.... Interrogez vous-mêmes tous les lâches, traîtres à leur pays. Que deviendront-ils lorsque,

condamnés aux flammes éternelles, ils viendront invoquer les aïeux au séjour des élus ! Dans quelle langue pourront-ils implorer merci ? Sous leur parler germanique, ces aïeux reconnaîtront-ils la voix de leurs descendants ?

« Enfants ! ô quelle honte pour la Lithuanie !..... Aucun, aucun de vous n'a pris ma défense quand des marches de l'autel, Vaydelote impuissant, je fus traîné dans les fers des Germains ! Solitaire, j'ai vieilli sur un sol étranger ; chanteur, je ne sais pour qui je dois chanter ; Lithuane, j'ai perdu les yeux à pleurer ma patrie. Aujourd'hui, si je veux adresser un soupir au toit qui m'a vu naître, je ne sais plus où elle est, cette maison chérie, ici..... là..... ou ailleurs !.....

« Là seulement, dans mon cœur, j'ai sauvé l'âme de ma patrie ; et ces faibles débris de mes anciens trésors, Germains, prenez-les-moi ! Prenez mes souvenirs !

« De même qu'un guerrier vaincu dans un tournoi ne sauve que sa vie au prix de son honneur, et, las de traîner des jours couverts d'opprobre, retourne encore une dernière fois auprès de son vainqueur, lui jette un dernier défi, et rassemblant ses forces, brise son arme à ses pieds,

« Ainsi je veux tenter une dernière épreuve. A moi le luth ! Que le dernier Lithuane-Vaydelote vous chante en lithuanien la dernière chanson !..... »

Il dit, et attend que le grand maître ait parlé. Tous attendent comme lui. Konrad épie d'un œil railleur et pénétrant les gestes et les traits de Vitold.

Tous ont pu le voir, lorsque le Vaydelote parlait

des traîtres à la patrie, Vitold avait changé de couleur. Bleu de honte et pourpre de colère, il saisit enfin le pommeau de son épée ; il bondit, fend la foule étonnée, regarde le vieillard et s'arrête soudain. Le nuage de courroux qui planait sur sa tête se résout en un torrent de larmes. Vitold revient, s'assied à sa place, cache sa figure dans les plis de son manteau et se plonge dans de mystérieuses rêveries.

Et les Allemands de dire tout bas : « Devons-nous admettre à nos banquets de misérables mendiants ?... Qui veut écouter leurs chants et qui peut les comprendre ? » Des éclats de rire de plus en plus bruyants se mêlent à ces murmures ; les pages s'écrient en sifflant dans des noix vides : « Voici l'air de la chanson lithuanienne¹⁸². »

Konrad se lève et dit : « Valeureux chevaliers, selon l'antique usage, l'Ordre reçoit aujourd'hui les présents des cités et des provinces. C'est comme tribut d'un pays asservi que ce vieux mendiant nous apporte ses mélodies : agréons son offrande, ce sera le denier de la veuve.

« Nous voyons parmi nous le prince des Lithuanes ; ses généraux sont aussi les hôtes de l'Ordre : il leur sera agréable d'entendre le souvenir d'anciens faits d'armes, rajeunis dans l'idiome qui leur est familier. Qui ne peut comprendre, peut s'éloigner ; quant à moi, j'aime ces accents inintelligibles et mornes de la chanson lithuanienne, comme j'aime le fracas des tempêtes ou le bruit léger d'une pluie de printemps... elle nous endort doucement. Chante, vieux sorcier. »

CHANT DU VAYDELOTE.

« Quand la peste doit frapper la Lithuanie, l'œil du devin entrevoit son approche : car, s'il faut en croire les vaydelotes, souvent la Vierge fatale ¹⁸³ apparaît sur les tombeaux et les bruyères, vêtue de blanc, une ardente couronne sur la tête : son front dépasse les arbres de Bialowiez, et sa main agite un voile sanglant.

« Les gardiens des châteaux cachent leurs yeux sous les casques, et les chiens des campagnes enfonce leurs museaux dans la terre, fouillent en flairant la mort et poussent d'affreux hurlements.

« La Vierge s'avance d'un pas sinistre à travers les villages, les châteaux et les villes opulentes : autant de fois qu'elle secoue son voile, autant de châteaux deviennent déserts ; partout où son pied a passé, partout s'élève une tombe.

« Funeste apparition!..... Mais il est pour les Lithuanes des présages plus formidables : le casque germanique au panache éclatant, le manteau germanique à la croix funèbre.

« Où les pieds d'un pareil fantôme ont laissé leur empreinte, ce n'est rien que la ruine des bourgs et des cités : une contrée entière s'engloutit dans la tombe. Si ton âme est encore lithuanienne, qui que tu sois, viens, nous irons nous asseoir sur le tombeau des nations pour rêver du passé, répandre des chants et des pleurs !

« Chants et récits populaires ! arche d'alliance en-

tre les temps anciens et nouveaux ! c'est en vous que le peuple dépose les armes de son héros, la trame de ses pensées et la fleur de ses sentiments.

« Arche sainte ! inviolable à jamais, si ton peuple ne te profane lui-même ! chant du peuple ! gardien du sanctuaire national des souvenirs ! si ta voix et tes ailes sont angéliques, tu portes aussi parfois le glaive de l'archange !

« L'histoire tracée au pinceau, la flamme peut la dévorer ; les trésors, les larrons porte-glaives ¹⁸⁴ viendront les piller : le chant seul échappe et survit ; il parcourt la foule, et si les âmes viles ne savent plus le nourrir de regrets et l'abreuver d'espérance, il fuit dans les montagnes, il s'attache aux décombres, et de là il raconte l'histoire du passé. Tel le rossignol échappé d'un édifice envahi par les flammes se pose un instant sur le toit ; quand le toit s'effondre, il fuit dans les forêts, et d'une poitrine sonore, au-dessus des tombeaux et des ruines, il chante aux voyageurs un hymne de tristesse.

« Ces chants, je les écoutais !... Souvent un centenaire heurtait des ossements du soc de sa charrue, s'arrêtait et jouait sur la flûte de saule la prière des morts, ou bien pleurait des stances à votre gloire ¹⁸⁵, vénérables ancêtres : — sans postérité * !... Les échos lui répondaient, et moi, j'écoutais de loin !... Ces tableaux et ces chants m'émouvaient d'autant plus que j'étais seul à les voir et seul à les entendre.

« Comme au jour du jugement le clairon de l'ar-

* Sans postérité s'exprime en polonais par un seul mot : *bez-dziatny*, comme en grec ἀναιτός.

change évoquera du tombeau le passé privé de vie, ainsi les ossements que je foulais sous mes pas se dressaient à la voix du chanteur et prenaient des formes de géant. Les ruines montaient en colonnes, s'éri-geaient en arcades superbes; les lacs endormis reten-
lissaient du bruit des rames; on voyait à travers le portail des châteaux les couronnes des princes, les armures des guerriers, les ménestrels chantant leurs louanges, les jeunes filles dansant à leurs voix. — Le rêve était divin; mais quel fut le réveil¹⁸⁶!

« Les bois et les montagnes du pays ont disparu à mes yeux! La pensée, fatigant son aile à travers l'es-pace, tombe enfin et se réfugie dans l'enclos domes-
tique; le luth s'échappe d'une main défaillante; au milieu du gémissement de mes frères je n'entends plus la voix du passé. Mais les étincelles d'un jeune enthousiasme ne sont pas mortes dans mon cœur! Souvent elles s'embrasent, raniment ma pensée et fé-
condent ma mémoire. Alors cette mémoire, comme une lampe de cristal coloré, bien que ternie par la poussière et les ans, si l'on vient à placer une flamme dans son cœur, séduit encore les yeux par la frai-
cheur de ses teintes, et projette sur les lambris des images plus pâles, mais toujours ravissantes.

« Si je pouvais verser dans l'âme de mes auditeurs les feux qui dévorent la mienne et ressusciter à leurs yeux le passé; si je savais atteindre au cœur de mes compatriotes avec le dard de la parole, peut-être, à l'instant même où le chant patriotique les aurait émus, ils sentiraient l'ancienne grandeur d'âme, l'an-
cien tressaillement du cœur, ils vivraient au moins

une heure, une heure aussi sublime que la vie tout entière de leurs ancêtres !

« Mais pourquoi rappeler les âges évanouis ! le chanteur peut-il accuser son époque ?... Il est un homme présent, contemporain, sublime, et c'est lui que je chante : écoutez, Lithuanes !..... »

Le vieillard se tait ; de l'oreille et des yeux il interroge l'assemblée : les Germains lui permettront-ils de poursuivre ? Un profond silence règne dans la salle du festin, silence inspirateur des poètes. Il chante donc une mélodie, mais sur un mode nouveau : sa voix se cadence en mesures plus lentes, sa main effleure à peine les cordes de sa lyre, et de l'hymne il descend à un simple récit.

RÉCIT DU VAYDELOTE.

« D'où reviennent les Lithuanes ? Ils reviennent d'une excursion nocturne chargés de riches dépouilles conquises dans les temples et les châteaux. Des bandes de prisonniers allemands, les fers aux mains, la corde au cou, suivent les chevaux des vainqueurs. Parfois ils regardent la Prusse et fondent en larmes, puis ils regardent Kowno et se recommandent à Dieu.

« Au milieu de Kowno s'étend la vallée de Pérout : c'est là que les princes lithuanes, quand ils rentrent vainqueurs après le combat, ont coutume de brûler en offrande les prisonniers germains.

« Deux chevaliers captifs avancent gaiement vers Kowno : l'un jeune et beau, l'autre courbé par l'âge.

Tous deux, au plus fort du combat, ont quitté les drapeaux des Germains et rejoint les Lithuanes. Le prince Keystout¹⁸⁷ les reçoit, mais il les fait entourer de gardes et les emmène dans son château. « Quel est votre pays et quels sont vos desseins? — J'ignore, dit le jeune homme, ma naissance et mon nom. J'étais enfant lorsque je fus enlevé par les chevaliers. Je me rappelle seulement que dans une grande ville, quelque part en Lithuanie, était la maison de mon père : une maison de brique rouge, dans une ville en bois, assise sur des hauteurs boisées. A l'entour des collines bruissait une forêt de pins ; à travers les arbres, au loin, scintillait un lac argenté¹⁸⁸. Une fois, au milieu de la nuit, un cri d'alarme nous éveilla, un jour sanglant frappa les fenêtres ; les vitres craquaient ; une épaisse fumée inondait la maison ; nous descendîmes à la porte : la flamme courait dans les rues, des tisons volaient comme la grêle ; puis un cri terrible : « Aux armes ! les Teutons dans la ville ! aux armes !.... » Mon père s'élança, le fer en main, et..... ne revint plus ! Les Allemands pénétrèrent dans les maisons : l'un d'eux se mit à me poursuivre, m'atteignit et m'enleva sur son cheval. Je ne sais ce qui arriva depuis ; seulement j'entendis longtemps après le cri de ma mère. A travers le bruit des armes, dans le fracas des maisons écroulées, ce cri m'a longtemps poursuivi, ce cri m'est resté dans l'oreille. A présent même encore, lorsque je vois un incendie, que j'entends des clameurs de détresse, ce cri se réveille dans mon âme comme l'écho de la caverne aux éclats de la foudre. Voilà tout ce qui

m'est resté de la Lithuanie et de mes parents..... Quelquefois, dans mes songes, je vois encore la noble figure de ma mère, celle de mon père, de mes frères; mais à mesure que j'avance en âge, un voile toujours plus épais s'étend sur leurs traits chéris!...

« Mon enfance s'écoulait; Allemand, je grandissais au milieu des Allemands. Walter était mon nom; on y ajouta celui d'Alphe¹⁸⁹: le nom seul était german, l'âme resta lithuane! elle conserva les regrets de la patrie et la haine de l'étranger!

« Winrick, le grand maître, me gardait dans son palais; c'est lui qui me tint sur les fonts du baptême; il m'aimait et me caressait comme un fils. Moi, je m'ennuyais dans le palais; des genoux de Winrick je fuyais auprès du vieux vaydelote. Il y avait alors parmi les Allemands un vaydelote lithuanien: prisonnier de guerre depuis de longues années, il servait d'interprète à l'armée. Dès qu'il eut appris que j'étais orphelin et Lithuane, il sut m'attirer à lui, me parla Lithuanie, réchauffa mon âme soucieuse par des caresses, des chants et les doux accents de l'idiome natal. Souvent il me menait sur les bords du bleu Niemen: de là, nous aimions à contempler au loin les belles montagnes de la patrie. Quand nous retournions au château, le vieillard essuyait mes larmes, crainte des soupçons qu'elles pourraient éveiller; il les essuyait tout en attisant ma vengeance contre les Germains. De retour au palais, j'aiguais secrètement un couteau: je me rappelle avec quelle volupté de haine je coupais les tapis de Winrick ou je crevais ses miroirs; je jetais du sable et je crachais sur l'acier poli

de son bouclier. Plus tard, aux jours de l'adolescence, souvent nous quittions en bateau le port de Klepeyda¹⁹⁰ pour visiter les rivages lithuaniens. Je cueillais des fleurs compatriotes, et leur baume enchanteur excitait dans mon âme je ne sais quels vagues souvenirs... Enivré de leur parfum, ô douce illusion ! je redevenais enfant ; il me semblait jouer encore dans le jardin paternel avec mes frères, enfants comme moi ! Le vieillard aidait ma mémoire : avec des paroles plus suaves et plus belles que les fleurs, il me peignait un passé de bonheur, me disait combien il est doux de couler au sein de sa patrie, au milieu d'amis et de parents, les jours de la jeunesse, combien de pauvres enfants lithuans, ensevelis dans les cachots de l'Ordre, sont déshérités d'un pareil bonheur !....

« Voilà comment il me parlait dans les champs ; mais sur les plages de Polonga, où la mer nébuleuse vient briser avec bruit sa poitrine sonore et vomit des torrents de gravier de sa gorge écumante : « Tu vois, me disait-il, les pelouses fleuries de ces rives : demain elles seront envahies par les sables ; tu vois ces herbes odorantes ; elles s'efforcent de percer à travers le linceul qui les couvre : c'est en vain ! L'hydre sablonneuse multiplie ses têtes ; elle déploie ses blanches nageoires, étreint la rive expirante et porte au loin le règne sauvage du désert. Mon fils ! les herbes du printemps ensevelies vivantes, ce sont nos frères subjugués, c'est la Lithuanie ! Mon fils, les sables d'outremer poussés par la tempête..... c'est l'Ordre ! » Le cœur me saignait de l'entendre : j'aurais tué des Teutons et j'aurais fui parmi les nôtres. Le vieillard mo-

dérail ces transports : « Des guerriers libres, disait-il, peuvent en liberté choisir leurs armes et combattre en plein champ un adversaire de force égale¹⁹¹..... Reste encore, et formé par les Germains à l'art difficile de la guerre, tâche de gagner leur confiance, et plus tard, nous verrons. »

« J'obéis au vieillard, je suivis les armées des Teutons. Mais au premier combat, à peine eus-je aperçu les étendards, à peine eus-je entendu les chants de guerre de mon pays, je me précipitai vers les miens en entraînant le vieillard. Comme l'épervier arraché de son aire et nourri dans la cage pour donner la chasse aux éperviers ses frères, lors même qu'il semble étourdi par les mauvais traitements de l'oiseleur, dès qu'il s'élève dans les nuages, dès qu'il plonge ses regards dans l'immensité de sa patrie d'azur, qu'il entend le bruit de ses ailes, qu'il respire un air libre, va, chasseur, retourne chez toi la cage vide et n'attends plus l'épervier¹⁹². »

« Le jeune homme se tait. Keystout l'écoutait encore, ainsi que sa fille Aldona, jeune et belle comme une divinité.

« L'automne arrive, avec elle les longues soirées. Aldona, comme c'était l'usage, entourée de ses jeunes compagnes, travaille à son métier ou s'amuse à filer des trames précieuses. Et pendant que les aiguilles s'agitent sur les toiles, que les fuseaux roulent, Walter, debout, conte les merveilles des pays germains et de sa jeunesse..... Toutes les paroles de Walter, la jeune fille les aspire, les retient par cœur, et souvent les répète en songe. Waller dit les châteaux et les

grandes villes d'outre-Niemen, la splendeur des costumes et la magnificence des fêtes ; les tournois où de jeunes paladins viennent briser leurs lances , et les reines de beauté se penchant des galeries et décernant les couronnes. Il parle du dieu puissant qui règne au delà du Niemen , et de la mère immaculée du Sauveur, dont il fait voir les traits angéliques dans un merveilleux scapulaire. Le jeune homme l'avait pieusement porté sur le sein, et voici qu'il le donne à la jeune Lithuane, sa néophyte, en lui enseignant la prière. Tout ce qu'il sait, il veut le lui apprendre : hélas ! il lui apprend plus encore qu'il ne savait lui-même, il lui apprend ce que c'est que d'aimer.

« Et que de choses il se rappelait aussi ! Avec quelle délicieuse émotion il entendait de ses lèvres des mots lithuaniens depuis longtemps oubliés ! A chaque mot retrouvé un sentiment nouveau s'éveillait dans son âme comme une étincelle sous la cendre : c'étaient les mots sacrés de famille, amitié, et un autre encore..... Amour, qui n'a point d'égal sur la terre, si ce n'est..... Patrie ! « D'où vient, se demande Keystout, ce changement subit dans ma fille ? Qu'est devenue son ancienne gaité ? Où sont ses jeux d'enfance ? Lorsque les jours de fête les jeunes filles s'en vont toutes danser sur la pelouse , d'où vient qu'elle reste seule ou cause avec Walter ? Les jours de travail , quand les jeunes filles s'appliquent à l'aiguille, au métier, l'aiguille lui tombe des mains ; sur le métier tous les fils se brouillent ; elle ne regarde pas ce qu'elle fait , et tous me le font observer. Hier, je l'ai vue moi-même broder une rose en vert et les feuilles en soie rose. Et comment pour-

rait-elle voir autre chose quand ses yeux ne cherchent que les yeux de Walter, quand sa pensée ne fait que courir après son Walter ! Si je demande où elle est allée, on me dit toujours : Au vallon. D'où vient-elle ? Du vallon. Et qu'y a-t-il dans ce vallon ? Le jeune homme a planté pour elle un jardin !.... Un jardin !.... Serait-il par hasard plus beau que les vergers de mon château ! (Keystout avait des vergers magnifiques remplis de fruits de toute espèce, tentation des jeunes filles de Kowno ¹⁹³.) Pardieu, ce n'est pas le jardin qui l'attire..... c'est le jardinier !..... Cet hiver, les vitraux de ses fenêtres qui donnent sur le Niémen étaient brillants comme en plein été. Je l'ai vu, le givre n'en avait seulement pas terni le cristal. C'était encore Walter qui repassait par là ! Sans doute elle était à la fenêtre, et ses brûlants soupirs ont fait couler la glace des vitraux ! Je croyais, moi, qu'il lui montrait à lire et à écrire : j'avais entendu que tous les princes commençaient à donner de l'instruction à leurs enfants. Au fait, c'est un bon jeune homme, intrépide, savant dans les Écritures comme un prêtre. Dois-je le congédier ?..... Il peut être si nécessaire à la Lithuanie !..... Nul ne sait mieux que lui ordonner les troupes, dresser les remparts, apprêter les armes à feu ; lui seul il me vaut une armée. Viens, Walter, sois mon gendre et combats pour la Lithuanie. »

« Walter devint l'époux d'Aldona. Germain, vous croyez sans doute que c'est la fin de l'histoire ? Dans vos fabliaux d'amour, quand le héros se marie, le trouvère termine sa chanson en ajoutant seulement qu'ils vécurent heureux et longtemps. Walter adorait

Aldona , mais Walter avait l'âme grande. Il ne trouva point de bonheur au sein de sa famille, car le bonheur n'était point dans sa patrie.

« Les neiges ont à peine disparu et l'alouette a jeté son premier refrain (ailleurs l'alouette annonce la saison des amours; pour la Lithuanie c'est le présage annuel de l'incendie et du meurtre) que les croisés descendent innombrables dans la plaine. Déjà, des montagnes au delà du Niémen, l'écho nous apporte les bruits d'un camp tumultueux, le cliquetis des armes, le hennissement des coursiers. Les armées tombent comme un brouillard et submergent au loin la campagne. Ça et là on voit briller les bannières des avant-gardes, comme l'éclair avant l'orage. Les Allemands s'arrêtent sur le Niémen, jettent des ponts, assiègent le fort de Kowno : chaque jour bastions et remparts s'écroulent sous les coups du bélier; chaque nuit la sape formidable se creuse dans la terre comme une taupe; la bombe s'élève dans les cieux sur ses ailes de flamme et s'abat sur les édifices comme le faucon sur sa proie. Kowno n'est plus que décombres, les Lithuanes se retirent sur Keydany ¹⁹⁴; Keydany croule, les Lithuanes se retranchent dans les forêts et les montagnes. Les Allemands avancent toujours en brûlant ce qu'ils ne peuvent piller : Keystout et Walter toujours les premiers au combat, les derniers à la retraite. Keystout, toujours calme, avait appris dès sa jeunesse à tomber sur l'ennemi, à le terrasser, à le fuir. Ses ancêtres ont toujours combattu les Germains : à leur exemple, il combat et ne se met pas en peine de l'avenir. Walter a d'autres

pensées : élevé parmi les croisés, il connaît les ressources de l'Ordre ; il sait qu'un appel du grand maître fait refluer de tous les points de l'Europe les trésors, les armes et les guerriers vers la ville de Marie. Les Prusses naguère ont voulu se défendre : n'ont-ils pas été détruits ? Tôt ou tard le même sort attend les Lithuanes. En déplorant le passé de la Prusse, il tremble sur l'avenir de la Lithuanie. « Mon fils, lui dit Keystout, tu es un prophète de malheur ; tu m'enlèves le bandeau pour me montrer des abîmes ! En t'écoutant, il me semble que mes mains faiblissent, que le courage abandonne mon cœur avec l'espérance de la victoire !..... Que faire ? comment résister aux Germains ? — Mon père, répond Walter, je sais un moyen unique, effrayant, mais infailible ! Peut-être un jour vous le saurez. » C'est ainsi qu'ils parlaient après la bataille de la veille, avant le combat du lendemain, en attendant que la trompette les appelât à de nouveaux désastres.

« Chaque jour Keystout est plus sombre ; mais que devient Walter ? Il n'a jamais été bien gai, et même aux instants de bonheur, une ombre légère voilait son visage ; mais dans les bras d'Aldona, son front reprenait sa paisible sérénité : il l'accueillait toujours d'un sourire, la quittait avec un regard de tendresse. Maintenant il semble obsédé d'une secrète pensée : tout le jour devant sa demeure, les bras croisés, il regarde au loin la fumée des villes et des hameaux en flammes, et ses regards deviennent terribles ; la nuit, s'éveillant en sursaut, il observe à travers la croisée la sanglante lueur de l'incendie.

« Qu'as-tu donc, cher époux ? demande la plaintive Aldona. — Ce que j'ai ! Faut-il que je dorme en paix pour que les croisés me saisissent, me jettent dans les chaînes et me livrent aux bourreaux ? — Dieu nous en préserve, mon bien-aimé ; les sentinelles gardent les remparts. — Oui, les sentinelles nous gardent, je veille et je porte une épée ; mais une fois les gardes morts, une fois ce glaive ébréché !..... Écoute. Si je vois la tardive, la misérable vieillesse !... — Dieu nous donnera des enfants pour nous consoler..... — Et si les Allemands se jettent sur nous, s'ils égorgent la mère, enlèvent les enfants, les emportent chez eux et les dressent à tirer contre leur père !..... Et moi-même peut-être j'aurais massacré mon père et ses enfants sans le vieux vaydelote ! — Cher Walter, fuyons tout au fond de la Lithuanie ; pour leur échapper, cachons-nous dans les montagnes et les bois. — Nous fuirions ! Et les autres mères ! et les autres enfants !..... Les Prusses fuyaient aussi, et le Germain a su les atteindre jusqu'en Lithuanie ! Et s'ils nous découvrent dans les montagnes ? — Nous irons plus loin encore ! — Plus loin !..... plus loin, malheureuse ! plus loin que la Lithuanie ! mais ce sont les Russes ou les Tartares ! » A ces mots, Aldona s'arrête interdite. Elle avait pensé jusqu'alors que la patrie était vaste comme le monde : elle apprend pour la première fois qu'il n'y a plus pour eux d'asile en Lithuanie ; elle se tord les mains et demande à Walter : « Que faut-il faire ? — Il ne reste aux Lithuanes qu'un seul moyen pour briser la puissance de l'Ordre : ce moyen, je le connais ; mais ne m'interroge pas, au nom

du ciel ! Maudit soit le jour où, forcé par eux, je me saisisrai de ce moyen ! » Il refuse d'en dire davantage. Sourd aux supplications d'Aldona, il n'entend, il ne voit que les malheurs de la Lithuanie ; jusqu'au jour où le feu de la vengeance, nourri en secret par l'aspect des calamités de la patrie, eut embrasé son âme, dévoré un à un tous les autres sentiments, celui même qui jusqu'alors lui rendait la vie heureuse, même le sentiment de l'amour. Ainsi quand les chasseurs allument secrètement le tronc d'un chêne de Bialowiez, l'arbre se consume jusqu'au cœur : roi des forêts, bientôt il perd son feuillage aérien, le vent disperse ses rameaux, et même la couronne de gui, la seule qui paraît encore son front de verdure, se flétrit sans retour.

« Longtemps après, les Lithuanes, tour à tour agresseurs ou fuyards, erraient dans les montagnes, les châteaux et les bois. Enfin la sanglante bataille de Rudava fut livrée : les jeunes héros lithuanes tombèrent par dizaines de milliers, et tout autant des chefs et des frères teutons. Mais des renforts nouveaux arrivent d'outre-mer au secours des Allemands. Keystout et Walter, avec une poignée de braves, regagnent les hauteurs, et les sabres ébréchés, les boucliers en pièces, couverts de sang et de poussière, ils rentrent chez eux. Pas un regard, pas une parole pour Aldona. Walter parle allemand avec Keystout et le vaydelote. Aldona n'a rien compris ; mais son cœur est obsédé d'affreux pressentiments. Après s'être concertés, tous trois jettent sur elle des regards douloureux. Walter la considère longtemps avec l'expression

d'un muet désespoir, et deux ruisseaux de larmes s'échappent de ses yeux. Il tombe à ses genoux, presse ses mains sur son cœur et lui demande pardon de tout ce qu'elle a souffert à cause de lui : « Malheur, disait-il, aux femmes qui s'attachent à ces êtres bizarres dont les yeux planent au delà des limites de leur village, dont la pensée monte éternellement comme la fumée au-dessus des toits, dont le cœur ne peut se contenter du bonheur domestique. Les grands cœurs, Aldona, sont comme des ruches trop vastes : le miel ne pouvant les remplir, elles deviennent un nid de couleuvres. Pardonne, ô ma douce Aldona ! Aujourd'hui je veux rester près de toi, je veux tout oublier : soyons encore l'un pour l'autre ce que nous fûmes autrefois. Demain..... » Et il n'ose achever. Quelle ivresse pour Aldona ! « Il va donc changer, se dit l'infortunée ; il sera calme et joyeux ! Plus de tristesse, plus de voile sur les regards, plus de pâleur sur la joue !..... » Walter passe toute la soirée aux pieds d'Aldona. Lithuanie, guerre et Teutons, tout est pour l'instant oublié. Son arrivée à Kowno, les premières paroles échangées, la première promenade au vallon, enfin toutes les circonstances de leur premier amour, puériles peut-être, mais si douces pour le cœur, tels sont les sujets de leurs entretiens. Pourquoi donc ce mot seul : « Demain » vient-il les interrompre ? A ce mot il retombe dans sa rêverie, il regarde longtemps sa compagne, des larmes roulent sous sa paupière ; il voudrait parler et n'ose. N'aurait-il évoqué le sentiment du bonheur d'autrefois que pour lui dire un dernier adieu ? les entre-

tiens, les caresses de ce soir seraient-elles les dernières lueurs du flambeau d'amour?..... L'interroger serait inutile : Aldona le considère avec inquiétude ; elle attend, et sortie de la salle, elle regarde encore à travers les fentes de la cloison. Walter verse du vin et boit coup sur coup ; pour la nuit il retient chez soi le vieux Vaydelote.

Au lever du soleil, le pavé retentit sous le fer des chevaux ; deux guerriers se hâtent vers les montagnes dans le brouillard épais du matin. Ils éludent toutes les sentinelles ; ils n'en peuvent éluder une seule, les yeux vigilants d'une amante. Elle avait deviné la fuite de son époux ; elle se présente à lui dans le vallon : c'était une triste rencontre. « Retourne, ô bien-aimée, retourne à la maison. Tu seras heureuse peut-être ! tu seras heureuse dans les bras de tes parents ; jeune et belle, tu seras consolée, tu m'oublieras ! Plusieurs princes naguère ont recherché ta main ; tu deviens libre, tu es veuve, oui, veuve d'un grand homme, qui pour le bien de sa patrie renonce..... même à toi ! Adieu ! oublie-moi !... quelques pleurs sur ma tombe !..... Walter a tout perdu, Walter est resté seul au monde comme l'ouragan au désert ! Il doit errer sur la terre, trahir, assassiner, et puis mourir de la mort des infâmes. Mais après bien des années, le nom d'Alphe retentira de bouche en bouche par la Lithuanie ; un jour les chants des vaydelotes l'apprendront ses exploits. Alors, ô ma bien-aimée, alors il t'en souviendra, de ce guerrier terrible, couvert des ombres du mystère, connu de toi seule et qui fut jadis ton époux. Puisse

alors un sentiment d'orgueil consoler ton veuvage ! » Aldona l'écoute en silence ; elle l'écoute et n'entend rien. « Tu pars ! tu pars ! » s'écrie-t-elle en s'effrayant elle-même de ces mots : *tu pars*. Ces mots seuls vibrent à son oreille ; elle ne pense à rien, ne se souvient de rien : son présent, son passé, son avenir, tout s'est confondu. Mais son cœur devine qu'il lui est impossible de retourner en arrière, impossible d'oublier ! Elle roule des yeux égarés, et plusieurs fois elle rencontre le farouche regard de Walter. Dans ce regard elle ne trouve plus la consolation d'autrefois..... et semble implorer quelque nouvel appui. Elle regarde alentour : partout des déserts, des forêts ! Au milieu de ces forêts, au delà du Niémen, surgit une tour solitaire, celle d'un couvent de religieuses, sombre édifice élevé d'une main chrétienne. C'est là que reposent les yeux et la pensée d'Aldona ; comme la colombe emportée par le vent au milieu des mers tombe sur le mât d'un navire inconnu. Walter a compris Aldona ; il la reconduit en silence, lui fait part de ses projets et lui recommande le mystère. Arrivés à la porte du couvent, hélas ! ce furent de déchirants adieux. Walter a suivi le Vaydelote, et l'on ne sait pas ce qu'ils sont devenus. Malheur, malheur à lui s'il n'a pas encore accompli son serment, si après avoir renoncé à la félicité, empoisonné les jours d'Aldona... s'il a tant sacrifié, tant immolé, pour rien !... L'avenir nous en apprendra davantage... Allemands, j'ai fini mon récit. »

« Enfin !..... » tel est le murmure qui se propage dans la salle. « Eh bien, ce Walter, quels sont ses exploits ? où, sur qui cette vengeance ? » s'écrient les auditeurs. Le grand maître seul, dans cette foule émue, reste silencieux, le front baissé vers la terre. Profondément affecté, il se verse à tout moment des rasades et les vide d'un seul trait. Sa figure a changé : sur ses traits enflammés mille sentiments croisent leurs éclairs ; son front devient de plus en plus orageux ; ses lèvres noircies frémissent convulsivement ; ses yeux égarés volent comme des hirondelles au moment de l'orage. Enfin il jette son manteau, et bondissant au milieu de l'assemblée : « La fin de ta chanson, dit-il, chante-moi la fin sur-le-champ, ou donne-moi ce luth. Pourquoi trembles-tu ? Donne-le-moi, te dis-je, et verse du vin. Je te dirai la fin, moi, si tu trembles !

« Oh ! je vous connais ! Le chant du Vaydelote est un présage de malheur, comme la nuit le hurlement des chiens ! Le meurtre, l'incendie, voilà les sujets que vous aimez à chanter en nous laissant, à nous, la gloire et les remords. Dès le berceau, vos accents perfides comme la vipère étreignent le sein de l'enfant et lui versent dans l'âme les plus cruels des poisons..... le désir insensé de la gloire et l'amour de la patrie ! Ce sont eux qui poursuivent les traces du jeune homme comme le spectre d'un ennemi ; souvent ils apparaissent au milieu du festin et viennent mêler du sang aux coupes de la joie ! Hélas ! je ne les ai que trop écoutés ! Le sort en est jeté : va, je te connais, vieux traître ! Tu l'emportes ! la guerre ! eh

bien ! soit , la guerre , le triomphe du poète !..... Du vin ! les projets vont s'accomplir.

« Je sais, j'en sais la fin ! Non..... j'en veux chanter une autre. Lorsque je combattais sur les monts de Castille, les Maures m'ont appris une ballade. Vieillard, joue-moi cet air, cet air de l'enfance, que jadis dans le vallon..... Oh ! c'était d'autres temps !..... Je ne sais chanter que sur cet air. Reviens donc ici, vieux mécréant, car, de par tous les dieux germaniques, prussiens, lithuaniens..... »

Contraint d'obéir, le vieillard dut tirer de son luth des accords incertains et suivre les fougueux accents de Konrad comme un esclave suit les pas irrités de son maître.

Cependant les flambeaux pâlissaient sur les tables ; fatigués du banquet, les chevaliers penchaient leurs têtes assoupies ; mais Konrad chante, ils se réveillent, l'entourent et se pressent, l'oreille attentive à chaque parole de la chanson.

ALPUHARA.

BALLADE.

Déjà du Christ l'étendard triomphant
Des Maures a vu fuir le reste ;
Seule et sans peur Grenade se défend ,
Mais Grenade en proie à la peste.

Almanzor seul des tours d'Alpuhara
Sème d'atroces funérailles.
Demain , hélas ! l'Espagnol les prendra ,
Car demain il monte aux murailles.

Voici le jour!..... à la brèche! aux remparts!

Le canon gronde, le fer brille;
Déjà la croix surgit de toutes parts :
Les Castellans ont pris la ville.

Le prince alors, voyant ses chevaliers
Morts ou désarmés, prend la fuite,
Volé à travers champs, manoirs et halliers,
Des vainqueurs trompant la poursuite.

Campéador fait servir un festin
Au milieu des palais en flammes;
Les Espagnols partagent le butin,
Appellent du vin et des femmes.

Soudain la garde annonce aux généraux
Qu'un étranger au noir visage,
Sans doute un Maure, un guerrier, un héros,
S'avance et présente un message.

C'est Almanzor, le roi des Musulmans!
Qui, voyant Grenade asservie,
Vient se livrer à la foi des serments
Et ne demande que la vie.

« Fiers Espagnols, je reviens en ce lieu,
« Converti par tant de défaites,
« Bénir vos lois, adorer votre Dieu,
« Croire enfin à tous vos prophètes.

« Vous triomphez! Allah! c'était écrit.
« Qu'il soit dit par toute la terre
« Qu'hier un prince, à présent un proscrit,
« Du chrétien sera tributaire. »

Les Espagnols estiment la valeur :
Chacun, déplorant sa disgrâce ,
Lui tend la main , console son malheur ;
Le chef le salue et l'embrasse.

Lui dans ses bras les presse tour à tour
Et dans un baiser plein de fièvre
Au général témoigne son amour,
L'étreint, se suspend à sa lèvre.

Puis il faiblit , devient blême en tombant.
Mais sa main tremblante , ô mystère !
Aux pieds du chef attache son turban ;
Il rampe après lui sur la terre.

Puis à l'entour il jette ses regards
Pleins d'un feu sinistre et farouche ;
Un rire affreux crispe ses traits hagards ;
L'écume a jailli de sa bouche.

« Regardez-moi tous : je vous ai trahis.
« Giaours ! Almanzor vous déteste !
« Je vais mourir ; Grenade est mon pays :
« Je suis messager de la peste !

« Dans un baiser j'ai transmis à vos cœurs
« Le feu mortel qui me dévore.
« Vous mourrez tous comme moi, mes vainqueurs !
« Voyez la vengeance du Maure ! »

Il tord les bras, se roule à leurs genoux ;
Le sang inonde sa prunelle ;
Contre son cœur il veut les presser tous
D'une étreinte horrible, éternelle !

Il rit encore avec férocité ;
Son regard pâlit et s'efface.
Riant, il meurt, et pour l'éternité
Ce rire est empreint sur sa face.

L'Espagnol fuit ; mais la mort le suivra !
Une mort honteuse et funeste.
Tous vont périr, et dans Alpuhara
Rien ne doit survivre à la peste.

« C'est ainsi que les Maures se vengeaient autrefois.
Voulez-vous apprendre la vengeance du Lithuane?...
Et si un jour, fidèle à sa parole, il venait mêler la
peste à vos breuvages!..... Mais non, non!..... autre
temps, autres mœurs, n'est-ce pas, prince Vitold?
Aujourd'hui les princes lithuanes viennent nous livrer
eux-mêmes leurs États et tirer vengeance de leur
peuple asservi.

« Mais pas tous au moins..... oh non! de par la
foudre! Il est encore des hommes en Lithuanie!.....
Je veux chanter encore... Prends-moi cette lyre!.....
Une corde se rompt... plus de chants aujourd'hui!...
Mais un jour il y en aura, j'espère!..... Aujourd'hui
l'excès des coupes... les fumées du vin... Réjouissez-
vous, livrez-vous au plaisir..... Et toi, Al...manzor...
Arrière, vieux mendiant! Halban..... va-t'en.....
laissez-moi seul. »

Il dit, et d'un pas mal assuré il regagne sa place,
se jette dans son fauteuil, profère encore des menaces,
et d'un coup de pied il renverse la table avec les vases
et le vin. Puis il s'affaisse, sa tête retombe sur le

dossier du siège, ses yeux s'éteignent par degrés, et l'écume aux lèvres, il s'endort.

Les chevaliers demeurent interdits. Ils connaissent le vice lamentable de Konrad ; ils savent qu'une fois échauffé par le vin, il est sujet à des accès de démence. Mais durant le banquet ! ô scandale inouï ! aux yeux des étrangers, une telle frénésie ! Qui donc en est la cause ? Où est ce Vaydelote ? Il s'est glissé hors de la foule, et nul ne peut le découvrir.

On murmure tout bas que Halban, déguisé, avait chanté au grand maître une chanson lithuanienne, et qu'il voulait ainsi provoquer les Teutons à une nouvelle croisade contre les idolâtres. Mais d'où vient ce changement subit dans l'humeur de Konrad ? d'où vient la colère de Vitold ? que signifie la singulière ballade du grand maître ? En vain tous les assistants s'évertuent à le deviner.

V.

Une croisade ¹³⁶⁶.

Guerre!..... En vain Konrad chercherait-il encore à contenir l'impatience de la foule et les exhortations du conseil. Depuis longtemps le pays tout entier ne respire que vengeance pour l'invasion des Lithuanes et les trahisons de Vitold.

Vitold, qui avait mendié l'assistance de l'Ordre afin de ressaisir sa capitale de Vilna, à peine, au sortir du banquet, a-t-il su que les croisés vont se mettre en campagne, Vitold change de projet, trahit ses nouveaux alliés et s'évade furtivement des murs avec son escorte.

Muni de faux pleins pouvoirs de l'Ordre, il s'introduit dans toutes les places fortes des Germains qu'il trouve sur sa route, désarme les garnisons et met tout à feu et à sang. Enflammé de colère et dévoré de honte, l'Ordre-teutonique proclame une croisade contre les païens.

Voici la bulle apostolique. A son appel d'innombrables essaims de guerriers s'assemblent par terre et par mer. Suivis de leurs vassaux, les princes souverains décorent leurs armures de la croix sanglante,

et tous ont adopté pour devise : « Exterminer ou convertir. »

Les voilà en Lithuanie..... Et leurs exploits, quels sont-ils ? Que celui qui désire les apprendre monte sur les remparts lorsque le jour incline et regarde l'Orient... Il verra déborder sur les cieux comme un fleuve de sang. Les fastes de ces guerres d'extermination s'écrivent en peu de mots. Massacre, incendie et pillage, flamboyante lueur, joie des âmes stupides, et dans laquelle le sage reconnaît avec crainte une voix criant vers le ciel : Vengeance !

Toujours, toujours plus loin, les vents portent l'incendie. Maintenant les croisés pénètrent au cœur de la Lithuanie : Kowno, Vilna, sont assiégés. On le dit, mais bientôt plus de nouvelles, plus de messages, plus de flammes dans la contrée. Le ciel ne reflète plus que des lueurs lointaines.....

En vain les Teutons comptent déjà en espoir les nombreux prisonniers et les riches dépouilles d'une terre conquise ; en vain ils envoient coup sur coup pour savoir ce qui se passe, les courriers se hâtent et ne reviennent plus. Lorsque chacun interprète à sa guise cette cruelle attente, il semble que le désespoir vaudrait mieux que l'incertitude.

L'automne a fui. Les neiges de l'hiver s'amoncellent au front des montagnes et roulent sur les chemins. L'horizon rougit de nouveau... Est-ce une aurore boréale ? Est-ce l'embrasement de la guerre ?... Les flammes deviennent de plus en plus distinctes, et l'air étincelle toujours, toujours de plus près.

Le peuple de Marienbourg regarde sur les che-

mins. Ils reviennent ! Les voilà ! Une bande de voyageurs se frayent un pénible chemin à travers les neiges. Est-ce Konrad ? Où sont nos généraux ? Comment les accueillir ? En vainqueurs ? en fuyards ? Que devient le reste des bataillons ? Konrad lève la main, il montre à l'horizon une troupe dispersée..... Ah ! toute la vérité se révèle à leur vue !.....

..... Ils courent en désordre, se débattent dans les neiges, se heurtent, s'entassent et se foulent comme de vils insectes plongés dans un vase trop étroit ; ils grimpent sur des monceaux de cadavres, entraînés à leur tour et bientôt refoulés par d'autres misérables ! Les uns traînent encore leurs pieds engourdis, les autres s'arrêtent pétrifiés de froid au milieu de la route ; mais ils restent debout et comme des poteaux indiquant le chemin, ils lèvent les deux bras vers la ville.....

Effrayé, curieux, le peuple abandonne les rues ; il craint d'en trop apprendre et ne demande rien. L'histoire de toute cette funeste campagne est écrite pour lui dans les yeux, sur les traits des guerriers..... Les glaces de la mort ombragent leurs paupières, les harpies de la faim ont dévoré leurs joues. Ici résonne le cor des cavaliers samogitiens ; là l'ouragan roule des monceaux de neige à travers la plaine ; plus loin des troupeaux de chiens affamés poussent d'affreux hurlements ; au-dessus de leurs têtes planent en croassant des volées de corbeaux.....

Tout est perdu !..... Konrad les a tous immolés. Lui, dont le glaive était si fameux ; lui, autrefois si fier de sa prudence, dans cette dernière campagne,

timide, insouciant, il n'a pas su déjouer les stratagèmes de Vitold ; et séduit, aveuglé par sa soif de vengeances , ayant engagé l'armée sur les steppes de la Lithuanie, il a fait traîner en longueur le siège de sa capitale.

Quand les provisions furent consommées, que la faim décimait déjà le camp des croisés, que l'ennemi dispersé aux environs détruisait les convois, coupait les arrivages, interceptait les routes ; que chaque jour des centaines de soldats périssaient de misère ; lorsqu'il était temps de terminer la campagne par un assaut décisif ou d'aviser promptement à la retraite, alors même Wallenrod, paisible et sans défiance, se livrait à la chasse, ou bien, enfermé dans sa tente, tramait des négociations secrètes en refusant d'admettre les généraux à ses conseils ¹⁹⁶. Son apathie est devenue telle que, insensible aux larmes de son peuple, au lieu de tirer le glaive en sa défense, il méditait tout le jour, les bras croisés, ou délibérait avec Halban.

Cependant l'hiver s'avavançait en ramenant les neiges. Vitold ayant rassemblé de nouveaux soldats assiégeait l'armée dans son camp, l'attaquait sans cesse, et le grand maître, opprobre inouï dans les fastes de l'Ordre ! le grand maître lui-même a donné l'exemple de la fuite. Au lieu de lauriers et de trophées, il apporte des champs de bataille la nouvelle des victoires de la Lithuanie.

Avez-vous observé lorsqu'après la défaite il ramenait aux foyers cette légion de fantômes, une morne tristesse lui couvrait le front, le ver de la douleur

lui rongeaient la face ; mais si l'on regardait ses yeux !... Cette longue paupière à demi voilée lançait obliquement de sinistres éclairs. On aurait dit une comète prophétisant la guerre, ou ces changeantes lueurs, œuvre du démon, qui la nuit éconduisent le voyageur égaré. Trahissant à la fois la joie et la colère, elle brillait de je ne sais quelle satanique expression.

Le peuple frémit et murmure. Konrad ne s'émue point. Il réunit en conseil les chevaliers mécontents ; il les regarde, prend la parole, fait un geste ! O lâcheté ! tous l'écoutent avec recueillement, et tous s'en vont satisfaits de ses explications. Dans les erreurs de l'homme ils voient le jugement de Dieu ¹⁹⁷..... Car où sont les mortels que ne persuade point..... la terreur !

Arrête, orgueilleux potentat ! il est aussi des juges contre toi ! Il est à Mariembourg un profond souterrain. Là, quand la nuit étend ses voiles sur la ville, un TRIBUNAL SECRET s'assemble et tient son lit de justice ; là, veille nuit et jour une lampe attachée aux voûtes de la salle. Douze fauteuils sont rangés autour d'un trône. Sur le trône repose le livre scellé des lois. Douze juges revêtus de sombres armures se cachent dans les ténèbres des regards de la foule, inconnus l'un à l'autre ainsi que des fantômes. Librement et d'un commun accord tous ont juré de châtier les crimes de leurs grands maîtres, les délits scandaleux ou secrets pour le monde. Une fois l'arrêt prononcé, un frère même ne trouverait pas grâce aux yeux d'un frère. Chacun doit, par force ou par surprise, exécuter

la sentence sur le coupable. Tous ont le stylet à la main, la rapière au côté. Un des juges s'approche du trône, et debout, le glaive nu devant le livre de l'Ordre, il dit : « Juges formidables, les preuves n'ont que trop confirmé nos soupçons. L'homme qui prend le nom de Konrad Wallenrod n'est point le vrai Wallenrod ! Ce qu'il est, on l'ignore. Il y a quelque douze ans il est arrivé de je ne sais où dans les provinces Rhénanes. Quand le comte Wallenrod partait pour la Terre-Sainte, il se joignit à son cortège en qualité d'écuyer. Peu de temps après Wallenrod disparut sans qu'on sût de quelle manière. L'écuyer, fortement soupçonné de l'avoir assassiné, quitta sans bruit la Palestine et débarqua sur les côtes d'Espagne, où, dans les guerres contre les Maures il se signala par des traits de bravoure, remporta des couronnes dans maints tournois, et se rendit célèbre sous le nom de Wallenrod. Enfin il fit les vœux monastiques, et, pour le malheur de l'Ordre, il fut nommé grand maître. Comment il a gouverné, vous le savez tous. Cet hiver, tandis que nous luttons contre les frimas, la disette et la Lithuanie, Konrad visitait seul les forêts et les bruyères, et là, des entrevues secrètes avec Vitold !....

« Depuis longtemps mes espions observent ses démarches. L'autre soir ils se sont embusqués près de la tourelle, au saillant du rempart ; ils ne purent comprendre ce qui se disait entre la recluse et lui ; mais, ô juges ! ils parlaient le langage des Lithuanes !

« Considérant donc, à l'égard de cet homme, les rapports récents des affidés du tribunal secret, le té-

moignage de mes agents, et la rumeur déjà presque publique ;

« Juges ! moi j'accuse le grand maître de félonie , d'assassinat , d'hérésie et de trahison. »

A ces mots, l'accusateur met un genou en terre devant le livre de l'Ordre , et , la main sur le crucifix , il atteste par serment la vérité de sa déposition au nom du Très-Haut et sur la passion du Sauveur. — Il se tut.

Les juges examinent la cause ; mais point de discours , point de consultations. A peine un coup d'œil , un signe de tête manifestent par moment quelque profonde et sinistre pensée. Chacun à son tour approche de l'autel , feuillète le livre sacré avec la pointe du poignard , l'interroge en silence , ne prend conseil que de lui-même , et quand son arrêt est formé , pose la main sur son cœur ; alors tous s'écrient d'une voix unanime : « Malheur ! »

Et trois fois les voûtes ont répété : « Malheur ! »

Dans ce mot , ce mot seul , tout l'arrêt est compris. Les juges se sont entendus. Douze glaives ont brillé sur leurs têtes , tous sont dirigés vers un point..... vers le cœur de Konrad. Ils se retirent en silence.

Et l'écho souterrain répète encore une fois : « Malheur ! »

VI.

Les adieux.

Une matinée d'hiver. Le vent chasse la neige. Wallenrod accourt à travers neige et vents. A peine a-t-il atteint les bords du lac qu'il frappe avec son fer les murailles de la tour et s'écrie : « Aldona, Aldona, c'est moi, moi vivant ! ton bien-aimé !..... Tes prières sont exaucées.

LA RECLUSE.

Alphe ! c'est bien sa voix ! O mon Alphe ! mon amant ! Il est donc vrai ! La paix déjà ! Tu reviens sain et sauf ! Tu ne me quitteras plus !

KONRAD.

Oh ! pour l'amour de Dieu , ne me demande rien. Écoute, mon amie, écoute, et ne perds pas un mot. Ils sont morts !..... Vois-tu ces incendies ? Les vois-tu ? Ce sont les Lithuanes qui ravagent les terres des Allemands. Cent ans ne suffiront pas pour réparer leurs désastres. J'ai frappé au cœur ce monstre à cent têtes. Les trésors de l'Ordre, source de sa puissance, sont épuisés ; ses villes sont en cendres, un

fleuve de sang a coulé, et tout cela c'est moi qui l'ai fait ! Mes vœux sont remplis. L'enfer ne saurait inventer une vengeance plus complète : homme, je n'en veux pas davantage. Ma jeunesse s'est passée, sous un masque odieux, à massacrer des hommes. Aujourd'hui, courbé par l'âge, je suis las de trahisons : fatigué de la guerre, je me suis assez vengé. Les Allemands sont hommes pourtant !.... Dieu m'a éclairé. Je reviens de Lithuanie. J'ai revu tous ces lieux ; j'ai vu ton château, le château de Kowno, qui n'est plus que ruines ; j'ai passé en détournant les yeux ; j'ai fui vers ce vallon que tu sais. Tout est comme autrefois : mêmes bosquets, mêmes fleurs ! Tout est resté comme le soir de nos adieux. Ah ! il me semblait à moi que ce n'était que d'hier ! La pierre..... tu sais cette grande pierre qui était le but de nos promenades : elle y est encore, seulement la mousse l'a couverte ! A peine ai-je pu la découvrir sous les touffes de verdure. J'ai arraché les herbes et j'ai lavé la pierre de mes larmes. Et ce banc de gazon entre les ormes où tu aimais à te reposer pendant les chaleurs de l'été ! la source où j'allais chercher de l'eau pour toi, tout, j'ai tout reconnu, retrouvé, visité, jusqu'à ton petit jardin que j'avais entouré de saules desséchés. Ces saules, oh ! n'est-ce pas une merveille ? Aldona ! ces arbustes jadis plantés de ma main dans le sable aride, tu ne les reconnaitrais plus aujourd'hui ! Ce sont de beaux arbres tout pavoisés de feuilles printanières, où le duvet des jeunes fleurs se balance !.... A cet aspect une consolation inconnue, un pressentiment de bonheur a rafraîchi toute mon âme ; j'embrassai mes saules, je

tombai à genoux. « Mon Dieu ! me suis-je écrié , fais que cela soit ! Puissions-nous, de retour aux rives paternelles , heureux habitants des champs lithuaniens , puissions-nous y revivre encore , et que notre destin, de même que ces arbres, reverdisse d'espérance !..... Oui, retournons , je t'en prie ! J'ai du crédit dans l'Ordre, je puis te faire ouvrir. Mais que me sert de commander ? Quand ces portes seraient plus dures que l'acier, je les enlèverai, je les briserai ! Là , vers notre vallon , c'est là que je veux te conduire ; je te porterai dans mes bras , et plus loin s'il le faut ! Il est encore en Lithuanie des déserts : les ombres muettes des bois de Bialowiez, où l'on n'entend ni le bruit des armes ennemies , ni les cris orgueilleux des vainqueurs , ni le gémissement de nos frères vaincus. Là, dans une agreste et paisible chaumière, dans tes bras, sur ton sein, j'oublierai qu'il y a des nations au monde, qu'il existe même un monde ; nous vivrons pour nous seuls. Reviens. Oh parle ! je t'en prie ! »

Aldona se taisait ; Konrad s'est tu de même ; il attendait sa réponse. Mais déjà l'aurore empourprait l'Orient. « Mais pour Dieu, Aldona, le jour va nous surprendre ; les gardes s'éveilleront et la sentinelle pourra nous voir ! Aldona ! » s'écriait-il, tremblant d'impatience ; la voix lui manqua, il l'implora des yeux, et priant à genoux, les mains jointes, il demandait pitié, il embrassait, étreignait les froides murailles de la tour.

LA RECLUSE.

Hélas ! il n'est plus temps ! Dieu me prêtera des

forces, il me soutiendra dans cette dernière épreuve ! En entrant ici, j'ai juré sur le seuil de n'en sortir que pour le tombeau. Oh ! j'ai tant lutté contre moi-même ! et aujourd'hui, quand je remporte la victoire, tu viendrais me la ravir ! Celle que tu veux rendre au monde, sais-tu bien ce qu'elle est ? Un misérable fantôme ! Songe donc, ah ! songe, si jamais je me décidais à l'écouter, si je quittais ce cachot et volais avec transport dans tes bras ; et toi, tu ne me reconnaitrais pas, tu me repousserais en détournant les yeux, et tu dirais avec effroi : « Ce spectre odieux, est-ce bien mon Aldona ! » et tu chercherais dans son regard éteint, dans ces traits qui maintenant..... ah ! l'idée seule m'en épouvante !..... Non, jamais ! jamais l'infortunée recluse n'effacera l'image de la belle Aldona ! Moi-même, je te l'avoue..... pardonne, ô mon amant, toutes les fois que la lune brille d'un plus vif éclat, et que j'entends ta voix, je me cache derrière les murs, et je crains de te voir de plus près. Sans doute, tu n'es plus aujourd'hui ce que tu étais..... Il t'en souvient, il y a bien des années, lorsque tu entraï dans la cour du château avec nos guerriers ; ah ! mon cœur te conserve jusqu'à présent les mêmes regards, les mêmes traits, jusqu'au même costume..... C'est ainsi que le papillon, noyé dans l'ambre, conserve à jamais les formes et les couleurs de ses ailes. Alphe, ne vaut-il pas mieux pour nous demeurer tels que nous fûmes autrefois, tels que nous nous réunirons un jour..... mais non pas sur la terre ! Aux heureux les vallons fleuris. Quant à moi, j'ai pris goût à ma tombe de pierre ; il me suffit de te savoir vivant,

d'entendre chaque soir ta voix bien-aimée..... Même dans cette retraite, il est des maux que l'on peut adoucir. Renonce aux trahisons, aux meurtres, et reviens plus souvent et de meilleure heure.... Si même..... écoute! si tu plantais autour de cette plaine une rangée d'arbres, comme là-bas; si tu transportais ici les saules et mes fleurs, et même cette pierre du vallon; si parfois les enfants du village venaient jouer sous les arbres de mon pays, tressant en couronnes ses fleurs et répétant en chœur ses chansons..... La chanson lithuanienne fait rêver : elle me donnerait des songes de la patrie et de toi..... Et après..... après ma mort, qu'ils les chantent encore sur le tombeau d'Alphe et sur le mie! »

Alphe n'écoutait plus : il parcourt la rive désolée sans pensée, sans but, sans désir : de solitude en solitude, dans ces aspects sauvages, dans sa course forcée il trouve une sorte de soulagement : — la fatigue. Il étouffe au milieu des brumes de l'hiver ; il arrache son manteau, sa cuirasse ; il déchire ses vêtements ; il dépouille sa poitrine de tout..... hors du remords. Déjà vers le matin il touche aux remparts de la ville. Il aperçoit comme une ombre, s'arrête en la suivant des yeux..... l'ombre s'éloigne, glisse d'un pied silencieux sur la neige et se perd dans les remparts. On n'entend que le cri trois fois répété : « Malheur ! malheur ! malheur ! »

Alphe s'éveille à ce cri ; s'étonne, réfléchit un instant. Il sait tout ; il tire son épée et jette autour de lui des regards inquiets : rien que des tourbillons de neige sur les champs, rien que les sifflements de la bise.

Alphe se retourne encore vers le lac, s'arrête ému, et d'un pas chancelant il se dirige vers la tour d'Aldona. Il l'aperçoit de loin encore à sa lucarne! « Bon jour, dit-il, bonjour! Depuis si longtemps la nuit seule nous a vus réunis! Maintenant, vois quel heureux présage! après tant d'années je puis te dire : « Bon-jour! »

LA RECLUSE.

Plus de présages! Adieu, mon bien-aimé!... il fait trop clair déjà! si l'on nous voyait!..... Cesse de me tenter : à ce soir, adieu! je ne puis, je ne veux pas sortir.

ALPHE.

Il n'est plus temps!..... Sais-tu ce que je te demande? Jette-moi quelque fleur : des fleurs, il n'en est point ici! Eh! bien, un fil de ta robe ou le cordon de ta tresse, un caillou de la tourelle! Je les veux aujourd'hui..... demain n'est pas pour tout le monde; je veux quelque souvenir nouveau; il faut qu'aujourd'hui même il ait reposé sur ton sein, arrosé d'une larme encore fraîche. Je veux avant de mourir le poser sur mon cœur, je veux lui dire adieu dans un dernier baiser... Car je dois mourir, Aldona, mourir bientôt, mourir d'une mort violente. Ah!..... que la mort au moins nous réunisse. Vois-tu cette tour avancée du château..... ici près! c'est là que je vais demeurer. Tous les matins j'attacherai pour signal une écharpe noire; tous les soirs j'allumerai la lampe à la

grille: regarde-les sans cesse. Si je jette l'écharpe, si la lampe s'éteint avant le jour, ferme la croisée, car peut-être..... je ne reviendrai plus.

Adieu! — Il part et disparaît. Collée à la grille, Aldona le cherche encore des yeux. Le matin passe, le soleil décline, et toujours on voit à la fenêtre sa robe blanche agitée par les vents et ses blanches mains étendues vers la terre.

« Couché! » dit enfin Alphe à Halban, en lui montrant le soleil à la croisée de la tour, où depuis le matin, les yeux fixés sur le donjon de la recluse, il s'était enfermé.....

« Mon épée! mon manteau! Adieu! fidèle serviteur: je m'en vais au donjon; adieu pour longtemps... pour jamais, peut-être! Écoute, Halban! si demain, à l'aube du jour, tu ne me vois pas revenir, fuis de ce château. Je veux, hélas! je voudrais te recommander encore quelque chose..... Que je suis seul!... sous le ciel et dans le ciel, au moment du trépas, je n'ai rien à faire dire à personne..... qu'à elle seule et à toi! Adieu, Halban! afin qu'elle soit avertie, tu jetteras cette écharpe, si demain matin..... Qu'est-ce donc..... entends-tu? on a frappé à la porte.

« Qui vive!!! » s'écrie par trois fois la sentinelle. « Malheur! » lui répondent plusieurs voix étranges. La garde n'offre plus qu'une faible résistance, et la porte cède sous des coups répétés. Déjà le cortège parcourt les basses galeries; déjà la spirale de fer conduisant au réduit de Wallenrod résonne sous les pas armés des guerriers. Alphe, ayant assuré la porte avec une barre d'acier, tire le sabre, prend la

coupe sur la table, court à la croisée et s'écrie : « C'en est fait ! » Il verse et boit : « A ta santé, vieillard ! »

Halban pâlit : il veut d'un geste faire tomber le breuvage... il s'arrête et réfléchit. Derrière la porte le bruit approche toujours ; il laisse retomber sa main. Ce sont eux ! les voilà !

« Vieillard, comprends-tu ce bruit ! A quoi penses-tu ! Voilà ta coupe remplie : j'ai vidé la mienne ! A toi maintenant, Halban ! »

Le vieillard le regardait avec un muet désespoir. « Non ! toi aussi mon fils, je dois te survivre !..... je veux te fermer les paupières, et partir !..... afin de conserver au monde la gloire de ton dévouement et la redire à tous les siècles !

« J'irai en Lithuanie, de château en château, de village en village ; où je ne pourrai parvenir, ma chanson ailée parviendra. Le Vaydelote la chantera aux combattants durant la bataille, la mère à ses enfants à la veillée ; elle la chantera, et de cette chanson et de leurs ossements naîtront un jour nos vengeurs ¹⁹⁹. »

Alphe se jette sur la croisée et pleure longtemps, bien longtemps ; il regarde la tourelle, comme s'il voulait se repaître à cette heure dernière de l'aspect adoré qu'il va perdre à jamais. Il embrasse Halban ; leurs soupirs se confondent dans une étreinte muette et sublime. Déjà l'acier brise les verrous ; on entre ; Alphe est appelé par son nom.

« Traître ! ta tête va rouler sous le glaive ; reponds-toi de tes péchés et te prépare à la mort. Voici

le digne chapelain de l'Ordre, purifie ton âme et meurs d'une mort exemplaire. »

Le glaive en main, Alphe attend la rencontre ; mais soudain il pâlit, il s'incline, il chancelle, s'appuie sur la croisée, et roulant un regard de menace, il arrache son manteau, jette à terre les insignes de grand maître, les foule aux pieds avec un sourire de mépris : « Voilà, dit-il, les seuls péchés de ma vie.

« Je suis prêt à mourir : que voulez-vous de moi ? mais souffrez que je vous rende compte de mon règne. Voyez ! tant de milliers de cadavres, vos villes en cendre, vos villages en flammes. Entendez-vous les vents ? ils roulent des océans de neige : là périssent de froid les débris de vos bataillons. Entendez-vous les hurlements des chiens affamés, ils se disputent les restes du banquet.

« Et tout cela, c'est moi qui l'ai fait ! Je suis grand, je suis fier ! Avoir tranché d'un coup tant de têtes de l'hydre ! avoir comme Samson, en ébranlant une colonne, fait crouler tout l'édifice, et périr sous ses ruines ! »

Il dit, regarde la fenêtre et tombe inanimé.

Avant de tomber il a renversé la lampe, qui décrit autour de lui trois orbes lumineux et s'arrête enfin devant le front de Konrad : l'âme du foyer étincelle encore dans le fluide épanché ; mais bientôt elle plonge, elle pâlit, et, pour donner enfin le signal de la mort, elle répand autour d'elle un grand cercle lumineux ; elle éclaire les yeux de Konrad..... mais des yeux glacés..... et la flamme s'éteint.

Et dans le même instant une clameur soudaine,

stridente, prolongée, perce les parois de la tour. D'où vient-elle? devinez! Mais chacun reconnaît aisément à l'entendre que le sein d'où s'échappe un cri pareil restera muet pour toujours. Dans ce cri de mort toute une âme a vibré.

Ainsi les cordes d'une lyre sous un coup trop violent résonnent et se rompent : en mêlant leurs accords elles semblent annoncer le prélude d'un chant; mais la fin! personne n'espère plus l'entendre.

Tels sont mes hymnes sur le sort d'Aldona. Ange de l'harmonie, achève-les dans le ciel, et toi, sensible auditeur, dans ton âme ²⁰⁰!

FIN DE KONRAD WALLENROD.

LIVRES
DE LA NATION POLONAISE
ET
DES PÈLERINS POLONAIS.

27

LIVRES

DE LA NATION POLONAISE

ET

DES PÉLERINS POLONAIS.

I.

LIVRE DE LA NATION POLONAISE.

**DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'AU
MARTYRE DE LA N. P.**

Au commencement étaient par tout le monde la foi en un seul Dieu et la liberté ; et il n'y avait d'autres lois que la volonté de Dieu ; et il n'y avait ni maîtres ni esclaves ; mais il y avait des patriarches et leurs enfants.

Bientôt les hommes renièrent le Dieu unique et s'érigèrent une multitude d'idoles : ils leur sacri-

fiaient, leur offraient des holocaustes sanglants et se faisaient la guerre au nom de ces idoles.

C'est pourquoi Dieu infligea aux idolâtres la peine la plus rigoureuse de toutes : la servitude.

Et la moitié des hommes devint esclave de l'autre moitié, quoique tous procédassent du même père : car ils avaient renié cette descendance et s'étaient attribué toutes sortes de pères : tel se croyait issu de la terre, tel autre de la mer, et tous de divers éléments.

Et comme en guerroyant ainsi ils s'étaient asservis les uns les autres, tous ensemble tombèrent sous le joug de l'empereur de Rome.

L'empereur de Rome se fit appeler Dieu et proclama qu'il n'y avait au monde d'autre loi que sa volonté; ce qu'il approuvera deviendra juste, et ce qu'il désapprouvera, injuste.

Et il se trouva des philosophes qui s'appliquèrent à démontrer que l'empereur, en agissant ainsi, agissait bien.

Et l'empereur de Rome n'avait ni au-dessous de lui ni au-dessus rien qu'il respectât.

Et toute la terre devint son esclave, et il n'y eut jamais de servitude pareille dans le monde, ni avant ni après, excepté en Russie de nos jours.

Car même chez les Turcs, le sultan doit respecter la loi de Mahomet et ne peut l'interpréter lui-même : il y a pour cela des imans.

Tandis que le tzar de Russie est le chef suprême de la foi; et ce qu'il ordonne de croire, il faut le croire.

Et il advint que l'esclavage s'étendant sur le monde

fut au comble; comme au solstice d'hiver la nuit et les ténèbres atteignent leur apogée, ainsi durant l'esclavage romain il y eut la crise de la servitude.

En ce temps-là le fils de Dieu, Jésus-Christ, descendit sur la terre en instruisant les hommes que tous sont égaux et frères, étant fils d'un même Dieu.

Et que celui-là est grand parmi les hommes qui les sert et se dévoue à leur bonheur; que meilleur on est, plus on doit sacrifier; et le Christ, étant le meilleur, devait sacrifier son sang par la plus douloureuse passion.

Ainsi le Christ enseignait qu'il n'est de respectable sur la terre ni sagesse humaine, ni puissance, ni richesse, ni couronne; mais bien le sacrifice de soi-même pour le bien d'autrui.

Que tel qui s'immole au bien de ses semblables trouvera sagesse, richesse et la couronne du ciel et de la terre, dans tous les temps et dans tous les lieux.

Et tel qui sacrifie les autres à soi pour obtenir sagesse, puissance et richesse, ne trouvera que folie, misère et perdition sur la terre, aux enfers et partout.

Et le Christ dit enfin : « Qui me suivra sera sauvé, car je suis toute justice et toute vérité. » Et comme le Christ enseignait ainsi, les juges qui jugeaient au nom de l'empereur de Rome s'effrayèrent et se dirent : « Nous avons expulsé la justice de la terre, et la voilà qui revient : tuons-la, et puis ensevelissons-la. »

Ils supplicèrent donc le plus saint et le plus inno-

cent des hommes ; ils le déposèrent au tombeau et s'écrièrent : « Il n'y a plus de justice ni de vérité sur la terre ; et qui donc osera maintenant résister à l'empereur de Rome ? »

Mais ce fut un cri insensé ; car ils ignoraient qu'en commettant le plus grand crime ils avaient mis le comble à leurs iniquités, et leur puissance finit au moment de leur plus grande sécurité.

Car le Christ ressuscita, et, après avoir chassé les empereurs, il planta sa croix sur leur métropole. Alors les maîtres affranchirent leurs esclaves et reconnurent en eux des frères, et les rois, oints au nom de Dieu, reconnurent au-dessus d'eux la loi divine, et la justice revint sur la terre.

Et tous les peuples qui avaient reçu la foi, les Allemands comme les Italiens, les Français comme les Polonais, se considéraient comme un seul peuple, et l'on nommait ce peuple, la Chrétienté.

Et les rois de divers peuples se regardaient comme frères et marchaient sous le même étendard, la croix.

Et tous ceux qui étaient chevaliers allaient combattre les païens en Asie pour défendre les chrétiens d'Asie et pour reconquérir le sépulcre du Sauveur.

Et cette guerre en Asie on la nommait croisade.

Et quoique ce ne fût ni l'amour de la gloire, ni la soif des conquêtes, ni des richesses, qui portât les chrétiens à faire la guerre, mais la délivrance de la Terre-Sainte, Dieu les en récompensa par la gloire, par de vastes domaines, des richesses et par la sagesse. L'Europe s'éclairait, s'organisait et s'enrichis-

sait ; et Dieu la récompensait ainsi de ce qu'elle s'était sacrifiée pour le bien d'autrui.

Et la liberté s'étendait en Europe peu à peu, mais avec ordre et persistance : des rois la liberté procédait aux seigneurs, et ceux-là étant libres transmettaient la liberté aux chevaliers, et des chevaliers la liberté passait aux villes, et dans peu elle allait descendre sur le peuple, et toute la chrétienté devait être libre et tous les chrétiens, comme frères, égaux entre eux.

Mais les rois ont tout perverti.

Car les rois, devenus mauvais, étant tombés au pouvoir de Satan, se dirent l'un à l'autre : « Voici que les peuples grandissent en sagesse et en bonheur, et ils agissent ainsi que nous ne pouvons les châtier ; le glaive se rouille dans nos mains ; à mesure que les nations deviennent libres, notre pouvoir s'affaiblit, et sitôt qu'elles seront mûres à la liberté, notre pouvoir aura vécu. »

Et cette pensée des rois fut une pensée de folie ; car si les rois sont les pères des peuples, les peuples aussi, comme leurs enfants, se libèrent en grandissant de la tutelle et des verges paternelles.

Et cependant si les pères sont bons, les enfants, bien que majeurs et émancipés, ne renient pas leurs pères, mais, en raison de leur vieillesse, ils les respectent et les aiment davantage.

Mais les rois voulurent être comme les pères des sauvages vivant dans les bois, qui attellent leurs enfants comme des bestiaux ou les vendent aux marchands pour en faire des esclaves.

Donc les rois se dirent : « Tâchons de faire en sorte

que les peuples restent toujours dans l'ignorance, afin qu'ils ne connaissent pas leurs forces et qu'ils se querellent entre eux, afin qu'ils ne se coalisent pas contre nous. »

Les rois dirent donc aux chevaliers : « Qu'allez-vous faire en Terre-Sainte ? C'est trop loin : combattez-vous plutôt les uns les autres. » Et la philosophie de démontrer aussitôt qu'il n'appartenait qu'aux fous de combattre pour la foi.

Ainsi les rois, ayant renié le Christ, firent des dieux à leur image, et, les ayant exposés à la face des peuples, ordonnèrent de les adorer et de combattre pour eux.

Et ainsi les rois firent pour les Français une idole qu'ils appelèrent *point d'honneur* ; et c'était la même idole qui du temps des païens se nommait le Veau d'Or.

Et à l'Espagne son roi fit une idole qu'il appela *suprématie politique*, ou *influence nationale*, autrement force et violence ; et c'était la même idole que les Assyriens avaient adorée sous le nom de Baal, les Philistins sous celui de Dagon, et les Romains sous celui de Jupiter.

Et à l'Angleterre son roi fit une idole qu'il appela *souveraineté des mers et du commerce*, et c'était la même idole qui se nommait autrefois Mammon.

Et l'on fit à l'Allemagne une idole que l'on appela *brodsinn*, ou le *bien-être* ; et c'était la même idole qui se nommait anciennement Moloch et Comus.

Et les peuples adoraient leurs idoles.

Et le roi dit aux Français : « Levez-vous et combattez pour l'honneur ! »

Ils se levèrent donc et combattirent pendant cinq cents ans.

Et le roi dit aux Anglais: « Levez-vous et combattez pour Mammon! »

Ils se levèrent donc et combattirent pendant cinq cents ans. Et les autres nations combattirent aussi chacune pour son idole.

Et les peuples oublièrent qu'ils procédaient d'un seul et même père. Et l'Anglais dit : « J'ai pour père *un vaisseau* et pour mère *la vapeur*. » Le Français, au contraire, dit : « J'ai pour père *le continent* et pour mère *la bourse* ; » tandis que l'Allemand dit : « J'ai pour père *un établi* et pour mère *une guinquette*. »

Et ces mêmes hommes qui avaient soutenu que c'était folie de combattre pour la foi contre les païens, ces mêmes hommes se battaient pour un lambeau de papier appelé traité. Ils se battaient pour un port, pour une ville, comme des paysans qui se battent à coups de perches pour la limite d'une terre qui n'est pas à eux, mais à leurs maîtres.

Et ces mêmes hommes qui soutenaient que c'était folie d'aller dans des pays éloignés au secours de leurs semblables, ces mêmes hommes traversaient les mers par ordre des rois et combattaient pour un comptoir, pour un sac de laine ou des sachets de poivre.

Et les rois les vendaient eux-mêmes à prix d'argent, pour être déportés outre-mer.

Et les peuples se corrompirent au point qu'entre tous les Allemands, les Italiens, les Français et les

Espagnols, il ne se trouva qu'un seul homme chrétien, sage et chevalier. Il était natif de Gênes.

Celui-ci persuadait que l'on cessât de guerroyer chez soi et que l'on s'efforçât plutôt de reconquérir le sépulcre de Notre-Seigneur, ainsi que l'Asie, qui n'était plus qu'un désert et qui pouvait devenir un pays riche et bien peuplé entre des mains chrétiennes. Mais tous se moquaient du Génois et disaient : « Cet homme est un rêveur, un fou. »

Cet homme pieux partit donc seul pour conquérir ; et comme il était seul et pauvre, il voulut d'abord découvrir le pays qui produit l'or ; et là, s'étant muni de richesses, il comptait lever une armée et reconquérir la Terre-Sainte. Mais tous, entendant cela, s'écrièrent : « Décidément il est insensé ! »

Néanmoins Dieu vit ses bonnes intentions et le bénit. Et cet homme découvrit l'Amérique, qui devint la terre de la liberté ; une terre sainte. Cet homme avait nom Christophe Colomb : il fut le dernier chevalier croisé en Europe et le dernier qui entreprit une expédition pour la gloire de Dieu et non pour la sienne.

Cependant en Europe l'idolâtrie se propageait ; et, de même que chez les païens on avait d'abord adoré des vertus sous formes d'idoles, et puis des vices, et puis des hommes et des bêtes, et puis des arbres, des pierres et diverses figures de géométrie, de même il advint en Europe.

Car les Italiens se figurèrent une idole qu'ils appelèrent *équilibre politique*. Or, cette idole fut inconnue aux anciens idolâtres, et les Italiens les premiers

lui dressèrent des autels, et en combattant pour elle ils s'affaiblirent, et s'hébetèrent, et tombèrent au pouvoir des tyrans.

Alors les rois de l'Europe, voyant que le culte de cette idole avait extenué la nation italienne, l'instituèrent au plus vite dans leurs États, lui dressèrent aussi des autels et ordonnèrent de combattre en son nom.

Et voilà que le roi de Prusse traça un rond et dit : « Voici un dieu nouveau ! » Et l'on adora ce rond, et l'on appela ce culte *arrondissement politique*.

Et les peuples, créés à l'image de Dieu, furent désormais considérés comme des amas de pierres ou des pièces de bois : on les tailla, les morcela, afin de les faire peser autant les uns que les autres. Et un État, une patrie d'hommes, fut comme une pièce de monnaie, que l'on découpe pour l'arrondir.

Et il se trouva des philosophes qui se firent les apologistes des rois et de leurs œuvres.

Et parmi ces faux sages, prêtres de *Baal*, de *Moloch* et de l'*équilibre*, il y en eut deux des plus célèbres.

Le premier se nommait *Machiavel*, ce qui signifie en grec un homme *avide de la guerre*, sa doctrine conduisant à des guerres perpétuelles, comme celles des païens de la Grèce.

Le second vit encore et se nomme *Ancillon*, ce qui veut dire en latin *fils de l'esclave*, ses préceptes aboutissant à la servitude telle qu'elle existait parmi les Latins.

Enfin l'Europe idolâtre eut trois rois : le premier,

nommé *Frédéric II*, de Prusse; l'autre, *Catherine II*, de Russie; le troisième *Marie-Thérèse*, d'Autriche.

Et ce fut une trinité diabolique opposée à la trinité divine; c'était comme une moquerie, une profanation de tout ce qu'il y a de saint et de sacré.

Frédéric, dont le nom signifie *le pacifique*, inventa des guerres et des brigandages toute sa vie durant, et fut comme Satan, qui, tandis qu'il soufflerait partout la guerre, se ferait appeler par dérision Jésus-Christ, ou dieu de la paix.

Et ce *Frédéric*, en dérision des anciens ordres de chevalerie, institua un ordre impie, auquel il donna la devise ironique de *suum cuique*, c'est-à-dire : rends à chacun selon ses mérites. Or, cet ordre était porté par ses valets, qui pillaient et dévastaient le bien d'autrui.

Et ce *Frédéric*, en dérision de la sagesse, écrivit un livre qu'il intitula l'*Anti-Machiavel*, ou l'adversaire de Machiavel, tandis que lui-même agissait conformément à la doctrine de Machiavel.

Or, *Catherine* signifie en grec *la chaste*, tandis qu'elle était la plus impure des femmes, comme si l'impudique Vénus avait pris le nom d'une vestale.

Et cette *Catherine* réunit un conseil destiné à former un code de lois en dérision de toute jurisprudence, car elle-même détruisit et viola tous les droits de ses semblables.

Et cette *Catherine* fit annoncer qu'elle favorisait la liberté des cultes, en dérision de toute tolérance; car elle avait contraint plusieurs millions de ses semblables à changer de religion.

De même *Marie-Thérèse* portait le nom de l'humble et immaculée mère du Sauveur, en dérision de toute humilité et de toute sainteté ²⁰¹.

Car c'était une diablesse pleine d'orgueil et guerroyant pour s'emparer du bien d'autrui ,

Et pleine d'impiété ; car, tout en disant des prières et se confessant, elle réduisit en esclavage des millions de ses semblables.

Or, elle avait un fils nommé *Joseph*, qui portait le nom d'un patriarche, lequel patriarche ne se laissa point séduire à la femme *Putiphar* et rendit à la liberté ses frères qui l'avaient vendu comme esclave.

Et ce *Joseph d'Autriche* induisit sa propre mère dans le mal et ravit la liberté à ses frères polonais, qui avaient sauvé son empire de l'esclavage ottoman.

Les noms de ces trois rois , *Frédéric*, *Catherine* et *Marie-Thérèse*, sont trois blasphèmes ; leur vie, trois forfaits, leurs mémoires, trois malédictions.

Alors cette trinité, voyant que les nations n'étaient pas encore assez abruties et corrompues, fit une idole nouvelle, la plus hideuse de toutes, et nomma cette idole *égoïsme*, et les idolâtres de l'antiquité ne l'avaient même pas connue.

Et les peuples se corrompirent au point qu'il ne se trouva plus entre eux qu'un seul homme, citoyen et soldat.

Cet homme conseillait de cesser les guerres d'égoïsme et d'aller plutôt défendre la liberté du prochain ; et lui-même il alla combattre dans la terre de liberté, en Amérique. Le nom de cet homme est

Lafayette* ; et il est le dernier des anciens hommes de l'Europe en qui est encore l'esprit de dévouement, débris de l'esprit chrétien.

Cependant tous les peuples adoraient l'Égoïsme. Et les rois dirent : « Si nous propageons le culte de cette idole, il arrivera que, de même qu'il y a aujourd'hui guerre de peuple à peuple, il y aura guerre de ville à ville, puis guerre d'homme à homme.

« Et les hommes redeviendront sauvages, et nous ressaisirons sur eux le pouvoir qu'eurent jadis les rois sauvages et idolâtres et que possèdent maintenant les rois nègres et les rois cannibales, le pouvoir de dévorer leurs sujets. »

Mais la nation polonaise seule n'adora point la nouvelle idole ; elle n'eut point dans sa langue de nom pour la sacrer polonaise, ni pour baptiser ses adorateurs, dont le nom, *égoïstes*, est français.

La nation polonaise adorait Dieu, sachant qu'en faisant ainsi, elle rendait hommage à tout ce qui est bon.

La nation polonaise resta donc fidèle au Dieu de ses pères, du commencement jusqu'à la fin.

Ses rois et ses hommes de guerre n'assaillirent jamais aucune nation chrétienne ; mais ils défendaient la chrétienté contre les païens et les barbares qui lui apportaient l'esclavage.

Et les rois de Pologne allaient, pour la défense des fidèles, dans les pays lointains : le roi Ladislas à

* Le *Livre des pèlerins* a été écrit en 1832 et traduit par M. de Montalembert en 1833.

Varna *, et le roi Jean sous les murs de Vienne pour la défense de l'Orient et de l'Occident.

Or, jamais ses rois et ses hommes de guerre n'envahirent les terres de leurs voisins ; mais ils les admettaient à leur communion fraternelle en les liant à eux par le bienfait de la foi et de la liberté **.

Et Dieu les en récompensa ; car une grande nation, la Lithuanie, vint s'unir à la Pologne comme une épouse à son époux : deux âmes dans un corps. Et il n'y eut jamais auparavant pareille union de peuples ; mais il y en aura plus tard.

Car cette union et ce mariage de la Lithuanie à la Pologne est le symbole de l'union future de tous les peuples chrétiens, au nom de la foi et de la liberté.

Et Dieu accorda aux rois de Pologne et aux guerriers de la liberté de pouvoir tous s'entre-donner le nom de frères, les plus riches comme les plus pauvres. Et il n'y eut jamais pareille liberté sur la terre ; mais il y en aura plus tard.

Le roi et les hommes de guerre recevaient dans leur fraternité toujours plus de peuple, et souvent des légions entières et des tribus entières. Et le nombre des frères devint grand comme toute une nation ; et dans aucune nation il n'y eut autant d'hommes libres et s'appelant frères que parmi les Polonais.

* Ladislas, fils de Jagellon, tué en 1441 à la bataille de Varna. Nous ne faisons pas au lecteur l'outrage de lui indiquer la date du second événement.

** Ce passage a trait au baptême des Lithuanes par une reine de Pologne, la jeune Edvige, en 1387.

Et enfin, le jour du 3 mai *, le roi et les chevaliers entreprirent d'admettre tous les Polonais à leur fraternité : les bourgeois d'abord, les paysans après.

Et on appelait les frères *slachta*, ou nobles, parce qu'ils s'anoblissaient en devenant frères des Lachs **, tous hommes égaux et libres.

Et ils voulaient que tout chrétien en Pologne fût anobli et s'appelât *slachcic*, pour indiquer qu'il devait avoir une âme noble et être toujours prêt à mourir pour la liberté.

De même que l'on appelait autrefois chrétien tout homme adoptant l'Évangile, pour indiquer qu'il était prêt à répandre son sang pour le Christ.

La noblesse devait donc être un baptême de liberté; et tout homme qui serait prêt à mourir pour la liberté devait recevoir ce baptême, de par la loi et de par le glaive.

Et la Pologne dit enfin : « Quiconque viendra à moi sera libre et sera l'égal de tous, car je suis LA LIBERTÉ. »

Mais les rois, ayant appris cela, frémirent dans leurs cœurs et dirent : « Nous avons expulsé la liberté de la terre, et la voilà qui revient dans la personne d'un peuple juste, qui ne sacrifie point à nos idoles : allons et tuons ce peuple. » Et ils ourdirent entre eux une trahison.

* 3 mai 1791, c'est-à-dire cinq mois avant la première constitution française (29 septembre 1791).

** La racine du mot *szlachta* est selon toute probabilité *z-lach*, *z* signifiant *avec*, *Lach* étant la dénomination primitive des Polonais, *Léchites* ou *compagnons de Lech*.

Vint d'abord le roi de Prusse, qui embrassa la Pologne et la salua en disant : « Mon alliée. » Et il l'avait déjà vendue pour trente villes de la Grande-Pologne, comme Judas avait vendu le Christ pour trente sicles d'argent pur.

Et les deux autres rois se jettèrent sur la Pologne, la garrottèrent, et le Gaulois, étant juge, dit : « En vérité, je ne trouve pas de crime en cette nation ; et mon épouse, la France, femme timide, est tourmentée par de mauvais rêves ; cependant emparez-vous de cette nation et faites-la mourir dans les supplices. » Il dit et se lava les mains*.

Et le gouverneur de la France dit : « Notre sang et notre or ne peuvent racheter cet homme ; car de même que mon sang et mon argent n'appartiennent qu'à moi, le sang et l'argent de ma nation n'appartiennent qu'à ma nation. »

Et ce gouverneur proféra le dernier blasphème contre le Christ ; car le Christ enseignait que le sang du Fils de l'Homme appartient à tous les hommes, ses frères.

Et dès que le gouverneur eut proféré ces paroles, toutes les croix tombèrent du haut des tours de la capitale impie, car le signe du Christ ne pouvait plus éclairer un peuple idolâtre d'égoïsme.

Et cet homme se nommait K..... P.....²⁰², d'un nom de baptême slave et d'un nom de famille romaine. Son nom de baptême exprime le corrupteur ou le destructeur de la paix, et son nom de famille, dérivé

* Voyez, dans la troisième partie des *Aïeux*, la Vision de l'abbé Pierre, page 101.

du mot *perire*, ou périr, signifie celui qui se perd ou qui perd les autres ; et ce double nom est celui de l'Antechrist ; et il sera maudit dans la race slave comme dans la race romaine.

Et cet homme déchira l'alliance des peuples comme jadis le pontife hébreux avait déchiré sa robe en entendant la voix du Christ expirant.

Et la nation polonaise fut mise à mort et déposée au tombeau, et les rois s'écrièrent : « Nous avons tué la liberté ! »

Et ce fut un cri d'insensés ; car en commettant le dernier crime ils avaient comblé la mesure de leurs iniquités, et leur puissance finissait alors même qu'ils s'en réjouissaient davantage.

Car la nation polonaise n'est pas morte : son corps repose dans le sépulcre et son âme est descendue de la terre : c'est-à-dire de la vie politique, aux limbes ; c'est-à-dire à la vie privée des peuples qui endurent l'esclavage, dans le pays et hors du pays, afin d'être témoin de leurs souffrances.

Et le troisième jour l'âme doit retourner à son corps, et la nation ressuscitera et délivrera tous les peuples européens de l'esclavage.

Et deux jours sont déjà passés. Le premier jour finit avec la première prise de Varsovie, et le second jour finit avec la seconde prise de Varsovie. Le troisième jour se lèvera, mais il ne finira point.

Et comme sur toute la terre après la résurrection du Christ cessèrent les sanglants holocaustes, de même dans la chrétienté après la résurrection de la nation polonaise toute guerre cessera ²⁰⁵.

II.

LIVRE DES PÈLERINS POLONAIS.

L'âme de la nation polonaise ce sont les pèlerins polonais.

Et chaque Polonais en pèlerinage ne s'appelle pas réfugié, car un réfugié est un homme fuyant pour emporter sa vie des mains de l'ennemi.

Il ne s'appelle pas non plus exilé, car un exilé est un homme banni par un décret de son magistrat, et ce n'est point son magistrat qui exila le Polonais.

Le Polonais en pèlerinage n'a pas encore de nom propre, mais ce nom lui sera donné dans le temps, comme le nom des confesseurs du Christ leur fut donné dans le temps.

Et en attendant, le Polonais s'appelle Pèlerin, parce qu'il a fait vœu d'aller en pèlerinage à la Terre-Sainte, c'est-à-dire à la Pologne délivrée, et de poursuivre son chemin jusqu'à ce qu'il la trouve.

Mais la nation Polonaise n'est pas d'essence divine comme le Christ; donc son âme en pèlerinage dans les limbes peut s'égarer, et le jour de sa résurrection

et de son incarnation nouvelle serait ainsi retardé.

Lisons donc à plusieurs reprises l'Évangile du Christ,

Et ces instructions et paraboles qu'un pèlerin polonais a recueillies de la bouche et des écrits des chrétiens polonais, martyrs et pèlerins.

I.

Plusieurs grands vaisseaux de guerre et une barque de pêcheurs traversaient de concert l'Océan : et il se fit un temps orageux d'automne. Dans ces temps plus un vaisseau est grand, et plus il est insubmersible ; et plus il est petit, plus il court de danger.

Les hommes qui étaient sur le rivage se dirent entre eux : « Bienheureux les navigateurs des grands vaisseaux ! Malheur aux matelots d'une barque de pêcheurs par un temps d'automne ! »

Mais les hommes du rivage ne virent pas qu'à bord des grands navires les marins s'étaient enivrés et révoltés, qu'ils avaient brisé les instruments au moyen desquels le pilote observe les étoiles, et jeté la boussole à la mer. Et cependant les vaisseaux semblaient en apparence tout aussi puissants que naguères.

Mais ne pouvant plus se gouverner d'après les étoiles et privés de boussole, les grands navires s'égarèrent et furent submergés.

Et la barque de pêcheurs, qui gouvernait d'après le ciel et la boussole, ne s'écarta pas du droit chemin et atteignit le bord ; et quoiqu'elle se brisa sur les falaises, les hommes furent sauvés avec leurs ins-

truments et leur boussole. Et ils reconstruiront leur barque.

Et il devint évident que la grandeur et la force des bâtiments sont utiles, mais que sans les étoiles et la boussole elles ne sont rien.

Et l'étoile des pèlerins c'est la foi céleste, et leur boussole c'est l'amour de la patrie.

L'étoile luit pour tout le monde et l'aiguille aimantée indique toujours le nord. Et avec cette boussole on peut faire voile pour le levant comme pour le couchant, et sans elle la mer glaciale aussi n'est que périls et naufrages.

Donc avec l'amour et la foi le navire des pèlerins polonais atteindra le terme de son voyage, et sans foi et sans amour les peuples guerriers et puissants dériveront et seront naufrage; et ceux d'entre eux qui se sauveront ne reconstruiront pas le vaisseau.

II.

Pourquoi votre nation doit-elle hériter de la future liberté du monde?

Vous savez qu'un homme qui a plusieurs proches ne lègue pas sa fortune à celui d'entre eux qui se distingue par sa force, ni à celui qui est le plus industrieux; ni à celui qui fait preuve de soif et de bon appétit.

Mais il la laisse à celui qui l'aime plus que les autres, qui demeure auprès de lui quand les autres courent après la bonne chère, le gain ou le plaisir.

Voilà pourquoi votre nation recevra l'héritage de la liberté.

Pourquoi la promesse de résurrection a-t-elle été donnée à votre nation ?

Ce n'est pas parce que votre nation fut puissante , car les Romains ont été plus puissants. Ils sont morts, et ils ne ressusciteront plus.

Ce n'est pas parce que votre république fut ancienne et célèbre , car Gênes et Venise ont été plus célèbres et plus antiques. Elles sont mortes et ne ressusciteront plus.

Ce n'est pas parce que votre nation florissait par les sciences , car la Grèce , mère des philosophes , est morte et demeura ensevelie jusqu'à ce qu'elle eut oublié toute philosophie ; et lorsqu'elle redevint ignorante , voilà qu'elle donna des signes de vie.

Et les royaumes de Westphalie , d'Italie et de Hollande furent très-éclairés, royaumes que vous avez vus naître et mourir sans qu'ils ressuscitent jamais.

Et vous vous lèverez du tombeau , car vous êtes croyants et pleins d'espérance et d'amour.

Vous savez que le premier mort à qui le Christ rendit la vie fut Lazare.

Et le Christ ne ressuscita ni un général d'armée, ni un philosophe, ni un marchand, mais Lazare.

Et l'Écriture dit que le Christ l'aima , et que le seul homme que le Christ pleura fut Lazare.

Et qui donc entre tous les peuples est aujourd'hui semblable à Lazare ?

III.

Pèlerin polonais , tu as été riche , et voilà que tu souffres la pauvreté et la misère , afin que tu ap-

prennes ce que c'est que la misère et la pauvreté, et de retour chez toi que tu puisses dire : « Les pauvres et les indigents sont mes cohéritiers. »

Pèlerin, tu faisais les lois et tu avais droit à la couronne ²⁰⁴, et voilà que sur la terre étrangère on t'a mis hors la loi, afin que tu connaisses ce que c'est que l'absence de protection légale, et de retour chez toi que tu puisses dire : « Les étrangers sont admis avec les indigènes à faire les lois. »

Pèlerin, tu avais de la science, et voilà que les sciences estimées par toi te sont devenues inutiles, et que tu reconnais la valeur de celles que tu méprisais, afin que tu saches le prix de toute science de ce monde, et de retour chez toi que tu puisses dire : « Les simples sont mes condisciples. »

IV.

N'invoquez pas la protection des princes, des magistrats et des savants étrangers. Durant les jours orageux, lorsque les nuées passent enceintes de la foudre, c'est folie que de s'aller abriter auprès des grands chênes ou de se lancer à la grande mer.

Les princes et les magistrats de ce siècle ce sont les grands arbres attirant la foudre, et la sagesse de ce siècle c'est la grande mer turbulente.

Ne croyez pas que le pouvoir soit mauvais en lui-même et la science mauvaise en elle-même, ce sont les hommes qui les ont corrompus.

Car la magistrature, selon le Christ, était une croix

sur laquelle un juste se laissait clouer et torturer pour le bien d'autrui.

Et les rois furent oints comme les prêtres pour recevoir la grâce du sacrifice. Et le vicaire du Christ se nommait le serviteur des serviteurs.

Et la science, selon le Christ, devait être le Verbe divin, le pain et la source de vie. Le Christ a dit : « On ne vit pas que de pain, mais de parole aussi. »

Et tant qu'il en était ainsi la science et le pouvoir furent considérés. Mais ensuite des hommes vils se disputèrent le pouvoir comme une couche bien chaude où ils voulaient dormir ; et ils évaluaient une charge publique comme une taverne de grand chemin, d'après ce qu'elle rapporte.

Et les hommes savants distribuèrent du poison au lieu de pain, et leur voix fut comme le bourdonnement des moulins tournant à vide, dans lesquels le grain de la foi manque, et qui font leur tintamarre sans donner de nourriture à personne.

Et vous êtes devenus la pierre de touche des princes et des docteurs de ce monde, car durant votre pèlerinage vous avez, Dieu soit loué ! reçu plus de secours des mendiants que des princes, et durant vos combats, dans vos prisons et dans votre pauvreté, vous vous êtes mieux rassasiés d'une prière que de toute la science des Voltaire et des Hégel, qui sont comme le poison, et de toute la doctrine des et des, qui sont comme les moulins tournant à vide.

C'est pourquoi le pouvoir et la science sont tombés en mépris ; car un homme vil est appelé maintenant

un *ministériel*, ce qui veut dire un homme au pouvoir ou aspirant à y arriver, et un sot est appelé *doctrinaire*, ce qui veut dire un pédant.

Il en était de même aux temps de la venue du Christ, car un publicain de Rome, c'est-à-dire un magistrat, voulait presque dire un voleur ; un proconsul, c'est-à-dire un gouverneur de province, signifiait un exécuteur ; un pharisien, juif versé dans les Écritures, était l'équivalent d'un hypocrite, et un sophiste, c'est-à-dire un sage de la Grèce, signifiait fripon.

Et cette signification leur est restée jusqu'aujourd'hui.

Et depuis votre venue, telle sera dans la chrétienté la signification de *roi*, de *lord*, de *pair*, de *ministre* et de *professeur*.

Mais vous avez reçu la mission d'en haut de réhabiliter le pouvoir et la science dans votre pays et dans toute la chrétienté.

Car vos supérieurs ne sont point ceux qui s'endorment le plus paisiblement dans leur emploi et qui tirent le plus grand profit de leurs charges ;

Mais ceux qui ont le plus de soucis et le moins de sommeil, et qui sont persécutés et décriés plus que vous, qui ont abandonné de grandes richesses et de vastes domaines et qui, s'ils tombaient au pouvoir de de l'ennemi, subiraient de plus cruels supplices.

Et dans les autres pays quand l'ennemi vient à s'emparer du gouvernement, le peuple perd son avoir ou la vie, et les magistrats fonctionnent toujours, et les pédants ergotent toujours et servent tous les gouvernements qui les paient.

Et parmi vous, vous savez que les meilleurs d'entre vos sénateurs, vos nonces et vos généraux sont les plus coupables aux yeux du tzar de Moscou ; et ceux qu'il appelle les plus coupables sont les plus dignes d'estime, et ceux qu'il fera mourir dans les supplices seront saints devant Dieu et devant les hommes.

Et les sages ne sont pas ceux d'entre vous qui se sont enrichis en débitant leur science et qui ont acheté des terres et des maisons , et que les rois ont gorgés d'or et comblés de faveurs ,

Mais bien ceux qui vous ont fait entendre la parole de liberté, qui ont subi la prison et le knout ; et ceux qui ont le plus souffert sont les plus dignes d'estime ; et ceux qui scelleront leur doctrine avec leur sang seront saints devant Dieu et devant les hommes.

En vérité, je vous dis que toute l'Europe apprendra de vous quels sont ceux qu'il faut appeler sages et puissants. Car maintenant en Europe le pouvoir est un opprobre et la science une folie.

Et si quelqu'un d'entre vous dit : « Voilà que nous sommes pèlerins et sans armes, et comment pourrions-nous changer l'ordre établi dans les États vastes et puissants ? »

Que celui qui parle ainsi considère que l'empire romain fut grand comme le monde et que l'empereur de Rome fut puissant comme tous les rois pris ensemble.

Et voilà que le Christ envoya contre lui douze hommes simples. Mais comme ces hommes avaient l'esprit saint, l'esprit de dévouement, ils vainquirent l'empereur.

Et si quelqu'un d'entre vous dit : « Nous ne sommes que des soldats illettrés , et comment pourrions-nous convaincre les sages des pays les plus éclairés et les plus civilisés ? »

Que celui qui parle ainsi considère que les sages d'Athènes furent réputés pour les plus éclairés et les plus civilisés des hommes , et ils furent vaincus par la parole des apôtres ; car lorsque les apôtres commencèrent à prêcher au nom de Dieu et de la liberté , le peuple abandonna les sages et suivit les apôtres.

V.

On vous dit souvent que vous êtes au milieu des nations civilisées et que vous devez vous civiliser à leur exemple. Mais apprenez que ceux qui vous parlent de civilisation ne comprennent pas eux-mêmes le sens de leurs paroles.

Le mot *civilisation* est dérivé du mot latin *civis*, citoyen, et signifiait le civisme. Et l'on appelait citoyen un homme qui se dévouait pour sa patrie , comme Scévola , Curius et Décius , et un pareil dévouement était un acte de civisme. C'était une vertu païenne , moins parfaite que la vertu chrétienne , qui ordonne de se sacrifier non-seulement pour sa patrie , mais pour tous les hommes. Néanmoins c'était toujours une vertu.

Mais plus tard , quand l'idolâtrie eut confondu les langues , on appela civilisation une parure élégante et recherchée , la bonne chère , des auberges

commodes, de beaux spectacles et des routes larges *.

Non-seulement un chrétien, mais certes un païen de Rome, s'il ressuscitait et voyait les hommes qui s'appellent aujourd'hui civilisés, serait indigné et les interrogerait de quel droit ils osent s'arroger un titre qui dérive du mot *civis*, citoyen.

N'admirez donc pas tant les nations qui s'enrichissent de bien être ou qui sont industrieuses et bien administrées.

Car si une nation opulente, qui mange bien et boit bien, doit être la plus estimée, vous devriez estimer entre vous les hommes qui sont les plus corpulents et les plus robustes. Les animaux peuvent posséder les mêmes qualités; mais à l'homme autre chose encore est nécessaire.

Et si les nations industrieuses doivent être réputées parfaites, les fourmis les surpassent toutes en industrie; mais à l'homme autre chose encore est nécessaire.

Et si les nations les mieux administrées doivent être réputées parfaites, où donc y a-t-il une meilleure administration que dans une ruche? Mais à l'homme autre chose encore est nécessaire.

Car la seule civilisation vraiment digne de l'homme est la civilisation chrétienne.

Un citoyen avait plusieurs fils, et lui-même il les

* C'est en un mot le *comfort* anglais, qui semble avoir détrôné partout la signification primitive et seule réelle du mot de *civilisation*.

élevait dans la piété et dans la vertu, et lorsque les aînés furent sortis de l'enfance, il les envoya dans une grande école.

Les aînés, étant vertueux et diligents, étudiaient bien et méritaient l'estime générale. Ils prospéraient et faisaient de grands progrès dans la sagesse.

Et voyant que tout allait à leur gré, ils en conçurent de l'orgueil et se dirent : « Les hommes nous estiment et à juste titre, car nous en savons plus que bien d'autres, et il convient que nous soyons mieux logés, mieux vêtus et que nous jouissions du monde plus que les autres. »

Mais comme leur père ne leur envoyait de l'argent que pour subvenir à leurs besoins et non pour leurs fantaisies, ils cessèrent de s'adresser à leur père; ils rompirent avec lui et commencèrent à se procurer eux-mêmes de l'argent, d'abord par des moyens licites, puis en contractant des dettes sur leur héritage; et ils trouvèrent un usurier qui leur en fournissait largement, prévoyant leur ruine. Et étant devenus tristes et soucieux, ils cherchèrent à s'étourdir par l'ivresse et la débauche et se dirent entre eux : « Notre père nous a bien avertis des mauvais effets de la débauche et de l'ivresse; mais, arrivés à l'âge de raison, essayons de nous consoler en usant des liqueurs et des plaisirs avec mesure et comme il convient à des hommes raisonnables. »

Mais bientôt ils perdirent toute mesure et devinrent de grands ivrognes et de grands débauchés et, pour se procurer de l'argent à tout prix, escrocs.

Cependant l'usurier, ayant obtenu contre eux un jugement et déjà détenteur de tout leur héritage, ne leur donnait plus rien.

Ils tombèrent dans une grande misère, et le père, ayant appris leur inconduite, les déshérita, et ils furent livrés à l'usurier pour qu'il les fit travailler jusqu'à leur complet acquittement. Et en travaillant ils se rappelaient les avertissements de leur père et pensaient en eux-mêmes : « Nous sommes bien punis de ne les avoir pas écoutés. » Mais comme ils étaient orgueilleux, ils refusaient de fléchir, en lui écrivant, leur père qui les pleurait. Et ceux qui avaient péché sans honte devant l'univers entier eurent honte des forçats qui travaillaient enchaînés à leurs côtés, et ils craignirent que ces forçats ne dissent : « Voilà des hommes pusillanimes et faibles de cœur de pleurer et d'implorer le pardon de leur père. » Et ainsi ils moururent.

Et voyant tout cela, leurs voisins dirent : « Ces jeunes gens ont été vertueux tant qu'ils ont demeuré dans la maison paternelle, et dès qu'ils furent devenus savants à l'école, ils se corrompirent. La science doit donc être chose mauvaise : élevons nos enfants dans l'ignorance. »

Or le père avait de l'expérience, et, ne se laissant pas rebuter par ses malheurs, il envoya aussi ses jeunes fils à la grande école; mais il leur mit sous les yeux l'exemple de leurs frères aînés. Donc ils n'oublièrent jamais les avis de leur père et firent autant de progrès que leurs aînés dans la science, et furent toujours vertueux et considérés, et prouvèrent aux voi-

sins que la science est une chose bonne si l'on obéit toujours à son père.

Et ce père, c'est l'Église chrétienne, et les frères aînés furent les Français, les Anglais et les Allemands; et l'argent, c'est le bien-être et la gloire mondaine; et l'usurier, c'est le diable; et les frères puînés seront les Polonais, les Irlandais et les Belges, et les autres peuples croyants.

VI.

Quels sont les hommes sur lesquels votre patrie a fondé ses plus hautes espérances, et les fonde jusqu'aujourd'hui?

Sont-ce les hommes qui s'habillaient le mieux et qui dansaient avec le plus de grâce, ou qui avaient la meilleure cuisine? Non, car la plupart de ces hommes n'avaient pas d'amour pour la patrie.

Ou ceux qui avaient longtemps fait la guerre et qui se sont exercés à la marche, à la manœuvre, aux évolutions, à dissenter sur l'art militaire? Non, car la plupart de ces hommes n'avaient aucune foi dans la cause de la patrie.

Mais bien les hommes que vous appeliez bons Polonais, pleins de dévouement, de même que les soldats simples et fidèles et la jeunesse.

Or, le monde est comme une patrie, et les peuples sont comme les hommes. La patrie des peuples a fondé ses espérances sur les peuples croyants pleins d'espérance et d'amour.

En vérité je vous le dis : ce n'est pas vous qui de-

vez vous élever à la civilisation des étrangers *, c'est vous qui devez leur enseigner la vraie civilisation chrétienne.

Il est bon d'apprendre un métier, un art ou une science; non-seulement chez les Européens, mais chez les Turcs et les Sauvages on peut apprendre des choses fort utiles. Instruisez-vous donc, afin que vous puissiez vivre du travail de vos mains, comme les apôtres vivaient de l'état de charpentier, de tisserand, de tonnelier, mais sans oublier qu'ils étaient apôtres, appelés à enseigner des choses plus hautes que toutes les industries, les sciences et les arts.

Gardez-vous de lutter avec les étrangers de discours et de raisonnements; car vous savez qu'ils abondent en cris et en paroles, comme les écoliers, et le maître le plus savant n'aura jamais le dernier mot avec un écolier insolent et criard.

Instruisez-les donc par votre exemple, répondez à leur bavardage par des paraboles de l'Évangile et des paraboles du Livre des pèlerins.

VII.

Jésus-Christ a dit : « Celui qui me suit doit aban-

* Ce verset indique suffisamment quelle est la signification toute spéciale que Mićkiewicz attache au mot d'*étranger*. Dans le *Livre des pèlerins*, *étranger* ne veut pas dire homme d'un pays différent, ξένος, mais homme d'un culte différent, infidèle, gentil, εθνητικῶς; c'est un adorateur des idoles portant le nom d'*équilibre*, d'*arrondissement*, d'*égoïsme* politique, etc. Voilà pourquoi il est constamment pris en mauvaise part. De même *Pèlerin* est souvent employé pour *Polonais*.

donner père et mère et doit armer son âme de courage. »

Le pèlerin polonais dit : « Celui qui suit la liberté doit quitter sa patrie et mettre ses jours en péril. »

Car celui qui demeure dans sa patrie et subit l'esclavage pour avoir la vie sauve perdra sa patrie ainsi que sa vie ; et celui qui s'exile de sa patrie pour défendre la liberté au péril de ses jours, sauvera sa patrie et vivra éternellement.

Dans les anciens jours, quand la première ville fut bâtie sur la terre, il arriva qu'un incendie éclata dans cette ville.

Quelques-uns des habitants se levèrent et regardèrent aux fenêtres, et, voyant que l'embrasement était bien loin, se recouchèrent et se rendormirent.

D'autres, voyant le feu de plus près, se tenaient aux portes et disaient : « Quand l'incendie viendra chez nous, il sera temps de l'éteindre. »

Mais le feu s'accrut violemment et dévora les maisons de ceux qui se tenaient à leurs portes ; et ceux qui dormaient furent brûlés avec leurs maisons.

Cependant, il y avait aussi quelques hommes vertueux : ceux-là, voyant le feu, quittèrent aussitôt leurs maisons et portèrent leurs secours aux voisins ; mais comme il y avait peu de ces hommes, leurs secours furent inutiles.

Et la ville brûla. Les hommes vertueux se mirent à la rebâtir à l'aide de leurs voisins, et tout le peuple des environs aidant, la ville s'éleva plus grande et plus belle que jamais.

Et ceux qui n'étaient pas allés au feu et qui se tinrent seulement aux portes de leurs maisons furent bannis de la ville, et ils moururent de faim.

Et dans la ville on décréta que, dans le cas d'un incendie, tous les habitants devaient courir au feu, qui avec l'échelle, qui avec l'eau, qui avec le croc, ou du moins qu'ils se feraient remplacer par des veilleurs nocturnes destinés à éteindre les incendies.

Et cette loi et ces dispositions furent depuis admises dans toutes les villes, et les habitants purent y dormir sans crainte de l'incendie.

Or, cette ville c'est l'Europe, l'incendie c'est l'ennemi de l'Europe, le despotisme, et les hommes endormis sont les Allemands, et les hommes qui se tiennent à leurs portes sont les Français et les Anglais, et les hommes dévoués sont les Polonais.

VIII.

Dans les anciens temps il y avait en Angleterre des cultivateurs possédant de grands troupeaux de bœufs et de moutons.

Mais les loups faisaient souvent irruption dans leurs champs et y causaient des ravages.

Les Anglais prirent donc des fusils et des chiens; ils chassaient et tuaient les animaux féroces; mais les loups chassés d'un côté revenaient de l'autre, et pour un loup tué il en renaissait dix. Et les cultivateurs, toujours à la chasse, s'appauvrirent, forcés qu'ils étaient de tenir beaucoup de chiens et d'acheter des

armes. Leurs troupeaux de bœufs et de moutons avaient péri.

Cependant d'autres cultivateurs, qui étaient plus sages, se dirent : « Allons traquer les loups dans le bois, et nous détruirons jusqu'à leurs tanières. » Mais d'autres loups arrivèrent des autres forêts, et ces cultivateurs s'appauvrirent aussi et perdirent leurs troupeaux.

Étant ainsi appauvris, ils allèrent trouver leurs voisins et leur dirent : « Assemblons tout le peuple, donnons la chasse aux loups pendant une année entière jusqu'à ce que nous les ayons exterminés dans toute l'île. » Car l'Angleterre est une île.

Ils allèrent donc et chassèrent jusqu'à ce qu'ils eurent anéanti la race entière des loups ; et alors ils déposèrent leurs armes, laissèrent vaguer leurs chiens, et leurs troupeaux paissent sans pasteur depuis ce jour jusqu'à nos jours.

IX.

Or, il y avait en Italie un canton très-fertile en olives et riz, mais insalubre, car chaque été la *malaria*, ou mauvais air, venait l'assaillir en apportant la fièvre et la mort.

Parmi les habitants de ce canton, les uns faisaient des fumigations dans leurs maisons en dépensant beaucoup d'argent pour les parfums, les autres construisaient des murs du côté de l'occident, d'où leur venait la peste, d'autres s'enfuyaient pendant la saison malsaisante ; cependant tous moururent, et ce canton

devint désert, et ses rivières et ses bosquets d'oliviers devinrent l'habitation des sangliers.

Et la *malaria* gagna un autre canton, et les habitants recommencèrent leurs fumigations et leurs désertions jusqu'à ce qu'il se trouva un homme sage qui leur dit :

« L'air mauvais s'engendre au loin dans un marais à cinquante milles d'ici, allez donc et desséchez ce marais en déversant l'eau qui s'y trouve, et si vous mourez vous-mêmes de la fièvre, vos enfants hériteront de vos peines, et tout le canton vous bénira. »

Mais ces hommes paresseux hésitèrent à aller si loin et craignirent la mort, aussi moururent-ils bien-tôt dans leurs lits. Cependant la *malaria* poursuit sa route, et déjà dix cantons en sont infectés.

Car quiconque n'ose pas quitter sa maison pour affronter le mal et l'extirper de la terre, verra le mal venir au-devant de lui-même et le rencontrer face à face.

X.

Rappelez-vous que vous êtes parmi les étrangers comme un troupeau parmi les loups et comme un camp dans un pays ennemi, et la concorde régnera parmi vous.

Les brouillons sont comme les brebis qui se détachent du troupeau car elles ne sentent pas le loup, ou comme les soldats qui s'écartent du camp car ils ne voient pas l'ennemi, et qui, s'ils le voyaient et le sentaient, resteraient unis. Et vous n'avez pas pour

ennemis que la trinité diabolique, mais aussi tous ceux qui parlent et agissent au nom de cette trinité, et le nombre en est grand parmi les étrangers, tous les adorateurs de la *force*, de l'*équilibre*, de l'*arrondissement* et de l'*égoïsme*.

Vous n'êtes pas tous également bons, mais le pire d'entre vous est meilleur qu'un étranger soi-disant bon, car chacun de vous a l'esprit de sacrifice.

Et si quelques-uns d'entre vous diffèrent des autres, c'est parce qu'ils se vêtissent comme les étrangers : les uns ont mis des calottes rouges à la française, les autres ont endossé l'hermine à l'anglaise, quelques-uns se sont affublés de toges et de bonnets carrés à l'allemande ; et sous ces déguisements une mère ne reconnaîtrait pas ses propres enfants.

Mais lorsque tous s'habilleront de *polonaises*, tous se reconnaîtront frères, tous iront s'asseoir sur les genoux de leur mère, et elle les embrassera tous avec le même amour.

Ne creusez pas sans cesse le passé pour en mettre au jour les erreurs et les crimes. Vous savez que le confesseur nous défend de nous souvenir de nos fautes passées, et à plus forte raison d'en parler aux autres, car de tels souvenirs et de tels discours nous font retomber dans le péché.

Ne vous écriez pas : « Voici un homme qui a sur lui telle tache, je dois la montrer ; voilà un homme qui a commis telle ou telle faute. » Soyez-en sûrs, il se trouvera des hommes dont le devoir sera de souiller toutes ces souillures et des juges auxquels il appartiendra de les juger, et un bourreau qui les punira.

Quand vous allez par la ville, est-ce vous qui devez nettoier le pavé quand il y a de la boue ? Et si vous rencontrez un voleur que l'on mène en prison , est-ce vous qui devez le traîner au gibet ? Il y a d'autres hommes que cela concerne.

Et ces hommes ne manqueront jamais ; car lorsqu'une dynastie de bourreaux s'est éteinte dernièrement dans une ville française , il se présenta aussitôt pour le remplacer trois cent soixante-six candidats²⁰³.

En parlant du passé si vous répétez : « Dans telle bataille on a commis telle faute, et telle autre dans celle-là, et telle autre dans cette marche ; » c'est bien ; mais ne vous croyez pas pour cela fort savants , car il est facile d'observer les défauts et difficile d'apprécier les qualités.

Si dans un tableau il se trouve une tache noire ou un trou , le premier sot venu les apercevra , mais le connaisseur seul sentira les beautés du tableau.

Les hommes bons jugent en commençant par le bon côté.

En se préparant à l'avenir il faut revenir mentalement sur le passé , mais seulement comme un homme qui se dispose à franchir un fossé recule de quelques pas pour prendre un meilleur élan.

XI.

Vous êtes parmi les étrangers comme des naufragés sur une plage inconnue.

Un certain vaisseau ayant échoué, une partie de son équipage se réfugia sur la rive étrangère.

Or, il y avait parmi ceux qui s'étaient sauvés des soldats, des matelots ou gens de mer, des artisans et des savants qui écrivaient des livres.

Tous se lamentaient et voulaient retourner dans leur patrie. Ils entrèrent donc en délibération.

Le peuple de ce rivage ne leur donnait ni vaisseau ni pirogue, et, comme il était avide, il ne leur donnait du bois qu'à prix d'argent.

Ils allèrent donc dans la forêt et commencèrent à examiner les arbres et à discuter sur le nombre qu'il leur faudrait de ces arbres, et sur le genre de vaisseau qu'ils auraient à construire. Serait-ce un vaisseau pareil à l'ancien ou fait sur un nouveau patron ? Une frégate, un brick ou bien une goëlette ?

Cependant les hommes du rivage accoururent au bruit de leur dispute et chassèrent les naufragés hors du bois.

Ils recommencèrent donc à se lamenter et ils entrèrent en délibération.

Les uns disaient que le naufrage avait eu lieu par la faute du pilote et voulurent tuer le pilote ; mais il était déjà noyé. D'autres accusaient les marins ; mais, comme peu de marins avaient survécu, ils n'osèrent les tuer de peur de ne pouvoir se guider eux-mêmes sur la mer ; ils se contentèrent donc de les réprimander et de les tourner en ridicule.

Quelques-uns démontraient que le naufrage avait été produit par le vent du nord, d'autres en incriminaient le vent d'ouest, d'autres en accusaient un rocher sous-marin. Et il survint entre eux une grande

querelle. Elle dura une année tout entière, et l'on n'avait rien décidé.

Ils se dirent donc : « Séparons-nous et cherchons des moyens de vivre. » Les charpentiers allèrent donc dresser des charpentes, les maçons allèrent maçonner des murs, et les savants allèrent faire de la science pour les étrangers ; chaque artisan selon son métier.

Et il advint que tous soupiraient après la patrie ; et les uns ne savaient pas bâtir selon les mesures des architectes étrangers, et les autres ne connaissaient pas les écritures de ces étrangers.

Ils se lamentaient donc et ils entrèrent de nouveau en délibération.

Et il se trouva entre eux un homme simple qui avait gardé jusqu'alors le silence, car il était pacifique ; celui-là leur dit :

« En travaillant pour avoir de quoi vous nourrir vous oubliez que nous devons retourner dans la patrie, et nous n'y retournerons que montés sur un vaisseau et par mer.

« Ainsi donc que chacun de vous fasse des maisons, des murs ou des livres, mais aussi que chacun achète une hache et qu'il apprenne à nager.

« Et que ceux d'entre nous qui sont marins étudient la mer et les rivages, et les vents de ce pays.

« Et lorsque nous serons prêts, nous irons dans le bois et nous construirons vite un vaisseau avant que les hommes de ce rivage aient eu le temps de se reconnaître ; et s'ils veulent nous le défendre, alors

ayant des haches, nous pourrions leur tenir tête. » Ils dirent donc : « Procédons au choix du pilote. »

Les uns le voulaient très-vieux, les autres le voulaient très-jeune, les maçons un autre, les savants un autre. Et cette querelle dura une demi-année sans qu'ils aient rien décidé.

Alors le même homme simple leur dit : « Choisissez d'abord un charpentier qui vous construise vite un vaisseau, et pour le moment faites-le construire d'après l'ancien modèle, car nous n'avons pas le temps d'en essayer un nouveau.

« Et lorsque nous serons montés à bord et que nous aurons mis à la voile, nous assemblerons ceux d'entre nous qui sont marins et nous leur ferons élire parmi eux un pilote.

« Les marins, non plus que nous, ne voudront pas se noyer, et ils éliront un bon pilote.

« Et si même alors nous étions en dissentiment nous en aurons bientôt fini, car les mutins seront garrottés ou jetés par-dessus le bord. Et tant que nous sommes sur ce rivage nos mésintelligences ne finiront jamais, car il nous est défendu de tuer ou de garrotter personne. »

Il fut fait selon ses conseils, et les naufragés mirent heureusement à la voile.

XII.

Dans vos assemblées et vos délibérations n'imites pas les idolâtres.

Car quelques-uns d'entre vous commençaient à

discourir, à converser ou à conspirer, toutes choses pour lesquelles il faut de la sagesse et de l'harmonie, par un dîner ou un souper, par le boire et le manger.

Or, qui a jamais vu qu'un estomac repu donnât la sagesse, ou que la bonne harmonie sortît d'une tête avinée? ou que la viande et la boisson fissent ressusciter la patrie?

Et de pareils conciliabules ne réussissent pas, car tel commencement telle fin.

Et les médecins savent qu'un enfant engendré par un père après boire est communément un idiot et meurt avant l'âge.

Vous donc, entrez en conseil et en assemblée d'après les mœurs de vos pères, en allant à la messe et communiant, et ce que vous aurez statué de cette manière sera sage.

Et l'on ne vit jamais que les hommes fussent brouillons ou peureux le jour où ils avaient pieusement approché de la sainte communion.

Entrés en conseil ou en assemblée, humiliez-vous à vos propres yeux, car sans humilité point de concorde.

Et voilà pourquoi on ne dit pas aux hommes : « *Élevez-vous à la concorde*, » mais on leur dit : « *Laissez-vous incliner à la concorde.* * »

Et celui qui veut lier en faisceau les sommets des

* Cette distinction est beaucoup plus sensible dans le polonais.

arbres doit d'abord les incliner ; inclinez donc vos raisons orgueilleuses, et vous aurez la paix.

Dans vos fêtes n'imitiez pas les idolâtres ; car les idolâtres parmi lesquels vous vivez célèbrent les anniversaires de réjouissance et de deuil toujours de la même manière , c'est-à-dire en mangeant et en buvant : le ventre et la table sont leurs dieux et leurs autels.

Vous, au contraire , célébrez vos anniversaires , la fête de l'insurrection * , la fête de Grochow ** , la fête de Wayer *** , selon les mœurs des aïeux, en allant le matin à l'église et en jeûnant tout le jour.

Et l'argent épargné ce jour sur votre table, donnez-le à vos anciens pour en nourrir votre mère, la patrie. Et pour une pareille solennité, vous n'aurez besoin ni de la permission d'un magistrat , ni de louer une grande maison, ni de vous rassembler tumultueusement sur les places publiques.

Dans vos costumes n'imitiez pas les idolâtres ; car les idolâtres parmi lesquels vous vivez veulent rendre la magistrature respectable non par le dévouement, mais par le costume ; et ils la cousent dans la pourpre , dans l'hermine, la rendent semblable à une fille de joie toute fardée et toute parée, qui plus elle devient laide, plus elle met de soin à sa toilette.

Vous autres portez des *polonaises* d'insurgés, vieux

* Le 29 novembre 1830.

** Victoire remportée par 30,000 hommes de troupes polonaises sur 100,000 hommes de troupes russes.

*** Victoire remportée le vendredi-saint et la veille de Pâques en 1831.

et jeunes, car vous êtes tous soldats de la patrie insurgée, et en Pologne c'était le costume que l'on donnait aux mourants *.

Et beaucoup d'entre vous mourront dans le costume d'insurgés. Et que tous soient prêts à mourir.

Qui donc ne reconnaîtra pas sous la polonaise d'insurgé l'homme qui a vaincu à Waver, et l'homme qui a vaincu à Stoczek, et l'homme qui a opéré sa retraite avec l'armée lithuanienne, et l'homme qui a commandé le régiment de Volhynie, et l'homme qui a dit dans les premiers jours de l'insurrection : « Jeunes gens, exécutez votre projet ; allez et combattez ! » et ces mêmes jeunes gens qui les premiers chassèrent le tyran **, et l'homme qui le premier a crié : « *Abas Nicolas !* » Leurs noms sont assez connus par le monde.

Et qui sait comment s'appelle le roi de Naples ou le roi de Sardaigne, quoiqu'ils portent la pourpre royale ? qui connaît les noms des fils de rois dans les autres pays et les noms des maréchaux, des généraux, porteurs de bâtons et de rubans ? Personne ne les connaît.

Et si l'on en connaît quelques-uns, ce n'est que parce qu'ils se distinguent par leur dépravation et leur turpitude, comme dans une petite ville on sait les noms du fameux bandit et du célèbre escamoteur, et du bateleur qui court les rues pour divertir le peuple.

* Le nom polonais de cet habit est *czamara* (prononcez *tchamara*).

** Les dix-sept conjurés du Belvédère.

Et telle est la renommée du tzar Nicolas, et du petit tzar don Miguel, et du petit tzar de Modène, et de beaucoup de rois et de ministres que vous connaissez.

Portez donc les polonaises d'insurgés.

Et celui qui doit mettre un costume plus somptueux et qui en a les moyens, qu'il agisse ainsi qu'il suit : si le vêtement coûte dix écus, après l'avoir payé qu'il dépose dix autres écus pour le vêtement de la patrie. Vous ferez de même quant à votre nourriture et à votre logement, qui seront ceux des soldats, et vous soumettrez tout ce qui dépasse l'ordinaire d'un soldat à un impôt bénévole.

Et toutefois ne contrôlez pas les autres dans leur nourriture, leurs habits et leur logement ; mais ayez soin de vous-mêmes, car ce conseil a été écrit afin que vous l'appliquiez non pas aux autres, mais à vous-mêmes.

Soyez indulgents envers les autres et sévères envers vous-mêmes ; car selon que vous jugez les autres, vous-mêmes serez jugés.

Considérez encore le mystère suivant :

Que celui qui juge son prochain avec trop de rigueur pour une faute soit de timidité, soit d'incurie, soit de versatilité, est sur le point de tomber dans la même faute et sera jugé de même par les autres.

C'est un mystère que certain polonais pieux a pénétré et qu'il vous révèle.

Un poltron est taxé le plus sévèrement par d'autres poltrons, un voleur par d'autres voleurs ; un fou est surtout basoué par d'autres fous.

L'homme sage et courageux est indulgent dans ses

paroles : toutefois s'il devient chef ou juge, et si le peuple arme ses mains du glaive, alors il est sévère, il juge et punit selon sa conscience, car le peuple entier décrète par sa bouche, et la main du peuple tue avec son glaive.

Et l'homme vain est sévère dans ses paroles tant qu'il n'est pas sorti de la foule ; et dès qu'il devient ancien du peuple et juge, alors il trahit son peu de valeur, car il est craintif et indulgent, et il ne juge pas selon le cœur du peuple, mais selon ses amitiés et ses haines.

Si vous dites injustement de quelqu'un : « C'est un traître ! » ou si vous dites injustement : « C'est un espion ! » soyez certain qu'au même instant d'autres disent de vous la même chose.

Ne vous divisez pas entre vous en disant : « Je suis de l'ancienne armée et toi de la nouvelle ; j'ai été à Grochow et à Ostrolenka, et tu n'as été qu'à Ostrolenka ; j'ai été soldat, et tu n'as été qu'insurgé ; je suis Masour *, et tu es Lithuane. »

Que ceux qui parlent ainsi lisent dans l'Évangile la parabole des ouvriers qui vinrent travailler à la vigne, les uns appelés dès le matin, les autres à midi, et les autres le soir, et qui tous reçurent le même salaire. Et ceux qui arrivèrent les premiers portèrent envie aux autres ; et le Seigneur leur dit : « Hommes envieux, qu'est-ce à dire ? n'avez-vous pas reçu votre salaire ? »

* Habitant de la Mazovie, province polonaise, dont Varsovie est la capitale.

Vous trouverez beaucoup de fils de soldats chez les étrangers ; mais il n'y a que parmi vous des fils d'insurgés.

Le Masour et le Lithuane sont frères : les frères se querellent-ils entre eux parce que l'un s'appelle Ladislas et l'autre Vitold ? Ils ont un même nom, celui de Polonais.

XIII.

Ne vous disputez pas concernant vos mérites, vos grades et vos décorations.

Une fois, des soldats pleins de courage livraient assaut à une ville : une échelle fut dressée contre le mur, et l'armée s'écria : Le premier qui mettra le pied sur le mur aura la grande croix du mérite militaire.

La première escouade accourut ; et comme chacun voulait monter le premier à l'échelle, ils commencèrent à se débattre entre eux ; ils renversèrent l'échelle et furent tués un à un du haut des murs.

Une seconde échelle fut dressée, et une seconde escouade accourut ; et celui qui sauta le premier sur les échelons fut suivi par ses camarades sans que personne s'y opposât.

Mais le premier soldat ayant parcouru la moitié de l'échelle se sentit défaillir ; il s'arrêta en obstruant le chemin aux autres. Celui donc qui le suivait se débattait avec lui et l'enleva de l'échelle, et le jeta en bas, et fit rouler tous les autres : il se fit un grand désordre, et tous furent tués du haut des murs.

Alors on ajusta une troisième échelle, et la troisième escouade s'élança pour monter. Le premier soldat fut blessé, et ne voulait plus avancer; mais celui qui le suivait était un homme robuste et de taille géante. Donc, sans rien dire, il saisit le chef de file à bras le corps et le porta devant lui en se couvrant avec son fardeau comme avec un bouclier, et le posa debout au sommet du mur : sur quoi, les autres arrivèrent à la file, et la citadelle fut emportée.

Et ensuite l'armée se réunit en conseil de guerre et voulut décerner la grande croix à ce soldat vigoureux. Mais il leur parla ainsi :

« Camarades, vous avez proclamé que le premier d'entre vous qui mettrait le pied sur le mur recevrait la décoration, et voici un soldat blessé qui est monté avant moi ; à lui donc la décoration ; c'est par lui que Dieu a conquis la ville.

« Ne l'estimez pas à la légère en disant qu'il ne doit la première place qu'à l'agilité de ses jambes, car l'agilité est une qualité du soldat aussi recommandable que la force et le courage.

« Ne dites pas qu'il n'a rien fait ; car s'il n'eût pas été blessé devant moi, c'est moi qui aurais reçu la blessure, et peut-être aujourd'hui la ville ne serait pas entre nos mains. Et celui qui couvre et défend est égal en tout à celui qui combat, et le bouclier vaut le glaive. Reprenez votre décoration, car tous savent ce que j'ai fait²⁰⁶. »

Dieu donne la victoire en se servant de l'agilité de l'un, du courage de l'autre, de la force d'un troisième ; et dès qu'un homme habile ou fort au lieu de

pousser en haut son camarade le jette à bas, il fait naître le désordre et la défaite, et s'il se vante de son mérite il sème la discorde.

XIV.

Que chacun de vous donne à la patrie son talent comme il jette son aumône dans un tronc, en secret et sans dire combien il donne. Il viendra un jour où le tronc sera rempli, et Dieu tiendra compte à chacun de ce qu'il aura déposé.

Mais si vous vous glorifiez d'avoir déposé tant, les hommes se riront de vous et reconnaîtront que vous n'avez fait don de votre talent que pour vous en prévaloir.

Les services rendus à la patrie sont comme la poudre à canon.

Celui qui répandra la poudre sur une grande étendue et l'allumera, ne produira qu'un éclair sans force, sans bruit et sans effet.

Mais celui qui mettra la poudre en terre, l'enfouira profondément, l'allumera, non-seulement bouleversera la terre et la mer avec bruit et plein succès, mais de plus les hommes, témoins de l'explosion, se diront : « Certes, il y a eu là beaucoup de poudre. » Et cependant il n'y en eut que fort peu, mais dans une mine profondément enterrée.

De même aussi le mérite profondément caché se montrera avec gloire. Et si quelqu'un le cache de telle sorte qu'il ne se montre jamais sur cette terre, il se montrera dans l'éternité, et son retentissement

sera infini, et son éclat impérissable, et sa victoire éternelle.

Un service rendu à la patrie est comme un grain. Celui qui le prend dans sa main et le montre à tous à la ronde en criant : « Voilà un beau grain ! » Celui-là le fera dessécher et n'en retirera aucun profit.

Mais celui qui sème ce grain en terre et prend patience pendant quelques semaines, celui-là verra le grain produire un épi.

Et celui qui garde le grain avec l'épi pour l'année prochaine, pour la vie future, celui-là doit en retirer cent grains, et de cette centaine des milliers de milliers ²⁰⁷.

Par conséquent plus longue est l'attente, plus grande est la rémunération, et celui qui n'en reçoit aucune ici-bas, recevra là-haut la plus grande de toutes.

Et que penser des hommes qui se plaignent en disant : « Nous avons été braves et nous n'avons eu ni grade ni décoration. » Avez-vous donc combattu pour des grades ou des rubans ? Celui qui combat pour un ruban ou un grade n'a qu'à se mettre aux gages des Moscovites.

Et que penser des hommes qui se plaignent en disant : « Celui-ci à droite est un poltron, et il est décoré ; celui-là à gauche est un ignorant, et il a reçu un grade. » Est-ce qu'un bon soldat en s'élançant sur l'ennemi regarde à droite et à gauche ? Il regarde devant lui et marche droit. Car celui qui regarde à droite et à gauche est un poltron. Examiner et passer en revue c'est l'affaire du chef de l'armée.

Et que penser des hommes qui se plaignent en di-

sant : « Notre chef a commis une faute en distribuant les grades, les décorations à des hommes indignes. » Car chacun voit aisément les défauts du chef et ne voit pas ses bonnes qualités ; comme chacun ne voit que son propre mérite sans voir ses défauts.

Or, souvent ce qu'il y a de bon dans le chef est plus nécessaire au bien de la nation que le bien qui est en nous.

Est-ce que vous ne savez pas que Dieu le fils a admis un traître parmi les douze apôtres ? Donc si un chef mortel parmi les douze citoyens qu'il appelle aux grades et aux décorations n'en choisit que cinq mauvais, ce chef est parfait.

Et parmi les apôtres saint Jean a été le plus aimé , bien qu'il fût le plus jeune et qu'il n'eût aucune mission particulière ; qu'il ne fût ni vicaire du Christ comme saint Pierre , ni destiné à la vocation des gentils comme saint Paul , ni trésorier comme Judas.

Et cependant Jean lui seul a prophétisé dans l'*Apo-calypse*, eut le nom d'Aigle, et sa fin fut un mystère, et beaucoup croient qu'il n'est pas mort, mais qu'il vit jusqu'au jour d'aujourd'hui, et l'on ne croit cela d'aucun autre apôtre que saint Jean.

Vous voyez donc que le mérite sans rémunération temporaire est devenu plus éclatant dans la suite des âges.

XV.

Vous êtes parmi les étrangers comme les hôtes cherchant des convives et les invitant chez eux au banquet de la liberté.

Certain hôte insensé ayant trouvé des convives leur montra d'abord dans sa maison les coins où l'on jette les balayures et les autres endroits sordides, de sorte qu'il leur donna mal au cœur et que personne ne voulut s'asseoir à sa table.

Mais un hôte sage conduit les convives à la salle du banquet par un vestibule sans souillure. Il y a dans toutes les maisons des endroits pour les immondices, mais cachés de tous les regards.

Il y en a parmi vous qui en parlant aux étrangers de la patrie commencent par ce qu'il y avait de plus défectueux dans ses lois et ses institutions; il y en a d'autres qui commencent par ce qu'il y avait de beau et digne d'être vu en premier lieu. Or, dites-moi lesquels d'entre eux sont les hôtes insensés et les hôtes sages, et lesquels doivent réussir avec leurs convives?

Ne jetez pas des perles aux pourceaux. Ne parlez pas à tous les étrangers * des grandes choses que votre nation a faites pour le salut de l'humanité, car les uns ne vous croiront pas, et les autres ne vous comprendront qu'après leur *conversion*.

Un chrétien demeurait une fois auprès d'une forêt dont il était forestier. Il découvrit un brigand qui sortait de la forêt et s'acheminait vers une auberge tenue par des Juifs qu'il voulait assommer et dépouiller. Le brigand dit au forestier : « Allons ensemble contre les Juifs, et nous partagerons leurs dépouilles. »

* Une fois pour toute, *étranger*, dans le Livre des pèlerins, veut dire infidèle.

Le forestier avait à la main un fusil, mais chargé seulement de menu plomb contre les oiseaux ; cependant il se jeta sur le brigand, le blessa, mais il reçut lui-même une blessure plus grave. Ils se saisirent à la gorge et luttèrent longtemps, jusqu'à ce que le brigand eut terrassé le forestier, l'eut foulé aux pieds et l'eut abandonné le croyant mort. Mais étant blessé aussi et perdant beaucoup de sang, il ne put accomplir son brigandage et il s'en retourna dans la forêt. Le forestier de son côté se traîna jusqu'à l'auberge pour y chercher du secours.

Et il dit aux Juifs : « Voilà que j'ai rencontré un bandit et je l'ai blessé en le forçant à renoncer à son dessein, mais aussitôt qu'il sera guéri de sa blessure il reviendra, et s'il ne revient pas ici il ira piller d'autres Juifs dans d'autres auberges. Allez donc et saisissez-le, et liez-le, et si vous avez peur, aidez-moi seulement. Le brigand est un homme à la longue main, mais comme il est affaibli nous en viendrons à bout.

Or, les Juifs avaient vu de leur cabaret ce qui s'était passé ; ils savaient qu'il les avait sauvés du pillage, mais ils craignaient qu'il ne réclamât un salaire.

Ils affectèrent donc un grand étonnement en lui demandant d'où il venait et ce qu'il désirait. Les vieux Juifs lui donnèrent de l'eau-de-vie et du pain, et les petits firent semblant de pleurer de pitié.

Et tous dirent : « Nous ne croyons pas que le brigand voulût nous tuer ; il nous rendait visite autrefois, buvait notre eau-de-vie et ne nous faisait aucun mal. »

Le forestier leur répondit : « S'il a été ici tant pis pour vous , car il a examiné votre maison et vos coffres-forts , et il a vu la maison habitée par des Juifs , c'est-à-dire par des gens d'un cœur faible et timide. »

A cela les Juifs répondirent : « Ne blasphème pas contre la race juive : n'est-ce pas elle qui a produit David , qui tua Goliath, et Samson , le plus fort des hommes ? »

Le forestier leur répondit : « Je suis un homme peu versé dans les livres ; j'ai entendu dire à mon curé que ce David et ce Samson avaient vécu et qu'ils ne sont pas à la veille de ressusciter : songez donc à vous-mêmes. »

Donc les Juifs dirent : « Ce n'est pas notre affaire de purger les forêts des brigands : il y a pour cela des magistrats et des gendarmes. Va, et dis-le leur. »

Le forestier reprit : « Pour vous défendre, je n'ai pas invoqué les magistrats, je n'ai pas attendu les gendarmes. »

Les Juifs : « Tu t'es défendu toi-même. »

Le forestier : « Je pouvais cependant aider le brigand à vous dépouiller , ou le suivre de loin sans rien dire , et il aurait partagé avec moi votre bien. Je pouvais aussi ne pas sortir de chez moi. »

Les Juifs : « Tu nous défendais ; car tu comptais sur un salaire. Eh ! bien , nous t'avons donné de l'eau-de-vie et du pain , et nous avons pansé ta blessure , et nous te donnerons encore un écu sonnante. »

Le forestier : « Foin de votre salaire ! et pour le pain , l'eau-de-vie et les médicaments , je vous ren-

verrai de l'argent dès que je serai de retour chez moi. »

Les Juifs : « Tu t'es battu avec le brigand ; car nous savons que tu es un homme enclin aux querelles, et que tu t'amuses à batailler, sinon à chasser les bêtes fauves. »

Le forestier : « Si j'étais sorti pour me battre, je me serais mieux armé : j'aurais pris des balles et un couteau de chasse ; je serais sorti plus tôt ou plus tard ; et vous avez vu que je ne suis sorti ni plus tôt ni plus tard, mais au moment même où j'ai vu l'homme bandit qui marchait contre vous. »

Or, les Juifs s'étonnèrent beaucoup et dirent : « Parle donc, et dis toute la vérité : pourquoi as-tu fait ce que tu as fait, et quelles étaient tes pensées, car tu es un homme singulier ! »

Le forestier : « Voilà ce que je ne vous dirai pas ; et je vous le dirais que vous ne le comprendriez pas ; car autre est la raison judaïque et autre la raison chrétienne ; mais si vous vous convertissez au christianisme, vous le comprendrez sans que j'aie besoin de vous le dire. »

Et ayant dit cela, il s'en alla de chez eux.

Or, en marchant il gémissait de ses blessures.

Et les Juifs disaient entre eux : « Il se vante d'être brave et il gémit : ses blessures ne sont pas graves, et il gémit seulement pour faire peur à nos enfants. »

Ces Juifs savaient qu'il était grièvement blessé, mais ils sentaient qu'ils avaient mal fait, et ils voulaient se persuader à eux-mêmes qu'ils n'avaient pas mal fait ; et ils parlaient haut pour assourdir la voix de leur conscience.

XVI.

Vous êtes dans une terre étrangère, hors la loi, comme des voyageurs qui, dans un pays inconnu, seraient tombés dans un piège.

Certains voyageurs tombèrent dans une fosse aux loups. Il y avait parmi eux des maîtres, des domestiques et un guide.

Et dès qu'ils se virent au fond de la fosse ils la mesurèrent des yeux, et quoiqu'ils ne dirent mot, ils prévirent ce qu'il y avait à faire.

Le plus fort et le plus gros d'entre eux se tint debout au fond de la fosse, et le second monta sur ses épaules, et le troisième monta sur les épaules du second, et le guide monta sur les épaules du dernier.

En se faisant ainsi la courte-échelle ils n'eurent pas égard à leurs distinctions de maîtres ou de valets, mais ils se rangèrent d'après l'embonpoint et la largeur des épaules.

Ils jugèrent donc qu'il fallait placer le guide en haut et le faire sortir le premier de la fosse, parce que, connaissant les lieux et les chemins, il pourrait trouver le plus tôt du secours.

Et quand le guide fut dehors, ils attendirent en silence, en se restaurant avec la nourriture qu'ils avaient dans leurs besaces, et la distribuant à chacun selon sa faim.

Quelques-uns craignaient que le guide ne les laissât là ; mais ils ne disaient rien pour ne pas découra-

ger leurs camarades , et se dirent seulement à part soi : « S'il nous trahit, nous aurons le temps de nous plaindre. »

Après quelques moments, le guide amena des hommes et retira les voyageurs , et les conduisit au village.

Ils se séparèrent donc en silence, et se dirent tout bas : « Le guide n'est qu'un sot, mais comme il a péché par sottise et non par mauvaise volonté , et qu'il a déjà eu assez peur lui-même, laissons-le partir en paix, et une autre fois choisissons un meilleur guide. »

Et le guide pensa : « Je me suis trompé, et j'ai failli perdre ces braves gens ; une autre fois je ne me chargerai jamais de guider personne. »

Et entre ces hommes, depuis l'instant de leur chute jusqu'à celui de leur sortie, régna un morne silence.

L'année suivante, d'autres voyageurs tombèrent dans la même fosse avec un autre guide, et ils imaginèrent de se sauver par le même moyen.

Mais il y eut discussion au sujet de celui qui resterait en bas, car les maîtres ne voulurent point prêter l'épaule aux domestiques, et ceux-ci craignirent que leurs maîtres une fois sortis ne les abandonnassent à leur sort.

Et tous craignaient de lâcher le guide ; car, en punition de son erreur, ils le frappaient et l'injuriaient ; il fut donc forcé de leur jurer par ses grands dieux qu'il reviendrait.

Dès qu'il fut sorti, il pensa : « Ce sont de méchantes gens, et ils trament quelque chose contre moi ;

car ils m'ont témoigné peu de confiance. Laissons-les dans la fosse. » Il prit donc le chemin de sa maison.

Et les voyageurs mouraient de faim depuis plusieurs jours, lorsque, par hasard, des hommes les trouvèrent et les retirèrent de la fosse.

A peine eurent-ils été mis en liberté, les uns voulurent poursuivre leur chemin, les autres voulurent chercher et punir le guide infidèle. Ils se disputèrent donc et se séparèrent.

Les plus emportés allaient maudissant et menaçant leur guide, et il arriva que personne ne voulut leur servir de guide, malgré leurs prières et leur argent.

Et le guide infidèle jurait et criait qu'il n'était pas coupable, que ces hommes s'étaient égarés par leur faute, et pour prouver sa connaissance des lieux et des chemins, il s'engagea comme guide avec d'autres voyageurs. Et grâce à lui, il leur arriva ce qui était arrivé aux premiers.

Et depuis l'instant de leur chute jusqu'à celui de leur délivrance ce fut une dispute continuelle.

XVIII.

Vous êtes en pèlerinage sur la terre étrangère comme était le peuple de Dieu dans le désert.

Gardez-vous, pendant votre pèlerinage, de vous plaindre, de murmurer et de douter : car ce sont des péchés.

Vous savez que lorsque le peuple de Dieu s'en retournait à la terre de ses aïeux, à la Terre-Sainte, il était en pèlerinage dans le désert, et parmi le peuple

de Dieu il y avait beaucoup de pèlerins qui regrettaient l'Égypte et qui disaient : « Retournons dans la terre d'esclavage : nous y serons captifs , mais nous aurons force oignons et viande. »

Et l'Écriture nous apprend que le Seigneur, offensé, prolongea le pèlerinage de la nation jusqu'à ce que tous ceux qui avaient regretté l'Égypte fussent morts ; car aucun d'eux ne devait voir la Terre-Sainte.

Vous savez qu'il y en eut d'autres parmi le peuple de Dieu qui ne croyaient pas à leurs prophètes et qui disaient : « Et comment pouvons-nous reconquérir la terre de nos aïeux , lorsque nous avons contre nous des rois puissants et des peuples qui semblent des peuples de géants ? »

Et l'Écriture ajoute que le Seigneur, offensé de ce manque de foi, prolongea de nouveau le pèlerinage de la nation jusqu'à ce que tous ceux qui avaient douté fussent morts dans le désert ; car aucun d'eux ne devait voir la Terre-Sainte.

Et non-seulement ceux qui avaient hautement murmuré et perdu la foi, mais aussi ceux qui avaient murmuré et douté dans leurs cœurs, moururent dans le désert ; car Dieu lit dans les cœurs comme dans un livre ouvert pour lui, bien que scellé pour tous.

C'est pourquoi gardez-vous du péché de murmure et de doute, pour ne pas prolonger les jours de votre pèlerinage.

Et comme dans le camp du peuple élu il y avait des pestiférés atteints de la lèpre ou de la gale , de même aussi parmi vous on rencontre des pestiférés ,

c'est-à-dire de mauvais Polonais. Fuyez-les, car leur mal est plus contagieux que la lèpre. Or, vous reconnaîtrez leur maladie aux signes que voici :

Le pestiféré ne croit pas à la résurrection de la Pologne, quoiqu'il se soit battu et qu'il soit en pèlerinage pour elle. Et sa maladie se révèle par des propos comme ceux-ci : « Je savais que l'insurrection était une folie ; mais je me suis battu vaillamment pour la cause de l'insurrection , comme un bon soldat doit le faire ; je sais qu'il est impossible de reconquérir la Pologne ; mais en homme d'honneur je poursuis mon pèlerinage. »

Dès que vous aurez entendu de tels propos , fuyez en vous bouchant les oreilles , et rapportez-les aux anciens ; et les anciens déposeront sur-le-champ le pestiféré de ses fonctions, s'il est fonctionnaire, et le dépouilleront de sa polonaise , s'il est pèlerin , et lui prescriront de méditer chez lui pendant un nombre de jours déterminé.

Et après ce nombre de jours , ils s'assureront s'il est guéri et si la grâce et la foi ont éclairé son âme ; et si, rétabli, il renonce au péché, on le proclamera purifié, et il sera réintégré dans le corps des pèlerins.

Mais si le malade tient les mêmes propos qu'auparavant, les anciens lui mettront le masque en publiant qu'il est impur. Et tous le fuiront, et sa personne et ses discours, car il n'est ni un bon soldat ni un homme d'honneur, mais un insensé et un pervers.

Car s'il allait au feu dans les combats, le cheval aussi que montait le krakuse en l'éperonnant, et le cheval aussi qui traînait le canon sous le

fouet du conducteur allaient au feu ! Et peut-on appeler bon soldat un cheval du train ou des *krakuses* * ?

Et si le pestiféré dit qu'il se bat pour l'honneur, un officier moscovite dit aussi qu'il se bat pour l'honneur ; et l'Italien qui se venge en tuant son rival d'un coup de stylet dit aussi qu'il venge son honneur : or, que signifie cette folle idolâtrie du point d'honneur ?

En vérité , je vous le dis , un soldat qui combat sans avoir foi dans la justice de sa cause n'est qu'une bête féroce, et le chef qui le conduit au feu sans cette foi n'est qu'un brigand.

Le pestiféré combat sur la plaine et tue deux ennemis, et de retour dans la tente il corrompt les cœurs des soldats et tue les âmes de dix des siens.

Il ressemble à un homme qui va à l'église et se met à genoux , et qui , de retour dans sa maison , se moque, en présence des enfants, de Dieu et de la foi.

Et qu'il ne s'excuse pas en disant : qu'autre chose est la conduite ou l'action , et autre chose la pensée ou la parole ; car on peut pécher gravement contre la patrie par les paroles et la pensée, et aucun de ces péchés n'échappera à son châtiment.

Telles sont les précautions à prendre contre les pestiférés dans le pèlerinage polonais.

* Les régiments des *krakuses* étaient cette cavalerie improvisée avec les paysans des environs de *Krakovie*, qui à *Stoczek* a remporté la première victoire sur les Russes en 1831.

XVIII.

Vous êtes parmi les étrangers* comme les apôtres étaient parmi les idolâtres.

Ne vous emportez pas tant contre les idolâtres ; combattez-les par la parole, et d'autres les vaincront par le glaive ; et ceux qui les vaincront ce sont les Juifs ou les hommes selon la loi ancienne, qui adorent la Souveraineté du peuple, et l'Égalité, et la Liberté. Ils haïssent les idolâtres et n'ont pas l'amour du prochain, et ils sont envoyés de Dieu pour l'extermination des idolâtres de Chanaan.

Et ils briseront leurs idoles, et ils jugeront les idolâtres selon la loi de Moïse et de Josué, et de Robespierre et de Saint-Just, en exterminant depuis l'enfant à la mamelle jusqu'au vieillard, depuis le taureau jusqu'au chien ; car leur dieu, qui s'appelle la *Souveraineté du peuple* est juste, mais inflexible et brûlant comme le feu.

Et de même que le Christ et sa loi apparurent au milieu des Juifs et dans leur capitale, ainsi votre loi nouvelle apportera sa règle de dévouement et d'amour dans les capitales mêmes des libéraux de l'Europe.

Car l'Angleterre et la France sont comme Israël et Juda. Si vous entendez donc les libéraux se quereller pour une ou deux chambres, pour une chambre héréditaire ou pour une chambre élective, argumenter

* Voyez la note page 418.

sur le mode d'élection, sur la liste civile, sur la liberté de la presse, ne vous éprenez pas de leur sagesse, car leur sagesse est celle de la loi ancienne.

Ce sont des Pharisiens et des Saducéens qui se disputent sur le pur et l'impur, et qui ne comprennent pas ce que c'est que d'aimer la vérité et de mourir pour elle.

Et quand ils vous entendent, vous, enfants du Nord, parler de Dieu et de liberté, ils s'emportent, ils se récrient comme les docteurs contre l'Enfant-Jésus : « Et d'où lui est venu tant de sagesse, au fils du menuisier ? et comment un prophète a-t-il pu naître à Nazareth ? et comment ose-t-il nous endoctriner, nous autres, vieux docteurs ? »

Et quand ils parlent de votre guerre entreprise pour le salut des nations, ils ne nient pas que vous ayez bien agi ; mais ils disent que c'était mal à propos ; de même que les docteurs reprochaient au Christ d'avoir osé faire des guérisons le jour du Sabbat et s'écriaient : « Est-il permis de guérir, le jour du Sabbat ? Est-il permis de faire la guerre aux Russes, pendant une paix européenne ? »

Et s'ils font l'aumône aux veuves et aux orphelins de la liberté, aux veuves et aux orphelins de l'Espagne, du Portugal, de l'Italie et de la Pologne, ils la font avec fracas dans les assemblées, comme faisaient les Pharisiens.

Et s'ils donnent à leur patrie, ils discutent combien, d'après la loi ou la constitution, ils doivent donner.

Or, votre loi est autre ; car vous dites : « Tout ce qui

est à nous est à notre patrie ; tout ce qui est à notre patrie est aux peuples libres. »

Les Anglais, qui aiment la liberté selon la loi ancienne, disent : « Reprenons l'Océan à la France , comme Israël prenait des villes à Juda. » Et les Français de l'ancienne loi disent : « Reprenons aux Allemands les provinces rhénanes. » Et les Allemands disent : « Reprenons aux Français le duché d'Alsace. » Et ainsi des autres. C'est pourquoi je vous dis qu'ils sont insensés au point de devenir idolâtres de Baal et de Moloch et de l'Équilibre.

Parce que les ports, les mers et les continents sont l'héritage des peuples libres, le Polonais se prend-il de querelle avec le Lithuane pour les rives du Niémen, pour Grodno et Bialystok ? C'est pourquoi je vous dis que le Français et l'Allemand et le Russe doivent être comme sont le Lithuane et le Polonais.

Un homme sauvage s'empara un jour avec sa femme et ses enfants d'une maison délaissée. Et comptant les fenêtres, il dit : « Par cette fenêtre regardera ma femme, et par cette fenêtre mon fils, et par cette fenêtre moi. » Ils regardaient donc, et lorsqu'ils quittaient les fenêtres, ils les bouchaient selon la coutume des sauvages, afin que la lumière appartenant à l'un ne servît pas à l'autre. Et le reste de la famille n'eut aucune fenêtre.

Et l'homme sauvage dit : « Seul j'aurai le droit de me chauffer à ce poêle (et il n'y avait qu'un poêle), et que les autres se fassent chacun un poêle. » Et il dit ensuite : « Ouvrons dans cette maison pour chacun une porte séparée. » Ils abandonnèrent donc la mai-

son et se battirent souvent pour la lumière, et pour la chaleur, et pour diverses parties du logement.

Voilà comment font les nations européennes. Elles s'envient l'une à l'autre le commerce des livres et le commerce des vins, du coton, ignorant que la science et la richesse appartiennent à une même maison, à l'association des peuples libres.

XIX.

Quelques-uns d'entre vous discutent sur l'aristocratie et la démocratie, et sur d'autres points de l'ancienne loi. Ceux-là de vos frères se trompent comme les premiers chrétiens qui dissertaient sur la circoncision et sur l'ablution des mains.

Car les peuples ne seront pas sauvés par l'ancienne loi, mais par les mérites du peuple martyr, et ils seront baptisés au nom de Dieu et de la liberté, et celui qui reçoit ce baptême est votre frère.

Ne discutez pas beaucoup sur les lois. Les lois sont comme des créances et les gouvernements comme des débiteurs, et la patrie comme une hypothèque. Plus le débiteur est vil et rusé, plus on le circonscrit, tandis qu'à son père ou à son frère on se confie sans signature.

Soyez donc parfaits comme les apôtres, et les peuples vous croiront sur parole; et ce que vous établirez aura force de loi non-seulement pour les vôtres, mais pour tous les peuples libres.

N'argumentez pas beaucoup sur la forme de gouvernement à donner à la Pologne. Non pas ceux qui

parlent le plus feront les meilleures lois, mais ceux qui aiment le mieux et qui ont le plus de dévouement.

Certains orphelins cherchaient un tuteur qui administrât leurs terres et qui prît soin de leur éducation. Ils jetèrent donc les yeux sur leur voisin, qui était bon administrateur, mais avide et qui avait accumulé des sommes immenses, et qui passait généralement pour un homme industrieux mais intraitable. Les orphelins dirent donc : « Nous ne voulons pas de celui-là, car il s'enrichirait à nos dépens. »

Ils jetèrent donc les yeux sur un autre voisin qui avait écrit un livre sur l'agriculture, mais qui n'avait jamais cultivé les champs. Ils dirent donc : « Nous n'en voulons pas, car il ferait des essais d'agronomie à nos dépens. Mais ils entendirent parler d'un troisième comme d'un homme qui aurait autrefois joui d'une grande fortune, mais qui l'aurait perdue en prenant la défense de la veuve et de l'orphelin. Ils dirent donc : « Prenons celui-là. »

La forme du gouvernement à venir est semblable à la forme du discours que prononce un orateur.

Un homme industrieux en allant au conseil national réfléchit sur ce qu'il doit mettre à l'exorde de son discours, et au milieu et à la péroraison, car c'est ainsi qu'à l'école on lui a dit de faire. Mais comme il ne sent que faiblement la cause nationale, son discours sera disposé avec art, mais vide, et passera sans laisser de souvenir.

Et l'homme probe allant au conseil national, le cœur plein d'amour de la patrie et pénétré de la vérité de ce qu'il a à dire, parle sans songer à l'a-

gencement de ses phrases, et son discours sera bien ordonné, et les sténographes le saisiront au vol afin qu'il puisse servir de modèle aux autres, et l'orateur même sera étonné d'avoir si sagement parlé.

C'est ainsi que des législateurs d'un fervent patriotisme établiront dans le pays un ordre conforme à ses besoins, et le pays sera sagement constitué, et ses voisins transcriront cette constitution et l'imiteront.

La république que vous avez à fonder ressemble à une forêt semée par un planteur.

Si le planteur sème une bonne semence sur une bonne terre, il peut être sûr que les arbres viendront d'eux-mêmes sans qu'on ait besoin de penser à leur forme et sans craindre qu'il ne vienne des aiguillons aux chênes ou des feuilles aux sapins.

Semez donc l'amour de la patrie et l'esprit de dévouement, et soyez sûr qu'il en naîtra une république grande et belle.

XX.

Une femme veuve était tombée en léthargie, et son fils appela des médecins.

Tous les médecins dirent : « Choisissez d'entre nous un seul pour la traiter. »

Un des médecins dit : « Je la traiterai d'après Brown. » Mais les autres repartirent : « C'est une mauvaise doctrine que celle-là ; il vaut mieux qu'elle reste en léthargie et qu'elle meure que d'être traitée d'après Brown. »

Un autre dit : « Je la traiterai d'après Hanne-

mann. » Les autres repartirent : « C'est un mauvais système, qu'elle meure plutôt que d'être traitée par l'homéopathie. »

Alors le fils de la veuve dit : « Traitez-la comme il vous plaira, pourvu que vous la guériissiez. » Mais les médecins ne purent s'accorder. Les uns ne voulurent en rien céder aux autres.

C'est alors que le fils, désespéré, s'écria : « O ma mère ! » Et la veuve s'éveilla à ce cri et revint à la santé. Et les médecins furent chassés.

Quelques-uns d'entre vous disent : « Il vaut mieux que la Pologne reste asservie que de revivre par l'aristocratie. » Et d'autres disent : « Il vaut mieux qu'elle reste plongée dans la servitude que de revivre par la démocratie. » Et d'autres disent : « Il vaut mieux qu'elle reste comme elle est que d'avoir telles ou telles frontières. » Ceux-là ne sont que des médecins et non pas des fils, et n'aiment pas leur mère, la Patrie.

En vérité je vous le dis : ne recherchez pas quelle sera la forme du gouvernement en Pologne, qu'il vous suffise de savoir qu'elle sera préférable à toutes celles imaginées par vous. Ne vous informez pas de ses frontières, car elles seront plus grandes qu'elles n'ont jamais été.

Et chacun de vous a dans son âme la semence des lois futures et la mesure des frontières futures.

Plus vous amenderez et vous agrandirez vos âmes, plus vous corrigerez vos lois et vous agrandirez vos frontières.

XXI.

Vous entendez ce que disent les Juifs, les Bohémiens et les hommes qui ont une âme de Bohémien ou de Juif : « *La patrie est où l'on est bien.* » Le pèlerin dit aux nations : « *La patrie est où l'on est mal.* » Car partout en Europe où il y a oppression de la liberté et combat pour la liberté, il y a aussi combat pour la Pologne et ce combat tous les pèlerins doivent le livrer.

Autrefois on disait aux nations : « Ne déposez pas les armes tant que l'ennemi occupe un seul pouce de votre territoire. » Mais vous dites aux peuples : « Ne déposez pas les armes tant que le despotisme retient un seul pouce de terre libre. »

Car le Français aussi, et l'Anglais aussi, et l'Allemand aussi, défendent leurs biens et détestent leurs ennemis. Et cependant lorsque le Français et l'Anglais sont en pèlerinage parmi les peuples, les peuples ne vont pas à leur rencontre et ne leur chantent pas leurs chants.

Et cependant, ils vont au-devant de vous, ils vous fêtent, ils vous chantent vos chants, car ils pressentent que vous guerroyez pour la liberté du monde.

Si donc votre idée de la liberté et vos dévouements pour elle ne sont pas plus parfaits que les idées et les dévouements des Français et des Anglais, en vérité je vous le dis, vous n'entrerez point dans votre patrie.

Le Christ a dit au peuple élu de Dieu : « Toi, peuple d'Abraham, si tu ne suis pas mes voies, Dieu

repoussera ta race et il donnera plutôt la vie à des pierres pour en faire des fils à Abraham. » Ce qui voulait dire que des Grecs et des Romains il ferait des chrétiens.

Et le pèlerin dit aux Français et aux Anglais : « Vous, enfants de la liberté, si vous n'entrez pas dans nos voies, Dieu repoussera votre race et il donnera plutôt la vie à des pierres pour en faire des défenseurs de la liberté ; c'est-à-dire à des Moscovites et à des Asiatiques. »

Car celui qui rejette l'appel de la liberté sera rejeté par elle.

Il y avait autrefois une reine qui appela un simple soldat au commandement de ses armées et qui dit : « Rempporte la victoire sur tous mes ennemis et je te donnerai la moitié de mon royaume, et je serai ton épouse. »

Ce soldat se mit en campagne suivi des armées qu'il commandait au nom de la reine, et jour par jour il battait ses ennemis, et il devint glorieux et puissant.

Il dit donc à la reine : « Il est temps, ma souveraine, que je vous épouse et que nous régnions en paix. » Et la reine dit : « Il n'en est pas temps encore, parce que tu n'as pas défait tous mes ennemis. »

Or, le chef, courroucé, dit : « Voilà que je deviens vieux et riche ; plutôt que de combattre sans cesse pour cette femme je m'établirai dans mes terres et je me reposerai. » Il s'établit donc et laissa les frontières découvertes, et l'ennemi répara ses pertes et vint jusque dans ses terres étendre ses ravages.

Alors le chef se réveilla et, se montrant au peuple , lui cria : « Aux armes ! et suivez-moi pour défendre mes biens comme vous me suiviez naguère lorsque nous remportions de grandes victoires. »

Mais les hommes dirent : « Et qui es-tu donc , homme insensé , pour que nous allions à ta suite défendre tes biens ? Naguère nous t'avons suivi , car tu nous appelais au nom de la reine , mais tu n'es plus à présent son général , tu n'es qu'un homme comme un autre. » Et ils le renvoyèrent.

Car la reine s'était déjà choisi un autre simple soldat , et celui-ci devint général , et il était obéi , et il remporta la victoire.

Cette reine , c'est la Liberté ; ce soldat , c'est la France.

XXII.

! Lorsque durant votre pèlerinage vous entrerez dans une ville , bénissez-la en disant : « Que notre liberté soit avec vous ! » Si les habitants vous accueillent et vous écoutent , ils seront libres ; s'ils vous dédaignent et ne vous écoutent pas et s'ils vous bannissent , votre bénédiction retournera sur vous-mêmes.

En quittant une ville et un pays impie , esclave ou ministériel , secouez la poussière de vos sandales ; et je vous le dis en vérité , Toulon et Nantes , et Lyon , furent mieux traités aux jours de la Convention que cette ville ne le sera aux jours de la Confédération européenne.

Car lorsque la Liberté viendra s'asseoir sur la capitale du monde , elle jugera les nations.

Et elle dira à une nation : « J'ai été assaillie par des brigands, et je t'ai demandé du fer pour ma défense et une poignée de poudre, ô nation ! et tu m'as donné un article de gazette. » Et la nation répondra : « Quand donc, ô Liberté ! m'avez-vous appelée ? » Et la Liberté répondra : « Je t'ai appelée par la bouche de ces pèlerins, et tu ne m'as pas entendue ! Va donc en esclavage où il y aura le sifflement du knout et le grincement des oukazes. »

Et la Liberté dira à une autre nation : « J'ai souffert la misère et l'affliction, et je t'ai demandé, ô nation ! la protection des lois et du pain, et tu m'as jeté des ordonnances. » Et la nation répondra : « Quand donc, ô Liberté ! es-tu venue me trouver ? » Et la Liberté répondra : « Je suis venue sous l'habit de ces pèlerins, et tu m'as repoussée. Va donc en esclavage où il y aura le sifflement du knout et le grincement des oukazes. »

En vérité, je vous le dis, votre pèlerinage deviendra pour les puissances la pierre d'achoppement.

Les puissances ont rejeté votre pierre de l'édifice des peuples ; et voilà que cette pierre deviendra la pierre angulaire et la clef de l'édifice à venir ; et celui sur qui elle tombera sera écrasé, et celui qui viendra se heurter contre elle tombera et ne se relèvera plus.

Et du grand édifice politique de l'Europe il ne restera pas pierre sur pierre.

Car la métropole de la liberté sera transférée ailleurs.

Jérusalem, ô toi qui fais mourir les hommes qui prêchent la liberté, tu fais mourir les prophètes, et le peuple qui tue ses prophètes se frappe lui-même au cœur comme un suicide insensé.

Une grande oppression viendra fondre sur Israël et Juda.

XXIII.

Gouverneurs de la France et docteurs de la France, vous qui parlez de liberté et servez le despotisme, vous serez jetés entre le despotisme étranger et votre peuple comme une barre de fer froid entre l'enclume et le marteau.

Et vous serez battus, et vos scories et vos étincelles jailliront jusque sur les frontières du monde, et les peuples diront : « Certes, il doit y avoir là un grand battement comme dans une forge infernale. »

Et vous crierez au marteau, à votre peuple : « Peuple, pardonne et cesse de frapper, car nous avons parlé de liberté. » Et le marteau dira : « Tu as parlé d'une manière et tu as agi de l'autre. » Et il retombera sur la barre avec une force nouvelle.

Et vous crierez au despotisme étranger comme à l'enclume inexorable : « O despotisme ! nous t'avons servi, adoucis-toi et creuse-toi afin que nous puissions nous cacher du marteau. » Et le despotisme dira : « Tu as agi d'une manière et tu as parlé de l'autre. » Et il vous présentera sa tranche dure et glacée, et la barre sera battue et aplatie, et personne ne la reconnaîtra.

Gouverneurs de l'Angleterre et docteurs de l'Angleterre, vous vous enorgueillissez de votre naissance et vous dites : « Mon aïeul a été lord et mon bisaïeul roi ; vivons donc en bonne intelligence avec nos proches , rois et seigneurs de l'Europe. » Mais un jour viendra où vous crierez au peuple : « Fais-nous grâce de la vie , car nous n'avons eu dans notre famille ni roi , ni lord , pas même un esquire. »

Et vous, négociants et boutiquiers des deux nations, affamés d'or et du papier qui donne l'or, vous avez envoyé votre monnaie pour la répression de la liberté, et le jour viendra où vous lècherez votre or et vous mâcherez votre papier, et personne ne vous enverra ni du pain ni de l'eau.

Vous avez entendu parler de ces famines durant lesquelles les mères dévoraient leurs enfants ; mais votre faim sera plus atroce, car je vous le dis, en vérité, vous couperez les oreilles à des hommes vivants et à vous-mêmes, et vous les ferez rôtir et vous les mangerez. Car vous avez mérité d'avoir les oreilles coupées comme des infâmes.

XXIV.

Voilà les livres de la nation polonaise et des pèlerins polonais non inventés, mais recueillis dans les histoires de la Pologne et dans les écritures, et dans les traditions, et dans les enseignements des polonais pieux et dévoués à la patrie : martyrs, confesseurs et pèlerins ; et ça et là quelques choses par la grâce de Dieu.

Relisez-les, frères d'armes et croyants, et que vos anciens, ceux d'entre vous que vous appelez bas-officiers ou sergents, vous les éclaircissent et les expliquent.

Car vos chefs sont comme les pères d'une nombreuse famille, occupés tout à la fois de leurs enfants, de leur maison et de vos affaires.

Mais vos bas-officiers sont comme les guides et les nourrices de leurs jeunes frères d'armes, et sont toujours à leurs côtés pour veiller sur eux.

Ils ont commencé la guerre des peuples, et Dieu aidant, ils la finiront heureusement.

Ainsi soit-il.



LA PRIÈRE DU PÈLERIN.

Seigneur Dieu tout-puissant ! les enfants d'une nation guerrière élèvent vers toi, de diverses parties du monde, leurs mains désarmées. Ils t'appellent du fond des mines de Sibérie, et des neiges du Kamtchatka, et des steppes de l'Algérie, et de la terre étrangère de France. Et du sein de notre patrie, qui t'est restée fidèle, il ne serait pas permis de t'appeler ! et nos vieillards, nos femmes et nos enfants ne pourraient te prier que dans le mystère, par la pensée et les larmes ! Dieu des Jagellons, Dieu de Sobieski, Dieu de Kosciuszko ! aie pitié de notre patrie, aie pitié de nous. Accorde-nous de pouvoir encore te prier un jour comme te priaient nos ancêtres sur le champ

de bataille, les armes à la main, devant un autel de tambours et de canons, et sous un baldaquin d'aigles blancs et d'ardentes bannières. Permetts à nos familles de te prier dans les églises de nos villes et de nos villages, et permetts à nos enfants de te prier sur nos tombeaux. Et cependant que ta volonté, et non la nôtre, soit faite aux cieus comme sur la terre.

Ainsi soit-il.

LITANIES DES PÉLERINS.

Kyrie eleyson. Christe eleyson.

Notre père, qui avez sauvé le peuple élu de la captivité d'Égypte et qui l'avez ramené dans la Terre-Sainte,

Ramenez-nous dans notre patrie.

Fils de Dieu, sauveur du monde, qui avez souffert le martyre et la croix, qui êtes ressuscité et qui réglez dans la gloire céleste,

Ressuscitez notre patrie.

Vierge Marie, que nos pères appelaient reine de Pologne et de Lithuanie,

Sauvez la Pologne et la Lithuanie.

Saint Stanislas, patron de la Pologne,

Priez pour nous.

Saint Kasimir, patron de la Lithuanie,

Priez pour nous.

Saint Josaphat, patron de la Russie polonaise,

Priez pour nous.

Tous les Saints et martyrs de notre république,
Priez pour nous.

De la servitude moscovite, autrichienne et prussienne ,

Délivrez-nous , Seigneur.

Par le martyre des trente mille guerriers de Bar ,
morts pour la Foi et pour la Liberté ,

Délivrez-nous , Seigneur.

Par le martyre des vingt mille habitants de Praga ,
massacrés pour la Foi et pour la Liberté ,

Délivrez-nous , Seigneur.

Par le martyre des jeunes Lithuanes tués sous le
bâton, morts dans les mines ou dans l'exil ,

Délivrez-nous , Seigneur.

Par le martyre des habitants d'Oszmiana²⁰⁸, égor-
gés dans leurs maisons et dans les églises ,

Délivrez-nous , Seigneur.

Par le martyre des soldats massacrés à l'ischau²⁰⁹
par les Prussiens ,

Délivrez-nous , Seigneur.

Par le martyre des soldats tués à coups de knout
dans Cronstadt²¹⁰ par les Moscovites ,

Délivrez-nous , Seigneur.

Par le sang de tous les soldats morts durant la
guerre de la Foi et de la Liberté ,

Délivrez-nous , Seigneur.

Par les blessures, les larmes et les souffrances de
tous les prisonniers, proscrits et pèlerins polonais ,

Délivrez-nous , Seigneur.

Accordez-nous la guerre générale pour la liberté
des peuples ,

Nous vous prions, Seigneur.

Rendez-nous les armes et les aigles nationales ,

Nous vous prions, Seigneur.

Donnez-nous une mort bienheureuse au champ d'honneur,

Nous vous prions, Seigneur.

Accordez-nous un tombeau pour nos ossements dans la terre natale,

Nous vous prions, Seigneur.

Rendez-nous l'indépendance, l'intégrité et la liberté de notre patrie,

Nous vous prions, Seigneur.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Ainsi soit-il.

FIN DES LIVRES DE LA NATION POLONAISE

ET DES PÈLERINS POLONAIS.

NOTES.

¹ C'est le nom d'une grande solennité populaire célébrée jusqu'à nos jours dans plusieurs contrées de la Lithuanie, de la Prusse et de la Kourlande, en commémoration des Aïeux. Cette solennité, dont l'origine remonte aux temps païens, était jadis appelée la *fête du bélier*; elle était alors présidée par un vaydelote, prêtre et poète, et dont le nom (*kozlarz, guslarz* *) exprimait ce double caractère. Dans les temps présents, depuis que le clergé, d'accord avec les propriétaires, a cherché à déraciner un usage accompagné de pratiques superstitieuses et d'un luxe souvent blâmable, le peuple célèbre la fête des Aïeux mystérieusement dans les chapelles ou les maisons abandonnées, auprès des cimetières. On y dresse communément un festin composé de toutes sortes de mets, de boissons, de fruits, et l'on y convie les âmes des défunts. Il est à remarquer que l'usage de fêter ainsi les morts semble commun à tous les peuples idolâtres : la Grèce aux temps héroïques, la Scandinavie et jusqu'aujourd'hui les îles du Nouveau-Monde en offrent des exemples. Nos Aïeux cependant offrent cette particularité que les cérémonies païennes s'y trouvent singulièrement mélangées avec les rites du christianisme et se pratiquent en commun. Le hasard ayant placé le jour des Morts et la fête en question à peu de distance l'un de l'autre, le peuple croit que ces mets, ces boissons et ces chants apporteront un soulagement aux âmes du purgatoire. L'objet solennel de cette fête, la solitude des lieux; l'heure nocturne, ses rites fantastiques, parlaient jadis vive-

* La *gusla*, ou le monochorde slavons, tire aussi son origine de la fête des Aïeux, tellement les idées de sacerdoce et de poésie étaient confondues dans la naïve imagination de nos pères, slaves ou lettons. Le même mot signifiait aussi *enchantement* ou *sortilège*.

ment à mon imagination : j'écoutais les légendes, les fables et les chansons sur les défunts qui revenaient avec des prières ou des avertissements ; et dans toutes ces monstrueuses fictions je pouvais démêler une certaine tendance morale et certaines leçons données d'une manière populaire et palpable. Le drame des *Mieux* offrira des scènes dans le même esprit. Quant aux hymnes religieuses, aux sortilèges, aux invocations, elles sont pour la plupart fidèlement et parfois littéralement empruntées à la poésie traditionnelle. (†*)

Depuis que M. Mickiewicz a publié ces quelques détails sur les croyances des anciens Lithuans, une foule d'explorateurs, historiens, archéologues ou romanciers, se sont élancés sur les traces du poète et nous ont révélé toute cette sombre théogonie sacerdotale avec les emprunts qu'elle a faits aux mythologies slavonne, grecque et scandinave. C'est à Bernatowicz, Kraszewski et Narbutt surtout que l'on doit les travaux les plus sérieux sur ce sujet. D'une part on y voit figurer *Kruminé*, ou *Nĩa*, déesse des moissons, sa fille *Niõla*, enlevée par le sombre *Poklus*, dieu des enfers, et la descente de *Kruminé* dans son royaume souterrain ; l'aventure de *Kawcas*, dieu de la guerre, et de la gracieuse *Milda*, déesse de la beauté ; *Kaunis*, fruit de leurs amours, cet enfant ailé qui tyrannise les dieux et les hommes et qui donne son nom à la ville de *Kowno*, la Cythère ou Paphos lithuanienne, si souvent invoquée dans les chants de notre poète. D'une autre part on distingue parmi les divinités de premier ordre *Liethua*, déesse de la liberté, qui a transmis son nom à la Lithuanie et qui avait pour attribut un chat ; évidemment la *Freya* des Scandinaves ; les *Murghi*, ou les ombres des guerriers morts pour la patrie, chevauchant sur les nuages, faisant ripaille et bombance dans les jardins bienheureux, situés à l'extrémité nord de la voie lactée, le *Walhalla* des Lithuans. Il y a là un double reflet de l'*Iliade* et de l'*Edda*. Le Trimurti indien n'a pas été oublié. *Pramjimas*, le Destin, le *fatum* des anciens, le dieu immobile, inexorable, qui règne dans les profondeurs du ciel ; *Okkapirmas*, le Temps ou Saturne, qui préside aux mouvements des corps célestes ; *Wissagistas*, l'Omniscience, cette loi providentielle qui veille sans cesse à la conservation de l'univers, tels sont les trois noms de l'Être suprême, de ce Dieu unique, *Dewas*, dont

* Le signe (†) exprimera désormais pour nous les notes qui sont de la main de M. Mickiewicz,

nos ancêtres paraissent avoir possédé la notion la plus distincte et la plus épurée parmi tous les peuples de l'antiquité. *Perkunas*, le dieu lançant la foudre, Jupiter, et *Sotvaros*, le soleil, Apollon, le dieu des poètes, des médecins et des bergers, étaient des dieux d'un ordre inférieur et, de même que les hommes, soumis aux arrêts du Destin. Les traditions d'un déluge universel, d'une famille choisie par les dieux pour régénérer la race humaine, d'une arche voguant sur les flots, de l'arc-en-ciel, messager du beau temps, symbole d'alliance entre la terre et les cieux, se retrouvent aussi dans les souvenirs des Lithuaniens, avec des circonstances tout à fait analogues, et souvent avec les expressions mêmes de la Bible. Ce serait une étude du plus haut intérêt que celle de la filiation de ces dogmes, en rapport avec les autres religions de l'antiquité : elle nous convaincrail encore davantage de cette vérité : que si toutes les mythologies se ressemblent, c'est qu'elles reposent toutes sur un fond vrai, sur une révélation divine antérieure à tous les temps connus, transmise à l'origine des peuples, et qui se serait altérée et corrompue à mesure que l'esclavage et l'ignorance étendaient leurs ténèbres sur la raison des hommes. Dans la tradition des Lithuaniens, aussi bien que dans toutes les autres, on pourrait retrouver des débris de cette révélation primitive, à travers toutes les fictions monstrueuses et les erreurs mythologiques, fruit de la domination sacerdotale. C'est ainsi que sous l'enveloppe grossière du fétichisme indien on découvre l'idée d'un dieu unique, avec les triples attributs de *Puissance*, d'*Amour* et de *Sagesse*, sous lesquels il nous apparaît dans l'Évangile. C'est ainsi que les ombres géantes, qui se meuvent à travers l'infini d'Hésiode, en nous rappelant la rébellion et la chute des anges, ont quelquefois les proportions fantastiques du Satan de la Bible. Mais cette comparaison, qui jetterail un jour nouveau sur les origines lithuaniennes, encore si confuses et si problématiques, serait plutôt l'objet d'un ouvrage spécial, et nous nous contenterons d'indiquer les traditions qui peuvent se rattacher au texte de M. Mickiewicz, et qui serviront à l'expliquer.

La notion de l'immortalité de l'âme était, comme celle de la Divinité, beaucoup plus précise chez les Lithuaniens que chez la plupart des idolâtres. Vers le mois d'octobre on célébrait la mémoire des Aïeux, c'est-à-dire des parents, des amis, des bienfaiteurs morts ou absents, et l'on servait des festins en leur honneur. C'était la fête de *Viëlona*, déesse de

l'immortalité, de la vie future, de la vie au delà du tombeau. L'emblème de cette divinité était un signe appelé *Pemixlos*, que l'on traçait sur tous les pains et gâteaux qui lui étaient consacrés : c'était un cercle surmonté d'une croix ou plutôt d'une clef mythique et figurant à peu près l'empreinte que voici . Chez tous les peuples le cercle fut l'image de l'éternité : un cerceau fermé, un serpent se mordant la queue, signifie toujours dans les hiéroglyphes égyptiens l'éternité ou l'infini, et la croix fut pour toutes les nations et dans tous les temps l'emblème du salut, c'est-à-dire d'une meilleure espérance après la vie. Astarté, la plus ancienne des divinités connues, *one without a tomb*, comme l'appelle MANFRED, est toujours représentée sur les bas-reliefs avec un sceptre surmonté d'une croix. Sur les pierres du temple de *Sérapis*, à Alexandrie, démoli par les soins de l'empereur Théodose, on a trouvé des signes identiquement semblables à celui dont nous avons parlé, et la statue de Sérapis de Canope, déterrée par Antoine Bosio, l'auteur de *Roma subterranea*, avait ce signe empreint sur ses vêtements, de même que le dieu mexicain, exhumé dans la province Akuzamilh, qui semble avoir la même signification. (Voyez Fr. Noël, à l'article *Sérapis*). A Rome, sur l'obélisque érigé devant l'église Saint-Jean-de-Latran, à côté de la *Scala-Santa*, on distingue entre autres hiéroglyphes une ressemblance de croix ; on a vu le Tasse lui-même, expliquant au peuple romain ce signe mystérieux et s'appuyant sur le témoignage de Nicephor : « Qui etiam hieroglyphicarum litterarum Interpretendarum periti, characterem sub crucis forma vitam futuram significare dixerunt. » (Lib. XII, c. 26.) — C'était le temps de la plus grande gloire du poète chrétien, et le peuple accueillait ses paroles comme celles d'un prophète ou d'un dieu.

La clef mythique dans la main de chaque divinité signifiait le genre et l'étendue de son pouvoir ; sagesse aux mains de l'Hermès égyptien ; ordre des saisons et cours du Nil ou fécondité, aux mains d'Osiris ou de Jupiter-Ammon ; expiation et châtement, aux mains de Typhon ; éternité à celles de Sérapis. Le même attribut  se nomme chez les Indiens *Kuri* : c'est l'un des emblèmes de Wishnou, dont il signifie le culte. Souvent ce signe était profondément gravé sur les pierres tumulaires des Lithuanes : en Poméranie, en Luzace et, selon le témoignage de Wormius, jusqu'au Danemarck, où les frontières slaves et celles des Normands se

touchaient, on trouve souvent de pareils tumulus, couverts d'inscriptions runiques et décorés de la clef mythique de Viëlona. (Voyez *Monumenta Danica*.)

La fête des Aïeux était célébrée par les Lithuaniens et par les Russes dépendants de la Pologne. Le mot slave *Dziady*, qui servait à la désigner, signifiait ancêtres, vieillards ou mendiants; tandis que le mot lithuanien, *Chaultyares*, voulait dire fête des entrailles noires, à cause de la couleur des mets que l'on préparait pour les défunts. Ces mets étaient au nombre de douze : on les plaçait sur une table couverte d'une nappe grossière, les boissons étaient disposées dans des amphores autour de la salle du banquet : on s'assemblait en silence.

Alors, dans l'absence d'un *vaydelote*, mage, ou prêtre lithuanien, le *vourchaytis*, le plus ancien de la famille ou de la commune, connaissant les formules sacrées du rit des Aïeux, faisait l'invocation en ces termes :

« Ames des trépassés, dont cette maison se souvient, aïeul et aïeule, père et mère, parents, cousins et amis, je vous invite au banquet de tous les ans, désirant qu'il vous soit agréable. Tout ceci vous est destiné, mangez et buvez. »

Puis, après quelques instants de silence, lorsque l'invocation avait produit son effet, et lorsqu'un frisson involontaire avertissait les assistants de la présence des esprits, le mage ajoutait :

« Asseyez-vous; et faites votre repas avec le consentement de la Divinité. »

A ces mots succédait un nouveau silence, durant lequel les morts aspiraient la vapeur qui montait au-dessus des plats fumants et mouillaient leurs lèvres dans les coupes pleines et les vases consacrés. Dans ces moments, le moindre bruit était considéré comme un présage funeste : l'aboïement d'un chien, le tintement d'une cloche, le cri d'un oiseau suffisaient pour jeter le trouble dans le sein des convives; car on savait que les esprits désertaient aussitôt la salle et retournaient dans leurs tombes, pour ne plus reparaitre que l'année suivante.

Le repas fini, le mage leur faisait en ces termes ses adieux, au nom de l'assemblée : « Partez, âmes des trépassés; mais avant, donnez-nous votre bénédiction, et donnez la paix à cette demeure : allez où le destin vous attend, et souvenez-vous de ne faire aucun dommage à notre jardin ni à nos

champs, à nos maisons ni à nos pâturages, s'il vous arrivait de les traverser avant la fin de l'année. »

C'était donc une manière de conjurer les esprits, (comme disaient les anciens, *deprecari*), au moyen des mets et des offrandes ; un contrat passé avec les morts au moyen duquel on s'affranchissait pour une année entière des tributs qu'ils ne manqueraient pas de prélever eux-mêmes sur les moissons et les troupeaux des vivants si l'on négligeait de se les rendre favorables. Malheur au propriétaire ou tenancier qui aurait exclu de sa ferme ou de son château la fête des Aïeux ! ses granges étaient brûlées par la foudre, ses récoltes écrasées par la grêle, ses bestiaux frappés d'épizootie. Tous les sinistres et tous les malheurs possibles venaient fondre sur les biens et la famille du délinquant : car la vengeance des esprits se mesurait à leur immoralité.

Après le repas des morts, le repas des vivants. Les hommes se retirent pour quelques minutes, et les femmes, de concert avec les vaydelotes enlèvent les plats, retournent la nappe et couvrent la table des mets les plus exquis, de gâteaux de froment, marqués d'un *pemixlos*, de vases de lait et d'hydromel. Alors commence un repas qui se prolonge jusqu'au lendemain. Les premières coupes sont épanchées sur la terre en guise de libations, et tous les convives, hommes et femmes, maîtres et serviteurs, doivent successivement porter la même coupe à leurs lèvres ; ce qui rappelle la *circumpotatio* des Romains. Puis, les mets consacrés sont déposés sur les tombeaux des morts, dans les temples et les cimetières, où les pauvres de la commune, qui portent aussi le nom de *dziady*, viennent les recueillir, et participent ainsi au régal des Aïeux.

² Souvent les poètes, au lieu de chercher dans le monde extérieur ou dans le domaine du merveilleux la source de leurs inspirations, dirigent sur eux-mêmes cette faculté intuitive qui les sert si bien lorsqu'ils veulent s'identifier aux passions d'autrui ; souvent ils entreprennent de retracer l'histoire de leur propre vie, qui n'est pour la plupart d'entre eux que l'histoire intime de leurs pensées et de leurs sentiments.

Alors naît le drame individuel et subjectif ; ce drame éternel et le plus vrai de tous, qui se passe dans le cœur de l'homme, dont le poète est en même temps le héros et le narrateur. Alors il compose ce livre de la vie, dans lequel il vient jour par jour, feuillet par feuillet, déposer le résultat

des impressions qu'il a reçues du monde extérieur, sous le rayonnement immédiat des circonstances qui les ont fait éclore ; ou tracer le tableau de ce monde plein de trouble et d'agitation qui se trouve au dedans de lui-même. Chaque poète inspiré, chaque homme de génie a composé son drame intime, cette biographie du cœur, beaucoup plus attachante que les récits des passions et des faits extraordinaires : Châteaubriand, dans *Réné* ; Byron, dans *Child-Harold* et *Manfred* ; Goethe, dans *Faust* et *Werther* ; Miçkiewicz, dans les *Aïeux*. Si ces ouvrages nous intéressent plus vivement que tous les autres, s'il nous est impossible de les quitter une fois entrepris, c'est que nous y voyons l'homme lui-même, l'homme avec toutes ses hésitations et ses faiblesses, qui nous parle sans cothurne et sans masque tragique, mais qui nous montre à nu les palpitations d'un cœur déchiré par la souffrance ou tressaillant de joie : c'est que souvent nous y reconnaissons une image de nous-même, mais idéalisée, agrandie dans la pensée du poète, comme dans un miroir magique qui embellit tout ce qui vient s'y refléter..... Ces poèmes sont l'œuvre de toute une vie dont ils sont la première et la dernière pensée : composés à de grands intervalles, vingt fois interrompus et vingt fois repris, ils ont toujours, comme l'homme lui-même, quelque chose d'incohérent et d'incomplet : on y voit des lacunes qui ne seront jamais remplies, des irrégularités qui font douter parfois du génie de leur ouvrier..... Telles seront aussi les pages que nous mettons sous les yeux du lecteur. Le poème des *Aïeux* s'ouvre par la seconde partie, par cette *Veillée des morts* qui donne son nom à tout l'ouvrage, et dans laquelle, le héros de la pièce, qu'il s'appelle Gustave, Konrad, ou Miçkiewicz, n'apparaît que sur le second plan, et ne remplit qu'un personnage muet. La première partie, qui devait renfermer les premières années de l'auteur, ses impressions de collège, ses premières amours, dont le reflet s'étend, mélancolique, comme un parfum matinal, sur tous ses écrits à venir, n'a probablement jamais été composée : un chiffre seul indique sa place dans les œuvres du poète polonais. Espérons qu'un jour il complètera l'ensemble de ce magnifique édifice, qu'il rétablira l'harmonie dans ces diverses parties, et qu'il ne le laissera pas inachevé, comme ces basiliques immortelles que leur architecte a dédaigné ou n'a pas eu le temps d'accomplir.

³ La jeunesse de M. Miçkiewicz, comme celle de la plu-

part des poètes, a été malade et pleine de souffrances. Des maux physiques, engendrés par la faiblesse de sa constitution, préludaient à ces peines du cœur, qui bientôt devaient bouleverser toute son existence. Une fois le bruit de sa mort s'était tellement répandu et accrédité qu'un de ses voisins, paisible habitant de Novogrodek, l'ayant aperçu, pâle et défait, au milieu de la campagne, se mit à fuir à toutes jambes en faisant le signe de la croix, et courut annoncer à ses concitoyens, qu'il avait vu le spectre, le fantôme de M. Mićkiewicz. Cet incident, puéril en apparence, lui suggéra l'idée du prologue et peut-être de tout le poème des *Dieux*.

Un reflet de cette maladie qui faillit le conduire au tombeau se trouve aussi dans l'Introduction de *Thadée Soplitza*, pour laquelle nous renvoyons le lecteur au second volume.

⁴ « Il n'y a rien qui soit plus insupportable pour un malheureux, disait lord Byron, que la consolation banale renfermée dans ces mots : « *Je vous l'avais bien dit* » : remède pire que le mal. Le même sentiment se trouve reproduit à la page 194 des *Dieux*.

⁵ Voyez la conduite du comte Horeszko, grand panetier de la couronne, envers Jacques Soplitza, simple gentilhomme, dans le roman de *Thadée*, livre X.

⁶ Tout ceci est parfaitement d'accord avec la tradition lithuanienne. Les âmes des enfants morts en bas âge erraient dans la région supérieure des vents et n'étaient admises à la vie éternelle qu'après plusieurs incarnations successives et après avoir atteint le degré de maturité nécessaire à leur destinée finale. Ce dogme est celui de la perfectibilité des âmes ou de la métempsychose et suffirait seul pour démontrer l'origine indienne des Lithuanes.

⁷ Le dogme de la rémunération, nous l'avons dit plus haut, est implicitement renfermé dans les croyances lithuanienues.

« De belles femmes, des habits magnifiques, bonne chère, sommeil paisible sur des couches moelleuses, santé parfaite, gaité constante, rires et jeux, telles sont les délices qui attendent les bienheureux au delà du tombeau. Leur faculté de jouir s'élève à la centième puissance pour éprouver toutes ces voluptés..... »

Puis ailleurs : « Les ombres des guerriers morts pour la patrie (les Murghi) habitent la demeure des dieux, à l'extré-

mité septentrionale de la voie lactée : elles partagent leurs festins, boivent leur alus » (breuvage qui ressemblait beaucoup plus à l'ale des Anglais qu'à l'ambrosie des Hellènes); et par un trait qui achève ce tableau de béatitude et qui peint énergiquement le caractère des Lithuanes, « *elles régneront sur les Allemands !* »

D'une autre part, voici le sort des réprouvés : « Les dieux leur reprendront tout ce qu'ils possèdent, ils les tortureront si bien avec l'effroi des châtimens que les maudits burleront et gémiront en se tordant les mains au milieu d'affreux supplices..... »

* « La poésie slavonne, a dit M. Mićkiewicz à l'ouverture de son cours, est pleine du chant des oiseaux et du bourdonnement des insectes. » Tout est vivant, animé dans la nature : les fleurs parlent, les chênes rendent des oracles, la terre, les cieux et les mers sont tout peuplés d'âmes et d'esprits invisibles. L'apologue est la forme de prédilection du conte populaire : les conteurs ne se gênent pas pour mettre les oiseaux dans l'intimité et même dans la famille des hommes : c'est ainsi que dans le poème de *Libussa* une hirondelle est la sœur d'une dame de la cour : c'était la nature divinisée, le panthéisme lithuanien : « Oiseaux, mes frères, hirondelles, mes sœurs, » disait aussi saint François de Sales.....

° Superstition locale. Quand vient le beau temps, l'arc-en-ciel descend sur les marais et sur les plaines inondés pour faire remonter les eaux vers leur source aérienne, les nuages. Sa force d'aspiration est telle qu'il entraîne des lacs tout entiers avec leurs poissons. « *N'approchez pas de l'arc-en-ciel*, dit le proverbe, *car il vous saisirait et vous entraînerait dans le ciel.* »

¹⁰ Ce Joseph n'est-il point l'*ardent réprouvé* de la ballade *Je l'aime* ? Voyez le deuxième volume.

¹¹ C'est une pensée de saint Augustin, qui revient comme un pieux adage à différens endroits du poème.

¹² Depuis un demi-siècle, la Pologne offre d'une part le tableau de la persécution la plus inexorable; de l'autre, celui d'un dévouement sans bornes, d'une opiniâtre persévérance dont on ne trouve des exemples que dans les temps primitifs du christianisme. Il semblerait que les rois ont comme Hérode le pressentiment d'une révélation nouvelle et

de leur chute imminente : on dirait que le peuple croit toujours avec plus de force en sa prochaine résurrection.

Le martyrologe polonais renferme plusieurs générations et d'innombrables victimes ; des scènes sanglantes se passent sur tous les points de notre pays et des terres étrangères. Le poème que nous publions aujourd'hui renferme quelques scènes partielles de ce grand drame, quelques traits de la persécution d'enfants soulevée par l'empereur Alexandre.

Vers 1822, la politique du tzar, ennemie de toute liberté, prit une direction plus constante, et jeta le masque fatigant de libéralisme qu'elle s'était imposé. C'est alors que l'on suscita contre toute la race polonaise une persécution universelle, qui devenait de plus en plus violente et sanguinaire ; c'est alors que l'on vit paraître sur la scène le sénateur Novosiltzoff, trop célèbre dans les fastes de la Lithuanie. Cette haine instinctive et féroce du gouvernement moscovite contre les Polonais, il se chargea de l'établir en principe, de la faire envisager comme prudente et salutaire ; il la prit pour base de ses opérations ; et pour but, il se proposa la destruction finale de la nationalité polonaise. Alors toute l'étendue de pays entre la Prosna et le Dniéper, entre la Baltique et la Galicie, fut organisée et murée à l'instar d'une immense prison ; toute l'administration fut montée comme un appareil de torture destiné à la Pologne, dont la roue était attelée de deux monstres, du tzarévitch Constantin et de Novosiltzoff. Le systématique Novosiltzoff en fit d'abord l'essai sur les enfants et la jeunesse des écoles, afin de détruire dans son germe l'espérance des générations futures. Il établit le quartier-général de son inquisition à Vilna, capitale scientifique des provinces russo-lithuaniennes. Il y avait alors entre la jeunesse de l'université diverses associations littéraires, ayant pour but le maintien de la langue et de la nationalité polonaises, que le traité de Vienne et les privilèges impériaux avaient garanties à la Lithuanie. Ces associations, craignant les soupçons que le gouvernement russe concevait sur leur existence, avisèrent à se dissoudre avant qu'un oukase eût pu les frapper. Mais Novosiltzoff, quoiqu'il fût arrivé à Vilna une année après leur dissolution, fit accroire au tzar qu'il les avait trouvées en pleine activité ; représenta leurs studieuses préoccupations comme une révolte permanente contre le gouvernement, fit incarcérer quelques centaines de jeunes gens, improvisa sous sa direction immédiate des cours militaires pour juger les délits des étudiants. Dans la

procédure moscovite, les coupables sont privés de tous les moyens de défense, car souvent ils ignorent de quoi ils sont accusés ; leurs aveux sont dénaturés, tronqués, exagérés dans le rapport de la commission, selon le bon plaisir de ses membres. Novosiltzoff, délégué par le tzarévitch Constantin avec des pouvoirs illimités, était à la fois accusateur, juge et bourreau. Il cassa plusieurs écoles en Lithuanie, avec la prescription aggravante de considérer tous les jeunes gens qui les avaient fréquentées comme frappés de mort civile ; de ne les admettre à aucunes fonctions, aucun emploi civil, et de les exclure de tous les établissements publics et particuliers où ils pourraient terminer leurs études. Un tel oukase, empêchant les jeunes gens de s'instruire, est sans exemple dans l'histoire et n'a pu être fabriqué que par un tzar moscovite. Après la suppression des écoles, les élèves furent condamnés par centaines aux mines de Sibérie, à la brouette, à l'incorporation dans les régiments asiatiques. Dans le nombre, il y avait des enfants appartenant aux meilleures familles lithuaniennes (V. p. 261). Vingt et quelques étudiants et professeurs furent déportés en exil perpétuel au fond de la Russie, atteints et convaincus de nationalité polonaise. Parmi tant de proscrits, un seul parvint à se soustraire à sa condamnation....

Tous les auteurs qui ont parlé de ces temps de persécution et de martyre s'accordent sur ce point, que dans l'affaire des étudiants de Vilna il y avait quelque chose de mystique et de prodigieux. Le caractère profond, affable, mais inflexible de THOMAS ZAN, coryphée de la jeunesse ; la pieuse résignation, l'amour fraternel de ses compagnons de captivité, le châtimement de Dieu, qui poursuivait évidemment les bourreaux, ont laissé une profonde impression sur l'esprit de tous ceux qui ont pris part à ces événements et qui en furent les témoins, et semblent nous transporter dans les temps des miracles et de la foi primitive.

Ceux qui sont bien au fait des événements précités rendront à l'auteur le témoignage que les scènes historiques et les caractères des personnages agissants sont consciencieusement retracés, sans exagération et sans addition aucune. Et, en effet, que lui servirait de feindre ou d'exagérer ? Serait-ce pour exciter dans le cœur de ses compatriotes la haine des oppresseurs, ou pour inspirer à l'Europe de la pitié ? — Que sont toutes les calamités anciennes en comparaison de ce qui se passe aujourd'hui en Pologne, sans que les peuples de l'Europe en ressentent ni pitié ni terreur pour eux-mêmes !

L'auteur a voulu seulement conserver à son pays un souvenir fidèle de l'histoire lithuanienne durant ces quelques années. Il n'avait pas besoin d'exciter parmi ses compatriotes la haine des barbares étrangers, qu'ils connaissent trop bien depuis des siècles pour ne pas les détester. Et les pitoyables nations de l'Europe, qui ont pleuré sur le sort de la Pologne comme les femmes et les enfants de Jérusalem sur le tombeau du Sauveur, n'entendront de notre part que les paroles mêmes du Sauveur : « Filles de Sion, ce n'est pas sur moi, mais sur vous-mêmes que vous devez pleurer. » (+)

¹³ Ce chronogramme rappelle l'épithaphe que lord Byron a fait à sa trente-troisième année, dans la nuit du 22 janvier 1821. « C'est ici que naquit Konrad » écrivait l'auteur de Wallenrod dans un cachot, attendant sa déportation en Russie : ne roulait-il pas dès lors dans sa pensée le plan de ce poème, qui précéda l'insurrection polonaise de même que l'éclair du glaive annonce la blessure et le sang ? Le vingt-neuf novembre 1830 a vengé le premier novembre 1823. Dans cette inscription est renfermée toute la pensée de la III^e partie des *Aieux*.

¹⁴ *Jegota* est le prénom héraldique d'Ignace Domeyko, camarade et compagnon d'exil de notre poète. Dès 1822, magistrat en droit à l'université de Vilna, il s'établit l'année suivante à la campagne et devint, comme il le dit lui-même, « le meilleur agronome de la Lithuanie. » C'est au milieu de ses soins agricoles, dans le palatinat de Novogrodek, que l'arrêt de proscription est venu le frapper ; transféré à Vilna, bientôt après il partagea l'exil de notre poète, aux côtés duquel il fit le voyage de Crimée. Ennigré depuis la guerre de Pologne, il fréquenta l'école des mines à Paris : aujourd'hui, à Coquimbo dans le Chili, il vient d'établir un laboratoire de produits chimiques.

¹⁵ *L'abbé Lwowiez* appartenait à cet ordre illustre, fondé par Konarski, à qui l'on doit la régénération de la langue et des lettres en Pologne, que les jésuites n'avaient rien négligé pour altérer et corrompre. Il était piariste, d'une stature de géant, de mœurs douces et affables. Il parlait peu, mais son âme était pleine d'enthousiasme et capable de s'élever aux plus héroïques dévouements.

¹⁶ *Freiend* était Volhynien : poète agréable, joyeux compagnon, c'était, pour nous servir d'une expression vulgaire, le

boute-en-train de l'université. On raconte de lui mille traits plaisants : son caractère du reste a été fort bien retracé par M. Mićkiewicz. Il est resté de lui plusieurs triolets.

¹⁷ *Sobolewski* (Jean), de Bialystok, était un des meilleurs élèves de l'Institut pédagogique, et promettait un excellent professeur de mathématiques transcendantes. Incorporé dans le corps du génie russe, il est mort vers 1827.

¹⁸ Les *feld-jæger*, ou les *chasseurs* du tzar, sont des espèces de gendarmes. Ils ne chassent communément que les personnes suspectes de patriotisme. Ils sont montés sur des *kibitka*, c'est-à-dire sur des chariots en bois, sans ressorts et sans la moindre ferraille, creusés en forme de cylindre et plus hauts devant que derrière. Byron fait mention de ce véhicule dans le *Don Juan* en ces termes :

« A cursed sort of carriage without springs,
Which on rough roads leaves scarcely a whole bone. »

Onomatopée très-expressive et très-exacte définition. Le *feld-jæger* a coutume de se manifester la nuit ; il fait main basse sur la personne désignée sans jamais lui révéler le but de son voyage. Le *kibitka* est muni d'une clochette de poste. Tout autre qu'un Lithuanien aurait peine à se figurer la terreur qui règne dans toute maison devant laquelle retentit la clochette du *feld-jæger*. (†)

¹⁹ THOMAS ZAN était, nous l'avons dit, l'âme, le chef des sociétés secrètes qui ont conservé dans le sein de la jeunesse lithuanienne le feu sacré du patriotisme. Il avait une taille élevée et pleine de dignité, les traits du visage fortement accentués et légèrement marqués de petite vérole, le teint pâle, les yeux pleins d'une mélancolique expression et d'énergie. Sa figure ressemblait par moments à celle du Sauveur, dans le portrait que Publius Lentulus, gouverneur de Judée, envoya au sénat romain.

Sa voix était pleine d'entraînement et de chaleur et lui avait fait donner par ses camarades le surnom d'Apollon. La force de caractère et la mélodie, telles étaient les deux qualités que le ciel lui avait départies et par lesquelles il exerçait sur tout ce qui l'environnait une irrésistible puissance de fascination.

Les élèves de l'école supérieure de Vilna devaient, on le sait, ôter le chapeau devant tous les officiers russes, les fonctionnaires publics, les espions déclarés et même les

maisons de leurs surveillants. En échange de leur salut, ils ne recevaient souvent qu'un regard de mépris ou même un coup de coude. Une pareille insolence de la part d'un prince russe Obolenskoï, capitaine des gardes impériales, fut châtiée d'un soufflet. L'étudiant donna son adresse et déclara se nommer Dawidowski. La police fut mise à la poursuite du coupable, mais à l'adresse indiquée, on ne trouva que Dawidowski le savetier, qui fut tout étonné de recevoir l'illustre visite dont il était l'objet. Le bruit se répandit que le prince russe avait reçu un coup de savate sur la joue ; mais l'auteur du soufflet anonyme voulut réclamer la paternité de son œuvre et proposer un duel à l'officier des gardes. Ce fut ZAN qui l'en détourna : il savait qu'au lieu de duel c'étaient les fers qui l'attendaient, vingt-cinq ans de boulet dans les casemates ou de service dans les régimens russes. Des perquisitions furent faites : l'officier des gardes eut le front de chercher parmi les académiciens assemblés celui qui l'avait couvert d'infamie ; mais quoique tous connussent le nom du coupable, ce nom ne fut point révélé. Ce nom, on peut le dire aujourd'hui, puisqu'il est celui d'un brave et d'un insurgé, c'est celui de notre ami Jegota.

Ce fut la première occasion de rupture entre les étudiants de Vilna et les autorités russes, qui désormais ont nourri des pensées de vengeance contre tout le corps de l'Université. Bientôt les persécutions commencèrent, des listes furent trouvées chez Jankowski, étudiant de Swislocz, qui faiblit devant les bourreaux ; d'honnête étudiant qu'il était, devint délateur et couvrit son nom d'un opprobre éternel. Les prisons, les couvents et les édifices publics de la ville se remplirent de pauvres enfants dont tout le crime était d'avoir chanté quelques hymnes patriotiques. (1^{er} novembre 1823.) Novosiltzoff accourut de Varsovie, et l'instruction commença. ZAN, au retour d'un voyage, courut se jeter de lui-même dans le cachot ; il déclara « que lui seul était le promoteur et le chef des associations ; que les étudiants, ses complices, n'avaient fait qu'obéir à ses conseils et céder à son influence ; que la plupart n'avaient signé qu'à contre cœur l'acte d'association rédigé par lui ; qu'il réclamait enfin pour lui seul le châtiment que lui seul avait mérité. » On lui demanda cette déclaration par écrit, et il n'hésita pas à y apposer sa signature. Un pareil héroïsme étonna jusqu'à ses bourreaux. Novosiltzoff essaya de le séduire par des offres brillantes ; mais THOMAS ZAN ne demanda que la prompte exécution

de son arrêt. On ne se contenta pas d'une seule victime : douze *philomates* et neuf *philarètes* furent exilés en Sibérie; il y eut quatre professeurs destitués; et cela, selon la teneur de l'oukaze du 14 septembre 1824, « pour avoir voulu *pro-pager l'insensée nationalité polonaise*. » Parmi les professeurs était notre historien J. Lelevel, parmi les philomates, notre poète Adam Mickiewicz. ZAN fut conduit dans les fers à Orenbourg, sur les confins de la Russie asiatique; mais il avait par son noble dévouement sauvé tous ces jeunes gens qui rentrèrent au sein de leurs familles, désormais frappées d'interdiction. Il avait fait comme le SAUVEUR, dont ses traits portaient la divine ressemblance. Et toutes ces atrocités se commettaient sous le règne de l'empereur Alexandre, de ce dandy mélancolique qui faisait du sentimentalisme allemand avec M^{me} Krudener, ou du libéralisme français avec Talleyrand! J'aime mieux Nicolas : celui-là au moins n'est pas un hypocrite; c'est l'homme du discours adressé à la municipalité de Varsovie, il est naïvement et franchement barbare.

ZAN aussi était poète : il écrivait des vers faciles et gracieux; il faisait des chansons; comme nous, il composait des articles; mais ce n'est pas là qu'il faut aller le chercher : car la poésie que bien d'autres mettraient dans leurs écrits, il l'a mise, lui, dans ses actions. Bien des fois il a chanté sous les verrous, et les prisonniers répétaient en chœur l'hymne commençant par ces mots : « *Chante pauvre oiseau avant que la nuit vienne*, etc. » Il a laissé plusieurs ballades parmi lesquelles on distingue le *Sorcier Twardowski*. Un article dans le *Brukowiec*, le *Charivari* de Vilna, intitulé : *Ma vie et ma mort*, lui a valu des éloges et des persécutions. Voici quelques strophes composées dans les derniers moments de sa captivité, dépouillées, il est vrai, de tout le prestige de l'expression et du rythme :

« Que nous sert l'éloquence ! Aujourd'hui ce n'est plus la grandeur. Lorsque la patrie nous appelle, taisons-nous, frères, taisons-nous ! — Voici les juristes, nos amis; tendez-leur aussi la coupe. Demain nous apprendrons le droit, aujourd'hui c'est leur droite qu'il nous faut.

« Servez-vous du compas, de la balance, du mètre, pour les corps inanimés; mesurez vos forces à vos desseins, et non pas vos desseins à vos forces; — car là où les cœurs brûlent, le courage est le compas de l'enthousiasme, le bien public en est l'échelle, et deux sont moindres que l'Unité.

« Jadis Archimède, lorsqu'il mesurait les routes de l'univers, l'étendue de la terre et des cieux, était pauvre lui-même et n'avait où reposer ses pieds. — Aujourd'hui que celui qui veut comme Newton ébranler le monde sur sa base, nous compte, amis et frères, et qu'il dise si nous sommes assez nombreux !! »

Depuis longtemps, selon la teneur même de son arrêt, ZAN aurait dû être rendu à sa famille, à sa patrie; cependant, par un acte d'illégalité barbare, on le retient jusqu'aujourd'hui captif dans la capitale de la Russie.

Voici par quel trait Joseph Straszewicz termine la biographie de notre héros. (V. *Les Polonais et les Polonaises de la révolution du 29 nov.*) « Quoique absent dans la dernière lutte, ZAN fut un des héros du beau mouvement de 1830, dont il avait dix ans à l'avance préparé les éléments. Plus d'une fois son souvenir fut invoqué au milieu de cette grande crise; et comme en France, où le rôle d'appel garda si longtemps le nom du premier grenadier, Latour-d'Auvergne, même après sa mort, dans l'insurrection lithuanienne, quand l'on demandait quel était le premier soldat, le premier patriote de la contrée, toutes les voix répondaient : « ZAN ! »

²⁰ *Novosiltzoff* était louche : ses traits portaient l'empreinte de l'ivrognerie et de la débauche. Voici le portrait que Mochnacki en fait dans son *Histoire de l'insurrection polonaise*. « Buveur par tempérament, athée et matérialiste par conviction, voleur comme tous les proconsuls moscovites, au fond du cœur le plus immoral des hommes, il était cependant un des plus fermes piliers de la propagande religieuse. On disait, et non pas sans fondement, que Novosiltzoff, outre son caractère politique, avait encore une autre mission de la part de cette caste moscovite qui s'est promis à elle-même l'entière extirpation du nom polonais. S'il en était ainsi (et il est difficile de croire l'opposé) il faut lui rendre cette justice qu'il s'acquittait de son mandat avec l'acharnement et la perspicacité d'un vrai Moscovite. Il pressentait la révolution, car il avait compris la nature de la Pologne telle que l'avait faite le congrès de Vienne, etc. »

Novosiltzoff est mort en 1828, et son épitaphe a été faite par un patriote octogénaire, le digne Niemcewicz.

« Lorsque le type de tous les ivrognes, le laid Novosiltzoff, se présenta sur les bords du Styx, Caron le repoussa avec sa rame et lui dit : « Tu ne passeras pas, à moins que tu ne trouves un monstre de l'enfer plus laid que toi-même. »

²¹ *Félix Kolakowski* de Mozyr était, malgré son tempérament maladif, plein d'esprit et de gaieté. Ses chansons faisaient la joie de ses camarades, sa plaisanterie incisive faisait rire toujours, n'attristait jamais. Il savait contrefaire en perfection la voix des professeurs, entre autres celle du recteur Malewski ; et une fois la séance levée, c'était lui qui prenait la parole. Il fut envoyé avec Wiernikowski à Khazan, où il put se perfectionner dans les langues orientales. En 1827, il fut rappelé à Saint-Petersbourg, où il mourut deux années après.

²² Voilà le quatrain que Miçkiewicz a composé sur *Suzin* et qui peint suffisamment son caractère :

« Il y en eut de braves, il y en eut de timides ; mais se taire en prison et se plaire en prison, Suzin seul put y réussir. »

²³ Le diable, d'après les traditions populaires, se tient communément dans la boue. Pélican, recteur de l'Université après Malewski, était originaire des marais de Pinsk.

²⁴ Les prisonniers que l'on fait sortir au grand air après une longue détention éprouvent une sorte d'oppression qui ressemble à l'enivrement. (†)

²⁵ Un propriétaire qui vient s'établir dans une nouvelle maison célèbre en Lithuanie une solennité appelée *Inkru-towiny*. Tous les actes de la vie domestique sont de même accompagnés de certains rites religieux. (†)

²⁶ Ces vingt kibitka transportaient en Sibérie les enfants des collèges de Keydany et de Kroze. La place dont il est question est située entre l'église de Saint-Kasimir et l'Hôtel-de-ville, où viennent aboutir les trois rues principales : de la porte Ostra, du château et de l'Allemagne.

²⁷ On serait bien étonné en France si on était forcé de recourir aux fers de vingt livres et aux menottes pour appeler sous les drapeaux les futurs défenseurs de la patrie..... En Russie on enlève les recrues la nuit, on les garrotte, on les bâillonne, et le lendemain on leur rase la tête ; peu s'en faut qu'on ne leur applique un chiffre à l'épaule!...

²⁸ *Joseph Kowalewski* était de l'Institut pédagogique et se faisait remarquer par son aptitude au travail. Sur les instances du mirza des Tatars, envoyé d'abord à Khazan, il fut autorisé à faire un voyage chez les Mogols et les Mandjours, afin de rédiger l'histoire des différentes tribus tartares. Au-

jourd'hui il se trouve à Pékin, en Chine, comme interprète, et jouit d'un revenu considérable.

²⁹ Son nom, par respect pour les martyrs de Vilna, restera un mystère.

³⁰ Que Jankowski ne s'est jamais vendu, nous en avons la preuve dans sa captivité et dans sa déportation communes avec les autres philarètes. Jusqu'aujourd'hui il est détenu à Voronège, au fond de la Russie. Mais les esprits forts ont souvent le cœur faible.....

³¹ *Antoine Gorecki*, un des vétérans de la grande armée, colonel durant la dernière insurrection de 1830 et le meilleur fabuliste contemporain. Bientôt on pourra nous en croire autrement que sur parole.

³² Cette chanson est réellement une improvisation de Jankowski.

³³ Voici une théorie complète du *vampirisme*, d'après les superstitions accréditées chez toutes les races slaves. On reconnaissait de son vivant, à certains signes funestes, celui qui devait un jour ressusciter sous forme de vampire. Aussitôt après sa mort on lui coupait la tête, on clouait ses pieds et ses mains aux planches du cercueil, et l'on traversait sa poitrine d'un épieu de tremble, cet arbre étant celui sur lequel Judas se pendit après sa trahison. Si l'on négligeait de prendre ces précautions, le vampire se levait de sa tombe et hantait les vivants jusqu'à ce que tous ses amis et parents fussent devenus vampires comme lui.

³⁴ Praga est la fête de pont de Varsovie du côté de la Lithuanie. Le massacre dont il est question eut lieu le 4 novembre 1794. « Frappez, » a dit Catherine, et vingt mille habitants ont été égorgés par le féroce Souwaroff.

³⁵ Il y a dans la prosodie polonaise de ces vers un chant religieux qui nous reporte aux premières années de notre enfance et qui, indépendamment du sens relevé des paroles, prête ses ailes à notre âme et lui donne une révélation du ciel. Ces hymnes d'amour, qui succèdent au cri de l'aigle, aux funèbres clameurs du réprouvé, au rire inextinguible des enfers, font venir des larmes aux yeux et dans la voix de tout lecteur polonais. Quel traducteur oserait se flatter de pouvoir reproduire, soit en vers, soit en prose, l'entraînante harmonie de ce cantilène slave et qu'une oreille slave

peut seule apprécier ? C'est ici le cas de répéter le proverbe :
 « *Chi m'ha tradotto m'ha tradito.* »

⁵⁶ Les traditions orientales affirment que le tiers des étoiles célestes quitta ce jour-là ses orbites. Depuis la chute de *Lucifer*, les cieux sont devenus bien moins brillants, attestant ainsi, comme tout l'atteste dans la nature, la déchéance originelle. Ce sont les âmes des élus qui, portées par l'Amour, rendent peu à peu aux célestes voûtes l'éclat qu'elles ont perdu, et lorsqu'elles auront repris leur ancienne splendeur, les temps seront accomplis.

⁵⁷ Il y a là dans le capucin Pierre et dans le bernardin Robak de *Thadée Soplitza* deux caractères de prêtres polonais, deux types sublimes que nulle poésie au monde n'aurait pu enfanter si le dévouement du clergé polonais, avant et après la révolution, n'avait ajouté des noms nouveaux à la liste déjà si longue de nos martyrs..... Qu'il nous soit permis de citer ici le nom de Gutkowski, évêque de Podlaquie, qui a combattu sous les drapeaux de la foi avec la même ferveur avec laquelle il avait jadis suivi les aigles polonaises sur les bords de l'Ebre et du Tage. Le poison moscovite, vient tout récemment, dit-on, d'accomplir une aussi belle carrière, et la Pologne, faute d'appui sur la terre, pourra donc invoquer un saint de plus dans les cieux.

⁵⁸ La porte de fer est le Kremlin, les cavernes sont les mines de Sibérie, la mer est Saint-Petersbourg.

⁵⁹ « Ici la critique serait facile, trop facile même, dit Georges Sand : on pourrait dire que les révélations inintelligibles du dieu de Konrad rappellent un peu les énigmes sans mot des antiques oracles, et que c'est un assez pauvre secours accordé à la foi et à la prière que cette vision, où, dans un chiffre mystique, la patrie du poète se voit délivrée par une réunion de quarante grandes villes, ou par un personnage dont le nom se compose de quarante-quatre lettres, ou par une armée composée de quarante-quatre phalanges, etc. Les Polonais se perdent en commentaires sur cette prédiction. Nous n'en grossirons pas le nombre..... etc. Un seul mot d'ailleurs doit imposer silence à toute censure pédantesque : la Pologne est catholique, et Mickiewicz est son poète mystique. » (*Revue des D. M.*, t. 11, p. 628.)

⁴⁰ La dévote Marie-Thérèse d'Autriche.

⁴¹ Le libéral Frédéric II de Prusse.

⁴² On voit que Mićkiewicz, dans le sublime parallèle qu'il a fait des martyrs de la Pologne et de la passion du Sauveur, a suivi en tous points la tradition. La robe blanche qui s'envole des pieds du Christ au moment de son ascension, et qui enveloppe le monde entier, n'est-ce point, d'après la symbolique adoptée par le poète chrétien, la parole de vie et de liberté que l'émigration polonaise, après le désastre de la patrie, est allée porter au monde entier, depuis les rives de la Seine, jusqu'aux peuplades sauvages de l'Ohio et du Meshacebé?

⁴³ Novosiltzoff, pour donner le change à la société qui l'entourait sur son goût pour les liqueurs fortes, se faisait servir à toute heure de la journée du rhum blanc avec du sucre.

⁴⁴ Le terme moscovite *czyn* ou *tchin*, ne peut être suffisamment rendu par celui de *grade* ou de *fonction*, et n'est intelligible que pour les Russes de naissance. En Russie, pour s'élever au-dessus du paysan ou du marchand, c'est-à-dire pour se libérer du knout, il faut entrer au service du gouvernement et s'embrigader dans la vaste famille des *czynownik*i. Cette famille se subdivise en quatorze variétés : il faut plusieurs années de service pour être promu à la classe supérieure. Les individus doivent subir des examens et s'astreindre à des formalités pareilles à celles qui sont en vigueur dans la hiérarchie des mandarins chinois : à preuve que cette dénomination a été apportée en Russie par les Mogols. Le tzar Pierre devina le premier la signification technique de ce mot, et développa toute l'institution dans un sens tout à fait chinois. Le *czynownik* n'est plus un paysan, et n'est pas encore un fonctionnaire, mais un magistrat en expectative et qui postule un emploi quelconque. Chaque classe ou chaque *tchin* correspond à un grade de l'armée : la douzième classe est celle du sous-lieutenant, ou de l'étudiant à l'université : la dixième, celle du capitaine, ou de la dame d'honneur à la cour impériale : la neuvième, celle du major, ou du magister ès lettres : la huitième, celle du colonel ou du docteur en philosophie ; les classes supérieures comprennent les *sowietniki*, conseillers réels ou titulaires ; l'*archirey*, ou l'évêque, a le grade de général. Entre les classes inférieures et supérieures, les rapports d'obéissance et de subordination sont à peu près les mêmes qu'entre les différents grades de l'armée. Dans une même classe, on peut passer d'une fonction à une autre après un an de préparation. (†)

« Le principe mogol qui règne actuellement en Russie, disait naguère M. Mićkiewicz, est celui de l'anthropolâtrie. Lorsque deux Mogols se rencontrent, de quelque *tehin* qu'ils soient, l'un devient aussitôt le *dieu* de l'autre. » Cette adoration réciproque est exprimée par la formule *czyn czyną poczytalet*. Un Russe demandait à son voisin : « Lorsque le bon Dieu sera mort qui donc remplira son emploi de dieu ? — Imbécile, repartit l'autre, notre impératrice Catherine la Grande (et il fit un grand signe de croix) ne manquera pas de donner son *tehiu* vacant à saint Nicolas. » Cette anecdote peint suffisamment la culture morale et religieuse du peuple moscovite.

⁴⁵ « La plaisanterie de Mićkiewicz est pleine de fiel et de verve. Il a fait aux courtisans des plaies plus profondes avec son vers incisif et mordant qu'ils n'en ont fait à leurs victimes avec le knout. »

(Georges Sand.)

⁴⁶ M. Mićkiewicz juge un peu sévèrement la société de Varsovie, que, d'après son propre aveu, il connaissait à peine; malgré ce défaut, ou plutôt à cause de lui, le drame des *Aïeux* devient toujours plus attachant, car il signale dans leur vivacité les grandes et petites passions de l'époque. Il fait tour à tour passer devant nos yeux les coryphées de la *littérature classique*, dont Varsovie était la métropole : c'est Osinki, professeur à l'Université, qui défendait *l'école française*, par le précepte et l'exemple; c'est Kozmian, conseiller d'Etat et auteur des *Géorgiques polonaises*; c'est enfin François de Sales Dmochowski, sur qui tombent à brûle-pourpoint les sarcasmes de Mićkiewicz. Ils les ont d'ailleurs bien justifiés en se soumettant tous trois à la magnanimité du tzar, tandis que le philarète exilé faisait entendre un chant de gloire et de liberté; l'école romantique, représentée, dans l'émigration polonaise, par Zaleski, Mićkiewicz, Goszczynski, radieuse trinité, a gagné sa cause aux yeux de la patrie, après l'avoir victorieusement plaidée devant l'opinion. La *DIVINE COMÉDIE* elle-même perdrait pour nous une grande partie de son intérêt historique si, au lieu de placer ses amis au ciel et ses persécuteurs en enfer, le proscrit s'était contenté, comme Milton, de peindre des passions et des luttes surnaturelles, ou s'il était tombé dans la lourdeur allégorique de *la Henriade*. D'ailleurs les beaux caractères de Cichowski, des jeunes conjurés du Belvédère, suffisent bien pour racheter tout ce qu'il y a d'odieux, d'affli-

geant dans la peinture de cette prostitution officielle dont les fonctionnaires du tzar moscovite voulaient infester la Pologne.

⁴⁷ *Zénon Niemojewski*, étudiant en droit, un des héros de la nuit du 29 novembre (1830), attaqua, lui dix-septième, le château du grand-duc Constantin et le chassa de Varsovie.

⁴⁸ Les *kammer-junkiers* sont les valets de chambre en herbe des tzars de Russie.

⁴⁹ *Adolphe Cichowski* fut mis au cachot en 1822, et il n'en fut retiré qu'au mois de mars 1826. Il avait fait partie du premier comité patriotique fondé quelques années auparavant par l'infortuné *Lukasinski*. C'est au silence de ces deux martyrs que l'on doit le salut des autres conjurés et la conservation du foyer révolutionnaire qui, de loin en loin, préparait la nuit du 29 novembre. Aujourd'hui *Cichowski* se trouve sur le sol de l'exil entouré de la considération de tous ses compatriotes.

⁵⁰ Ceux qui connaissent le beau caractère et les inépuisables dévouemens de M^{me} *Claudine Potocka*, un des anges bienfaiteurs de la Pologne et que le ciel lui avait envoyés à son déclin pour lui rendre l'exil ou la captivité moins pénible, n'auront aucun doute sur son identité avec la *jeune dame de Mickiewicz*. Elle vivait encore à l'époque où le poète écrivait ses *Aïeux* ; il n'a pas cru nécessaire de citer son nom, gravé dans tous les cœurs polonais.

⁵¹ Au dernier trait surtout il est impossible de ne pas reconnaître *François de Sales Dmochowski*, journaliste, industriel, chef de commandite, romancier, libraire, fabricant d'almanachs, fleuriste et même poète passable. Son père, écrivain distigué, a traduit l'*Iliade* en vers polonais ; et c'est, à mon avis, la meilleure traduction qui existe dans toutes les langues.

⁵² *M. Zaboklicki*, maître des cérémonies depuis le règne de Stanislas-Auguste : ennemi naturel de toute révolution.

⁵³ Tout cet épisode est vrai jusque dans ses moindres détails. Voyez l'histoire de l'illustre *Mochnański*.

⁵⁴ C'est le célèbre auteur des *Chants historiques*, le proscrit octogénaire qui a survécu à toutes les révolutions pour chanter mélodieusement sur leurs ruines ; qui a vu la

Pologne déchoir du rang des nations, et qui la verra peut-être bientôt se relever plus grande et plus forte que jamais *.

³⁵ Quelques commentateurs ont prétendu voir dans ce passage, et nous ne sommes pas de leur avis, une allusion à Brodzinski, patriote distingué, chéri de la jeunesse polonaise, qui naguère occupait avec tant d'éclat la première chaire de littérature générale en Pologne. Son *Wieslaw* et ses chants populaires respirent tout le parfum printanier des montagnes de Krakovie et du tertre virginal de Vanda. Sa dissertation sur la *nationalité polonaise* vivra aussi longtemps que la Pologne elle-même, et son *Message de la terre d'oppression à la terre d'exil* est peut-être l'égal du *Livre des Pèlerins* pour le charme de l'expression et la mélancolie des pensées. Ce gracieux poète, le Millevoje de la Pologne, est mort récemment d'une maladie de poitrine dont les peines morales sont venues hâter les progrès. Brodzinski a fait plusieurs campagnes de l'empire avec son frère, tué à ses côtés et à qui l'on doit aussi une traduction excellente de la *Pucelle* de Schiller. En Pologne, tous les bons poètes sont en même temps hommes de cœur et bons patriotes. Le honteux divorce entre la pensée et l'action ne s'est pas encore accompli. Les dix-sept assaillants du Belvédère, presque tous étaient poètes.

³⁶ *Pierre Wysocki* fut le chef de l'école des porte-enseigne, pépinière de héros, qui décidèrent la nuit du 29 à l'avantage de l'insurrection.

³⁷ Voilà une mise en scène au grand complet. Tel était en effet l'aspect habituel des appartements du Hiérocès lithuanien. Il y régnait toujours un air de fête et une atmosphère de bague : la Tour de Londres, moins les Stuarts, l'Eldorado ou l'enfer, quelquefois tous les deux ensemble. (V. l'*Histoire de la Révolution de Pologne*, par Mieroslawski, II, 440.)

³⁸ Cet odieux personnage avait nom *Bécu*. C'était le médecin, le complaisant, le bouffon, le délateur et le souffredouleur de Novosiltzoff, qui l'avait fait professeur à l'Université. Pélican et lui se détestaient cordialement, car chacun

* Au moment où j'écris ces lignes un cachet noir vient tomber sur ma table et me donne un cruel et sanglant démenti ! A quatre-vingt-cinq ans ! et mort dans l'exil !... Niemcewicz a été inhumé dans la délicieuse vallée de Montmorency, et de même que les anciens guerriers de la Lithuanie, ses ancêtres, il avait marqué la place de son tombeau. (Voyez son Épître à Kniaziewicz, *le Polonais*, tome VI, mars 1836.)

était pour l'autre un rival dans les bonnes grâces du sultan, et tous deux visaient au *tchin* suprême de l'Université, le ectorat, promis au plus *utile*. Aussi c'était à qui ferait le plus de bassesses. Bécu avait commencé comme Figaro, et il finit comme don Juan.

⁵⁹ Voici une de ces chansons d'étudiants composée par un jeune poète, qui naguère donnait les plus belles espérances, A. Odyniec :

« Amis, bannissons la tristesse : que le vin jaillisse, que les pipes s'enflamment, que le temps s'écoule gaiement dans le cercle des amis !

« A quoi bon les plaintes ? Ce qui est fait ne saurait se défaire. Tout deviendra douceur pour les bons, amertume pour les méchants.

« Vive Stanislas ! Que la coupe passe de mains en mains, car nous buvons à la santé de Zan ! Vive notre Thomas Zan !

« Si la vertu mérite nos hommages, qui donc en est plus digne que Czezot ? Buvons à la santé de Jean !

« Vive Adam Miçkiewicz ! il nous accorde de doux loisirs, et les peines cruelles s'apaisent aux sons mélodieux de sa lyre ! etc. »

La petite poste entre les académiciens se faisait de la manière suivante : l'alphabet était partagé en trois séries, et le prisonnier frappait dans la paroi le nombre de coups correspondant au numéro de la lettre dans la série. Cette manière d'entretien avait beaucoup d'analogie avec celle employée dans un autre cachot, le Spielberg, et dont Andryane nous fait la curieuse révélation dans ses *Mémoires*. Distribués dans plusieurs couvents de la ville, les prisonniers se communiquaient par l'intermédiaire du philarète *Budrewicz*, aujourd'hui réfugié en France, qui pénétrait à travers les égouts et les cloaques, et portait de l'un à l'autre les correspondances écrites ou verbales.

⁶⁰ L'amphigouri des oukazes du sénat russe a passé en proverbe. Mais ce sont surtout les oukazes judiciaires ou les décrets du sénat qui sont arrangés de manière à pouvoir les expliquer en faveur des deux parties et par conséquent à prolonger les débats. Ce manège est dans l'intérêt des chancelleries du sénat, pour lesquelles tout procès est la source d'énormes bénéfices. (†)

⁶¹ Quand un maître veut flatter son valet, il lui dit familiè-

rement *sukisyn*, fils de chien : ce qui équivaut à un *mon cher ami*. C'est le troisième mot de toute conversation.

⁶² Qu'ils étaient grands dès lors ces pauvres enfants qui méritèrent un pareil éloge de la part d'un Novosiltzoff!...

« Celui qui sut, enfant comme Hercule au berceau, briser le front de l'hydre, jeune homme étouffera les Centaures!... »

(*Ode à la Jeunesse*, tome II.)

⁶³ Le *Pélican*, appelé par les Grecs *onocrotale* à cause de son cri particulier qui ressemble à celui de l'âne (ὄνος)... Le nom du *Pélican* est une allusion à son bec, qui, étant fort long, aplati et large à l'extrémité, rappelle jusqu'à un certain point la forme d'une hache (πίλας). L'extrémité de son bec, recourbée en crochet, est d'un rouge vif. Son gosier est muni d'une poche élastique à laquelle on a donné le nom de *blague*.... « Lorsque le sac est vide, dit le père Labat, il ne paraît pas beaucoup ; mais quand l'oiseau trouve une pêche abondante, il est surprenant de voir la grandeur et la quantité des poissons qu'il y fait entrer!... »

Sa chair étant dure et puante, on estime surtout le *Pélican* pour sa blague, sans laquelle on pourrait le confondre avec le cygne... Il est généralement considéré comme l'emblème de l'amour paternel et maternel...

— Ah ! pardon, ce n'est point de ce *Pélican* que je voulais parler ; c'est du *Pélican* des marais de Pinsk', nommé par Novosiltzoff recteur de l'université de Vilna, après la longue et parcimonieuse magistrature de Malewski. « Ce *Pélican*, ajoute le père Raimond, peut devenir non-seulement familier, mais docile. On en a vu un chez les sauvages, si bien dressé, que le matin il s'en allait à la pêche et revenait le soir avec une ample provision de petits poissons pris dans les marais : aussitôt on lui faisait rendre gorge et ses maîtres lui en jetaient quelques-uns pour son usage particulier... Il est vrai que pour lui ôter la tentation d'avaler les poissons renfermés dans sa blague, on lui met au bas du cou un ruban rouge assez étroit pour ne laisser passer que le fretin... »

— Encore?... Ah ! je m'aperçois que des deux espèces c'est la meilleure qui me préoccupe. Du reste, tout ce qui a été dit sur le *Pélican* palmipède s'applique parfaitement au *Pélican* recteur de l'université, à cette différence près que si le palmipède déchire ses entrailles pour en nourrir ses petits, le recteur au contraire déchirait les petits confiés à sa fêrule

pour en nourrir ses entrailles. Chirurgien par vocation, il aimait la vue du sang et le tirait avec volupté : d'ailleurs, comme M. Fleurant, peu délicat dans le choix des parties qui devaient le fournir, « il s'adressait rarement à des visages. »

⁶⁴ Il était parfaitement secondé dans ses vues par le généreux *Botwinko*, qui s'entendait, comme on le voit, merveilleusement à donner la question. Cette qualité lui avait fait donner le *tchin* d'accusateur public ou de procureur. C'était l'œil du tzar, toujours ouvert sur la province de Vilna et considérant l'instruction publique sous toutes ses faces. *Botwinko*, de même que tous ses pareils, s'était associé un juif qui extorquait des sommes énormes aux patients pour que l'œil du tzar pût dormir un peu durant l'instruction.

⁶⁵ C'est la même cause apparemment qui a fait défendre après 1831 de jouer les tragédies sur les théâtres polonais. Peut-être aussi les Russes avaient-ils l'instinct que la tragédie qui venait d'être jouée sur le sol de la Pologne et dont Varsovie avait contemplé le terrible dénouement était trop sanglante, trop réelle pour qu'aucune autre pût produire de l'effet, fût-elle même de Shakspeare ou de Crébillon...

⁶⁶ Le prince *Zuboff* avait été un des derniers amants de Catherine; il n'avait en partage ni le caractère ardent de Potemkin ni la figure idéale de Lanskoi; d'autres qualités sans doute avaient fait sa fortune. La jeune et belle *Walentynowicz* devint la *Sunamite* de l'ex-favori; après un an d'esclavage, elle eut le bonheur d'être veuve, veuve d'un richard qui lui laissait presque toute sa fortune. Son or et ses beaux yeux avaient séduit le tendre *Novosiltzoff*. Le sénateur fit des dépenses énormes pour éblouir la princesse, et bientôt payé de retour, il retardait à dessein le jugement des philarètes pour pouvoir prolonger son séjour à Vilna. La courtisane était cependant Polonaise au fond du cœur, et souvent elle usait du pouvoir de ses charmes pour alléger la sentence des juges ou détendre le bras du bourreau.

⁶⁷ L'influence que Lelevel exerçait à cette époque sur la jeunesse de Vilna ne peut se comparer qu'à l'admiration dont Abailard avait été l'objet au moyen âge. *Goluchowski*, *Lelevel*, *Onacewicz* représentaient dans la science la pensée politique de *THOMAS ZAN*.

⁶⁸ Le gouverneur civil de Vilna, *Horn*, et M^{me} *Horn* son épouse étaient les *pourvoyeurs* en titre du sénateur.

⁶⁹ Le conseiller ou sowietnik *Anderson* était un des plus zélés inquisiteurs. Sa femme s'était fait une réputation de sottise et d'impertinence. Il y a plusieurs genres et variétés du sowietnik : il y a le sowietnik honoraire, le sowietnik assesseur, le sowietnik sous seing-privé et le sowietnik réel ou actuel. « Le conseiller réel sous seing-privé, disait un Russe homme d'esprit, est un triple mensonge, car son emploi n'est rien moins que réel, il ne conseille rien et n'a rien à démêler avec le cabinet privé du tzar ; en outre, c'est souvent l'être le plus absurde de toutes les Russies. » (†)

⁷⁰ Le *registrator-koleski* est le *tchin* infime de la magistrature : c'est quelque chose entre le copiste et le rédacteur de nos ministères ; cependant il fait la roue et se ren-gorge à faire plaisir lorsqu'il a le bonheur de trouver quelque chose au-dessous de lui. Quelqu'un disait à propos d'un tel *czynownik* : « C'est un honnête homme. — Pas du tout, répartit un sowietnik ; pour être un homme en Russie il faut être au moins conseiller d'État : dites plutôt c'est un honnête garçon. » (†)

⁷¹ Une invitation à quelque bal officiel équivalait en Russie à un ordre positif, surtout si c'est l'anniversaire de la naissance, du mariage ou du couronnement, si c'est la fête d'un membre de la famille régnante ou même de quelque fonctionnaire haut placé. Dans un cas pareil il serait très-dangereux pour un homme dont la fidélité serait suspecte au gouvernement de ne pas répondre à l'invitation. On a vu souvent aux bals de la cour en Russie les familles des prisonniers d'État, condamnés à la potence. En Lithuanie, le général *Dybitsch Zabalkanski*, tout en marchant contre les Polonais, et le féroce *Chrapowicki*, tout en massacrant les prisonniers de guerre, invitaient la société polonaise à leurs fêtes et à leurs solennités triomphales. Le lendemain du bal les journaux officiels proclamaient à son de trompe les *manifestations unanimes, le dévouement sans bornes, la fidélité à toute épreuve des sujets pour le plus clément, le plus généreux et le plus aimé des monarques...* (†)

⁷² *Bestujew* était le plénipotentiaire de la conjuration de Pétersbourg pour traiter avec les Polonais. C'était un jeune et chaleureux républicain. La première conférence eut lieu à Kiiow, avec *Krzyzanowski*; la seconde à Vilna, avec les philarètes. Il reprochait à nos patriotes leur attachement à la forme monarchique et leur répugnance à répandre le sang des sou-

verains. Laissez faire les Russes : une fois en révolution, ils iront plus loin que nous ; ils font du despotisme en vrais Tartares et feront de la liberté en vrais Scandinaves.

⁷³ *Justin Pol* était le plus beau des philarètes. Il est mort, vers 1825, d'une maladie de poitrine.

⁷⁴ Le docteur Bécu a été frappé de la foudre en plein midi, par le plus beau temps du monde. Ce phénomène, unique en Pologne, est très-commun dans les contrées boréales, où le soleil et la terre se renvoient mutuellement leurs éclairs. Une fois pour toutes, ce poème est vrai d'un bout à l'autre, vrai dans ses moindres détails, et M. Mićkiewicz n'a eu que la peine de versifier cette solennelle tragédie, qui avait si violemment frappé sa jeune et féconde imagination.

⁷⁵ Nous verrons plus loin que les chênes étaient les premiers temples des Lithuanes et des Prusses, ou Borusses (habitants des bois) ; qu'ils rendaient des oracles ainsi que chez les Romains ; que le gui du chêne possédait des propriétés magiques, de même que chez les Gaulois ; que le chêne fut, de même que chez les Grecs, consacré au dieu de la foudre.

⁷⁶ Il est facile de reconnaître dans ce fantôme le docteur Bécu, et Mićkiewicz, de même que le Dante, châtié le damné par l'excès même de la passion qui le rendait esclave durant sa vie.

⁷⁷ Le second fantôme est celui du général Baïkow. En 1815 il fut préposé à la douane de Radziwillow, près de *Krzemienieć*. Devenu veuf vers cette époque, il se rendit à Saint-Pétersbourg, où il se fit une réputation d'homme à bonnes fortunes et de débauché. Cette illustration lui valut l'amitié de Novosiltzoff, qui lui proposa de venir partager ses *travaux* à Vilna, et dont il fut depuis l'inséparable compagnon. Il servit le sénateur avec un zèle intelligent et fut, entre ses mains, l'instrument subalterne de la persécution exercée contre les enfants. Toujours à ses côtés, au bal comme à la torture, dans le même temps où la princesse Zuboff devint l'*objet* du maître, l'esclave tomba amoureux d'une demoiselle Chłopińska (nom d'une triste célébrité!). Après une orgie nocturne, dans laquelle Novosiltzoff et son valet épuisèrent tous les raffinements de la débauche, comme s'ils pressentaient que pour l'un d'eux au moins cette nuit devait être la dernière, le général Baïkow se rendait, vers onze heures du matin, chez sa fiancée, dont bientôt il allait

faire sa compagne. Au moment de dépasser la porte Ostra, sur laquelle se trouve une image miraculeuse de la Vierge, révéree de tout le peuple lithuanien, Baïkow fut frappé d'une apoplexie foudroyante, et les traîneaux, en s'arrêtant devant la porte de Mlle Chłopička, ne lui amenèrent plus qu'un cadavre. La pauvre fille, effrayée, courut chez le recteur Pélican, lui cria de loin : « Le général se trouve mal ! » et tomba sans connaissance. Les saignées du Pélican et les larmes de Mlle Chłopička furent sans effet. Le lendemain Baïkow fut inhumé dans le cimetière greco-russe qui se trouve exposé sur une hauteur, auprès de Vilna. Les élèves de la faculté de médecine, guidés par une curiosité blâmable, même pour des disciples d'Esculape, allèrent examiner sur le cadavre, trois jours après son enterrement, les effets d'une apoplexie foudroyante. Ils trouvèrent la peau toute découpée en bandes transversales, comme si l'on venait de le fustiger. Saisis d'étonnement et de dégoût, ils le poussèrent du sommet de la montagne, et le cadavre, abandonné à lui-même, roulant sur une pente rapide mais régulière, ne s'arrêta que sur les bords déserts et peu fréquentés d'un ruisseau. Le lendemain il y eut une tombe vide dans le cimetière; toutes les perquisitions furent inutiles; seulement quelques jours après, aux croassements des corbeaux qui s'abattaient par nuées sur leur pâture, on découvrit le cadavre à demi dévoré. Craignant une nouvelle exhumation, on transporta les restes du repas en Russie, où sans doute on les a recouverts d'un rocher de marbre ou d'un monument de bronze.

Observons ici que presque tous ceux qui ont pris part à cette croisade contre la jeunesse de Vilna ont péri d'une mort ignominieuse ou violente. Baïkow, frappé d'apoplexie foudroyante; Bécu, tué d'un coup de tonnerre; Botwinko, destitué et condamné pour vol; Krolikowski, pendu en 1831 par les insurgés, et celui qui répondait devant Dieu et devant les hommes de tous ces crimes, qu'il pouvait empêcher, le tzar Alexandre, lentement consumé par le poison..... Cette main invisible mais sûre, qui frappait les ennemis de l'humanité, ces prémices des éternels châtimens qui les atteignaient déjà sur cette terre, n'ont pas sans doute peu contribué à développer la disposition religieuse que M. Mićkiewicz avait puisée dans les entretiens de son oncle, ecclésiastique, et dont la dernière expression fut le *Livre des pèlerins*.

⁷⁸ Ce passage se rapporte à l'épisode de la III^e partie des *Œux*, page 232. Vilna fut, on le sait, fondée par Ge-

dimin, sur le lieu même où il venait de tuer un bison. Voyez le roman de *Połata*, traduit du polonais par Letourneur.

⁷⁹ Cette partie avait été composée avant la précédente, et publiée dans la première collection de romances et ballades de M. Mićkiewicz. Il y a entre le *Presbytère* et les *Martyrs* dix ans d'intervalle.

⁸⁰ Quoiqu'il soit impossible de déterminer au juste quel est ce personnage à travers la symbolique de la IV^e partie des *Aïeux*, moins positive et moins transparente que celle des deux autres, nous croyons pouvoir affirmer que ce prêtre aux cheveux blancs, entouré de marmots qu'il considère comme ses enfants, ce prêtre qui a formé l'esprit et le cœur de Gustave et qui de la part de son élève est l'objet de tant de vénération, n'est autre que l'abbé Mićkiewicz lui-même, l'oncle de notre poète. Après la suppression de l'ordre des jésuites, en 1773, par Clément XIV, l'université de Vilna, fondée par Etienne Batory, resta sous l'administration des mêmes personnes connues désormais sous le nom d'ex-jésuites. Un respectable rejeton de cette confrérie est parvenu jusqu'à nos jours, et l'abbé Mićkiewicz fut encore en 1819 doyen de la faculté des sciences physiques et mathématiques. Peu avant sa mort il se retira dans sa cure de Novogrodek.

⁸¹ La durée des études universitaires était de trois ans, après lesquels le pèlerin revenait dans sa maison, riche de la science acquise, mais plus pauvre d'illusions qu'il n'en était parti, et déplorant la perte de tout ce qui lui rendait la vie heureuse et facile... Ce chiffre de trois semble avoir une propriété particulière dans le poème des *Aïeux*. Trois années, puis trois heures, trois lumières, trois genres de mort.... etc. La poésie populaire est remplie de ces chiffres magiques, qui rappellent parfois les nombres de Pythagore.

⁸² C'est un des passages les plus admirés pour la mélodie du rythme et la vigueur de l'expression.

⁸³ C'était le jardin de *Tuhanowicze*, à quelques milles de Novogrodek.

⁸⁴ C'est la seconde strophe d'une chanson populaire qui commençait à peu près ainsi :

Vous n'êtes plus, rêves d'une heure !
L'avenir me glace d'effroi :
Si je l'admire et je te pleure,
Hélas ! je ne puis être à toi, etc.

⁸⁵ Il y avait là quelques vers d'une incontestable beauté. Gustave comparait le premier baiser d'une amante au sentiment que l'on éprouve à la première communion, lorsque l'âme entière se réunit sur les lèvres et vole au-devant du Sauveur. Ces vers ont été supprimés dans toutes les éditions.

⁸⁶ Quelques prêtres catholiques, pour échapper à la persécution dont ils étaient l'objet de la part du gouvernement moscovite, après l'abolition de l'ordre des jésuites, et pour pouvoir demeurer dans le pays, ont été forcés de prendre femme et d'embrasser le rite grec uni, qui ne diffère du catholicisme que par quelques détails de discipline.

⁸⁷ « Si, étant sortis pour combattre vos ennemis, le Seigneur votre Dieu les livre en vos mains, et que les emmenant captifs,

« Vous voyez parmi les captifs une femme belle, que vous aimez et que vous vouliez épouser,

« Vous l'introduirez dans votre maison, elle rasera sa chevelure et se fera couper les ongles. »

(Deutéronome, XXI, 10.)

« Celle-ci s'appellera d'un nom pris du nom de l'homme, parce qu'elle a été tirée de l'homme.

« Tu quitteras ton père, et tu quitteras ta mère..... et tu suivras ton époux, et vous serez deux dans une même chair... »

(Genèse, II, 23.)

C'est une loi bien dure que celle qui brise violemment des liens ourdis depuis le berceau et que la tombe seule devrait dissoudre. Mais que deviennent-ils encore lorsque l'exil, cette mort anticipée, vient jeter un abîme entre le proscrit qui souffre sans se plaindre et celle qui, d'après l'expression de Mickiewicz, a franchi le seuil de l'étranger...

⁸⁸ Ces vers ont été traduits en anglais par une jeune compatriote de Byron, M^{me} Éléonore Orli—b—r, née K—ngst—n, et je n'hésite pas à donner ici cette charmante traduction, qui, faite sur la mienne, a restitué à tout ce morceau le naturel et la simplicité de style qui le distinguent. Voici le passage :

Draw nigh : — upon the bed of death
Smiling she falls asleep :
Like the pale dawn when opal clouds
Around her wheel and weep.
An aged priest is at the door

Her friends in mourning near
 Her mother yet more sad I see
 And a smothered wail I hear.
 He dares not on the dying gaze,
 Her lover kneels apart, and prays.
 The transient brightness of her eyes
 By turns revives and shines and dies !
 The rose is fading from her mouth
 Now for evermore 'tis flown
 And the repose of joy is there
 And the violet there has blown.
 She lifts her colourless brow, and gives
 To us, a loving smile :
 Then sees the weeping circle round
 And sadly falls the while ;
 As white as is the sacred bread
 The holy priest brings near her bed ;
 Her arms are stiff, her trembling breast
 More slowly quivers..... is at rest.
 Oh Mary ! *thou* art dead !
 Look at this latest pledge of love
 A diamond bathed in flame ;
 Thus to her sapphire eyes a ray
 Of her parting spirit came ,
 T'was like the insects silver wing
 That charms our summer shade
 Or the dew drops by the tempest dim'd,
 Upon the long grass laid.
 No more resistance unto Death
 She made, than makes the flower
 Unto the hand that gathers it ;
 T'was thus she met his power.
 It fell on her like snow in spring
 On the first pale blossoms shed
 But we are left to weep alone
 Oh Mary ! *thou* art dead !

December 8th 1837.

" En ouvrant une tombe aux environs de Tusculum, dans la campagne de Rome, on vit une clarté brillante et soudaine se répandre dans tout l'intérieur, en illuminant les visages de tous les assistants, et s'éteindre aussitôt. La disposition de la tombe et quelques détails dans les lettres de Cicéron, laissèrent présumer que cette tombe pouvait être celle de Tullia, sa fille, et cette découverte mit tout le monde savant en émoi. On écrivit beaucoup et on disserta davantage sur la nature de la lumière surnaturelle qui s'était exhalée du corps de la jeune fille, et l'hypothèse la plus vraisemblable fut que

la lampe suspendue à la voûte du caveau avait été alimentée, pendant des siècles, par un filet d'huile minérale ou de pétrole, qui suintait lentement le long des parois.

⁹⁰ Ce pourrait être une réminiscence de ces quatre vers de *l'Enfant prodigue*, traduit en polonais par Trembecki :

Un amour vrai, sans feinte et sans caprice,
Est en effet le plus grand frein du vice.
Dans ses liens qui sait se retenir
Est honnête homme ou va le devenir.

⁹¹ Ce brillant insecte, dont l'étincelle *illumine tout le buisson*, mais qui bientôt *attire l'ennemi*, est, je le crois, une allusion à THOMAS ZAN.

⁹² Ce taret, jadis *grand usurier*, est sans doute le recteur *Malewski*, homme de savoir et de probité, mais poussant la parcimonie jusqu'à l'avarice.

⁹³ La prédiction de Gustave s'est accomplie cette même année par la mort de l'abbé Mićkiewicz.

⁹⁴ Quoiqu'il soit impossible, en lisant ce passage, de se défendre d'une réminiscence classique, toute cette description est tracée avec un sentiment si vrai et si profond, elle s'accorde si bien avec ce que nous avons éprouvé nous-mêmes si nous avons eu le malheur de voir passer notre maison natale dans des mains étrangères et de voir profanés par la dévastation et l'oubli les monuments les plus sacrés de notre bonheur, que ce morceau doit nous paraître de la plus sincère et de la plus haute poésie..... Le cœur se sent ému et transporté aux heures les plus fortunées de l'enfance, et des larmes bien réelles nous avertissent que le chien noir de Gustave, ou, disons-le, plutôt de Mićkiewicz, vaut bien le fidèle Argus du roi d'Ithaque. Hélas ! si chacun des proscrits pouvait avoir une révélation soudaine de sa maison natale, peut-être trouverait-il que ce qui se passe dans la demeure du poète exilé n'est que joie et fête auprès de la désolation qui règne dans la sienne.....

⁹⁵ Voici des stances que l'on a trouvées en 1827 dans le pavillon de Mićkiewicz :

« Avec la piété d'un pèlerin, avec le cœur d'un amant malheureux, je vous salue, arbres chéris, témoins de la fatale matinée dans laquelle Adam se sépara pour jamais de la céleste Maryla ; je vous salue et je vous quitte avec le

même deuil avec lequel ces cœurs tendres se sont fait leurs adieux.

« Béné sois-tu, jeune ange, dont les yeux ont lancé les traits tout-puissants de l'amour ; bënë sois-tu, jeune poète, dont le cœur emporta de ces lieux les voluptés, les craintes et les tourments de l'amour ! Vous fûtes malheureux ; à vos malheurs le monde porta envie : point de gloire sans souffrance, point de bonheur sans amour ! »

Ces stances étaient signées des initiales H. K.

⁹⁶ C'est ce que Sigismond-Auguste disait à la députation de la diète qui lui conseillait le divorce avec Barbe Radzivil épousée contre le vœu de la nation.

⁹⁷ Le peuple lithuanien fut, on le sait, idolâtre jusqu'au quinzième siècle, et le dernier admis dans la communion chrétienne. Parmi les peuples les plus civilisés de l'Europe, un œil attentif pourrait encore démêler quelques vestiges des superstitions païennes, que mille ans et plus de christianisme auraient dû pourtant effacer : comme le bœuf-gras en France, la nuit de Walpurgis en Allemagne, les feux Saint-Jean en Pologne, le carnaval en Italie, etc. ; tellement il est difficile de déraciner les croyances qui se sont pour ainsi dire incarnées dans un peuple par une longue succession de siècles.

⁹⁸ Il est sans doute question ici de la société satirique des *Szubrawcy*, dont tous les membres avaient pris les noms des dieux lithuaniens, et qui raillaient avec esprit, mais avec amertume, tous les travers de l'époque. Matérialistes, quoique bons Polonais dans l'âme, ils ne virent dans l'association des *Philarètes* qu'un jeu d'enfants et ne comprirent pas que ceux qu'on appelait alors les *romantiques* parlaient le langage des révolutions.

⁹⁹ Quelque grand seigneur des environs de Novogrodek qui opprimait les paysans.

¹⁰⁰ Le censeur Golański, ex-jésuite, qui refusa l'imprimatur à l'épître adressée à Lelevel. Voyez le second volume.

¹⁰¹ La conjuration moscovite existait depuis 1817. Les deux foyers principaux étaient Tultchin et Moscou. *Ryleiev* et *Pestel* étaient, en 1821, à la tête des deux comités.

¹⁰² Le peuple, en Russie, est fermement persuadé que le

tzar peut faire saisir et jeter dans un kibitka un autre souverain quelconque de l'Europe. En effet, je ne sais ce qu'on répondrait, dans certaines cours, à un feld-jäger qui se présenterait avec une mission pareille. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Novosiltzof répétait sans cesse : « Nous n'aurons de paix et de sécurité qu'après avoir introduit un tel ordre de choses, que notre feld-jäger puisse remplir les ordres du tzar avec la même facilité à Paris, à Vilna et à Stamboul; qu'à Saint-Petersbourg. » La destitution du général Yermoloff, gouverneur de la Georgie et dont le nom était très-populaire parmi les Russes, fut considérée comme un fait plus important que s'il s'agissait d'une victoire sur quelque roitelet d'Europe. Cette croyance ultra-moscovite n'a rien que de très-naturel. Rappelons-nous que son altesse royale le prince de Wurtemberg, faisant le siège de Dantzig avec les alliés, écrivait au général Rapp qu'un général russe est égal, quant à son *tchin* respectif, à la première majesté veulue, et pourrait même porter ce titre si tel était le bon plaisir du tzar. (*Voy. les Mémoires du général Rapp.*) (†)

¹⁰³ Exclamation du souverain des Goths à l'aspect du Colysée, à Rome. (†)

¹⁰⁴ En hiver, le jour tombe, à Saint-Peterbourg, à trois heures après midi. (†)

¹⁰⁵ Les fumées des villes septentrionales, qui montent dans les airs sous mille formes fantastiques, offrent un aspect pareil à celui du mirage, qui trompe l'œil du navigateur sur les mers de Sicile ou les sables de l'Arabie. Le *mirage* représente tantôt une ville, tantôt une campagne, un lac ou une oasis. Les objets se dessinent avec précision; mais toujours insaisissables, ils se présentent à une égale distance du voyageur, et finissent par s'évanouir. (†)

¹⁰⁶ Les Finnois, appelés en russe *Tchoudes*, ou *étrangers*, habitaient les rives marécageuse de la Nèva, sur lesquelles s'élève aujourd'hui Saint-Petersbourg. (†)

¹⁰⁷ Plusieurs historiens ont raconté la fondation de Saint-Petersbourg. On sait qu'il a fallu recourir à la violence pour contraindre les habitants à venir s'y établir, et que plus de cent mille esclaves ont péri durant les travaux. Des contrées lointaines ont fourni le granit et le marbre, amené par la mer. (†)

¹⁰⁸ Les cultes qui se sont séparés de l'Eglise catholique

jouissent d'une protection spéciale en Russie : d'abord parce que leurs adhérents transigent facilement avec le schisme, à l'exemple des princes et des princesses d'Allemagne; ensuite, parce que les pasteurs sont les meilleurs appuis du despotisme, en inculquant au peuple l'obéissance pour l'autorité civile, même en matière de conscience, lorsque les catholiques en réfèrent à la décision de l'Eglise. On sait que les Eglises d'Augsbourg et de Genève se sont réunies en une seule sur l'ordre du roi de Prusse. (†)

¹⁰⁹ La vapeur produite par la respiration s'exhale en hiver sous la forme d'une colonne, longue parfois de plusieurs mètres. (†)

En 1832, M. Mićkiewicz comparait les promeneurs à des cheminées ambulantes, en 1840, il les aurait assimilés à des locomotives.

¹¹⁰ Un aigle blanc sur un fond rouge et un cavalier sur un fond bleu, telles sont les armes de la Pologne et de la Lithuanie.

¹¹¹ Cette onde ennemie, qui roule ses murmures entre les populations slaves, n'est-elle pas l'esclavage? Et du jour où le torrent aura disparu sous le soleil de la liberté, ces populations fraternelles ne doivent-elles pas se réconcilier et s'entreindre pour jamais?

¹¹² Telle est l'inscription sur le cénotaphe du tzar Pierre :

« PETRO PRIMO, CATHARINA SECUNDA. » (†)

¹¹³ Ce vers est littéralement traduit d'un poète russe dont le nom m'échappe. (†)

¹¹⁴ La statue équestre du tzar, modelée par Falconnet, et celle de Marc-Aurèle, exposée au Capitole, se trouvent ici fidèlement décrites. (†)

¹¹⁵ La tarentule, espèce de grande araignée vénéneuse, est assez commune sur les steppes de la Russie méridionale et de l'Ukraine. (†)

¹¹⁶ Les décorations moscovites avec leurs différentes classes, y compris les chiffres de la cour impériale et les barettes indiquant le nombre des années du service, sont au nombre d'une soixantaine. Il arrive de voir briller sur un seul uniforme jusqu'à vingt décorations et plusieurs crachats. (†)

¹¹⁷ Il y a quelques années, un officier de la cour se coupa

la gorge parce qu'à une présentation solennelle on lui avait assigné une place inférieure à son grade. C'était le Vatel de la hiérarchie. (†)

¹¹⁸ Le portrait du tzarévitch, héritier du trône, est exposé dans la galerie de tableaux moscovites, à l'*Hermitage*. Le peintre anglais *Dow* a représenté l'enfant en uniforme de hussard et le fouet à la main. (†)

¹¹⁹ N'est-ce pas un souvenir gracieux du lac de Genève et du Salève *aux flancs azurés* qui vient se refléter sur les neiges détrempées de la Néva? Après le tumulte et la confusion d'une revue, une douce réminiscence de la campagne avec tout ce qu'elle peut offrir de plus frais et de plus riant à l'imagination. Heureux artifice du poète, qui rompt la monotonie d'une description et ne manque jamais son effet.

¹²⁰ Et ce même peuple slave a répondu à cette terrible accusation en 1825, en jetant dix têtes sanglantes sur l'échafaud qui devint le trône du tzar Nicolas.

¹²¹ C'était le peintre Oleszkiewicz, renommé à Saint-Petersbourg pour ses vertus, sa science profonde et ses mystérieuses prophéties. Son nécrologue a été inséré dans les journaux de Saint-Petersbourg, en 1830. (†)

¹²² Le poète chrétien montre toujours l'orgueil puni par le plus terrible châtement, la démence. Voyez l'improvisation, page 76.

¹²³ Le lecteur est prié de se reporter quelques pages plus haut, à la parabole de l'abbé Pierre. « Tes péchés sont les plus grands, tu n'échapperas pas à la peine; mais tu mourras le dernier, du plus infâme trépas! » Page 159.

¹²⁴ Voici, d'après le jugement de Maurice Mochnański, le chef-d'œuvre de Mićkiewicz sous le rapport du style, et nous adoptons dans toute son étendue cette appréciation de notre meilleur poète par notre meilleur écrivain. Grażina fut bien longtemps notre *vade mecum*, et parmi beaucoup d'agréables impressions effacées plus tard par les déchirements les plus douloureux, nous avons conservé celle-là aussi vive, aussi vibrante que le jour où nous l'éprouvâmes pour la première fois. Aujourd'hui Grażina nous est devenue plus chère encore de mille manières. N'est-ce pas sa lecture qui a donné au patriotisme d'Émilie Plater cette sublimité qui lui a fait

subir, avec sa faiblesse de femme, toutes les privations, les fatigues d'une guerre d'insurgés, sans qu'on l'ait vue un seul moment tomber de lassitude, ni tressaillir à l'aspect de la mort. Heureuse encore si elle l'avait trouvée sur les plaines de sa Lithuanie, au milieu des cris de victoire et de liberté; mais il lui a fallu compter, une à une, les dernières pulsations de la Pologne abandonnée et expirer de douleur sur une terre étrangère, avec l'intime sentiment de l'inutilité de son héroïsme. Ne pouvant jeter des fleurs sur son tombeau, nous lui faisons du moins un faible hommage de ce travail, certain qu'un jour l'admiration et la gratitude lui élèveront un monument autour duquel les générations futures viendront se rassembler et s'animer au récit de ses hauts faits, des plus nobles mouvements de vertu et de patriotisme. Nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier les traits de ressemblance entre ces deux guerrières qui semblent n'en faire que deux sœurs, deux âmes appartenant à la même famille, dont l'origine fut le ciel de la Lithuanie, et le principe générateur, ce souffle héroïque qui se révèle dans toute son existence nationale.

Nous voudrions aussi, pour nos compatriotes, que le souvenir de l'une fût inséparable du souvenir de l'autre. Il y a dans l'histoire d'Emilie quelques traits qui appartiennent tellement à l'histoire de Grajina qu'il serait impossible de se méprendre sur leur parenté. La vierge martyre a réalisé la légende du Vaydelote lithuanien, et nous avons vu se passer sous nos yeux ce poème, dans lequel on ne trouve rien de commun, où tous les détails forment de sublimes tableaux, où toutes les passions sont dramatiques. Trois fois bénis les vers faits pour inspirer de telles actions et les poètes qui font un tel usage de leur puissance!

Nous voudrions, du reste, appeler un moment l'attention du public sur les antécédens d'une monarchie limitrophe, que nos aïeux ont vue naître et qui se donne déjà des airs de légitimité. Devant son existence à l'hospitalité polonaise, l'Ordre teutonique a dû son agrandissement au fanatisme religieux et aux querelles de ses voisins, dont il savait parfaitement tirer parti, quelle que fût la cause qu'il embrassât, ainsi qu'on en voit un exemple dans le poème que nous avons sous les yeux. Sous le prétexte de propager la religion chrétienne, les chevaliers soumièrent bientôt les peuples prussiques, en deçà du Niémen, d'une même origine que les Lithuaniens, et ils méditèrent bientôt l'asservissement de ces derniers. Moins chassés de la Terre-Sainte pour leurs intrigues, d'une main ils bapti-

saient, et de l'autre ils massacraient ces malheureuses peuplades, et les Prusses furent forcés d'adopter la langue et la croyance des vainqueurs, de même que ceux-ci ont plus tard usurpé leur nom. Dans la première moitié du seizième siècle, Albert, à la fois marquis de Brandebourg et grand maître de l'Ordre, neveu de Sigismond 1^{er}, roi de Pologne, embrassa la réforme proclamée par Luther : il fut imité par tous ses chevaliers ; et comme ils avaient d'abord été infidèles à leur mission religieuse, ils le devinrent par la suite, à plusieurs reprises, à leurs engagements les plus sacrés envers la Pologne. L'action de ce poème se passe vers 1386, époque du baptême de la Lithuanie ; et le premier roi de Prusse ne fut couronné qu'en 1701, c'est-à-dire plus de trois siècles après.

Le traducteur est persuadé que ces guerres, moitié croisades, moitié conquêtes, sont encore un fonds riche en poésie, une mine d'or que même les littérateurs allemands ont laissé passer inaperçue ; qui repose encore tout entière dans de vieilles chroniques et des chansons plus vieilles encore, et qui n'attend que la main créatrice du génie pour produire ses inépuisables trésors.

¹²³ Novogrod (la petite) ou Novogrodek, ville antique de la Lithuanie, possédée primitivement par les Jazvingiens, puis par les Russes. détruite par les Tartares lors de l'incursion de Baty, et après leur retraite, occupée et rétablie par Erdvil Montviloviez, duc de Lithuanie. Strykowski raconte ainsi cette prise de possession : « Après avoir passé le Niémen, les Lithuanes rencontrèrent, quatre milles plus loin, une grande et belle montagne sur laquelle était l'ancien château des ducs russiens, Novogrodek, ruiné par le czar Baty. Erdvil y établit sa résidence et rebâtit le château, et s'étant rendu maître sans coup férir d'une grande partie des terres russiennes qui n'avaient ni défenseurs ni habitants, il prit le titre de grand duc de Novogrodek. (Chron. de Strykowski, page 265, édit. de Kœnigsberg.) Les ruines du château existent encore. (†)

¹²⁶ L'Ordre des Chevaliers de la Croix, nommés aussi Frères hospitaliers, Marianites, Chevaliers teutoniques, fondé en Palestine l'an 1191, appelé vers 1230, par Konrad, duc de Mazovie, au secours de ses États menacés par les Prusses et les Lithuanes. Ils devinrent par la suite les ennemis les plus redoutables, non-seulement des peuples païens, mais encore des pays chrétiens qui se trouvaient dans leur

voisinage. Les annalistes du temps s'accordent à les peindre comme un Ordre avide, sanguinaire et peu soucieux de la foi chrétienne. Les évêques se plaignaient au pape de ce que ces chevaliers étaient un obstacle à la conversion des païens ; qu'ils pillaient les églises et opprimaient le clergé. On pourrait trouver de nombreuses preuves à l'appui de ces assertions dans les accusations tant de fois portées contre eux devant les papes et les empereurs. Voici à ce sujet les expressions de Jehan de Winterthur, ecclésiastique allemand, et comme tel ne pouvant être suspecté de partialité en faveur des païens : « Vers ce temps, comme je le tiens de personnes dignes de foi, les chevaliers teutoniques, maîtres de la Prusse, ayant déclaré la guerre au roi de Lithuanie, le dépouillèrent d'une partie de ses Etats. Pour recouvrer son bien, Mendog leur offrit d'embrasser la foi catholique ; mais comme les chevaliers se montraient peu disposés à tenir leurs promesses, le roi dit en langue lithuanienne : « Je vois qu'il y va non de « ma foi, mais de mes richesses : c'est pourquoi je reste « païen. » On assure (et ce serait bien affligeant et bien préjudiciable à la religion catholique) que les chevaliers préférèrent voir ces peuples plongés dans l'idolâtrie, afin de pouvoir faire des conquêtes sur leur sol et leur faire payer un tribut (chose qu'ils ne manquent pas de demander religieusement) que de les voir baptisés et libres de ce tribut.

« On dit encore que les chevaliers exercent également leurs ravages sur les terres des princes fidèles et sur celles des infidèles. » (Corpus historiarum mediæ ævi, editio Joannis Georgii Eccard, Lipsiæ, page 1847.)

Un écrivain, d'ailleurs peu favorable à la Lithuanie et à la Pologne, Aug. Kotzebue, rapporte à peu près les mêmes détails sur la conduite injuste et cruelle des chevaliers à l'égard des Prusses, dans son ouvrage : *Preussens æltere Geschichte*. On ne saurait lire sans horreur le récit des atrocités exercées sur un peuple malheureux. Nous en citerons un seul exemple : à la fin du quatorzième siècle, lorsque la Prusse entière était soumise à l'Ordre teutonique, le grand maître, Konrad Wallenrod, irrité contre l'évêque de Courlande, fit couper la main droite à tous les paysans de son diocèse, témoins Leo, Treter et Lucas David. Tels étaient les chevaliers de l'Ordre teutonique, tout composé d'Allemands ; ce qui fut bien longtemps pour les Slaves et les Lithuanes un motif d'aversion contre les Allemands. (†)

¹²⁷ Il n'est donc pas étonnant si les Prusses et leurs

frères les Lithuans, avaient voué une haine tellement implacable à leurs oppresseurs qu'elle devint, pour ainsi dire, inhérente à leur caractère national. Aux temps de leur idolâtrie et même après leur conversion, les pleureurs chantaient aux funérailles d'un Prusse ou d'un Lithuanien : « Va, pauvre défunt, quitte ce monde misérable pour un monde meilleur, où l'Allemand cruel ne régnera pas sur toi, mais bien toi sur lui. » Voyez Bielski et Strykowski. Jusqu'à nos jours, au fond de la Lithuanie prussienne, on ne peut pas faire à un paysan de plus grande insulte que de l'appeler Allemand. (†)

¹²⁸ Vitold, fils de Keystout, un des plus grands hommes que la Lithuanie ait produits. Pour ses faits politiques et militaires, voyez l'ouvrage de Kotzebue, cité plus haut, ainsi que son *Histoire de Skirgiello*. Leipsic, 1820. (†)

¹²⁹ Chorsé, bourg antique à l'est de Novogrodek. Mendog ou Mindove, Mindagos, Mendolph, fils de Ringold, grand-duc de Lithuanie, fut le premier qui, après avoir entièrement affranchi son pays du joug de l'étranger et après l'avoir rendu redoutable à tous les peuples voisins, embrassa le christianisme en 1252, et, avec l'assentiment du pape, fut couronné roi de Lithuanie, à Novogrodek. Non loin de cette ville on montre jusqu'à présent une colline que l'on croit être le tumulus de ce héros. (†)

¹³⁰ Le gouvernement de l'ancienne Lithuanie était en partie théocratique, et les prêtres y exerçaient une grande influence. Le grand-prêtre portait le titre de Krivé-Kriveyto. Les chroniqueurs qui veulent donner aux Lithuans une origine grecque ou romaine prétendent que ce nom vient de Κρίσις, Κρίσάτος. La résidence de ce grand-prêtre était aux environs de Szwentamesta, en Prusse, où l'on voit aujourd'hui le village de *Heiligenbeil*. C'est là, qu'à l'ombre d'un chêne sacré, il recevait les offrandes du peuple et donnait ses ordres aux Vaydelotes, qui parcouraient ensuite le pays avec les marques de leur mission, et proclamaient les volontés du grand-prêtre. (†)

¹³¹ Deux articles essentiels des banquets de l'ancienne Lithuanie. (†)

¹³² La Samogitie était au nord, la Russie au midi. On désignait alors par le nom collectif de Russie les provinces

suivantes : la *Galicie*, ou Russie-Rouge, échue par succession à la Pologne; la *Volhynie*, la *Podolie* et l'*Ukraine*, ses enclaves inaliénables; la Russie-Blanche et la Russie-Noire, autrement dites la *Lithuanie*, qui lui furent acquises par union volontaire et par alliance. Le nom de Russie, que le grand-duché de Moscou s'est arrogé en 1764, est une dénomination purement illusoire, et n'a rien de national.

¹⁵³ L'Ordre teutonique était gouverné par un grand maître élu par le chapitre des chevaliers; puis le grand komthour, le tretsler, ou trésorier de l'Ordre; le maréchal, ou chef militaire, et les commandeurs, ou komthours des communautés, établis dans différentes villes et châteaux. (†)

L'Ordre teutonique se composait de chevaliers et d'officiers qui, d'après les statuts, devaient tous être gentilshommes; puis de prêtres ou chapelains et de frères servants. Il y avait cinq dignitaires principaux, qui ne pouvaient être pris que dans la classe des chevaliers; c'étaient : le grand maître, le grand commandeur ou précepteur, le maréchal, le grand hospitalier, le trésorier et le nappier. Le grand maître avait le commandement suprême, le grand komthour avait autorité sur les prêtres et les frères servants, le maréchal conduisait les troupes sous les ordres du grand maître, le grand hospitalier dirigeait le service des hôpitaux, le trésorier avait la garde des fonds, et le nappier prenait soin de l'habillement. Le grand maître était désigné dans le chapitre par voie d'élection; il était inamovible; ensuite il nommait les chevaliers aux emplois subalternes, avec l'agrément du chapitre. Ces emplois étaient annuels. Waisselius nous a laissé un dénombrement des principaux officiers teutoniques qui subsistaient du temps de Konrad de Jungingen (1394-1404); et voici le résumé de ce catalogue : le grand maître, le grand commandeur, le maréchal; vingt-huit commandeurs, quarante-six commandeurs de châteaux, quatre-vingt-un hospitaliers, trente-cinq maîtres de couvents, soixante-cinq celliers, quarante maîtres d'hôtel, trente-sept proviseurs, dix-huit panetiers, trente-neuf maîtres de la pêche et trente-neuf maîtres de moulins. Selon cet annaliste, il y avait sept cents frères simples, cent soixante-deux prêtres et six cent vingt domestiques.

¹⁵⁴ Les Lithuanes avaient une manière spéciale de mesurer les saisons, les mois et les heures. (Voy. Kotzebue.) La constellation précitée s'appelait dans leur langue *Retis*. (†)

¹³⁵ L'armée teutonique était composée de frères ou chevaliers de l'Ordre, des écuyers et des laïques attachés au service de l'Ordre, de reîtres ou cavaliers, volontaires ou choisis parmi les vassaux, et d'hommes de pied à la solde de l'Ordre, appelés lansquenets, c'est-à-dire fantassins. (†)

¹³⁶ Dans presque toutes les descriptions de batailles, les chroniques affirment que les Allemands surpassaient les Lithuans par la taille et la force physique, que les coups de leurs lances étaient irrésistibles. Keystout et Narimund furent ainsi désarçonnés en combat singulier. (†)

¹³⁷ Les haches et les masses, principales armes des Lithuans. (†)

¹³⁸ Les Lithuans honoraient les serpents et les nourrissaient dans leurs maisons. Jean Lasiński nous a donné de ce culte les notions les plus exactes, en parlant de *diis Samogitarum* : « Nutriunt etiam quasi deos penates, nigri coloris obesos et quadrupedes serpentes quosdam, *givoitos* vocatos. » (*Resp. Polon. et Lith.*) Strykowski et Guagnin prétendent en avoir encore vu de leur temps dans les environs de Vilna. (†)

¹³⁹ Tout ce discours est une image fidèle de ce que les princes ses contemporains pensaient de Vitold. (†)

¹⁴⁰ Les contrées voisines de la mer de Wariag ou de Normandie, aujourd'hui mer Baltique. Les grands ducs de Lithuanie avaient soin d'investir leurs parents des terres conquises sur l'ennemi. Montvil, Mendog, Gédimin, usèrent de ce droit féodal.

¹⁴¹ Khozars, nom asiatique des Cosaques. La mer des Khozars est la mer d'Azof.

¹⁴² Troki, avec ses deux châteaux, dont l'un bâti sur une île, au milieu d'un lac, fut d'abord la capitale de Keystout, puis celle de Vitold. (Voy. Koïalowicz, p. 261.)

¹⁴³ Vallée délicieuse, consacrée par les Lithuans païens au culte de Milda, gracieuse divinité de l'amour. Aujourd'hui ce lieu s'appelle *la vallée de Mićkiewicz*, et c'est ainsi que la Lithuanie, devenue chrétienne, a perpétué chez elle le culte de la beauté. (Voy. Koïalowicz, p. 38; Cellarius, p. 656; Rostowski, p. 358.)

¹⁴⁴ Les Vaydelotes, Sigonotes, Lingustones étaient des prêtres chargés de raconter au peuple, dans un langage rythmique, les fastes des aïeux, à toutes les solennités, et principalement à celle du bélier, célébrée en automne. Que les anciens Lithuanes et Prusses aimaient et cultivaient la poésie, nous en avons la preuve dans l'immense quantité des vieilles chansons populaires et dans les témoignages des historiens. Strykowski nous apprend qu'aux funérailles des princes, un vaydelote chantait leurs exploits ; mais les détails les plus curieux à ce sujet se trouvent dans l'ouvrage allemand : *Versuch einer Geschichte der Hochmeister* ; Berlin, 1798. L'auteur de ce livre estimable, Becker, cite une ancienne chronique de Vincent de Mayence, chapelain du grand maître Dusener von Arlberg, et qui écrivit l'histoire de son temps, depuis 1346. Nous y lisons, entre autres, qu'au banquet d'élection du grand maître Vinrick de Kniprode, un minnesinger allemand obtint pour prix de ses chants, outre les applaudissements qui lui furent prodigués, une coupe d'or. Un pareil succès encouragea le Prusse Rixelus, présent au festin, à faire aussi valoir son habileté ; il demanda la permission de chanter dans son langage lithuanien, et il célébra les hauts faits du premier des rois lithuaniens, Vaydevout ; le grand maître et les chevaliers ne comprenant pas le lithuanien, huèrent le poète et son poème, et lui donnèrent en récompense un plat de noix vides. Kotzebue et Bohusz ont donc raison de soutenir que la littérature lithuanienne devait être riche en poèmes historiques, quoique fort peu en soient parvenus jusqu'à nous. Les croisés défendirent, sous peine de mort, l'usage de cette langue aux magistrats et à tous ceux qui approchaient de la cour ; ils expulsèrent du pays, avec les Bohémiens et les Juifs, les vaydelotes, bardes lithuaniens, qui seuls pouvaient connaître et chanter les fastes de leur nation. Dans la Lithuanie elle-même, après l'introduction de la langue polonaise et du christianisme, les anciens rites et l'idiome national furent proscrits ; le bas peuple, réduit au servage et à la culture des terres, oubliant le métier des armes, désapprit aussi ses chants héroïques pour des chants plus analogues à sa nouvelle situation, comme l'idylle et l'élégie. S'il restait encore quelque chose des anciennes traditions et des chants héroïques, on n'en faisait part au peuple qu'à la célébration d'anciennes cérémonies superstitieuses, qu'il accompagnait du plus profond mystère. Simon Grunau, dans le seizième siècle, dit avoir assisté par hasard,

en Prusse, à la fête du béliet, et à peine put-il sauver ses jours en jurant aux villageois de ne rien révéler de ce qu'il aura vu ou entendu. Quand le sacrifice fut terminé, un vieux vaydelote se prit à chanter les actions des anciens guerriers de la Lithuanie, en entremêlant ses chants de prières et de leçons morales. Grunäi, qui comprenait parfaitement le lithuanien, avoue ne s'être jamais attendu à quelque chose de pareil de la bouche d'un Lithuanien, tant il y avait de beauté dans le sujet et de charme dans l'expression. (†)

¹⁴⁵ Skirgellon, frère et lieutenant de Jagellon.

¹⁴⁶ En regard de cette traduction *interlinéaire*, nous donnerons quelques extraits d'une imitation en vers, faite bien avant celle-ci, et dans laquelle la légende lithuanienne a forcément été dépouillée de la rusticité slavonne, je dirai même homérique, qui fait son principal ornement. D'ailleurs le système de fidélité que nous avons adopté pour l'ouvrage tout entier nous faisait une loi de la reproduire en prose. Voici le discours de Litavor :

« Grands Dieux ! jusques à quand tiendra-t-il nos guerriers
Enchaînés pour le suivre aux combats meurtriers !
Le fer ne quitte plus la sanglante poitrine,
Sur nos fronts tout meurtris le casque s'enracine.
De succès en succès, de revers en revers,
Nous avons avec lui parcouru l'univers,
Combattant les Croisés, les Tartares nomades,
Des Sarmates voisins dévastant les bourgades,
Ou chassant devant nous sur les sables mouvants
Les tentes du Mogol que transportent les vents.
Et tous les prisonniers des fréquentes batailles,
Tous les trésors conquis dans les fortes murailles,
Ce qu'épargna le fer, ou la flamme ou la faim,
De Vitold, sous nos yeux, vient grossir le butin.
S'il grandit tous les jours, il le doit à ce glaive,
Et c'est sur nos travaux que son pouvoir s'élève.
Déjà du Pont-Euxin aux rivages finois
Cent peuples terrassés sont soumis à ses lois.
Dirai-je ses palais ? leurs orgueilleux portiques ?...
Connais-tu des Croisés les châteaux magnifiques
Qui furent de tout temps la terreur des païens ?
Ces châteaux cependant sont moins forts que les siens.
Connais-tu du Niémen les rives bienheureuses
Où parmi cent bosquets les Ondines joyeuses
Sèment toujours de fleurs les gazons toujours verts ?
Il n'est rien de pareil dans ce vaste univers.

Le dirai-je, Rymvid ? Dans son palais superbe
 J'ai cru voir en hiver et des fleurs et de l'herbe :
 Tellement ils sont beaux, ces tapis merveilleux,
 Ces festons éclatants suspendus en tous lieux,
 Ces ouvrages dorés des Sarmates captives,
 Plus charmants mille fois que l'émail de nos rives,
 Que les travaux brillants de nos Divinités
 Et du plus beau vallon les détours enchantés.
 Au château de Vitold les immenses eroisées
 De cristaux transparents me semblaient pavoisées,
 Amenés à grands frais des bouts de l'univers,
 Brillant comme Niemen, lorsqu'au sein des hivers
 Il découvre au soleil sa face étincelante,
 Ou comme un Polonais dans l'armure sanglante.

« Et moi, qu'ai-je gagné pour prix de tout mon sang ?
 Qui depuis le berceau, soldat presque en naissant,
 Échangeant mes maillots pour la pesante armure,
 Du lait de la cavale ai fait ma nourriture ?
 Tout le jour aux combats, précoce cavalier,
 Le cri de mon coursier me servait d'oreiller ;
 Puis, avant le matin, la trompette sonore,
 A de nouveaux combats me rappelait encore.
 Et lorsque, chevauchant sur des morceaux de bois
 Les enfants de mon âge, au bruit de leurs exploits,
 Charmaient leur jeune sœur, ou leur vieille grand'mère,
 Je m'élançais déjà dans la lice guerrière ;
 J'écrasais les Bédouins, ou bien je moissonnais
 Les plus nobles lauriers dans les champs polonais.

« Pourtant depuis Erdvil, mes labeurs et mes peines
 N'ont jamais d'un seul pas agrandi mes domaines.
 Vois ces remparts de bois, ce palais écroulé,
 De mes nobles aïeux refuge désolé ;
 Parcoure ces vieux réduits et ces salles désertes,
 D'une froide sueur et de mousse couvertes ;
 Où sont les beaux tapis, les carreaux de métal,
 Les trésors des vaincus, les vases de cristal ?
 Je n'ai rien emporté des bras de la victoire,
 Ni pays, ni trésors : rien, — rien, hormis la gloire !

« La gloire !... mais Vitold, ce prince audacieux,
 N'a-t-il pas élevé la sienne jusqu'aux cieux ?
 Déjà nos Vaydelots, le pronant d'harmonie,
 A l'égal de Mindove encensent son génie ;
 Et, couvrant ses hauts faits d'un éclat emprunté,
 Le transmettent vivant à la postérité.
 Le front resplendissant d'une fausse auréole,
 Des siècles à venir Vitold sera l'idole :

Mais qui pourra sauver du gouffre de l'oubli
Le nom de Litavor, par lui-même ennobli !

« Cependant à l'éclat qui jaillit sur sa vie
Ma fière pauvreté ne porte aucune envie.
Mais du moins, observant des traités solennels,
Qu'il respecte les droits et les biens fraternels.
Te souvient-il encore, quand sa ruse fatale,
Au milieu de la paix, troubla la capitale ?
Et chassant Skirgieillon du trône de Vilna,
Au joug le plus pesant il nous abandonna.
Une terre envahie est la seule qu'il aime :
Il voudrait qu'un agent de son pouvoir suprême,
Comme le messager du puissant Kriyeitas,
Reprenne tour à tour et donne des états.
Il est temps de fixer un terme à ses conquêtes,
D'abaisser ce tyran qui marche sur nos têtes.
Tant qu'une âme de feu fera battre mon sein,
Tant qu'un glaive vengeur obéit à ma main,
Tant que dix palefrois de la belle Crimée
(Seul butin remporté des débris d'une armée),
Au regard flamboyant, aux ailes de vautour,
En frappant sur le roc henniront dans ma cour :
Rymvid en aura deux en retour de son zèle ;
Oui, tant que mes coursiers, que mon sabre fidèle,.... »

Il ne put achever : de son brûlant discours
Un transport de fureur vint suspendre le cours ;
Et comme s'il avait rebondi sur sa place,
On entendit gémir sa pesante cuirasse.
Quel est donc cet éclair qui brille dans la nuit ?
Comme du haut des cieux une étoile s'enfuit
Lumineuse, en traçant un sillon sur sa route,
Tel son glaive irrité, tournoyant sous la voûte,
Vint frapper sur le marbre, et des milliers d'éclairs
Du sol retentissant jaillissent dans les airs, etc. —

¹⁴⁷ D'un seigneur de Lida la fille enchanteresse
(Grajina fut son nom, ou la belle princesse),
Des rives du Niémen la plus divine fleur,
Avait de Litavor accompli le bonheur.
Et bien que la beauté, sur son noble visage,
Semblât unir l'aurore au midi de son âge,
On admirait toujours sur ce front enfantin
Les grâces d'une vierge et l'éclat du matin
Qu'embellissaient encore les charmes d'une mère.
On eût dit à la voir, la rose printanière,
Brillant de mille appas sous les feux de l'été :
Tel, au même rameau, le regard enchanté
Voit le fruit qui déjà de vermeil se colore ,

Tandis qu'auprès de lui la fleur sourit encore....
 Son front majestueux plane au-dessus de tous ;
 Elle seule à la cour égale son époux :
 Couple bien assorti ! digne de la couronne !
 Lorsque des serviteurs l'essaim les environne,
 On dirait au jardin deux flottants peupliers
 Élevant leurs sommets parmi les églantiers.....
 L'imitant par ses traits , par sa taille élancée,
 Son cœur de Litavor exprime la pensée.
 Méprisant la quenouille et les jeux féminins,
 Souvent elle saisit le glaive des deux mains.
 On la voyait alors, aux travaux endurcie,
 Guider un palefroi de la Samogilie ;
 Le léopard au front, la pesante peau d'ours
 Enlaçait rudement ses gracieux contours ;
 Et le prince riait en voyant les hommages
 Que souvent lui portaient les vassaux des villages,
 Et lorsque les guerriers, par ses formes trompés,
 Lui rendaient au château des honneurs usurpés.
 Grajina partageant ses plaisirs et ses peines,
 Du puissant Litavor gouvernait les domaines,
 Et réclamait toujours par un charme vainqueur
 Sa part dans les ennuis, comme dans son bonheur.
 Ils régnaient en commun. Les traités et les guerres
 Ont souvent attendu ses avis salutaires.
 Cependant les guerriers ni le peuple indiscret
 Jamais de son pouvoir n'ont surpris le secret.
 Heureuse de l'amour souverain qu'elle inspire,
 La princesse avec soin lui cachait son empire ;
 Même les serviteurs, qui suivaient tous ses pas,
 Ignoraient l'ascendant qu'exerçaient tant d'appas, etc.

“ Si je ne portais pas le nom de messager,
 Je jure qu'à l'instant je saurais me venger :
 Et que pour cet affront , ma formidable épée
 De votre sang païen bientôt serait trempée.
 J'en jure par la croix, signe de commandeur,
 Vingt ans, auprès des rois, je fus ambassadeur ;
 Mais au sein de leur cour, l'empereur ni le pape
 Ne m'ont jamais traité comme votre satrape.
 C'est à la belle étoile, au pied de cette tour,
 Qu'on m'a fait du matin attendre le retour !
 M'en aller, sans réponse ! et qui l'ordonne ? un page !
 Va, ton sang est trop vil pour laver cet outrage !
 Nous ferons de vous tous un exemple éclatant,
 En tournant contre vous ce piège qu'on nous tend.
 Ainsi contre Vitold ton prince nous appelle,
 Pour nous porter ensemble une atteinte mortelle !
 Nous verrons si Vitold saura parer les coups

De ce glaive vengeur déjà trop près de vous !

« Allez dire à celui qui me fait cette offense
Que sa mort pourra seule assouvir ma vengeance ,
Pour tromper un Komthour que n'est-il plus rusé !
N'allez rien oublier : des discours d'un Croisé
On ne peut rien ôter, comme de la prière ;
Et ce que j'ai promis, ma main saura le faire.
L'abîme que ton maltre a creusé sous nos pas
Va bientôt s'entr'ouvrir pour son propre trépas.
Il se repentira de son indigne fraude ,
Aujourd'hui, cette nuit. — Moi, Didier de Kniprode,
Je l'annonce à ton maltre, et j'engage ma foi
Qu'il sera fait ainsi. — Chevaliers, suivez-moi ! »

Cependant il hésite ; il semble attendre encore ;
Il s'élance à la fin dans la plaine sonore.
Par moments les échos répètent dans la nuit
Le galop cadencé du groupe qui s'enfuit ;
De plus bas en plus bas on entend leurs murmures ,
De plus loin en plus loin scintillent les armures ;
Un point de feu s'agite, enfin il disparaît
Caché par la colline et la sombre forêt.

¹⁴⁹ Race particulière de chevaux samogitiens appelés *Hestères*. Ces chevaux, dont la cavalerie lithuanienne savait si bien se servir, ne doivent pas avoir été aussi débiles que nous les voyons aujourd'hui. Voici une ancienne chanson sur le cheval de Keystout, qui ne sera pas lue sans intérêt :

Le Germain peut vanter son sabre et son armure,
L'Arabe son coursier ;
Mais Keystout à Vilna fit prendre sa monture
Et forger son acier.
Son cheval est grisâtre et de petite taille ;
Son fer ronge ses mains :
Pourquoi devant sa mante, au vent de la bataille ;
Tremblent Turcs et Germains ?
Le Germain contre lui, dans la lutte enflammée,
Brisera son damas,
Le Khan fuirait en vain : son coursier de Crimée
Ne le sauvera pas !
Car le sang lithuane et sa soif meurtrière
Passent jusqu'à l'acier ;
Car le cœur du héros dans la lice guerrière
Enflamme son coursier.

(†)

¹⁵⁰ A peu de distance de la ville de Novogrodek, se trouve

une élévation qu'on appelle *la montagne de Mendog*. Sur le sommet on voit encore des ruines; on prétend qu'elles renferment le tombeau de ce prince.

¹³¹ Ponari, chaîne de collines longeant le cours de la Wilia, et dont le sommet se confond avec les campagnes de Kowno.

¹³² On reconnaît ici le cri de guerre distinct des deux nations. Celui des Germains était : « Hop, hop! da stich und poss! » (†)

¹³³ Niémen (Chronus), grand fleuve de Lithuanie, prend sa source près du village nommé *Szaczk*, dans le palatinat de Minsk, et recevant quelques petites rivières comme *Uzdzianka*, *Sierwiecz*, *Berezina*, coule près de Nowogrodek. Il reçoit une autre rivière nommée *Szczura*; puis traversant le palatinat et la ville de Grodno, monte vers le nord, et après avoir arrosé les plaines de Kowno descend vers Tilsitt pour se jeter, par plusieurs embouchures, dans le Kurisch-Haff, un des golfes de la mer Baltique.

¹³⁴ Aussi loin du glacié de la ville ducale
Qu'un mousquet allemand peut porter une balle,
Coule un ruisseau sans nom; et paisible, ignoré,
Il festonne le bois d'un filet azuré.
Arrivant au grand lac il élargit ses ondes
Et se jette avec bruit dans ses grottes profondes.
Dominant le désert, un mont audacieux
Près du lac argenté s'élève jusqu'aux cieux.

Les guerriers engagés dans la rase campagne
Aperçoivent soudain, au pied de la montagne,
Des armes, des drapeaux, qui rayonnent la nuit.
L'éclair brille, un coup part, et soudain à ce bruit,
De soldats, de chevaux, une troupe innombrable
S'arrête devant eux comme un mur redoutable.

Tels les bois suspendus au front de Ponari
Livrent aux aquilons leur feuillage flétri :
Quand la rosée attache à leurs cimes flottantes
Des colliers de rubis, des aigrettes brillantes,
Le voyageur croit voir sous leur dais colossal
Des festons argentés, des feuilles de cristal.

Le prince à cette vue, enflammé de colère,
Fait briller son épée et s'élance en carrière,
Suivi des cavaliers à sa suite entraînés.
Mais les chefs, plus prudents, demandent étonnés

Pourquoi leur souverain laisse au loin son armée
Qui sortant de la gorge à peine s'est formée;
Quels sont les combattants qu'il confie à leur voix,
Et lui-même où veut-il diriger ses exploits?

Alors le vieux Rymvid, par ses ordres sans doute,
Parcourt les légions, les range sur la route,
Les dispose en croissant tourné vers les rochers;
Les triaires au centre, aux ailes les archers:
Ainsi toujours nos rangs pour combattre s'ordonnent.
Le signal est donné : des cordes qui résonnent
S'envole dans les airs un nuage mouvant :
Jésus et Notre-Dame! — Ourra! hop! en avant!

Alors des deux partis en agitant la lance,
Chacun vers l'ennemi comme un aigle s'élance.
Oh! pourquoi cette nuit, de ses voiles jaloux,
Couvrit-elle à jamais leurs exploits et leurs coups!
Les vainqueurs, les vaincus, se frappent, se saisissent,
Ils luttent corps à corps; les armes retentissent,
Les fronts heurtent les fronts, les cimiers sont brisés,
Ceux qu'épargne le fer expirent écrasés.

Lilavor intrépide au milieu du carnage
Toujours aux premiers rangs signale son courage.
Tout cède à son aspect : les Teutons en fuyant
Reconnaissent de loin son manteau flamboyant :
La foule sans combat se retire en détresse;
Le prince triomphant les poursuit et les presse.

Mais quel dieu, quel prodige a détruit sa vigne?
Que lui sert maintenant de poursuivre en vainqueur
Et de frapper toujours, s'il n'immole personne?
Que son glaive impuissant sur les casques résonne,
Ou frappe sur le fer par l'armure trompé,
Ou semble défaillir quand le fer l'a frappé?

Les fuyards, avertis et reprenant courage,
Reviennent sur leurs pas, poussent un cri de rage,
Sur le prince entraîné fondent de toutes parts,
Et l'entourent soudain d'une forêt de dards.
Le prince abandonné de ses forces éteintes
Ne sait plus se défendre et parer leurs atteintes.

Quel prodige aujourd'hui pourra sauver ses jours!
Les Croisés de leurs traits le menacent toujours,
Lorsqu'un détachement de guerriers intrépides
Délivre Lilavor, le prend sous les égides,
L'entoure comme un mur, et d'un commun effort
Répand autour de lui la terreur et la mort.

La nuit semble au déclin : des roses de l'Aurore

Le ciel oriental doucement se colore ;
 La lutte cependant ne se ralentit pas :
 Aucun des combattants n'a reculé d'un pas ;
 Et le Dieu des combats, qui préside en silence
 Au sort des nations, dans sa juste balance
 Pèse le sang versé ; mais l'arrêt du Destin
 Parmi les combattants flotte encore incertain :

Tel le père Niémen se redresse et s'arrête
 Quand du roc de Rumchisse il rencontre la crête :
 De ses bras furieux il presse le géant,
 Bat le roc suspendu sur son gouffre béant :
 Celui-ci le retient. — Ses épaules nerveuses
 Compriment les efforts des ondes furieuses ;
 Le Niémen écumant lui dispute son cours,
 Et le roc ébranlé lui résiste toujours.

Les ennemis lassés d'une lutte incertaine
 Du pied de la montagne appellent sur la plaine
 Un dernier bataillon conduit par le komthour,
 Qui devait protéger et couvrir leur retour.
 Par de si longs efforts les troupes épuisées
 Leur cèdent le terrain, les lignes sont brisées,
 Les Germains secourus triomphent en tous lieux,
 Lorsqu'un long cri de guerre a traversé les cieux.

Soudain tous les regards se tournent d'épouvante :
 Et comme un frêne altier de sa cime mouvante
 Ombrage autour de lui les neiges d'un glacier,
 Tel paraît un guerrier sur un sombre coursier.
 Il porte un manteau noir agité par la brise :
 Tout est noir, son cimier, son casque, sa devise ;
 Il a rugi trois fois, il fond comme l'éclair.
 Dans quel sang ce guerrier va-t-il baigner son fer ?

Il court sur les Germains, dans leur foule il se noie :
 Le carnage, l'horreur semble exciter sa joie ;
 On ne voit pas son fer, mais au râle des morts
 On devine en quels lieux il porte ses efforts.
 Là s'abîme une enseigne, ici tombe une tête ;
 La troupe se retire haletante et muette.

Comme des bûcherons, ébréchant leurs outils,
 S'entourent dans un bois d'un immense abattis,
 On entend retentir la pesante cognée,
 De temps en temps s'affaisse une cime éloignée ;
 Enfin on aperçoit dans les bois renversés
 L'acier brillant au loin, des hommes empressés :
 Ainsi le guerrier noir, entouré d'épouvante,
 Se frayait vers les siens une route sanglante.

O guerrier, presse-toi de rallier leurs rangs,

De ranimer encor ces braves expirants !
 Hélas ! ils vont toucher à la crise dernière !
 De dards, de boucliers la puissante barrière
 N'existe déjà plus : le komthour furieux
 Demande Litavor et le cherche en tous lieux :
 Et le prince parait, il s'élance en carrière :
 L'un ou l'autre bientôt va mordre la poussière.

Litavor se lançait penché sur l'étrier,
 Quand l'autre l'atteignit d'un tube meurtrier.
 Les soldats ont gémi : de ses mains défaillantes
 Le fer s'échappe et tombe, et les rênes sanglantes
 Flottent au gré des vents sur le dos du coursier.
 Son front pâle fléchit sous le casque d'acier :
 Sous le pied du Germain il succombait peut-être,
 Quand Rymvid accourut au secours de son maître.
 L'homme noir a rugi. Comme un rapide éclair
 Tonne et frappe en tombant des gouffres de l'éther,
 Ainsi vers le komthour, le fer haut, il s'élance.
 A peine en mille éclats a-t-il rompu sa lance,
 Le Germain roule à terre, et déjà son rival
 Sur son corps palpitant fait marcher le cheval.

Puis il court à l'endroit où Litavor expire
 Entouré de soldats : il saisit, il déchire
 Les liens de l'armure et le fer teint de sang :
 Cherche le plomb fatal, le sonde en gémissant,
 Quand soudain de la plaie un sang nouveau ruisselle :
 A la vie un instant la douleur le rappelle,
 Il promène à l'entour un regard qui s'éteint,
 Baisse le morion sur les lis de son teint,
 Éloigne avec effroi la foule bienveillante,
 Et pressant en secret d'une main défaillante
 La main du vieux Rymvid, il lui dit : « Bon vieillard,
 Ne me découvre pas, hélas ! il est trop tard !
 De mon sort mérité respecte le mystère.....
 O ma patrie, adieu ! toi qui me fus si chère !.....
 C'est en vain que tes soins veulent me secourir.
 Rymvid..... c'est près de lui que je voudrais mourir ! »

Il disait : du guerrier qui peindra la détresse ?
 Il croit qu'un rêve affreux le poursuit et l'opprime.
 Son front est inondé de mortelles sueurs.
 Laisant tomber la main qu'il baignait de ses pleurs,
 Il entend cette voix qu'il a pu méconnaître :
 O dieux ! ce n'étaient pas les accents de son maître ! etc.

¹⁴³ Perkounas, dieu du tonnerre, adoré en Lithuanie, et
 Pochvist, dieu des orages chez les Russiens. On montre
 jusqu'aujourd'hui, à Novogrodek, les restes des temples de
 ces deux divinités.

(†)

¹³⁶ Les Lithuanes brûlaient, en l'honneur des dieux, les prisonniers de guerre et particulièrement les Allemands. Ceux qui se distinguaient le plus par la naissance ou la valeur étaient désignés pour ce sacrifice; lorsqu'il y en avait plusieurs, le sort choisissait la victime. Après la victoire que les Lithuanes remportèrent sur les chevaliers, en 1315, Strykowski en cite un exemple: « Les Lithuanes et les Samogitiens, pour remercier les dieux de cette victoire et du riche butin fait sur l'ennemi, leur offrirent un sacrifice et des prières. Ils allumèrent un grand bûcher sur lequel ils firent monter, avec son cheval et son armure, un brave chevalier, Gérard Ruddy, staroste de la province de Sambie, un des plus considérables d'entre les prisonniers, et ils envoyèrent son âme au ciel avec la fumée et ses cendres à tous les vents. » A la fin de ce même siècle, les Prusses, déjà baptisés, s'étant soulevés et ayant défait quatre mille Allemands, le Komthour de Memel fut pris et brûlé. (*Voyez* Lucas David, p. 2156). (†)

¹³⁷ L'usage de brûler les corps, commun à presque toute l'antiquité, se conserva en Lithuanie jusqu'à l'introduction du christianisme. Les chroniqueurs veulent y voir une des preuves de l'origine grecque ou romaine qu'ils attribuent aux Lithuanes. Strykowski décrit en plusieurs endroits les cérémonies funèbres avec beaucoup de détails, particulièrement celles qui eurent lieu à la mort de Keystout. « Le corps de Keystout fut amené de Vilna par Skirgellon, frère de Jagellon, avec tous les honneurs dus aux princes. Un grand bûcher de bois bien sec fut élevé dans l'endroit sacré, et on fit tous les préparatifs pour brûler le corps selon les coutumes des pères. On lui mit son armure et ses habits de prince, puis avec son sabre, sa lance, son carquois et son cor de chasse, on le plaça sur le bûcher, et à ses côtés son ami fidèle, son cheval tout vivant et tout caparaçonné; deux faucons, deux levriers et plusieurs autres chiens, des griffes d'ours et de panthère; puis, après avoir invoqué les dieux et chanté les exploits du guerrier défunt, on alluma le bûcher dont le bois résineux fut promptement consumé ainsi que le corps et tout ce qui l'accompagnait. Ensuite les ossements furent réunis et renfermés dans un cercueil. Telle fut la fin et la dernière pompe du grand prince Keystout. » (Page 467). (†)

¹³⁸ Le caractère et l'action de Grajina paraîtront peut-être

peu conformes aux mœurs du temps, vu que les historiens font un tableau peu flatteur de la condition des femmes dans l'antique Lithuanie. Ces malheureuses, victimes de l'oppression et de la barbarie, vivaient méprisées et condamnées à des travaux d'esclaves. Mais, d'un autre côté, nous trouvons chez les mêmes historiens quelques détails contradictoires. Ainsi, d'après Shütz (Kotzebue, Belege und Erleuterungen), on voyait sur les anciennes monnaies et les drapeaux des Prusses une femme couronnée, d'où l'on pourrait inférer qu'une femme avait jadis régné sur ce pays. Des traditions beaucoup plus certaines et plus rapprochées de notre temps nous ont apporté les noms de Ghézana et de Kadina, prêtresses divinisées, dont les reliques ont été longtemps conservées dans les églises devenues chrétiennes. Une chronique volhynienne manuscrite, rapporte les faits héroïques des femmes d'une ville de la Lithuanie, qui, en l'absence de leurs maris partis pour la guerre, défendirent jusqu'à l'extrémité les murs de leur ville, et qui, voyant l'impossibilité de résister plus longtemps, préférèrent à l'esclavage une mort volontaire. Kromer raconte quelque chose de semblable au sujet du château de Pullen. (Polonia sive, etc., p. 206). On peut accorder ces récits contradictoires, si l'on considère que la nation lithuanienne était composée de deux races depuis longtemps réunies, mais toujours un peu différentes l'une de l'autre, c'est-à-dire les Autochtones et les anciens conquérants du pays, à ce qu'il paraît Normands. Ces derniers avaient sûrement conservé les sentiments de respect et de dévouement pour le beau sexe, qui étaient propres à leur origine. Et même dans les anciennes lois et coutumes des Lithuanes, les femmes de cette race étaient honorées d'égards tout particuliers. D'ailleurs le mépris des femmes et leur avilissement ne se font apercevoir que dans des temps plus avancés, tandis que le siècle où nous plaçons l'action de ce poème est empreint d'un esprit chevaleresque et presque aventurier. Nous voyons le vaillant et sévère Keystout aimer tendrement sa Biruta, simple jeune fille consacrée aux dieux, dont il avait fait son épouse, après l'avoir, au péril de ses jours, arrachée du sanctuaire; et, un peu plus tard, Vitold sauvé de la prison et d'une mort certaine, grâce au courage et à l'adresse de son épouse. (†)

¹³⁹ La fin de Litavor est conforme aux usages de l'époque. Les Lithuanes affligés d'un grand malheur ou d'une

maladie douloureuse, mettaient le feu à leur maison et mouraient dans les flammes. Leur premier roi et grand-prêtre, Vaydevout, mourut de cette manière ainsi que la plupart de ses successeurs. Ce genre de mort était regardé comme très-honorable. Voici la fin du poëme : (†)

Dans ces lieux pleins d'horreur où le dieu du tonnerre ,
 Auprès du dieu des vents, avait son sanctuaire,
 Où les bœufs, les chevaux et les béliers dorés,
 Rougissaient tous les jours sur les autels sacrés
 Les idoles des dieux, de leur sang inondées,
 Là, s'élève un bûcher haut de trente coudées.

Un chêne est au milieu. Muet et consterné,
 Un prisonnier Germain sous l'arbre est enchaîné
 A cheval, sous le casque, et dans sa panoplie.
 Trois fois, autour de lui, la chaîne se replie :
 C'est Didier de Kniprode attaché par nos mains,
 C'est l'assassin du prince et le chef des Germains.

Le peuple, les soldats l'entourent en silence.
 Dominés tour à tour par l'effroi, l'espérance,
 Du destin de leur prince ils attendent leur sort :
 Ils jettent quelquefois un regard sur le fort ;
 Recueillant tous les bruits d'une oreille attentive.
 Une lueur d'espoir par instants les captive.

Le cor a retenti du faite de la tour.
 Le pont tombe : un convoi s'avance dans la cour,
 Portant sur un écu les dépouilles sacrées,
 De drapeaux éclatants et d'aigles entourées.
 Près d'elles, l'arc, le glaive et les épieux polis,
 La pourpre d'un manteau les couvre de ses plis,
 Voilà ses vêtements, son casque, son armure,
 Mais le heaume baissé dérobe sa figure.

C'est lui ! c'est Litavor ! glorieux souverain,
 Prince aux vastes États, homme à la longue main :
 Qui saura, comme lui, se montrer équitable,
 Aux Kosaks, aux Teutons se rendre redoutable ?....
 Mais pourquoi des anciens les rites révéres,
 O prince ! pour leurs fils ne sont-ils plus sacrés ?
 Non ! ce n'est pas ainsi que jadis nos ancêtres
 Honoraient, à la mort, tes aïeux et leurs maîtres.

Pourquoi, comme jadis, ô prince gracieux,
 Ton serf ne suit-il pas son maître dans les cieus ?
 Et des sanglants périls compagnon intrépide,
 Ton cheval en drap noir, avec la selle vide ?
 Et ton faucon chéri, tes fidèles limiers
 Aux naseaux pénétrants, et tes prompts lévriers ?
 La foule murmurait. Les chevaliers déposent

Le corps sur le bûcher et les prêtres l'arrosent
De torrents parfumés de lait et d'hydromel.
Les Vaydelots alors approchent de l'autel,
Ils entonnent en chœur le chant des funérailles,
Les cors ont résonné : déjà dans les entrailles
Des béliers Kriveffas va plonger son acier.....
Arrêtez. — Voici l'homme au funèbre coursier.

Quel est cet homme noir et quel dessein l'amène,
On ne sait ; — mais c'est lui qui tantôt sur la plaine
Quand les les nôtres cédaient, fuyaient de toutes parts,
Quand leur chef succombait, leur servit de remparts,
Au bruit de ses exploits, ranima leur courage
Et des Croisés vainqueurs commença le carnage.

Aujourd'hui voilà tout ce que l'on peut savoir.
C'est le même coursier, le même manteau noir ;
Mais quel est son dessein ? son nom ? que vient-il faire ?
Arrêtez et voyez ! il lève sa visière,
Il découvre son front : Litavor, dieux puissants !
La surprise ravit la parole et les sens,
Mais le bonheur enfin dissipe leurs alarmes.
C'est lui pour qui leurs yeux ont versé tant de larmes,
C'est lui, c'est Litavor ! mille cris à la fois
Ont volé jusqu'aux cieux comme une seule voix.

Litavor immobile et les yeux sur la terre,
Des applaudissements accueillait le tonnerre.
Il jeta sur la foule un regard passager,
Lui payant ses transports d'un souris mensonger.
Ce n'était pas celui qui part du fond de l'âme,
Qui brille dans les yeux d'une céleste flamme,
Mais c'était ce sourire éphémère et contraint,
Qui se pose un moment sur la bouche et s'éteint,
Et qui prête son charme à la mélancolie
Comme au front de la mort une rose flétrie.....

« Allumez ! » l'incendie a monté jusqu'aux cieux.
« Connaissez-vous, dit-il, ces restes précieux,
« Ces restes du guerrier que dévore la flamme ? »
On se tait. — « Apprenez que c'était une femme :
Femme par ses attraits, héros par ses vertus.....
Amis, je suis vengé : mais elle ne vit plus ! »
Il dit, court au bûcher près de sa bien-aimée
Et périt dans l'enfer de flamme et de fumée.

¹⁶⁰ La nation lithuanienne, composée de trois peuplades, les Prusses, les Lithuanes et les Lettons, établis dans une contrée de peu d'étendue, médiocrement fertile, fut longtemps inconnue au reste de l'Europe : ce n'est que vers le treizième siècle que les incursions de ses voisins l'appelèrent à de nouvelles

destinées. Tandis que les Prusses reconnaissaient la loi du glaive teuton, les Lithuanes, sortis de leurs marais et de leurs bruyères, portaient le fer et la flamme dans les états limitrophes et bientôt devinrent formidables entre les puissances du Nord. L'histoire n'a pas encore suffisamment éclairci par quel procédé un peuple aussi faible et si longtemps tributaire des étrangers a pu tout à coup arrêter et faire trembler ses ennemis, tout en faisant une guerre à mort contre l'Ordre Teutonique d'une part, saccageant la Pologne de l'autre, rançonnant la république de Novogrod-la-Grande, s'élançant jusqu'aux rives du Volga, ou même dans la péninsule de Crimée. La plus brillante époque pour la Lithuanie coïncide avec les règnes d'Olgiert et de Vitold, dont la domination s'étendait depuis la Baltique jusqu'à la mer Noire. Mais cet état ne sut pas, durant sa trop rapide croissance, élaborer en son sein une force organique qui réunit et vivifiât ses différentes parties. La nationalité lithuanienne, répandue sur une trop grande surface, perdit son type individuel. Les Lithuanes asservirent plusieurs tribus russiques et lièrent des relations politiques avec la Pologne. Les Slaves, depuis longtemps chrétiens, possédaient déjà une civilisation plus avancée, et, bien que menacés par les Lithuanes, reprenant la suprématie morale sur un oppresseur puissant, mais barbare, ils l'absorbèrent, de même que les Chinois ont fait avec les Tartares. Les Jagellons et leurs vassaux devinrent Polonais, tandis que d'un autre côté les princes lithuaniens établis en Russie reçurent la langue, la religion et la nationalité russiennes. C'est ainsi que le grand-duché cessa d'être lithuanien, et la race primitive se vit resserrée dans ses anciennes limites ; sa langue cessa d'être le langage officiel et ne se conserva plus que parmi le peuple. La Lithuanie offre le spectacle curieux d'un peuple qui se serait perdu dans l'immensité de ses conquêtes, comme un ruisseau qui après un débordement excessif serait rentré dans un lit plus étroit qu'auparavant.

Plusieurs siècles ont épaissi leurs ombres sur les événements précités : la vie politique a cessé pour la Lithuanie, de même que pour son plus cruel ennemi, l'Ordre Teutonique ; les rapports internationaux ont changé du tout au tout, les passions et les intérêts qui suscitaient les guerres dont il s'agit ont disparu ; la poésie populaire même n'en a pas conservé le souvenir. La Lithuanie est toute dans le passé ; ses fastes présentent sous ce rapport un point de vue favorable

à la poésie, parce que le poète, en retraçant les événements de cette époque, tout entier à l'expression artistique de son sujet, n'appellera plus à son aide les passions, ni les intérêts, ni la mode du jour. Ce sont justement de pareils sujets que Schiller recommandait de choisir lorsqu'il donnait le précepte suivant :

« Was unsterblich im gesang soll leben

Muss im Leben untergehn. »

« Ce qui doit vivre dans le chant doit mourir dans la réalité. » (†)

¹⁶¹ L'épigraphie de Wallenrod, qui semble empruntée aux écrits de Machiavel, indique suffisamment quelle sera la tendance générale du poème. Elle est la clé mythique de cette seconde signification du KONRAD, de ce *sens caché*, qui rentre très-bien dans les habitudes poétiques de M. Mickiewicz, et qui va s'ouvrir à nos yeux aussitôt que nous en aurons découvert le secret. Ce qui fut dit sur les barbares des treizième et quatorzième siècles, valeureux, mais sauvages, subjuguant leurs voisins par la violence et subissant à leur tour leur suprématie intellectuelle, s'appliquera désormais à la Russie, étendant outre mesure ses limites, pour recevoir, avec toutes les races qu'elle absorbe, la révélation de la liberté. L'Ordre Teutonique deviendra le tzarat de Moscou; la Lithuanie sera la Pologne se débattant contre l'oubli monstrueux de l'Europe et les trahisons de son aristocratie; les Prusses deviendront les provinces polonaises acquises à la Russie par le premier partage, et Konrad Wallenrod, le type de cette jeunesse polonaise, *faucheurs* à Varsovie ou *philarètes* à Vilna, qui dès le berceau apprennent à combattre l'ennemi par toutes les armes qui se trouvent à leur portée : l'intelligence, la force ou la ruse. Cette symbolique, fortement empreinte sur tout le poème, depuis le premier vers jusqu'au dernier, est assez transparente pour les lecteurs polonais et ne demande pour eux aucune explication, mais il m'a paru nécessaire de la faire palper à ceux de nos lecteurs étrangers, qui, tout en nommant la Pologne sœur de la France, sont très-peu familiarisés avec son histoire et sa nationalité.

Grâces soient rendues à la censure moscovite, qui, dans sa profonde ingénuité, s'est laissée persuader par la préface de M. Mickiewicz (Voyez la note ci-dessus) que le KONRAD ne contenait aucune allusion, aucun danger pour la génération présente : les inquisiteurs de Vilna furent plus intelli-

gents, et la police de Varsovie défendit l'ouvrage imprimé à Saint-Petersbourg aussitôt après son apparition. Publier un pareil poëme dans le siège même du despotisme, avec l'autorisation et sous les yeux mêmes du tzar moscovite, c'était de bonne tactique, un coup de maître en dissimulation, que Wallenrod lui-même n'eût pas désavoué.

¹⁶² Les Lithuanes et les Prusses ou Borusses primitifs ne formaient qu'un seul et même peuple, établi sur les deux rives du Niemen, les Lithuanes sur la rive droite, les Prusses sur la rive gauche : religion, langue, coutumes, croyance, tout leur était commun ; il n'y avait entre eux d'autre différence que celle de la destinée. Les Prusses, comme les plus proches voisins des chevaliers teutoniques, furent les premiers absorbés, et tout ce demi-peuple s'ensevelit dans la tombe que le glaive exterminateur des Germains lui avait creusée ; les Lithuanes, leurs frères d'outre-Niemen, auraient infailliblement subi le même destin si, par leur union avec la Pologne et leur conversion tardive au christianisme, ils n'avaient échappé à la farouche convoitise des moines apostats. C'est ainsi que la monarchie *prussienne*, entée sur une race étrangère et devant son origine à la félonie de quelques vassaux de la Pologne, n'a rien de national : pas même le nom.

¹⁶³ Les chevaliers teutoniques mirent pour la première fois le pied sur la terre des Prusses en 1231.

Le pape Grégoire IX, ayant ordonné une croisade contre les païens de la Prusse, le grand maître de l'Ordre Teutonique, *Hermann de Saltza*, nomma le frère *Balke* chef de l'expédition. Celui-ci rassembla une armée composée de Teutons et de troupes auxiliaires de Mazovie, et, s'étant procuré le nombre de bateaux nécessaires pour le passage, il traversa la Vistule et se laissa descendre sur la rive droite du fleuve. Mais comme une bataille rangée était impossible avec ce peuple, et que la position topographique du pays était tout-à-fait défavorable pour les chevaliers, il vint à l'idée du chef de l'expédition de s'emparer d'un arbre énorme et de s'en servir comme de boulevard en cas d'attaque. Les chevaliers assirent leur camp à l'entour et l'environnèrent à la hâte de palissades et de fossés. Cet arbre était un de ces chênes toujours verts en vénération chez les anciens Prusses et les Lithuanes, de même que chez les Gaulois. Les chevaliers établirent sur les branches du chêne une espèce de plate-

forme d'où ils pouvaient tirer à leur aise et avec avantage sur ceux qui viendraient attaquer les retranchements. Dès que les Prusses virent arborer l'étendard de la croix sur la couronne du chêne consacré, ils se précipitèrent en foule vers les retranchements et les attaquèrent avec des cris de désespoir. Mais bientôt vigoureusement repoussés, ils virent le fer et la flamme détruire pour jamais ce temple de leurs divinités impuissantes, que les siècles avaient épargné.

Ce n'est pas la seule fois qu'un chêne servit à un pareil usage. Le naturaliste Ray rapporte, dans son *Dictionnaire général des plantes*, qu'on voyait de son temps, en Westphalie, plusieurs chênes monstrueux qui servirent aussi de citadelles. (Voyez *Dictionn. d'Hist. natur.*, par Valmont de Bomare, tome II. page 385). Ces arbres rappellent par leurs dimensions le *banian* que Marsden dit avoir vu dans le Bengale, dont le tronc se composait d'à peu près cinquante à soixante tiges, et dont le dôme de verdure n'aurait pas moins de 1,116 pieds de circonférence; ou bien encore le fameux chataignier de l'Etna, dit *castagno de cento cavalli*, dont la section horizontale à 2 pieds de terre aurait 110 pieds de périmètre.

Il y avait en Prusse quatre chênes célèbres, *Ujuollas*, objet de la plus grande vénération. Le plus remarquable était celui de Nattangie, qui servait de temple aux trois grands dieux : *Perkounas*, *Piklo* et *Potrympo*; sa base était un prisme à trois faces, dont chacune portait l'image d'un dieu. Il fut détruit sous le vingtième grand maître de l'ordre, Konrad von Rothenstein. Le second était près de *Szwentameste*, dans le même endroit où se trouve aujourd'hui le village Heiligenbeil. Le troisième est celui que nous avons vu servir de citadelle aux chevaliers. Le quatrième enfin, le plus remarquable par sa grosseur, (il avait vingt-sept aunes de circonférence), était près de l'endroit où fut bâtie la forteresse de Wélava. Il existait encore au seizième siècle. En Samogitie, où régnait autrefois la religion prussique, il existe encore aujourd'hui, dans le district de *Rosiené*, près du village *Borăzié*, des débris d'un chêne célèbre. Il n'en reste maintenant que le tronc, dans lequel le propriétaire du terrain, M. Pasziewicz, a fait construire un kiosque, ou, pour mieux dire, une espèce de temple. Ce petit édifice est partagé en deux étages; le rez-de-chaussée sert de cabinet de travail et contient une petite bibliothèque de campagne placée sous le plafond, dans une rotonde ou galerie

circulaire. Cette pièce peut contenir une dizaine de personnes, outre une table, un canapé et quelques chaises. L'étage supérieur, c'est le sanctuaire même, où l'on conserve différents objets de l'antiquité lithuanienne. Parmi ces objets on voit une petite idole en argile, trouvée dans les branches du chêne, un boulet de fonte attaché par une chaîne à une verge de fer, espèce de fronde ou de massue dont les Lithuaniens se servaient avant de connaître les armes à feu. On compta les écorces de l'arbre lorsqu'il fut abattu, et on en trouva 1417, ce qui atteste plus de quatorze siècles d'existence. M. Paskiewicz a fait une ode en son honneur.

Ces chênes qui rendaient des oracles étaient vulgairement appelés Baulbis, onomatopée du son qu'ils émettaient, pareil au mugissement d'un taureau. Ni la pluie ni la neige ne pouvaient les pénétrer; en toute saison, été comme hiver, ils étaient couronnés de verdure, et leur couronne se renouvelait sans cesse à mesure qu'elle tombait. Leurs rameaux étaient tout chargés de gui, dont la verdure tendre et touffue formait en quelque sorte une seconde végétation sur la couleur foncée du feuillage; phénomène que l'on ne rencontre plus que fort rarement aujourd'hui. Adam de Brème dit avoir vu des chênes pareils à Upsal en Suède, et Simon Grunau prétend que cette reproduction spontanée et constante se faisait par l'intervention du démon, adoré sous la forme de quelque dieu prussique ou lithuanien. « In eo loco ubi oppidum Heiligenbeil situm est (dit Treter dans sa Biographie des évêques de Warmie), fuit ingens quercus, quæ non minus æstate quam hiemi (opera procul dubio diaboli) assidue virebat. » Leurs feuilles étaient plus profondément échancrées que celles des chênes ordinaires, et généralement ils gagnaient en grosseur ce qu'ils perdaient en élévation. Toutes ces indications laissent présumer que ces temples de l'antiquité lithuanienne étaient les derniers individus d'une espèce particulière, aujourd'hui perdue et anéantie avec eux.

Puisque nous avons cité Heiligenbeil, il ne sera pas hors de propos de rappeler une circonstance qui donne une idée de la vénération mêlée de crainte, dont ces puissants végétaux étaient l'objet de la part des idolâtres. Lorsqu'en 1258, l'évêque Anselme démollissait les derniers refuges des dieux prussiques, le paysan qui porta le premier coup de hache au chêne de *Szwenta-meste* (la Ville-Sainte) se blessa grièvement au genou. Cet accident fut considéré comme un témoignage de la colère des dieux; personne n'osait approcher

du chêne, le peuple murmurait et allait redevenir idolâtre. L'évêque Anselme saisit la hache, s'élança vers l'arbre et déchargea plusieurs coups terribles. Le chêne fut ébranlé ; bientôt les Allemands consommèrent l'œuvre de l'évêque ; le chêne fut abattu, coupé en morceaux et solennellement brûlé. Cependant la hache fut dérobée par le peuple qui la conserva dans une chapelle et ne cessa pas d'adorer en secret le dieu *Ziemiennik* ou *Kurcho*, dieu de la seconde classe, qui présidait à la reproduction et à la végétation. Le nom de Szwentameste fut changé contre celui de Heiligenbeil ou la *hache sainte*, en souvenir de ce mémorable événement.

D'autres arbres que le chêne étaient consacrés aux dieux d'un ordre inférieur. Les racines du lilas (*sambucus*), nommé *Sambe* par les Lithuanes, étaient la demeure de Puschaytis et de son armée de Parsztuki, espèce de gnomes, ou de lutins qui s'entretenaient avec le peuple. On attribuait à l'ombre de cet arbre des propriétés médicinales.

Les *Raghanas* étaient les divinités tutélaires des arbres, les Hamadryades ; qui apparaissaient souvent sous la forme d'une jeune fille, et récompensaient le mortel généreux qui leur avait sauvé la vie en protégeant contre le fer ou le feu l'arbre auquel était liée leur existence.

Le saule était, comme chez presque tous les peuples, l'emblème de la fécondité. Il y avait autrefois une jeune fille lithuanienne nommée *Blinda*, douée d'une excessive fécondité. Non-seulement elle produisait par la voie naturelle, mais par les pieds, par les mains, la tête, les oreilles, etc. ; elle enfantait en marchant, en parlant, en respirant, en un mot, en accomplissant tous les actes de la vie. On peut se figurer la nombreuse progéniture qu'elle dut avoir. La Terre, la plus féconde des mères, lui envia cette puissance reproductive. Un jour que *Blinda* traversait une prairie, ses pieds furent pris dans le sol, et avec tant de force, qu'ils poussèrent des racines, et bientôt l'infortunée mortelle fut changée en saule, et le saule hérita de son nom et de sa fécondité. *Blinda* et *Daphné* ne seraient-elles pas deux sœurs ?.... Je laisse au lecteur le plaisir de le deviner. C'est aussi dans l'écaille d'un gland de chêne que la déesse *Kruminé*, la Cérès lithuanienne, après son triple voyage autour du monde, apporta en Lithuanie toutes les semences de la terre.

“4” Suivant quelques historiens, la Lithuanie doit son origine à Palœmon. Suivant d'autres, les Lithuanes seraient

les descendants des Kimbres ou Kimmri, qui, ayant occupé d'abord l'Asie mineure et le Bosphore cimérien, près la mer de Zabache (Palus Mæotis), pénétrèrent ensuite en Europe, et après avoir traversé le Don (Tanaïs), s'emparèrent des pays connus aujourd'hui sous les noms de Lithuanie, Prusse et Livonie. Quelques-uns soutiennent encore que le peuple lithuanien tire son origine des Gépides qui faisaient partie des Goths, lesquels, s'étant mis sous la conduite de Lithuvon, fils de Waïdevoutas, roi de Prusse, s'emparèrent (vers l'an 573) du pays auquel leur chef a donné son nom (Lithuvonia ou Lithuanie). Il en est aussi qui prétendent que ce peuple descend des Grecs ou des Romains. Sans nous charger de décider laquelle de ces différentes opinions est la plus rationnelle, nous ajouterons que ceux d'entre les chroniqueurs qui considèrent Palœmon comme fondateur du grand duché de Lithuanie, assurent que, (vers l'an 460), plusieurs familles romaines, lassées de voir leur patrie ravagée par Attila, abandonnèrent l'Italie, s'embarquèrent sous la conduite d'un seigneur romain, nommé Palœmon, et débarquèrent par la mer Baltique en Samogitie, puis, poursuivant leur voyage sur le Niemen, descendirent en Lithuanie, dont les habitants, apercevant en la personne de Palœmon des qualités fort recommandables, l'élurent pour chef et lui confièrent le gouvernement du pays.

¹⁶³ Les anciens Lithuanes, comme tous les peuples primitifs du nord, se servaient pour vêtements des peaux de différents animaux, dont les cornes et les os leur fournissaient aussi des armes. Ainsi, un Lithuanien après avoir tué un ours ou un buffle sauvage, *urus*, se procurait en même temps les moyens de se garantir de la faim, du froid et de l'ennemi. Les armes principales des Lithuanes de ce temps étaient une cuirasse faite de corne de cheval et une javeline armée d'os ou de pierres aiguisées; plus tard, on se servit d'arcs et de flèches, jusqu'à ce que l'usage du fer, généralement répandu dans le pays, les eût fait disparaître.

L'usage des armes à feu resta inconnu aux Lithuanes jusqu'au commencement du quatorzième siècle; cependant les chevaliers Teutons leur en faisaient éprouver les terribles effets, quoique eux-mêmes ne s'en servissent encore qu'accidentellement. Quelques chroniqueurs polonais, entre autres Alexandre Guagnin et Jean Dlugosz, en parlant de la mort de Gédimin, duc de Lithuanie et père de Keystout,

arrivée en 1328, disent que ce prince fut tué, ou plutôt perforé d'une *flèche enflammée* (igneæ sagittæ percussus). Il faut croire qu'il n'ont fait que répéter ce qu'ils ont trouvé dans des manuscrits plus anciens, et que ne pouvant s'expliquer la nature des armes à feu, ils ont dit tout bonnement que c'était l'*igneæ sagittæ* qui avait frappé Gédimin. Cependant il est certain que ce duc a été tué d'un coup de feu, puisque Stanislas Sarnicki (lib. 6, cap. 26) le fait tuer *d'un obus* (globo bombardæ) au siège de Viëlona. L'historien Koïalowiez, après avoir fait la description des armes à feu, assure positivement que ce fut de cette espèce d'arme que périt Gédimin.

La découverte de la poudre à canon, que les historiens Polydore-Virgile, Pancirole, Meyer et autres, rapportent au règne de Charles IV (1347-1378), que Thévet attribue à un moine de Fribourg, nommé Ancelzin, mais dont Belleforest et autres font honneur à Berthold Schwarz, (en 1330), précéda de plusieurs années, suivant le sentiment du père Barre, le règne de Charles IV. Il est vrai que les Anglais ne se sont pour la première fois servis du canon qu'à la bataille de Crécy (1346); cependant ils connaissaient déjà l'art. l. r. e aussi bien que les Français, et Villaret certifie qu'en 1338 il y avait déjà des canons devant Puy-Guillaume (dans le Bourbonnais). Mais nous lisons dans *Dlugosz* (lib. 9, p. 923, ad an. 1307) qu'un duc de Bavière avait fait présent d'une *bombarde* aux chevaliers Teutons, qu'un chevalier s'en servait avec une adresse merveilleuse, et que pour cette raison il fut nommé maître des archers; il ajoute enfin que ce fut ce chevalier qui tua le duc Gédimin *d'un coup de flèche ardente tirée dans le dos*.... La poudre à canon était donc déjà connue avant 1328. Ce qui nous semble confirmer cette opinion c'est le passage suivant de l'*Histoire générale d'Allemagne*, par le père Barre. « On voit encore aujourd'hui dans l'arsenal d'Amberg (à neuf lieues de Ratisbonne) une pièce de canon avec le chronogramme de 1303. »

¹⁰⁰ Mariembourg, en polonais *Malborg*, ville forte, autrefois capitale des chevaliers Teutoniques, sous Casimir Jagellon, réunie à la Pologne, quelque temps après engagée aux margraves de Brandebourg, est enfin devenue vassale des rois de Prusse. Les souterrains du château renferment les tombeaux des grands maîtres, dont quelques-uns sont jusqu'aujourd'hui en parfaite conservation. M. Voigt,

professeur à l'Académie de Königsberg, émule de Kant, a écrit l'histoire de Marienbourg ; son ouvrage est fort important pour l'histoire de la Prusse et de la Lithuanie. (†)

Le château de Marienbourg, autrefois résidence des grands maîtres, est un majestueux monument, il contient plusieurs salles d'une très-vaste étendue : celle du trône, ou la salle d'audience, frappe surtout l'attention du visiteur. Elle est longue de cent soixante-seize pieds sur quatre-vingt-deux et demi de largeur ; ses voûtes en ogive sont soutenues par un seul pilier de granit placé au milieu de la salle. Le plancher est en carreaux de faïence polychrome. Les Teutons, chassés de la Prusse, transportèrent leur siège à Mergentheim ou Marienthal, en Franconie. Le château de Nevenhaus, bâti sur la montagne de Kitzberg, près de la ville, devint la résidence des grands maîtres de l'ordre. Ce château existe encore et mérite d'être visité.

¹⁶⁷ La grande croix et le grand glaive étaient les insignes des grands maîtres. (†)

Dans les temps de la plus grande splendeur pour l'Ordre Teutonique, l'élection des grands maîtres se faisait de la manière suivante ; au lit de mort, le grand maître confiait à tel chevalier qu'il lui plaisait, les insignes de sa dignité, c'est-à-dire, une *croix*, un *glaive* et un *anneau*, pour être remis à son successeur. Voici d'où provenaient ces trois objets : la croix fut accordée aux chevaliers par le Pape Célestin III ; chaque chevalier, d'après les statuts, en portait une en sautoir ; mais celle de grand maître différait des autres en ce qu'elle était en or mat. L'empereur Frédéric II permit d'y ajouter l'aigle impérial, et le roi Saint-Louis, vers l'an 1250, des fleurs de lys. Le glaive était un don de l'empereur Henri VI au grand maître Walpot, lors de son élection en Palestine. L'anneau était un présent du pape Honorius III au grand maître Hermann de Saltza ; il le lui avait donné comme témoignage de gratitude des services que ce grand maître lui avait rendus durant les négociations entre le Saint-Siège et l'empereur Frédéric II. Cette bague de grand prix fut toujours portée par Hermann de Saltza, et, dans la suite, il fut convenu de la présenter à chaque nouveau grand maître, lors de son élection, comme un gage de la bienveillance du Saint-Siège. Mais revenons à la cérémonie de l'élection. Le chevalier auquel le grand maître mourant avait confié les insignes, était déclaré vice grand maître ou vice-régent, et

gouvernait l'ordre jusqu'à la prochaine élection ; toutefois , si ce chevalier ne convenait pas à tout le chapitre, on élisait, après la mort du grand maître, un autre vice-régent. Celui-ci faisait part de l'inter règne aux maîtres provinciaux et fixait le jour de l'élection. Pendant ce temps, on distribuait les habits du grand maître défunt aux pauvres, on nourrissait un de ces infortunés pendant un an entier, ce qui avait lieu aussi pendant quarante jours à la mort de chaque chevalier. Le jour de l'élection, on célébrait la messe, après laquelle on faisait la lecture des statuts de l'ordre ; tous les frères récitaient quinze fois le *Pater*, et donnaient ensuite à manger aux pauvres. Le vice-régent, avec l'agrément de l'assemblée, nommait un chevalier pour présider, à titre de commandeur, le collège électoral ; ce commandeur prenait un autre chevalier pour assistant, ces deux en prenaient un troisième, et ainsi de suite jusqu'au nombre de treize. Parmi les électeurs il y avait un chapelain, huit chevaliers et quatre frères servants ; mais on faisait en sorte que tous les électeurs fussent chacun de différentes provinces. Après l'élection, le vice-régent conduisait à l'autel le nouveau grand maître, et après lui avoir exposé les obligations de sa charge, il lui mettait entre les mains le *sceau* de l'ordre et les insignes, et lui donnait l'accolade.

Depuis la sécularisation d'Albert de Brandebourg, ces usages se sont modifiés ; ce furent les douze commandeurs provinciaux qui devinrent électeurs de l'ordre, et leur choix dut être confirmé par l'empereur. Cette dernière cérémonie se faisait avec beaucoup de solennité. *Pirminus Gassar* la décrit en ces termes, à l'occasion de la confirmation de *Walter de Cromberg* : « Henri de Holstein, Hoyer de Mansfeld, Bolfo de Montfort et Jehan de Hohenloë, ambassadeurs du grand maître et comtes de l'empire *, furent reçus dans l'assemblée de la diète ** par les officiers de l'empereur. Ils supplièrent ce prince d'approuver l'élection de leur grand maître de Cromberg. L'archevêque de Mayence, grand chancelier de l'empire, ayant répondu que l'empereur était prêt à les satisfaire, le grand maître entra aussitôt, précédé de cinquante gardes et accompagné de six anciens comman-

* Depuis Hermann de Saltza jusques Albert de Brandebourg, les grands maîtres de l'Ordre avaient le titre de *Princes de l'empire*, qui leur fut accordé par l'empereur Frédéric II.

** La diète d'Ausbourg, tenue en 1527.

« deurs de l'ordre en grand costume. Tous se mirent à ge-
 « noux aux pieds de l'empereur, et de Cromberg lui présenta
 « les lettres de son élection, écrites en caractères d'or et
 « signées de l'archichancelier de l'empire et du secrétaire de
 « la diète. Dans le même instant, le prieur chapelain lui mit
 « le missel entre les mains, et le grand maître, à genoux,
 « prêta serment, répétant mot pour mot les paroles pronon-
 « cées par l'électeur de Mayence. L'empereur ayant fait signe
 « au grand maître de se lever, trois chevaliers, qui portaient
 « les insignes, s'avancèrent, les présentèrent à genoux à
 « l'empereur, qui les remit au grand maître et lui fit baiser
 « le pommeau de son épée. Il lui fit aussi toucher le sceptre,
 « à genoux, en sa qualité d'ecclésiastique, honneur qui n'était
 « accordé à aucun laïc. Cette cérémonie se termina par la
 « création de cinq chevaliers, armés par l'empereur en pré-
 « sence du grand maître. » (*Pirminus Gassar, Annal.*
Augsb., p. 1783 et suiv.)

¹⁶⁰ D'après les statuts de l'ordre, celui qui se présentait pour être reçu chevalier était obligé d'attester par serment qu'il était d'origine allemande et d'une famille noble. Un auteur prétend même que les candidats à la grande maîtrise étaient tenus de prouver leur naissance depuis sept générations du côté des hommes et autant du côté des femmes.

¹⁶⁹ (Textuellement : il avait rempli de sa gloire les maisons étrangères.) On appelait *maisons* les cloîtres, ou plutôt les châteaux de l'ordre qui s'élevaient dans les différentes contrées de l'Europe. (+)

¹⁷⁰ Le regard de l'homme, dit Cooper, lorsqu'il porte l'expression du courage et de l'intelligence, produit une forte sensation même sur les animaux féroces. Voici ce qui est arrivé à un chasseur américain. Il s'avancait à pas de loup vers des canards sauvages, lorsque averti par un bruit inusité, il se retourne, et tout auprès de lui il aperçoit un lion énorme étendu sur la terre. L'animal parut non moins étonné de voir cet homme aux formes de géant. N'ayant chargé son fusil qu'avec du plomb de chasse, l'Américain n'osait faire feu ; il restait donc immobile ; seulement du regard il menaçait l'animal. De son côté le lion, tranquillement assis, ne cessait lui-même de fixer le chasseur. Quelques minutes après il détourna la tête et s'éloigna ; mais à peine avait-il fait une quinzaine de pas, il s'arrêta et retourna vers l'en-

droit qu'il venait de quitter. Il trouva le chasseur immobile à la même place. Les deux adversaires se mesurèrent de nouveau du regard ; enfin le lion, comme s'il reconnaissait la supériorité de l'homme, baissa les yeux et s'en alla. (*Bibliothèque universelle*, 1827, février. *Voyage du capitaine Head.*) (†)

¹⁷¹ Les chroniques du temps parlent d'une fille de village qui, arrivée à Mariembourg, demanda à être enfermée dans un donjon, et finit par y mourir. Son tombeau devint célèbre par des miracles. (†)

¹⁷² Pendant l'élection, si les suffrages étaient partagés, des faits semblables étaient regardés comme des présages et avaient beaucoup d'influence sur le résultat des délibérations. C'est ainsi que Winrick de Kniprode gagna tous les suffrages, parce que quelques-uns des frères prétendirent avoir entendu, sortant du tombeau des grands maîtres, une voix qui s'écriait à trois reprises : « *Vinrice ! ordo laborat.* » (†)

Dans le moyen-âge, on accordait beaucoup de crédit à de pareilles prophéties. Voici ce que nous lisons dans la biographie de saint Norbert, fondateur de l'ordre de Prémontré : « Il s'en fut à Rome, vers l'an 1122, pour faire confirmer son institution par Calixte II. . . . Une voix, en lui annonçant sa future élévation, lui avait prédit qu'il serait nommé archevêque de Magdebourg, et le pape ne tarda pas à lui conférer cette dignité. »

¹⁷³ A la naissance de l'Ordre Teutonique, sa règle fut très-sévère. D'après les statuts de l'ordre, les chevaliers devaient vivre en commun, ne se nourrir que d'aliments grossiers et en petite quantité, et ne coucher que sur la dure. Ils ne pouvaient rien avoir en propre ; leurs vêtements, leurs armes, les harnais de leurs chevaux, devaient être les plus simples, sans or ni fourrures précieuses. Ils ne pouvaient non plus, sans permission, ni s'absenter de leurs monastères, ni écrire ou recevoir des lettres, ni rien enfermer sous clef, les portes de leurs cellules restant toujours ouvertes. Tout entretien avec les femmes, même avec leurs parentes, leur était interdit. Cette rigueur fut poussée au point qu'il n'était pas même permis à un chevalier d'embrasser sa mère. . . . Ce qu'ils pouvaient faire librement, c'était de prier Dieu : aussi ne faisaient-ils que dire des messes, l'épée au côté et la cuirasse au dos, et que chanter des litanies. Certains auteurs assu-

rent que le grand maître Walpot avait ordonné de réciter chaque jour et toutes les nuits deux cents Pater avec autant d'Ave et de Credo. L'âge déterminé par les statuts pour être reçu dans cet ordre, était de quinze ans.

¹⁷⁴ Les Samogitiens comme les Lithuanes avaient coutume d'annoncer leurs incursions nocturnes sur le territoire de leurs ennemis, par des cris épouvantables et le son d'une espèce de cor en bois. Ils se rassemblaient en bandes considérables, tous montés sur de petits chevaux, armés de haches et de javelines. Les représailles des Teutons font frémir d'horreur. On chargeait de fers les captifs, on violait les femmes, on arrachait les enfants du sein de leurs mères, puis on égorgeait les enfants et les vieillards. Nous citerons un fait rapporté par un historien, afin de donner au lecteur une idée de l'horreur que les Teutons inspiraient à leurs voisins. Sous le règne de Konrad de Turinge, cinquième grand maître de l'ordre, les Prussiens, refusant de se soumettre aux chevaliers, demandèrent des secours à Swentopelk, duc de Poméranie, leur voisin. Il s'ensuivit une guerre acharnée qui dura trois ans (1240-1243). « Parmi les événements de cette « guerre, dit l'historien, il y eut un fait singulier qui faillit « la terminer tout d'un coup par la prise ou la mort du duc « Swentopelk. Ce prince étant dans les environs d'Elbing, « et croyant n'avoir rien à craindre de la part des Teutons, « fit un jour préparer un repas dans une maison de campagne, et s'y rendit avec plusieurs de ses officiers et de « ses courtisans. Il se trouvait à sa suite un jeune homme « qui redoutait tellement les chevaliers, que leur nom seul « le faisait frissonner. Le duc, projetant de s'amuser à ses « dépens, le prit avec lui et prévint ses officiers qu'il enverrait quelqu'un dans la campagne avec ordre, quand le repas « serait commencé, de revenir à toutes jambes annoncer « l'arrivée des Teutons, pour voir quelle contenance ferait « le jeune homme et se divertir de sa frayeur. Ces chevaliers « étaient plus près que le duc ne pensait ; ceux de Marienwerder, instruits par leurs espions de cette partie de plaisir, « avaient effectivement envoyé un détachement pour enlever « le duc, de sorte que celui qui devait faire semblant de « les avoir vus, revenait saisi d'effroi pour les avoir vus en « réalité. A la première nouvelle, le jeune homme se sauva, « et les autres, tout en riant de son épouvante, trouvèrent « que le messenger avait très-bien joué son rôle ; mais celui-ci

« protestait si fort de la vérité de son message, que le duc, au soupçonnant à son air effaré qu'il pouvait bien avoir vu l'en-
 « nemi, prit le parti de les laisser rire et de se retirer en toute
 « hâte. Il était temps : les chevaliers arrivèrent et firent main-
 « basse sur toute la troupe de ses joyeux courtisans. Swen-
 « topelk avait à peine eu le temps de sauter sur un cheval et
 « de se sauver, suivi d'un seul domestique ; un chevalier teu-
 « tonique se mit à sa poursuite et le serrait de si près, que le
 « duc n'échappa qu'en repassant la Vistule à la nage. Le
 « jeune homme fut moins heureux : il fut tué d'une balle qui
 « l'atteignit au milieu du fleuve. »

¹⁷⁸ A la suite d'un différend entre Jagellon, grand-duc de Lithuanie, et son oncle Keystout, le Bayard lithuanien, au sujet du mariage de la princesse *Marie* avec *Woidyllo*, complaisant de bas étage du grand-duc ; ce dernier, conseillé par son favori et soutenu par les chevaliers teutoniques, envahit à main armée les domaines de Keystout. Le prince le repoussa avec vigueur et, voulant punir l'insolence de son neveu, le poursuivit et s'empara de Vilna, capitale du grand-duché. Menacé de perdre son trône, Jagellon eut recours à la générosité de son oncle et à l'intervention de son cousin Vitold, qui, par ses sollicitations en faveur de Jagellon auprès de Keystout son père, parvint à les réconcilier. Keystout évacua donc Vilna ; et à peine retourné dans ses terres, il tourna ses armes contre un de ses vassaux, Korybut, qui s'était révolté, et mit le siège devant Novogrodek. Cependant la réconciliation des deux princes ne fut pas de longue durée. Jagellon, excité de nouveau par son beau-frère Woidyllo, recommença les hostilités et, profitant de l'absence de son oncle, investit son château de Troki. Keystout, prévenu de cette nouvelle ingratitude de son neveu, s'avança avec Vitold pour lui livrer bataille ; mais cette fois il eut le malheur d'être fait prisonnier ; il fut jeté dans un cachot et peu de temps après il mourut. Woidyllo fut soupçonné de l'avoir étranglé. Vitold aussi était prisonnier ; mais, plus heureux que son père, il fut sauvé par sa femme, qui, ayant une fois obtenu la permission de le visiter, lui apporta des habits féminins et le fit évader à la faveur d'un déguisement. Echappé de sa prison, Vitold se réfugia à la cour de Mazovie ; mais, ne s'y croyant pas encore en sûreté, il se retira en Prusse et demanda la protection des chevaliers teutoniques. Le grand maître Konrad Zolner de Rothenstein, heureux de

trouver une occasion pour piller à nouveaux frais la Lithuanie, reçut le prince à bras ouverts et lui proposa de faire tout son possible pour le mettre à même de venger sur Jagellon la mort de son père et de le faire rentrer en possession de son héritage. Les chevaliers assemblèrent un corps de troupes considérable et bientôt entrèrent en Lithuanie, le fer et le feu à la main. Le château de Troki se rendit après une courte résistance ; mais l'approche de Jagellon, à la tête d'une puissante armée, contraignit les chevaliers, à se retirer en toute hâte, en abandonnant leurs conquêtes. Vitold n'avait pris aucune part à cette expédition, mais il la favorisait de tous ses vœux. Jagellon, prévoyant que le séjour de Vitold parmi les Teutons leur donnerait toujours un prétexte pour attaquer ses États, proposa secrètement à son cousin le retour en Lithuanie et lui promit de le rétablir dans son héritage. Ils se réconcilièrent de nouveau, et Vitold rompit avec les chevaliers. Quelque temps après, Jagellon, sans perdre sa qualité de grand-duc de Lithuanie, monta sur le trône de Pologne (1386)... Son absence et celle de Vitold, qui l'avait suivi en Pologne, présentèrent à Rothenstein une occasion favorable pour attaquer la Lithuanie sans défense. Il avait entretenu longtemps auparavant une correspondance secrète avec André, frère de Jagellon. Il fut réglé entre eux qu'André serait promu à la dignité de grand-duc, mais comme relevant de l'Ordre Teutonique. Jagellon, instruit de leur irruption, envoya Vitold et son frère Skirgellon contre les envahisseurs, qui bientôt furent chassés du pays. Dans cette expédition Vitold s'était signalé par un courage et un dévouement des plus remarquables ; il avait droit d'espérer qu'il serait nommé lieutenant du grand-duc en Lithuanie ; mais Jagellon, revenu à Vilna, confia cette charge à son frère Skirgellon. Vitold, choqué de cette injustice, se retira une seconde fois chez les Teutons, qui le reçurent favorablement ; et il ne fut pas plutôt arrivé auprès du grand maître de l'Ordre qu'on envoya une forte armée en Lithuanie. Cependant Vitold, obéissant à la versatilité de son caractère ou peut-être ne pouvant étouffer en lui la voix du remords, entama des négociations avec Jagellon et finit par se réconcilier en sous main avec ce roi, qui, pour lui prouver son amitié, le fit grand-duc en remplacement de Skirgellon, dont la mauvaise conduite lui avait déjà attiré la disgrâce royale. Les Teutons, brûlant de venger cette seconde défection de Vitold, réunirent tous leurs efforts et poussèrent jusqu'aux portes de

Vilna. Vitold, trop clairvoyant pour ne pas craindre que tôt ou tard la Lithuanie ne tombât victime de l'ambition des grands maîtres, méditait la perte de l'Ordre. Il convoqua les états ; et dans une assemblée , il représenta dans des termes énergiques la nécessité de tourner toutes les forces du pays contre l'ennemi commun, et de mettre fin par ce moyen aux calamités de la patrie. Les états lui offrirent tous leurs secours. Bientôt on réunit une armée qu'on envoya contre le grand maître ; mais celui-ci , ne se sentant pas assez fort pour pouvoir accepter une bataille décisive, se replia promptement. Ce premier succès de Vitold ne l'empêcha pas de rêver toujours à l'anéantissement de l'Ordre Teutonique. L'élection de Konrad Wallenrod à la dignité de grand maître lui en fournit enfin une occasion favorable , comme nous le verrons par la suite de ce poëme.

¹⁷⁶ Le château de Swentorog était la citadelle de Vilna. C'était le temple même du feu éternel appelé *Zniçz*. (†)

Swentorog, duc de Lithuanie, fils de Witenes, étant une fois à la chasse, fut surpris par la vue d'une charmante et vaste plaine sur les bords de la Wilia, entourée de collines fleuries et boisées. Le ruisseau qu'on appelle aujourd'hui Wileïka et qui prend sa source dans une de ces hauteurs, forme un triangle assez régulier autour de la montagne qui domine toute la contrée et puis va se confondre avec la Wilia. Ce site pittoresque plut tellement à Swentorog qu'il y marqua la place de son tombeau , ainsi que de tous les princes et chefs lithuaniens. Il fit promettre à son fils Ghiermund , qui devait lui succéder, qu'il y ferait brûler son corps et voulut que ce lieu fût considéré à l'avenir comme sacré. Ghiermund exécuta pieusement la dernière volonté de son père ; il dépouilla la plaine de ses arbres ; et, pour engager le peuple à venir l'habiter , dans un petit bois consacré au dieu de la foudre, *Perkounas*, il établit des prêtres, chargés d'entretenir le feu éternel appelé *Zniçz*. Cet endroit prit depuis le nom de *Champ de Swentorog* et le conserva jusqu'au temps de Jagellon , qui , en introduisant le christianisme en Lithuanie (1387), supprima tous les souvenirs du paganisme.

Sur la place de l'ancien temple du *Zniçz* s'élève aujourd'hui la magnifique cathédrale de Vilna. (Voir la description de cette basilique dans la *Pologne pittoresque* , tome 2, p. 129.)

¹⁷⁷ Nous avons vu que le symbole de la vie éternelle ou

la clef mythique de Viëlona chez les Lithuanes idolâtres était aussi une croix , et que le christianisme n'a fait que la remplacer au sommet des temples.

¹⁷⁰ Les Teutons avaient l'habitude de donner, le jour de la fête patronale de l'Ordre ou bien avant quelque grande bataille, un banquet qu'ils appelaient *la table d'honneur*. Douze des princes étrangers ou principaux chefs qui avaient rendu le plus de services à l'ordre, soit par des secours, soit par de grandes actions, étaient invités à ce festin ; on y admettait aussi des chevaliers qui s'étaient signalés par quelque exploit extraordinaire. Ces cérémonies rappellent le fameux repas que donna (en 1453) Philippe le Bon, duc de Bourgogne, lorsqu'il voulut engager sa noblesse à marcher en Palestine.

Nous trouvons dans Favin quelques détails curieux sur ces festins chez les Teutons. Laissons parler l'auteur dans son style plein de bonhomie et de naïveté :

«..... Or, durant la grandeur et magnificence de cet ordre Teutonique, ou de Prusse, les souverains grands maistres d'iceluy, pour reconnoistre ceux de leur solde et compaignie qui guerroyoient vaillamment leurs ennemys et voisins idolâtres, les Prussiens, Livoniens et Tartares, établirent un prix d'honneur et de loüange particuliere. Car ils instituerent *une Table d'honneur* qu'ils appellerent, a l'instar de la Table ronde des Anglois. En cette table estoient assis avecques le grand maistre, ceux qui s'estoient faict seigner en vaillance et proïesse, feussent-ils estrangers, ou freres de l'ordre, pour le service de la religion. Ce qui se cognoistra plus clairement par les termes de la Chronique du bon duc *Loys de Bourbon*, deusieme du nom, troisieme duc de Bourbon, chapistre vaingt-troisieme :

«..... Ceux qui prindrent congé du duc de Bourbon, estant à Chambéry en Savoye pour aller en Prusse guerroyer les mescreans, furent :

Messires Jehan de Chastelmorant,
Aymar de Marcilly,
Oudin de Raullat,
Oudray de la Forest,
Jehan de Saint-Priest,
Pierre de la Busière,
Saint-Porque,
Perrin du Pel,

Messires Guyon Gouffier, et
Iehan Gondelin Breton.

« Ains prindrent les compaignons congé du duc leur maistre qui les enchargea sur tant qu'ils craignoient a le courroucer, qu'ils feussent vers luy assez tost apres Pasques (c'estoit apres la feste de Toussainets qu'ils partirent). Et a leur departir, la comtesse de Savoye, sœur au duc de Bourbon, donne a chacun des compaignons allant en Prusse, ung diamant dont ils furent moult ioyeux du don des dames. Et de Savoye se partirent les compaignons, passerent par Lorraine et Allemagne, et tirerent en Boëme a Prague, ou ils trouverent la royne de Boëme, tante au duc de Bourbon, qui les veid voulentiers de bon cuer, en donnant de ses dons : et en celle cité de Prague, estoient plusieurs chevaliers de l'hostel du roy de France (Charles cinquiesme, dit le Sage), qui s'entrefirent grande ioie, pource qu'ils tenoient le chemin de Prusse. Le premier d'iceux estoit :

Messires Hutin de Vermeilles,
Le Borgne de la Heuze,
Le Bastard d'Aussy

et aultres, cheminerent tant par leurs journees, qu'ils entre-
 rent es glaces geles des Paluds et Maraiz de Prusse ; et
 tant se traisnerent par les glaçons (comme il est de coustume)
 qu'ils vindrent a Marienbourg, le grand hostel des chevaliers
 de Prusse, ou le haut maistre d'iceluy ordre les receut vou-
 lentiers, et la, les gens au duc de Bourbon trouverent

Messires Iehan de Rove,
Patrouillard de Renty,
Robert de Chalus,
Iehan le Maingre, dict Boucicaut,

qui par sa chevalerie, fut depuis mareschal de France, et par
 son bon sens, gouverneur de la cité de Gennes,

Messires Iehan Bonnebaut,
Gaucher de Passach,
l'Hermite de la Faye

et moult d'aultres de Nations que ie ne saurois nommer, qui
 estoient venus si bien a point, que merveilles. Et le hault
 maistre de Prusse, qui veid que celle Reze s'estoit si bien
 portee a l'honneur de soy, un iour de la feste de Nostre-Dame
 de la Chandeleur, festoya la chevalerie qui a luy estoit moult
 haultement, et pour l'honneur du Iour, le service Divin ac-
 comply en son hostel de Marienbourg, fist couvrir la *Table*
d'honneur, et vout qu'a ceste Table, feussent assis douze

chevaliers de plusieurs royaumes. *Et du royaume de France y seirent au haut :*

Messires Hutin de Vermeilles, et

Tristant des Marguellers,

et que toutes gens clamoient le bon chevalier; et des aultres païs deux, jusques a douze, par l'ordonnance du maistre, et seurent serviz pour la haultesse du iour, ainsi qu'il leur appartenoit. Graces dictes a Dieu, a ceux douze devisait-on de l'ordre de la *Table d'honneur*, et comme elle feut establee. Et puis, ung des chevaliers freres de la religion, a ung chacun bailla ung mot par escrit, en lettres d'or, sur leurs espauls : *Honneur vaine tout*. Et le lendemain, les chevaliers prindrent congé du hault maistre, et s'en retourna chacun en sa contree. Sur le voiage des chevaliers françois, en faveur de ceste ordre de Prusse, du temps du roy Charles cinquiesme, et du bon duc de Bourbon, a esté dressé celui du fabuleux romancier de Jehan-de-Saintré, remarquable en cela : qu'il designe les noms des armes des maisons seignalees en vaillance et noblesse, du temps dudict roy, Charles cinquiesme qu'il faist donner audict Saintré la conduite de cinq cents lances, avecque les hommes de traits ; de sorte qu'il y avoit *plus de six mille François a ceste croisade*. (*Theatre d'honneur et de chevalerie*, liv. iv, p. 1398—1400.)

¹⁷⁹ L'uniforme des chevaliers étoit une casaque noire et un manteau blanc, étoilé d'une croix noire. Ils portaient écusson d'argent à la croix de sable, c'est-à-dire, croix noire sur fond blanc.

Nous avons dit quels ornements y ont été successivement ajoutés par Jean de Brienne, Frédéric II d'Allemagne et Louis IX de France.

¹⁸⁰ Réjouissons-nous dans le Seigneur, *Caudeamus in Domino* : telle étoit la formule par laquelle on donnait le signal des banquets monastiques de ce temps. (†)

¹⁸¹ Nous retrouvons encore çà et là dans le KONRAD quelques formules en usage dans les banquets monastiques et dont nous avons gardé le souvenir, nous, qui avons eu le bonheur d'assister à ces pieux repas. Une de celles qui accompagne le plus souvent le bruit des coupes d'argent et le glou-glou des amphores est celle-ci : *vinum cor lætificat*.

¹⁸² Nous avons vu dans les notes de Grajina la déconfi-

ture du nommé Rixelus, vaydelote prussien, lors de l'élection du grand maître Winrick von Kniprode, auquel on offrit en guise de récompense une assiette de noix vides. Il serait curieux de rechercher dans l'antiquité la plus reculée l'origine de cet usage si commun sur nos théâtres, et qui fut, comme nous le voyons, admis dans tous les temps et chez tous les peuples de l'Europe.

¹⁸⁵ Le peuple de la Lithuanie se représente la peste sous les formes d'une vierge dont l'apparition doit précéder le fléau terrible. Voici le commencement d'une ballade chantée encore de nos jours en Lithuanie. « Dans un village ap-
« parut autrefois la Vierge pestifère, qui, suivant son habi-
« tude, glissant son bras à travers la porte ou la fenêtre,
« faisait flotter une écharpe rouge et semait la mort dans
« toutes les demeures. Les habitants s'enfermaient soigneu-
« sement; mais la famine et d'autres besoins les forçaient
« bientôt à négliger ces précautions, et tous attendaient la
« mort. Un gentilhomme, bien qu'il fût abondamment pour-
« vu de provisions et capable de soutenir longtemps encore
« le siège de la vierge malfaisante, résolut de se sacrifier
« pour le salut de ses vassaux. Il prit son sabre portant pour
« devise les noms de Jésus et de Marie, puis il ouvrit bra-
« vement la croisée. Le gentilhomme coupa d'un seul coup
« la main au fantôme et s'empara de l'écharpe rouge. Il est
« évident qu'il mourut immédiatement après et que toute sa
« famille aussi dut périr; mais depuis, la peste ne se mani-
« festa plus jamais dans le village. »

On dit que l'écharpe enlevée au spectre, par le gentilhomme, était conservée dans l'église d'une ville dont le nom nous échappe.

Dans l'Orient, on dit qu'avant que la peste éclate, il apparaît toujours un fantôme aux ailes de chauve-souris, qui désigne du doigt ceux qui doivent en mourir.

Dans des tableaux pareils l'imagination populaire a voulu peindre ce pressentiment secret et cette inquiétude vague et sans aucune cause apparente, qui s'empare d'une famille, et souvent d'une nation entière, à l'approche de quelque grande calamité. C'est ainsi que, dans la Grèce, on pressentait la longue durée et les désastres de la guerre du Péloponèse; à Rome, la chute de l'empire; en Amérique, l'arrivée des Espagnols, etc. (†)

¹⁸⁶ L'Ordre des chevaliers porte-glaive, fondé en 1204 par
I.

Innocent III, était destiné à combattre les païens de la Livonie. Il avait pour armoiries deux glaives rouges en sautoir sur fond blanc. Le dernier grand maître, Gothard Kettler, reconnu en 1561 la souveraineté des rois de Pologne, et la Livonie leur fut acquise à titre de fief héréditaire.

¹⁸⁵ « Scilicet et tempus veniet, cum finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabra rubigine pila :
Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris..... »
(VIRG., *Georg.*, I, 493.)

Doctor Leander von Albanus n'était pas tout à fait aussi barbare que les orgueilleux Teutons se l'imaginaient.....

¹⁸⁶ Le réveil!..... ce fut la captivité dans les cachots de Vilna, et le bannissement, l'exil à perpétuité, l'exil en Russie : toute la troisième partie des *Aïeux*.....

¹⁸⁷ Fils de Gédimin, père de Vitold et oncle de Jagellon. Ce fut, nous l'avons dit, le Bayard de la Lithuanie. Pour ses amours avec Biruta, voyez la nouvelle insérée dans la *Pologne pittoresque* (tome II, p. 194), d'après l'*Annuaire polonais* de Krzeczkowski, paru à Leipsik sous le nom de *Znicz*.

¹⁸⁸ Cette description s'accorde avec celle faite dans *Grajina*, p. 297. Novogrodek fut deux fois pris et brûlé par les chevaliers en 1314 et 1390.

¹⁸⁹ *Walther von Stadion*, chevalier Teutonique, fait prisonnier par les Lithuanes, épousa la fille de Keystout et s'enfuit secrètement avec elle de la Lithuanie.

Il arrivait souvent que les Prusses et les Lithuanes élevés dans leur enfance par les Teutons, de retour dans leur patrie, devenaient les plus implacables ennemis des ravisseurs. Le Prusse *Hercus Monte*, célèbre dans les annales de l'Ordre, nous en fournit un exemple. (†)

¹⁹⁰ Kleypeda (Memmel); ville commerçante, avec une forteresse et un port, située à l'embouchure du Niemen, dans cette partie de la Lithuanie qui appartient aujourd'hui au roi de Prusse. Kleypeda fut bâtie en 1279, fortifiée en 1312. Les chevaliers Teutoniques s'en étaient emparés en 1328, et c'est à ce titre qu'elle fait aujourd'hui partie de la Prusse.

¹⁹¹ Voyez l'épigraphe : *Bisogna essere volpe e leone*.
Le tzar Nicolas disait à un voyageur français en lui mon-

trant ceux des enfants polonais qui ont survécu à leur enlèvement et qu'il fait élever dans les écoles régimentaires : « Vous voyez que je ne les mange pas ! »

¹⁹² En 1831, tout le corps d'armée lithuanien commandé par le général Rosen aurait passé sous les drapeaux polonais, sans les mortelles hésitations de la pentarchie aristocratique et du chef de l'armée.

¹⁹³ Le temple d'*Alexota* ou *Milda*, déesse de la beauté et de l'amour, *Kaunis*, se trouvait dans les jardins même de Keystout, à Kowno, aux lieux où s'élève aujourd'hui le faubourg d'*Alexota*.

¹⁹⁴ Sur le chemin de Kowno à Polonga; aujourd'hui colonie écossaise et domaine des princes Radzivil.

¹⁹⁵ Le tableau de cette croisade est en tout conforme à l'histoire. (†)

¹⁹⁶ Il semblerait que la conduite de Wallenrod a servi de modèle à celle du généralissime polonais en 1831, avant, pendant et après la bataille d'Ostrolenka. (Voy. Spazier, Soltyk, Mieroslawski, etc., etc.)

¹⁹⁷ « Le généralissime, après avoir le premier abandonné le champ de bataille, porta lui-même au sein de l'assemblée nationale la nouvelle de sa défaite. Pour se justifier, il calomnia l'armée. Un député osa présenter à l'assemblée un projet d'adresse, en s'appuyant sur l'exemple du sénat romain après la bataille de Cannes, dans laquelle on disait à *Varus-Skrzynecki*, qu'il avait bien mérité de la patrie... » (*Ibid.*)

¹⁹⁸ Dans le moyen âge, lorsque les ducs et les barons commettaient impunément toutes sortes de crimes, et que l'autorité des tribunaux ordinaires était insuffisante pour les réprimer, il s'était formé une association secrète dont les membres, inconnus les uns des autres, s'engageaient par serment à punir les criminels sans avoir égard aux liens du sang ni de l'amitié. Lorsque les juges avaient prononcé l'arrêt de mort, on l'annonçait au condamné en criant sous les fenêtres de sa demeure ou de tel autre lieu qu'il fréquentait : *Weh!* (Malheur!) Ce mot, par trois fois répété, était le signal de sa condamnation; celui qui l'avait entendu se préparait à une mort inévitable, prochaine, et portée par un bras inconnu. Le tribunal secret s'appelait aussi le tribunal *Wehmique*

(Wehmgericht), ou *Westphalien*. Il est difficile de préciser l'époque à laquelle il a été institué. Suivant quelques-uns, Charlemagne en serait le fondateur. Utile dans son origine, il dégénéra bientôt en abus, en sorte que les gouvernements, après des menaces réitérées, se virent forcés d'abolir sa juridiction. (†)

''' « Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor,
 Qui face Dardanio ferroque sequare colonos!
 Nunc, olim, quocunque dabunt se tempore vires,
 Littora littoribus contraria, fluctibus undas
 Imprecor : arma armis pugnent, ipsique nepotes ! »
 (Æn., IV., 625.)

²⁰⁰ Nous avons qualifié notre poème de *Nouvelle historique*, parce que les caractères des personnages que l'on y voit figurer, aussi bien que les faits les plus importants, sont tracés d'après l'histoire. Les chroniques du temps sont tellement obscures dans leurs récits, que pour se faire une idée générale des événements et en former un ensemble historique, il faut souvent y suppléer par des conjectures. Dans le poème de Wallenrod nous croyons cependant avoir pris la vraisemblance pour point de départ.

Suivant les chroniqueurs, Konrad n'appartiendrait point à la famille des Wallenrod, célèbre en Allemagne, quoiqu'il en prétendit tirer son origine ; il semblerait plutôt un enfant naturel. La chronique de Königsberg * dit *qu'il était fils d'un prêtre* **. On trouve différentes opinions contradictoires sur cet étrange individu. La plupart des chroniqueurs l'accusent d'orgueil, de cruauté, d'ivrognerie, de rigueurs excessives envers ses subordonnés, et même de haine contre le clergé. Voici ce que rapporte la chronique de Königsberg :

« Véritable bourreau de l'humanité, Wallenrod
 « n'était enclin qu'à la guerre et aux querelles, et, quoique
 « il ait dû se montrer dévot pour se conformer à la règle, il
 « fut pourtant en exécration à tous les gens de bien ***. »

Et Lucas David ajoute :

* De la bibliothèque de Wallenrod.

** Er war ein Pfaffenkind.

*** « Er war ein rechter Leuteschinder. Nach Krieg, Zank und Hader hat
 « sein Herz immer gestranden ; und ob er gleich ein Gott ergebener
 « Mensch von Wegen seines Ordens seyn sollte, doch ist er allen from-
 « men geistlichen Menschen Græuel gewesen. »

« Il ne gouverna pas longtemps, car il plut au Seigneur de le laisser périr par la fièvre de feu * . »

Ailleurs les écrivains contemporains lui accordent de la grandeur d'âme, du courage, de la générosité et quelque force de caractère; car, en effet, comment aurait-il pu, sans des qualités supérieures, maintenir son autorité dans l'Ordre au milieu de la haine générale qu'il s'était attirée?

Rappelons-nous maintenant la conduite de Wallenrod.

Dès qu'il fut investi du pouvoir suprême dans l'Ordre Teutonique, une occasion favorable lui fut offerte pour faire la guerre à la Lithuanie, car Vitold était venu lui proposer en personne de conduire les troupes de l'Ordre sur Vilna, avec la promesse de payer largement leur assistance. Cependant Wallenrod non-seulement différait à commencer les hostilités, mais après avoir rebuté Vitold par ses lenteurs, il commit l'imprudence de lui donner des lettres patentes; en sorte que ce prince, s'étant réconcilié sous main avec Jagellon, son cousin et roi de Pologne, non content de s'enfuir de la Prusse, s'introduisit en ami dans les châteaux de l'Ordre, les désarma, les pilla et passa les garnisons au fil de l'épée. Au milieu de ces circonstances si fâcheuses, il fallait ou renoncer complètement à la guerre ou ne l'entreprendre qu'avec beaucoup de précaution. Cependant le grand maître proclame à l'improviste une croisade, épuise le trésor **, et marche contre la Lithuanie. Au lieu de s'emparer de Vilna, il perd le temps favorable en festins, et toujours il attend des renforts qui ne viennent pas. Cependant l'automne arrive, Wallenrod, laissant le camp dépourvu de provisions, se retire en Prusse, et le premier donne l'exemple de la fuite.

Les chroniqueurs du temps et les historiens qui les ont suivis ne s'expliquent point sur la cause de cette conduite, et ne trouvent dans les circonstances de l'époque aucun prétexte pour la justifier. Quelques-uns l'attribuent à une aliénation mentale. Mais ces différentes données sur le caractère et l'action de notre héros, s'expliqueront facilement si nous supposons qu'il était d'origine lithuanienne, et qu'il n'entra dans l'Ordre Teutonique que pour tirer vengeance des chevaliers. En effet, ce fut son administration qui donna le coup de grâce à l'Ordre précité.

* « Er regierte nicht lang, denn Gott plagte ihn inwendig mit dem laufenden Feuer. »

** Il dépensa cinq millions de marcs d'argent; à peu près deux millions de francs, somme énorme pour ce temps-là.

Ainsi nous avons pu supposer que Wallenrod ne fut autre que ce Walther von Stadion, en réduisant à dix années environ le temps qui s'écoula entre le départ de Walther de la Lithuanie et l'apparition de Konrad à Marienbourg.

Wallenrod mourut subitement vers 1394. Sa mort fut accompagnée de circonstances singulières. « Il trépassa, dit la « chronique, dans un accès de frénésie, sans même recevoir « l'extrême-onction ni la bénédiction du prêtre. Peu avant « son trépas, la Vistule et le Nogat rompirent leurs digues, « et leurs eaux confondues se creusèrent un lit nouveau à « l'endroit même où se trouve maintenant la ville de Pillau* »

Le moine Halban, suivant les chroniqueurs *Doctor Leander von Albanus*, le seul et l'inséparable compagnon de Wallenrod, bien qu'il feignît la dévotion, était, selon les chroniqueurs, païen, et peut-être même sorcier. On ne sait rien de positif sur sa mort. Quelques-uns racontent qu'il se noya, d'autres qu'il s'enfuit secrètement ou qu'il fut emporté par le diable !

La plupart des chroniques dont nous avons fait usage sont reproduites dans le recueil de Kotzebue (*Preussens Geschichte, Belege und Erleuterungen.*) Hartknoch, qui traite Wallenrod d'insensé (unsinnig), ne donne sur lui que fort peu de détails.

²⁰¹ Il m'est arrivé dans ce passage du *Livre des Pèlerins* et dans beaucoup d'autres, ce qui doit forcément arriver à un traducteur qui se trouve déjà prévenu dans quelques parties de son travail : de se rencontrer dans les mêmes expressions et les mêmes tours de phrases avec ses devanciers. Mais s'il se trouve que le texte des fragments traduits par eux ne laisse rien à désirer, ce n'est pas une raison pour gâter l'auteur en voulant s'écarter de ses interprètes. Les seuls traducteurs français dont M. Mickiewicz ait eu jusqu'à présent à se louer sont, pour le *Livre des Pèlerins*, M. de Montalembert, qui le premier a révélé à la France, c'est-à-dire à l'Europe, notre bien-aimé poète, et Georges Sand pour un fragment des *Aïeux* inséré dans la *Revue des Deux-Mondes*. Ne pouvant faire mieux, je n'ai pas voulu faire différemment.

* « Er starb in Raserey ohne letzte Oehlung, ohne Priestersegen. Kurz « vor seinem Tode wütheten Stürme, Regengüsse, Wasserfluthen; « die Weichsel und die Nogat durchbrachen ihre Dämme.....hingegen « wühlten die Gewässer sich eine neue Tiefe da, wo jetzt Pillau steht. »

²⁰² Ce verset, non plus que celui concernant la noblesse, ne peut se passer de commentaire pour les lecteurs français. Le nom de Kasimir est composé des deux racines *kazi*, signifiant corrompre ou détruire, et *mir*, synonyme de *pokòy*, ou la paix. Ce verset se trouve omis dans la traduction de M. de Montalembert, et nous aurions imité sa réserve, si l'obligation contractée envers nos lecteurs de leur donner une traduction complète de Miçkiewicz ne nous imposait la loi de rétablir tous les passages supprimés.

²⁰³ Cette comparaison du martyr de la Pologne avec la Passion de Notre-Seigneur est la pensée favorite de Miçkiewicz ; elle domine tous ses derniers écrits. Les quelques années qui se sont écoulées depuis l'apparition du Livre des Pèlerins ont ajouté à ce parallèle un terrible et dernier trait de ressemblance : la persécution religieuse. Le Domitien du Nord semble avoir pris à cœur d'accomplir toutes les prophéties du livre inspiré, et chacun de ses actes répond à chaque parole du poète. Les temps de persécution recommencent, et le ciel va se repeupler de martyrs et de confesseurs. La Russie, c'est l'empire romain à rebours, en commençant par les temps de son délire et de sa décadence. Nous voyons le parti sublime que Miçkiewicz a su tirer de cette frappante analogie : comme il assiste la Pologne dans toutes les phases de son dernier supplice, de même que Simon le cyrénéen aidait le Christ sur la voie douloureuse à supporter le fardeau de la croix.

Mais une capitale et profonde différence s'établit entre les deux plus grands événements qui se soient passés sur la terre, savoir la venue du Messie et la chute de la Pologne. Rome, la persécutrice de la foi, Rome la maîtresse du monde, Rome athée, devint la première prosélyte du Christ et plus tard ouvrit son Panthéon à la foi des apôtres, tandis que ni Moscou ni Saint-Petersbourg, coupables du meurtre de la Pologne, ne deviendront jamais les métropoles de la liberté.

²⁰⁴ Depuis qu'un roi de France, en prenant honteusement la fuite, a laissé la Pologne livrée à tous les désordres de l'éligibilité, chaque noble polonais, se disant issu de *Piast*, prétendait être candidat naturel à la couronne de Pologne. Cette vicieuse organisation, dont Zamoyski, d'ailleurs grand citoyen, a laissé le germe funeste dans nos lois, ne tarda pas à porter ses fruits : les mésintelligences et les vellétés monarchiques des nombreux prétendants à la couronne ont perdu

ce pays malgré les héroïques sacrifices et le débordement de splendeur qu'il prodigua durant la dernière période de son histoire. — Aujourd'hui même, lorsque cette splendeur, en s'éteignant, n'a laissé qu'une auréole de martyr sur un tombeau, les tiraillements éloignés de son organisation vicieuse se font encore sentir dans ce qui reste de la Pologne, au milieu même de l'exil : comme après l'amputation d'un membre malade, on croit encore éprouver dans ses articulations retranchées les anciennes douleurs et les anciens tressaillements.

²⁰⁵ Une variété de la *basiléomanie* ou la manie d'être roi, si commune de nos jours, est aussi la *démiomanie* ou la manie d'être bourreau, qui fort heureusement ne s'est pas encore manifestée en Pologne. Le fait cité par Mićkiewicz est arrivé à Bourges, et parmi les 366 candidats à la succession du bourreau décédé, les bouchers étaient en majorité.

²⁰⁶ Voilà un petit discours tout à fait en règle et pouvant se comparer, à cause du parfum classique qu'il exhale, à celui de Curius Dentatus refusant l'or des Samnites. Vient ensuite le dernier paragraphe, qui, de même que le chœur ancien, tire la conclusion et l'enseignement final de ce qui précède. La forme du drame homérique se fait jour dans cette composition à travers le langage de Moïse et des prophètes, et selon moi, la perfection de l'art serait de pouvoir fondre dans un seul ouvrage ces deux grands fleuves de poésie, l'antiquité grecque et l'antiquité chrétienne.

²⁰⁷ Qu'il nous soit permis de différer en cela d'opinion avec l'auteur, et une seule fois durant tout le cours de cet ouvrage. Les talents que Dieu a mis en nous sont destinés à être exercés en ce monde pour le bien de nos semblables et non pas à fructifier pour la vie future ; car Dieu, la suprême intelligence et le suprême amour, n'a rien fait d'inutile.

²⁰⁸ L'histoire de la Russie est l'histoire des massacres.

« C'était dimanche, le 17 avril 1831. Dans cette saison les matinées sont froides encore, mais déjà la verdure reparaît, et la terre commence à se rajeunir par la douce chaleur du soleil printanier. Son lever pur et sans nuages semblait annoncer une belle journée. La population des environs d'Oszmiana se rendit à la ville, les uns pour vendre leurs grains et vaquer aux affaires, les autres pour rendre grâce à Dieu de ses bienfaits.

« Vers les onze heures du matin, quelques coups de fusils se firent entendre. Le commandant de francs-tireurs osa, avec son peloton, disputer le passage de la rivière à l'ennemi vingt fois plus fort que lui. La fusillade dura une heure entière.

« — Les Russes ! s'écria un insurgé accourant dans la ville tout couvert de sang ; les Russes ! répétèrent avec effroi les habitants fuyant de tous côtés.

« — *Rabiata!* (enfants) la ville est à vous, s'écria en entrant le colonel Wierzulin, commandant des Moscovites.

« Et, comme des chiens lâchés par le chasseur, la soldatesque, avide de butin, se dispersa dans les rues et se mit à piller les maisons que les habitants avaient désertées.

« Le plus grand nombre se réfugia dans le temple, espérant trouver son salut dans la sainteté du lieu. C'étaient des enfants, des femmes et des vieillards. Quelques jours auparavant, les jeunes gens étaient partis en expédition avec le colonel Przewdziecki. La foule, prosternée devant l'image du Seigneur, attendait sa dernière heure avec recueillement et résignation. Un silence solennel, interrompu de temps en temps par la voix auguste du prêtre qui officiait, régnait dans l'enceinte sacrée.

« — Une pinte d'eau-de-vie, Ivan, que j'abats ce corbeau, dit l'un des Circassiens qui purent à l'entrée.

« — Va, reprit l'autre.

« La balle siffla, et le prêtre tomba aux pieds de l'autel.

« C'était le signal du carnage. Le sabre à la main, le poignard entre les dents, les Circassiens se ruèrent dans le temple. Non, je ne pourrai jamais peindre cette scène horrible, où le sacrilège, le viol et le meurtre profanèrent la maison de Dieu ; où le rire féroce des assassins se mariait au râle des victimes.

« Un enfant de cinq ans, entourant de ses petites mains le corps inanimé de sa mère, gênait le Circassien occupé à dépouiller le cadavre. Déjà le farouche soldat levait le bras pour le frapper....

« — Camarade, dit l'autre en l'arrêtant, que vas-tu faire ? ce marmot-là ne vaut pas un coup de poignard.

« Et il saisit le garçon par la jambe, fit un moulinet avec son corps, et la tête de l'enfant alla se briser contre le mur voisin.

« Blottie derrière un confessionnal et entièrement cachée par un grand tableau de la Sainte-Vierge, la jeune Adèle M...

croyait échapper aux regards avides des meurtriers. Vain espoir ; un soldat ivre de sang et d'eau-de-vie la trouva : — Viens, *Laschka* (Polonaise), viens partager ma couche, dit-il. Et la saisissant par sa longue chevelure, ce barbare l'entraînait hors de l'église, lorsqu'un vieillard à cheveux blancs, s'efforçant en vain de le repousser d'une main affaiblie, s'écria : — Inhumain ! prends mon or, ma vie, mais laisse-moi ma fille.

« — Toi, ton or et ta fille, tout m'appartient, dit le Russe le renversant par terre d'un coup de pied.

« Le vieillard tomba sans connaissance ; le Russe entraîna sa victime à demi-morte.

« — Cela va bien, *Nikita*, n'est-ce pas que cela va bien ? prononça une voix rauque. Le soldat s'arrêta.

« — Pas mal, mon commandant.

« — La petite est assez gentille ; c'est un morceau d'officier, et tu me la céderas.

« — Excusez, *uradnik* (lieutenant), la fille est à moi et je la garde.

« — Malheureux ! je te l'ordonne.

« — Eh bien ! prends-la, répondit le soldat laissant échapper un rire infernal, et il enfonça un poignard dans la poitrine découverte de la jeune fille.

« *L'uradnik* contempla d'un air farouche les restes inanimés de la jeune fille, et lui enlevant sa pelisse : — Elle est encore assez bonne, dit-il, et quoique tachée de sang, un juif pourra toujours l'acheter. Prenons ce qui est à nous.

« Un quart d'heure après tout était tranquille ; *l'ordre régnait à Oszmiana* : seulement un tas de cadavres encombraient l'entrée de l'église, et un torrent de sang inondait la terre.

« Le lendemain un *Te Deum* fut chanté par ordre du commandant russe, en action de grâce.

« — Une *krasninka* (10 fr.), monsieur, et je vous vends cela, dit au malheureux père un Russe à demi-ivre, montrant un objet ensanglanté. C'était les boucles d'oreilles avec les oreilles mêmes de sa fille que le Moscovite voulait vendre.

« Le père n'eut plus la force de résister et mourut quelques jours après. Les boucles d'oreilles de sa fille se trouvent aujourd'hui entre les mains d'un général russe....

« *Un habitant d'Oszmiana.* »

209 Les Prussiens furent de tous temps les chakals des

Moscovites. Le massacre de Fichau a été accompli, en 1832, par les Prussiens, sur les soldats Polonais, désarmés, qui étaient entrés en Prusse sur la foi des traités. « Il y a quelque chose de plus méprisable que le bourreau, dit Schiller dans *Don Karlos*, c'est son valet. »

²¹⁰ Au retour du tzar Nicolas de Moscou, ces soldats prisonniers furent condamnés à recevoir, à quatre reprises, 8,000 coups de verges, et cela en face d'une église et au milieu d'un port fréquenté par des navires de toutes les nations, comme pour braver à la fois Dieu et le genre humain. Le récit du premier quart de leur supplice a été donné par les journaux anglais. On guérit maintenant ceux qui ont survécu pour leur faire subir les trois autres.

(Note de M. de Montalembert.)

FIN DES NOTES DU PREMIER VOLUME.

005705017

TABLE

DES MATIÈRES.

	Pages.
Avant-propos.....	v
LES AIEUX	1
La Veillée des morts.....	3
Les Martyrs.. ..	29
Le Presbytère.....	169
Voyage en Russie.....	223
GRAJINA.....	269
Épilogue.....	307
KONRAD WALLENROD	313
I. Élection.....	320
II. La Récluse	325
III. L'Entretien.....	331
IV. Orgie.....	342
V. Une Croisade.....	370
VI. Les Adieux.....	377
LIVRE DE LA NATION POLONAISE.....	387
LIVRE DES PÈLERINS POLONAIS.....	405
Prière des pèlerins Polonais.....	461
Litanie des pèlerins Polonais.....	462
NOTES	465

FIN DE LA TABLE.



